



**HAL**  
open science

# Les enjeux sociaux et cognitifs du rapport à la frontière : une étude sur l'agglomération strasbourgeoise : pour une psychologie du rapport aux objets géographiques

Kevin Clementi

## ► To cite this version:

Kevin Clementi. Les enjeux sociaux et cognitifs du rapport à la frontière : une étude sur l'agglomération strasbourgeoise : pour une psychologie du rapport aux objets géographiques. Psychologie. Université de Strasbourg, 2023. Français. NNT : 2023STRAG009 . tel-04434530v2

**HAL Id: tel-04434530**

**<https://theses.hal.science/tel-04434530v2>**

Submitted on 2 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

ÉCOLE DOCTORALE Sciences humaines et sociales. Perspective européenne  
(ED 519)

Sociétés, Acteurs, Gouvernement en Europe (SAGE, UMR 7363)

**THÈSE** présentée par :

**Kevin CLEMENTI**

soutenue le : **28 juin 2023**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'Université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : **Psychologie**

**Les enjeux sociaux et cognitifs du rapport à la  
frontière. Une étude sur l'agglomération  
strasbourgeoise.**

**Pour une psychologie du rapport aux objets géographiques.**

THÈSE dirigée par :

**RAMADIER Thierry**

Directeur de recherche en psychologie, UMR SAGE,  
CNRS.

RAPPORTEURS :

**VON HIRSCHHAUSEN Béatrice**

Directrice de recherche en géographie,  
UMR Géographie-Cités, CNRS.

**POL Enric**

Professeur en psychologie, Universitat de Barcelona –  
Université de Barcelone (Espagne).

AUTRES MEMBRES DU JURY :

**AUTHIER Jean-Yves**

Professeur en sociologie, UMR Centre Max Weber,  
Université Lumière - Lyon 2.

**HAAS Valérie**

Professeure en psychologie sociale, UR GREPS,  
Université Lumière - Lyon 2.

**HAMMAN Philippe**

Professeur en sociologie, UMR SAGE, Université de  
Strasbourg.







## Remerciements

En prenant la décision de réaliser une thèse, il y a quelques années, j'étais loin d'imaginer à quel point le travail de recherche est une expérience collective. Ainsi, toute avancée scientifique est attribuable à l'échange, au dialogue, à la confrontation, au partage d'idées et d'efforts avec un entourage qui est invisible une fois le travail terminé.

À ce propos, je souhaite remercier toutes et tous les camarades qui ont accepté de me relire. Merci à Maxime Behar, Léo Corbel, Jeanne Gaillard, Sophie Iffrig, Romane Joly, Hannes Käckmeister. Notamment, à Lucile Berthomé, Giulia Parma et Marie Quarrey, qui m'ont re-relu et encore relu.

Un grand merci au laboratoire SAGE, cadre idéal du point de vue humain et scientifique. Je veux exprimer tout particulièrement ma reconnaissance à Marine de Lassalle qui m'a soutenu lors des récurrents "problèmes" administratifs, tout comme à Fatima Gomis, Aise Celik et Assia Hammali.

Évidemment, une expérience de doctorat est synonyme de rencontres, de liens, de "découvertes" scientifiques, mais surtout humaines. Voici une petite liste qui tente de leur rendre hommage.

Sans mes fidèles camarades de la Misha, ces (presque) cinq années auraient été bien plus fades. Et je serais devenu fou bien avant la fin. Sans vous citer toutes et tous, merci pour les observations ornithologiques, les balades autour de la tour de chimie, les pauses sur les canap, pour Misère, les inoubliables frites au Kitsch, les RU, les cafés chez Rose (merci Rose!) et les pintes au Chariot.

Léa et Lucile, merci pour cette déviation commune en dehors de nos sujets, et pour ces moments de guérilla "sensible". Lucile, merci tout particulièrement pour nos échanges, en digital ou au chalet.

Edoardo, Matteo, siete il legame con quello che c'era prima, che mi guida per ciò che viene dopo.

Melaine, merci pour nos mardis soir. À mes amis britanniques, j'envoie un *wololo* de soutien.

À toute la super équipe du bureau 256, merci! Marie et son Comté, Romane et ses fermiers, Léo *the rock*, Jeanne et son bob, Sophie et nos frontières. Je vous laisse la chouette en héritage.

Sans nos dîners, Tamar & Hannes, les soirées seraient insipides (avec ou sans énigmes).

I am grateful, Heather, for your friendship. Laura, merci pour nos discussions.

Concernant Monsieur Belbel, je vous remercie de m'avoir attendu tous les jours vers 18h.

Sans oublier ce qui est en arrière-plan (et pourtant au premier rang), je remercie Neil, Cesare, Bob, Annie, Robert, Félicité, les Who, Joseph, Lana, Barbero, Led Zep, Charlie, Jimi, Jean-Paul, Skip, Floyd G., les Dead Tongues, Serge, Paolo, Eric, Battiato, les trois rois, Wiggins, Phoebe, et Georges<sup>1</sup>.

En 2017, sans connaître les codes du système universitaire français, j'ai écrit un courriel à Thierry Ramadier pour lui demander de l'aide dans la construction d'un projet de thèse. Je réalise, depuis, à quel point j'ai de la chance de ne pas avoir envoyé ce mail ailleurs. Je veux te remercier pour ton accompagnement pendant la thèse, toujours juste, passionné, sérieux et bienveillant, qui a non seulement soutenu ce travail, mais qui servira de base solide à mon parcours.

En me montrant qu'il est possible de faire de la recherche sans sombrer dans le self-marketing et autres variations de l'impact factor, tu m'as soutenu de la meilleure des manières.

Infiniment merci à celles et ceux qui, lors de colloques, rencontres ou discussions, ont contribué à définir la direction de la thèse. Je souhaite ainsi remercier Béatrice von Hirschhausen, Valérie Haas, Enric Pol, Jean-Yves Authier et Philippe Hamman pour avoir accepté de siéger dans mon jury. Valérie Haas, Philippe Hamman et Bernard Reitel, vous m'avez beaucoup aidé à y voir plus clair lors des comités de suivi de thèse, qui ont accompagné ma recherche. Je veux remercier aussi les collègues qui ont eu la gentillesse d'échanger sur mon travail, et qui, de manière plus ou moins formelle, ont pris le temps de me répondre. Merci particulièrement à Pierre Dias, pour nos discussions "représentations sociales", ainsi qu'à Jianyu Chen pour son aide dans ma "réflexion méthodologique".

Où serais-je sans enquêté.e.s ? Merci à elles et à eux. Tout particulièrement merci à Chloé et Sarah.

Traverser un parcours comme celui-ci permet de mieux saisir d'où l'on vient. Merci à mes parents. Tout ce que vous avez fait m'a permis d'en arriver là. Merci à toi, Charlotte, et bonne chance.

Un ultimo pensiero per te, Giulia. Grazie di avermi accompagnato fin qui. Grazie che il dove non sia importante, spero che non lo diventi mai. Per ora, è finita la notte. Sei la luce e il mattino.

Per tutto il resto, si vedrà.

---

<sup>1</sup> Merci pour la page 234 !







## Table des matières

INTRODUCTION GÉNÉRALE .....	9
i. De l'analyse des représentations socio-spatiales à l'analyse du rapport à la frontière .....	9
ii. Objectifs et structure de la thèse.....	12
--	
PARTIE 1. Étudier le rapport à la frontière : un pari transdisciplinaire .....	15
Chapitre 1. Une définition sociologique de l'espace, pour faire de la psychologie.....	17
A. Concevoir l'espace en psychologie.....	17
i. Espace, milieu, environnement en psychologie.....	17
ii. Les liens entre individus et environnement : de l'abondance de modèles dits <i>systemiques</i> en psychologie .....	19
iii. Les limites des approches psychologiques : quelle prise en compte des enjeux sociaux intergroupes ? .....	23
iv. Penser le lien entre individus et environnement par les dispositions : le modèle tridimensionnel.....	27
B. Les atouts de prendre l'espace comme produit social, fruit et source d'enjeux sociaux : la perspective sociologique.....	31
i. La psychologie face au choix d'ignorer les dimensions socio-structurelles qui constituent l'espace .....	31
ii. Premier apport sociologique. Les liens entre formes spatiales, sociales et cognitives .....	36
iii. Deuxième apport sociologique. L'espace comme produit social.....	39
iv. Troisième apport sociologique. Espace conflictuel, espace relationnel, espace transactionnel .....	44
v. Conceptions sociologiques d'espace : quels enseignements pour la psychologie ? .....	51
Chapitre 2. Le rapport à la frontière : démarche et méthodes .....	59
A. Le rapport à la frontière comme exemple d'une psychologie du rapport aux objets géographiques .....	59
B. La frontière franco-allemande comme objet mémoriel.....	65
i. Histoire récente de la frontière franco-allemande en Alsace.....	65

ii. Au-delà de la frontière comme outil de territorialisation : les enjeux des espaces-frontières .....	83
iii. Appropriations, intériorisations, représentations des discontinuités spatiales .....	87
iv. Socialisation <i>par</i> la frontière, socialisation <i>à</i> la frontière? .....	92
v. Les « <i>images sociales</i> » de la frontière comme produit des représentations sociales .....	95
vi. La mémoire collective comme concept psycho-sociologique.....	98
vii. Deux propositions pour aborder la mémoire collective de la frontière en Alsace .....	105
C. Comment saisir le rapport à la frontière des Strasbourgeois? Présentation de la recherche ...	113
i. Objectifs, phases de recherche.....	113
ii. Une chronologie de la recherche marquée par la crise sanitaire .....	114
iii. Phase 1 : opérationnalisation méthodologique.....	115
iv. Phase 2 : opérationnalisation méthodologique .....	123
v. L'analyse qualitative du discours pour rendre compte de l' <i>ancrage</i> et de l' <i>instrumentalisation</i> des représentations sociales.....	123
vi. L'analyse des cartes cognitives : inspirations psychologiques et sémiologiques.....	129
vii. Ramener les « <i>portraits</i> » à la psychologie : l'étude approfondie du social à l'état incorporé .....	131
 CONCLUSION DE PARTIE .....	 137
 PARTIE 2. De la réalité socio-cognitive du rapport à la frontière.....	 141
 Chapitre 3. La frontière imagée.....	 143
A. Deux images sociales de la frontière : la frontière-ligne et la frontière invisible .....	143
i. Une mise en échelle compliquée qui se concrétise sur deux pôles imagés.....	143
ii. L'image sociale de la « <i>frontière-ligne</i> » pour décrire la fonction discriminante de la frontière .....	148
iii. L'image sociale de la <i>frontière-invisible</i> pour décrire la perméabilité de la frontière franco-allemande .....	152
iv. L'image sociale de la <i>frontière-ligne</i> pour décrire un fonctionnement anormal ou pré-Schengen de la frontière franco-allemande.....	157
v. Quelles différences dans la portée descriptive des deux images? .....	161

B. L'image sociale de la frontière-invisible comme support de prises de position évaluatives et distinctives.....	163
i. La <i>frontière-invisible</i> au prisme des pratiques transfrontalières .....	163
ii. Des pratiques distinctes entre autochtones et allogènes : ce que la <i>frontière-invisible</i> permet de faire selon l'ancrage social et géographique .....	172
iii. Le rapport à la <i>frontière-invisible</i> comme marqueur distinctif dans le discours des autochtones.....	176
iv. La distinction avec les Allemands : enjeux entre rapport à une <i>frontière-invisible</i> et rapport à une <i>frontière-ligne</i> .....	187
v. « <i>Les nazis m'ont volé mon prénom</i> ». Rapports à l'Allemagne le long de la trajectoire autochtone : la double influence de l'ancrage familial et des expériences successives .....	191
 Chapitre 4. La dimension dialectique du rapport à la frontière .....	203
A. Quand l'institution dépeint une frontière-invisible.....	203
i. « <i>Qui gère la frontière?</i> » : l'importance des échelles géographiques de pouvoir dans les représentations habitantes des acteurs de la frontière franco-allemande .....	203
ii. Retour du roman familial et de la mémoire collective. Une opposition autochtone au discours institutionnel?.....	208
iii. Les liens entre adhésion à l'image institutionnelle de <i>frontière-invisible</i> et stratégies d'internationalisation étudiantes .....	237
B. Quand l'institution dépeint une frontière-ligne .....	253
i. La symbolique urbaine au cœur du débat : l'exemple de la réalisation de la Passerelle des Deux-Rives.....	253
ii. Les médias face à la fermeture de la frontière, entre incrédulité et opposition à la mesure ..	263
iii. <i>France 3 Alsace</i> et <i>L'Ami Hebdo</i> : à lecteur-modèle différent, une utilisation de la mémoire différente .....	275
iv. L'importance de la mémoire dans la réception de la communication institutionnelle .....	283
 CONCLUSION DE PARTIE .....	289

PARTIE 3. Du lien entre trajectoires socio-résidentielles et rapports à la frontière .....	293
Chapitre 5. Les prises de position cartographiques au prisme des trajectoires.....	295
A. Les positions sémio-spatiales de la frontière dans les cartes cognitives .....	295
i. Une typologie pour aborder les variations de position de la frontière .....	295
ii. L'espace factoriel des positions sémio-spatiales de la frontière.....	304
iii. Disposition des individus sur l'espace factoriel.....	312
iv. Discussion des résultats de l'ACM : l'importance de la socialisation primaire et secondaire .....	317
B. La mise en symbole de la frontière dans les cartes.....	323
i. Joseph, Marion : appropriations différentes de la frontière par des étudiants.....	323
ii. Marie-Anne et Jean : le poids de la frontière pensée comme symbole d'ouverture à l'Allemagne .....	334
iii. Alice, Samir et Lucile : le rôle symbolique ego-distant de la frontière dans les cartes des allogènes .....	345
iv. Ce que les cartes visibilisent : le rôle différent de la mémoire selon les socialisations allogènes et autochtones à la frontière .....	354
C. CONCLUSION DE CHAPITRE.....	359
Chapitre 6. Portraits de Sarah et Chloé.....	361
i. Présentation des deux jeunes femmes .....	361
ii. Une position sémio-spatiale de la frontière qui se distingue par le discours. ....	365
iii. Des pratiques spatiales similaires qui sous-tendent une expérience différente de la frontière et du territoire frontalier. ....	370
iv. Deux rapports différents à l'allemand et à l'Allemagne, ancrés dans le roman familial.....	376
v. La frontière comme marqueur des relations personnelles : le rapport aux étudiants « <i>Erasmus</i> ».....	380
vi. Prises de position sur la fermeture de la frontière de 2020 : « <i>sentir</i> » la frontière comme une institution, pour la première fois .....	385
vii. CONCLUSION DE CHAPITRE : les liens entre cartes et discours .....	390

CONCLUSION GÉNÉRALE .....	395
i. Un rapport à la frontière qui se construit sur l'articulation de représentations et images sociales ambivalentes .....	395
ii. L'importance des trajectoires sociales et résidentielles dans la structuration du rapport à la frontière.....	397
iii. La mémoire collective comme support de prises de position : mémoire qui colore, mémoire qui structure .....	399
iv. Dialogue et controverses avec les <i>border studies</i> : l'espace-frontière est-il un <i>espace vécu</i> ? .....	403
v. Une piste de recherche pour la psychologie environnementale?.....	407

--

Liste des encadrés.....	411
Liste des tableaux.....	413
Liste des figures.....	415
Liste des JRS .....	419
Bibliographie .....	421
Annexes.....	455



## **Note sur le financement de la recherche**

Le projet de recherche doctorale dont est issu ce travail a bénéficié du soutien financier de la Région Grand Est, sous la forme du financement d'un contrat doctoral. L'institution n'a pas eu de droit de regard sur le processus de recherche.

## **Choix typographiques**

Les guillemets français («») sont mobilisés pour les citations directes d'entretiens ou bien de sources, ainsi que pour les citations d'œuvres publiées.

Les guillemets anglosaxons (“”) sont mobilisés pour l'utilisation profane d'un concept, ou bien pour paraphraser les usages lexicaux des enquêtés.

Les crochets droits ([ ]) sont utilisés dans les extraits d'entretien pour les notes de la rédaction.

## **Liste des principaux sigles**

BDM	<i>Bund Deutscher Mädel</i> , Ligue des jeunes filles allemandes
CUS	Collectivité Urbaine de Strasbourg
FFI	Forces Françaises de l'Intérieur
GETC	Groupement Européen de Coopération Territoriale
JRS	Jeu de Reconstruction Spatiale
KHD	<i>Kriegsbilfsdienst</i> , Service auxiliaire de guerre pour les femmes
OFAJ	Office Franco-Allemand pour la Jeunesse
RAD	<i>Reichsarbeitsdienst</i> , Service du travail du Reich
RDA	République Démocratique Allemande
RFA	République Fédérale d'Allemagne
SIPO-SD	<i>Sicherheitspolizei-Sicherheitsdienst</i> , police de sûreté et service de sûreté, section de la Gestapo





## Introduction générale

La fortune conduit nos affaires mieux que ne pourrait y réussir notre désir même. Regarde, ami Sancho, voilà devant nous au moins trente démesurés géants, auxquels je pense livrer bataille et ôter la vie à tous tant qu'ils sont. Avec leurs dépouilles, nous commencerons à nous enrichir ; car c'est prise de bonne guerre, et c'est grandement servir Dieu que de faire disparaître si mauvaise engeance de la face de la terre.

— Quels géants ? demanda Sancho Panza.

Miguel de Cervantes, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*<sup>2</sup>

### i. De l'analyse des représentations socio-spatiales à l'analyse du rapport à la frontière

Cette thèse est consacrée à l'analyse du *rapport* à la frontière franco-allemande de 64 habitantes et habitants de l'Eurométropole de Strasbourg. Elle porte aussi un enjeu épistémologique et méthodologique pour la psychologie. Par une approche transdisciplinaire (Ramadier, 2004), qui s'inspire particulièrement des perspectives sociologiques et géographiques, l'objectif est de fournir une preuve de l'intérêt, pour la psychologie environnementale, de se concentrer sur le *rapport à un objet géographique*.

Ayant été formé dans une faculté de psychologie sociale majoritairement expérimentale, le choix d'un tel objet dépend moins d'une socialisation au champ limologique pendant mes études — la psychologie y est *quasi* absente — que d'un parcours personnel au sein de ma discipline. C'est par esprit frondeur et par attirance envers les méthodes qualitatives que je me suis intéressé à la question spatiale, en passant par ce qu'en psychologie sociale m'attirait le plus, l'étude des représentations sociales. J'ai ainsi consacré mon mémoire de master aux représentations de la ville de Milan, en recueillant des

---

<sup>2</sup> 1605/1615. Traduction Louis Viardot, J.-J. Dubochet éditeurs, 1836.

cartes cognitives selon la démarche proposée par Denise Jodelet et Stanley Milgram dans leur célèbre étude parisienne (Milgram & Jodelet, 1976).

Lors de ce travail, l'utilisation du dessin à main levée a mis en évidence le rôle important que la cathédrale de Milan (*Duomo*) jouait dans les cartes recueillies : il s'agissait de l'élément le plus cité par les enquêtés (95 % des cartes contenaient le *Duomo*), il était souvent placé en premier dans les dessins, au centre de la feuille, et son importance dans les représentations socio-spatiales de la ville se confirmait tout au long de l'entretien qui suivait. La méthodologie utilisée a été toutefois peu efficace pour saisir les "raisons" de cette importance. Ceci m'a laissé avec beaucoup d'interrogations. Je me suis rendu compte qu'il n'existait pas d'instruments théoriques et méthodologiques partagés en psychologie pour se concentrer sur un élément en particulier qui compose l'espace de vie et les représentations. Pour le dire autrement, la psychologie sociale ou environnementale a beaucoup analysé les représentations cognitives à l'échelle d'une ville, d'un quartier, d'un pays, ou d'un continent, mais très peu d'études se concentrent sur les liens entre un individu et un objet géographique. Quelques tentatives existent, mais elles abordent de manière périphérique ces liens, pour se concentrer sur d'autres dimensions (*e.g.* Le Moel et al., 2015). Plus qu'aux objets, ces études s'intéressent aux *catégories* spatiales, à des idéaux-types d'éléments (la rue, le centre-ville, la montagne, le littoral, la nature en ville, les jardins, *etc.*).

Néanmoins, pourquoi autant d'enquêtés avaient-ils inséré la cathédrale ? Comment qualifier l'importance que cet objet géographique assumait dans les cartes cognitives ? Si, dans le cadre du mémoire, j'ai pu avancer une réponse très générale à ces questionnements sur un prétendu *statut symbolique* de la cathédrale dans les représentations, ce statut restait flou, et pas défini clairement. Comment rentrer dans le détail des "raisons" qui poussent les individus à insérer un élément quand ils produisent une carte cognitive ? Comment différencier ces raisons entre elles ? En d'autres termes, est-ce que tous les individus qui insèrent la cathédrale le font pour la même raison ? Comment inclure dans l'analyse les enjeux (historiques, mémoriels, sociaux, spatiaux) et les significations qui encerclent l'expérience spatiale des individus ? Notamment, comment analyser les différences qui émergent dans le discours des individus ou dans les cartes produites ?

Ainsi, la volonté initiale du projet de doctorat était d'ouvrir, en quelque sorte, une sous-piste de recherche en psychologie, qui puisse s'appuyer sur les nombreuses contributions qui concernent

l'étude des représentations socio-cognitives de l'espace. Le choix de me concentrer sur la frontière étatique et sur une agglomération frontalière (Strasbourg) doit être lu dans cette démarche. Cet objet et ce terrain me semblaient pertinents pour répondre à mes questionnements. En effet, la frontière est un objet à forte connotation matérielle (Rhin, ponts, poste-frontière, *etc.*), mais aussi immatérielle et symbolique, liée à l'«*expérience sociale*» (Jodelet, 2006, p.16) qu'en ont les habitants. Dans ce choix ont pesé l'importance historique de la frontière franco-allemande pour la ville et le statut particulier de l'aire urbaine de Strasbourg au sein des métropoles transfrontalières européennes. Ceci permettait, en effet, de considérer la frontière comme un objet de mémoire collective (Halbwachs, 1925, 1950), protagoniste de versions différentes du passé local, propres à plusieurs groupes sociaux.

J'ai donc abordé la thèse par une démarche plutôt classique en psychologie sociale, en voulant analyser les représentations sociales de la frontière. L'idée était de mettre en relation le discours recueilli par l'entretien avec la production cartographique de certains individus et groupes sociaux, ainsi qu'avec leurs pratiques spatiales. Cette approche aurait dû compléter le manque identifié en littérature concernant l'étude de la place des objets géographiques dans les représentations spatiales.

Toutefois, lors des premiers mois de travail, les recherches bibliographiques ainsi que les premiers entretiens exploratoires m'ont porté à évoluer sur la définition de mon objet de recherche. Il m'a paru opportun de passer d'une approche qui décomposait l'expérience socio-spatiale des individus à plusieurs facteurs indépendants (représentations sociales de l'objet, place de l'objet dans les représentations cognitives de l'espace, significations liées à la mémoire collective) à une conception qui aspire à réunir toutes ces dimensions, et à une approche d'étude plus globale et cohérente. Ce passage s'est fait au fil de quelques lectures théoriques (Ledrut, 1973, 1984; Lefebvre, 1973; Low 2015 [2001]; Remy, 2015). Ces lectures ont particulièrement résonné avec mes "doutes" sur les approches dominantes en psychologie, qui m'accompagnaient dès la fin de mon parcours de master. Je me suis rendu compte qu'il fallait questionner la conception d'*espace* utilisée majoritairement dans la discipline. Au fur et à mesure que je lisais les contributions géographiques ou sociologiques, j'ai saisi à quel point l'apport de ces approches pouvait compléter ma démarche de psychologue. En effet, les approches dominantes en psychologie ne prennent pas le lien entre individu espace comme une *relation*, qui se construit par des processus de socialisation. J'ai donc ressenti la nécessité de repenser le lien entre pratiques spatiales, représentations de la frontière et socialisation à la frontière. Cette réflexion m'a

porté à donner de l'importance à l'analyse des trajectoires sociales et résidentielles de mes enquêtés pour comprendre leur rapport à la frontière : en cela, je souligne une forte influence de la sociologie des dispositions (Bourdieu, 1980; Lahire, 2002), et d'une partie de la psychologie des représentations sociales qui souhaite la prise en compte des enjeux socio-spatiaux intériorisés dans les rapports sociaux symboliques (Doise, 1985; Lorenzi-Cioldi & Clémence, 2001).

Ces réflexions m'ont amené au choix de parler de *rapport* à la frontière pour définir mon objet d'étude. Ainsi, j'ai voulu ancrer ma recherche dans le sillon des travaux en sciences sociales qui se focalisent plus généralement sur l'étude du *rapport à l'espace*. Cela permet, à mon sens, de dépasser la logique de l'*interaction* avec l'environnement/objet géographique, typique de la psychologie dominante néo-behaviouriste, pour entrer à pleins titres dans l'étude d'une *relation* avec l'espace et les objets spatiaux.

## ii. Objectifs et structure de la thèse

À partir de là, l'enjeu dans la réalisation de ce travail a été double pour moi. À côté des objectifs empiriques et analytiques, que je détaillerai le long de la thèse, sur le plan épistémologique l'objectif a été celui de développer une approche à l'étude du *rapport* à la frontière dans une thèse ancrée en psychologie environnementale.

Ce deuxième enjeu a fortement contribué à structurer ma thèse et a justifié une première partie (I) qui est consacrée à la mise en place de cette approche. Elle présente ma démarche théorique et méthodologique, et part du constat d'un manque en psychologie d'une théorie spatiale. La littérature insiste habituellement sur le lien entre environnement et individus, dans une perspective interactionniste ou relationnelle, et dispose de peu d'instruments pour analyser les formes et les mécanismes de production de l'espace, ce qui est pourtant fondamental pour étudier le lien entre les individus et leur espace de vie. Mon propos est de présenter le rapport à la frontière comme une notion analytique transdisciplinaire, qui permet à la psychologie de prendre en considération ces enjeux socio-spatiaux.

En particulier, je propose la révision de quelques théorisations sociologiques qui permettent de prendre l'espace et sa structuration comme un objet d'analyse en lui-même, et non seulement comme un pôle de la relation avec l'individu. Cette partie ne se présente donc pas comme un état de l'art, mais prend la forme d'une discussion de conceptions et approches théoriques, finalisée à construire mon objet d'étude (chapitre 1). Elle se concentre tout autant sur la méthode, dont la mise en place dépend fortement de l'approche construite (chapitre 2). Elle se base principalement sur un corpus de 64 entretiens semi-directifs, associés à un Jeu de reconstruction spatiale (JRS), avec des habitants choisis sur la base de leur âge, de leur trajectoire sociale et résidentielle. Ce *corpus* est complété par la réalisation de deux portraits basés sur des entretiens répétés (n.3) avec deux jeunes strasbourgeoises, ainsi que par des observations, et quelques analyses d'archives.

Les deux autres parties (II et III) concernent la présentation des résultats empiriques. La partie II, plus exploratoire, illustre la structuration socio-cognitive du rapport à la frontière des 64 enquêtés, et donc montre le caractère socialement construit de ce rapport. Le chapitre 3 se concentre notamment sur l'analyse des images sociales (Moliner, 1996) mobilisées dans le discours et sur l'étude des prises de position discursives, l'objectif est de comprendre la façon dont les représentations de la frontière servent de principes générateurs et organisateurs de prises de position individuelles (Doise, 1985). Dans le chapitre 4, une mise en lien est faite entre ces images, leur mobilisation par les individus et la communication "officielle" portée par quelques acteurs institutionnels locaux, avec lesquels les enquêtés sont en lien selon les cas. Ainsi, j'analyse la réception de cette communication institutionnelle, pour comprendre comment elle se structure selon les trajectoires résidentielles et sociales des enquêtés.

Dans la partie III, j'aborde le rapport « *plié* » (Lahire, 2002) à la frontière, en me positionnant d'avantage sur l'échelle individuelle pour tenter d'expliquer certaines différences identifiées dans les rapports à la frontière, en les contextualisant dans des études de cas. Dans le chapitre 5, par l'étude des cartes cognitives recueillies (JRS), les prises de position cartographiques — la façon dont la frontière est positionnée dans les cartes — et discursives sont mises en relation. Cela permet de rentrer dans le lien entre trajectoires résidentielles et sociales et rapport à la frontière. Dans le chapitre 6, je propose d'aborder le rapport à la frontière de deux jeunes strasbourgeoises originaires d'Alsace, par la réalisation de portraits. Cette démarche permet d'approfondir encore plus la façon dont le rapport

à la frontière franco-allemande se construit le long de la vie des individus par le franchissement successif des cadres socialisateurs.

Le fil rouge, qui connecte entre elles ces deux parties empiriques, est l'analyse de la frontière comme objet de mémoire collective. Dans le sillage des travaux de Maurice Halbwachs et des plus récentes propositions psychosociologiques (Haas & Jodelet, 2007, 2014; Viaud, 2003b), je me concentre notamment sur le plan des contenus mobilisés, pour comprendre la façon dont la mémoire collective se manifeste, sur la base des variables sociales, comme un support de prises de position et un régulateur symbolique de rapports sociaux.

Ainsi, cette thèse a une structure singulière par rapport aux standards de la psychologie environnementale. Cette structure dépend principalement d'une stratégie monographique (au sens de Van der Maren, 2004, p.245-254), et est inspirée tout autant de travaux psychologiques que de travaux sociologiques et géographiques. En ce sens, pour ce qui concerne la restitution de l'analyse, je ne distingue pas entre *présentation* et *discussion* des résultats, comme cela est fait traditionnellement en psychologie. Le fait de tenir ensemble ces deux phases du travail scientifique, notamment dans le cadre de l'écriture d'une thèse, permet de rendre les résultats qualitatifs plus lisibles et de restituer à l'écrit l'imbrication entre les thématiques discursives identifiées.

## **PARTIE 1**



### **Étudier le rapport à la frontière : un pari transdisciplinaire**





## Chapitre 1

### Une définition sociologique de l'espace, pour faire de la psychologie

#### Vers une prise en compte des processus psychosociologiques de production et d'appropriation spatiale

J'ai plusieurs fois essayé de penser à un appartement dans lequel il y aurait une pièce inutile, absolument et délibérément inutile. Ça n'aurait pas été un débarras, ça n'aurait pas été une chambre supplémentaire, ni un couloir, ni un cagibi, ni un recoin. Ça aurait été un espace sans fonction. Ça n'aurait servi à rien, ça n'aurait renvoyé à rien.

Il m'a été impossible, en dépit de mes efforts, de suivre cette pensée, cette image, jusqu'au bout. Le langage lui-même, me semble-t-il, s'est avéré inapte à décrire ce rien, ce vide, comme si l'on ne pouvait parler que de ce qui est plein, utile, et fonctionnel.

Georges Perec, *Espèces d'espaces*<sup>3</sup>

#### A. Concevoir l'espace en psychologie

##### i. Espace, milieu, environnement en psychologie

Les chercheurs travaillant sur la question spatiale dans le champ psychologique sont loin de partager une définition d'*espace*. Pour démontrer cela, il suffit d'ouvrir un quelconque manuel de psychologie environnementale francophone (Moser, 2009), de psychologie sociale de l'environnement (Bonnes & Secchiaroli, 1995), ou encore de parcourir l'histoire de la discipline (Pol, 1988, 2006, 2007; Steg *et al.*, 2018). Selon les cas il est possible de retrouver des conceptions *interactionnistes*, *relationnelles*, *systémiques* ou encore *transactionnelles* qui soutiennent l'étude des liens entre un individu, un groupe social et son espace de vie.

---

<sup>3</sup> 1974, Galilée.

Cette variété de définitions se reflète sur le plan lexical et sémantique. Comme l'ont montré d'autres travaux (Dias, 2016; Ramadier, 1997), les psychologues se retrouvent confrontés à une première difficulté, celle de différencier clairement les notions d'*espace*, d'*environnement* et de *milieu*. La limite entre ces notions est souvent floue en psychologie, et se matérialise principalement dans l'opérationnalité des conceptions théoriques et des modèles qui les utilisent : en général, si la notion d'*espace* est mobilisée quand il s'agit de parler des caractéristiques physiques/matérielles du monde, les termes *environnement* et *milieu* sont utilisés afin de décrire le lien qui existe entre ces construits et les individus. Le terme *espace* désigne fondamentalement un objet qui existe nonobstant l'humain, tandis qu'*environnement* ou *milieu* sont mobilisés pour parler de l'être humain et de sa relation avec ce qui l'entoure, qu'il s'agisse du monde physique, social ou encore celui des symboles, des signes spatiaux, ou de la sphère spatio-culturelle. Étant donné le caractère fortement appliqué et *solution oriented* de la psychologie environnementale et de la psychologie sociale de l'environnement, il est facile de comprendre pourquoi ces disciplines parlent plus souvent et volontiers d'*environnement* ou *milieu* plutôt que d'*espace*.

Pour Thierry Ramadier (1997), les notions de *milieu* et d'*environnement* se différencient selon le point de vue scientifique choisi pour étudier le lien entre l'individu et ce qui l'entoure. Si l'on assume un point de vue *interne* pour nous référer à ce lien, celui des individus, avec tout leur bagage de connaissances, d'expériences et de déterminants psychosociaux, on parlera d'*environnement*, tandis que si l'on choisit un point de vue *externe*, on parlera de *milieu*. Pour donner un exemple, prenons le cas hypothétique de trois individus qui pratiquent le centre-ville de Rome. Le premier est né dans la ville et a grandi dans le quartier. Le deuxième est un touriste qui habite à Milan, dans le nord de l'Italie. Le troisième est un touriste français, qui ne connaît pas l'italien. Nous pourrions affirmer qu'ils sont tous dans le même *milieu*, mais que leur *environnement* est différent : en effet, selon leur expérience (les codes intériorisés, les dispositions spatiales, *etc.*) la perception et l'attribution de sens aux éléments qui les entourent changeront radicalement. Le premier se sentira dans un environnement familier, le deuxième dans un environnement nouveau, tout en ayant intégré plus de connaissances sur la ville de Rome par rapport au troisième qui ne parle pas l'italien, et dont l'image de Rome aura été intégrée *via* un système socio-culturel différent.

En ce sens, aujourd'hui l'environnement est souvent pensé en psychologie sous une perspective socio-écologique, c'est-à-dire comme un ensemble indivisible de deux dimensions, physique et sociale. Pour Mirilia Bonnes (2022), cette conception naît en psychologie suite à l'émergence de ce qui a été appelé *tournant écologique*. Elle serait due à un regain d'intérêt pour les écosystèmes dans les sciences humaines, mais aussi dans les sciences techniques et les sciences de la vie.

Quant à la relation entre *espace* et *environnement*, Ramadier (1997) et Pierre Dias (2016) arrivent à une proposition similaire, celle de la primauté de l'analyse environnementale en psychologie. Dans cette optique, ils prennent l'espace comme une *dimension* qui compose l'environnement, et en particulier comme la dimension de l'agencement matériel — spatial donc — des éléments géographiques qui coexistent et qui le forment. En ce sens, Dias (2016), propose de parler de plusieurs types d'espaces — l'espace représentationnel, l'espace urbain et l'espace social —, qui affèrent tous à des questions socio-structurelles, et qui composent l'environnement dans sa diversité. Selon l'interaction de ces trois espaces, et leurs spécificités pour chaque individu, différents environnements émergeraient. Il en découle que « *la notion d'espace renvoie à l'objet d'étude du chercheur* » (p.43), car elle permettrait la déconstruction fondamentale de celui-ci tout en gardant une approche holiste :

*En suivant cette démarche, l'environnement est une notion qui englobe celle d'espace et de milieu. La relation individu-milieu est alors appréhendée comme une entité, un système dans sa totalité qui ne peut être divisé. Si, les trois espaces décrits sont abordés de manière distincte, c'est seulement afin de pouvoir les analyser théoriquement et méthodologiquement. Cependant, ils restent imbriqués à tel point que nous pourrions ne parler que d'un seul espace comme le propose Chombart de Lauwe (1974) : « l'espace socio-géographique ».*

(Dias, 2016, p.43)

ii. Les liens entre individus et environnement : de l'abondance de modèles dits *systémiques* en psychologie

Pour résumer la réflexion que j'ai menée jusqu'ici, la psychologie — environnementale et sociale — parle donc volontiers d'*environnement* et de *milieu* plutôt que d'*espace*. Quand elle le fait, elle

considère l'espace comme une dimension matérielle du lien entre individu et environnement. Je reviendrai sur ce point plus tard. Je souhaite d'abord me concentrer sur l'intérêt principal de la démarche psychologique, étudier la façon dont se construit un lien entre environnement/milieu et individus : quelle est la nature de ce lien et comment celui-ci peut-il être appréhendé scientifiquement ? Une longue tradition d'études qui démarre dans les années 1930 révèle une attention particulière de la discipline à travailler sur ce thème en dépassant une approche physicaliste – majoritaire dans d'autres disciplines à l'époque — pour se concentrer sur les dimensions socio-cognitives du lien individu-environnement. Reparcourons quelques propositions à partir des années 50.

La psychologie topologique de Kurt Lewin (1936, 1951) peut être considérée comme une des tentatives les plus influentes de conceptualiser l'environnement dans une démarche non physicaliste. Dans la lignée des études allemandes de la *Psychologie de la forme* (*Gestaltpsychologie*), qui se concentraient sur la théorie de la perception et sur les mécanismes phénoménologiques de lecture du réel, l'environnement est conçu comme plus complexe que la somme de ses parties visibles ou matérielles (Jodelet, 1982; Wong, 2001). Lewin en propose une définition holiste, et reconnaît que l'environnement n'est pas un simple *influenceur* du comportement des individus, mais bien un construit, qui dépend de l'expérience sociale des individus. Cela est visible au travers des concepts d'*espace de vie* (*life space*) et de *champ* (*field*) proposés par l'auteur (1936) pour expliciter l'ensemble des forces (environnementales, sociales, pulsionnelles, biologiques, *etc.*) par lesquelles (et malgré lesquelles) les actions des individus s'expriment.

Ces concepts (*espace de vie*, *champ*) auront beaucoup de succès en psychologie, même en dehors des études spatiales (Metzger, 2007), mais c'est en psychologie sociale de l'environnement et environnementale que l'héritage de Lewin se fera le plus sentir. Cette première théorisation *proto-systémique* — dans le sens où la conception environnementale se veut exhaustive et ne cherche pas à réduire la complexité du réel — ouvre la voie à l'apparition de théories plus spécifiquement environnementalistes suite au tournant cognitif des années 1950<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Je me suis basé sur plusieurs ouvrages et manuels pour cette section, et notamment sur les travaux d'Enric Pol (1988, 2006, 2007), qui ont été très riches pour ma thèse, car ils ont abordé la discipline par un point de vue « *socio-historique* » (traduit, 1988). Pour ce qui concerne le choix des modèles, dans son manuel de psychologie environnementale, Gabriel Moser (2009) propose une typologie des modèles psychologiques dédiés au lien entre individu et environnement/milieu :

La première que je souhaite citer ici est la perspective écologique de Roger Barker (1975 [1968]), qui se développe autour du concept de *site comportemental* (*behaviour setting*), et qui s'oppose aussi à une vision de l'environnement comme purement lié à sa dimension physique et matérielle (Jodelet, 1982; Schoggen, 1989). L'objectif principal de Barker est de questionner la stabilité des comportements dans un certain milieu : existe-t-il un répertoire comportemental associé à un milieu spécifique? Sans rentrer ici dans les détails des résultats auxquels la théorisation a porté, la contribution principale du modèle est d'avoir inclus la dimension normative — l'élaboration culturelle des normes environnementales — dans la conception de l'environnement en psychologie, ouvrant la voie à l'étude des significations spatiales dans la psychologie anglo-saxonne (Ramadier, 1997). Pour le dire autrement, donc, cette conception pense le comportement des individus et l'environnement sous l'angle de l'interdépendance (Moser, 2009) : le site comportemental est une unité indissociable entre une série de comportements et un milieu, un *code* d'action qui fournirait aux individus un schéma signifiant — donné par la culture — qui les guiderait dans leurs comportements. Le site comportemental n'est ni contenu dans le milieu lui-même ni intégré "dans" les individus, mais il naît de l'interaction entre ces deux entités. Tout en reconnaissant certaines dimensions sociales qui construisent le lien avec l'environnement, la dimension matérielle reste fondamentale pour Baker, car c'est le *physique* qui permet l'interaction : en effet, quand les individus laissent physiquement le milieu et ne sont plus en contact avec lui, le milieu reste, tandis que le site comportemental n'existe plus.

Similairement, les travaux de Gerhard Kaminski (1976 cité in Jiménez & Lòpez, 2022) montrent que l'environnement matériel possède un caractère symbolique, car le milieu est imprégné de sens, et celui-ci dépend des systèmes historiques et sociaux. Encore une fois, l'auteur considère que les signi-

- 
- Les approches *déterministes*, qui conçoivent ce lien comme une influence. L'environnement a donc simplement des effets objectifs et observables sur les individus, sur leur comportement, leur construction identitaire.
  - Les approches *interactionnelles*, qui conçoivent ce lien comme dynamique dans le sens où il s'agirait pour les individus de gérer l'environnement. Ce dernier a donc des exigences qui portent les individus à devoir s'adapter en situation d'interaction avec lui, faute de créer du stress ou du malaise.
  - Les approches *systémiques* ou *écologiques*, qui reconnaissent les systèmes idéologiques et sociaux qui ensèrent le lien entre individus et environnement, et qui en définissent la nature.

Parmi ces modèles, je me concentre ici sur la dernière catégorie, car ce sont ceux qui s'accordent le mieux à mon travail.

fications ne sont pas contenues directement dans le milieu, mais naissent du lien contextuel et interactionnel avec les individus. Cette attention particulière à l'interaction individu-environnement est présente aussi dans les théories de James J. Gibson (2014 [1979]) qui propose une vision *possibiliste* de l'environnement, considéré comme un réservoir d'éventualités, d'intentionnalités, de ressources pour les individus et les groupes sociaux qui y opèrent. Encore une fois, donc, l'adaptation entre individu et environnement non seulement créera le comportement observable, mais donnera lieu aussi à des *styles d'adaptations* différents, qui porteront certains individus à mieux maîtriser les ressources qui se trouvent autour d'eux.

Les théories *écologiques* ou *proxémiques* (au sens de Hall, 1963) pensent en revanche au lien entre individus et environnement sous l'angle « *de la primauté de l'Ici* » (Schwach, 1998, p. 14) : l'on conceptualise ce lien comme variable selon la distance physique et symbolique entre un individu et un espace ou un objet spatial. Urie Bronfenbrenner (1979) applique cette approche à l'étude du développement sociocognitif de l'individu. Le concept central est celui d'*échelle* : les individus sont insérés dès la naissance dans un *système* environnemental, différent pour chacun, mais jamais complètement unique, qui se structure sur plusieurs niveaux (macro, exo, méso, micro). Ces niveaux contiennent les instances socialisatrices de l'individu en développement. Pour Bronfenbrenner, l'articulation de ces niveaux permet d'éclaircir les dynamiques de construction individuelle par le développement dans ce *système*. Il cherche à expliquer les comportements actuels des individus, mais aussi les pathologies psychologiques ou encore leur "bien-être" ou "mal-être" environnemental. Dans le même sens, les propositions de la *psychologie de l'espace* (Moles & Rohmer, 1972, 1998) identifient des « *zones* » concentriques autour de l'individu, comparables à la peau d'un oignon, et qui « *correspondent à la position d'un être isolé et nu qui appréhende son environnement comme un espace illimité. Elles s'étendent depuis l'espace corporel (la peau) jusqu'au vaste monde* » (Schwach, 1998, p. 14).

D'autres propositions pour penser le lien entre individus et environnement en psychologie s'inspirent des travaux sur la *théorie des représentations sociales* (cf. Moscovici, 1961). Elles abordent donc le lien entre individu et environnement *via* les représentations que les habitants ou les pratiquants ont du milieu dans lequel ils agissent, car « *les comportements et pratiques envers l'environnement s'inscrivent dans un ensemble de systèmes cognitifs complexes qui constitue la trame de fond de la pensée sociale* » (Moser, 2009, p. 49).

Denise Jodelet et Stanley Milgram (1976) sont les premiers à aborder les représentations de la ville comme des représentations sociales — même si des travaux précurseurs existent sur les représentations individuelles (Pailhous, 1969 ; Tolman, 1948) ou collectives (Lynch, 1960), mais ne reconnaissent pas la construction sociale de celles-ci. Jodelet et Milgram se demandent si ces représentations sont partagées entre les individus, et dans quelle mesure. En d'autres termes, comme pour ce qui concerne les représentations sociales, les représentations de l'urbain sont abordées comme un *corpus* de connaissances partagées, performées et générées au sein des groupes sociaux. Elles constituent une base de savoir propre au sens commun, au savoir non expert. Elles fonctionnent donc comme des outils de connaissances pour les individus qui les partagent, qui peuvent ainsi appréhender plus facilement le milieu urbain (Jodelet, 1982). L'intérêt principal de cette approche réside dans le dépassement d'une vision intrapsychique des représentations que les individus ont d'un milieu. La représentation sociale d'un environnement permet donc, certes, à ses habitants de s'orienter dans l'espace, mais aussi de le penser, d'en parler avec d'autres, d'acquérir des connaissances sur celui-ci et sur ses habitants (de Rosa *et al.*, 1987 ; Haas, 1999 ; Jodelet, 1982). En somme, étudier psychologiquement la relation entre l'espace et les individus doit passer par l'identification de l'ensemble des connaissances, des croyances et des valeurs qui sont intégrées dans la représentation d'une ville. Ce système de notions naît du social, et la dimension sociale du lien entre individus et environnement ne peut être exclue de l'analyse en psychologie (Félonneau, 2003).

iii. Les limites des approches psychologiques : quelle prise en compte des enjeux sociaux intergroupes ?

Si l'on reprend l'ensemble des modèles présentés ci-dessus — modèle topologique, théorie du site comportemental, modèles possibilistes, écologistes, théorie des représentations socio-spatiales — on peut s'interroger sur la nature exacte de la relation entre dimension cognitive, sociale et physique de l'expérience spatiale des individus. En particulier, tous les modèles présentés (étant donné leur nature systémique) abordent en partie la reconnaissance des dimensions sociales du lien entre individu et



environnement. Toutefois, l'épistémologie qui soutient la reconnaissance de ces dimensions sociales est très différente selon les cas.

Le modèle topologique pense à la dimension sociale de l'expérience spatiale comme à un ensemble de forces extérieures à l'individu, qui l'entravent ou le poussent, selon les cas, à exprimer un comportement. Le modèle du site comportemental pense au social sous la forme de significations, qui seraient incluses dans l'environnement et fourniraient une clé d'activation de certains comportements. Dans les modèles écologiques, qui conçoivent l'environnement comme scalaire, le social apparaît simplement dans le réseau de relations sociales qui entoure la personne, sur plusieurs niveaux selon le milieu dont il s'agit. Ce sont des systèmes (familial, scolaire, culturel, etc.) de connaissances et d'interactions, qui exerceront des influences différentes sur l'individu — selon la distance (tant physique que relationnelle) qu'il entretient avec ces systèmes.

Jusque-là, donc, nous assistons à deux façons de prendre en compte la dimension sociale du lien entre individu et espace, toutes deux ayant en commun le fait de penser ce lien en termes dualistes, entre un extérieur (environnement/milieu/espace selon les cas) et un intérieur (individu). Ces deux perspectives, pour reprendre les termes d'une typologie proposée par Ramadier (2017), peuvent se résumer sous l'appellation de *perspective interactionnelle* et *perspective culturaliste*.

Dans le premier cas, comme dans le modèle de Barker (1975), l'individu est exposé à l'environnement, qui lors de ses interactions avec ce dernier l'influence et se voit influencer. C'est dans de ces moments d'interaction avec un objet présent et réel physiquement que le lien se construit et que les comportements s'expriment.

En alternative, l'approche culturaliste, dans les modèles écologiques, pense au social sur le plan culturel, comme une influence du contexte sur les significations spatiales et sur les comportements individuels. Ce qui intéresse les chercheurs ce sont donc les différences culturelles entre systèmes écologiques qui expliquent des comportements différents, ou des appropriations différentes d'un milieu similaire.

Il existe toutefois une autre manière de penser le lien entre individu et espace comme social, sous une perspective que nous pourrions appeler *structuralo-constructiviste*<sup>5</sup>. Celle-ci se base, pour reprendre encore Ramadier (2017, p. 297, traduit), sur l'idée que « *les individus et l'espace géographique sont aussi le produit de relations sociales qui ne se manifestent pas seulement au travers de différences culturelles* » et donc que « *les différences dans les relations sociales ne sont pas nécessairement culturelles; elles sont aussi façonnées par des asymétries structurelles* ». En d'autres termes, cette troisième voie ne concerne plus seulement le lien situationnel entre l'environnement physique et/ou social et l'individu, celui qui est directement autour de l'individu, qui est tangible et observable *hic et nunc*. Le *focus* de recherche, en effet, est positionné sur les enjeux socio-cognitifs qui se construisent le long des trajectoires, c'est-à-dire sur les *relations* socio-spatiales plutôt que sur les *interactions* socio-spatiales. Cela nécessite une perspective diachronique, attentive aux processus de socialisation, et non seulement une analyse de la coprésence physique entre un milieu et des individus.

Deux implications importantes en découlent. En premier lieu, tout comme l'avaient soulevé Jodelet & Milgram (1976), on reconnaît que l'image que les individus intègrent de l'environnement est primordiale pour comprendre le lien avec ce dernier. Toutefois, l'on se pose ici la question de la genèse de ces représentations, qui se forment le long de la vie de l'individu. En deuxième lieu, donc, on conçoit le lien entre individu et espace comme résultant d'une construction dans un temps long, *via* les relations sociales et l'inscription sociale des individus, ce qui donne de l'importance aux notions de trajectoire sociale (Bourdieu, 1979, 1986) et de trajectoire résidentielle et mobilière (*cf.* Cailly *et al.*, 2022).

La théorie des représentations socio-spatiales (Jodelet, 1982), que j'ai présenté plus haut, peut-être vue, au premier regard, comme une bonne option opérationnelle pour répondre à la problématique soulevée par cette troisième perspective. En effet, dans la proposition initiale de Moscovici (1961), était présente l'idée durkheimienne d'une structuration des représentations sociales suivant la structuration sociétale. Dans une société ne circule pas une seule représentation d'un objet social, mais

---

<sup>5</sup> Ce terme est utilisé ici dans son acception bourdieusienne : « *Par structuralisme ou structuraliste, je veux dire qu'il existe dans le monde social lui-même, et pas seulement dans les systèmes symboliques, langage, mythes, etc., des structures objectives, indépendantes de la conscience et de la volonté des agents, qui sont capables d'orienter ou de contraindre leurs pratiques ou leurs représentations. Par constructivisme, je veux dire qu'il y a une genèse sociale d'une part des schèmes de perception, de pensée et d'action [...] et d'autre part des structures sociales* » (Bourdieu, 1987a, p. 147).

plusieurs, et l'hétérogénéité de ces représentations reflète la structuration de la société en plusieurs groupes, avec leurs normes, valeurs, opinions partagées. Cette idée a largement été corroborée par des contributions empiriques. Premièrement, ce qui est montré est que l'image de la ville est une construction sociale, dans le sens où les dimensions socio-symboliques participent tout autant que les pratiques spatiales à construire les représentations d'une ville (*cf.* Haas, 2004). En effet, ces dernières ne dépendent pas d'une simple interaction avec un espace urbain, mais se construisent par la relation d'un individu à ses groupes d'appartenance. Elles servent aux individus pour maîtriser cognitivement l'espace, en parler, prendre position sur celui-ci, *etc.* Par exemple, Marie-Line Félonneau (1994) montre que les représentations que de jeunes étudiants bordelais ont de leur ville diffèrent selon la faculté dans laquelle ils sont inscrits. Raymond Ledrut (1973) illustre cela en identifiant des différences structurées suivant les caractéristiques socio-professionnelles de son échantillon : les ouvriers ont une image de la ville plus fonctionnelle que les classes plus aisées. Ces dernières mettent davantage en avant une représentation fondée sur des caractéristiques esthétiques, abstraites et symboliques de l'espace urbain.

Il existe suivant Ramadier (2017) une autre implication, qui est soulignée dans les premières théorisations moscoviciennes (1961), mais qui trouve plus difficilement application dans les études successives, notamment dans les recherches environnementales. Cette implication est inhérente au niveau positionnel (Doise, 1982) dans l'analyse psychosociologique. Il s'agit de prendre en compte que non seulement les représentations (et donc les normes, les idéologies, les valeurs, *etc.*) sont construites par l'interaction et la relation entre les membres d'un groupe social, mais aussi qu'elles ne sont pas indépendantes des enjeux relationnels avec les membres d'autres groupes sociaux. En d'autres termes, le lien entre un individu et un objet spatial (ville, quartier, lieu, *etc.*) se développe certes au sein du groupe d'appartenance, mais en fonction de sa position dans les structures sociales et de sa relation avec les autres groupes.

*D'un point de vue cognitif, ne pas considérer le niveau positionnel dans l'explication psychologique (Doise 1982) implique d'utiliser les concepts de compétences individuelles cognitives, affectives et conatives plutôt que celui de dispositions à agir et à penser. C'est conserver l'idée de la construction individuelle de soi, même si elle est basée sur des matériaux sociaux, et finalement penser que les attentes et les chances peuvent être similaires lorsque les compétences sont similaires. Cela signifie que, d'un point de vue cogni-*

*tif et affectif, les individus sont toujours potentiellement interchangeables (ce qui renforce l'idée naturaliste que les différences fondamentales sont finalement de nature biologique).*

Ramadier, 2017, p. 299, traduit.

En psychologie des représentations sociales, cette approche a été notamment portée par l'École de Genève (Doise, 2005; Doise *et al.*, 1992; Doise & Palmonari, 1986; Palmonari & Emiliani, 2009). Ainsi, ces travaux ont montré, pour reprendre Alain Clémence (2002, p. 56), que le « *méta-système normatif* » avait une importance fondamentale, car « *notre pensée, avant d'être organisée par un appareil cognitif, l'est par un environnement normatif* ». Plus récemment, en psychologie environnementale, apparaissent quelques recherches qui montrent l'ancrage socio-structurel des représentations cognitives de l'espace (Ramadier, 2021). La thèse de Pierre Dias (2016; Dias & Ramadier, 2015a, 2015b, 2017) sur la ville de Strasbourg montre par exemple que la position sociale et, plus encore, le type de trajectoire sociale — ascendante, stable, descendante — sont fortement corrélés à des différences dans les représentations cognitives de l'espace de la ville.

iv. Penser le lien entre individus et environnement par les dispositions : le modèle tridimensionnel

Dans ce cadre, Ramadier (2017) propose un modèle — dit *tridimensionnel* — de la relation individu-environnement, qui cherche à ouvrir l'approche représentationnelle à une approche dispositionnaliste, s'inspirant de la théorie sociale bourdieusienne<sup>6</sup> (Bourdieu, 1979, 1986) et aux intégrations psychologiques du concept de *représentation* à celle de *champ* (Doise, 2005). Plutôt que de parler de

---

<sup>6</sup> Dans le cadre de la psychologie sociale critique anglo-saxonne (*critical social psychology*), Wagner et McLaughlin (2015) proposent également un rapprochement entre la théorie de l'*habitus* et la psychologie sociale. Les auteurs soulignent que l'*habitus* offre un moyen d'appréhender la complexité et les différentes dimensions de la classe sociale en psychologie, de deux façons. En premier lieu, la théorie est compatible avec une approche d'étude herméneutique de l'existence de classes sociales. Deuxièmement, elle peut servir d'outil pour approfondir les ressorts cognitifs des dimensions socio-symboliques des rapports de domination sociale.

compétences cognitives, construites sous l'influence de l'environnement auquel l'individu est exposé, ce modèle préfère le concept de *disposition*, défini comme un schéma socio-cognitif (et donc aussi comportemental), fruit de processus de *socialisation*. Une *disposition* se construit selon la position de l'individu dans un ensemble de *champs* sociaux, et est en lien avec la nécessité de la part de l'individu de s'adapter à un champ en particulier.

Pour prendre un exemple appliqué aux modes de mobilités urbaines, des travaux sociologiques récents (e.g. Cailly *et al.*, 2022) montrent que le rapport à la voiture et les comportements de mobilité peuvent s'expliquer au travers de la socialisation à la mobilité pendant l'enfance et l'adolescence. Plus encore, la recherche montre que certaines pratiques urbaines conduisent à intégrer des dispositions particulières : la marche collective pour aller à l'école, par exemple, est une occasion pour les collégiennes des quartiers populaires de commencer à s'approprier la ville en dehors du système familial (Hugoo, 2022). Ou encore, plusieurs recherches montrent la construction sociale des choix résidentiels des individus (Grafmeyer, 2010). Ainsi, par exemple, le choix de résidents de quartiers centraux en France, et plus particulièrement l'arbitrage entre deux options, rester ou de partir de ces quartiers, est lié « *non seulement à certaines propriétés sociales dont ils sont dotés, à l'exemple de l'âge ou du statut social, aux évolutions de leurs situations familiale et professionnelle, mais aussi à la manière dont ils perçoivent (en partie sous l'influence de leurs proches) leur environnement résidentiel et son évolution d'une part, et aux rapports effectifs et symboliques qu'ils entretiennent au fil du temps avec leur quartier d'autre part* » (Authier & Levy, 2010, p. 147).

Si le comportement spatial (pratiques, appropriation, *etc.*) peut être lu comme dérivant, *in fine*, de l'incorporation de dispositions, cette perspective ne néglige pas la dynamique d'évolution de ces dispositions, qui « *se manifeste par le maintien, l'actualisation ou la réactivation de certains schèmes. Pour autant, il ne s'agit pas de négliger la dimension d'apprentissage dans la pratique et l'émergence tout au long de la vie de schèmes d'action dissonants. Avec l'expérience, l'individu découvre des ressources, acquiert des compétences, incorpore des dispositions lorsqu'il, ou un membre de son ménage, modifie son système de mobilité* » (Cailly *et al.*, 2022, p.27).

Ramenant cette perspective, plutôt issue de la sociologie dispositionnaliste, au domaine de la psychologie environnementale, Ramadier (2017) cherche à focaliser l'attention de la discipline sur les

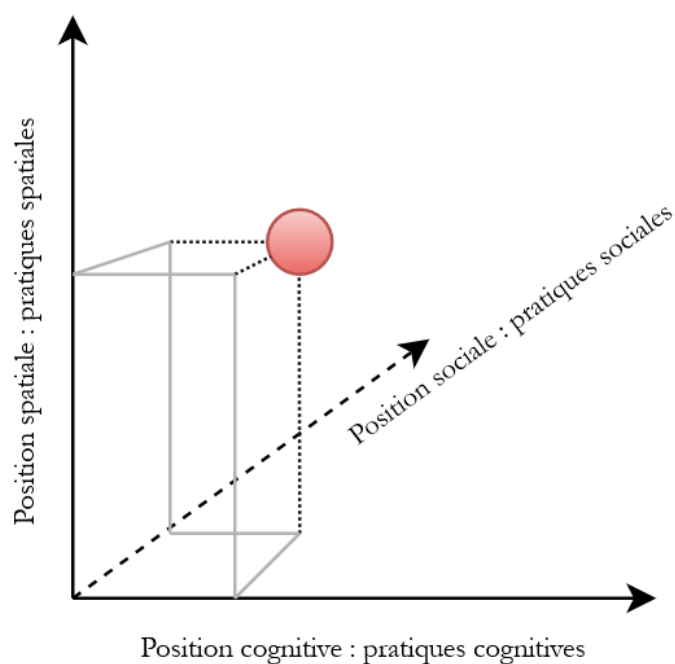


Figure 1. Schématisation du modèle tridimensionnel, adapté depuis Ramadier, 2017.

enjeux sociaux qui composent la relation individu-environnement, afin de sortir la psychologie environnementale des tendances réductionnistes discutées précédemment. La notion de *position* devient centrale, car l'acception sociologique du terme position — *position sociale* — peut être mise en relation avec son acception géographique — *position spatiale*. En ce sens, exprimer la position d'un bâtiment comme faisant partie du centre-ville, permet d'exprimer sa différence avec d'autres bâtiments qui sont en banlieue. De la même manière, exprimer la position sociale d'un individu, permet de différencier ce dernier d'autres individus qui occupent des positions différentes dans le champ social. Dans les deux cas, il s'agit de concepts qui permettent de comprendre la structuration de l'espace (social et géographique) et qui donc, en somme, sont « *une condition spatiale (ou sociale NDLR) qui produit une différenciation* » (Ramadier, 2017, traduit, p. 300).

La spécificité de la psychologie est celle de pouvoir faire un pas supplémentaire, c'est-à-dire de parler d'un troisième type de position, la *position cognitive*. En effet, si un même milieu peut être pensé sous la forme de représentations différentes, cela signifie qu'il existe un troisième plan sur lequel il est possible de (se) positionner, celui des représentations, qui est en relation avec les deux autres. En ce sens, pour reprendre la critique au dualisme individu/environnement typique des autres modèles présentés plus haut, ce modèle permet de repenser cette distinction stérile et artificielle entre

intérieur-individu et extérieur-environnement. Cela est fait par la reconnaissance d'une connexité<sup>7</sup> entre structures sociales, cognitives et spatiales, typique d'une approche structuralo-constructiviste — qui ne dérive ni dans un culturalisme holiste ni dans une démarche d'analyse interactionniste.

Plusieurs évidences empiriques confirment les liens entre ces trois plans sur lesquels il est possible de saisir une position, le géographique, le social, le cognitif. La psychologie sociale a montré une connexité entre représentations sociales et positions sociales et/ou trajectoires des individus (*e.g.* Viaud, 2003a; cité in Ramadier, 2017). Plusieurs travaux récents en géographie (*e.g.* Didelon-Loiseau *et al.*, 2018) soulignent l'importance de prendre en compte la position géographique de l'individu dans l'analyse des représentations qu'il possède d'une ville ou encore du monde, car leur contenu et forme peuvent se regrouper (aussi) selon l'origine nationale ou continentale, ou encore selon le lieu de résidence. Encore, d'autres travaux ont mis en relation mobilité et position sociale (*e.g.* Depeau & Ramadier, 2011a) et plusieurs études sociologiques ont montré que les microségrégations urbaines, signalées par les frontières dans la ville entre quartiers, correspondent à des limites à la fois spatiales, mais aussi symboliques aux pratiques spatiales des individus (*e.g.* Authier, 1997), ce qui signifie *de facto* une intériorisation des structures spatiales-sociales.

---

<sup>7</sup>Je préfère ce terme à celui de *correspondance*, plus utilisé, mais qui a un caractère plus fortement déterministe.

## **B. Les atouts de prendre l'espace comme produit social, fruit et source d'enjeux sociaux : la perspective sociologique**

### i. La psychologie face au choix d'ignorer les dimensions socio-structurelles qui constituent l'espace

J'ai reparcouru les principales théorisations en psychologie qui se concentrent sur le lien entre individu et environnement. Cette brève révision de littérature montre que l'espace en psychologie est pensé principalement par la relation qui le lie à l'individu ou aux groupes sociaux, dans une perspective phénoménologique. Cela est visible aussi dans le lexique conceptuel utilisé dans la discipline : si la notion d'*espace* est mobilisée quand il s'agit de parler des caractéristiques physiques-matérielles du monde, le terme *environnement* est préféré, car il permet de décrire la relation actuelle, dans le temps présent, qui existe entre le monde externe et les individus. J'ai montré que, souvent, l'espace est pris comme un fond *neutre* de l'action des individus. En revanche, dans les modèles relationnels (e.g. Jodelet, 1982, Ramadier, 2017), l'*espace* — c.-à-d. les formes spatiales, la structure de celui-ci sur le plan physico-social — est pensé comme une dimension de l'environnement, celle de l'agencement physique et matériel des éléments géographiques avec lesquels les individus sont en relation (Dias, 2016; Ramadier, 1997a). En ce sens, dans ces propositions l'espace n'est pas *neutre*, car il est associé à des processus de signification spatiale, ou encore il est au centre d'enjeux socio-spatiaux.

Il est toutefois moins courant de réfléchir aux processus qui ont porté les éléments géographiques à prendre leur forme spatiale, c'est-à-dire d'étudier l'espace non seulement comme une construction sociale symbolique, de laquelle les individus ont une « *expérience sociale* » — au sens de Jodelet (1982, 2006) — mais bien de saisir les enjeux matérialistes<sup>8</sup> de sa production sociale. En d'autres termes, la psychologie ne prend pas l'espace comme objet d'étude en lui-même, comme un artefact, dont les formes matérielles/physiques (l'agencement, les distances, l'urbanisme, *etc.*) et socio-cognitives (la fa-

---

<sup>8</sup> J'utilise ce terme dans son acception marxiste, et donc comme « *l'importance d'unir la théorie à la pratique et de considérer les êtres humains non pas comme de simples récepteurs passifs du monde matériel, mais comme des participants actifs à sa création et à son développement* » (Fraser & Wilde, 2011, p. 135, traduit).



çon dont l'espace est pratiqué, habité, conçu, représenté, *etc.*) dépendent de processus sociaux et historiques de production et d'appropriation, ou encore de négociation, de domination, de conflit. À l'inverse, souvent<sup>9</sup> la discipline pense à l'espace comme *donné* ou, pire, comme *naturel* : elle s'interroge peu sur les mécanismes qui l'ont façonné et qui lui donnent sa forme actuelle — forme avec laquelle les individus sont pourtant en relation.

Pourquoi ce manque d'une réflexion sur la production des formes spatiales, et donc d'une théorie spatiale en psychologie ?

Il se pourrait que la discipline, se concentrant sur les phénomènes cognitifs et comportementaux, ne conçoive pas une telle analyse matérialiste de l'espace comme relevant de son champ. Cette première hypothèse tombe assez rapidement. En effet, sur d'autres sujets, la psychologie a déjà — et très tôt dans son histoire — analysé des artefacts humains à des fins de recherche. Un premier exemple est l'analyse d'œuvres d'art ou de littérature du point de vue psychanalytique. Ce domaine cherche à comprendre comment une œuvre et sa production reflètent en quelque sorte le fonctionnement psychique de son créateur. La critique littéraire psychanalytique (*e.g.* la psychocritique de Mauron, 1989) a montré les atouts de cette perspective, prenant la production globale d'un auteur (*e.g.* Clancier, 2006), une œuvre ou un cycle d'œuvres (*e.g.* Got, 2002) ou encore le mythe ou la religion (*e.g.* Natanson, 2003) comme objet d'étude. Par ailleurs, l'on peut remarquer que des tentatives psychologiques hors-psychanalyse - bien que rares - d'intégrer l'approche matérialiste existent sur ce type d'objets. Il suffit de mentionner Lev Vygotsky (1971 [1925]), fondateur d'une psychologie de l'art et de la littérature qui cherche à tenir compte des modes artistiques de production, largement influencée par le matérialisme dialectique (Leont'ev, 1997 [1979]).

Un deuxième exemple concerne le champ des études du discours. Certaines approches se concentrent sur les médias, en interrogeant les processus *via* lesquels le discours médiatique est construit, c'est-à-dire cherchant à comprendre de quels mécanismes la forme du discours est le produit. Le dis-

---

<sup>9</sup> Quelques approches qui soulignent ces enjeux existent, notamment dans la prise en compte des processus de production spatiale dans les modèles de relation entre individus et environnement, mais ces tentatives restent peu nombreuses et portent une attention limitée sur ce processus. Par exemple, Ramadier (2010, p.23-25) inclut la question de la production spatiale dans le contexte de l'*encodage* des signes dans l'espace physique.

cours, par exemple, est analysé dans sa structure sémantique ou argumentative, pour étudier les processus de communication, ou leur impact sur les comportements ou attitudes (Dill, 2013; Giles, 2003). Pour d'autres, il s'agit de comprendre comment la production du discours — et donc sa structuration thématique — reflète des mécanismes psychosociaux représentationnels (*e.g.* Höijer, 2011; Joffe & Orfali, 2005).

Un troisième exemple est constitué des tentatives en psychologie sociale d'observer une production abstraite ou symbolique en tant qu'artefact à analyser — par exemple la théorie des représentations sociales, qui a beaucoup travaillé sur l'iconographie ou sur les images et leurs liens avec les groupes ou la société/période historique qui les a produites (*e.g.* Jodelet, 1989; Moliner, 1996; Volpato, 2001). Pour citer encore une fois la psychanalyse, ce champ, depuis Freud (2014 [1899]), travaille sur le rêve en le prenant comme objet d'étude (*e.g.* Civitarese, 2018; Dimitriadis, 2014).

Tenant compte de cela, je propose une deuxième hypothèse, *i.e.* que la psychologie a été peu sensible et sensibilisée à la question de la production sociale des biens et des ressources, qui a été introduite notamment dans le reste des sciences sociales par le courant matérialiste, d'abord, et structuraliste, ensuite. En ce sens, elle ne verrait pas l'intérêt de prendre l'espace comme un construit social, dont la forme reflète les mécanismes qui l'ont produit, même si elle est habituée à le faire sur d'autres objets non géographiques.

**Encadré n. 1. Les rapports entre psychologie de l'espace (Moles & Rohmer, 1972) et théorie critique de la production spatiale (Lefebvre 1973)**

Quand Abraham Moles, fondateur de l'Institut de Psychologie Sociale des Communications, commence à travailler à l'université de Strasbourg en 1961, c'est sur un poste d'assistant de sociologie à la chair nouvellement attribuée à Henri Lefebvre : l'arrivée du philosophe marxiste ne fait pas l'unanimité, et son poste est attribué sous réserve qu'un candidat assistant réceptif aux différentes sensibilités académiques soit recruté (Jonas, 2008). Comme dit plus haut (*cf.* 1, A, ii), Moles est — avec Elisabeth Rohmer — promoteur d'une théorie du lien entre individu et milieu, que j'ai classifiée parmi les modèles écologiques (*cf.* 1.A). Ce travail publié en 1972 est quasi contemporain à celui de Lefebvre sur les mécanismes de *production* de l'espace (2000 [1974]) : ce dernier se concentre entièrement sur l'analyse de l'espace en tant que produit social, au sens matérialiste-dialectique, et propose une théorie unifiée et critique de l'espace, sur laquelle je reviendrai. Si l'on pouvait imaginer que l'approche marxiste portée par Lefebvre ait pu en quelque sorte influencer la notion d'espace utilisé par Romer et Moles, il est intéressant de noter que les deux conceptions spatiales sont fortement divergentes. Moles et Rohmer (1972) gardent consciemment une perspective « *phénoménologique* » pour

leurs travaux sur l'espace : ils ne prennent pas en compte les mécanismes de production de l'espace, choisissant une approche qu'ils considèrent comme moins liée à un « *déterminisme sociologique* », à l'opposé de ce que propose Lefebvre (Schwach, 1998, p. 16). L'hypothèse d'une influence matérialiste dans leurs travaux, souvent mise en avant (*e.g.* Jiménez & López, 2022), est donc discutable. En effet, l'espace est considéré par Moles et Rohmer comme un cadre de l'action des individus et non pas comme un objet, un produit social, qui puisse être abordé scientifiquement en lui-même. Il est étudié comme s'il n'existait qu'en référence à un individu qui le perçoit, *via* les éléments qui le remplissent.

Quelques anecdotes tirées de l'histoire de la discipline soutiennent cette hypothèse : par exemple, le manque de dialogue entre les travaux de Lefebvre et Moles à Strasbourg dans les années 70 (*cf.* encadré n.1) est surprenant, considérant l'écho que les travaux du premier ont eu sur ses contemporains. Ceci peut être lu comme un indice du refus d'une partie de la psychologie de concevoir et étudier l'espace comme produit social et culturel. Si l'on regarde à l'histoire de la discipline, la perspective psychologique montre toujours un intérêt pour l'interaction ou de la relation à l'espace géographique, et très peu pour l'espace en lui-même. En d'autres termes, dans le cadre des études spatiales en psychologie sociale ou environnementale, la perspective matérialiste dialectique n'a pas eu le même impact qu'en sociologie ou en géographie.

Mais, justement, quels seraient les avantages pour la psychologie de s'inspirer d'une théorie de l'espace matérialiste, critique et sociologique<sup>10</sup>, qui — notamment en France — a une tradition profondément ancrée dans les sciences sociales de l'espace ?

Je soutiens l'idée qu'une prise en compte des phénomènes de construction sociale et de production de l'espace et des formes spatiales peut nourrir une analyse du lien entre individus et environnement — et cela, en pensant au modèle tridimensionnel (Ramadier, 2017), qui est le principal en psychologie environnementale à considérer les enjeux sociaux intergroupes. S'inspirer d'une telle perspective peut porter la psychologie à reconnaître que l'espace est non seulement un objet avec lequel

---

<sup>10</sup> Non pas et non seulement au sens disciplinaire, mais bien en considérant les dimensions socio-structurelles de l'espace et de sa production.

les individus et les groupes sociaux sont en relation, mais aussi le produit d'une société et de ses mécanismes de fonctionnement<sup>11</sup>. En d'autres termes, si le modèle tridimensionnel permet déjà de montrer que l'espace n'est pas *neutre*, car il est rempli d'enjeux, il s'agira également de montrer qu'il n'est pas *naturel*, car sa forme dépend de ces enjeux.

Ma volonté, dans ce deuxième sous-chapitre, est de ramener quelques éléments issus de la théorie sociologique de l'espace à la psychologie environnementale, en sortant donc de l'idée qu'il est suffisant d'analyser l'espace comme une simple *dimension* de l'environnement. Il s'agit donc de réfléchir à l'espace en termes généraux, pour revenir vers une étude du lien avec les individus, enrichie d'une telle perspective. Pour cela, je présenterai quelques théorisations et conceptions sociologiques de l'espace en trois étapes problématisées, correspondantes à trois apports sociologiques pour la psychologie :

- ❖ Comment penser le lien entre espace matériel, formes urbaines et vie sociale/société?
- ❖ Comment l'espace et les objets qui le composent sont-ils produits? Qui a la main sur les processus de production, dans le présent et dans le passé?
- ❖ Quelle est la valeur de l'espace? Quels mécanismes intergroupes et interindividuels modifient et maintiennent les ressources qu'il contient?

Pour conclure, je proposerai donc de repenser la distinction psychologique entre *environnement* et *espace*, dans le cadre du modèle tridimensionnel (Ramadier, 2017). L'espace n'est pas une simple *dimension* de l'environnement, mais bien un *cadre* structurant de celui-ci : la production sociale de l'espace structure les différents environnements individuels et les rend possibles. La psychologie doit en tenir compte quand elle s'occupe de la relation entre individu et environnement.

---

<sup>11</sup> Il me semble que la psychologie aujourd'hui se trouve dans une situation similaire à celle que Martina Löw (2015 [2001], p.61, note 133) décrit à propos de la sociologie allemande ou anglo-saxonne : « Dans l'ensemble, on peut montrer que la dimension sociale de l'individu et de son environnement spatial est admise tout naturellement en France, tandis qu'en Allemagne et dans nombre de pays anglo-saxons, l'espace, les corps, et les matérialités en général sont plus fortement naturalisés. La théorie française de l'espace s'insère donc à un point différent, parce qu'elle n'est pas d'abord contrainte de prouver laborieusement, comme en Allemagne, que l'espace peut être à la fois matériel et social ».

## ii. Premier apport sociologique. Les liens entre formes spatiales, sociales et cognitives

Maurice Halbwachs est l'un des premiers sociologues à souligner les relations entre vie sociale et espace géographique, au travers d'une conception spatiale qui reconnaît, nous le verrons, les liens entre formes spatiales et sociales. Pour comprendre le travail de Halbwachs, il est nécessaire de mentionner le concept de *mémoire collective* et de l'ancrer dans l'approche d'étude des représentations prônée au début du siècle par Émile Durkheim et, puis, par Marcel Mauss dans le cadre d'une *psychologie collective*<sup>12</sup> (Durkheim, 1898; Mauss & Durkheim, 1903)<sup>13</sup>. Les représentations collectives sont, dans un esprit durkheimien, un instrument pour comprendre le psychologique par le social, et s'opposer ainsi à une démarche typique de la « *psychologie de l'introspection* » (Halbwachs, 2015 [1938/1942], p.109), ou à la démarche « *interpsychologique d'un Gabriel Tarde, expliquant les phénomènes sociaux par l'initiative individuelle et l'imitation entre membres d'une même société* » (Hirsch, 2015, p.22). C'est cette sociologie des représentations qui soutient les théorisations de mémoire collective, sociologie qui est vue par Halbwachs comme « *essentiellement psychologique*<sup>14</sup> », car elle reconnaît les liens entre social et cognitif, dans le sens où « *la matière même dont est faite la vie sociale (...) ce sont des représentations et des états de pensée collectifs* » (Halbwachs, 2015, [1938/1942], p. 103).

Si j'aborde les théorisations concernant la mémoire collective ultérieurement dans la thèse (chapitre 2), je souhaite m'arrêter ici rapidement sur la conception spatiale de Halbwachs. Son travail est un point de départ qui s'accorde à la démarche psychosociologique défendue dans mon travail. En effet, ses théorisations prennent place entre les deux conflits mondiaux, et sont considérées pas les spécialistes (*cf.* Beaubreuil, 2011 ; Jaisson, 2008) comme particulièrement originales par rapport au

---

<sup>12</sup> Il est intéressant de souligner que Halbwachs utilisa les termes *psychologie collective* pour ses cours à la Sorbonne dans les années 1930 (Hirsch, 2016), et ensuite ces mots serviront à nommer la chaire pour laquelle il sera élu, peu avant sa déportation à Buchenwald. Pour approfondir, *cf.* Bourdieu, 1987b, de Montlibert, 2006, et notamment, sur les liens entre psychologie collective halbwachsienne et sociologie durkheimienne, le travail d'édition critique et d'approfondissement théorique mené par Thomas Hirsch (2015, 2016).

<sup>13</sup> Pour approfondir cette thématique, *cf.* Marcel, 2004, Hirsch, 2016.

<sup>14</sup> Aujourd'hui l'on pourrait utiliser le terme *psychosociologique*, car l'approche psychologique post-behaviouriste qui domine est plutôt identifiée avec une approche individualiste, qui tend à séparer justement les individus et le social (*cf.* chapitre 1.A). En ce sens, l'on pourrait s'interroger sur l'héritage aujourd'hui de cette distinction, identifiée par Halbwachs (2015, p.109), qui animait les auteurs de l'entre-deux guerres.

panorama scientifique de leur époque, et, bien qu'elles n'aient pas donné naissance à une véritable école sociologique (cf. Jaisson, 1999), elles ont eu un impact important sur les théorisations que je présenterai dans les sections suivantes.

C'est à partir de l'ouvrage *Les cadres sociaux de la mémoire* (1994 [1925]), et plus spécifiquement en se connectant à la notion d'*espace social* développée dans *La morphologie sociale* (1938), que Halbwachs développe une pensée spatiale (Jaisson 1999, 2008). Toutefois, c'est dans l'ouvrage posthume *La mémoire collective* (1997 [1950]) que l'avancée de sa conception spatiale sera la plus aboutie. Selon Thomas Beaubreuil (2011, p. 158,160), le travail de Halbwachs doit être lu comme une tentative de complémentation du point de vue strictement durkheimien, mise en place pour construire une véritable théorie de l'espace et de la « *matérialité du fait social* ». Celle-ci est « *fondée sur une interaction entre la société et la matière* », sans toutefois prétendre que social et spatial soient la même chose. Pour le dire autrement, l'objectif de Halbwachs est de montrer le lien à double effet qui connecte le monde social et l'espace géographique et qui porte l'un à se manifester dans la structuration de l'autre : formes spatiales et formes sociales sont liées.

Il s'agit, en ce sens, d'un pas de plus vers une prise en compte de la structuration groupale du monde social, après la sociologie durkheimienne, qui est à son tour fortement ancrée à l'analyse du rapport à l'espace des sociétés. L'espace est un *medium* et un *cadre* du lien entre physique et social, et non plus simplement un contenant. Ce lien n'est pas uniquement fonctionnel, mais bien basé sur des processus de mise en valeur, d'appropriation, de mise en représentation, etc.

En effet, l'espace, au même titre que le temps, est pensé comme une des dimensions expérientielles de la mémoire et des représentations collectives. Ainsi, les retombées d'une telle conception ne sont pas seulement sociologiques, mais relèvent aussi d'une « *psychologie collective* ». Étant donné que la mémoire et les représentations sont un savoir à l'échelle du groupe, les individus sont ainsi considérés, pour utiliser un terme plus moderne, comme socialisées : « *les consciences particulières, celles des divers hommes que nous pouvons observer, sont déjà toutes pénétrées d'éléments sociaux. Ces consciences ne sont pas simplement attachées à des corps : elles sont liées entre elles, à l'intérieur des groupes, il y a déjà, entre elles, association, pénétration réciproque et fusion partielle* » (Halbwachs, 2015 [1938/1942], p. 110). Le groupe ne constitue pas simplement une échelle de lecture pour le sociologue, mais également pour les individus eux-mêmes. Il s'agit d'une échelle pertinente et signifiante, car les représentations

collectives seront différentes en fonction de ce qu'on pourrait appeler des effets de structuration sociale et géographique concernant les habitants d'un espace. Il en suit que « *les groupes, les masses agglomérées, en mouvement, en reproduction, se représentent à leur manière la place qu'ils occupent dans l'espace, leur volume, leur accroissement, suivant quel ordre leurs parties sont disposées, dans quelle direction elles s'écoulent* » (Halbwachs, 1938, p. 193). En ce sens, dans *La morphologie sociale*, les variables démographiques — qui structurent ce lien — doivent être lues comme des faits sociaux. Cela signifie aussi que l'interprétation d'une action, le sens derrière un fait social ne sont pas les mêmes pour tout individu, mais différent selon l'appartenance groupale de celui-ci<sup>15</sup>.

L'espace dont Halbwachs parle est donc un espace leibnizien, non cartésien, qui, tout en gardant une dimension matérielle, se compose aussi de symboles, de relations, qui dépendent fortement des jeux et des rapports de forces entre groupes (Cléro, 2008). Cet espace est la *conditio sine qua non* de la pensée individuelle et collective. L'espace est donc pour Halbwachs un *cadre*, qui à la fois *contient* et *structure* la vie sociale, et qui se construit à partir du rapport entre la sphère du social et la sphère matérielle. L'espace, défini comme ceci, est donc animé de plusieurs mémoires collectives et représentations, qui dépendent des groupes. Ce sont ces mémoires et ces représentations collectives qui permettent de voir l'espace comme un fait social unifiant substrat matériel/physique et structures sociales.

L'étude portée par Halbwachs dans la *Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte* (2017 [1941]) supporte cette thèse. Rappelons l'objectif de la *Topographie* : montrer qu'un même espace est le cadre matériel et symbolique de plusieurs mémoires collectives liées à différents groupes religieux. La dimension symbolique est très importante ici, car ce n'est pas seulement leur co-présence qui permet d'ancrer le souvenir collectif au lieu. Un groupe qui n'est pas ancré matériellement dans un espace peut procéder à une reconstruction immatérielle de celui-ci, *via* les représentations, une topographie légendaire, auxquelles s'ancrent les contenus de leur mémoire collective.

---

<sup>15</sup> Cela est tout particulièrement visible dans la relecture halbwachsienne de la théorie des actions logiques et non logiques proposée par Vilfredo Pareto (1917). Définir ce qui est logique ou pas en prenant comme point d'analyse la société ou l'individu est réducteur, car « *ce qui est logique pour un groupe ne l'est pas pour l'autre* » (Halbwachs, 2015 [1938/1942], p. 150).

iii. Deuxième apport sociologique. L'espace comme produit social

Si l'approche morphologique trace la voie pour une reconnaissance du rapport entre formes sociales et spatiales, l'origine des formes spatiales reste floue et les processus sociaux qui portent à l'instauration de celles-ci ne sont pas investigués (Lévy, 2005). Cela sera fait plus tard, notamment grâce aux travaux d'inspiration marxistes, d'abord, et structuralistes, ensuite, dans le cadre européen des années 1950 à 1970. Ces études remettent en question l'idée que l'ordre et la forme des villes soient spontanés ou naturels, idée qui, en revanche, est assez présente dans les travaux étasuniens des années 1920 à 1930.

Par exemple, l'approche portée par l'École de Chicago est fortement ancrée à l'étude des caractéristiques socio-démographiques des populations résidentes dans la ville, qui est un « *milieu spécifique, fait de personnes et de choses rassemblées et agencées selon un certain ordre* » (Grafmeyer & Authier, 2015, p. 25). Si des rapprochements peuvent être faits entre cette vision et l'approche halbwachsienne, l'objet d'analyse change. Les sociologues américains s'intéressent à l'étude de la distribution des groupes sociaux ou « *ethniques* » dans les différentes parties de la ville (*e.g.* McKenzie, 1924 ; Park & Burgess, 2019 [1925]). Chaque quartier, chaque aire urbaine, a ses propres logiques de fonctionnement, ce qui porte les sociologues américains à voir un ordre situationnel dans la structuration de la ville. En d'autres termes, l'idée est que le fonctionnement de ces parties de la ville dépendrait plus des contextes d'interaction et de rencontre entre individus dans l'espace fragmenté de la ville que d'une logique de production spatiale liée à un pouvoir institutionnel (Grafmeyer & Joseph, 1990). En ce sens, les parties de la ville sont *naturelles*, car elles ne dépendent pas de politiques institutionnelles, mais elles émergent spontanément. Elles sont entre autres *morales*, car elles produisent et reproduisent les façons de vivre et de se comporter pour les habitants.

Non seulement, donc, l'approche de Chicago a étudié la ville comme un milieu structuré sur le plan de la morphologie socio-spatiale, mais elle a aussi analysé les logiques de fonctionnement de ce milieu. Toutefois, cette approche porte ces auteurs à être sous-équipés théoriquement pour saisir certains enjeux de pouvoir qui se manifestent dans la production de l'espace urbain, ainsi que les normes et les logiques de fonctionnement des différentes parties de la ville sur un plan structurel (Marchal & Stébé, 2010).



Ce point de vue est incompatible<sup>16</sup> avec l'approche marxiste/matérialiste à l'étude de l'espace, qui émerge dans plusieurs champs disciplinaires en l'Europe d'après-guerre. Celle-ci se développe en effet autour des questions de production spatiale et de domination dans la ville, dans le contexte de forte urbanisation et croissance économique des années 50 à 70.

Pour donner un premier exemple, à la fin des années 50, dans le panorama de l'après-guerre italien et de la reconstruction des grandes villes bombardées, plusieurs auteurs afférents au domaine de la philosophie, de la critique de l'art ou de l'architecture observent de manière critique les politiques de re-urbanisation massive qui, bien que considérées nécessaires, sont accusées d'uniformiser l'espace sur le plan fonctionnel et esthétique, au profit de la spéculation immobilière et de la gestion budgétaire (cf. Krampen, 1979). Des auteurs tels que Gillo Dorfles (1959, 2014 [1958]) ou Galvano della Volpe (1966) posent les bases d'une réflexion esthétique qui pointe un manque de "sens" dans les projets urbains qui guident la construction de ces nouveaux quartiers reconstruits ou rénovés, et donc le manque de vision — voire une volonté instrumentale — dans les politiques publiques.

Par un contexte historique particulier, la théorie marxiste s'empare du sujet de l'espace via la question de sa production. Cela porte à une première incompatibilité avec la perspective de Chicago : l'espace n'est pas pensé ici comme le fruit d'une interaction avec les individus et les groupes sociaux, mais comme un *produit social*, et, en particulier, le produit de l'action de politiques urbanistiques. L'architecture urbaine et les formes spatiales sont pensées comme un langage matériel dominé par l'institution, avec ses règles. Ces logiques de production structurent l'espace de la ville, et remettent en question la naturalité de sa structure. Un deuxième point d'incompatibilité concerne le lien entre les différentes parties de la ville. Si dans la vision de l'École de Chicago les quartiers ou aires urbaines étaient étudiés comme quasiment indépendants les uns des autres, et dans leur singularité, cette nouvelle approche souligne les relations étroites entre les parties qui composent la ville. En effet, étant donné que l'apparition des nouveaux quartiers résidentiels de l'après-guerre ne peut être lue par ces auteurs italiens sans tenir compte de leur contexte historique de production, ils soulignent les enjeux

---

<sup>16</sup> Il est intéressant de noter, comme le fait Pierre George (1979), que les textes traduits et complets de l'École de Chicago arrivent en France et dans d'autres pays européens bien après leur publication aux États-Unis, même si Halbwachs en avait partiellement introduit les idées dans les années 30. En France par exemple, l'ouvrage dirigé par Yves Grafmeyer et Isaac Joseph qui présente les textes centraux de l'École sera publié à la fin des années 70. Donc, les auteurs francophones dont je parle dans ce sous-chapitre ne connaissaient pas forcément les détails de la pensée de Chicago.

et les conflits qui sous-tendent à la production de l'urbain. En ce sens, les différences entre les quartiers de la ville, dans les normes et dans le langage esthétique-architectural qui en définissent la matérialité, ne sont pas niées, mais on ne cache pas les relations entre parties de la ville, même au sens purement matériel : un quartier est considéré dans la relation (agencement spatial, réseau routier, activités humaines) qu'il entretient avec les autres parties de la ville.

Henri Lefebvre est l'auteur qui a porté davantage l'idée matérialiste que l'espace doit être pensé comme un produit social. Notamment, dans l'ouvrage *La production de l'espace* (2000 [1974]) il propose une « *théorie critique* » (p. 33) de l'espace. L'objectif est celui de construire une approche scientifique unifiée pour saisir l'essence de l'espace, afin de dépasser la fragmentation scientifique de la question en plusieurs sous-champs disciplinaires. La proposition centrale de Lefebvre peut se résumer ainsi : « *l'espace (social) est un produit (social)* » (p.35).

Le point de départ est celui d'une historicisation philosophique de la pensée spatiale. Lefebvre identifie plusieurs tournants dans l'iter de cette pensée. Traditionnellement, en effet, la philosophie pense la *catégorie* d'espace (avec celle de temps) comme un instrument interprétatif des individus, au sens d'une *res extensa*. Pour Lefebvre, deux tournants mettent à mal cette conception. Premièrement, l'apparition des sciences mathématiques, qui tentent d'étudier l'espace en le fragmentant selon les logiques de fonctionnement (espace euclidien, non euclidien, abstrait, à courbures, *etc.*) et en transposant en langage logico-mathématique l'espace réel. Pour Lefebvre, cela porte à une distance entre la matérialité de l'espace et ces théories : « *comment passer des espaces mathématiques, c'est-à-dire des capacités mentales de l'espèce humaine, de la logique, à la nature, d'abord, à la pratique ensuite et à la théorie de la vie sociale qui se déroule aussi dans l'espace?* » (p. 9). Un deuxième tournant est celui qui, plus récemment, se donne pour objectif d'analyser l'espace comme un fait mental. Si ces approches soulignent l'importance de l'analyse des faits cognitifs en relation avec l'espace, pour Lefebvre elles manquent d'une vision holiste, car elles différencient espace mental, espace physique et espace social. Ainsi, l'on s'éloigne encore plus d'une réelle « *science de l'espace* » (p. 13), ce qui porte d'un côté à une fragmentation scientifique de la conception spatiale, de l'autre à une approche qui aborde l'espace en l'isolant des hommes qui le vivent, le modifient et le pratiquent.

*Il est question sans cesse d'espace de ceci et/ou d'espace de cela : espace littéraire, espaces idéologiques, espace du rêve, topiques psychanalytiques, etc. Or, l'absence de ces recherches*

*dites fondamentales ou épistémologiques, ce n'est pas seulement l'homme, c'est aussi l'espace dont on parle pourtant à chaque page. (p.10)*

Lefebvre lit la conception spatiale foucaldienne des années 60 en ce sens, ainsi que les tentatives littéraires, psychanalytiques ou sémiotiques, qui fleurissent en France dans cette décennie et qui souhaitent se spécialiser dans l'analyse de la perception et de l'attribution de sens aux objets spatiaux. Sans nier la pertinence de ces sujets à l'intérieur d'une théorie plus générale de l'espace, Lefebvre propose une vision plus globale, pour lutter contre « *une tendance très forte, dominante peut-être* » qui porte « *le travail de la connaissance, comme le travail matériel* » à se diviser et se spécialiser de plus en plus (p. 15). Il s'agit donc d'interroger les liens et l'unité théorique de ces « *champs* » qui caractérisent l'espace, et qui sont pour le moment étudiés par des disciplines différentes.

*De quels champs s'agit-il? D'abord du physique, la nature le cosmos, — ensuite du mental (y compris la logique et l'abstraction formelle), — enfin du social. Autrement dit, la recherche concerne l'espace logico-épistémologique, — l'espace de la pratique sociale, — celui qu'occupent les phénomènes sensibles, sans exclure l'imaginaire, les projets et projections, les symboles, les utopies. (p. 19)*

S'opposer à cette tendance à la fragmentation veut aussi dire, pour Lefebvre, s'opposer à une invisibilisation de l'impact des lois capitalistes dans l'étude de l'espace, et donc à une science qui, *volens nolens*, ne remet pas en question les logiques de pouvoir qui affèrent à la question spatiale, car elle les sous-estime. En effet, penser l'espace comme un produit social permet de le voir comme immergé — au même titre que tout artefact humain — dans les rapports et enjeux de production, et donc dans le conflit entre classes. L'espace devient un objet sociologique, car « *la structure sociale figure dans la ville, s'y rend sensible, y signifie un ordre* » (Lefebvre, 2009, p. 58 [1968]).

Il est donc envisageable, et même indispensable, d'étudier comment l'hégémonie<sup>17</sup> des classes dominantes s'exerce sur la production spatiale. Ces processus doivent être historicisés, dans le sens ou « *chaque société (donc chaque mode de production [...]) produit un espace, le sien* » (p.40). Pour le dire autrement, l'espace, en tant que produit de forces structurelles, intègre les rapports sociaux qui ont

---

<sup>17</sup> Concept développé par Antonio Gramsci (1996) et repris par Lefebvre.

contribué à sa production, qui dépendent de chaque typologie de société : *le mode de production organise — produit — en même temps que certains rapports sociaux — son espace et son temps* » (p. XXV).

Il y a une implication de la vision lefebvrienne qui m'intéresse tout particulièrement de présenter ici, car, je le montrerai, elle peut nourrir une approche psychologique du rapport à l'espace. Lefebvre s'intéresse directement aux mécanismes de production de l'espace, les prenant comme un *processus* long et complexe, qui ne peut être pensé sous un schéma simpliste qui réduirait l'étude de la genèse d'un lieu ou d'un espace à sa *fonction* sociale, économique ou encore de gestion territoriale. La proposition de Lefebvre est de considérer le processus de production spatiale sous un angle dialectique à trois pôles, ce qui permet de révéler tous les enjeux symboliques et non visibles qui sous-tendent cette production. Cette conception permet de repenser le lien entre physicalité de l'espace, rapports sociaux dans l'espace et représentations de l'espace, c'est-à-dire entre espace géographique, social et mental. Cela signifie intégrer le niveau phénoménologique (perception physique de l'espace, par les sens) et sémiologique-herméneutique (conception et attribution de sens à l'espace) (Diener *et al.*, 2006). En d'autres termes, Lefebvre cherche à montrer que l'espace se produit tant socialement, que physiquement, que mentalement.

Ce processus se structure donc sur trois points — espace *perçu*, *conçu* et *vécu* —, qui ont beaucoup été repris par la suite — mais souvent sans qu'ils soient contextualisés suffisamment dans la perspective matérialiste. Il ne s'agit pas de trois types d'espaces différents. Il faut concevoir ces trois points comme des angles d'approches à l'étude de la production spatiale. Il s'agit donc de trois moments ou phases de production différentes, qui permettent de visibiliser le rôle des différents acteurs, plus ou moins dominants dans les phénomènes de production spatiale. En d'autres termes, cela permet de reconnaître qu'à côté des logiques de *production*, les logiques d'*appropriation* de l'espace ont la même importance.

En premier lieu, *l'espace perçu* est l'angle d'approche qui cherche à comprendre comment la société et ses membres s'approprient l'espace par leurs pratiques spatiales. Il s'agit de prendre en compte le caractère perceptible de l'espace, celui qui est reçu, dans sa matérialité, comme information par les individus dans le quotidien, ainsi que les modes de production *pratiques* qui sont liés à cette matérialité. Par exemple, la pratique spatiale dans les sociétés urbanisées capitalistes « *associe étroitement dans*

*l'espace perçu la réalité quotidienne (l'emploi du temps) et la réalité urbaine (les parcours, les réseaux reliant les lieux du travail de la vie privée, des loisirs)» (p.48).*

En deuxième lieu, *l'espace conçu* cherche à rendre compte de la production savante de l'espace par les concepteurs, les architectes, les urbanistes, *etc.* Il s'agit de l'espace produit du point de vue du dominant, c'est-à-dire de celui qui a le pouvoir d'imposer un code de production. En effet les concepteurs n'agissent pas seuls, mais sont insérés dans des structures productives qui, pour ce qui concerne l'espace, dépendent principalement du pouvoir étatique. Cette production spatiale savante est donc fortement dépendante de l'idéologie dominante et de la grammaire sociétale, qui guidera les concepteurs dans leur action. Cet angle d'approche permet de rendre compte des dimensions sociales des logiques de production physique de l'espace. En effet, il les met en relation à l'ordre du symbolique, c'est-à-dire à ce qui est envisageable par les concepteurs selon les codes sociétaux dans lesquels ils inscrivent leur pratique. Pour cela, les « *représentations de l'espace* » (p. 48) des concepteurs peuvent être aussi étudiées par le discours, car l'action de production physique s'accompagne d'une *doxa* productive qui la motive, qui l'explique, qui en définit la forme.

En troisième lieu, *l'espace vécu* est celui de l'ensemble des représentations qui permettent de comprendre la production spatiale depuis l'angle des non-experts, des habitants, des usagers, c'est-à-dire de ceux qui sont dominés par la production spatiale, ceux qui n'ont pas la main sur ce processus. Ce dernier angle d'approche de la production spatiale, s'il ne saurait pas nous informer des mécanismes physiques qui la régissent, est toutefois très éclairant pour ce qui concerne la production symbolique de codes qui permettent de comprendre, s'approprier et accepter un espace dont on ne maîtrise pas les logiques productives. Pour Lefebvre ce dernier point est étudiable par l'analyse discursive des habitants, mais aussi par l'art, qui, en quelque sorte en voulant décrire l'espace en fournit des clés de lecture non expertes.

#### iv. Troisième apport sociologique. Espace conflictuel, espace relationnel, espace transactionnel

J'ai parcouru brièvement les propositions de la morphologie sociale et de l'approche matérialiste pour l'étude de l'espace. Si la première approche aide à comprendre les liens entre formes spatiales,

vie sociale et cognition, la deuxième affirme la construction sociale de l'espace, et met l'accent sur les logiques de sa production et structuration. Maintenant, si l'on prend l'espace comme un produit, il serait inacceptable de parler encore d'espace physique en le dénaturant de sa nature profondément sociale : les formes spatiales ne sont ni *neutres*, ni *naturelles*. Or, accepter cela signifie aussi repenser radicalement le lien entre action/pratiques sociales et espace, comme l'a fait la sociologie. Il s'agit du troisième apport que je souhaite introduire. Il peut être résumé ainsi. L'espace peut être pensé comme le fruit de la convergence entre *action sociale* et *structure* — au sens bourdieusien (*cf.* Sapiro, 2020) : il est créé et maintenu par l'action des individus et des groupes sociaux, et donc ne peut être pensé indépendamment de l'action humaine. Cela rend fondamentale la prise en compte des processus d'appropriation et de réappropriation spatiaux, déjà identifiés par Lefebvre.

Pour expliciter ce troisième apport sociologique, il me faut introduire le concept d'*espace social* développé par Pierre Bourdieu (1984) qui « *consiste en un ensemble de relations objectives historiques entre des positions ancrées dans certaines formes de pouvoir (ou de capital)* » (Bourdieu & Wacquant, 1992, p. 24, cité in Löw, 2015). Le contexte de création et de maintenance de l'espace social est celui du conflit entre groupes sociaux, qui luttent pour les ressources symboliques et matérielles qui dépendent de leur position dans un champ donné. Dans l'œuvre de Bourdieu, toutefois, le lien entre cet espace social et l'espace géographique n'est pas argumenté de façon structurée, même si le lexique spatial (*champ, position, distance*) est très utilisé et plusieurs textes laissent paraître une conception d'espace originale, qui peut être vue comme une évolution de la perspective morphologique (comme le fait Ripoll, 2013). L'intérêt du sociologue pour l'espace physique est présent dès ses premiers travaux sur l'Algérie (*e.g.* 1972; Bourdieu & Sayad, 1964), dans lesquels il fait évoluer l'approche structuraliste levi-straussienne d'analyse des rapports entre organisation spatiale et sociale vers une reconnaissance des effets spatiaux des logiques de domination coloniales. Bourdieu sera ensuite attentif au clivage (socio-spatial) entre pôles *local* et *national* dans son analyse du célibat dans le Béarn (publié en 2002), clivage qui remplacera la plus classique urbain/rural. Encore, dans la *Distinction* (1979), la configuration spatiale des agents des biens et des ressources sera analysée comme un outil pour comprendre les dynamiques sociales distinctives (Ripoll, 2013, 2020).

Plus tard, dans *La misère du monde*, Bourdieu introduit l'idée d'*effet de lieu* (1993), en proposant théoriquement une tentative de mise en relation entre espace physique, social et mental. L'écho de la

morphologie sociale est très fort dans la définition ici proposée d'espace physique. Celui-ci cependant est cette fois décliné non seulement sur la position des groupes dans l'espace, mais aussi sur la position des ressources pour lesquelles les groupes sont en conflit et en concurrence. Étant donné que « *les êtres humains sont, au même titre que les choses, situés en un lieu (...) et ils occupent une place* » Bourdieu parle de « *distribution dans l'espace physique de différentes espèces de biens et de services et aussi d'agents individuels et de groupes physiquement localisés* » (p. 160 — 161). En ce sens, il peut être intéressant de questionner la dimension spatiale des structures et dynamiques sociales, car les rapports de force entre groupes sociaux sont toujours ancrés spatialement (cf. aussi Bruneau *et al.*, 2018; Ripoll & Tissot, 2010).

Pour Bourdieu le spatial se pense par le social, et l'espace physique est donc toujours un espace approprié ou réifié. Il est au centre des luttes pour l'appropriation des ressources qui le composent, et « *ne devient relationnel que par la disposition des biens, des services et par la localisation physique d'acteurs individuels et de groupes. Bourdieu utilise à la fois un concept relativiste et un concept absolu de l'espace. L'espace social est déterminé par les relations. L'espace physique approprié ne devient pas espace par les dispositions, mais c'est en lui que se réalisent les dispositions relationnelles* » (Löw, 2015, p. 182). En ce sens, le concept de *distance* est central, et représente probablement la contribution principale de la conception spatiale bourdieusienne, car il permet d'intégrer dans le regard sociologique les luttes pour l'appropriation de l'espace. En effet, grâce à une traduction « *brouillée* » (Bourdieu, 1993, p.160) de l'espace social dans l'espace physique — qui rappelle la vision lefebvrienne — « *les différents champs ou, si l'on préfère, les différents espaces sociaux physiquement objectivés, tendent à se superposer, au moins grossièrement : il en résulte des concentrations de biens les plus rares et de leurs propriétaires en certains lieux de l'espace physique (...) qui s'opposent ainsi sous tous rapports aux lieux qui regroupent principalement et parfois exclusivement les plus démunis* » (*ibidem*, p. 161). L'espace physique est donc à la fois une production des champs/espaces sociaux, et permet également à ces derniers de fonctionner, car les champs ont une dimension physique, qui se manifeste dans les capitaux et leur expression. Le spatial est le support et la *conditio sine qua non* pour les luttes d'appropriation des ressources. En ce sens, il est constitué à la fois des ressources et des corps des agents, et il permet leur relation.

Cet héritage sociologique d'une théorie bourdieusienne "partielle" de l'espace physique a été recueilli par le géographe Fabrice Ripoll, qui voit dans *Effets de lieux* un texte programmatique qui tente de systématiser une réflexion sur les relations entre espace physique, social et mental. Bourdieu propose en effet un modèle ternaire, dans lequel « *l'espace physique, conçu comme un « espace social réifié* », est ainsi placé au même niveau que le couple *champ/habitus* » (Ripoll, 2020, p. 303). En d'autres termes, l'espace n'est ni seulement physique/matériel, ni simplement métaphore du monde social, mais il est aussi « *dans les têtes, dans les schèmes et dispositions, dans les structures de la subjectivité* » (Ripoll, 2012, p. 121).

La possibilité pour certains de maîtriser les ressources spatiales dépend bien sûr des capitaux, qui se traduisent par une distance physique dans l'espace qui permet d'exprimer leur effet, mais aussi par des dimensions symboliques qui se retrouvent dans les comportements : « *le capital permet de tenir à distance les personnes et les choses indésirables en même temps que de s'approcher des personnes et des choses désirables (...) minimisant ainsi la dépense (notamment en temps) nécessaire pour se les approprier : la proximité dans l'espace physique permet à la proximité dans l'espace social de produire tous ses effets* » (Bourdieu, 1993, p. 164). Les *lieux* sont associés à une valeur symbolique qui ne leur est pas attribuée directement et naturellement, mais bien par « *la présence, assez ancienne pour être reconnue, de détenteurs de capitaux de toutes sortes, mais notamment symboliques (...). Autrement dit, partager un même espace n'est pas partager un même « capital positionnel* », mais plutôt vivre dans un environnement matériel semblable, à une distance équivalente de biens et services matériels et culturels dont il est inégalement possible de jouir et de tirer profit selon le capital possédé et les dispositions acquises » (Ripoll, 2012, p. 116).

Martina Löw, dans son ouvrage *Sociologie de l'espace* (2015 [2001]) arrive à une conception qui fait écho aux propositions de Ripoll, même si elle ajoute aux références sociologiques francophones (bourdieusienne, morphologique et lefebvrienne) des références aux conceptions spatiales de Norbert Elias (1996 [1984]) ou de Anthony Giddens (2012 [1987]). Elle croise, en outre, ces dernières avec les conceptions psychologiques (Piaget & Inhelder, 1948) ou issues des sciences naturelles. Pour Löw, Bourdieu « *ne parvient pas à penser l'espace (excepté dans un sens métaphorique) de manière relativiste ou relationnelle* » (2015, p. 183). Son objectif sera justement celui de proposer une vision



relationnelle d'espace, et je lis dans son ouvrage la volonté de mettre en relation une description sociogéographique de l'espace avec la perspective matérialiste. En effet, l'objectif affiché est celui de proposer « *un concept de l'espace fondé qui ne comprenne pas seulement des territoires dont on puisse rendre compte de façon descriptive, mais qui soit à même de saisir les aspects matériels et symboliques de la production d'espace par les différents acteurs de même que la construction de l'espace institutionnalisée (...). Cela implique cependant un changement de perspective dans lequel on ne présuppose plus deux réalités différentes (l'espace et l'agir), mais dans lequel on fait découler l'espace de l'interaction entre structure et agir* » (2015, p.60). Il en résulte une proposition holiste, celle de voir l'espace comme un concept scientifique permettant de penser en même temps au substrat matériel et aux structures sociales, mais aussi aux interactions et actions des individus, ainsi qu'aux actions institutionnelles et normatives. L'espace est donc finalement la structuration et la distribution matérielle, relationnelle et symbolique de personnes et de biens. Tout cela sans oublier l'idée que l'espace est aussi une réalité pour les individus : il a donc une dimension phénoménologique et cognitive, et il est investi de symboles, de représentations, de signes, etc.

Étudier la conflictualité dans l'espace signifie aussi réfléchir à une dimension supplémentaire par rapport à la production de l'espace, c'est-à-dire à la forme que prend l'appropriation par les individus et les groupes sociaux qui le pratiquent, l'habitent, y agissent. Le travail de Jean Remy (2015 ; Remy *et al.*, 1978), de Maurice Blanc (1992, 2009) et, plus généralement, celui de l'école des transactions sociales en sociologie urbaine (*cf.* Voyé, 1996) vont dans ce sens.

Remy (1966, 2015) se concentre tout autant sur les logiques de production spatiale que sur les logiques d'appropriation de celui-ci par les acteurs, reprenant l'idée déjà présente dans l'œuvre de Lefebvre, qui soutenait la complémentarité sociologique de ces deux processus. Si la logique de production « *fabrique un produit* », la logique d'appropriation « *tient compte de la réaction des destinataires. Cette logique peut donner lieu à un usage en décalage avec ce que le producteur voulait* » (Remy, 2015, p.44). C'est l'imbrication complémentaire des temporalités de ces deux logiques qui deviennent le point central de la recherche.

En ce sens, si dans la perspective (néo) bourdieusienne l'accent est mis sur la fonction socialisatrice ou relationnelle de l'espace physique, car celui-ci est vu comme ce qui permet aux champs (à l'espace social) de fonctionner, ici c'est justement l'analyse du conflit entre acteurs, le « *jeu de pouvoirs et de*

*contrepouvoirs* » (Remy, 2015, p. 39) qui intéresse le chercheur. En observant ces dynamiques, Remy arrive à la conclusion que « *l'opposition radicale est un cas limite* » (*ibidem*) et que le compromis est bien plus courant entre les acteurs qui défendent des visions de l'espace et des intérêts socio-économiques différents. Ainsi, l'analyse des dynamiques de négociation et de discussion entre les groupes sociaux est primordiale pour comprendre à la fois les logiques de production et d'appropriation : on couple à l'analyse de l'*effet de lieu* l'analyse de la domination et des inégalités dans et devant l'espace. Dans cette perspective, la ville est une unité d'analyse intéressante, car elle est pensée comme un *bien*, correspondant à une *communauté* urbaine. Les individus de cette communauté n'ont pas toutefois la même vision et les mêmes objectifs quant à la gestion de ce bien : la communauté qui habite la ville n'est donc pas uniforme, mais se structure en groupes sociaux ayant leurs intérêts spécifiques. « *Il en découle que les habitants d'une ville sont dans l'obligation de décider collectivement de ce qu'ils font de leur bien commun, alors qu'ils en ont des visions très différentes, voire opposées* » (Blanc, 2015, p. 9).

Pour cela, Remy, Liliane Voyé et Émile Servais (1978) introduisent le concept de *transaction sociale*, pour observer et décrire les processus de *négociations* conflictuels entre acteurs sur un territoire — et donc les *compromis* résultant de ces processus — dans la mise en place du changement socio-spatial : territorialisation, développement, coopération économique, urbanisation et rénovation urbaine, mobilisations, *etc.* Pour Maurice Blanc (2009, p. 25), le concept de transaction sociale correspond à « *un paradigme, c'est-à-dire une posture méthodologique qui oriente le regard du sociologue vers les tensions, les conflits, les négociations et les compromis, formels ou informels* ». Ces derniers éléments sont considérés comme primordiaux pour étudier la vie sociale, et l'analyse du conflit assume notamment une importance supplémentaire. De façon différente par rapport à la perspective marxiste de l'analyse du conflit, qui peut être mise en lien aux courants néo-bourdieusiens présentés, l'analyse des transactions sociales permet de penser au conflit comme « *constitutif de la vie en société* » (Blanc, 2009, p.27), en reprenant en partie le point de vue de Georg Simmel (2010 [1908], cité dans Blanc 2009). En ce sens, « *la transaction sociale constitue un processus de socialisation et d'apprentissage de l'ajustement à l'autre (...).* » (Hamman, 2013, p. 46) : le conflit n'est pas qu'opérationnel et donc n'est pas uniquement un conflit manifeste, visible, d'appropriation de ressources spatiales, car « *le concept de transaction sociale renvoie à la fois à des conflits d'intérêts et à des conflits de valeur, plus*

*difficiles à résoudre encore, quand entrent en jeu des conceptions intériorisées, diverses en fonction des acteurs» (ibidem).*

Parmi les multiples applications de ce paradigme, il m'intéresse de citer ici la contribution que la perspective des transactions sociales porte à l'étude de la réception du changement et de la production de l'espace. En effet, étudier les logiques d'appropriation permet de constater que les destinataires de la production spatiale (les habitants, par ex.) sont autonomes à un certain degré dans l'appropriation des espaces, et que donc les fonctions spatiales définies par les aménageurs, concepteurs, urbanistes, ne sont pas seulement au centre d'un processus dichotomique de réception — rejet ou acceptation. De ce fait, les individus qui n'ont pas la main sur les processus de production spatiale n'ont pas toujours la même idée que les concepteurs, notamment si l'on considère le *delta* temporel entre la production et l'appropriation. « *La structure spatiale "déjà là" est sujette à réinterprétation. Un écart se crée entre les normes (juridiques et autres) et l'usage qui en est fait. Différents acteurs, y compris les plus modestes, imaginent des solutions d'entre-deux qui permettent de jouer avec les règles, voire de les contourner* » (Remy, 2009, p.48). Cela ne signifie pas remettre en question les logiques de domination spatiale, ou le caractère inégal des logiques de production spatiale, mais bien reconnaître de façon plus évidente le décalage entre espace conçu, vécu et perçu, pour reprendre la terminologie de Lefebvre. Sans tomber dans une naturalisation du changement urbain, ou dans son idéalisation positiviste, cette perspective permet d'étudier ce décalage à la fois dans le conflit manifeste ou non entre acteurs, à la fois dans les *compromis*, quand ils sont présents.

### **Encadré n. 2. L'étude de la réception du changement spatial : échos entre sociologie, psychologie et sémiologie.**

Pour approfondir la relation non linéaire entre producteurs et récepteurs de la production spatiale, Remy (2009, p.49) parle d'« *espace comme langage* », formule qui rappelle la *métaphore textuelle* — étudier la ville comme un texte, un acte de communication — défendue par la perspective sémiologique d'étude de la ville, dans les années 60 (e.g. Barthes, 1967). Le lien peut être fait aussi avec les travaux plus récents sur la lisibilité de l'espace géographique (Hammad, 2013; Krampen, 1979; Ledrut, 1973, 1984 ; Ramadier & Moser, 1998).

Toutes ces perspectives ont en commun d'investiguer l'ontologie des processus de *signification spatiale* (cf. Clementi, 2022b), et montrent qu'une lecture et une interprétation de la ville selon les codes des *émetteurs* est possible de la part des individus *récepteurs* si, et seulement si, une correspondance

minimale entre les signes présents dans l'espace et l'encyclopédie intériorisée existe. Si les travaux italiens de la fin des années 1950, déjà cités, pointaient du doigt des politiques non lisibles de production et reconstruction de l'espace meurtri par la guerre de 40, la sémiologie européenne a étudié l'espace comme un système de signes architecturaux ou spatiaux (*e.g.* Groupe 107, 1974; Eco, 1971). Dernière similarité avec les travaux de Remy, Umberto Eco (1984, 1989) propose une réflexion sur les possibilités et les enjeux du phénomène de *coopération interprétative* entre un lecteur et un auteur, et, donc, si on parle de langage spatial, entre un concepteur et un habitant. La réussite d'un processus de communication spatiale, le fait que le langage spatial obtienne son résultat, dépend donc de la compréhension et la décodification du message, selon les codes intériorisés — *encyclopédies* pour Eco — des acteurs en jeu.

v. Conceptions sociologiques d'espace : quels enseignements pour la psychologie?

La relecture de différentes contributions sociologiques montre les atouts d'un regard analytique sur l'espace, sur ses formes — socio-spatio-cognitives — et sur ses mécanismes de production et d'appropriation. Il s'agit maintenant de revenir à la psychologie, et de voir comment ces contributions s'accordent, voire complètent les propositions disciplinaires du modèle tridimensionnel du lien individu-espace (Ramadier, 2017). Cela me conduira ensuite à proposer un paradigme théorico-méthodologique d'inspiration psychosociologique dédié à l'analyse du *rapport* à un objet géographique, qui sera discuté plus longuement dans le chapitre suivant.

Premièrement, le point de vue sociologique permet de repenser la relation entre espace et environnement en psychologie. En particulier, à la lumière des observations de Lefebvre, je propose de revoir la distinction entre *environnement* et *espace* avancée par Ramadier (1997) ou Dias (2016) — qui considéraient l'*espace* comme dimension physique de l'*environnement*. Je suggère de distinguer les deux concepts de manière opérationnelle, pour désigner deux objets d'observation scientifique différents. Le mot *environnement*, sous une perspective phénoménologique - herméneutique, comme le propose la psychologie, est associé à l'étude du point de vue individuel sur l'espace, c'est-à-dire l'espace *pour l'individu*. Le mot *espace* passe en revanche à désigner, sous une approche matérialiste, l'analyse de l'espace *pour l'espace*, c'est-à-dire des processus de production et appropriation spatiale, sans partir

du point de vue individuel, mais en regardant de l'extérieur la relation des individus et groupes sociaux avec un espace ou un objet géographique<sup>18</sup>.

L'articulation de ces deux perspectives (phénoménologique-herméneutique et matérialiste) permet à la psychologie de penser l'espace de manière globale, sans forcément avoir à le diviser en plusieurs sous-espaces (mental, physique, social). Étant donné que son processus de production se situe sur ces trois niveaux, l'espace doit être abordé comme une production sociale, cognitive et physique sujette à appropriation sur ces trois niveaux. Cela signifie reconnaître que la construction sociale de l'espace n'est pas à saisir uniquement (comme semble l'entendre Jodelet, 2012, par exemple) ou principalement (comme dans Ramadier, 2010) sur le plan *symbolique* (et donc social et mental), mais aussi sur le plan *matériel* (et donc physique). Deux implications importantes en découlent pour la psychologie.

La première a une résonance épistémologique, et concerne le niveau d'analyse de la relation individu-espace, pour confirmer la pertinence des observations du modèle tridimensionnel. Selon Willem Doise (Doise, 1982, Doise & Valentim, 2015), la psychologie sociale peut se situer sur 6 niveaux d'explication : neurologique, infraindividuel, interindividuel, positionnel, idéologique, intersocietal. La littérature sociologique montre que les modes de production et d'appropriation sociale de l'espace suivent des mécanismes structuraux, et donc, le niveau positionnel doit être mobilisé — et non seulement le niveau infra ou interindividuel comme dans les modèles cognitivistes présentés, ni seulement le niveau idéologique, comme semblent le suggérer certaines visions relationnelles.

Deuxièmement, si les processus de production et d'appropriation ont bien une dimension structurelle, ils sont aussi dominés par certains acteurs, ou groupes sociaux. Les formes spatiales, donc, sont connotées par les acteurs qui ont la main sur ces processus. Comme évoqué précédemment, cela signifie que les individus ne sont pas en relation avec un espace *naturel*, au sens où les formes socio-spatiales seraient le résultat de processus non connotés socialement, avec lesquels ils seraient *libres* de développer n'importe quelle relation. Au contraire, les formes spatiales reflètent les logiques de domination de la société, et ce bien avant que l'action et les comportements des individus qui naissent

---

<sup>18</sup> Cela signifie que la notion d'*espace* ainsi construite englobe et rend obsolète celle de *milieu* qui est connotée en psychologie par l'approche interactionniste. En outre, cela permet de faire le lien entre les propositions psychosociologique sur l'appropriation spatiale (*e.g.* Vidal & Pol, 2004) et les contributions sociologiques présentées dans cette thèse.

et grandissent dans cet espace puissent avoir un impact sur celui-ci — car l'espace est là avant et malgré eux. Ce constat doit faire évoluer le regard psychologique d'une perspective situationnelle à une perspective structuralo-constructiviste et socio-déterministe, en le rendant sensible aux enjeux sociaux qui cadrent le rapport des individus à leur espace de vie. Pour le dire autrement, si l'on reprend la distinction que j'ai proposée entre *environnement* et *espace*, ce dernier fournit un cadre à l'expression du premier. Les règles de production (contemporaines, mais aussi passées) définissent la *grammaire* de la relation à l'espace, au sens où, en quelque sorte, elles permettent à ce dernier de s'exprimer comme il le fait.

Pour résumer la réflexion menée jusque-là, les apports sociologiques appuient les propositions du modèle tridimensionnel (Ramadier, 2017) et poussent la psychologie à prendre en compte les points suivants :

- ❖ Il est possible d'étudier l'espace comme produit social, ce qui complète l'analyse de la relation individu-environnement en psychologie.
- ❖ L'espace n'est ni *neutre* ni *naturel* : les structures spatiales reflètent les rapports sociaux qui sont à la base de leur production.
- ❖ Le niveau d'analyse positionnel est le plus adapté pour saisir la relation entre individu et espace.
- ❖ L'espace (le produit de la production socio-spatiale) structure les environnements individuels (la relation à l'espace du point de vue de l'intéressé), car il en fournit un cadre d'expression, une grammaire.

Sur la relation entre plan cognitif, social et spatial du lien à l'environnement, étant donné que les formes spatiales reflètent en quelque sorte (différemment selon les auteurs cités) les rapports entre groupes sociaux, elles renvoient les individus à une position socio-spatiale. Encore une fois, la démarche sociologique souligne que cette position et ce positionnement s'expriment sur le plan symbolique, mais aussi sur le plan physique et matériel : le concept de position est central, car il dépasse justement cette distinction entre plan matériel et symbolique. C'est ce que le modèle tridimensionnel propose.

Toutefois, les approches sociologiques soulignent un niveau de positionnement supplémentaire : outre la position des individus dans l'espace, il faut prendre en compte leur relation avec les biens et les ressources spatiales. Cela correspond, donc, à prendre en considération la *valeur socio-spatiale* des *objets géographiques* qui composent l'espace. L'espace contient des ressources, protagonistes de luttes d'appropriation, de transactions et de conflits, et il serait délétère de ne pas en tenir compte en étudiant la relation d'un individu à l'espace. Cette *valeur* s'exprime tant sur un plan social, que cognitif, que physique, et c'est l'étude de la relation entre ces trois plans qui peut donner des indices sur la valeur spatiale d'un élément géographique. Cela demande d'observer les processus d'appropriation, qui s'expriment à la fois sur le plan social (mobilisations, rapports sociaux, conflits, *etc.*), cognitif (représentations, prises de position, *etc.*) et physique (pratiques, fréquentations, formes spatiales, *etc.*). Dans les modèles psychologiques, cela est rarement pris en compte. Les modèles interactionnistes, en posant l'attention sur l'observation de comportements *hic et nunc*, sont sensibles au plan matériel ou cognitif, mais ils négligent les dimensions sociales de ces processus. Quant aux approches représentationnelles (Jodelet, 2012), elles se concentrent sur la construction socio-symbolique de l'espace *via* les représentations sociales, et sous-estiment le niveau intergroupe pour se concentrer principalement sur les niveaux groupal et idéologique. Dans le modèle tridimensionnel (Ramadier, 2017), si l'on reconnaît le positionnement social, cognitif et physique des individus dans l'espace, la valeur inhérente à l'espace et aux objets géographiques avec lesquels les individus sont en relation est sous-traitée, même si le phénomène de la production sociale de l'espace est reconnu, notamment sur le plan symbolique de la valeur cognitive.

En ce sens, ces observations sociologiques donnent un nouveau souffle aux approches relationnelles et au modèle tridimensionnel : si la valeur (et donc la position) d'un objet spatial varie, la nature de la relation avec les individus varie tout autant, et *vice-versa*. En outre, étant donné que certains groupes sociaux dominent les processus de production spatiale, la *valeur* pose une distance — physique ou symbolique — avec un objet, ce qui veut dire que la relation à un objet géographique ou à un espace ne sera pas la même selon la position (sociale et géographique) de l'individu. Peut-on étudier de la même manière le rapport à différents espaces ou éléments géographiques qui ont, eux, une valeur sociale différente ? Par exemple, peut-on étudier de la même manière la relation à un parc, à un bâtiment public, ou à une gare, que l'on soit dans l'espace urbain ou dans l'espace rural ? Encore,

peut-on conceptualiser de manière similaire la relation d'un habitant de Paris à des éléments qui ont une valeur sociale différente (un magasin, un monument, un quartier, une école, sa propre habitation) dans la ville? Peut-on, *in fine*, étudier le lien individu-environnement sans étudier structurellement l'espace, la disposition de ses ressources, selon les mécanismes de production et appropriation sociale?

Comme je l'ai déjà observé pour les premiers points (*cf. supra*), il me semble, donc, qu'il est nécessaire pour la psychologie d'associer à l'analyse du point de vue de l'individu sur son environnement une analyse, moins subjectiviste, sur les mécanismes de production et d'appropriation de l'espace ou de l'objet dont on étudie le rapport. La perspective des transactions sociales a montré l'intérêt, en ce sens, d'être sensibles aux dynamiques de négociation et de réception dans la mise en place du changement urbain. Pour qu'une approche psychologique de la relation à un quartier en changement — en gentrification par exemple — soit possible, n'est-t-il pas intéressant pour la discipline de considérer ces dynamiques, qui ne sont pas révélées par l'observation seule de la relation individu-espace? Cela aurait l'intérêt de contextualiser cette relation dans les processus d'appropriation spatiale. En ce sens, il me semble que ces observations mettent en garde contre des modèles psychologiques du lien individu-environnement très détaillés sur le plan méthodologique-procédural. Si l'on prend en compte les dynamiques intergroupes, il faut accepter que la relation à un objet géographique ou à un certain espace dépende énormément de la fonction sociale et de la valeur sociale de l'objet en question. Il faudra alors adapter les instruments méthodologiques pour saisir ce lien au cas par cas et selon l'objet géographique étudié, en contextualisant l'étude dans les dynamiques sociales qui le régissent.

Pour résumer ce deuxième point, la démarche sociologique révèle que :

- ❖ L'espace est une ressource, et les objets géographiques qui le composent ont une *valeur* et non seulement une *fonction* : le concept de *valeur de/dans l'espace* est important dans l'étude de la relation individu-environnement.
- ❖ Le lien avec un objet géographique dans l'espace n'est pas égal, mais dépend de la position de l'objet et des individus.



- ❖ Il faut rester sur un plan *général* dans la formulation méthodologique de modèles de la relation à l'environnement, car tout dépend de la valeur de ce avec quoi on est en lien et de la position de l'individu par rapport à cette valeur.

Pour aborder un dernier point de discussion, les théorisations sociologiques présentées invitent à assumer une perspective de recherche *diachronique*, qui puisse, d'un côté, historiciser l'analyse spatiale et de l'autre prendre en compte la genèse et l'évolution de la relation des individus à l'espace.

En premier lieu, il est nécessaire d'historiciser les processus de production et d'appropriation spatiale, grâce à la prise en compte de l'évolution symbolique et matérielle d'un espace. L'espace est le résultat de modes de production successifs, qu'il est intéressant de définir. En outre, les logiques d'appropriation étant complémentaires à celles de production, cela donne de l'importance à l'étude des luttes d'appropriation et des conflits socio-spatiaux successifs.

Cette analyse permet de cadrer l'étude du lien à l'environnement et son évolution sur l'échelle plus restreinte d'une trajectoire humaine. Il devient donc intéressant de questionner la façon dont les individus sont socialisés à l'espace et comment ils reconstruisent cette socialisation dans le discours, car l'espace est à la fois cadre structurant de processus de socialisation et objet de ces derniers (*e.g.* Cayouette-Remblière, Lion, & Rivière, 2019). L'étude de l'utilisation dans le discours des individus de contenus de mémoire collective peut être intéressante pour comprendre comment les individus intègrent des connaissances sociales sur l'espace, et comment ces contenus mémoriels permettent de décoder le réel ou prendre position (*cf.* Haas, 2004, Viaud, 2003b). En ce sens, le regard sociologique sur l'espace et ses processus de production et d'appropriation sociale pousse la psychologie à :

- ❖ Adopter une perspective diachronique dans l'analyse de la production et de l'appropriation sociale de l'espace ainsi que dans l'étude de la relation à l'espace.

En somme, les points que j'ai soulignés confirment l'intérêt du modèle tridimensionnel de la relation individu-environnement (Ramadier, 2017), et le complètent par certains aspects. La psychologie peut se nourrir de la perspective sociologique notamment pour la prise en compte de l'espace comme objet d'étude, qui soit le résultat de processus sociaux de production et d'appropriation spatiale.

Cette démarche peut accompagner l'analyse, plus traditionnelle, de la relation entre individus et environnement, en la cadrant : les relations à un objet géographique sont déterminées à la fois par les relations socio-structurelles entre l'individu et l'objet et par la nature de l'objet, sa *valeur*, sa position.

Après avoir posé ces fondements, le prochain chapitre rentre dans le vif du travail de recherche, et est dédié à la présentation de la démarche théorico-méthodologique suivie. En reprenant un terme qui me semble adapté de par son utilisation en littérature, je parlerai à partir de maintenant d'étude du *rapport à la frontière* pour désigner mon approche. Ce travail cherchera à saisir la relation des individus à la frontière étatique, au sens phénoménologique et herméneutique, en mettant en perspective cette réalité des individus avec l'étude de la frontière dans sa nature d'objet socialement produit et au centre de conflits, d'appropriations, *etc.*



## Chapitre 2

### Le rapport à la frontière : démarche et méthodes

METHODE : ne sert à rien

Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*<sup>19</sup>

#### A. Le rapport à la frontière comme exemple d'une psychologie du rapport aux objets géographiques

En concluant le chapitre précédent, j'ai envisagé la possibilité pour la psychologie de s'inscrire dans une démarche de l'étude du *rapport à un objet géographique*, en couplant une analyse herméneutique-phénoménologique — et donc de la relation des individus à leur *environnement* — à une analyse socio-matérialiste des enjeux qui composent l'*espace* — et donc de sa nature d'objet socialement produit et au centre de conflits d'appropriation. Le terme *rapport* (cf. encadré n.3) permet de prendre en considération d'un côté (1) la relation à l'objet du point de vue de l'individu, et de l'autre (2) les déterminants de cette relation, le fait que ce lien soit structuré ainsi et pas autrement. Ces déterminants dépendent grandement de la dimension *matérialiste*, et donc des mécanismes de production et reproduction socio-spatiaux de l'objet géographique.

#### Encadré n.3. Le rapport à l'espace entre matérialisme et phénoménologie, à l'aune des différentes disciplines.

Le terme *rapport* a été utilisé plusieurs fois en littérature pour désigner le lien entre individus et espace. Prenons quelques exemples. Jean-Pierre Hiernaux et Jean Remy (1975, p. 321-322) le mobilisent pour mettre en place l'étude d'«*un certain nombre de rapports entre institution culturelle et espace concrètement organisé ou pratiqué*». Le plan d'analyse est celui des «*codes structurant la per-*

---

<sup>19</sup> 1881. À la suite de *Bouvard et Pécuchet*, L. Conard, 1910.

*ception de l'espace* » qui sont en relation avec la matérialité de l'espace, tout en appartenant à des « *niveaux de réalité distincts* » et avec les corps des agents et leurs « *modes de perception* ». Plus généralement, en sociologie, le terme est beaucoup mobilisé, au moins depuis Halbwachs (1938), pour faire référence à la fois aux pratiques et aux représentations, aux « *rappports effectifs et symboliques* » à un espace, à une ville, à un quartier (Authier & Levy, 2010, p. 147). Ces « *rappports* » sont notamment étudiés par le prisme des processus de socialisation (Authier, 2012; Cayouette-Remblière et al., 2019; Rivière & Oppenchain, 2018).

Cette utilisation du terme *rappport* pour désigner à la fois le processus de signification spatiale et la relation à l'espace selon ses déterminants matériels trouve un écho plus récemment dans d'autres propositions qui cherchent à y ajouter la référence aux mobilités — je pense aux travaux de Nassima Dris (2004, 2005), d'Hélène Bailleul (2009) ou encore de Laurent Cailly (2014 cité par; Nessi, 2015). Plus spécifiquement pour ce qui concerne la psychologie environnementale, je rappelle les travaux de Thierry Ramadier (2002), avec Sandrine Depeau (2011a, 2011b).

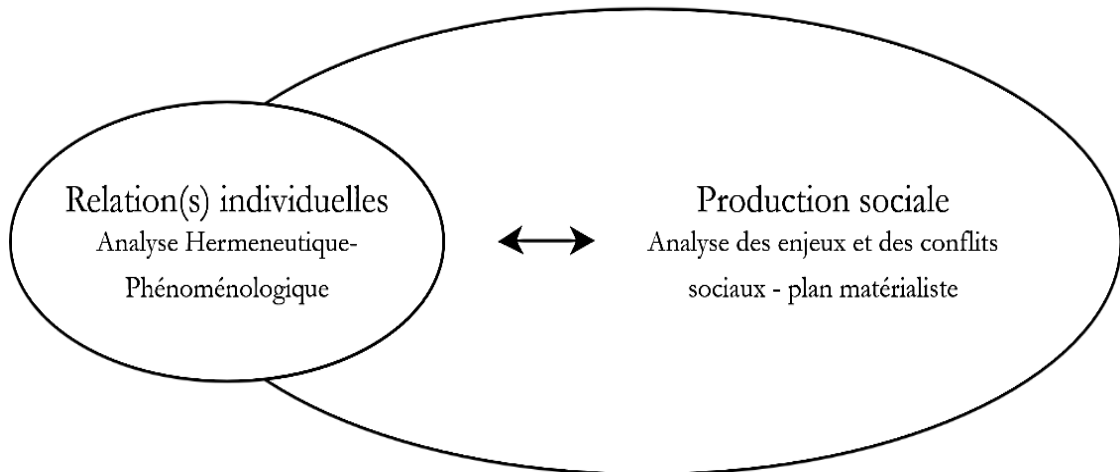


Figure 2. Schématisation du concept de rapport à un objet géographique.

Cette thèse, par l'étude du *rappport à la frontière*, veut montrer un exemple d'une telle démarche. La frontière étatique est en effet un objet très intéressant à étudier dans cette perspective, pour plusieurs raisons. Premièrement, pour les habitants strasbourgeois, la frontière franco-allemande est proche sur le plan géographique. Elle marque spatialement une distinction territoriale (France/Allemagne) à moins de quelques kilomètres de leur lieu de résidence. En ce sens, c'est un objet du quotidien, pas tant sur le plan des pratiques transfrontalières — on peut vivre à quelques kilomètres de la frontière sans jamais la traverser — mais plus généralement sur le plan de l'expérience sociale de leur espace de vie. Deuxièmement, à cause de cette proximité géographique et symbolique, elle a un impact sur l'image touristique/officialle de leur ville et de son histoire, sur les acteurs institutionnels qui

existent (l'*Eurodistrict Strasbourg-Ortenau*, l'*Université Franco-Allemande*, et tous les acteurs du *franco-allemand*, par exemple), ainsi que sur les infrastructures urbaines avec lesquelles les habitants sont en lien (la ligne de tram frontalière en est un exemple). Enfin, sur le plan des enjeux socio-spatiaux, la littérature scientifique a montré que les espaces frontaliers sont particulièrement concernés par les phénomènes de conflit dans les transactions entre acteurs. En effet, la frontière étatique est protagoniste de visions et d'objectifs divergents, sur le plan des échelles d'*agency* et des intérêts socio-économiques des différents acteurs du territoire (e.g. Arbaret-Schulz et al., 2004; Hamman, 2013; Reitel, 2007; Reitel et al., 2002).

Il me faut maintenant passer à la description des modalités d'opérationnalisation de cette perspective, c'est-à-dire à la façon dont, dans ce travail, je souhaite aborder théoriquement et méthodologiquement ces deux dimensions d'analyse du *rapport* à un objet géographique (cf. figure 2). Je le ferai le long de ce chapitre. Le plan herméneutique-phénoménologique de la relation des individus à la frontière sera abordé par l'analyse des représentations et images sociales de la frontière, des pratiques spatiales, des représentations cognitives de l'espace géographique, ainsi que de la mobilisation discursive de contenus de mémoire collective. En ce qui concerne la seconde dimension, parler de *rapport* permet de rendre compte des enjeux sociaux associés à la frontière et à l'espace frontalier, qui régissent les processus de production et d'appropriation socio-spatiaux. Ces enjeux cadrent les relations que les individus tissent avec la frontière, et c'est pourquoi ils sont intéressants à analyser. J'aborderai ce deuxième plan *via* plusieurs méthodes (archives, entretiens avec des spécialistes) qui permettront de contextualiser le point de vue individuel dans ces enjeux socio-structurels.

En plus de ces deux dimensions qui structurent l'approche, à la fin du chapitre précédent j'ai identifié trois points clés, qui doivent guider la structuration de la méthode.

En premier lieu, la méthode doit rester le plus ancrée au terrain, notamment en laissant émerger les dimensions fondamentales qui connotent le rapport à l'objet géographique. En effet, j'ai montré les limites des approches psychologiques qui se veulent transversales, universelles, et qui proposent donc des modèles applicables à tout espace ou à tout objet, ainsi qu'à tout individu ou groupe social. Je pense, à l'inverse, qu'il faut assumer une posture *inductive*, ouverte aux éléments inattendus et peu prévisibles qui émergeraient du terrain. Cela a deux conséquences sur une approche psychologique

du *rapport* aux objets géographiques. Tout d'abord (1), à l'analyse par quantification, qui est traditionnellement dominante en psychologie sociale et environnementale, une démarche qualitative est préférable. Cela permet de rentrer dans les détails du rapport à la frontière, en restant sensibles à l'émergence de thématiques non identifiées *a priori*. Ensuite, sur le plan méthodologique, selon l'objet et la population étudiée, il sera nécessaire d'adapter les modalités d'opérationnalisation et les instruments utilisés. On n'étudiera pas de la même manière le rapport à la frontière, au centre-ville, ou encore aux espaces verts — on ne mobilisera pas les mêmes outils, on ne posera pas les mêmes questions. En d'autres termes, les méthodes mobilisées sont liées à la nature de l'objet. Ce constat a une autre implication importante (2) : une psychologie du rapport aux objets géographiques devrait intégrer systématiquement dans ses recherches une phase exploratoire — *via* une analyse de la littérature scientifique, une contextualisation socio-historique de l'objet géographique en question, ainsi que des enquêtes préliminaires (entretiens, observations, archives) qui doivent guider la mise en place de la démarche de recherche sur le terrain. Si cela semble évident pour un chercheur issu des sciences sociales, il n'est pas rare qu'en psychologie, notamment expérimentale, on ne se laisse pas cette liberté, au nom d'une plus grande "scientificité" du format orthodoxe hypothético-déductif.

En deuxième lieu, une psychologie du rapport aux objets géographiques doit se situer sur le niveau d'analyse positionnel (Doise & Valentim, 2015). Ce choix, comme le montre le chapitre précédent, permet de rester sensibles aux insertions des individus dans le système structuré de la société, et, ainsi, aux différents rapports qui prennent forme selon leur position sociale, géographique et cognitive (Ramadier, 2017).

En troisième lieu, l'approche cherche à garder une perspective diachronique sur les deux dimensions qui composent le modèle. Sur le plan phénoménologique-herméneutique, il faut rester attentifs à la construction dans le temps de la relation à l'objet géographique, et donc aux processus de socialisation. Sur le plan matérialiste, il est nécessaire de passer par l'analyse des enjeux mémoriels et historiques qui encerclent la réalité contemporaine de l'objet.

Suivant cette perspective, l'objectif des pages qui suivent est celui de contextualiser la frontière franco-allemande dans les enjeux socio-historiques qui la définissent. Il s'agit d'une étape indispensable pour ensuite s'attaquer à l'étude du rapport à cet objet.

Il s'agira d'abord de retracer son histoire récente, ce qui permettra d'en saisir les enjeux mémoriels sur le terrain (*cf.* 2.B.i). Ensuite, l'analyse de la littérature scientifique me conduira à aborder la frontière comme objet à fonction socio-politique (ii), objet d'intériorisation cognitive et de socialisation (iii, iv) et de mémoire collective (v, vi, vii).





## B. La frontière franco-allemande comme objet mémoriel

### i. Histoire récente de la frontière franco-allemande en Alsace

Pour saisir les enjeux mémoriels de la frontière étatique à Strasbourg, il me faut contextualiser brièvement les vicissitudes dont a été protagoniste la frontière franco-allemande en Alsace sur le plan historique. En effet, l'histoire tourmentée du territoire alsacien à partir de la fin du XIXe siècle a été considérée comme la raison de la présence actuelle de mémoires variées produites et reproduites par différents acteurs profanes, intellectuels ou institutionnels, pas toujours compatibles entre elles (e.g. Mayeur, 1997). Si l'on se concentre sur cette période qui va de la fin du XIXe siècle à aujourd'hui, l'espace urbain de Strasbourg, avec plus généralement le territoire qui correspond aux deux départements alsaciens (Bas et Haut Rhin) et à la Moselle, a été tirillé entre les revendications des deux états nations lors du conflit franco-prussien de 1870, ainsi que pendant les deux conflits mondiaux (1914 – 1918 et 1939 – 1945).

Après avoir été sous contrôle français, du moins en partie, depuis la fin de la guerre de Trente Ans, le territoire alsacien est annexé au *Reich* allemand, nouvellement proclamé à la fin de la guerre en 1871. En juin, l'Alsace fait donc partie du *Reichsland Elsass Lothringen*, et à la suite du Traité de Francfort (mai 1871), aux habitants est laissée la possibilité de choisir si garder la nationalité française — en partant du territoire alsacien — ou continuer à résider dans le *Land*. La nouvelle frontière avec le territoire français est déplacée, et traverse donc le massif vosgien du nord au sud (cf. figure 4).

Le nouveau régime investit énormément sur ce nouveau territoire, ce qui met un frein au déclin économique provoqué par la guerre et par l'exil d'une partie du patronat alsacien (Hau, 2018).

Le nouveau découpage administratif et les lois associées à l'installation de la nouvelle administration provoquent de grands changements (Biret & Klipfel, 2011). Une nouvelle politique d'urbanisme voit aussi le jour, portée par la volonté allemande de faire des territoires repris un symbole de pouvoir. Ce processus est particulièrement visible à Strasbourg, qui avait été touchée lourdement par les bombardements pendant la guerre (cf. figures 3 et 4) : un nouveau quartier (*Neustadt*) est construit (cf. figure 6), avec une vocation résidentielle et administrative — un palais impérial, aujourd'hui le *Palais du Rhin*, y est intégré (Blanc-Reibel, 2017; Eberhardt, 2015; Hatt, 2018).

Le gouvernement impérial refonde l'université (*Kaiser-Wilhelms-Universität*), qui doit devenir, dans les plans du gouvernement, un centre majeur du monde intellectuel germanophone (Denis et al., 1994 ; Uberfill, 2011). Le siège de l'université est intégré au nouveau quartier : ainsi, plusieurs bâtiments accessoires à celle-ci sont construits, comme un jardin botanique ou un observatoire astronomique. En somme, l'idée est de faire de Strasbourg une vraie capitale du nouveau territoire annexé, ainsi qu'un symbole de la puissance du nouveau *Reich*. Cette volonté politique se manifeste tout particulièrement lors de la visite en 1908 de Guillaume II (Uberfill, 2015).



Figure 3. Vue de Strasbourg bombardée, 28 septembre 1870. Photo prise par Charles David Winter. Source : [Wikimedia/navigart.fr/mamcs](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Strasbourg_1870.jpg)

Figure 4. Vue du théâtre de Strasbourg (aujourd'hui l'Opera) après les bombardements de 1870. Photo prise par Charles David Winter. Source Wikimedia/vigart.fr

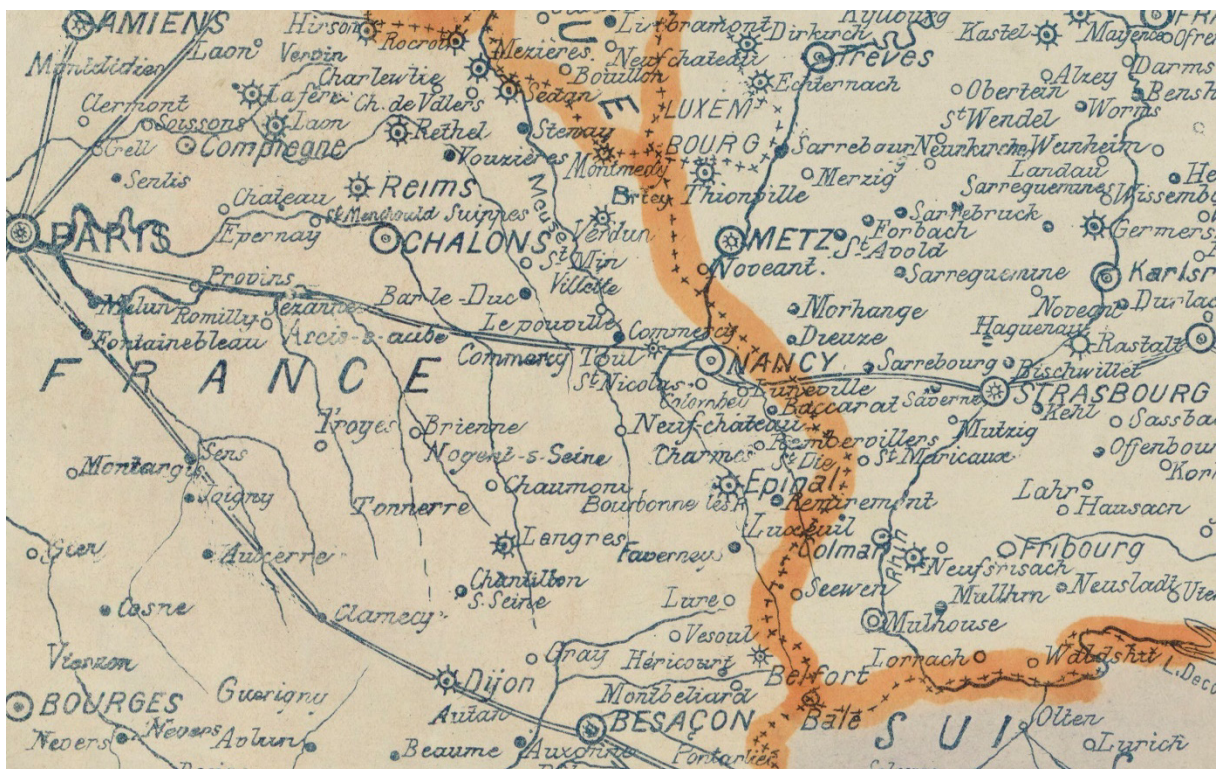


Figure 5. Détail d'une carte des frontières avec l'Allemagne. Ca. 1910. Source gallica.fr/Bibliothèque nationale de France.



Figure 6. Vue de la Kaiserplatz sur la Universitäts- und Landesbibliothek. Au premier plan, le monument à l'empereur Guillaume Ier. Derrière, vue sur l'université à travers la Kaiser-Wilhelmst. 1900 environ. Source gallica.fr/Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg.

En France, la période qui précède la première guerre mondiale est connotée par la “question” de l’Alsace-Lorraine : liée à un revanchisme français, celle-ci est au centre d’une stratégie politique pour la IIIe république nouvellement proclamée, qui souhaite renforcer le sentiment d’unité nationale. Le mot *revanche* est d’ailleurs très présent dans le discours politique de cette période (Joly, 1999). Sans rentrer dans les détails de toutes les dimensions qu’a assumées ce phénomène, totalisant sur le plan politique, mais aussi culturel, il est intéressant de souligner que c’est à cette époque que naît tout un imaginaire autour de l’Alsace et de la Lorraine, centré sur quelques images<sup>20</sup> : pour le cas alsacien, pensons aux enfants du pays, dépeints comme tristes, maltraités par les occupants, habillés en costumes traditionnels, ou encore à l’imaginaire du village alsacien avec les maisons à colombages, ou à

---

<sup>20</sup> Les archives départementales d’Eure-et-Loir proposent une large collection digitalisée de cartes postales patriotiques de la période. Cf. [https://archives28.fr/archives-et-inventaires-en-ligne/fonds-iconographiques/cartes-postales-de-propagande-patriotique-1914-1918-53-fi?arko\\_default\\_621f4f50b1e4e--ficheFocus=](https://archives28.fr/archives-et-inventaires-en-ligne/fonds-iconographiques/cartes-postales-de-propagande-patriotique-1914-1918-53-fi?arko_default_621f4f50b1e4e--ficheFocus=) (consulté le 29.04.2023).

la cigogne, qui devient un véritable symbole de la région perdue. Cet imaginaire, qui est relayé notamment par des images propagandistes, mais aussi par des publicités d'industriels qui se sont installés en France suite à la défaite de 1871 (Turetti, 2008), se construisait même dans les salles de cours, où l'enseignement de la géographie était fondé sur une vision revanchiste : souvent, dans les cartes affichées, les territoires annexés par l'Allemagne étaient signalés par une légende ou couleur différente, pour signaler que "culturellement" ils faisaient bien partie de la France (*ibidem*). Ce même imaginaire sera mobilisé lors de la victoire française à la fin de la Première Guerre mondiale pour célébrer « l'Alsace reconquise » (cf. figure 7).



Figure 7. Cartes postales propagandistes françaises, post 1918. En haut : « maintenant que les corbeaux sont partis, nos oiseaux reviennent ». En bas : « départ de l'envahisseur. Pourquoi pleures-tu?... parce que mon papa ne pourra plus le voir partir... ». Illustrateur C. Marechaux. Collection personnelle.



*Figure 8. Carte postale «Vers la frontière». Exemple de la mode des cartes postales représentant des "poteaux frontières". Envoyé en 1915. Collection personnelle.*

Le territoire alsacien est particulièrement impliqué dans les affrontements de la Grande Guerre (e.g. bataille du Donon en 1914, *Hartmannswillerkopf* en 1915). Il faut souligner que, étant donné le statut de territoire annexé, les Alsaciens sont incorporés à l'armée allemande, sous peine de poursuites. Pendant la guerre, la propagande française, gérée par la Maison de la Presse ainsi que par un bureau du ministère de la guerre (Bureau d'Études Alsace-Lorraine), se concentre sur les territoires et les habitants alsaciens et lorrains : ceux-ci doivent être présentés par les agents selon des directives précises (cf. extrait suivant). En particulier, l'action de propagande doit se concentrer sur les classes

populaires françaises, qui sont pensées comme étant plus en contact avec les Alsaciens et les Lorrains (Jian, 2014).

*« — L'Alsace et la Lorraine françaises de cœur de tout temps, se sont librement données à la France sans conquête ni contrainte.*

*— Elles ont magnifiquement prouvé leurs qualités françaises pendant les guerres de la République et de l'Empire où elles ont fourni plus d'officiers à nos armées qu'aucune autre province de France.*

*— Elles ont été arrachées à la patrie française en 1871 malgré la plainte la plus solennelle et la plus déchirante de leurs représentants élus servant ainsi de rançon à la liberté de la France. Elles ont fidèlement gardé depuis plus de quarante années, malgré une pression gouvernementale écrasante, le dépôt de leurs traditions françaises et la ferveur de leur attachement à la Mère-Patrie. Des manifestations retentissantes l'ont clairement montré, notamment dans les dernières années qui ont précédé la guerre.*

*— Mais elles ont subi dans la période de la séparation forcée l'infiltration des immigrants allemands, l'inondation des mœurs, de la langue et des institutions allemandes. Il y a donc des brebis galeuses parmi elles : c'est la tâche du commandement de les discerner, de les écarter, de les punir »*

Extrait cité dans Jian, 2014, pp. 177-178, comme « AN, AJ 30/103. Rapport remis le 20 juillet 1917 à la présidence du Conseil »

Il est intéressant de souligner que la *frontière* — comme destination des soldats qui partent pour le front, ou encore comme théâtre d'affrontements — est omniprésente dans les cartes postales propagandistes de la période de la guerre (cf. figures 7, 8 et 9).



Saint Nicolas le 19 <sup>31490</sup> Janvier 1919

Après cette union  
le bien doux bonheur  
de voir le nôtre  
mari au d'embrasse  
comme il t'aime  
Aphrony



Figure 9. « Après cette union, le bien doux bonheur de voir la nôtre. Ton petit mari qui t'embrasse comme il t'aime. » Carte postale envoyée en 1919. Collection personnelle.

Figure 10. Carte postale. Défilé des troupes, escortées par de jeunes Alsaciennes, place Kléber. 1918. Source : numistral.fr/Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg.



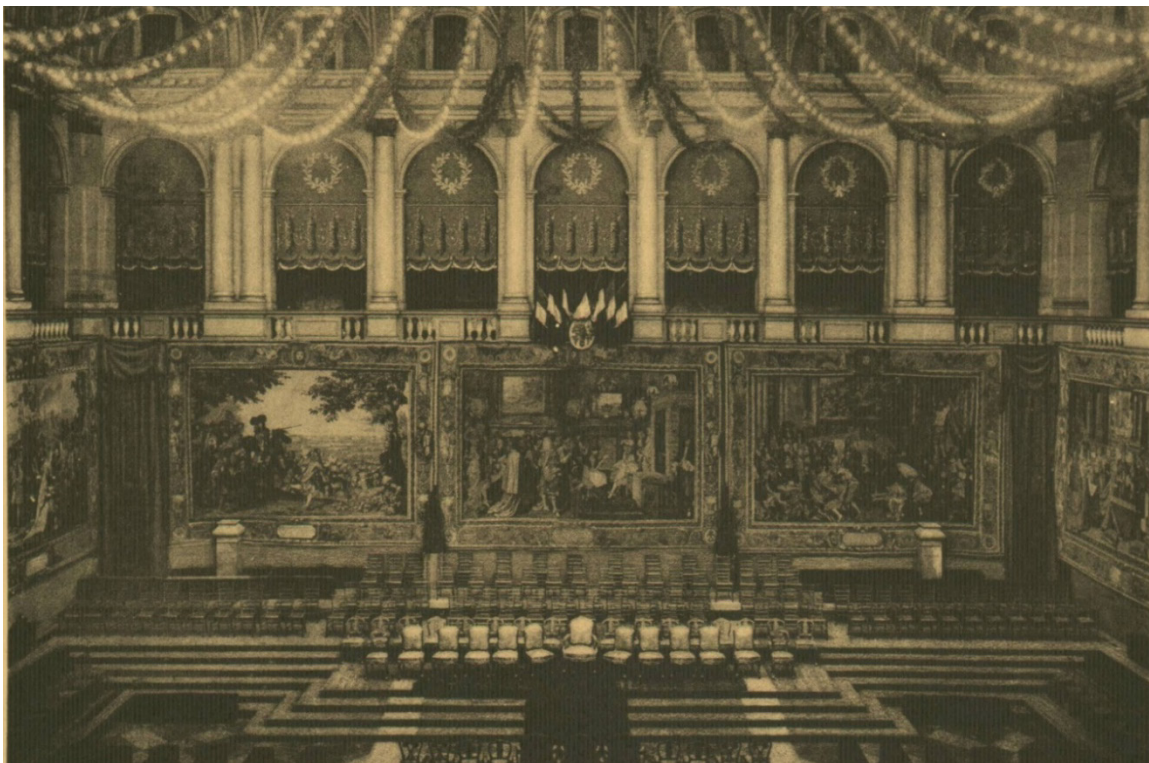
Au retour de l'Alsace et de Strasbourg à la France, en 1918, le gouvernement français se réapproprie Strasbourg, et les nouveaux quartiers et bâtiments construits pendant la période impériale. Le palais impérial devient par arrêté<sup>21</sup> le palais du Rhin en 1920. La reprise en gestion de l'université, *via* une véritable refondation en 1919 (*cf.* figure 12), est aussi assurée, et celle-ci accueillera quelques grands noms du monde intellectuel français de l'entre-deux-guerres, comme Marc Bloch, Lucien Febvre, Christian Pfister, Charles Blondel ou encore Maurice Halbwachs (Müller, 2018). Cette dynamique intellectuelle, et cette centralité "construite" politiquement, car fortement voulue par le gouvernement français, donneront lieu à des échanges scientifiques interdisciplinaires intéressants, dont, par exemple, la fondation des *Annales* en 1929, souvent mentionnée à ce propos. La ville, *via*

<sup>21</sup> *Cf.* [https://www.archi-wiki.org/Adresse:Palais\\_du\\_Rhin\\_\(Strasbourg\)](https://www.archi-wiki.org/Adresse:Palais_du_Rhin_(Strasbourg)) (consulté le 29.04.2023).

son université, cherche à s'ouvrir à l'international : l'ambition est d'attirer des étudiants et des professeurs étrangers, processus qui exclut quasi systématiquement les Allemands. (Olivier-Utard, 2010).



Figure 11 et 12. En haut, carte postale "Le pont de Kehl" qui enjambe le Rhin entre Strasbourg et Kehl. Photo prise probablement à la suite de la Première Guerre mondiale. Collection personnelle. En bas, fête d'inauguration en 1919 lors de la refondation de l'Université. Source : [numistral.fr/Bibliothèque numérique patrimoniale de l'Université de Strasbourg](http://numistral.fr/Bibliothèque%20numérique%20patrimoniale%20de%20l'Université%20de%20Strasbourg).



L'urbanisme de la ville change aussi de paradigme, dans les années 1920/1930, pour répondre au besoin de logements, notamment pour la classe ouvrière. Ainsi la ville se développe, notamment au sud de l'île du centre historique, en suivant les « *thèses de la réforme sociale à la française (...)* », d'inspiration libérale, qui cherche à donner « *aux ouvriers la possibilité d'accéder à la propriété de leur maison* » : la Cité-Jardin Ribot, créé au début des années 30, qui complète un projet de cité-jardin de la période allemande avec la construction de 200 maisons, en est un exemple (Jonas & Weber, 2011, p.66).

Dans l'entre-deux-guerres, le territoire alsacien est concerné par les travaux d'aménagement de la Ligne Maginot, qui doit assurer la défense de la frontière du Rhin. Le fort de Schoenenbourg, le plus grand ouvrage de cette portion de la Ligne, est construit entre 1931 et 1935<sup>22</sup> à une cinquantaine de kilomètres au nord de la ville. Cette militarisation "concrète" de la frontière culmine à Strasbourg par la démolition en octobre 1939 d'un pilier du pont de Kehl (*cf.* figure 11) qui traverse le Rhin vers l'Allemagne, mais aussi par la récupération d'anciennes fortifications et la construction de nouvelles places fortes dans les environs de la ville.

Le jour avant la déclaration de guerre du 3 septembre 1939, l'ordre d'évacuation de la ville est donné. 120.000 personnes environ quittent la ville et sont redistribuées dans le territoire français, notamment dans le sud-ouest. La mairie provisoire de la ville de Strasbourg trouvera sa place dans la ville de Périgueux, en Dordogne. Avec la signature de l'armistice en juin 1940, l'Alsace est annexée au troisième *Reich* et Strasbourg devient la capitale du *Gau Baden-Elsass*. Sans rentrer dans les détails de cette période, largement étudiée dans ses répercussions dans beaucoup de domaines, concentrons-nous sur quelques points importants pour Strasbourg, ses habitants, et son urbanisme. Une politique de « *défrancisation*<sup>23</sup> » est mise en place : l'école est réformée pour suivre les valeurs du *Reich*, des limites sont établies dans l'utilisation de la langue française, l'incorporation des jeunes femmes et hommes dans la *HitlerJugend* est rendue obligatoire (*cf.* figure 13), des limites sont instaurées quant

---

<sup>22</sup> Cf. <https://www.lignemaginot.com/accueil/indexfr.htm> (consulté le 29.04.2023).

<sup>23</sup> Cf. <https://www.memorial-alsace-moselle.com/le-memorial/un-peu-d-histoire/1940-germanisation-nazification-de-lalsace-moselle> ainsi que les sources regroupées par les archives du Haut-Rhin, *cf.* <https://archives.haut-rhin.fr/Histoire-de-l-Alsace/p114/La-germanisation-a-l-epoque-nazie> (consultés le 29.04.2023).

à l'utilisation de certains symboles vestimentaires associés à la France, *etc.* Ce processus est particulièrement visible sur le plan urbanistique avec le changement toponymique des rues (*cf.* figure 14) et des bâtiments strasbourgeois. La nazification de l'espace urbain porte aussi à la destruction de la synagogue de la ville<sup>24</sup>. Les opposants politiques sont déportés. Deux camps sont installés par les Allemands à moins de 50 km de la ville<sup>25</sup> : le premier à Schirmeck dès 1940, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Strasbourg, qui accueillera des opposants politiques ou réfractaires au Régime, le deuxième, un camp de concentration (*Struthof*) à Natzwiller.

Une autre cicatrice significative qui fonde la mémoire de l'expérience alsacienne de la guerre est celle des *malgré-nous* et des *malgré-elles*, comme l'on a appelé les hommes et femmes qui sont incorporés de force aux services militaires ou institutionnels. Ce phénomène doit être contextualisé dans le processus d'incorporation des soldats alsaciens (environs 100 000) et mosellans (30 000) à l'armée allemande<sup>26</sup>. Pour ce qui concerne les femmes, l'on parle de malgré-elles pour celles qui sont incorporées dans différentes institutions et structures nazies contre leur gré par le Service national du travail, instauré en 1941 (RAD — *Reichsarbeitsdienst*), ou le Service auxiliaire de guerre pour les femmes (KHD — *Kriegshilfsdienst*), une structure paramilitaire. Tout comme pour les hommes, ces femmes, appartenant à 21 classes d'âge — nées entre 1908 et 1928 — sont menacées de rétorsions contre leurs proches, si elles ne s'exécutent pas (Janot-Caminade, 2017).

Fortement bombardée en 1943 par les Alliés, la ville sera finalement libérée en 1944 à la suite d'affrontements longs dans la ville et dans les alentours<sup>27</sup>.

---

<sup>24</sup> Cf. <http://www.ajpn.org/commune-strasbourg-en-1939-1945-67482.html> (consulté le 29.04.2023).

<sup>25</sup> Le site [www.natzweiler.eu](http://www.natzweiler.eu) propose une bibliographie conséquente sur le sujet, ainsi que des documents-sources et des textes critiques (consulté le 29.04.2023).

<sup>26</sup> Pour les chiffres cités, je me réfère au comptage reporté sur le site du Mémorial Alsace-Moselle. Cf. <https://www.memorial-alsace-moselle.com/le-memorial/un-peu-d-histoire/1942-linstauration-service-militaire-obligatoire> (consulté le 29.04.2023).

<sup>27</sup> La libération de Strasbourg, par la 2<sup>e</sup> DB soutenue par les troupes alliées, est particulièrement symbolique. Encore aujourd'hui elle constitue un point très important de la reconstruction de la mémoire officielle française, avec comme point d'ancrage l'épisode du *Serment de Koufra*, prononcé par le général Leclerc en 1941. Comme preuve de cela, il suffit de consulter cette page du ministère de la Défense qui est dédié à l'évènement, où l'on peut constater la narration fortement construite pour mettre en valeur l'« *accomplissement* » du serment. Cf. <https://imagesdefense.gouv.fr/fr/liberation-strasbourg-novembre-1944-general-leclerc-2e-db-serment-koufra>. Encore, cette page du site des musées historiques de la Ville de Strasbourg utilise un langage épique pour décrire le même évènement. Cf. <https://www.musees.strasbourg.eu/oeuvre-du-musee-historique/-/entity/id/220320> (consultés le 29.04.2023).



Figure 13. Affiche relative à un événement organisé dans le cadre des Jeunesses hitlériennes. Strasbourg, 1942. Source : gallica.fr/Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg.



Figure 14. Place Kleber devient Karl Roos Platz. Strasbourg, 1940. Photo prise par Hellmut Struckmeyer-Wolff. Source : Archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg.

Dans les années de l'après-guerre, l'Alsace et Strasbourg deviennent protagonistes du processus de construction européenne. La ville se voit attribuer le statut informel de *ville-symbole*<sup>28</sup> de la pacification européenne et franco-allemande, ce qui se traduit notamment par l'installation de plusieurs institutions dans le périmètre urbain : les sièges du Conseil de l'Europe (1949), de la Cour européenne (1959) et de la CECA (1952), *etc.* En 1979 la première session du Parlement européen élu au suffrage universel direct (*cf.* figure 15) se tient à Strasbourg, qui est donc pleinement dans son rôle de capitale parlementaire. En 1967 la collectivité urbaine de Strasbourg (CUS) est créée.



Figure 15. L'hémicycle à Strasbourg 1985. Photographie prise par O. Kosinsky. Source : Wikimedia Commons. Licence sous CC BY-SA 3.0.

---

<sup>28</sup> Ce terme a été utilisé encore une fois récemment par Emmanuel Macron, pour défendre le siège du parlement européen à Strasbourg, suite à la crise du Covid-19. *Cf.* <https://www.francebleu.fr/infos/politique/emmanuel-macron-espere-un-retour-des-sessions-du-parlement-europeen-a-strasbourg-en-juin-1620579681> (consulté le 29.04.2023).

Cette nouvelle phase a un fort impact sur le développement urbain de la ville, qui acquiert notamment un quartier des institutions européennes<sup>29</sup>, qui se développe à partir des années 70 dans les environs du premier siège du conseil de l'Europe — qui sera remplacé par le bâtiment actuel. Cette expansion urbaine suit de peu le développement d'autres quartiers à la périphérie de la vieille ville et de la Neustadt, fortement voulue par les pouvoirs politiques qui ressentent de plein fouet la crise liée à la pénurie de logements de l'après-guerre — comme dans toutes les grandes villes de France. Ces quartiers prennent la forme de grands ensembles d'habitat social. À la Cité de l'Ill, ainsi qu'à Neuhof, à partir des années 1950 naissent plusieurs projets de logements sociaux. Ensuite, dans les années 60 voit le jour le projet urbain du quartier de HautePierre (Ziegler, 2011).

Plus récemment, les quartiers qui longent la frontière à l'est de la vieille ville sont au centre de projets d'aménagement urbain, qui ont vocation à souligner politiquement la dimension frontalière de la ville, ainsi que la coopération transfrontalière avec l'Allemagne. Cette production urbaine se veut hautement symbolique. Par exemple, la création d'un jardin binational sur les berges du Rhin (Jardin des Deux Rives) avec la construction d'une passerelle piétonne (2004 — passerelle Mimram, *cf.* figure 16) qui relie France et Allemagne doit être lue dans la perspective politique de créer un espace public signifiant. La volonté est celle de mettre en scène le caractère transfrontalier, et donc de réduire l'effet de distance — historique, administrative, pratique — que crée la frontière<sup>30</sup> (Reitel & Moullé, 2015). Toutefois, la construction du jardin et de la passerelle est aussi l'occasion de controverses politiques, sur fond de coût financier de l'œuvre lors du changement de l'équipe municipale, et de réticence d'une certaine fraction de la population de part et d'autre de la frontière (*cf.* chapitre 4).

Le statut symbolique de ce nouveau quartier est très visible si l'on analyse la communication politique visuelle qui est mise en scène à Strasbourg. Par exemple, il est intéressant de rappeler que la

---

<sup>29</sup> Aujourd'hui le *branding* du quartier par la ville est construit sur l'histoire européenne de Strasbourg. Le quartier obtient le label « *Patrimoine Européen* » en 2015. *Cf.* <https://www.strasbourg-europe.eu/l-europe-a-strasbourg/quartier-europeen/> (consulté le 29.04.2023).

<sup>30</sup> Je reviendrai sur ce point plus tard dans la thèse, car mon enquête permet d'approfondir la réception de cette production spatiale par les habitants.



passerelle Mimram a été choisie comme symbole<sup>31</sup> du Sommet de l'OTAN de 2009, coorganisé par la France et l'Allemagne.



*Figure 16. La passerelle Mimram, qui traverse le Rhin entre Strasbourg et Kehl. 2021. Photo prise par l'auteur.*

En 2014, une maison franco-allemande de la petite enfance ouvre dans le quartier. En 2017 ad- vient l'inauguration des stations allemandes de la ligne D du réseau de tram de l'agglomération stras- bourgeoise, qui se dote ainsi d'une ligne transfrontalière. Ainsi, aujourd'hui, à Strasbourg quatre ponts franchissent le Rhin entre la ville et Kehl : un pont ferroviaire, un pont qui permet la liaison en tram, mais qui est aussi cyclable et piéton, le Pont de l'Europe (routier) ainsi que la passerelle

---

<sup>31</sup> La passerelle figure dans le logo de l'évènement et est le cadre des photos officielles des chefs d'État.

Mimram. Un cinquième pont de contournement du trafic routier existe au sud de l'agglomération (pont Pierre-Pflimlin) depuis 2002.

Selon la Ville et L'Eurométropole<sup>32</sup>, entre 35 000 et 48 000 véhicules traversent le pont de l'Europe chaque jour, dont environ 50 % pour des trajets courts<sup>33</sup> (à Kehl, environ 40 à 45 % des clients de commerces qui se trouvent au centre-ville seraient français<sup>34</sup>), sachant que le nombre de travailleurs frontaliers dans la ville est faible. Le phénomène est en effet peu significatif à l'échelle de la zone d'emploi de Strasbourg, notamment par rapport à d'autres zones frontalières alsaciennes (*cf.* encadré n.7).

En 2005, une convention de coopération est signée entre France et Allemagne, ce qui porte à la naissance de l'Eurodistrict Strasbourg-Ortenau, qui en 2010 devient un Groupement Européen de Coopération Territoriale (GECT). Cette institution est née de la volonté commune des gouvernements Chirac et Schröder<sup>35</sup>. Il est composé aujourd'hui de 112 communes (61 communes françaises et 51 allemandes) et se donne l'objectif de favoriser la coopération transfrontalière multiacteur et multiéchelle, mais aussi de faire la promotion du territoire et des activités de « *lobbying politique* »<sup>36</sup>.

La CUS évolue en 2015 au statut d'Eurométropole de Strasbourg. Aujourd'hui elle compte 33 communes, 505 200 habitants environ en 2019 — dont 60 % habitent Strasbourg —, qui correspondent à 25 % de la population des deux départements alsaciens<sup>37</sup>. Selon le site de l'Eurométropole, Strasbourg compte aujourd'hui 279 000 habitants, et Kehl 35 000, dont 2200 résidents français.

---

<sup>32</sup> *Cf.* <https://www.strasbourg.eu/strasbourg-kehl-relation-privilegiee> (consulté le 29.04.2023).

<sup>33</sup> *Cf.* <https://www.rue89strasbourg.com/apres-le-pont-kehl-se-debrouillera-avec-le-tram-103375> (consulté le 29.04.2023).

<sup>34</sup> *Ibidem.*

<sup>35</sup> Voir le point « *Coopération décentralisée et transfrontalière* » de la déclaration commune de 2003, à l'occasion du 40<sup>e</sup> anniversaire du Traité de l'Elysée. *Cf.* <https://www.france-allemande.fr/Declaration-commune-franco,1128.html> (consulté le 30.04.2023).

<sup>36</sup> *Cf.* <https://www.eurodistrict.eu/fr/objectifs> (consulté le 30.04.2023).

<sup>37</sup> Sur ce point, *cf.* <https://www.strasbourg.eu/presentation-eurometropole>. En outre, l'INSEE a publié en septembre 2022 le dernier dossier statistique sur l'Eurométropole, qui permet notamment de voir l'évolution de la population depuis 2008 : [https://www.insee.fr/fr/statistiques/2011101?geo=EPCI-246700488#tableau-POP\\_G2](https://www.insee.fr/fr/statistiques/2011101?geo=EPCI-246700488#tableau-POP_G2) (consultés le 30.04.2023).

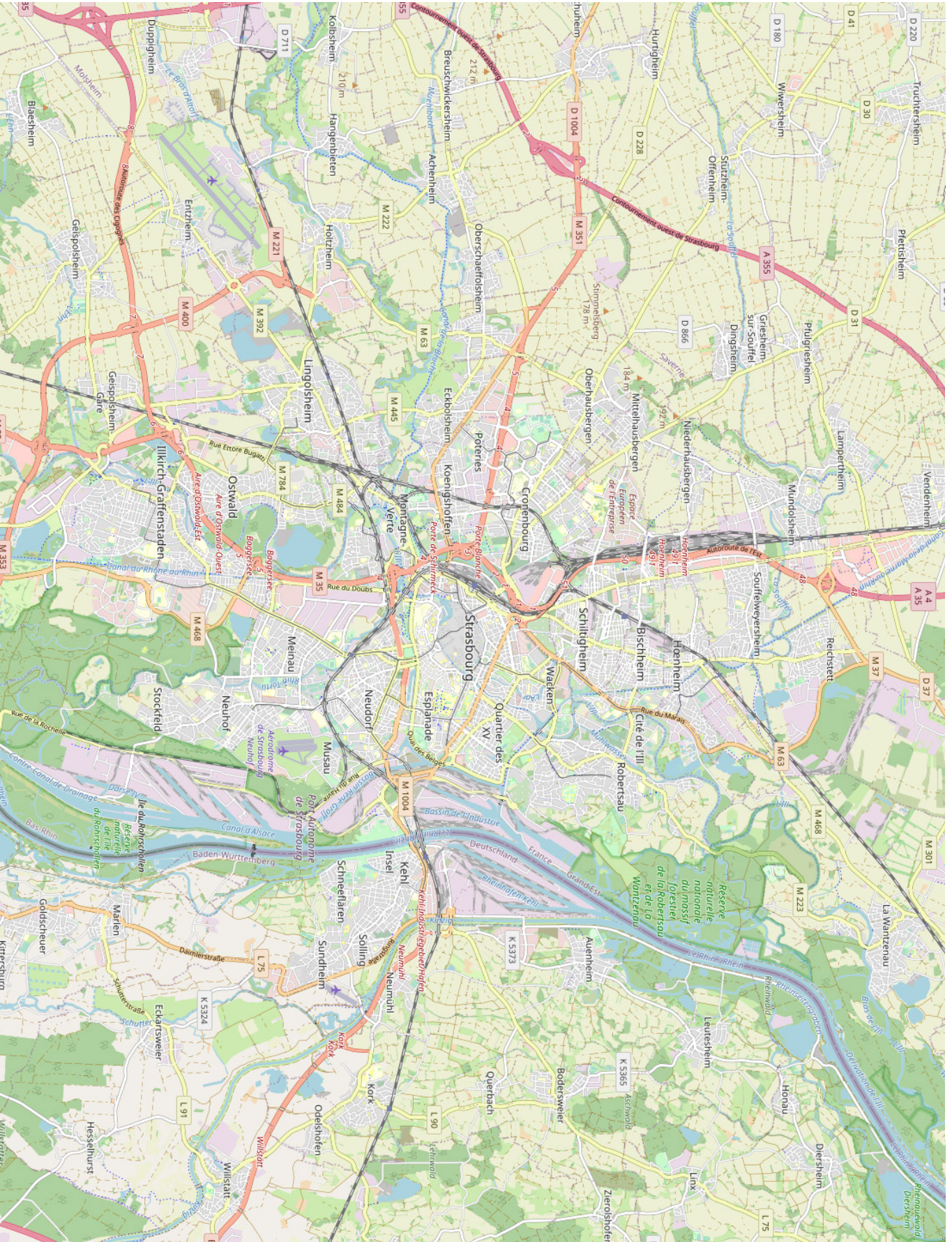


Figure 17. Carte actuelle de l'aire métropolitaine de Strasbourg. Source : OpenStreetMap. Licence sous Open Database License (<https://www.openstreetmap.org/copyright>).

ii. Au-delà de la frontière comme outil de territorialisation : les enjeux des espaces-frontières

Après avoir introduit brièvement le cadre historique, il me faut approfondir le cadre actuel des études qui portent sur les frontières étatiques, leurs fonctions, les mécanismes qui leur donnent forme, les enjeux dans lesquels elles s'insèrent et les acteurs qui sont impliqués dans sa (re)production socio-spatiale. Il est possible d'identifier deux grandes phases dans les études limologiques récentes<sup>38</sup>, qui m'aideront aussi à sélectionner les approches utiles à ce travail dans le cadre d'un panorama de recherches qui est très varié en termes de disciplines et de méthodes.

En premier lieu, dans le cadre européen notamment, à partir des années 90 se développe un filon de recherche qui souhaite prendre en compte les mutations du fonctionnement des frontières suite aux accords de Schengen (1995). Si ces travaux sont transversaux en sciences sociales (histoire, sociologie, géographie, anthropologie, sciences politiques) depuis des décennies, le sujet n'est pas une priorité pour la psychologie sociale ou environnementale, qui compte très peu de contributions dans ce champ. Plus récemment naît un courant plus international, qui prend la forme de *studies*<sup>39</sup>. Si la première tendance se basait sur l'analyse des frontières spatiales, ce deuxième champ naissant, celui des *border studies*<sup>40</sup>, propose de mettre sur le même plan tout type de frontière, spatiale ou non. L'on assiste à un passage de l'analyse d'un objet socio-spatial à l'analyse d'un processus anthropologique et cognitif de « *frontièrisation* » (*bordering*). Pour cela, le cœur de l'analyse devient celui des « *border phenomena* » dans la société humaine (ces termes sont utilisés par exemple dans Español & Marsico, 2021). Aujourd'hui, il est toujours possible de faire une distinction nette entre ces deux tendances, distinction qui me semble se faire justement par l'ancrage spatial/territorial de la première perspective *versus* une conception plus abstraite des phénomènes de « *frontièrisation* » de la seconde perspective. En suivant cette distinction, je reprendrai principalement des travaux qui sont issus de la première

---

<sup>38</sup> Pour un panorama de ce champ, concernant les études francophones et anglo-saxonnes de 1900 à 1980, voir Ferdoush, 2018; Kolossov, 2005.

<sup>39</sup> J'entends par là les formes institutionnalisées d'études qui cherchent à se réunir autour d'un sujet plutôt que d'un point de vue disciplinaire (Monteil & Romerio, 2017).

<sup>40</sup> Pour un exemple de ce que ce filon produit en psychologie, voir Barreiro et al., 2022; Español & Marsico, 2021; Haye & González, 2021; Tateo & Marsico, 2021.

tendance “spatiale” d’étude des frontières, pour essayer d’esquisser une trame du panorama des études limologiques aujourd’hui.

La mise en place de l’Espace Schengen<sup>41</sup> porte la littérature scientifique à s’interroger sur le caractère des frontières étatiques, et notamment sur un éventuel changement en cours de leur fonction et de leur fonctionnement. Ainsi, des études qui se veulent novatrices apparaissent dans plusieurs disciplines — géographie, histoire et sociologie, notamment — et proposent de revoir le concept de frontière, se rattachant toutefois à une longue tradition de recherche qui souligne que « *ce n’est pas en partant d’elle-même, c’est en partant de l’État qu’il convient d’étudier et d’analyser la frontière* » (Febvre [1928], 1962, p.17-18, cité in Jeanpierre, 2010).

Ainsi, Michel Foucher (e.g. 1988, 2012, 2016) étudie les frontières étatiques dans leur genèse résultant de rapports de force historiques entre groupes, ainsi que de la succession de modalités de gestion étatique. Il est possible d’identifier trois fonctions institutionnelles qu’exerce la frontière, selon Foucher (Paquot, 2012, p. 141) : une fonction « *légale* » de délimitation de l’étendue de l’administration de la justice, une fonction « *de contrôle* » qui se concrétise par l’action de la police, ou encore par le concept de nationalité, une fonction « *fiscale* » qui se concrétise par la douane et son action.

Dans la recherche anglo-saxonne, Anthony Giddens (1985, 2012 [1984]), dans le cadre de sa « *théorie de la structuration* » (*structuration theory*), aborde lui aussi la frontière par une approche géopolitique, comme un “contenant” de la souveraineté territoriale et de l’exercice d’un pouvoir étatique. En ce sens, ce sont les États-nations qui ont pu « *faire reconnaître des frontières clairement définies (...). Tel n’est pas le cas des États traditionnels, dont les frontières (...) sont souvent imprécises* » (Nizet, 2007, par. 32). En ce sens, Giddens différencie entre les termes anglais *border* et *frontier* : le premier identifie cette frontière-ligne délimitant les compétences et le pouvoir d’un État-nation.

Si ces approches « *géopolitiques* » (Kolossoff, 2005, p. 13) ont étudié la frontière comme construction sociale, dans sa genèse résultant de relations conflictuelles entre groupes sociaux ou États-nations

---

<sup>41</sup> Les accords de Schengen, signés par la RFA, la Belgique, la France, les Pays-Bas et le Luxembourg en 1985, portent à la Convention de Schengen en 1990, ratifiée par ces cinq pays, rejoints ensuite par l’Italie, l’Espagne et le Portugal, la Grèce (1992), l’Autriche (1995) et d’autres encore. L’espace Schengen voit le jour en 1993, mais ne se concrétise pas jusqu’en 1995. Cf. <https://www.auswaertiges-amt.de/fr/02-entree-sejour/01-accord-schengen/1242704> (consulté le 12.09.2022).

et dans sa fonction sociale de division symbolique et de catégorisation, une deuxième tendance contemporaine à la première cherche à aborder la thématique des frontières comme « *un analyste privilégié des rapports entre espaces et sociétés* » (Authier & Claude, 2009, p. 14). Ceci passe par la mise en lien de la réflexion sur les frontières étatiques à celle sur les frontières spatiales, qui prennent la forme, notamment, de discontinuités urbaines, mais aussi des formes nouvelles, en relation à un monde où les flux — humains et non humains — ne sont plus linéaires, mais bien plus complexes à analyser (Piermay, 2005 ; Reitel et al., 2002).

L'historien Daniel Nordman (1998, 2003) se concentre sur l'étude des frontières françaises entre XVI et XIX siècles. Son approche se fonde sur la critique d'une conception historique de frontière monolithique et peu flexible, qui considère les concepts de nation et de frontière comme forcément et intimement liés. Il propose de compléter ce point de vue par une approche qui corrèle la notion de frontière à la notion d'*espace* et de *territoire* car « *historiquement et géographiquement, l'espace s'affirme quand l'extrémité importe autant que le tout, les confins autant que le centre, la limite autant que la masse [...] Alors que l'espace est illimité — ou non encore délimité —, le territoire est borné par des limites* » (Nordman, 1998, p. 512 –517, cité dans Hamman & Hintermeyer, 2012). Ainsi, la frontière ne peut être pensée seulement comme une limite (de souveraineté, d'exercice d'un pouvoir et d'une légitimité de contrôle) et un point de conflit ou d'affrontement entre systèmes, mais elle doit aussi être étudiée dans sa relation à ce qu'elle contient. Il est donc possible de recueillir son rôle de médiation et de négociation entre systèmes, certes, mais aussi entre le centre et la périphérie du système qu'elle délimite.

Entre géographie et sociologie, en répondant à la définition de frontière proposée par Jacques Lévy (2004), le *groupe frontière* appréhende la « *désactivation sélective des frontières intra européennes* » comme un processus de changement actuel plus général des frontières spatiales - étatiques ou non (Arbaret-Schulz et al., 2004, p. 1). Celles-ci sont en mutation, sans toutefois disparaître comme objet géographique et social. Pour cela, en prenant la frontière comme « *une construction historique évolutive* », ils classifient les frontières selon différentes typologies, sur la base des formes et des fonctions qu'elles assument aujourd'hui.

Ces fonctions (p. 7-8) sont abordées sur le plan politico-gestionnel, au sens où les frontières agissent dans l'exercice d'un contrôle, ainsi que sur le plan social, au sens où la frontière différencie des systèmes, à la fois du point de vue spatial, à la fois sur celui du ressenti, du cognitif, de l'imaginaire.

Deux numéros consacrés aux frontières de la revue *Espaces et Sociétés*, un de 1992 (n° 70-71) et un de 2009 (n° 138)<sup>42</sup> soulignent l'importance du thème des frontières dans les sciences sociales. Le contexte de Schengen pousse les auteurs à s'interroger en premier lieu (1992) sur la question d'une "fin des frontières" supposée en Europe avec les Traités. Par exemple, Claude Raffestin (1992) insiste sur la fonction sociale de la frontière, qui est en ce sens abordée sur un plan anthropologique : la frontière qui accomplit « *sa fonction sociale* » est « *indispensable à toute organisation* » : « *la frontière conditionne les systèmes de relations et par conséquent les territorialités humaines* » (p. 163). En ce sens, l'auteur compare la disparition des frontières intra-européennes à une volonté illusoire de « *tuer un mythe* » (p. 164), car :

La frontière n'est pas, comme on l'entend dire trop souvent, un accident, une « cicatrice de l'histoire » pour reprendre un mot célèbre, mais bien au contraire un instrument dont la variabilité morphologique ne doit pas inciter à en inférer une variabilité sociale. La frontière est un invariant bio-social et, à ce titre, elle est constitutive de toute organisation humaine (p. 162).

Le numéro de 2009 interroge davantage sur la frontière dans le cadre de la globalisation et pour le caractère instable et perméable des sociétés et des espaces (Authier & Claude, 2009). La frontière y est abordée dans sa dimension symbolique et sensible, en identifiant les liens entre frontières et catégories spatiales d'un côté, et processus de catégorisation socio-cognitive de l'autre (Gendrault, 2009). Aussi, la question des espaces frontaliers est abordée (e.g. Medina-Nicolas, 2009 ; Piermay, 2009), ce qui permet aux auteurs de s'interroger sur la forme que la frontière prend dans des espaces (urbains et non urbains) qui changent vers une coopération majeure entre États voisins.

La question des espaces-frontières est aussi abordée par Philippe Hamman (2007, 2012, 2013), qui propose une analyse des dynamiques transfrontalières sur les frontières de l'est de la France (Grande Région et Région du Rhin supérieur), qui ont une histoire importante dans le cadre de la

---

<sup>42</sup> Cf. en bibliographie, l'article éditorial de ce numéro : Authier & Claude, 2009.

coopération internationale dès les années 1960. L'influence des travaux de l'école des transactions sociales est forte (cf. chapitre 1) : on y retrouve une attention particulière aux dynamiques d'échange qui se jouent entre deux espaces délimités, ce qui crée un nouvel espace correspondant à ces échanges. En effet, l'espace-frontière est défini par Hamman comme un espace « *ou est amené à se tisser du lien social entre différents univers, acteurs, groupes, échelles, secteurs, avec du conflit, mais aussi des modes de mises en rapport et de coopération* » (2012, p. 57). Ce sont donc ces dynamiques — sous l'angle d'analyse des transactions entre acteurs et institutions — qui motivent le passage théorico-méthodologique d'une analyse des « *frontières-barrières* » à l'étude d'espaces pensés dans toute leur flexibilité et complexité.

iii. Appropriations, intériorisations, représentations des discontinuités spatiales

Étant donné que ces espaces-frontières se manifestent empiriquement dans ces échanges entre acteurs *via* et nonobstant la frontière qui les divise, Hamman (2012, p.60) propose un cheminement théorique qui mobilise les « *approches critiques* », et donc les études qui s'intéressent « *davantage aux perceptions, aux identités et aux comportements des acteurs engagés dans les processus de coopération transfrontalière* » (2012, p.60). Dans son travail sur les espaces frontières cet aspect est primordial, notamment car on les considère comme en évolution : l'ouverture schengénienne des frontières — et donc les changements conséquents dans leur caractère économique et institutionnel ainsi que dans les flux de personnes et marchandises — est corrélée à une mutation des services sur un territoire frontalier (transports, immobilier, *etc.*) ainsi qu'à une évolution des représentations des habitants. Ce point peut s'articuler sur deux dimensions, pour reprendre toujours la typologie proposée par Hamman (2012).

En premier lieu, la frontière peut être intégrée comme discontinuité spatiale et avoir un effet socio-cognitif visible dans le comportement des acteurs. En cela, outre le travail de Eiki Berg et Henk Van Houtum (p. ex. 2003 cité par Hamman 2012) qui montre la préférence des acteurs d'investir au



centre du pays plutôt qu'à côté de la frontière, il faut mentionner quelques contributions de la psychologie cognitive, parmi les rares que la discipline a offerts au domaine des études limologiques. Claus-Christian Carbon & Helmut Leder (2005), par exemple, ont montré — plus de dix ans après la réunification de l'Allemagne — les processus de surestimation de la distance entre des villes de l'ex-RDA et de l'ex-RFA. Les jeunes adultes enquêtés surestiment systématiquement les distances entre les villes divisées par la frontière disparue, par rapport aux distances estimées entre les villes du même bord (est ou ouest). Cette tendance était plus visible dans le cas des participants qui ont une opinion défavorable envers la réunification de l'Allemagne. Pour donner un autre exemple, les travaux de la géographe Béatrice von Hirschhausen (2017, 2023 ; von Hirschhausen & Grésillon, 2019) montrent que ces mêmes frontières résolues gardent aujourd'hui des traces dans l'image contemporaine des frontières et des espaces, ainsi que dans le comportement des individus. Le concept de « *frontières fantômes* » (*ibidem*) permet justement de saisir ces persistances, qui montrent à la fois l'importance de l'histoire locale et régionale dans la relation des individus à la frontière, et le rôle primordial de la mémoire locale/collective.

Deuxièmement, « *les frontières sont les produits des interactions, dans nos récits quotidiens, des processus de représentation de Soi et de l'Autre; elles perpétuent nos perceptions et nos identités* » (Hamman, 2012, p. 61). En ce sens, les travaux de Ansii Paasi (*e.g.* 1996 a, 1999, 2002 cités dans Hamman, 2012) mettent en évidence l'importance de l'analyse du discours, qui complète celle des pratiques socio-spatiales, pour saisir la construction sociale de l'image de la frontière que partagent — ou pas — acteurs, habitants, *etc.* La frontière est abordée comme une institution symbolique, dont le *sens* (*meaning*) se produit et se reproduit continuellement. Par exemple, ces travaux montrent que les images des frontières contiennent aussi des axes de signification liés aux thématiques de sécurité nationale et au dispositif de défense (police, douanes, *etc.*). Il est nécessaire de prendre en considération cette fonction historique et hautement symbolique que la frontière a assumée pendant des siècles : une ligne de défense qui sert à éviter la pénétration dans le territoire national d'individus hostiles, de commerce indésirable et déloyal, de normes non souhaitées, *etc.* D'un point de vue psychosocial, d'ailleurs, souvent les représentations de frontières différentes se caractérisent par un contenu différent en fonction du ressenti d'hostilité envers le pays voisin. En Finlande, par exemple, la frontière russe est perçue comme "négative" par rapport à la frontière suédoise, car associée à plusieurs menaces (Paasi, 1996b).

À chaque frontière spécifique correspondent donc un *sens* et des interprétations et lectures propres, qui dépendent du rôle géopolitique et de l'histoire de celle-ci, ainsi que des rapports entre les États, de la politique intérieure, et bien d'autres dimensions (Paasi, 1999).

Cette perspective d'étude dialogique de la nature socio-spatiale de la frontière pose directement la question de sa nature signifiante. Sans entrer dans les détails d'une approche sémiologique aux significations spatiales<sup>43</sup>, chose que je ferai, quand nécessaire, lors de l'analyse des données, il est intéressant de noter que la question de la frontière en tant qu'objet de sens a notamment été abordée par l'étude de sa fonction sociale (Raffestin, 1992,), politico-administrative ou de territorialisation (*e.g.* Piermay, 2005; Reitel & Moullé, 2015). Bernard Reitel (2011, p.1) utilise le terme « *interface signifiante* » pour désigner la frontière comme un processus, qui "agit" à la fois comme instrument de territorialisation, à la fois dans la lecture que les individus font de l'espace et comme instrument de distinction.

L'étude des frontières comme construction sociale et de leur valeur symbolique, ainsi que la reconnaissance de leur valeur signifiante pour les individus, incite à étudier les *représentations sociales* des frontières. Cette idée, saisie déjà en partie par Raffestin (1990), propose de comprendre comment « *les fonctions des frontières et parfois leur démarcation même sont déterminées par le discours et des représentations de masse* » (Kolossof, 2005, p. 19). Pour ce courant, les représentations des frontières deviennent le véritable objet d'étude. Celles-ci se forment dans le discours et les pratiques sociales, et se reproduisent selon des mécanismes socio-structurels (Doise & Palmonari, 1986; Moscovici, 1961). Si l'image de la frontière, comme de tout objet social, est modelée par les institutions, *via* les discours politiques et militants (Kolossof, 2003, 2005), les médias (Höjjer, 2011; Moliner et al., 2018), le système éducatif (Halbwachs, 1969 [1938], Gosling, 1992), les représentations et leur contenu dépendent tout autant de l'expérience sociale de la frontière que de mécanismes socio-structurels. En effet, elles sont élaborées et partagées dans une même communauté ou un même groupe social. Elles se constituent et se reproduisent à partir des expériences, des savoirs et des modèles de pensée que nous recevons et transmettons, et leur contenu dépend de la position sociale que l'individu occupe dans les structures sociales : Jean-Louis Meynet et Bénédicte Serrate (1997), par exemple, montrent que

---

<sup>43</sup> Pour plus d'information sur le lien entre approche sémiologique et études des significations spatiales, *cf.* Clementi, 2022; Hammad, 2013; Krampen, 1979.

les représentations de la frontière diffèrent selon la trajectoire sociale des participants à leur recherche, qu'ils soient cadres, étudiants ou élus.

En termes de fonctions socio-cognitives, plusieurs recherches inspirées de la théorie durkheimienne (Durkheim 1898, Mauss & Durkheim, 1903) montrent que les représentations sociales construisent le système d'interprétation de la réalité de chaque individu et orientent les pratiques (Abric, 2011; Jodelet, 1991, 2014). Ces représentations ont donc un caractère hautement symbolique, qui guide et permet la lecture du réel par les individus. Par exemple, les représentations sociales des frontières peuvent marquer et accentuer une différence culturelle sensible dans une certaine période historique. À ce propos, Vladimir Kolossov (2005, p. 20) montre que « *dans les pays baltes, on interprète les frontières avec la Russie comme la limite entre l'Ouest et l'Est, "l'Europe civilisée" et "l'Asie barbare". Les questions frontalières resteront pour les voisins de la Russie encore longtemps hautement politisées, et les intérêts de la coopération frontalière seront toujours sacrifiés au profit de la "haute" géopolitique. D'ailleurs, en ex-URSS l'attitude sacrée envers la frontière de l'État est profondément ancrée dans la conscience collective (Kolossov, 2003) ».*

Toutefois, le rôle des représentations sociales est tout aussi lié aux phénomènes distinctifs et de catégorisation sociale, et donc peut être saisi sur le niveau interindividuel et positionnel : Willem Doise (e.g. 1985, 1999) — et plus généralement le courant qui a pris le nom d'École de Genève (e.g. Lorenzi-Cioldi, 1988; Lorenzi-Cioldi & Clémence, 2001) —, travaillant sur une intégration entre théorie sociale bourdieusienne et théorie des représentations sociales, a montré que celles-ci sont définissables comme des principes générateurs de prises de position pour les individus, car elles « *organisent les processus symboliques intervenant dans les rapports sociaux* ». En ce sens, l'analyse des prises de position devient primordiale, car elles « *s'effectuent dans des rapports de communication et concernent tout objet de connaissance revêtant une importance dans les rapports qui relient des agents sociaux* » (Doise, 1999, p.201, cf. aussi Clémence, 2002). En appliquant cette idée au champ des études limnologiques, cette approche offre une perspective intéressante sur le rôle changeant des frontières, car les représentations « *n'évoluent pas au même rythme que leur réalité institutionnelle et théorique. Il se crée un décalage entre les images de la frontière et la définition de son rôle.* » (Meynet & Serrate, 1997, p. 167). Étant donné que d'un côté les représentations établissent une vision collective de la

réalité et que de l'autre elles sont diversifiées, car dépendantes des groupes sociaux, « *leur compréhension peut donc apporter un éclairage intéressant à la problématique du devenir des frontières, car elles reflètent la perception de chaque acteur de la réalité frontalière* » (*ibidem*, p. 174).

Quand les frontières disparaissent, ces effets symboliques de catégorisation sociale peuvent rester, comme le montrent les travaux déjà cités de von Hirschhausen (2023). Par exemple, la chercheuse a étudié les cas de deux communes roumaines à 100 km l'une de l'autre, divisées jadis par la frontière impériale « *fantôme* », et dans lesquelles, encore aujourd'hui, l'accès à l'eau courante est très différent, justement à cause de l'héritage de cette ancienne division territoriale. Parmi les nombreux résultats, von Hirschhausen montre que « *les différences entre les niveaux d'équipement sont pour les habitants eux-mêmes associées à des traits régionaux et renvoient à toute une série de stéréotypes et de représentations de l'autre* » (p. 163). Ainsi, même si la frontière spatiale "n'existe" plus au sens administratif-politique, ces résultats montrent qu'elle a encore un effet sur l'échelle sur laquelle sont spatialisées les images stéréotypées des habitants, d'un côté et de l'autre.

Ces résultats montrent qu'au rythme de l'évolution des représentations – en décalage par rapport à l'évolution institutionnelle – s'ajoutent des rythmes différents de l'évolution des représentations entre les individus et les groupes sociaux. Mais pour ramener cela à la psychologie environnementale, encore une fois, il faut que la discipline puisse reconnaître que « *l'internalisation et l'incarnation ne peuvent pas être simplement supposées ou considérées comme allant de soi, mais doivent être discutées de manière critique en ce qui concerne les tensions, les contradictions et les possibilités de résistance* » (Wagner & McLaughlin, 2015, p. 217, traduit). Dans le chapitre suivant, je tenterai justement d'aborder l'étude des processus de socialisation *à et par* l'espace, en les appliquant à l'objet qui m'intéresse, pour compléter mon approche d'étude du rapport à la frontière.

iv. Socialisation par la frontière, socialisation à la frontière?

Pour conclure cette brève excursion dans le champ des études limologiques, quelques travaux francophones récents se focalisent sur les processus de socialisation en lien avec la frontière étatique et donc sur l'intégration de dispositions, spatiales ou non, qui pourraient être appelées "frontalières".

Les processus de socialisation ont été définis comme la « *façon dont la société forme et transforme les individus* » : « *l'ensemble des processus par lesquels l'individu est construit - on dira aussi "formé", "modélé", "façonné", "fabriqué", "conditionné" - par la société globale et locale dans laquelle il vit, processus au cours desquels l'individu acquiert - "apprend", "intériorise", "incorpore", "intègre" - des façons de faire, de penser et d'être qui sont situées socialement* » (Darmon, 2016, p. 6). Cette définition générale peut se décliner sur deux dimensions (Grafmeyer & Authier, 2015, p. 84-85). En premier lieu, celle de l'intériorisation de valeurs ou normes qui correspondent à un groupe social, ou bien à la société. En ce sens « *en adoptant les manières de penser et d'agir qui leur ont été inculquées dès la petite enfance, les nouvelles générations assurent la pérennité de cultures nationales, mais aussi de sous-cultures spécifiques* ». En deuxième lieu, la socialisation peut être pensée sous l'angle des « *influences mutuelles* » entre individus quand ils entrent en relation ou interaction. Pouvant se positionner à l'interstice de ces deux dimensions par son objet – ville comme cadre socialisateur et lieu de sociabilités –, la sociologie urbaine francophone a pris en ce sens la ville comme un « *espace de socialisation* » (Grafmeyer & Authier, 2015, p. 85). Le travail de Jean Yves Authier (2007, 2012; Authier et al., 2021), dans le sillage des propositions d'Yves Grafmeyer (*e.g.* 1995, 2019) et dans le cadre du Groupe de Recherche sur la Socialisation, montre les fondements spatiaux des processus de socialisation en rapprochant la sociologie urbaine et la sociologie des dispositions, et permet de « *traiter le processus de socialisation dans son rapport à l'espace* » (Authier, 2012, p. 13, cité in Cayouette-Remblière et al., 2019), et donc d'« *interroger et mettre en lumière les dimensions spatiales des processus de socialisation* » (Cayouette-Remblière et al., 2019, p. 6).

Récemment, Joanie Cayouette-Remblière, Gaspard Lion et Clément Rivière (2019) proposent de distinguer entre socialisations *par* et *à* l'espace. Ainsi, la littérature scientifique a montré d'un côté que les dispositions s'incorporent par la fréquentation (pratiques, habitat, *etc.*), différenciée sociale-

ment, de certains lieux, et de l'autre que des différences existent parmi les individus dans les socialisations à l'espace, dans le rapport qui se construit entre eux et ce dernier – en ce sens, acquiert une grande importance l'analyse des processus de socialisation, processus au travers duquel les individus « *intègrent des dispositions à se représenter l'espace, à investir ou éviter certains lieux et à s'y mouvoir et s'y comporter* » tout au long de leur vie (*ibidem*, p. 15).

Pour revenir aux études limologiques, le rapport à l'espace frontalier n'a pas été systématiquement abordé sous le prisme de la socialisation. Même, dans le cadre des études sur les mobilités ou les *border studies*, cette question est souvent absente, car l'on préfère à l'étude des *socialisations* et des *dispositions* une approche basée sur les concepts de *compétence* ou d'*adaptation*. Ainsi, le travail de Yann Dubois (2019; Dubois & Rérat, 2012) offre plusieurs résultats intéressants, notamment sur les modalités de déplacement dans les pratiques frontalières ; il est toutefois questionnable pour l'utilisation du concept de « *compétences socio-spatiales* », directement dérivé de celui de *mode de vie*. L'auteur part du constat qu'« *habiter dans une agglomération transfrontalière demande une série de compétences sociospatiales pour s'y sentir à l'aise* » (2019, p. 403). Ces compétences s'apprendraient par l'expérience de l'espace-frontière, ce qui leur donnerait un statut transversal aux classes sociales — l'auteur n'identifie pas de corrélations entre le ressenti des individus de partager l'une de ces compétences et leur appartenance socio-démographique. Selon l'auteur elles « *renvoient probablement davantage à des aspects liés à la psychologie, à la neurologie ou à des valeurs plus fondamentales* » (p. 414). L'auteur en recense trois sur le terrain transfrontalier bâlois, grâce à des entretiens avec les habitants : « *être à l'aise avec des inconnus, dans des lieux inconnus, et savoir s'adapter facilement* » (p. 414).

Plusieurs interrogations théorico-épistémologiques surviennent à la lecture. Les premières sont liées au statut de ces compétences, et à leurs liens à l'espace frontière. Quelle serait la dimension spatiale de ces compétences ? La réponse semble venir du contexte frontalier : la présence d'une discontinuité spatiale nécessiterait une maîtrise spécifique de quelques *savoirs faire* d'origine mentale ou biologique. Toutefois, il manque une étude étiologique et structurelle de la raison pour laquelle ces compétences seraient plus adaptées pour un espace frontière. Ce qui me porte à un deuxième point : comment distinguer entre le niveau déclaratif — *i.e.* le ressenti des habitants — et le fait que ces compétences soient effectivement un atout pour les habitants frontaliers (et pas pour les autres) ? Cela passerait par la nécessité d'éclaircir la relation entre ces compétences et les dispositions acquises *via*

les processus de socialisation — ainsi qu’avec la notion de *capital*, par ailleurs mobilisée dans le texte. L’impression est celle d’un *flou* théorique entre le plan socio-cognitif et le plan socio-structurel, à cause d’une conception du plan *psychologique* comme complètement indépendant du plan *social*. L’auteur affirme ainsi que, étant donné que « *l’aisance n’est pas apparue dépendante du niveau d’études ou du salaire, mais renvoyait avant tout à des caractéristiques individuelles* », « *cette compétence, ou ce manque de compétence, est ancrée dans la manière d’être de chacun et renvoie à des éléments liés à la psychologie, voire au mode de vie* » (p. 409).

Dans une perspective opposée, le travail de thèse de Garance Clément (2018) insiste sur les liens entre ces niveaux — cognitif et social —, grâce à une approche dispositionnaliste. En se concentrant encore une fois sur les mobilités transfrontalières, son travail est un exemple d’étude des dispositions acquises *par* la frontière, car il cherche à expliquer « *par quels mécanismes sociaux la vie en milieu frontalier peut contribuer à forger des dispositions favorables à une migration résidentielle transfrontalière* » (*ibidem*, p. 294). En ce sens, les résultats de son travail montrent que le rôle des trajectoires, et donc des positions sociales des individus, est primordial pour comprendre les processus de socialisation qui adviennent sur et par l’espace-frontière. Par exemple, dans un article récent (2022) elle montre que certaines dimensions sociologiques façonnent les modalités de franchissement de la frontière des individus, qui à leur tour contribuent à structurer leur rapport à l’État. En ce sens, la chercheuse montre que la socialisation à des pratiques frontalières dès le plus jeune âge ne porte pas à une seule et unique conception des frontières pour les individus, que l’on pourrait imaginer être celle d’une frontière ouverte, franchissable ou inexistante tant sur le plan matériel que sur celui plus symbolique du rapport à l’État et à ses limites. Les images sont bien plus variables, et les pratiques spatiales frontalières doivent être considérées comme co-agissantes dans les processus de socialisation avec d’autres instances socialisatrices, telles que le contexte familial, par exemple. En somme, le travail se focalise sur la façon dont la frontière, présente sur l’espace de vie des enquêtés, provoque ou influence les processus de socialisation (à l’État notamment).

La perspective portée par Clément pour ce qui concerne les processus de socialisation frontaliers permet aussi d’aborder la question des inégalités des franchissements de frontière (Clément, 2015). Travaillant sur la trajectoire de deux Lillois qui s’installent dans les communes frontalières belges, l’auteure montre en premier lieu que les significations liées au changement de résidence, portées par

les deux migrants, sont différentes, et associées à la position sociale des deux enquêtés. Il s'agit dans ce cas de souligner que les frontières post-Schengen sont ouvertes pour certains et pas pour d'autres, ce qui redonne de l'importance au rôle socio-politique de division et de territorialisation de la frontière étatique. Le cas belge est en ce sens éclairant, car les autorités exigent un minimum de ressources pour que les migrants soient acceptés comme nouveaux résidents sur leur sol.

En somme, en parcourant les propositions récentes issues du champ des études spatiales ou des *border studies*<sup>44</sup>, au-delà de ces deux exemples opposés présentés ici, mon impression plus générale est que la littérature s'est beaucoup concentrée sur la socialisation *par* la frontière et les espaces-frontières, mais moins sur la question de la socialisation *à* la frontière comme objet géographique. Si ces travaux centrés sur les dispositions – contrairement à ceux centrés sur les compétences individuelles – fournissent de nombreuses pistes pour l'étude des processus de socialisations liés à la population qui franchit la frontière (frontaliers, migrants), reste peu étudiée la socialisation *à* la frontière, et donc la façon dont les individus qui vivent un espace frontalier « *intègrent des dispositions à se représenter* » la frontière, à l'« *investir* », ou à « *éviter* » son franchissement, ainsi qu'à la pratiquer, l'utiliser pour ses fins, *etc.* (Cayouette-Remblière et al., 2019, p. 15). Ce constat est donc important pour mon travail de thèse, qui souhaite montrer qu'une approche psychosociologique peut compléter cette littérature récente.

v. Les « *images sociales* » de la frontière comme produit des représentations sociales

Si jusque-là je me suis concentré sur la frontière comme objet historique, sociologique, ou bien sur la façon dont le rapport à la frontière se construit par la socialisation, je souhaite maintenant me questionner sur la façon dont l'intériorisation d'une image de frontière peut être étudiée. J'ai déjà abordé à plusieurs reprises l'idée que l'analyse des représentations sociales est primordiale pour saisir le plan phénoménologique-herméneutique du rapport à la frontière.

---

<sup>44</sup> La thèse de Clément (2018) offre (p. 67 et suivantes) une discussion de l'hypothèse d'une « *socialisation frontalière* », que je ne restituerai pas ici dans sa complexité, et restitue quelques travaux supplémentaires.



C'est principalement par l'étude des « *images sociales* » de la frontière et de leur mobilisation dans le discours que cela sera effectué dans mon travail. Pascal Moliner (1996, p. 145), en partant du concept d'*objectivation* proposé par Moscovici (1961), définit l'*image sociale* comme « *l'ensemble des caractéristiques et des propriétés que les individus attribuent* » à un objet social, que l'on peut recueillir « *lorsque l'on demande aux individus de produire une description de l'objet* ». Pour Moliner, « *l'image sociale d'un objet constitue la réalité de cet objet pour un groupe donné. Cette réalité construite est le produit des représentations sociales mises en œuvre par les individus pour appréhender l'objet* » (p. 150). Ces images constituent donc « *la forme sous laquelle certains objets sociaux existent dans l'univers cognitif des individus* » — l'on parle, alors, de leur « *composante descriptive* » — et permettent aux individus, à ce titre, de se positionner sur l'élément en question et de « *porter un jugement* » sur ce dernier — « *composante évaluative* » (p. 146,154).

Ces images changent dans le temps selon l'expérience de l'objet que fait l'individu, le long de sa trajectoire. Cette expérience ne prend cependant pas la forme d'une simple interaction avec l'objet social en question. Moliner considère les images sociales comme le fruit de processus individuels, qui sont toutefois ancrés à des « *savoirs préalables communs* » majoritairement issus des représentations sociales (p. 146). En ce sens, si la base du savoir sur laquelle l'image sociale repose est partagée au sein d'un groupe social, celle-ci est modulée à la fois par l'insertion dans les structures sociales des individus et par leurs expériences individuelles de l'objet en question contextualisées socialement. En d'autres termes, plus les individus sont proches socialement — s'ils se situent dans les mêmes groupes sociaux —, plus ces processus individuels de concrétisation imagée de la représentation – et donc *in fine* les images sociales qu'ils intègrent — se ressembleront.

La frontière se prête tout particulièrement à être étudiée dans cette perspective. Il s'agit en effet d'un objet social complexe par son fonctionnement, auquel les individus habitant l'Eurométropole sont confrontés quotidiennement, bien que de manière différente selon leurs ancrages sociaux, leur condition familiale et professionnelle, mais aussi selon leur âge.

Un ouvrage paru il y a une dizaine d'années propose, *via* plusieurs contributions, d'analyser les représentations et les images sociales<sup>45</sup> du transfrontalier ou des travailleurs frontaliers (Koukoutsaki-Monnier, 2011), notamment dans les régions du nord et de l'est de la France (Bolzman, 2011; de Bres & Franziskus, 2011; Hamman, 2011; Perrin, 2011; Wille, 2011). D'autres recherches montrent la complexité de ces images, notamment pour le cas des travailleurs frontaliers exerçant dans un contexte pour lequel le même emploi est mieux rémunéré si l'on se réfère au salaire moyen du côté français de la frontière (*cf.* Latté, S., & Hupfel, S., 2018). Encore, une thèse récente (Chen, 2021) analyse les représentations associées à la « *navette transfrontalière* », et se concentre donc sur le vécu du trajet trans-frontière des travailleurs qui le parcourent régulièrement. Ces recherches toutefois ne se concentrent pas sur les images de l'objet social *frontière*, et n'ont pas vocation à questionner comment ces images naissent et changent dans le temps, ni comment cet objet est, finalement, appréhendé par les individus grâce à ces images. Même dans les travaux qui, en géographie ou science régionale, se positionnent sur le plan analytique des représentations sociales (*e.g.* Considère & Perrin, 2016), les images sociales que les habitants frontaliers non-experts<sup>46</sup> ont de la frontière ne sont pas abordées, sinon accessoirement et de manière superficielle *via* des méthodologies souvent peu adaptées à questionner le niveau psychosociologique. Ceci est probablement dû au fait que le concept de *représentation sociale* est mobilisé dans ces travaux plutôt pour répondre à des questionnements adressés à l'analyse des mécanismes de construction institutionnelle et politique de la réalité de la frontière, plutôt que pour étudier l'*espace vécu* (au sens de Lefebvre, 2000 [1974]).

L'intérêt d'aborder ces images sociales est pourtant important. En effet, pour reprendre Moliner, « *puisque nous posons que les images sociales constituent la forme habituelle de notre rapport au réel, nous devons supposer que nos conduites s'organisent en fonction de ces images et non en fonction des objets eux-mêmes* » (1996, p. 151). En ce sens, chercher à recueillir les images sociales permet d'accéder à la

---

<sup>45</sup> Les auteurs du livre n'appliquent pas la théorie proposée par Moliner (1996), toutefois je considère que plusieurs liens peuvent être tissés entre ces deux travaux. Dans les contributions du volume, en effet, il est question de comprendre l'image des travailleurs frontaliers, les représentations qui sont associées à ces figures, ainsi que d'identifier les positionnements discursifs et d'action envers ces derniers.

<sup>46</sup> J'entends par là des citoyens *lambda*, et non pas des personnes exerçant un métier lié à la frontière ou à sa gestion administrative (élus, urbanistes, travailleurs frontaliers, *etc.*).

réalité phénoménologique “profane” de la frontière, celle du point de vue de l’habitant, qui est associée à ses modes de productions et d’appropriations – l’*espace vécu*. Cela permet aussi de contextualiser les jugements de valeur et les positionnements discursifs des personnes lorsqu’on les interroge sur la “réalité” de la frontière, et quand on leur demande leur avis sur sa forme et sur le *nomos* qu’elle assume tant sur le plan géographique que sur le plan administratif et politique.

Il s’agira donc, dans un premier temps, d’interroger le contenu des images sociales de la frontière qui émergent des entretiens. Ensuite, je questionnerai la façon dont celles-ci deviennent un support figuratif qui participe aux processus d’*ancrage* des représentations sociales, contribuant à générer et organiser les prises de positions individuelles (Doise, 1985). En ce sens, leur *composante évaluative*, celle qui permet l’utilisation des images pour prendre position sur l’objet et l’insérer dans un système de valeurs, sera analysée.

Si ces images sociales seront abordées sur le plan phénoménologique-herméneutique - afin de comprendre la “réalité” de la frontière pour les individus, elles seront ensuite analysées dans leur rôle de régulation sociale intergroupe, complétant le premier plan d’analyse par un deuxième, d’inspiration matérialiste. Je me questionnerai donc sur l’utilité évaluative des images sociales en circulation, en identifiant le recours à ces images dans le discours, et les thématiques argumentatives auxquelles elles sont associées. En outre, j’interrogerai le statut des images sociales en circulation dans une société par l’étude de l’institutionnalisation de ces images, qui deviennent donc objet de communication officielle et politique, ce qui souligne la distance entre le plan du *vécu* et du *conçu* (Lefebvre, 1974).

#### vi. La mémoire collective comme concept psycho-sociologique

Dans le chapitre précédent, j’ai introduit rapidement le concept de mémoire collective pour expliciter la conception spatiale de Maurice Halbwachs. Il s’agit maintenant de mieux l’approfondir. L’étude de la mémoire collective se situe à la limite entre psychologie et sociologie, grâce notamment à l’approche fondatrice initiée par Halbwachs, qui cherchait à rester dans le sillon durkheimien pour

l'étude des liens entre structures sociales et cognitives<sup>47</sup>. Plusieurs phases ont été identifiées par la critique spécialisée dans le développement du concept chez l'auteur. Ici, je me rapporte à la chronologie proposée par Marie Jaisson (1999, 2008), qui s'interroge sur la genèse de la notion de *mémoire collective* et sur son évolution. Celle-ci est considérée comme une relecture de la sociologie durkheimienne et des philosophies bergsonienne et leibnizienne, et s'articule en deux étapes, séparées par la publication de la *Topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte* en 1941.

Dans la première étape, coïncidant avec le travail du sociologue dans les années 1920 et qui correspond à l'ouvrage *Les cadres sociaux de la mémoire* (1994 [1925]), le principal objectif de Halbwachs est de démontrer que la mémoire peut être envisagée comme fait social, au sens durkheimien. Ce choix est fait en opposition à une étude plutôt idéaliste des phénomènes de réminiscence, notamment portée par Henri Bergson (1896). Les points de désaccord concernent la dimension purement individuelle que Bergson attribuait à la mémoire — en différenciant les phénomènes de stockage psychobiologiques d'un côté, et les phénomènes de stockage d'images tirées d'expériences personnelles de l'autre. Halbwachs, lui, cherche en revanche à saisir la nature sociale de la mémoire, en identifiant les *cadres sociaux* comme des prérequis du souvenir individuel et comme points d'ancrage de la mémoire collective.

En suivant l'idée des *représentations collectives* de Durkheim, la mémoire collective peut donc s'accorder à la pensée dominante et contribuer à maintenir une société, tout en se déclinant dans une hétérogénéité socio-structurale : Halbwachs montre par son travail qu'on peut parler véritablement de mémoires différentes selon les groupes et selon les positionnements individuels. Les cadres sociaux sont en effet pensés par Halbwachs comme les facteurs qui composent le rapport entre mémoire individuelle et collective, et donc entre les individus et leurs positions dans la société : « *nos souvenirs ne seraient pas comme autant d'images séparées, enfilées les unes à la suite des autres comme les perles d'un collier : il y aurait continuité de l'une à l'autre. Et c'est bien, si l'on veut, d'un espace, d'un temps, d'un milieu social continu qu'elles nous présenteraient en quelque sorte le reflet mouvant* » (Halbwachs, 1994, p. 101 cité in Beaubreuil, 2011). L'échelle groupale semble être pertinente pour saisir scientifiquement ce lien entre cadres sociaux et mémoire, et cela, comme le souligne Thomas Hirsch, est un

---

<sup>47</sup> Cf. sous-chapitre 1.B.

apport original à l'approche durkheimienne (Halbwachs, 2015 [1938/1942], p. 300, note 4). Ce qui distingue la démarche de Halbwachs est de privilégier l'échelle groupale comme focale d'analyse naturelle des faits sociaux, car

(...) en dehors des individus, ce qui est donné encore, ce sont les groupes qu'ils constituent, les divers genres d'associations où ils sont pris. Or c'est un fait que ces groupements par eux-mêmes ont la vertu de créer des genres de pensée et d'action qui n'existeraient pas autrement. Puisqu'ils s'expliquent, non par les individus pris à part, mais par leur groupement, pourquoi ne point voir en eux des réalités qui ne se ramènent pas aux manières de penser et d'agir individuelles, qui sont d'un autre ordre, et nous transportent sur un autre plan de la réalité? (...) Nous restons (...) dans le domaine des faits observables, des hommes, des individus si l'on veut, mais tels qu'ils se présentent à nous naturellement, c'est-à-dire rapprochés et associés en groupes.

(Halbwachs, 2015 [1938/1942], p. 104,105)

Il est en outre intéressant de souligner ici, comme le fait Jaisson (1999, 2008), que la critique à la conception bergsonienne de la mémoire correspond à un dépassement de l'opposition entre individuel et collectif et de celle entre individuel et social<sup>48</sup>. Toujours selon Jaisson, ce dépassement serait lié à la volonté de contribuer à la naissance d'une *psychologie collective*<sup>49</sup> qui puisse étudier la mémoire dans sa nature individuelle et sociale. Comme je l'ai montré dans le chapitre 1, cette psychologie collective ressemble beaucoup à la discipline souhaitée par Durkheim et Mauss (1903) pour saisir les rapports entre structures mentales et sociales. Si cette approche, basée sur la « *reconnaissance du psychique social* » reste compatible avec les approches philosophique et biologique à l'étude des faits psychiques<sup>50</sup>, car elle les complète, c'est justement avec la « *psychologie introspective* » de Bergson que le conflit épistémologique est inconciliable (Halbwachs, 2015 [1938/1942], p. 59). En effet cette dernière perspective ne reconnaît pas que « *notre psychologie soit toute pénétrée d'éléments collectifs* » et pense aux représentations comme à des phénomènes individuels (*ibid.* p. 45).

---

<sup>48</sup> Je souhaite souligner ici que j'ai en revanche retrouvé cette distinction entre intérieur et extérieur dans la grande majorité des théories psychologiques du lien entre individu et environnement (*cf.* chapitre 1), ce qui montre l'actualité du débat entre sciences sociales et cognitives actuelles.

<sup>49</sup> Comme je l'ai déjà affirmé, il faut contextualiser ce terme dans le champ sémio-scientifique de l'époque.

<sup>50</sup> Pour utiliser un terme contemporain, l'on pourrait parler de *cognition*.

C'est après la publication des *Cadres sociaux* (1925), avec l'écriture de la *Morphologie Sociale* (1938) et grâce au dialogue interdisciplinaire, notamment avec l'histoire, que la notion de mémoire collective a évolué chez Halbwachs. Les révisions des années successives portent à une deuxième approche qui se focalise principalement sur les notions de *temps* et d'*espace*, et sur leur rapport avec les souvenirs individuels sociaux.

Pour ce qui concerne la dimension temporelle, les critiques que l'ouvrage de 1925 avait suscitées — notamment dans la lecture de Marc Bloch — étaient concentrées sur les rapports entre histoire et mémoire collective, et plus spécifiquement sur l'idée que cette dernière puisse se différencier sur des dimensions groupales. Pour Bloch (1925), cette idée était questionnable, notamment concernant la transmission des contenus de la mémoire collective dans un groupe aux générations suivantes, et le rapport entre ces mémoires groupales/profanes et la mémoire institutionnalisée/l'histoire nationale. Pour le dire autrement, comment les mémoires collectives qui circulent dans une société peuvent-elles s'unifier ou s'assembler dans une mémoire nationale, plus en lien avec l'histoire institutionnalisée ?

Pour répondre aux critiques historiennes et pour se positionner sur les phénomènes d'unification des mémoires collectives, la dimension temporelle dans l'ouvrage posthume *La mémoire collective* (1950) passe de l'idée d'un « *temps unique* » à envisager une « *double nature du temps : un temps du fait vécu, qui est un temps permanent et social, et un temps de la conscience, qui est propre aux groupes, le temps collectif* » (Jaisson, 1998, p.168). Elle rend compte de la différence entre le cadre du temps large et sociétal (*temps social*) et le temps des groupes (*temps collectif*) : si le premier est transversal, le deuxième dépend de la morphologie sociale. Cette distinction permet à Halbwachs non seulement de répondre aux critiques de Bloch, mais lui offre un point d'ancrage pour se positionner sur la question de la coexistence et de l'unification des mémoires collectives : « *la pluralité des mémoires collectives se traduit désormais en pluralité des temps des groupes sociaux, dont la dernière instance d'unification est le temps social sur lequel se fonde la mémoire. Mais à chaque groupe social correspond un temps spécifique, autonome par principal à l'égard des autres formes de temps sociaux* » (Jaisson, 2008, p. 88). Comme le souligne encore Jaisson (2008), les cadres sociaux dans cette deuxième approche passent d'un simple rôle de générateurs performatifs des mémoires/représentations collectives à un

rôle beaucoup plus complexe : les cadres projettent leur influence sur toutes les dimensions qui participent à la mémoire, dont les dimensions temporelles — *cadres sociaux temporels* — et spatiales — *cadres sociaux spatiaux*. Au fil de ces évolutions dans la réflexion sur l'interaction des dimensions temporelles et spatiales dans les mécanismes de la mémoire collective, le rapport entre mémoire individuelle et collective est donc pensé par Halbwachs dans des termes systémiques :

Nous dirions volontiers que chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective, que ce point de vue change suivant la place que j'y occupe, et que cette place elle-même change suivant les relations que j'entretiens avec d'autres milieux. Il n'est donc pas étonnant que, de l'instrument commun, tous ne tirent pas le même parti. Cependant lorsqu'on essaie d'expliquer cette diversité, on en revient toujours à une combinaison d'influences qui, toutes, sont de nature sociale.

Halbwachs, [1950] 1997, p. 33.

Suite à une période, dans les années 60 et 70, dans laquelle le travail de Maurice Halbwachs a été assimilé à la sociologie durkheimienne, l'intérêt pour son point de vue sur la mémoire s'accroît notamment à partir des années 1990 en sociologie (Hirsch, 2016). Ceci advient grâce notamment à la réédition des *Cadres* et de la *Mémoire collective* édités par Gerard Namer, qui avait déjà publié un ouvrage avec l'ambition de reprendre les théories de Halbwachs en sociologie de la mémoire (1987).

Dans les années 2000, une deuxième vague d'études et de propositions théoriques, permettent de raviver l'intérêt pour le concept de mémoire collective, en psychologie sociale cette fois. Le champ s'y intéresse notamment pour le lien entre *mémoire* et *représentations sociales* - lien qui avait déjà été travaillé par Halbwachs - ainsi que pour l'étude l'attachement symbolique à un espace. C'est dans les théories et les recherches classiques sur les représentations sociales que nous trouvons déjà un rapprochement avec la théorie de la mémoire collective : Serge Moscovici (*e.g.* 1984), qui a fondé en psychologie l'étude des représentations sociales, fait référence à la mémoire dans l'analyse de la genèse et du changement de celles-ci. Le processus d'*ancrage*, par exemple, permet l'intégration de nouvelles connaissances dans celles contenues dans la représentation, et suppose donc un noyau figuratif dans la mémoire d'un groupe social. L'*objectivation*, qui organise, ordonne et schématise les éléments importants concernant l'objet de la représentation, a également besoin d'un noyau figuratif déjà présent dans la mémoire.

Si ces premières propositions restent vagues, Jean Viaud, (2002, 2003b) propose une tentative de systématisation des liens épistémologiques entre le concept de mémoire collective et la théorie des représentations sociales. Pour Viaud (2003b), premièrement, mémoires collectives et représentations sociales font toutes les deux parties des processus ordinaires de communication et de la pensée représentationnelle. Deuxièmement, le rôle de l'appartenance groupale est important dans les deux cas : les réflexions de Halbwachs sur la circulation de plusieurs mémoires collectives selon les groupes sociaux font échos notamment à l'approche dynamique d'étude des représentations sociales (porté par l'École de Genève, *e.g.* Doise & Palmonari, 1986), sensible aux effets des positionnements sociaux dans la variation des contenus des représentations (*cf.* sous-chapitre suivant). Troisièmement, le langage et son rôle dans les processus de significations sont mis en avant dans les deux approches.

L'ouvrage *La mémoire sociale*, coordonné par Stéphane Laurens et Nicolas Roussiau (2002) permet de parcourir les travaux d'inspiration psychosociale qui montrent empiriquement les articulations entre mémoire et représentations. Certains d'entre eux soulignent les différentes appropriations des événements passés par les individus et les groupes sociaux *via* la mémoire collective groupale (Emelyanova, 2002; Rateau & Rouquette, 2002). D'autres, questionnent les liens entre ressentis identitaires et mémoire collective (Dargentas, 2002; De Rosa & Mormino, 2002), en y incluant la dimension spatialisée des contenus mémoriels (de Alba, 2002). Encore, des travaux montrent les mémoires collectives à l'échelle d'un groupe social ou d'une classe sociale (Soubiale, 2002), en interrogeant les liens entre sentiments d'appartenance à ces structures et contenus mémoriels mobilisés dans la quotidienneté (Wagner & Kronberger, 2002).

Trois articulations d'une étude psychosociale des phénomènes de mémoire collective sont donc possibles, selon Viaud (2003b). En premier lieu, « *la mémoire constitue une re-présentation de l'absence* » car « *nos représentations actuelles se constituent et s'actualisent à partir d'éléments du passé* » (*ibidem*, p. 17). Il y a ensuite l'étude de la mémoire collective comme représentation sociale de l'histoire, qui rejoint l'idée de Halbwachs, déjà présente dans *Les Cadres Sociaux* et dans la réponse aux critiques historiennes, d'un rapport entre mémoire collective et histoire. Pour conclure, et cette troisième perspective m'intéresse tout particulièrement dans cette thèse, Viaud envisage une articulation entre les différents discours mémoriels portés par les différents groupes sociaux et les pratiques so-



ciales de ces groupes : « *il devrait être possible de constater dans quelle mesure l'articulation des pratiques et des représentations contribue également à la problématique générale du lien social et des relations symboliques [et donc de domination par exemple NDLR] entre les groupes sociaux.* » (p. 24). Il devient donc intéressant de comparer et de mettre en relation ces contenus mémoriels différents selon les groupes d'appartenance, comme des versions historiques différentes qui viennent s'adapter ou s'opposer à l'histoire institutionnalisée, hégémonique (Viaud, 2002).

Le travail sur la mémoire spatialisée de Valérie Haas (1999, 2004, 2012) complète cette perspective, car s'organise autour de l'idée que la mémoire collective peut être un concept utile à comprendre les liens entre groupes sociaux et ville, notamment sur la lignée des études sur les représentations sociales de la ville (Milgram & Jodelet, 1976 ; Jodelet, 1982). Pour prendre un exemple, dans ses recherches sur la ville de Vichy, Haas (2004) montre que son image est, d'un côté, liée négativement aux années du régime de Pétain, et de l'autre fortement ancrée à son identité touristique liée aux instituts thermaux. Cette image contrastée s'ancre dans les représentations des habitants, car « *différentes périodes historiques ont véhiculé différentes phases d'appréhension du régime de Vichy, au cours du temps* » (Haas, 2004, p. 628). Pour chercher un exemple visible de cet ancrage mémoriel, dans une des phases de recherche la chercheuse demandait aux enquêtés de construire une « *carte de visite* » avec des lieux que les habitants enquêtés auraient conseillé de visiter à un ami-touriste de passage à Vichy. Les résultats montrent que les habitants excluaient certains éléments urbains - connotés historiquement comme appartenant à la période du Régime - du parcours conseillés aux non-vichyssois. Si ce sont donc seulement les éléments/bâtiments liés à l'histoire thermique de la ville qui émergent dans ce contexte, il n'en était pas autant lorsque les habitants devaient présenter la « *Vichy historique* », où apparaissait bien le bâtiment abritant la résidence de Pétain, par exemple. Ces résultats soulignent la dimension fortement axiologique de la mémoire dans l'"utilisation" discursive qui en est faite par les habitants, ainsi que sa mobilisation différenciée selon le contexte de positionnement.

À la lumière de ces évidences, Haas et Jodelet (2007, 2014) proposent de distinguer deux dimensions pour ce qui concerne les interprétations psychosociologiques du concept de mémoire collective. La première, distributive, considère que la mémoire collective est partagée par les membres de tout groupe social. Les éléments contenus dans la mémoire sont donc le résultat d'une socialisation, d'un partage qui se fait de différentes manières, du contact avec la famille à l'influence des médias. La

seconde, de type interactif, décrit la mémoire collective comme dérivant de l'interaction sociale et affirme que son contenu, et donc la "connaissance" du passé, sont le résultat d'un processus quotidien de reconstruction par les membres d'un groupe social. Cette dernière interprétation met donc davantage l'accent sur le rôle actif du groupe dans la formation et la récupération des éléments contenus dans la mémoire collective, qui ne sont donc pas simplement partagés, mais co-construits.

vii. Deux propositions pour aborder la mémoire collective de la frontière en Alsace

Ce deuxième point de vue porté par Haas et Jodelet, couplé à la troisième proposition de Viaud, me semble être le plus intéressant pour mobiliser le concept de mémoire collective dans cette thèse. Pour rester sur un niveau positionnel je pense, en effet, que l'analyse de différents points de vue mémoriels sur la frontière, propres aux groupes, doit s'associer à une analyse de la façon dont les individus utilisent et portent ces contenus mémoriels. Toujours Viaud souligne ce point en reprenant l'idée bourdieusienne d'universalisation des points de vue individuels :

*Comme le précise Bourdieu (1994, 1997), certains groupes ou individus s'emploient à faire considérer leur propre point de vue comme un point de vue universel « [...] et qui, à cette fin, réalisent un travail d'universalisation de leur point de vue particulier (à travers lequel s'affirme d'ailleurs leur reconnaissance de l'universel, dans la logique, bien souvent, de l'hommage que le vice rend à la vertu, mais qui contribue réellement au progrès de l'universel) » (Bourdieu et Haacke, 1994, p. 68). (...) Ce qui confère à ces représentations une partie de leur [efficacité] et leur ancrage dans les groupes a à voir avec la manière dont ce qui, jusque-là, était informulé, latent ou préoccupant chez l'individu, peut rencontrer une représentation disponible. Autrement dit, cette représentation légitimée du passé permet non seulement la reconnaissance du groupe mais aussi à chaque individu de se constituer en tant que tel au travers de l'histoire de son groupe. Cette proposition reprend un credo d'Halbwachs (1925, NDLR) : l'appartenance d'un individu à un groupe est une condition de la possibilité de tenir un discours de mémoire individuel.*

Viaud, 2003b, p. 27-28.

Les propositions théoriques d'Alain Clémence (2002) sur les liens entre représentations sociales, pensés comme principes organisateurs (e.g. Doise, 2005), et mémoire collective complètent les points de vue portés par Viaud, Haas et Jodelet. En partant du fait que « *la pensée représentative s'élabore sur des questions qui sont l'objet d'un enjeu* » il souligne que, pour ce qui concerne aussi la mémoire collective, « *les agents sociaux abordent l'information qui est diffusée à partir de points de vue différents* » (*ibidem*, p. 57), qui doivent être contextualisés dans les rapports de domination entre groupes sociaux. Cela porte les individus, selon leur positionnement, à “utiliser” les contenus mémoriels différemment, selon leur rapport au contexte normatif, au même titre que les valeurs, les croyances, qui sont portés dans le cadre des représentations sociales. Les contenus de mémoire collective, “sélectionnées” par et *via* le groupe, fonctionnent donc bien sûr comme des *repères communs*, qui orientent la pensée du groupe, mais sont aussi mobilisés dans les prises de positions qui fondent, dans le cas de groupes qui sont dans une relation de pouvoir différente, les rapports de dissension ou d'opposition au consensus.

Ces perspectives questionnent, tout autant que les critiques formulées par Bloch à Halbwachs<sup>51</sup>, la circulation de mémoires collectives différentes dans une société, ou dans mon cas d'étude, sur un terrain particulier. Quelques travaux historiques, notamment portés dans le cadre des études sur les *lieux de mémoire* au sens de Pierre Nora (1997)<sup>52</sup>, soulignent les luttes et les débats qui encerclent certains objets, bâtiments ou événements/périodes historiques. La création d'un récit sur le plan national passe par une institutionnalisation sélective de la mémoire – ou d'une mémoire particulière, choisie par rapport à d'autres en circulation. En ce sens doivent être abordées la production et l'appropriation de la part d'un État de lieux et monuments, qui servent à donner une interprétation “officielle” du fait historique (cf. Violi, 2014) : cela participe grandement à la construction sociocognitive du rapport des individus à certains objets géographiques qui sont connotés par cette mémoire “officielle” - en prenant en considération le rapport entre les individus et l'État, selon leur positionnement social.

---

<sup>51</sup> Cf. *supra*.

<sup>52</sup> J'ai déjà cité le travail de Jean-Marie Mayeur (1997) sur la frontière franco-allemande en Alsace qui s'insère dans ce cadre.

Un premier aspect intéressant pour ce travail de thèse découle de ces propositions théoriques, quant à l'utilisation du concept de mémoire collective. Il sera fondamental, en tenant compte de l'ancrage historiquement important de mon objet d'étude, de prendre en examen l'utilisation que les institutions étatiques font de contenus mémoriels quand ils se rapportent à la frontière d'état. Cela participe à l'approche que je souhaite porter à l'étude du *rapport* des individus à la frontière<sup>53</sup>, en incluant une analyse d'inspiration matérialiste des phénomènes de production et appropriation de l'objet géographique, qui vient compléter l'analyse sur le plan phénoménologique-herméneutique. Notamment, cela permettra de comparer discours officiel et mémoires locales, ainsi que de saisir des rapports de domination entre mémoires (plan matérialiste) qui peuvent fonder la relation individuelle (plan phénoménologique-herméneutique) à l'objet.

Un deuxième aspect qui découle du lien entre théorie des représentations sociales et mémoire collective, à prendre en compte dans le cadre de ce travail de thèse, concerne la symbolisation et son rôle dans la mémoire collective. Mais que signifie que la mémoire collective est connotée par des processus symboliques ? Le terme *symbolique* est utilisé dans cette littérature psychosociale sans qu'il soit réellement défini. L'impression est que sous le terme *symbole* il y ait la formule générique *aliquid stat pro aliquo* (quelque chose qui est à la place d'autre chose), définition bien trop générale – et trop proche de celle de *signe* ou de *signifiant* – pour être employée sans la questionner. Afin de garder une terminologie similaire à l'échelle de la thèse, et en reprenant ce que propose Umberto Eco (1984, p. 253), j'emploierai ce terme – *symbolique* – pour indiquer un mode de production de sens spécifique : le mode symbolique. En effet, tout signe n'est pas symbole. Le mode symbolique est un mode spécifique de production de sens dans lequel la relation signifiant/signifié se structure sur des propriétés qui ne dépendent plus strictement du signifiant. Par une montée en généralité, le signifiant prend un nouveau signifié abstrait, plus large, complexe et éloigné du signifiant original. Ce processus dépend des « *encyclopédies* » (*cf.* encadré n.2), plus ou moins partagées, qui définissent les possibilités limitées selon lesquelles le décodage d'un symbole est possible. Eco (1984) prend l'exemple de la roue d'un char, qui avec le temps assume une série de signifiés qui ne sont plus liés intrinsèquement à sa nature matérielle.

---

<sup>53</sup> *Cf.* 2.A.i.

*Une roue de char peut être utilisée ostensiblement comme un exemple pour la classe des roues (comme enseigne d'un magasin de chars), un échantillon (...) pour le monde rural archaïque (comme enseigne d'un restaurant du terroir), comme stylisation pour le siège du Rotary Club. Mais en élaborant le mode symbolique, je peux décider non seulement de le présenter mais aussi de le reconnaître (...) comme caractérisé par certaines propriétés : la circularité, la capacité à rouler tendanciellement jusqu'à l'infini (...) la symétrie des rayons qui lient le moyeu au centre. Ces propriétés sont sélectionnées au détriment d'autres que le mode symbolique "décide" de ne pas considérer (par exemple, que la roue est en bois, que c'est un produit artificiel, qu'elle se salit par le contact avec la terre, qu'elle est liée métonymiquement au bœuf, au cheval, à l'âne, etcetera). Mais en parlant des propriétés sélectionnées, l'on peut décider que l'encyclopédie reconnaisse – même si de manière équivoque – ces mêmes propriétés à des entités de contenus qui ne seraient pas interprétables autrement, et donc qui ne seraient pas facilement traduisibles dans d'autres signes : par exemple le temps (qui est circulaire, qui avance), la divinité (qui est totalement symétrique et proportionnée) (...) La roue peut donc me renvoyer à toutes ces entités en même temps (...). Là, j'utilise la roue selon le mode symbolique.*

(Eco, 1984, p. 252 – 253, traduit)

Pour comprendre la portée symbolique de la mémoire collective en phase d'analyse, notamment en lien avec le rapport à l'espace, il est donc primordial d'appliquer ce point de vue aux contenus mémoriels. Mobiliser dans le discours ou bien sur un monument (*cf.* figure 19) un contenu lié à la libération de Strasbourg, comme le serment de Koufra en 1941 prononcé par le général Leclerc et sa "réalisation" par l'entrée dans la ville de la deuxième division blindée des FFL en 1944 peut se comprendre sur deux plans.

En premier lieu, on peut l'analyser en l'utilisant comme un exemple d'une catégorie historique - par ex. pour signaler un événement plus grand qui le contient, tel que la deuxième guerre mondiale ou la phase de la libération de France. On peut le mobiliser aussi comme échantillon pour signaler un événement qui signifie quelque chose de marquant, d'important, comme le fait que Strasbourg, à la différence d'autres localités alsaciennes, « *n'a pas été libérée par les soldats Américains* », mais bien par la 2<sup>ème</sup> DB.

Ou bien, ce contenu peut être utilisé *via* le mode symbolique pour signifier autre chose, qui reprend certaines propriétés accordées à ce contenu mémoriel en les généralisant. Par exemple, l'épisode du serment de Koufra et son accomplissement par Leclerc peut signifier le statut intemporel de

« *l'identité française de la ville* », en s'opposant au discours des institutions locales qui prônent aujourd'hui pour une intégration toujours plus forte envers l'Allemagne. Encore, il peut être mobilisé pour signifier le « *caractère démocratique et européen de Strasbourg* », ville des droits de l'homme qui est libérée du « *totalitarisme nazi* »<sup>54</sup> grâce à l'aide « *fraternelle* » des alliées (cf. figure 18). Dans les deux cas, en lien avec les observations psychosociologiques citées, le contenu mémoriel est mobilisé en soutien d'une prise de position – discursive ou non.

Mais dans le deuxième cas de figure, la prise de position se fait sur un sujet plus large et général grâce à la mobilisation d'un contenu mémoriel utilisé comme un signifiant qui est dans un « *rapport vertical* » avec son signifié : « *il y a conscience d'une sorte de rapport vertical entre la croix et le christianisme : le christianisme est sous la croix, comme une masse profonde de croyances, de valeurs et de pratiques plus ou moins disciplinée au niveau de sa forme. Ainsi, « la conscience symbolique voit le signe dans sa dimension profonde, on pourrait presque dire : géologique, puisqu'à ses yeux, c'est l'étagement du signifié et du signifiant qui constitue le symbole* » (Barthes, 1962, p. 207).

En ce sens, suivant Roland Barthes (1962, p. 206-207), outre à la relation « *symbolique* » que je viens d'évoquer (dans laquelle un signifiant et un signifié sont associés), il est fondamental de prendre en compte deux autres relations que tout signe implique, et que donc nous retrouverons dans l'utilisation de la mémoire dans le discours : la « *relation paradigmatique* » et la « *relation syntagmatique* ». Un contenu mémoriel mobilisé selon le mode symbolique sera en premier lieu dans une « *relation paradigmatique* » avec d'autres contenus « *dont on le détache pour l'insérer dans le discours* ». En ce sens, tout comme « *le rouge ne signifie l'interdiction que pour autant qu'il s'oppose systématiquement au vert* », un contenu mémoriel peut assumer du sens par sa relation « *virtuelle* » à d'autres contenus mémoriels. La seconde relation n'exclut pas la première, mais concerne un plan divergent, celui des rapports avec les autres éléments du discours ou du texte dans lequel le signe mémoriel se trouve. L'on passe d'une relation « *virtuelle* » à une situation « *actuelle* ». En ce sens, elle est « *syntagmatique* » : le contenu mobilisé est en relation à ses « *voisins* » : « *mettre un sweater et une veste de cuir, c'est créer entre ces deux pièces une association passagère mais signifiante* ».

---

<sup>54</sup> Les extraits sont issus des entretiens effectués dans le cadre de cette thèse. Ils sont mobilisés ici à des fins d'exemplification.



Figure 18. « La grande balayeuse anglo-franco-américaine », par Hansi, 1945. Un membre des FFI, un soldat et des enfants en costumes traditionnels alsaciens prennent place sur un char aux drapeaux anglais, américain et de la France Libre. L'occupation allemande, "balayée" par le char, est représentée par quelques objets et par trois personnages : de gauche à droite, une femme membre des BDM, un soldat de la Gestapo et un agent d'exécution. À noter que sur la Cathédrale de Strasbourg, sur la gauche de l'image, le drapeau flotte, ce qui signale que le serment de Koufra est accompli. Il s'agit d'une "réponse" de Hansi à une célèbre illustration parue quelques années auparavant, qui est reproduite ici dans le coin en haut à gauche de l'image. Celle-ci prônait la "défrancisation" de l'Alsace : « Jetzt awer nüß ! Hinaus mit dem welschen Plunder », ce qui signifie « Maintenant dehors ! Dehors avec ce bric-à-brac français ».

Source : gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg.

Pour continuer à exploiter l'exemple du Serment de Koufra, celui-ci peut symboliser l'identité française de la ville de Strasbourg, et prend une forme matérielle par la présence d'un monument dans la place Broglie (cf. figure 19). Par la référence à ce monument, ce contenu mémoriel peut-être confronté, comparé, mis en une relation d'opposition avec d'autres, qui, eux aussi, se matérialisent dans la ville, comme dans l'extrait suivant, issu de l'entretien avec un enquêté (ID 42). Parce qu'il est associé à une série d'autres contenus qui s'y opposent – matérialisés dans la ville ou non –, le contenu mémoriel assume pleinement son sens et vient soutenir des prises de position qui décrivent une certaine image de la ville.

La statue du Général Leclerc est à Broglie, mais je ne sais pas pourquoi elle est là... on aurait dû la mettre à côté de la Cathédrale plutôt, parce que voilà, lui il a juré de ne... qu'il aurait arrêté le combat une fois que la Cathédrale était prise (...) et c'est pour ça qu'il y a la statue, c'est un évènement... important pour Strasbourg parce que c'est la libération... et donc la fin des bombardements et de la guerre... qui a été vraiment... sentie par les habitants ici, la ville a été beaucoup touchée... c'est pour ça qu'on a des statues de Leclerc et le monument avec la phrase qu'il a dit (...) C'est probablement, faut se dire qu'à ce moment... il y avait d'autres envies de montrer... autre chose [*l'enquête parle de la période où il pense que le monument a été créé, les années 60*<sup>55</sup>] (...) c'est aussi le moment des monuments de paix et tout le reste... le rapprochement avec l'Allemagne parce que c'est la période (...) des accords De Gaulle-Adenauer<sup>56</sup>... mais là le monument [*de place Broglie*] parle de la France et de la libération... (...) c'est le fait que Strasbourg est française, contre l'Allemagne et l'occupation...

Il s'agira d'analyser, le long du travail, si et comment les contenus de mémoire collective sont mobilisés en tant que symbole, et comment ils sont en relation entre eux, en prêtant attention notamment aux différences entre les groupes qui composent l'échantillon selon quelques variables clés (jeunes/plus âgés, diplômés/non-diplômés, autochtones/allogènes).

---

<sup>55</sup> En réalité, le monument date de 1951.

Cf. [https://www.archi-wiki.org/Adresse:Monument\\_du\\_Mar%C3%A9chal\\_Leclerc\\_\(Strasbourg\)](https://www.archi-wiki.org/Adresse:Monument_du_Mar%C3%A9chal_Leclerc_(Strasbourg)) (consulté le 17.04.2023).

<sup>56</sup> L'enquête parle du Traité de l'Élysée, signé en 1963.





*Figure 19. Monument place Broglie au Général Leclerc. Dans la photo, il s'agit de l'arrière du monument, qui présente le serment de Koufra. Strasbourg. Décembre 2022. Photo prise par l'auteur*

## C. Comment saisir le rapport à la frontière des Strasbourgeois ? Présentation de la recherche

### i. Objectifs, phases de recherche

L'enjeu principal de cette thèse est donc de questionner le rapport à la frontière franco-allemande des habitantes et habitants de l'agglomération strasbourgeoise. En particulier, je me concentrerai sur l'analyse des variations individuelles de ce rapport, en cherchant à approfondir leurs liens avec les trajectoires des individus. Indirectement, l'objectif est aussi celui de fournir une preuve de l'intérêt, pour la psychologie, de se concentrer sur le *rapport à un objet géographique*, par une étude empiriste à stratégie monographique (au sens de Van der Maren, 2004, p.245-254). La recherche se structure en deux phases conceptuelles, chacune guidée par des objectifs spécifiques. Bien que celles-ci seront détaillées plus bas, je souhaite ici en introduire brièvement la démarche de terrain.

Dans la première (qui correspond aux chapitres 3, 4 et 5), je cherche à questionner les rapports à la frontière étatique de certaines catégories d'habitants de l'Eurométropole strasbourgeoise, et leurs variations individuelles. Ce premier objectif repose avant tout sur une démarche vérificative : il me faut prouver une variation du rapport à la frontière selon quelques variables socio-démographiques, que la littérature limologique et psychosociale suggèrent (*cf.* sous-chapitre 2.B) : l'âge, le genre, la trajectoire sociale et la trajectoire résidentielle. Cette phase répond aussi à un deuxième objectif, exploratoire : celui de générer des hypothèses quant à l'importance de chacune de ces variables dans la construction du rapport à la frontière. Ces hypothèses guident la construction des objectifs de recherche de la deuxième phase.

La deuxième phase de recherche (chapitre 6) propose d'investiguer le rapport à la frontière des individus à l'état « *plié* » (Lahire, 2002). Étant donné que, comme le montre la littérature sociologique notamment, celui-ci se construit le long de la vie des individus par le franchissement successif des cadres socialisateurs, cette phase est indispensable pour étudier l'ancrage du discours, des représentations et des pratiques dans les trajectoires individuelles.

ii. Une chronologie de la recherche marquée par la crise sanitaire

La période de recueil des données s'étend de septembre 2019 à novembre 2022. Or, en mars 2020, la crise sanitaire suscitée par l'arrivée sur le territoire européen de la COVID-19 a poussé les autorités à rétablir des contrôles policiers à la frontière franco-allemande, et à instaurer des mesures qui empêchent ou limitent son franchissement. Cette «*fermeture*<sup>57</sup>» de la frontière a fortement impacté les pratiques et les mobilités transfrontalières des personnes qui constituent mon échantillon (cf. Jaillet, 2020 pour une chronologie des mesures prises par les autorités). Pendant des semaines, les Strasbourgeois et Strasbourgeoises n'ont pas pu franchir librement la frontière, notamment pour ce qui concerne leurs pratiques familiales, de loisir, ou d'achat.

Ce chamboulement doit aussi être abordé sur le plan symbolique. En effet, pour la première fois depuis des décennies, le processus d'ouverture à l'Allemagne - symbolisé notamment par un passage de frontière sans "barrières" ni "contrôles" - est remis en question par une mesure gouvernementale. Comme je le montrerai dans l'analyse, cette situation représente pour les Alsaciens un retour à un passé *pré-Schengen* (vécu ou reconstruit selon l'âge des individus), pendant lequel franchir la frontière était plus compliqué.

La *fermeture* de la frontière a donc eu un impact important sur ce travail de recherche, pour différentes raisons. Premièrement, la crise est une thématique qui émerge dans les entretiens, de manière plus ou moins importante selon la date à laquelle la rencontre avec l'enquêté a eu lieu. Si d'un côté cette crise, controversée et hautement symbolique, a porté les individus à prendre position sur la fermeture – élément intéressant pour mon travail – de l'autre se pose la question de la comparabilité des entretiens ; non seulement parce-que 12 entretiens ont eu lieu avant la crise, mais aussi car la centralité de ce thème dans le discours médiatique et publique s'estompe dans le temps. Pour cela, j'éviterai de comparer l'ensemble des entretiens sur cette question, en me limitant à considérer les prises de position sur la fermeture comme un indicateur plus général du rapport à la frontière. Si des comparaisons

---

<sup>57</sup> Les médias utilisent improprement le terme *fermeture* tout le long de la crise (cf. Clementi, 2022b), bien que la frontière franco-allemande n'ait pas *fermé* au sens littéral du terme pour tout le monde, car certaines catégories pouvaient la franchir selon les périodes.

sont faites, je veillerai à présenter le discours d'enquêtés qui sont proches en matière de date d'entretien.

Deuxièmement, la situation a eu un impact méthodologique. Il m'a paru important de rendre compte de la narration de la crise *durant* la crise. Cela était impossible en entretien : j'ai donc choisi d'analyser le discours médiatique local pour saisir le cadre des enjeux narratifs et interprétatifs auxquels ces acteurs ont été confrontés entre mars et juin 2020.

J'expliciterai mes choix méthodologiques dans les sections suivantes. Dans un premier temps, je décrirai les deux phases conceptuelles de la recherche. Ensuite, je présenterai les concepts clés qui ont guidé la phase d'analyse des cartes cognitives (JRS) et du discours. Pour conclure, je détaillerai l'instrument des « *portraits* » (Lahire, 2002) et les modalités selon lesquelles une utilisation de cette méthode est envisageable en psychologie.

iii. Phase 1 : opérationnalisation méthodologique

Entretiens et JRS

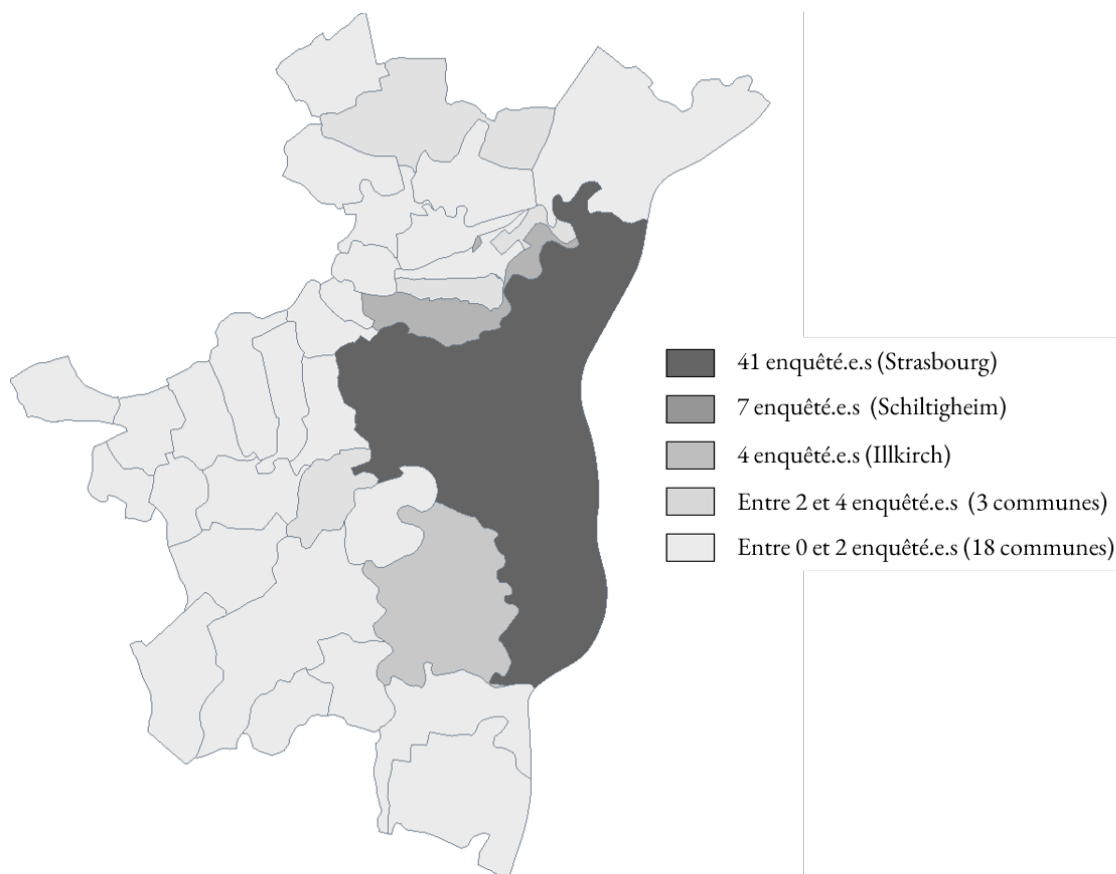
L'échantillon d'entretiens de la première phase de recherche se compose de 64 habitantes et habitants de l'Eurométropole<sup>58</sup>. J'ai aussi procédé à 6 entretiens exploratoires, dont l'analyse n'a pas été incluse dans les résultats présentés dans ce travail. Les 64 personnes enquêtées partagent les caractéristiques suivantes :

- ❖ Elles habitent le périmètre de l'Eurométropole, seulement du côté français de la frontière. Ce choix dépend d'une volonté de rendre l'échantillon comparable. J'ai préféré ne pas inclure la variable nationale dans la recherche - une comparaison entre Français et Allemands n'était pas dans mes objectifs.

---

<sup>58</sup> Cf. tableau résumant les caractéristiques des enquêtés, en annexe.

- ❖ Elles habitent depuis au moins un an<sup>59</sup> dans l’Eurométropole. En effet, la littérature psychosociale (*e.g.* Félonneau, 1994) s’accorde sur ce délai minimum pour que l’individu ait intériorisé une représentation de son espace de vie en tant qu’habitant.
- ❖ Elles ne travaillent ou n’étudient pas en Allemagne. Ce choix dépend encore une fois de la volonté de maintenir comparables les rapports à la frontière, en évitant d’inclure des travailleurs ou des étudiants frontaliers, qui traversent la frontière quasi-quotidiennement. Je souhaite souligner aussi que le phénomène du travail frontalier est peu développé parmi les habitants de l’Eurométropole (*cf.* encadré n. 7).



Carte 1. Répartition des personnes enquêtées par commune de l’Eurométropole de résidence. Par respect pour la vie privée, pour le cas des communes les moins représentées, les chiffres ne sont pas donnés précisément. Réalisation : K. Clementi. Fait avec Philcarto.  
<https://philcarto.free.fr>

<sup>59</sup> Au moment de l’entretien.

Les enquêtés ont été recrutés dans 4 groupes différents. J'ai cherché à croiser 4 variables socio-démographiques : le genre, l'âge, la position sociale et la trajectoire résidentielle. J'ai donc construit l'échantillon en essayant de tendre le plus possible à l'équilibre statistique entre deux de ces variables (genre et trajectoire résidentielle), ainsi qu'en ciblant des profils qui pouvaient faire ressortir une maximisation des différences quant aux deux autres (âge et position sociale). Pour résumer, les règles suivantes ont guidé le choix de construction de l'échantillon dans la phase de recrutement des enquêtés :

- ❖ 50 % de l'échantillon devait avoir entre 18 et 26 ans (selon l'année de réalisation de l'entretien : ils sont donc nés entre 1993 et 2003). Ce critère permet de constituer un sous-échantillon d'individus ayant une expérience sociale de la frontière principalement dans la période qui suit la mise en vigueur des accords de Schengen (1995) ;
- ❖ 50 % de l'échantillon devait être né avant 1983 de sorte à opérer un contraste avec les plus jeunes. Ces enquêtés avaient au minimum 12 ans à la mise en place de Schengen ;
- ❖ 50 % de l'échantillon devait avoir une trajectoire résidentielle *autochtone* (critères : nés en ex-région Alsace, ils y ont habité la grande majorité de leur vie) ;
- ❖ 50 % de l'échantillon devait avoir une trajectoire résidentielle *allogène* (critères : nés en dehors de l'Alsace, ils s'y sont installés pour leurs études, pour travailler ou pour des raisons familiales) ;
- ❖ l'échantillon devait être équilibré pour ce qui concerne le genre.

Pour créer des groupes qui puissent maximiser les différences dans la variable de la position sociale, j'ai sélectionné les enquêtés selon le niveau de leur diplôme, ainsi que selon leur secteur d'emploi. Donc, suivant les critères précédents, quatre groupes ont été ciblés.

- A. Étudiants universitaires ou jeunes travailleurs diplômés de M2 (18-26 ans).
- B. Jeunes travailleurs non-étudiants (18-26 ans), peu ou pas diplômés (service en restauration, vente au détail et en grande surface, ouvriers ou BTP).

- C. Travailleurs diplômés d'université ou autres instituts (bac +2 au minimum) dans le domaine culturel, de l'économie sociale et solidaire ou dans l'enseignement (public ou privé), nés avant 1983.
- D. Travailleurs peu diplômés (ouvriers, travailleurs du BTP, employés de la restauration et du service à la personne), nés avant 1983.

Pour chaque groupe, j'ai cherché à recruter 50 % d'*allogènes* et 50 % d'*autochtones*, ainsi que des femmes et des hommes de manière proportionnelle.

Ainsi, les groupes A et B concernent les plus jeunes, les groupes C et D les plus âgés. Les groupes A et C visent des profils à moyens/hauts capitaux économiques et culturels, les groupes B et D des profils à moyen/bas capitaux économiques et culturels. Comme le montre le tableau résumant les caractéristiques des individus (*cf.* annexe), les enquêtés sont bien distribués sur le plan des variables choisies.

Les entretiens menés se composent de trois volets<sup>60</sup> :

1. JRS (Ramadier & Bronner, 2006)

Je propose aux participants cet outil de cartographie cognitive, qui consiste à reconstruire un espace *via* des objets en bois positionnés sur un plateau (*cf.* annexe). La consigne est la suivante : « *Pouvez-vous reconstruire votre espace de vie à l'échelle de l'agglomération urbaine composée par la ville de Strasbourg et ses environs ?* ». La durée de cette première phase de l'entretien est en moyenne de 15 minutes. A chaque fois qu'un nouvel élément est inséré sur le plateau, il est numéroté grâce à des autocollants. Je remplis au fur et à mesure une légende contenant tous les noms des éléments, tels que prononcés en entretien.

---

<sup>60</sup> Pour ce qui concerne la grille d'entretien, *cf.* annexes.

## 2. Production narrative sur le JRS

Une fois la carte produite à l'aide du JRS, je cherche à éclaircir avec le participant ou la participante quelle est la position de la frontière dans cette carte (Clementi & Ramadier, 2023). Ainsi, si cela n'est pas clair dans la légende des éléments, je demande à l'enquêté d'identifier la frontière étatique entre Strasbourg et l'Allemagne, pour la distinguer des autres éléments. Cette identification est faite avec les participants — et non *a posteriori* —, car cela réduit le risque d'une mauvaise interprétation de ma part. Si en revanche la frontière n'est pas insérée dans le JRS — ce qui est déjà un indicateur intéressant dont je tiens compte — je demande de la rajouter.

Le long de la procédure, des photos sont prises pour garder trace de l'évolution du JRS.

Une fois la frontière identifiée dans le JRS, je propose ensuite aux participants la consigne suivante : *«Je vous propose maintenant de reparcourir la façon dont vous avez reconstruit votre espace de vie et de me la raconter, comme si on devait en parler à une personne qui n'était pas présente, en expliquant comment vous avez fait, et pourquoi vous avez inséré chacun des éléments. Dans cette histoire, que vous allez raconter, il est important de mentionner chacun des éléments insérés, pour que je puisse en avoir une vision complète»*.

Cette deuxième phase a duré en moyenne 5 minutes.

## 3. Entretien

Enfin, en guise de troisième volet, une phase d'entretien semi-directif est menée. Comme proposé par le modèle de Piergiorgio Corbetta (2003), je me laisse la liberté d'adapter, pendant l'entretien, l'ordre et la forme verbale des questions si cela s'avère nécessaire, tout en veillant à ce que l'ensemble des thématiques identifiées soient abordées avec la personne enquêtée. Si des dimensions thématiques supplémentaires émergent, je n'hésite pas à les questionner plus directement. Cette phase a duré en moyenne 30 minutes. La grille d'entretien (*cf.* annexe) se structure en 6 points. Le dernier point (*f*) est dédié à questionner les capitaux économiques et culturels — et donc me permet d'estimer la position sociale — ainsi que la trajectoire résidentielle et l'âge du participant ou de la participante. Les autres points visent à investiguer des dimensions qui me semblent fondamentales pour questionner le rapport à la frontière. Les



sections *a* et *b* cherchent à interroger les représentations et images sociales de la frontière. La section *c* introduit la question du changement des frontières européennes, et demande aux participants de se positionner face à celui-ci. La section *d* se concentre sur les pratiques spatiales en lien avec la frontière. La section *e* cherche à interroger la mémoire collective, le roman familial et le regard des enquêtés sur les spécificités alsaciennes du rapport à la frontière.

### Analyse du discours médiatique

Pour les raisons invoquées précédemment, j'ai effectué une analyse de la production médiatique locale lors de la crise de la *fermeture* de la frontière (mars 2020). Ce choix d'analyser le discours médiatique a permis de questionner les modalités d'interprétation et d'attribution de sens à la crise de la part des médias, et de les comparer avec celles qui sont portées par les enquêtés.

Si je ne présente pas dans ce travail l'intégralité de l'analyse — chose que j'ai faite dans un article (Clementi, 2022b) —, je présenterai le long de la thèse des résultats qui sont intéressants pour contextualiser le discours des enquêtés. En effet, le rôle des organismes de presse dans la genèse et la reproduction des représentations sociales a été souligné depuis les premières études dans ce domaine (Moscovici, 1961). Plusieurs travaux ont pris plus spécifiquement les organes de presse comme des *orienteurs* des opinions des individus (Joffe & Orfali, 2005), voire comme des « *principe(s) générateur(s) de prises de position* » (Bourdieu, 1977, p.15). Dans ce travail, les médias seront donc analysés comme des producteurs de discours, qui ont pour mission de construire une narration de l'actualité.

Le *corpus* (407 articles de presse) est issu de 6 médias alsaciens (*cf.* tableau 1) :

- ❖ l'édition en ligne de la section d'information de *France 3 Grand Est*. Les articles ont été sélectionnés *via* les mots-clés *Alsace* et *Strasbourg*;
- ❖ le site d'information *Rue 89 Strasbourg*;
- ❖ le site d'information *Pokaa*;
- ❖ l'édition papier des *Dernières Nouvelles d'Alsace* (DNA), secteur de Strasbourg;

- ❖ l'édition papier du quotidien gratuit *20 minutes*, secteur de Strasbourg;
- ❖ l'hebdomadaire papier *l'Ami Hebdo*.

Les articles ont été choisis à partir d'une recherche par un mot-clé (*frontière* ou *frontières*) dans l'ensemble des articles publiés par les médias, dans la période qui va du 9 mars au 15 juin 2020. J'ai ensuite nettoyé le *corpus* en me focalisant seulement sur les articles qui se référaient explicitement à des frontières spatiales étatiques et à la fermeture de celles-ci.

Tableau 1. Échantillon des articles de presse analysés. Source : Clementi, 2022a.

Type de matériel	Échantillonnage	Nombre	Caractéristiques de l'échantillon
Article de presse	6 médias locaux	407	<ul style="list-style-type: none"> <li>• 3 médias papier (<i>20 minutes Strasbourg</i>, <i>l'Ami Hebdo</i>, <i>DNA</i>)</li> <li>• 3 médias en ligne (<i>France 3 Alsace</i>, <i>Rue 89 Strasbourg</i>, <i>Pokaa</i>)</li> <li>• 3 antennes locales de médias nationaux (<i>France 3 Alsace</i>, <i>Rue 89 Strasbourg</i>, <i>20 minutes Strasbourg</i>).</li> <li>• 3 médias locaux (<i>Pokaa</i>, <i>l'Ami Hebdo</i>, <i>DNA</i>)</li> </ul>

Ces médias ont été choisis pour répondre à une exigence de variabilité, et non pas à une nécessité de représentativité du discours médiatique alsacien. Pour cela, j'ai abordé les articles de trois médias papier et de trois médias en forme digitale. En outre, trois médias ont une rédaction uniquement locale, les autres sont des antennes locales de médias nationaux.

#### Autres méthodes :

##### Archives, entretiens avec des spécialistes

J'ai mobilisé d'autres méthodes durant l'enquête pour questionner les processus de (re)production de la frontière de la part des acteurs institutionnels locaux et nationaux, et donc pour contextualiser le discours des enquêtés dans ces enjeux structurels et matériels. Ces méthodes sont en quelque

sorte la "caution matérialiste" de cette première phase de recherche, qui permet de se concentrer véritablement sur le *rapport* entre les individus et la frontière étatique.

Ainsi, j'ai effectué 13 entretiens non structurés avec différentes figures qui par leur métier ou leur engagement associatif pouvaient me communiquer des informations sur quelques domaines qui nécessitaient un approfondissement "externe" par rapport au *corpus* principal d'entretiens. Par exemple, plusieurs enquêtés ont parlé de la question de la prostitution légale en Allemagne, à la fois pour me signaler les différences entre les systèmes étatiques français et allemands, à la fois pour parler de leurs pratiques comme clients. J'ai donc contacté une personne travaillant dans le domaine associatif en Allemagne pour avoir des informations sur le fonctionnement légal de la prostitution dans le pays. Cela m'a permis de contextualiser le discours et les pratiques signalées par les enquêtés, à la fois sur le plan spatial (quels sont les lieux fréquentés et les caractéristiques des différents établissements sur le territoire frontalier allemand), et sur le plan social (quels clients-types fréquentent chaque type d'établissement). Étant donné l'objectif exploratoire de ces entretiens, la grille était non-structurée, et sa forme et sa durée dépendaient des cas (1 h 10 en moyenne, min : 30 min).

J'ai aussi procédé à une analyse d'archives pour questionner les actions de communication institutionnelle en rapport avec la frontière franco-allemande. En particulier, cela a permis de contextualiser les références faites en entretien par les enquêtés. Je me suis concentré sur deux types de matériaux à ce sujet : les affiches de quelques manifestations à Strasbourg, qui mettent en scène la frontière, ainsi que les sites internet et les rapports d'activité des principales institutions de gestion urbaine et territoriale. Ces matériaux ont été récoltés par les moteurs de recherche et les réseaux sociaux, ainsi que, pour des productions plus anciennes, dans les bases numérisées d'archives (Archives de la Ville de Strasbourg, BNU, *Gallica*, etc.). À chaque fois qu'un matériel de ce type sera présenté au fil de la thèse, je procéderai à en fournir la source.

Pour conclure, j'ai effectué quelques observations participantes lors d'événements spécifiques qui concernaient la frontière franco-allemande plus ou moins directement (*e.g.* célébration du Traité de l'Élysée, réunions/rencontres d'associations, conférences d'élus, etc.). Quand les matériaux tirés de ces observations seront mobilisés, je procéderai à les contextualiser.

iv. Phase 2 : opérationnalisation méthodologique

La deuxième phase de recherche s'est concentrée sur la réalisation d'entretiens longs répétés (3 entretiens en tout qui suivent le premier, de 2 h/2 h30), en vue de la réalisation de *portraits* (Lahire, 2002) de deux participantes rencontrées lors de la première phase de recherche<sup>61</sup>. Par l'utilisation de cet outil théorico-méthodologique, je cherche à analyser les processus de socialisation à la frontière ainsi que le rôle de la famille comme instance socialisatrice. Pour ce qui concerne la grille d'entretien, elle est de type *ouvert*. Je me suis laissé la liberté d'aborder tout sujet selon le contexte de l'entretien, tout en ayant identifié des thématiques de discussion qui ont été à nouveau proposées à chaque participante :

- ❖ la relation de la famille avec l'Allemagne et les pratiques transfrontalières familiales ;
- ❖ la place de la langue allemande et/ou de l'alsacien dans le cadre familial;
- ❖ les stratégies d'éducation parentales, les choix de carrière et la projection dans le futur professionnel;
- ❖ les pratiques spatiales quotidiennes actuelles et le lien avec les pratiques familiales;
- ❖ les pratiques spatiales actuelles en Allemagne (achats, loisirs, culture, *etc.*);
- ❖ la fermeture de la frontière pendant la crise de la COVID-19;
- ❖ l'Alsace, les Alsaciens et la relation avec l'Allemagne.

v. L'analyse qualitative du discours pour rendre compte de l'*ancrage* et de l'*instrumentalisation* des représentations sociales

Pour expliciter les techniques suivies dans l'analyse des données textuelles de mon *corpus* (entretiens et articles de presse), je souhaite présenter la façon dont les *représentations sociales* sont abordées

---

<sup>61</sup> Les motivations qui ont porté au choix de ces deux enquêtées, ainsi que la description de quelques caractéristiques des jeunes femmes, seront présentées en début de chapitre 6.

dans cette thèse. Cela concerne aussi les modalités selon lesquelles la pensée représentationnelle se manifeste dans le discours.

Comme j'ai pu l'exprimer plus haut, mon travail part du constat que se limiter à l'analyse du contenu des représentations sociales de la frontière risquerait de réduire la portée explicative de mon approche. En effet, les représentations se construisent et se reproduisent dans les dynamiques intergroupes. En ce sens, l'attention particulière que je consacre dans cette thèse à l'analyse des *prises de position* et à l'*argumentation discursive* s'inspire de l'approche *dynamique* à l'étude des représentations sociales (ou *École de Genève*, cf. Palmonari & Emiliani, 2009). Celle-ci, portée principalement par les travaux de Willem Doise, se concentre sur les processus d'*ancrage* des représentations sociales. L'ancrage a souvent été défini sur le plan individuel, comme le processus qui permet de classer cognitivement ce qui est nouveau dans le système de pensée représentationnelle qui lui préexiste, en le rendant ainsi familier (e.g. Bauer & Gaskell, 1999 ; Billig, 1988). Toutefois, ce processus se situe aussi sur le plan des rapports entre groupes sociaux. En effet, l'ancrage, selon Serge Moscovici (1961, p. 318), se manifeste dans la façon dont la « *valeur de référence* » a un impact sur l'interprétation de la réalité, ou sur l'« *estimation d'une série de stimuli* ». La notion d'ancrage désigne donc tous les phénomènes qui « *rendent fonctionnelle la représentation sociale* », notamment pour ce qui concerne les « *nécessités d'un groupe* » : « *si l'objectivation explique comment les éléments représentés d'une théorie [l'étude porte sur l'image de la psychanalyse, NDLR] s'intègrent en tant que termes de la réalité sociale, l'ancrage permet de comprendre la façon dont ils contribuent à exprimer et à constituer des rapports sociaux* ». C'est à partir de cela que les représentations fournissent du sens au réel pour les individus, selon leur position dans la structure des groupes sociaux : ainsi, Moscovici montre que la psychanalyse est « *envisagée comme attribut d'un groupe* », car les individus attribuent aux classes aisées et culturellement dominantes le recours à cette pratique thérapeutique (1961, p. 319). Encore, il montre que la psychanalyse « *incarne un système de valeurs morales* », et qu'il subsiste, par exemple, une différence dans les opinions entre pratiquants, croyants et non-croyants sur l'application du savoir psychanalytique dans le domaine de l'éducation. En ce sens, tout en considérant que les représentations sociales diffèrent dans leur élaboration selon les groupes, il faut aussi tenir compte du fait que les individus similaires sociologiquement et, donc, socialisés aux mêmes contenus représentationnels,

peuvent différer quant au degré d'adhésion aux croyances et aux opinions que les contenus représentationnels proposent. « *Le partage de la connaissance, en d'autres termes, n'implique pas forcément le consensus dans tous ses aspects* » (Palmonari & Emiliani, 2009 p. 182, traduit).

Pour Doise (1992, p.189) « *étudier l'ancrage des RS c'est chercher un sens pour la combinaison particulière de notions qui forment leur contenu. Ce sens ne peut pas être défini par la seule analyse interne des contenus sémantiques d'une représentation, il se réfère nécessairement à d'autres significations régissant les relations symboliques entre acteurs sociaux* ». Doise reconnaît trois types d'ancrage, qui correspondent à trois façons de l'étudier. En premier lieu, des ancrages psychologiques, qui concernent « *l'intervention de croyances ou valeurs générales (...) qui peuvent organiser nos rapports symboliques avec autrui* »; deuxièmement, des ancrages psychosociologiques, qui concernent « *la manière dont les individus se représentant les rapports entre positions ou catégories sociales* »; troisièmement, des ancrages sociologiques, quand « *le chercheur établit un lien entre RS et appartenances ou positions sociales particulières occupées par des individus* ».

L'approche dynamique a mobilisé des méthodes quantitatives pour étudier ces trois types d'ancrage, notamment des analyses factorielles qui permettent d'identifier des différences dans les représentations entre groupes sociaux (cf. Doise et al., 1992, Lorenzi-Cioldi, 1988). Si quelques tentatives d'analyse intégrant méthodes quantitatives et qualitatives existent dans les études classiques de l'École de Genève, elles ne mobilisent pas des techniques purement qualitatives. Toutefois, s'il est vrai que ces techniques quantitatives, qui cherchent à trouver des différences entre groupes sociaux, sont difficilement remplaçables à ces fins par une démarche purement qualitative, je suis convaincu de l'intérêt de ces dernières pour ce qui concerne l'analyse des prises de position dans le discours. En effet, si ces techniques ont déjà permis de prendre le discours comme une porte d'entrée à l'analyse structurale des représentations sociales, elles permettent tout autant de considérer le discours comme un lieu de *performance* de celles-ci, qui agissent comme principes générateurs et organisateurs de prises de position pour les individus. En ce sens, cette méthode permet de se concentrer sur la phase d'« *instrumentalisation* » du savoir partagé : celui-ci devient un instrument de maîtrise du réel, de lecture et de compréhension — et donc d'attribution de sens — pour les individus (Doise, 1986).

Je pense que ce cadre théorique, dérivé de l'école genevoise et sensible aux théorisations sociologiques de l'*habitus* (Bourdieu, 1980), peut servir de base à une démarche qualitative<sup>62</sup>, même si cela a été rarement fait en psychologie sociale.

**Encadré n.4. « Empathic » vs. « Suspicious » : faut-il croire les enquêtés ? Une réponse à la psychologie qualitative anglo-saxonne.**

Un champ récent qui prend le nom de *psychologie qualitative* (*qualitative psychology*) propose depuis quelques années de se pencher sur les enjeux liés à la réflexivité dans la phase d'analyse du discours. Dans le contexte d'une discipline dominée par les approches néo-positivistes et expérimentales, hostiles aux méthodes interprétatives la tâche semble lourde. Les chercheurs utilisant l'entretien doivent justifier leur position et le statut des matériaux recueillis, en levant les boucliers contre deux types d'attaques. D'un côté, on les accuse d'influencer – au sens d'avoir un “effet” – le phénomène qu'ils tentent d'observer. Ces attaques viennent notamment de la tradition behavioriste, pour qui l'objet de recherche est externe et indépendant par rapport à celui qui l'observe. De l'autre côté, la parole du “sujet” est mise en doute et souvent contournée par les approches expérimentales. Les récentes approches neuroscientifiques mettent par exemple en avant leurs méthodes d'observation comme les plus adaptées à recueillir le procès, justement car elles ne nécessitent pas de parler avec l'individu.

Cela porte le champ qualitatif anglo-saxon à des propositions de schématisations réductionnistes qui risquent d'hyper-catégoriser les méthodes et approches qualitatives, et à surestimer l'importance de la méthode sur l'épistémologie qui, normalement, doit porter à la choisir.

Un exemple intéressant est donné par un schéma, proposé par Willig (2012), et qui est reporté dans plusieurs manuels de méthodes qualitatives récents quand il s'agit de discuter des « *ethical dilemmas* » liés à l'analyse du discours (par ex. Steffen, 2021, p. 49). Sa proposition positionne les différentes techniques d'analyse (*IPA*, *Grounded*, *Thematic Analysis*, *Narrative Analysis*, etc.) sur un continuum formé par le pôle « *suspicious* » et un autre pôle « *empathic* ». Ainsi, le manuel (Steffen, 2021) propose d'appliquer plusieurs de ces méthodes au même *corpus* de données. Mais comment faire coexister plusieurs méthodes, issues souvent de cadres épistémologiques différents, voire de conceptualisations quasi-opposées (*Discourse analysis vs IPA*) ? Comment passer dans le cadre de la même enquête d'un pôle où on serait suspicieux sur ce qui est dit par les enquêtés, et l'autre où, en caricaturant, l'on serait chargé de transcrire la “vérité des individus”, sans pouvoir la questionner ? Il s'agit d'une drôle de manière de considérer le plan épistémologique, qui serait “remplaçable” par nécessité de combler le vide laissé par le regard du chercheur, *de facto* problématique car peu contrôlable.

---

<sup>62</sup> En outre, ce cadre théorique peut servir à la psychologie qualitative anglosaxonne (cf. encadré n. 4) pour sortir de certaines tendances rationalistes qui prennent le discours comme le résultat d'une action calculée et consciente, ou, encore, d'inspiration ethno-méthodologique, qui souvent négligent « *le fait que les individus sont déjà prédisposés (...) à agir d'une certaine manière, à poursuivre certains buts, à cultiver certains goûts, etc. (...) Les énoncés ou les expressions linguistiques sont des formes de pratiques et, en tant que telles, doivent être comprises comme le produit de la relation entre un habitus linguistique et un marché (champ NDLR) linguistique* » (Thompson, 1990, p.30-31).

À ce propos, plusieurs propositions (e.g. Caillaud & Flick, 2016, Haas & Masson, 2006, Jodelet, 2003, Mazzara, 2002) de la psychologie européenne, plus habituée, peut-être, au dialogue qualitatif/quantitatif, semblent plus convaincantes, au sens où elles déplacent le besoin de dialogue du plan purement méthodologique, lié à un besoin de validité scientifique, à celui de la qualité du regard du chercheur : « *on ne cherche plus la convergence des données à travers différentes méthodes, au contraire chaque méthode est considérée comme une source supplémentaire de connaissances, comme un point de vue particulier sur l'objet. Les données s'accumulent donnant au chercheur une vision plus globale du phénomène étudié. Ici, la triangulation n'est plus un critère de validité mais elle est utilisée comme une stratégie de qualité* » (Caillaud & Flick, 2016, p. 4). Ainsi, considérant que l'entretien est avant tout une relation sociale, l'« *altérité de l'interviewer* » (Haas & Masson, 2006, p.79) est prise en compte et valorisée, et rapportée aux différents types de rapports qui peuvent s'instaurer avec les personnes enquêtées.

Dans cette thèse, comme déjà explicité dans le chapitre 2, les choix méthodologiques sont le fruit d'un positionnement épistémologique et à la façon dont l'objet de recherche est construit. En ce sens, la méthode de l'analyse thématique, suffisamment malléable, est adaptée à une approche théorique qui n'est pas forcément identique à celles qu'ont suivies ses créatrices (Braun & Clarke, 2021). Ainsi, la nécessité de se situer sur le continuum proposé par Willig reste pertinente, mais elle doit concerner plus généralement le statut attribué à la parole enquêtée, et non une réflexion à posteriori qui se pose seulement en phase d'analyse, une fois le discours recueilli. En ce sens, tout en voulant travailler sur le plan herméneutique et phénoménologique du rapport à la frontière, celui des représentations et du vécu des individus, en donnant beaucoup de poids à la façon dont les enquêtes se racontent et racontent leur lien à la frontière, il faut considérer que « *le travail d'interprétation d'un entretien ne doit jamais se contenter de prendre exclusivement en compte ce qui entre dans le cadre de ce récit de soi dont les éléments sont particulièrement significatifs aux yeux de l'enquête* » (Lahire, 2002, p. 392). Ainsi, sans remettre en discussion le point de vue des enquêtés sur mon objet de recherche – leur lien à la frontière – je cherche à contextualiser la réalité des individus dans leur position (sociale, géographique, cognitive).

En ce sens, les entretiens ont été analysés suivant l'*analyse thématique qualitative* (TA — Braun & Clarke, 2006, 2021). Cette technique — qui demande une lecture intégrale du *corpus* par le chercheur — permet de rester sensible non seulement au contenu du texte, mais aussi à l'argumentation et aux prises de position que porte le discours des participants, ce qu'une analyse de lexicométrie ne permet pas. En effet, cette dernière, même dans la forme la plus “avancée” des programmes d'analyse des lois de distribution du vocabulaire — *Alceste* ou *T-Lab* — est spécialisée dans l'analyse de la structure sémantique et/ou lexicale du texte : en donnant des classes ou des catégories, ces programmes ne travaillent ni sur l'argumentation, ni sur le sens du discours, mais ils permettent de signaler seulement les thématiques dont on discute (Dalud-Vincent, 2011). En outre, pour reprendre Jean Viaud



(2003b, p.66), le risque de ces outils est finalement de retomber dans les mêmes problématiques liées à l'analyse quantitative, de déposséder le sujet de sa parole, en l'agrégant à celle des autres :

*En effet, lorsqu'on s'emploie à saisir les lieux communs de la pensée, ceux qui précisément se véhiculent sans se penser, les stéréotypes, les croyances, ou encore tout ce qui a été maintes fois exprimé et répété dans les conversations ordinaires, on vise à appréhender le discours qui est autre que celui du sujet qui l'énonce. Pour ce faire, l'agrégation de données individuelles aura généralement permis d'obtenir un tel résultat, et le chercheur s'emploiera à reconstruire les catégories, leurs contenus et les logiques à l'œuvre dans cette énonciation. La difficulté qui apparaît, c'est que, dans la plupart des traitements que nous appliquons à ce discours, nous ne sommes pas en mesure de faire face à cette parole individuelle. Si ce niveau de traitement paraît légitime, en revanche, le malaise provient de ce que l'articulation entre cette pensée, qui s'emploie sans y penser, et celle qu'exprimerait un sujet qui dit « je », rend, finalement, introuvable le sujet en psychologie sociale. Il y a bien un niveau du discours qui relève d'une psychologie qui est autre que celui d'une psychologie individuelle, sauf qu'on aurait pu attendre d'une psychologie sociale qu'elle articule les formes collectives de la pensée au discours de l'individu qui les tient.*

Ainsi, l'analyse thématique, dans le cadre théorique proposé, permet de garder ce lien entre le sujet et son discours, et donc de relier la parole à la trajectoire de son locuteur. Elle permet en outre de recueillir les prises de position, les détails de l'argumentation, et non seulement les thématiques de discussion.

**Encadré n.5. Description détaillée des phases de l'analyse thématique** (Clementi, 2022a, p. 229)

La TA se compose de six phases de recherche (Braun & Clarke, 2021). Une première phase correspond à la familiarisation avec les données (*data familiarization*). Nous avons lu des extraits du corpus (une sélection randomisée de 20 articles de presse et de 4 entretiens). La deuxième phase est celle du codage des données (*data coding*). Nous avons procédé à une lecture des corpus entiers (d'abord le corpus médiatique, ensuite le corpus d'entretiens) afin d'appliquer au texte des codes. La TA ne prévoit pas une unité minimale ou maximale de codage : un code peut se situer sur l'échelle d'un mot, mais aussi d'une phrase. Les codes sont définis comme des labels qui « capturent une idée clé analytique dans les données qui est potentiellement intéressante pour la question de recherche » (Braun & Clarke, traduit, 2021, p. 134). Un code peut être plus ou moins descriptif, dans le sens où il peut fournir un résumé des propos du locuteur, ou peut donner une clé interprétative et analytique de ces propos. La phase suivante (*initial theme generation*) prévoit une réflexion sur l'ensemble des codes trouvés. Cette phase se situe sur un niveau purement qualitatif, car ni les codes ni les thèmes sont

soumis à des procédures d'analyse quantitative (distribution, occurrences/co-occurrences, fréquence, *etc.*). Nous avons nettoyé la liste de codes, notamment avec l'objectif de regrouper des codes similaires dans le corpus. Les codes sont ensuite utilisés pour construire les thèmes, en les associant sur la base de similarités et de pattern de sens dans le discours. Ces thèmes sont ensuite (*developing and reviewing themes*) mis en relation entre eux afin de tester leur indépendance. Ils sont finalement (*refining, defining and naming themes*) retravaillés, nommés et l'on procède à fournir une description des patterns de discours que les thèmes représentent. Pour Bran & Clarke (2021), un bon thème ne doit pas seulement décrire et développer un pattern de sens qui compose le discours analysé, mais doit aussi fournir une clé interprétative par rapport à la question de recherche initiale. Pour cela, étant donné nos objectifs, nous avons cherché à construire nos thèmes pour qu'ils décrivent les axes de débat qui émergeaient dans le discours sur les mesures prises à la frontière. Dans la dernière phase (*writing up thematic analysis*) il s'agit d'écrire une analyse qui présente un panorama des extraits codés qui ont été utilisés pour construire les thèmes, mais aussi qui fournit des clés interprétatives de la structure thématique pour répondre aux questions de recherche.

vi. L'analyse des cartes cognitives : inspirations psychologiques et sémiologiques.

Tout en étant utilisée dans plusieurs disciplines (psychologie, géographie, sociologie et urbanisme), l'analyse scientifique des cartes cognitives n'est pas codifiée. En psychologie, on s'accorde sur le fait que le recueil des cartes — par le dessin à main levée ou par d'autres méthodes — permet d'objectiver une partie du rapport à l'espace (Depeau & Ramadier, 2011b ; Jodelet, 1982). Thierry Ramadier (2020) distingue entre deux processus cognitifs qu'il est possible de questionner en utilisant cette méthode. D'un côté, le processus de *cognition spatiale*, qui entre en jeu dans l'organisation des éléments insérés, dans leur positionnement "spatial" sur la carte. Cette première voie d'analyse permet d'étudier la structure imagée de la représentation cognitive de l'espace. De l'autre, le processus de *cognition environnementale* concerne les significations associées à la carte et aux éléments qui la composent.

Aujourd'hui, la psychologie privilégie l'analyse du processus de cognition spatiale à celui de cognition environnementale, en sous-estimant le rôle des dimensions symboliques qui contribuent à la genèse des cartes, et donc en sous-estimant aussi le rôle que ces dimensions jouent dans la genèse et l'utilisation pratique des représentations cognitives de l'espace (Clementi, 2022c ; Clementi & Ramadier, 2023). En ce sens, à part quelques travaux isolés (Le Moel et al., 2015), il est rare que l'on se concentre sur l'analyse du rôle d'un élément en particulier qui compose la carte, mais l'on regarde

plutôt l'ensemble de celle-ci. En ce sens, dans les recherches psychologiques, les éléments insérés sont le plus souvent analysés sur la base de leur *importance* ou *centralité* par rapport à l'ensemble de la carte. Par exemple, les éléments sont analysés en fonction de leur *rang*, et donc de leur ordre d'apparition.

Avec Thierry Ramadier, nous avons proposé dans un travail précédent (Clementi & Ramadier, 2023) le concept de « *position sémio-spatiale* », qui justement cherche à se concentrer sur la position d'un élément — non-forcément le plus *important* de la carte — parmi ceux qui ont été insérés. Ce concept et la méthodologie qui y est associée sont utilisés dans cette thèse pour l'analyse des JRS. L'idée est celle de redonner de l'importance aux « *significations spatiales* » (Clementi, 2022b; Krampen, 1979) qui structurent les représentations cognitives de l'espace (Paivio, 1986; Ramadier, 2021). En cela, le *positionnement* d'un élément sur la carte peut être abordé sous deux angles : celui de la *cognition spatiale* — le positionnement spatial de l'élément sur la carte — mais aussi celui de la *cognition environnementale* — la position signifiante de l'objet, son rôle dans la *structure de sens* qu'est la carte dans son intégralité.

Les travaux sémiologiques donnent des pistes de réflexion intéressantes, car très tôt ils se sont occupés des significations spatiales et du sens de l'espace ou de la ville. Dans le contexte francophone, par exemple, Roland Barthes (1967) et le Groupe 107 (1974) montrent que l'espace est un ensemble de signes. Le travail de Manar Hammad (2013) est aussi intéressant, notamment pour le concept de *topos* utilisé pour parler des *unités signifiantes* qui composent l'espace - au même titre que les mots participent à composer le sens d'un texte. Il est donc important de considérer que le sens du *topos* varie selon le lecteur et selon le contexte de production et de réception du signe, mais aussi selon les systèmes socio-culturels dans lequel il est inséré. Ainsi, le *topos* est un objet-valeur dans un processus de communication : le "lecteur" du signe spatial se trouve en effet immergé dans un système qui lui fournit, grâce aux processus de socialisation, un code de décryptage de ces signes. Ce concept peut être mis en lien avec celui *lisibilité sociale* de l'espace (Ramadier & Moser, 1998) qui explique le rapport sensible à l'espace comme une distance entre un individu et un milieu physique. Cette distance dépend du rapport entre codes présents dans l'espace et codes intériorisés : une petite distance permet de décoder sans problèmes les formes urbaines et architecturales. Les processus de socialisation et

d'intégration de ces codes sont primordiaux pour comprendre pourquoi les rapports à l'espace diffèrent selon les individus : un même signe spatial peut être lu différemment (voire non lu) selon les codes intériorisés qui nous permettent d'en construire le sens. La sémiologie a pu d'ailleurs être intégrée dans certains travaux sociologiques. C'est le cas de l'œuvre, déjà citée, de Raymond Ledrut (1973, p.53) sur les *images de la ville*. L'urbain y est abordé comme « *une réalité concrète que l'on peut déterminer et avec laquelle on entretient des relations sensibles* ».

Pour conclure, le concept de *position sémio-spatiale* non seulement permet d'associer *cognition spatiale* et *environnementale*, mais aussi de collationner la position d'un même élément dans plusieurs cartes cognitives. En effet, la carte cognitive est abordée dans ce travail comme une « *métaphore* » (Kitchin, 1994), utilisée par les enquêtés pendant l'entretien pour objectiver leurs représentations et communiquer avec le chercheur. En ce sens, ces cartes ne sont pas une reproduction d'une "carte mentale" stockée en mémoire, mais plutôt un acte communicatif, que l'on peut analyser comme tel.

Ainsi, dans cette thèse, j'ai abordé les choix que font les individus quand ils positionnent la frontière dans leur JRS comme des *prises de position cartographiques*. Ces dernières ont été analysées comme des indices du rapport à la frontière des enquêtés. Au début du chapitre 5, avant de présenter les résultats de l'analyse des cartes cognitives recueillies, j'exposerai une typologie de ces prises de position cartographiques. Grâce à celle-ci, je pourrai comparer les cartes des enquêtées, par une ACM, dont les résultats seront présentés ensuite.

vii. Ramener les « portraits » à la psychologie : l'étude approfondie du social à l'état incorporé

L'utilisation des « *portraits* » est fortement liée à la sociologie de Bernard Lahire (2002), qui propose d'aborder l'échelle de l'individu en se basant sur un cadre d'analyse structuralo-constructiviste. Cette approche se base sur « *l'idée selon laquelle le social gagne à être saisi autant à l'échelle des individus qu'à celle des catégories ou des groupes* » (Lahire, 2005, p. 154), permettant ainsi au sociologue de relier l'individu, sa trajectoire et son action à l'effet des cadres socialisateurs qu'il a traversés (1998).

Ce changement d'échelle pour la sociologie passe donc par un questionnement de la notion classique d'*habitus* (Bourdieu, 1980). Celle-ci définit la structuration de l'individu par le social et donc les traces que les expériences sociales laissent dans l'individu. Ces traces se manifestent dans les dispositions (à agir, mais aussi à lire et à interpréter le réel) : ainsi les différences individuelles sont pensées comme dépendantes des cadres socialisateurs primaires (enfance et jeunesse) et secondaires (jeunesse et âge adulte). Les deux se distinguent par le fait que les seconds agissent sur un individu déjà structuré par les premiers (cf. Darmon, 2016). Ainsi, la sociologie a étudié le phénomène principalement à l'échelle *macro*, en cherchant à interroger des tendances générales "cohérentes" qui puissent visibiliser les grands effets socialisateurs liés à la classe sociale (Passeron & Singly, 1984 ; Pinçon & Pinçon-Charlot, 1988, 2016), au genre (Buscatto, 2018, Octobre, 2010) ou encore à des cadres et espaces socialisateurs spécifiques. Parmi ces derniers, on compte la famille et l'école (Darmon 2001 ; Lahire, 2019), les formations et études supérieures (Chambard, 2020), mais aussi la ville ou le quartier (Authier 2007, 2012, Rivière, 2017), ou encore des espaces spécifiques (Clément, 2018, 2022).

Si Bourdieu (1997) a déjà abordé l'échelle individuelle par l'étude de l'incorporation de dispositions contradictoires en introduisant le concept d'*habitus clivé* (cf. Pinto, 2021 ; Sapiro, 2021c), les travaux de Lahire proposent de décliner l'analyse sociologique à la façon dont les dispositions se transfèrent d'un contexte particulier de la pratique de l'individu, à un autre contexte. En d'autres termes, si la sociologie bourdieusienne positionne l'usage scientifique de l'*habitus* sur une échelle d'analyse groupale ou sociétale – le concept d'*habitus de classe* en est un exemple –, pour Lahire le concept peut être ramené à l'échelle de l'individu et à l'étude de la socialisation à cette échelle, ainsi qu'à la possibilité et à la capacité de l'individu à s'adapter aux différents contextes qu'il a fréquentés tout au long de sa trajectoire. Cela ne signifie pas pour autant renier les conditions socio-structurelles de production de ces *habitus* individuels. Ainsi, la métaphore du « *pli* » (1998, 2013) permet au sociologue dispositionnaliste de travailler sur la variété des processus de socialisation qui construisent l'individu et qui marquent sa structuration socio-cognitive. En ce sens, chaque « *pli* » de l'individu est une trace des contextes socialisateurs traversés au fil des trajectoires individuelles, et « *désigne une modalité particulière d'existence du monde social : le social (et ses logiques plurielles) en sa forme incorporée, individualisée* » (1998, p. 233). Étudier ces « *plis* » signifie aborder le social par ses effets sur la structuration de l'individu.

Cette approche du social à l'état incorporé nécessite de penser les liens entre la sociologie et la psychologie. En effet, c'est la seconde discipline qui a traditionnellement fait de l'échelle individuelle son niveau d'analyse habituel (Lahire, 2005). En ce sens, la production de Lahire est ouverte à une collaboration avec les courants psychosociologiques qui partagent l'objectif d'explicitier la richesse des contextes socialisateurs, c'est-à-dire ceux qui reconnaissent le poids du passé sur l'individu, plutôt que les modèles situationnistes/interactionnistes<sup>63</sup>. Lahire se positionne donc dans la lignée « d'Émile Durkheim<sup>64</sup> à Norbert Elias en passant par Maurice Halbwachs », qui « vise à lier de plus en plus finement l'économie psychique aux cadres de la vie sociale. » (2001, par. 39).

Pour Lahire, cette « *sociologie psychologique* » nécessite une méthodologie adaptée, capable de saisir toute la complexité des structurations dispositionnelles des individus, et aussi d'étudier les dispositions dans différents contextes spatiaux et temporels. L'instrument méthodologique des *portraits* se structure (1) sur une phase de recueil des données basée sur des entretiens répétés et longs avec le même binôme enquêté/enquêteur, et (2) sur une particularité dans la restitution de l'analyse : une écriture narrative et 'biographique' qui facilite pour le lecteur le lien entre trajectoire, actions et dispositions. Cela permet au chercheur de travailler sur trois points (Lahire, 2005, p. 390) :

- ❖ En premier lieu, sur la « *reconstruction des dispositions sociales* », qui est facilitée grâce à l'étendue des thématiques abordées en entretien, et par la relation qui s'instaure entre personne enquêtée et chercheur.
- ❖ En deuxième lieu, sur l'analyse de la « *variation ou de la non-variation des comportements et des attitudes selon le contexte et la délimitation des aires contextuelles d'actualisation et de non-actualisation des dispositions* » ; ce qui permet de comprendre quelles sont les spécificités des contextes dans les deux cas.
- ❖ En troisième lieu, sur l'approfondissement, si possible, « *de la genèse de ces différentes dispositions* ». En ce sens, au travers du questionnement direct des individus mais aussi de

---

<sup>63</sup> « Nul doute cependant qu'une grande partie de ce qui se fait et se pense en psychologie sociale (de manière cependant moins évidente lorsqu'elle est strictement expérimentale) pourrait aujourd'hui être considérée comme légitimement sociologique, et ce, malgré ses rattachements institutionnels à la psychologie. Mais cela est une autre histoire » (Lahire, 2005, p.155).

<sup>64</sup> Cf. chapitre 1.

l'analyse interprétative du discours, je questionne les cadres socialisateurs en essayant de comprendre leur rôle dans la structuration de l'individu.

C'est justement sur ces trois points que se situe mon intérêt pour cette méthodologie, qui s'adapte, à mon avis, à l'approche psychosociologique proposée dans cette thèse. Et ce, même si l'approche dynamique de l'étude des représentations sociales (École de Genève), qui guide en partie mon travail, et l'approche lahirienne de l'étude des dispositions ne cherchent pas à montrer exactement la même chose. Cette nuance est visible sur le deuxième point soulevé par Lahire qui concerne l'« *activation* » des dispositions selon les contextes. Par leur attention au niveau d'analyse positionnel<sup>65</sup> (Doise & Valentim, 2015), les travaux de l'École de Genève ont hérité tant des travaux bourdieusiens sur l'*habitus* que de l'approche "morphologique-durkheimienne" des représentations sociales (Moscovici, 1961) l'analyse couplée des pratiques et des représentations sociales, ainsi que leurs variations selon la position sociale des individus. « *Par conséquent, chaque position est en correspondance avec des dispositions, au sens sociologique du terme. Plus explicitement, les dispositions traduisent des « positions cognitives » en correspondance avec des positions sociales* » (Dias & Ramadier, 2017, p. 326). En ce sens, les dispositions sont analysées notamment dans leur actualisation, dans la façon dont elles se manifestent, en les prenant comme une contrepartie "visible" des représentations sociales des individus. Elles sont pensées comme un schéma à la fois socio-cognitif et socio-comportemental, qui dépend fortement (1) du champ social auquel l'individu doit s'adapter et (2) de la position de l'individu dans ce champ. Ainsi, cette approche psychosociologique permet de se focaliser justement sur le processus d'actualisation d'ensembles "cohérents" de dispositions (dans le contexte des ressentis identitaires, par exemple) pour éviter de voir ces derniers comme construits activement par l'individu à partir d'un "réservoir" dans lequel puiser. Les dispositions dépendent des contextes tout autant que leur activation, au sens où elles "appartiennent" à des contextes plus qu'à d'autres. Le concept de *prise de position*, encore une fois hérité de la théorie sociale bourdieusienne, permet d'aborder directement ce point.

---

<sup>65</sup> Et c'est justement ce point de vue qui permet d'aborder les dispositions en psychologie, plutôt que d'autres concepts, comme celui de *compétences* ou d'*attitude*, souvent préférés par la psychologie *mainstream* (cf. chapitre 1, ainsi que Ramadier, 2017).

Une fois cette légère différence d'objectifs évoquée, je pense que l'intérêt de l'utilisation des « *portraits* » est grand dans le cadre d'une approche psychosociologique pour étudier le rapport à la frontière. En effet, la réalisation de portraits, pour reprendre les trois points de Lahire (2002), permet (1) d'analyser la structuration dispositionnelle qui anime ce rapport et qui distingue chaque individu, (2) de questionner les variations de positionnement discursif et pratique par rapport à l'objet-frontière, selon les contextes et les arguments avancés en entretien, et (3) d'émettre des hypothèses quant à l'origine de la structuration de ce rapport, notamment en lien avec les cadres socialisateurs traversés par l'individu.





## Conclusion de partie

L'objectif de cette première partie a été de présenter la démarche théorique et méthodologique qui fonde mon approche de l'analyse du rapport des habitants strasbourgeois à la frontière étatique, et donc de construire mon objet de recherche.

J'ai procédé en deux étapes. Dans le premier chapitre j'ai approfondi la notion d'*espace*, en partant du constat d'un manque en psychologie d'une réelle *théorie spatiale*, c'est-à-dire d'une analyse scientifique qui prenne l'*espace* et sa forme comme objet d'étude — et non seulement comme un objet avec lequel les individus sont en lien ou en relation. J'ai montré, en prenant en revue les théories les plus mobilisées dans la discipline, que l'espace n'est pas pensé par les psychologues comme un *produit social*, un artefact structuré par une société et, donc, par des enjeux sociaux intergroupes : l'on ne considère pas qu'il soit intéressant d'étudier sa forme et sa structure. Pour combler théoriquement ce manque, j'ai proposé un "détour" transdisciplinaire (Ramadier, 2004) : l'intégration de quelques propositions théoriques issues des sciences sociales, dédiées à l'espace et à sa construction sociale, m'a permis en ce sens de nourrir mon approche. En premier lieu, l'approche morphologique portée par Halbwachs (notamment 1925, 1950) permet de répondre aux interrogations inhérentes au lien entre espace matériel, formes urbaines et structuration de la société. L'espace n'est pas une *catégorie* mais bien un *cadre* contenant et structurant la vie sociale, au même titre que les cadres sociaux. L'espace est animé par des mémoires collectives et des représentations différentes, qui divergent selon les groupes sociaux. En deuxième lieu, l'approche matérialiste a été abordée notamment en partant des travaux de Lefebvre (1968, 1973) qui voit l'espace comme un *produit social*, en analysant les mécanismes de production et d'appropriation le concernant. L'espace n'est pas *naturel*, tout comme il n'est pas *neutre*, dans le sens où sa forme ne dérive pas spontanément de la fréquentation ou de l'interaction humaine : elle reflète les logiques sociales et l'*hégémonie* des classes dominantes qui s'exercent sur la production spatiale. En troisième lieu, les approches néo-bourdieusiennes et l'école des transactions sociales soulignent le lien entre action, pratiques sociales et espace : l'espace n'est pas seulement créé, mais il est aussi maintenu par l'action des individus et des groupes sociaux.

Ces approches sociologiques, qui se concentrent sur les processus d'appropriation et de réappropriation spatiaux, permettent de prendre en compte la valeur de l'espace et des ressources qu'il contient ainsi que d'analyser les mécanismes de transaction, conflit, compromis qui s'y déroulent. Ainsi, je propose de différencier lexicalement et sémantiquement deux niveaux d'analyse : le mot *environnement* maintient la perspective phénoménologique traditionnelle en psychologie, tandis que le mot *espace* peut désigner, sous une approche matérialiste, l'analyse de l'espace *pour l'espace*, c'est-à-dire la prise en compte des processus de production et appropriation d'un point de vue "extérieur" à l'individu. L'articulation de ces deux niveaux est intéressante pour la psychologie, qui peut compléter son analyse de la relation à un environnement par une prise en compte des logiques de production et reproduction de l'espace. En outre, les contributions sociologiques soulignent que l'espace est une ressource, et que les objets géographiques qui le composent ont une valeur et non seulement une fonction. Pour cela, une perspective de recherche diachronique est à privilégier afin d'étudier le lien individu-espace, notamment pour prendre en compte les différentes grammaires historiques de production et appropriation spatiale et, sur une échelle plus petite, les processus de socialisation *par* et *à* l'espace le long des trajectoires des individus.

Dans le chapitre 2, j'ai introduit l'approche qui structure cette thèse. Me basant sur l'argumentation du premier chapitre, j'ai proposé de décliner l'étude du rapport à la frontière sous deux dimensions. La première est celle de la relation herméneutique-phénoménologique à l'objet, la deuxième est celle de la contextualisation de cette relation dans les enjeux structurels et matériels de la production de la frontière et des conflits d'appropriation qui l'encerclent.

En ce sens, j'ai tracé le cadre historique de la frontière en Alsace et procédé à une revue de littérature limologique, qui a souligné la pertinence de l'étude du rapport à la frontière franco-allemande sous les deux dimensions choisies dans mon approche. J'ai introduit le concept de mémoire collective, en partant des propos fondateurs d'Halbwachs pour ensuite présenter les recherches et propositions théoriques plus récentes du champ psychosocial. Reparcourir ces travaux m'a permis d'avancer deux propositions pour analyser les contenus mémoriels mobilisés dans le discours sur la frontière étatique : d'un côté en analyser le rôle de support de prises de position, de l'autre en étudier la construction narrative symbolique.

Pour conclure, j'ai explicité les choix qui concernent la méthodologie de recueil des données et de la phase d'analyse. La procédure de recherche a été structurée — entre autres — par la crise sanitaire de 2020, qui a porté à la mise en place de mesures de limitation de passage à la frontière franco-allemande. Cette crise a eu un impact sur l'accès aux terrains et sur mes choix méthodologiques, mais a aussi représenté un événement hautement signifiant pour les enquêtés, en remettant en cause le processus d'ouverture à l'Allemagne symbolisé par les accords de Schengen. La première phase de recherche a été structurée autour d'entretiens couplés à une tâche de cartographie cognitive — *via* le *Jeu de Reconstruction Spatiale*. Ces entretiens ont été menés avec 64 habitants de l'Eurométropole de Strasbourg. La deuxième phase de recherche s'est structurée sur des entretiens longs répétés en vue de réalisation de portraits (Lahire, 2002) de deux jeunes participantes. Par ces portraits, j'ai cherché à analyser les processus de socialisation à la frontière et notamment à étudier le rôle de la famille comme instance socialisatrice. Pour ce qui concerne l'analyse des cartes cognitives recueillies, mon attention s'est concentrée sur la position *sémio-spatiale* (Clementi & Ramadier, 2023) qu'assume la frontière dans les cartes. Le discours a été analysé en prêtant particulièrement attention aux prises de position, qui seront considérées comme relevant de la phase « *instrumentalisation* » des représentations sociales de la frontière (Doise, 1986).



## **PARTIE 2**



### **De la réalité socio-cognitive du rapport à la frontière**



## Chapitre 3

### La frontière imagée

#### Définir la frontière, à l'aune des pratiques, des mémoires et des ressentis identitaires

Quand je me retrouve dans un lieu nouveau — région nouvelle, autre nature, autres usages, autres maisons et autres visages — de nombreuses choses que je vois me frappent qui, si j'avais toujours vécu dans cette région, seraient maintenant des souvenirs d'enfance. C'est pourquoi j'ai l'impression, quand je me promène, d'écarter et de violer les rêves d'autrui.

Cesare Pavese, *Le métier de vivre* <sup>66</sup>

#### A. Deux images sociales de la frontière : la frontière-ligne et la frontière invisible

##### i. Une mise en échelle compliquée qui se concrétise sur deux pôles imagés

Pendant l'entretien, les enquêtés étaient invités à donner une définition de frontière (question a.i, cf. annexe pour la grille d'entretien). L'analyse des réponses a fait ressortir une dichotomie interprétative de la consigne. Certaines personnes ont répondu en donnant une définition générique et décontextualisée, en parlant de la frontière comme d'un objet géographique-administratif en général, donc sans faire référence à une frontière précise, qui prend forme géographiquement. D'autres ont fait le choix inverse, en cherchant à définir la frontière franco-allemande, c'est-à-dire une frontière contextualisée géographiquement. Étant donné que cette dichotomie a émergé dès les entretiens exploratoires, la question suivante (a.ii) a été prévue afin de questionner plus directement le lien entre ces deux échelles. Ceci a permis aux enquêtés de s'exprimer sur les différences entre frontière "générale" et frontière "locale".

---

<sup>66</sup> 1935-1950. Dans (Martin Rueff éd.) *Œuvres*, Quarto — Gallimard, 2008. Traduction par Michel Arnaud, Gilbert Moget et Martin Rueff.



### **Encadré n.6. Données mobilisées pour l'analyse des images sociales et stratégie de présentation des résultats de l'analyse thématique réflexive.**

Les résultats présentés dans ce sous-chapitre se basent sur les réponses à la première et deuxième section (*cf.* annexe) de la grille d'entretien. Les thématiques émergeant dans l'analyse des réponses à ces deux sections de la grille ont été mises en lien avec le reste de l'entretien, quand cela s'est avéré nécessaire. La grille d'entretien commence notamment (section *a*) par demander aux personnes enquêtées de donner une définition de frontière (*a.i*). Cette première question est formulée de manière très générale et volontairement “naïve” et ouverte, car elle a aussi l'intérêt de “briser la glace” en situation d'entretien. Cela s'accorde à l'utilisation que la psychologie sociale fait de l'entretien pour l'analyse de la pensée représentationnelle<sup>67</sup>.

Comme je l'ai explicité (*cf.* chapitre 2), l'analyse thématique réflexive (Bran & Clarke, 2006, 2021) est mobilisée dans cette thèse pour aborder les prises de position discursives : ainsi, les thématiques émergées sont dans mon cas des axes de débat, de positionnement discursif. Pour des questions de lisibilité, par rapport à la restitution classique d'une analyse thématique, les résultats seront discutés ici dans une forme agrégée, sans présenter l'intégralité du processus d'analyse, qui a porté à la catégorisation des différents thèmes/axes de débat.

Les questions suivantes (*a. iii* & *a. iv*) interrogent quant à elles les représentations des personnes enquêtées sur la fonction d'une frontière, ainsi que leurs ressentis vis-à-vis des acteurs et des modalités qui permettent la gestion de la frontière. La question *b.i* se concentre sur les particularités éventuelles de la frontière locale, qui la distingue des autres frontières.

La dichotomie interprétative évoquée dans les réponses à la première question est déjà un résultat en soi, qui témoigne de l'intériorisation sur le plan cognitif du fonctionnement administratif de la frontière étatique. Celui-ci se structure en échelles spatiales, du niveau local au niveau international (*cf.* Hamman, 2013; Nordman, 1998). Dans les réponses, ce fonctionnement “par échelles” de la frontière s'observe dans deux tendances discursives. En premier lieu, la frontière est définie par ses

---

<sup>67</sup> Par exemple, Valérie Haas & Estelle Masson (2006, p.81), en reprenant la critique faite par Nonna Meyer vis-à-vis de quelques propositions sociologiques — et notamment de l'usage de l'entretien dans la *Misère du monde* coordonné par Pierre Bourdieu — parlent de « l'altérité de l'interviewer » et affirment qu'« il faut que l'enquêteur ait réussi à établir une relation de confiance avec la personne interrogée, que ses interventions facilitent son expression sans l'infléchir, et que ce soit l'enquêté qui détienne l'initiative de l'exploration de la thématique (...). Dès lors, le problème principal de l'enquêteur est bien de créer les conditions nécessaires à l'établissement d'une relation de confiance dans le cadre de laquelle le sujet se sentira libre de se dévoiler, de se révéler, et non plus celui de la réduction de la distance ». Sans vouloir rentrer dans le vif du débat qui anime l'article cité, ces mots résonnent avec ma démarche. En ce sens, dans cette thèse, la grille d'entretien a été construite pour faciliter l'entrée dans le vif du sujet, et notamment pour éviter de passer pour un “expert” de la frontière. Cela aurait instauré une distance artificielle et un malaise, qui aurait pu susciter de la retenue de la part des participants.

échelles géographiques (frontières internationales — frontières européennes — frontières de France — frontière locale/franco-allemande). Ensuite, les enquêtés identifient un fonctionnement “en échelle” des acteurs institutionnels qui «*gèrent*» la frontière (gestion européenne — nationale — locale).

Prenons quelques exemples pour illustrer mes propos. L'extrait d'entretien suivant développe le caractère “en échelles” de la frontière en présentant la gestion par les autorités douanières du passage des individus et des marchandises.

Une frontière... c'est une... un indicateur de la limite d'un pays... ou d'une région. (...) Par exemple une frontière est là pour... éviter que les... les trafics de drogues ou de choses... illégales... puissent se faire sans que la police le sache. (...) Mais après ça dépend! Si je pense aux frontières du sud de l'Europe, c'est comme ça. Avec les migrants aussi en Italie ou en Grèce. Par contre si vous prenez la France et ses frontières... c'est différent bien sûr. Là on peut passer et acheter ce qu'on veut sans trop de limites... la douane n'est pas souvent là... parce que c'est un rôle différent si vous voulez. On contrôle aux endroits où il le faut... ou c'est plus nécessaire. Tandis qu'une fois dedans on est libre de bouger.

ID 37, homme, 35 ans<sup>68</sup>

Encore, le fonctionnement “en échelles” peut se manifester sur la dimension géographique — ce qui remet en question l'idée même de frontière comme une ligne de division territoriale — comme dans le cas des deux enquêtées dont les extraits d'entretien sont présentés ci-dessous.

La frontière c'est ce qui se trouve entre deux pays, comme entre la France et l'Allemagne ici [*indique sur le JRS*]. C'est donc... une division entre les deux pays, ce qui permet de dire ici c'est la France, ici c'est l'Allemagne... on peut penser à la frontière comme à une ligne qui sépare deux pays, mais ce n'est pas que ça, parce que ça dépend de l'échelle à laquelle tu regardes la carte... il n'y a pas de largeur... d'épaisseur fixe... enfin claire... de cette ligne et on peut penser à toute la ville de Strasbourg comme à une zone de frontière en fait... ou à l'Alsace ou le Bas-Rhin. Ce qui est important c'est

<sup>68</sup> Un tableau en annexe permet de parcourir les caractéristiques socio-démographiques des enquêtés.

de dire que cette zone est différente de l'Allemagne. Donc par exemple... Strasbourg n'est pas... Fribourg, voilà.

ID 10, femme, 19 ans

Dans l'extrait suivant, le raisonnement "en échelle" est particulièrement visible dans la construction narrative du discours. L'on retrouve une opposition entre le niveau personnel — «*je*» — et le niveau plus général — «*on*». L'enquêtée («*Dans ma tête, je*»), d'origine non alsacienne, parle d'abord de la frontière comme d'une ligne. Ensuite, elle amende ses propos, se basant sur une instance plus générale, celle du sens commun ou du discours collectif («*on*»), et ainsi se corrige en pensant à la frontière locale. Cela lui permet de passer d'une définition de frontière comme simple ligne à une définition plus complexe.

Dans ma tête, je me suis tout de suite dit... la frontière c'est une ligne... vous savez, qui divise deux pays. Mais on parle... je me suis dit ensuite... on parle aussi de l'Alsace comme une région de frontière, et là donc la frontière, ça serait plutôt à l'échelle de l'Alsace tout entière (...) [*rire*] d'abord j'ai dit... j'ai parlé de toutes les frontières... mais après je me suis dit(e) que ça marchais pas ici... pas pour Strasbourg... pour cette frontière... c'est deux choses différentes... mais moi je viens pas d'ici [*rire*]

ID 53, femme, 53 ans

Le recours des individus à la notion d'échelle, plus ou moins explicite, pour expliquer ce qu'est une frontière montre toute la difficulté de distinguer et de catégoriser cognitivement — et donc de définir — le même objet social, qui prend deux formes. La première forme est abstraite — «*toutes les frontières*» — et l'autre est la concrétisation locale de cet objet, qui est contextualisé géographiquement et historiquement — «*cette frontière*», celle que "je connais" pour le cas de l'enquêtée dont l'extrait est présenté ci-dessus. Cette difficulté est particulièrement visible dans les réponses qui sont données à la question b.i, qui interroge les particularités de la frontière franco-allemande, par rapport aux autres frontières. Encore une fois, que des différences entre les deux "formes" de la frontière soient évoquées — extrait ci-dessous — ou pas — extrait suivant —, c'est le plus souvent grâce à un

“jeu d’échelles” qui prend forme dans leur discours que les individus répondent — non sans signaler la difficulté de ma question, qualifiée de « *question idiote* » dans le deuxième extrait.

K : Est-ce que vous identifiez des particularités quand vous pensez à la frontière franco-allemande, par rapport aux autres... frontières ?

Les règles des frontières en Europe... sont les mêmes. Oui, enfin je crois, peut-être avec la Suisse, mais je ne suis pas certain... Par contre ce qui change c’est le fait qu’ici il y a une proximité plus grande entre les cultures, qui... qui se perçoit aussi sur le... les franchissements de la frontière... pas de contrôle, pas de police. Mais cela ne change pas les règles, c’est juste que... pour ce qui concerne l’Alsace, on applique ces règles... moins... de manière moins stricte peut-être.

ID 42, homme, 43 ans

K : Du coup ça c’est une définition qui... fonctionne pour tout type de frontière ? N’est-ce pas ? .... [*silence*]

K : Enfin je veux dire, tu parles de la frontière franco-allemande, mais est-ce qu’elle a des particularités cette frontière-là, par rapport aux autres ?

Mmm non je pense pas non, enfin la frontière c’est la frontière ici comme ailleurs. Ce qui change c’est la ville... le territoire... pas la frontière... Enfin oui, on dit souvent qu’ici la frontière est moins marquée que... ailleurs, mais je ne sais pas, j’ai pas vécu à la frontière avec la Belgique ou... l’Espagne je ne sais pas quoi. Je connais pas la vie là-bas

K : du coup tu imagines ces différences comment ? Pour les pratiques... différentes de la frontière, qui peut être passée plus facilement ici que là-bas, essentiellement ?

Oui... enfin je pense oui. Je ne sais pas ! [*rire*] C’est dur cette question je n’y ai jamais pensé [*rire*]... elle ne veut pas dire grand-chose ta question... c’est une question idiote [*rire*]... J’en sais rien moi. (...) Ici on sait qu’il y a une frontière plus intégrée avec l’Allemagne... plus ouverte si tu veux parce que... les gens ici ont des choses à faire... de l’autre côté [*rire*] des connaissances ou le travail ou encore c’est pour... peut être si je pense... à la frontière avec la Belgique et aux frontières là-bas dans le Nord... les

personnes sont moins... sont plus... centrées... identifiées à la France peut être... Ils n'ont pas toutes les... tous les liens qui sont... qu'ici nous avons avec l'Allemagne.

ID 10, femme, 19 ans

Une fois prise en compte cette construction “en échelle” de l’image sociale de la frontière, et donc aussi la difficulté d’isoler l’image de la *frontière franco-allemande* de celle de la *frontière en général*, passons à en identifier le contenu. L’analyse a fait émerger deux images sociales distinctes de la frontière, que j’ai appelées, suivant les mots de quelques enquêtés, «*frontière-ligne*» et «*frontière-invisible*». Ces deux images ne correspondent pas aux réponses polarisées de deux populations distinctes. Au contraire, elles coexistent, en apparaissant toutes les deux, tour à tour, dans le discours de chaque personne enquêtée.

ii. L’image sociale de la «*frontière-ligne*» pour décrire la fonction discriminante de la frontière

En choisissant d’utiliser les termes issus du discours des enquêtés, je reprends les termes «*frontière-ligne*» pour définir la première image qui émerge de l’analyse. Celle-ci se caractérise par la mise en récit du rôle prescriptif et normatif de la frontière étatique, de son *nomos* de division territoriale. Elle y est dépeinte comme une ligne continue, qui définit, dénomme, divise des individus et des espaces. La question de la gestion administrative des espaces est centrale dans l’image, et sert à définir le rôle de la frontière : *via* la *frontière-ligne*, l’institution (qui change selon les cas : l’État français ou allemand, l’Union européenne, *etc.*) contrôle, module, régule le passage de flux humains et de marchandises. En outre, la frontière marque une division symbolique, et signale une différence entre deux systèmes, mais aussi entre deux “peuples”. Sur le plan de la mémoire collective et du roman familial, sont associés à cette première image les contenus mémoriels liés aux guerres (surtout celle de 1939/45), aux difficultés de gestion et aux différences d’intérêts entre France et Allemagne, ainsi qu’entre Alsace et État français (*e.g.* Tchernobyl, attentat du marché de Noël, *etc.*). Ces contenus mémoriels montrent

les différentes échelles qui caractérisent les représentations du rôle de délimitation et de discrimination spatiale de la frontière.

Je développerai cette description générale grâce à quelques extraits de discours. L'extrait suivant est issu d'un entretien avec un jeune homme de 20 ans, travaillant en alternance dans le BTP et provenant d'une famille originaire d'Alsace. En cherchant à définir ce qu'est une frontière, l'enquêté concentre sa réponse sur le concept de division, en cherchant à dépeindre le fonctionnement d'une frontière abstraite, non contextualisée géographiquement.

De base une frontière... de base... j'pense qu'on peut la définir comme une frontière qui sépare deux pays qui se... touchent...

K : Donc elle sépare...

Oui, elle sépare deux pays voisins comme la France et l'Allemagne. Ça peut être aussi trois pays, ça dépend, comme la Moselle<sup>69</sup> vers Thionville, mais c'est... plus souvent deux pays presque partout.

ID 04, homme, 20 ans

En poursuivant l'entretien, quand je lui demande les particularités de la frontière locale, le concept de division est complété par celui de catégorisation. Ainsi, la frontière "permet" de savoir si un territoire est français ou allemand. Selon l'enquêté, en Alsace, ce *nomos* distinctif est particulièrement visible par la présence du Rhin, qui signale la limite entre deux territoires nationaux, mais qui est aussi une limite «*culturelle*», marquant les différences entre les normes et les lois qui sont associées à chaque rive. L'enquêté, pour soutenir son propos, évoque le domaine d'emploi de son père, ouvrier dans le BTP, travaillant parfois en collaboration avec des entreprises allemandes : la frontière marque une différence dans les normes qui régissent la rénovation des bâtiments. C'est donc l'occasion pour l'enquêté de passer d'une définition abstraite (*cf.* extrait précédent) à la concrétisation de la frontière dont il parle : la frontière franco-allemande.

---

<sup>69</sup> L'enquêté fait référence au *tripoint* (France, Allemagne, Luxembourg) de Schengen.

En Alsace [*par rapport à d'autres régions frontalières*] c'est facile... de savoir... à qui appartient ce bâtiment ou ce... terrain parce qu'il y a le Rhin, ouais... après, pour les gérer... Par contre chez mon oncle à X<sup>70</sup> c'est plus compliqué et des fois on passe la frontière sans que... tu peux le capter qu'on est en Allemagne et tout... il y pas toujours la police de base (...) C'est pas la même chose et donc c'est un peu... une différence culturelle (...). Les règles changent d'un pays à l'autre, dans la construction des maisons si vous prenez ça... on ne peut pas suivre la même chose qu'on soit Allemands ou Français si on doit rénover... ce n'est pas... bah... les mêmes primes et tout ça.

ID 04, homme, 20 ans

Si la *frontière-ligne* divise, elle met aussi en lien des systèmes étatiques différents. En ce sens, les enquêtés soulignent qu'elle permet le contact entre deux «*territoires*», deux «*pays*» ou bien deux «*peuples*». Toutefois, l'on se retrouve à devoir contrôler ce lien et cette proximité, et réguler le passage de biens et de marchandises. Cela peut être fait dans l'optique de défendre des intérêts divergents — comme dans l'extrait suivant, où un homme d'origine alsacienne parle de la frontière comme d'un élément qui évite les conflits entre «*pays*», grâce à sa fonction de «*contrôle*» et de dénomination territoriale.

La frontière permet... a une fonction de contrôle des choses... elle permet de savoir ce qui sort du pays... ce qui rentre... elle permet de bien... Il faut bien réguler ces choses-là, sinon c'est la guerre... on divise bien, c'est clair, c'est net... sinon on se dispute, voilà... (...)

K : donc si je comprends bien, la frontière serait une sorte... un moyen d'éviter le conflit entre deux pays ?

Deux ou plus... je pensais à l'Europe, là on est à 27 pays qui s'accordent entre eux pour que tout soit clair, je crois...

ID 45, homme, 54 ans

---

<sup>70</sup> Village au nord-ouest de Strasbourg entre Alsace et Lorraine. Anonymisé.

L'association de l'image sociale de la *frontière-ligne* à celle de la guerre n'est pas uniquement propre à cet enquêté. Les contenus mémoriels liés à la période des conflits mondiaux sont largement présents dans les réponses qui mobilisent l'image de la *frontière-ligne*, de manière transversale à l'échantillon d'entretiens.

Si jusque-là il était question de division matérielle et de régulation de flux marchands et de personnes, cette image de la *frontière-ligne* est évoquée pour décrire des différences qui peuvent aussi se situer sur le plan "culturel". Dans l'extrait suivant, la jeune femme, étudiante en sciences de la vie, parle de son expérience pour décrire la façon dont les frontières peuvent marquer une différence sur le plan de la « culture » ou des « mode(s) de vie ».

[La frontière sert à] séparer deux territoires, à la base, du coup, des territoires concrets, pas abstraits, la terre quoi, deux territoires ça forme aussi en général des pays ou des États. Je relirais ça directement avec des... pas nécessairement des cultures différentes... mais avec des langues souvent qui ne sont pas communes, si enfin... aussi des cultures et un mode de vie, enfin... des fois dès que tu passes la frontière tu sens vraiment que t'es dans un autre pays en fait, même entre certaines régions, pas seulement entre pays...

ID 16, femme, 23 ans

Pour conclure, il me semble intéressant de souligner que cette image sociale est également associée à la question de la défense d'un espace, et donc à l'opposition conceptuelle entre un intérieur et un extérieur. Ici aussi, le raisonnement en échelle qui construit cette image de *frontière-ligne* est visible. Il s'applique par le recours discursif à l'exemple de la mise en place de l'espace Schengen. Plusieurs enquêtés parlent de ces accords comme d'un moment où l'on a fait le « choix » de délaissier la défense des frontières nationales pour défendre celles de l'espace Schengen. Ceci porte quelques enquêtés à voir en Europe deux types de frontières : les unes, plus "fortes" et "matérielles", à l'extérieur de l'espace européen, les autres, "perméables", qui séparent les pays membres de Schengen. Dans l'extrait suivant, justement, un jeune étudiant en sociologie, originaire du nord de la France, définit la fron-



rière en se focalisant sur la dimension du contrôle, que permet la *frontière-ligne*. Il continue en présentant le « *choix* » de mettre en place Schengen de la part des « *européens* » comme le résultat d'une volonté de « *coopération* » entre pays voisins.

La frontière est née... enfin l'instrument que représente la frontière est né du besoin de contrôler l'espace national et de réguler ce qui entre et ce qui sort... Si vous prenez la Muraille de Chine, c'est exactement ça, vous construisez un mur et vous empêchez les gens de sortir, c'est tout... et vous regardez aussi qui rentre par l'extérieur... les choses aussi, pas que les personnes (...) En Europe, nous avons fait le choix de rester le plus possible dans la coopération après la guerre, du coup on contrôle à l'extérieur et une fois dedans on sait qu'on a à peu près les mêmes lois.

ID 19, homme, 22 ans

iii. L'image sociale de la *frontière-invisible* pour décrire la perméabilité de la frontière franco-allemande

La deuxième image sociale émergeant de l'analyse, que j'appellerai, suivant la même logique que pour la première, *frontière-invisible*, se caractérise par l'idée d'« ouverture », de « transparence » et de « non-matérialité » de la frontière. Par rapport à l'image de la *frontière-ligne*, qui s'applique plutôt aux définitions généralistes de frontière, cette deuxième image est mobilisée par les personnes enquêtées pour décrire le fonctionnement de la frontière franco-allemande, ou bien plus largement pour parler des frontières intra-européennes.

Mais commençons, comme précédemment, par l'analyse de la « *composante descriptive* » (Moliner, 1996) de l'image sociale de la *frontière-invisible*. Dans l'extrait suivant, issu de l'entretien avec une femme d'origine non-alsacienne travaillant dans un musée, la co-présence de la première image (*frontière-ligne*) et de la deuxième (*frontière-invisible*) est manifeste, car c'est l'enquêtée elle-même qui propose de revenir sur sa première définition en la complétant : elle passe d'une définition de

*frontière-ligne* à une deuxième image, celle d'une frontière plus ouverte et impalpable. Il est intéressant de noter que, lors de ma question, sa première réaction est de me demander si je suis originaire d'Alsace, comme pour souligner l'évidence — pour les autochtones — du caractère invisible et non tangible de la frontière locale. En tant qu'allogène, elle a « *appris* » les particularités de la frontière franco-allemande une fois installée en Alsace.

Une frontière c'est une ligne sur une carte, qui... sépare deux États-nations, deux régions, etcétera... c'est le gouvernement qui comme ça... ils sont sûrs... d'exercer... le pouvoir sur... un territoire circonscrit (...)

K : Est-ce que... si je vous demande de penser maintenant à la frontière locale, ici à Strasbourg et en Alsace, vous pensez qu'elle a des particularités cette frontière? ... par rapport aux autres?

Bah oui, c'est bien particulier, il faut l'admettre. Ici je ne parlerai pas trop de frontière... enfin c'est une frontière, mais c'est... moins net... la frontière vous ne la voyez pas... autant... bien sûr... vous n'êtes pas alsacien non?

K : non...

Oui voilà...

K : je viens d'Italie... j'habite en Alsace depuis 3 ans environ...

Ah bah 3 ans, quand même! Oui c'est comme ça ici, vous avez vu du coup, c'est..., vous voyez on passe comme on veut, on se pose vraiment la question... mais c'est parce qu'ici la frontière est différente... tout est ouvert, il n'y a pas... vraiment de contrôle. [*rire*] En fait tout ce que j'ai dit avant ici c'est... pas vrai... [*rire*] Enfin, je veux dire que ce que j'ai dit ne s'applique pas vraiment ici.

K : du coup si vous deviez définir la frontière... celle d'ici?

Mmm... oui je l'ai dit... ouverte... impalpable [*ironie/rire*] (...)

J'ai appris qu'on pouvait passer librement comme ça... quand je me suis installée ici (...) c'est vraiment ça... ouverte... une frontière qui n'existe pas vraiment en quelque sorte.

ID 33, femme, 42 ans

De manière similaire, dans l'extrait suivant, la jeune enquêtée alsacienne, étudiante en droit, donne d'abord une définition de *frontière-ligne*, pour ensuite nuancer son propos et passer à la description d'une frontière moins marquée, notamment sur le plan de la division des deux "cultures", allemande et française. Elle différencie ainsi entre les termes « *pays* » et « *territoire* » : le premier étant à connotation "culturelle", désigne aussi une population, tandis que le deuxième se réfère à la géographie, à la matérialité de l'espace — « *c'est du concret ça* » — et non pas aux peuples qui l'habitent — « *les gens ne sont pas si différents que ça* ». Cette distinction profane sert donc à l'enquêtée pour dépeindre une *frontière-invisible*. Celle-ci décrit le fonctionnement de la frontière locale, qui « *sépare* » simplement les « *territoires* » mais « *pas les cultures* ».

C : Une frontière... c'est... enfin c'est une ligne qui sert à séparer deux... pays... (silence) Bah, je pense plutôt que ça sépare deux territoires en fait pas que deux pays, parce que c'est concret. Ici c'est la France, ici c'est l'Allemagne, mais en réalité c'est plus compliqué dans le... la vérité est plus nuancée peut-être. Oui du coup plutôt marquez territoires, pas pays... (...)

K : Territoires? Pourquoi pas deux pays du coup?

C : Territoires oui, ce n'est pas que des pays... dans le sens où le territoire c'est... concret, on sépare le territoire, pas les cultures par exemple... il y a des modes de vie différents, mais c'est aussi beaucoup des préjugés en fait tout ça... si on dit que les Allemands sont comme ça, par exemple ils sont plus ordonnés et tout... en fait c'est pas juste seulement que les territoires sont associés à une façon de vivre, aux habitudes et tout ça... c'est pas comme si quand vous passez la frontière d'un coup les gens sont différents... c'est le territoire qui change, pas les gens d'un coup comme ça... (...)

K : Mais on se rend bien compte pourtant qu'on est en Allemagne non? Genre les panneaux et tout le reste qui change... et... les magasins, les prix...

C : oui, mais c'est du concret ça... les gens sont... pas... si différents que ça... que les Strasbourgeois... d'ailleurs il y a beaucoup de Strasbourgeois à Kehl...

ID 11, femme, 21 ans

Comme nous le verrons de manière approfondie dans le prochain chapitre, l'image de la *frontière-invisible* est souvent associée par les enquêtés du groupe A (étudiants universitaires) à des prises de position sur le caractère désuet et contraignant des contrôles douaniers, voire à un jugement plutôt négatif du rôle et des fonctions des frontières en général. Dans l'extrait suivant, une jeune étudiante en psychologie parle des frontières « *extra européennes* » comme de frontières « *hors du temps* », « *anciennes* », peu adaptées aux temps actuels.

Les frontières extra européennes c'est (...) un truc de fou en vrai... c'est genre tu ne peux pas passer si tu n'as pas ton visa quoi... c'est un truc qui est difficilement imaginable quand tu habites en Europe quoi... c'est ouf! (...) C'est vraiment comme pour les anciennes frontières en France quoi, c'est un peu hors du temps tu vois... parce qu'ici moi... j'ai pas besoin de mon passeport pour aller en Italie l'été tu vois, c'est ça qui est choquant de se dire qu'on est empêchés dans nos... mouvements...

ID 15, femme, 23 ans

À l'inverse, cette image de la *frontière-invisible* est aussi mobilisée par d'autres enquêtés dans le discours d'opposition à l'intégration européenne : en mobilisant l'image d'une frontière dénuée de ses fonctions — justement, à cause de son immatérialité —, on s'oppose à la perte de contrôle de l'État sur ses frontières, qui est délégué à l'Union européenne, avec des résultats considérés comme non optimaux. En ce sens, cette image peut aussi servir de support pour prendre position contre le processus d'ouverture à l'Allemagne, et à la coopération transfrontalière. Dans l'extrait suivant, une jeune femme de 19 ans, travaillant dans la vente de prêt-à-porter, souligne l'invisibilité de la frontière, tout en signalant que des différences existent entre les deux peuples voisins. La *frontière-invisible* ne

rendrait pas compte de ces différences “culturelles”. L’argumentation est construite, encore une fois, en s’appuyant sur une remarque quant à mon origine non alsacienne, cette fois du point de vue d’une autochtone.

En fait si... la frontière ici... (...) vous ne voyez pas la différence [*entre pays*]... quoi... dans les faits on ne la voit pas parce qu’on peut se dire... ah je suis déjà à Kehl<sup>71</sup>? [*rire*]  
En moins de 30 minutes quoi... On y va en tram et tout... tu peux y aller facile... et il y a des gens qui y vont c’est ouf, mon amie s’est installée là-bas avec ses parents parce que c’était mieux et tout... hein... c’est facile de faire ça

(...)

Faut pas considérer qu’on est Allemands hein... les Alsaciens... j’sais pas si tu vois parce que... vu que tu viens pas d’ici tu vois... il y a des différences... bah ouais... mais tu les vois pas parce qu’on dirait que c’est le même pays ouais... on a des potes allemands du côté de mon père, c’est pas la même culture et tout, on est différents, mais bon... (...) après c’est aussi un truc politique quoi tu vois... de dire qu’il n’y a pas de différence[s] (...) les Européens sont les mêmes [*rire*] on est tous Européens [*rire*]... (...) C’est comme ça, Strasbourg capitale européenne quoi [*ton ironique*]...

ID 24, femme, 19 ans

La référence à l’histoire européenne du territoire n’est pas isolée à cet extrait d’entretien. Si la première image sociale de la *frontière-ligne* était associée à la mobilisation de contenus mémoriels largement issus de la période des conflits franco-allemands, pour cette deuxième image les contenus mémoriels mis en avant dans le discours concernent la période de la construction européenne, tant sur l’échelle des grands événements — *e.g.* mise en place de Schengen — que sur les retombées de ce processus sur le contexte familial ou sur la trajectoire personnelle. Si, par ailleurs, la thématique mémorielle de la guerre est évoquée, cela est principalement fait pour souligner les changements de nature de la frontière depuis 1945.

---

<sup>71</sup> Ville allemande à la frontière avec Strasbourg.

iv. L'image sociale de la *frontière-ligne* pour décrire un fonctionnement anormal ou pré-Schengen de la frontière franco-allemande

L'image de la *frontière-ligne*, dans les extraits présentés jusqu'ici, est plutôt "généraliste" dans le sens où elle sert à décrire la réalité de tout type de frontière. Au contraire, celle de la *frontière-invisible* est mobilisée pour dépeindre la frontière franco-allemande.

Il existe toutefois une mobilisation particulière de l'image de la *frontière-ligne* pour cette deuxième fin, mais seulement quand il s'agit de signaler un fonctionnement différent ou "anormal" de la frontière locale franco-allemande. Cela est fait notamment lors du recours à des contenus de mémoire collective, qui servent à exemplifier l'image de *frontière-ligne* à l'aune du territoire et de son histoire, ainsi que lors du recours à l'anecdote personnelle ou au roman familial, qui sert à expliciter les particularités de cette frontière par rapport aux autres.

En ce sens, les contenus mémoriels les plus mobilisés en référence à l'image de la *frontière-ligne* sont ceux qui soulignent le caractère nomothétique de division et de contrôle. Ainsi, les contenus mémoriels relatifs aux conflits franco-allemands et plus généralement aux deux conflits mondiaux sont particulièrement mobilisés dans le discours. Ils servent le plus souvent à montrer à quel point la frontière franco-allemande a changé depuis 1945. Dans le passage suivant, une femme de 68 ans, non originaire d'Alsace, mais qui tient à me souligner son ancrage local — « *je suis mariée à un Alsacien depuis plus de 30 ans, je suis un peu alsacienne* » —, mobilise un contenu mémoriel qui mélange mémoire collective et roman familial, concernant la Seconde Guerre mondiale. L'invocation de l'image de la *frontière-ligne* signale l'application des lois allemandes du côté français, mises en place à l'armistice de juin 1940 et avec l'annexion allemande de l'Alsace. Ainsi, le re-déplacement de la ligne de frontière au Rhin, à la fin de la guerre, porte au rétablissement de la "normalité".

Oui, il y a des différences évidentes, vous savez... la frontière a été déplacée plusieurs fois (...) dans les Vosges, elle passait par la Schlucht<sup>72</sup> jusqu'à la libération... comme

<sup>72</sup> Le col de la Schlucht était un point par lequel passait la frontière franco-allemande à la suite du traité de Francfort (1871 — cf. sous-chapitre 2.B). Cet endroit est par ailleurs beaucoup plus lié à l'histoire de la Première Guerre mondiale qu'à la deuxième, car un assaut français a eu lieu en 1914 justement en correspondance du col (Krempf, 2013). Ceci me

dit ça portait à appliquer les lois du *Reich* ici même... (...) On est allé jusqu'à changer le nom des rues. (...) Elle [*sa belle-mère*] voulait appeler ma [*belle*] sœur, la cadette, Irène<sup>73</sup>, mais elle n'a pas pu parce que c'était interdit. (...) La frontière divisait le territoire libre du territoire annexé... avec toutes les contraintes horribles... les nazis voulaient... [*signaler*] que... par rapport au reste de la France... *Das Elsass ist deutsch*<sup>74</sup>.

(...)

À la fin de la guerre, bien sûr la frontière... repasse par le Rhin, comme avant. Du coup à partir de là tout est retourné à la normal...

ID 57, femme, 68 ans



Figure 20. Carte postale datant avec toute probabilité d'avant 1914. Frontière franco-allemande au Col de la Schlucht. Au centre, la frontière est signalée par les deux membres des forces de l'ordre côte à côte. Source : gallica.fr / Bibliothèque multimédia intercommunale d'Épinal.

porte à croire qu'une confusion est faite par l'enquêtrice — qui, je le rappelle, rapporte un souvenir issu de sa belle-famille — quant à la période historique d'intérêt pour ce lieu, ce qui bien sûr n'enlève rien à la pertinence de l'exemple pour montrer la connotation historique de l'image de la *frontière-ligne*. Cf. figure 20.

<sup>73</sup> Le prénom Irène est interdit jusqu'à 1942, quand il est réadmis par les autorités allemandes à condition d'enlever l'accent (Irjud, 1992).

<sup>74</sup> «*L'Alsace est allemande*».

La même enquêtée, plus tard dans l'entretien, mobilise l'image sociale de la *frontière-invisible* pour contraster la nature de cette première frontière "historique" : aujourd'hui la frontière est ouverte.

Maintenant c'est différent, rien ne vous signale que vous passez sur le territoire allemand... ou presque... (...) la frontière est bien là mais vous pouvez faire comme si elle n'était pas là... enfin je dis ça mais il faut bien avoir sur soi les documents d'identité, ça c'est sûr.

ID 57, femme, 68 ans

Les anecdotes personnelles ou le roman familial sont aussi mobilisés pour signifier un fonctionnement "anormal" de la frontière franco-allemande. Dans l'exemple suivant, une jeune femme, non originaire de la région, parle de son expérience lors du franchissement des frontières extra européennes. Ces anecdotes sont mobilisées pour souligner, par opposition, la facilité avec laquelle on peut traverser la frontière qui divise Strasbourg et Kehl. C'est cette facilité de circulation entre pays qui l'a particulièrement marquée quand, étudiante, elle déménage à Strasbourg : la frontière franco-allemande se caractérise donc par la négation de la *frontière-ligne*. En continuant l'entretien, une anecdote relative à un passage "compliqué" de la frontière entre Strasbourg et Kehl permet à l'enquêtée de faire ressortir l'étrangeté de la situation par rapport à la fluidité du passage en temps normal. L'extrait se focalise notamment sur les contrôles de police mis en place lors de l'attentat du marché de Noël, qui a eu lieu à Strasbourg en 2018.

L'année dernière j'étais retournée en X<sup>75</sup> (...) Tu ne peux pas passer la frontière comme tu la passes ici entre Strasbourg et Kehl donc, France et Allemagne... Du coup dès que tu arrives tu te fais contrôler... et du coup ce n'est pas du tout les mêmes contrôles parce que du coup c'est hors Schengen, du coup c'est des contrôles .... Cartes identité ou autre... et oui... donc oui des différences au niveau des aéroports, dès que tu veux passer une frontière,... En Europe... ou... Union européenne, par exemple par la Turquie, tu rentres tout de suite dans un mécanisme de contrôle policier, qui n'est pas le cas si tu restes dans l'Union européenne. Enfin c'est la différence

<sup>75</sup> Anonymisé, pays extra européen.



que je vois... Et du coup... je pense qu'il y a des frontières qui sont plus accessibles et ça dépend aussi du jour où tu passes... je veux dire un jour tu peux passer et te faire contrôler et peut être qu'un autre jour tu passeras et tu ne feras pas contrôler, mais c'est vrai que je vois... J'associe la frontière beaucoup aux contrôles... [rire]...

(...)

Ce qui m'a... perturbée une fois c'est... pendant les attentats (...) en décembre dernier, j'ai pris le tramway un ou deux jours après l'attentat... pas le lendemain, pour aller en Allemagne faire des courses... et... justement le... l'attaquant n'avait toujours pas été retrouvé. Et du coup j'étais dans le tram et on arrivait à Kehl et donc après avoir passé la frontière, déjà j'ai vu le nombre de voitures qui ne pouvait pas passer... je pense que ça durait 4 h, c'était l'enfer pour passer... Et tout le monde un peu sous tension, à se regarder dans le tramway et tout... et en fait je crois qu'à ce moment-là à Kehl il y avait pas jusqu'au centre-ville le tramway, ça s'arrêtait à Bahnhof, à la gare... Et en fait il y avait des policiers... des policiers militaires qui étaient aussi différents des militaires qu'on a l'habitude de voir en France... des militaires allemands, il y en avait au moins quatre qui avaient vraiment des grosses armes et donc le conducteur de tram a demandé à tout le monde de descendre, mais par la porte avant et on a dû attendre et attendre pour descendre... et du coup ça m'a marquée parce que les policiers allemands nous pointaient tous... et voilà. Mais c'est bizarre comme histoire, mais voilà c'est une histoire...

ID 16, Femme, 23 ans<sup>76</sup>

---

<sup>76</sup> Cet extrait est particulièrement intéressant parce que la question des attentats à Strasbourg en 2018 émerge dans plusieurs entretiens qui, comme celui-ci, sont précédents à la crise de la fermeture de la frontière de 2020. Avant cette période, en effet, 5 personnes sur 12 ont cité les attentats pour parler de l'étrangeté de la mise en place de mesures à la frontière dans un territoire qui est normalement ouvert. À la suite de la crise, la fermeture de la frontière sera en revanche largement plébiscitée par les autres enquêtés pour parler de la même chose. Ainsi, une mise en perspective de cet extrait avec ce qui serait arrivé un an plus tard, bien qu'impossible vu les conditions, vient spontanément : les contrôles de police, la difficulté à passer la frontière, font penser aux thématiques émergées pendant la crise de la fermeture de la frontière (cf. chapitres 4 et 6). Cet extrait a déjà été présenté lors d'un travail précédent (Clementi, 2022a). Dans l'article, la numérotation de cet enquêtee (ID 16) est « ID 01 ».

v. Quelles différences dans la portée descriptive des deux images?

Comme je l'ai montré, dans l'échantillon les deux images (*frontière-ligne* et *frontière-invisible*) sont co-présentes dans tous les entretiens analysés. Toutefois, pour revenir sur le plan de la théorie, pour que la distinction entre ces deux images se confirme, il est nécessaire qu'à chacune d'entre elles corresponde une fonction descriptive spécifique (Moliner, 1996; cf. chapitre 2.B). Cela se confirme. La première (*frontière-ligne*) décrit le fonctionnement de la frontière sur deux échelles : elle permet de parler d'une frontière non contextualisée, définie en général, mais aussi de décrire certains aspects de la frontière franco-allemande, notamment concernant le fonctionnement "anormal" de celle-ci, ou bien une frontière ancienne, celle des conflits franco-allemands. La deuxième image (*frontière-invisible*), quant à elle, décrit le fonctionnement et les particularités d'une frontière contextualisée, la frontière franco-allemande en Alsace/à Strasbourg, et ne s'applique pas à toute frontière étatique existante. En outre, l'analyse thématique me permet de commencer à souligner, ce qui se confirmera le long de cette thèse, que c'est notamment grâce à un ancrage de ces images dans les contenus de mémoire familiale ou collective différents que celles-ci acquièrent leur rôle descriptif. Cela est lié à la réalité historique du territoire, et aux changements dus à la nature de la frontière franco-allemande, qui passe en deux ou trois générations (1945 – 1995) d'une frontière barrière des plus sensibles du 20<sup>e</sup> siècle à un nouveau statut de frontière ouverte, haut lieu symbolique de l'expérimentation européenne quant à la circulation de personnes et de biens.

Dans le prochain sous-chapitre, je montrerai que les différences dans la mobilisation de ces deux images ne découlent pas de la présence ou de l'absence de celles-ci dans le discours, mais bien de leur construction narrative, et de l'articulation argumentative qui en est faite. Ceci est valable notamment pour ce qui concerne l'image de la *frontière-invisible*, mobilisée pour décrire le fonctionnement de la frontière locale. Elle prend sens différemment et permet, selon les cas, des évaluations, des prises de position différentes. En somme, les différences dans l'évocation de la *frontière-invisible* ne se manifestent pas sur la « *composante descriptive* » de cette image — qui reste stable —, mais plutôt sur sa « *composante évaluative* » (Moliner, 1996). Deux grandes thématiques émergent de mon analyse, auxquelles se lie l'image sociale de la *frontière-invisible*, et qui seront discutées dans le sous-chapitre suivant : les pratiques spatiales transfrontalières et la spatialisation des ressentis identitaires.



## B. L'image sociale de la frontière-invisible comme support de prises de position évaluatives et distinctives

### i. La frontière-invisible au prisme des pratiques transfrontalières

C'est quand même bien hein... c'est bien... la liberté de passage et tout le reste... on [ne] nous contrôle pas, on peut acheter de l'autre côté, sans contrôles ni douane ni rien d'autre... c'est bien...

ID 02, homme, 22 ans

Les enquêtés mobilisent l'image sociale de la *frontière-invisible* régulièrement quand ils font référence à leurs pratiques frontalières, ou bien aux pratiques potentielles ou imaginées pour d'autres habitants. Celles-ci concernent, en premier lieu, les achats et la consommation : l'image de la *frontière-invisible* décrit une frontière "positive", car elle permet de consommer côté allemand, et donc de profiter des avantages que ce marché présente. Ceux-ci concernent notamment les prix plus abordables de certains produits : les pratiques d'achat qui reviennent le plus souvent dans les entretiens concernent certaines catégories alimentaires (alcool, sucreries et chocolat, produits d'épicerie biologiques, produits laitiers), le tabac, ainsi que certains produits liés à la droguerie (les produits cosmétiques et de petite enfance : couches, jouets, lait en poudre).

Ces pratiques concernent quelques espaces en particulier. Les zones commerciales allemandes frontalières, celles qui sont facilement accessibles depuis l'Eurométropole, sont citées comme des lieux dédiés aux achats, et pratiqués seulement pour cette raison — notamment *Rheinau*<sup>77</sup>, ainsi que la zone commerciale et le centre-ville de *Kehl*.

Dans l'extrait suivant, par exemple, l'enquêté, allogène, travaillant dans une association qui s'occupe de promotion culturelle, réduit cette ville à son caractère commercial, en soulignant que le manque de beauté et de charme est contrebalancé par la "praticité" des lieux et par l'utilité de ce qu'on

<sup>77</sup> Ville frontalière allemande du Bade-Wurtemberg, qui se trouve à environ 10 km au nord de Kehl, suivant le Rhin.

y trouve. Cela est souligné, d'ailleurs, par la facilité d'accès au centre-ville commerçant depuis Strasbourg.

Je vais souvent à Kehl (...) c'est pas très beau, mais c'est efficace, il y a tout quoi... oui c'est utile (...) c'est [cool] qu'on puisse y aller comme ça, facilement quoi...

ID 43, homme, 37 ans

La *frontière-invisible* permet aussi de fréquenter quelques lieux de divertissement ou de loisir qui sont considérés comme "différents" par rapport à leurs contreparties françaises. Ainsi, le franchissement de frontière est lié à l'optimisation de ce qu'offre le territoire : on va en Allemagne pour des actions spécifiques qui sont plus "intéressantes" de l'autre côté de la frontière. Un premier exemple est celui des boîtes de nuit : plusieurs personnes parmi les plus jeunes de l'échantillon identifient des différences de « *style de soirée* »<sup>78</sup> dans le contexte des deux pays. Les boîtes de nuit se trouvant du côté allemand de la frontière sont généralement considérées comme « *plus grandes et moins chères* »<sup>79</sup>. Cette même logique peut s'appliquer aussi aux pratiques de lieux de loisir pas loin de la frontière, comme les thermes de Baden-Baden ou bien le parc d'attraction d'*Europa-Park*<sup>80</sup> : l'image de la *frontière-invisible* est mobilisée pour parler de la « *chance* »<sup>81</sup> de pouvoir fréquenter « *le double des endroits cool (...) les deux choses en même temps* ». Dans l'extrait suivant, un enquêté de 46 ans et une enquêtée de 24 parlent de la possibilité de fréquenter le massif de la Forêt-noire (« *Schwarzwald* ») en plus du massif vosgien. Géographiquement, la plaine d'Alsace se trouve entre les deux, et c'est justement parce que la *frontière-invisible* est perméable que les habitants peuvent bénéficier des avantages de chaque pays.

J'adore les randonnées! (...) [rire] On est gâtés quand même ici... à moins d'une heure de bagnole je suis sur le Donon, ou dans la vallée de la Bruche... en... en même pas

---

<sup>78</sup> Entretien avec ID 03.

<sup>79</sup> *Ibidem*.

<sup>80</sup> Ces deux lieux se trouvent à moins de deux heures en transports depuis Strasbourg, ce qui les rend facilement accessibles par les jeunes enquêtés qui n'ont pas forcément de voiture.

<sup>81</sup> Entretien avec ID 01.

30 minutes (...) et puis bien sûr on [*avec sa compagne*] va... in den Schwarzwald [rire], les massifs sont... les sommets sont plus hauts aussi, c'est différent vous voyez... deux choses différentes bien sûr. (...) C'est ça l'Europe sans frontières, c'est ça... on profite, on profite... [rire]

ID 48, homme, 46 ans

J'aime bien la nature et les promenades, ça change pour moi. J'aime bien aller aussi en Allemagne pour ça, ce n'est pas plus loin que les Vosges et c'est pas plus chiant d'y aller, il y a l'autoroute et tout... est facile hein... (...) Il y a même le train qui traverse la frontière direct... pour Offenburg. (...) Pour le ski et l'hiver (...) c'est bien l'Allemagne, il y a plus de choses j'ai l'impression, et moins de monde... selon les périodes de vacances.

ID 01, femme, 23 ans

La mobilité transfrontalière professionnelle est aussi associée à l'image sociale de la *frontière-invisible* dans le discours des personnes enquêtées. Malgré l'absence de travailleurs frontaliers dans l'échantillon<sup>82</sup>, ce phénomène est largement et positivement associé par les enquêtés à l'image d'une frontière perméable qui permet de travailler librement de l'autre côté, comme le montrent les deux extraits suivants issus de l'entretien avec deux jeunes enquêtés.

L'ouverture de la frontière c'est important pour l'emploi aussi... les frontaliers c'est vraiment courant... en Alsace c'est souvent le cas dans les familles qui ont... un frontalier au moins (...) Tout le monde pense que ça a toujours été le cas, mais... si la frontière est fermée... ou si la frontière... à la frontière il y a des contrôles... c'est bien plus pénible de travailler en Allemagne.

ID 26, homme, 23 ans

---

<sup>82</sup> Cf. chapitre 2.

K : Tu penses à quoi quand tu dis « invisible » [*l'enquêté a défini ainsi la frontière franco-allemande*] ?

Mon père travaille en Allemagne, pas loin de chez nous [*l'enquêtée est originaire du sud de l'Alsace*]... et avant il a travaillé à Bâle aussi... c'est ça... c'est pour ça invisible quoi tu vois...

(...)

K : Tu parlais de ton père qui a travaillé en Allemagne, il faisait quoi ?

Il a changé, mais toujours comme... manager quoi, il dirige une équipe et tout... Non, mais il y travaille encore, c'est pas comme pour la Suisse où il a arrêté. C'est pour ça que je dis que voilà, wesh on ne la voit pas la frontière de base parce que c'est pareil de travailler pour mon père à Mulhouse ou à X<sup>83</sup>, tu vois, c'est pas important qu'il y ait la frontière au milieu, c'est juste qu'il part là-bas le matin plutôt que de l'autre côté tu vois... (...) Et c'est bien, parce qu'il y a plus de travail pour certains... domaines... en Allemagne tu vois, donc c'est cool qu'on puisse se dire... je cherche ici, je cherche là-bas... sans barrière sans rien...

K : tu penses à toi aussi ? Quand tu parles de ça, de pouvoir travailler en Allemagne ? Pourquoi pas [*rire*] je vais voir, mais c'est... je peux le faire parce que c'est facile tu vois... c'est ça que je veux dire... je peux... ce n'est pas compliqué, c'est une option pour moi...

ID 14, homme, 19 ans

### **Encadré n.7. Les frontaliers dans l'Eurométropole : contextualisation locale d'un phénomène alsacien.**

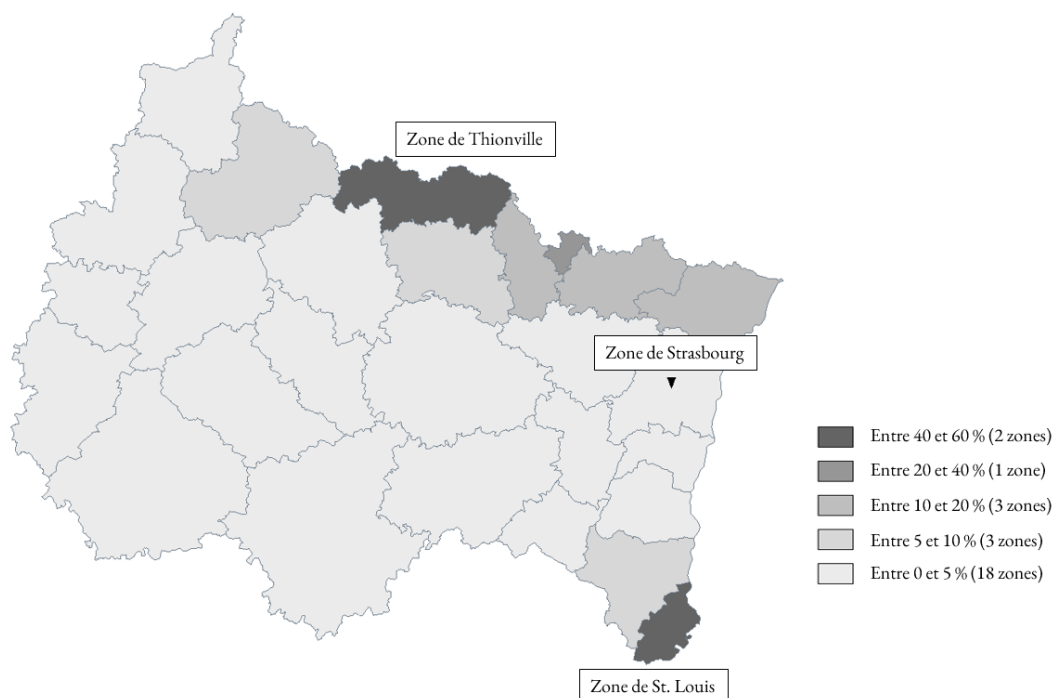
Je ne rentrerai pas dans les détails du statut de travail des frontaliers, dont le régime fiscal est régi par la convention franco-allemande de 1959. Cet accord prévoit une imposition dans le pays d'exercice de l'activité, sauf exception. En effet, depuis 2001, un accord additionnel permet à certaines catégories de travailleurs (frontaliers fiscaux) d'être imposés dans leur pays de résidence pour leur activité professionnelle exercée dans le pays voisin. En plus de franchir tous les jours la frontière entre le domicile et le lieu de travail, pour obtenir le statut de frontalier et le régime fiscal associé, il est nécessaire d'habiter un département particulier (67, 68, 57), de travailler à moins de 30 km de la frontière

<sup>83</sup> Anonymisé.

ou dans le *Saarland*. Selon les chiffres de l'INSEE (2022), en 2018 le nombre de frontaliers travaillant dans un pays voisin (Suisse, Allemagne, Belgique, Luxembourg) et habitant la région Grand Est s'élevait à 182 000. Près de la moitié des travailleurs frontaliers de France habite la région. Parmi eux, un quart travaille en Allemagne.

Tout en reconnaissant l'importance de la condition frontalière dans l'imaginaire alsacien, il me faut redimensionner le phénomène pour ce qui concerne mon terrain : la "zone d'emploi" de Strasbourg compte seulement 2,3 % de travailleurs frontaliers sur base de population active, toujours selon les chiffres de l'INSEE. Plus particulièrement, 6 % des frontaliers actifs du territoire de la Collectivité européenne d'Alsace habitaient l'Eurométropole de Strasbourg. L'Eurométropole représente toutefois 24 % des actifs occupés du même territoire. Le territoire "sud" de la Collectivité européenne d'Alsace, ou figure parmi d'autres la ville de Saint-Louis, compte 37 % des frontaliers actifs d'Alsace, mais seulement 12 % de travailleurs actifs (Association de Prospective Rhénane, 2021a, sur base INSEE).

Si l'on se concentre sur l'échelle spatiale de l'Eurodistrict Strasbourg-Ortenau, selon les chiffres de l'INSEE reprises par l'Association de Prospective Rhénane (2021b) pour 2017, 3882 frontaliers français habiteraient une commune de l'Eurométropole ou de l'Établissement public de coopération intercommunale du canton d'Erstein. Ces flux infra-Eurodistrict seraient concentrés particulièrement sur la ville de Kehl (37 % du total) et Offenbourg (14 %).



Carte 2. Pourcentage d'actifs frontaliers par rapport à la population totale active par zone d'emploi de résidence, Région Grand Est. Données INSEE pour l'année 2018 (INSEE, 2022). Réalisation : K. Clementi. Fait avec Philcarto, <http://philcarto.free.fr>.



Cette évaluation positive de la frontière par son image de *frontière-invisible* n'est pas forcément associée à une image positive du travail frontalier *in toto* : les avis divergent sur le contexte de travail allemand, oscillant entre positions mélioratrices du système voisin et positions plus critiques et nuancées. Dans l'exemple suivant, les horaires de travail en Allemagne sont discutés.

C'est sûr que c'est un plus pour les gens qui peuvent [*que la frontière soit facilement accessible*]... par contre ouais... Il faut pas imaginer non plus que c'est facile là-bas... c'est pas forcément mieux... non plus [*rire*] (...) On vous paye mieux pour le même boulot, mais bon... faut rajouter les heures en plus par semaine... les assurances... tout le reste (...)

ID 50, femme, 41 ans

De la même manière, évaluer positivement une *frontière-invisible* laissant la liberté de travailler en Allemagne ne s'accompagne pas forcément d'une image positive du statut de frontalier et des avantages qu'il comporte. Dans le passage suivant, par exemple, la jeune enquêtée, originaire de Strasbourg et ayant des travailleurs frontaliers dans son entourage, se positionne fortement contre les « *avantages* » de ces travailleurs, ce qui ne l'empêche pas de louer — à un moment différent de l'entretien — la possibilité, pour elle et pour les autres, de franchir la frontière pour travailler.

C'est quand même sur le fil... je veux dire... c'est quand même clairement des gros... profiteurs du système quoi... c'est pas juste je veux dire... même s'il faut pas dire... parce que bon (...) Ils prennent le mieux des deux systèmes... mais moi je galère par contre! (...) Tu sais par exemple... enfin oui tout le monde sait que c'est clairement facile de tricher... allez hop, on retouche les impôts et tout... il y a très peu de contrôles (...)

Tout est ouvert, tout est là... il y a des échanges et tout qui permettent de bosser de l'autre côté quoi... ça c'est bien je trouve, ça nous donne un avantage par rapport aux autres peut-être, notamment en tant qu'étudiants<sup>84</sup>...

ID 18, femme, 21 ans

Un autre enquêtée, fille et sœur d'ouvriers travaillant en Allemagne et en Suisse, introduit une autre nuance, en assumant le point de vue d'un travailleur frontalier. Elle critique fortement la régulation du statut fiscal qui est, selon elle, très avantageux pour l'État qui n'hésite pas à « *bien profiter* » des revenus plus élevés garantis par le fait de travailler à l'étranger.

C'est avantageux, bien sûr... on ne peut pas le nier et c'est quand même bien différent avec les accords entre pays... ça permet des avantages... (...) Le grand gagnant dans tout ça c'est l'État... [*rire*]...

K : L'État ? L'État français ?

Oui bien sûr... c'est lui qui empoche le surplus... vous êtes imposés en France, mais vous ne travaillez pas en France, ça, c'est le top quand même... pour l'État c'est de l'argent en plus.

ID 60, femme, 50 ans

Pour conclure, trois enquêtés ont reporté avoir fréquenté où fréquenter des travailleuses du sexe en Allemagne. Sans entrer dans les détails de la loi allemande, et du fonctionnement des lieux de prostitution (*cf.* Darley, 2017; Staiger, 2022), il reste intéressant d'analyser cette pratique, qui prévoit le franchissement de la frontière, comme un exemple dans lequel la même action — payer pour un acte sexuel — revêt des significations diverses selon le pays où l'on se trouve.

Prenons le cas d'un étudiant universitaire de 19 ans, d'origine non alsacienne. En répondant à mes questions sur sa pratique du côté allemand, il parle assez naturellement de ses fréquentations d'une

---

<sup>84</sup> L'enquêtée fait notamment référence à la possibilité de stages/échanges frontaliers dans le cadre de sa formation à l'université, dispositifs dont elle a parlé plus tôt pendant l'entretien.

maison close à Offenbourg, à une trentaine de kilomètres de Strasbourg. Il fréquente ce lieu une fois par mois environ.

C'est légal en Allemagne la prostitution, vous savez (...) ça me coûte comme une soirée, je me l'accorde une fois par mois environ, c'est comme ça que je fais (...)

K : est-ce que c'est quelque chose que vous feriez... ou que vous avez fait, en France aussi ?

Non... c'est parce que là-bas, je vous l'ai dit... c'est légal... c'est pas la même chose, c'est pas comme ça en France. (...) En Allemagne il y a un cadre pour les filles, elles font ce qu'elles veulent, c'est protégé et tout... propre aussi...

ID 21, homme, 19 ans

L'enquêté suivant, 36 ans, autochtone, travaillant dans la fonction publique, parle de son passé de client de lieux de prostitution du côté allemand. Dans son discours, il compare les clients français et allemands, en indiquant que les deuxièmes seraient plus respectueux des travailleuses du sexe justement, car ils seraient socialisés à un cadre légal différent, qui rend le travail du sexe plus reconnu qu'en France. Pour l'enquêté, il est acceptable, sur le plan moral, de pratiquer ces lieux, seulement s'ils se trouvent du côté allemand de la frontière.

Ce n'est pas la même chose les clients français et les clients allemands... on le voit tout de suite... les filles... elles savent le comportement... c'est ça qui change oui... elles ont une idée du français hein... [rire] qui correspond bien... à la réalité quoi... (...) On ne peut pas comparer... là-bas je me sentais ok avec moi-même, c'est pas un truc moche vous voyez... Bon j'étais jeune, mais quand même, les choses [sont] bien différentes, il n'y a pas de protection pour elles en France...

ID 40, homme, 36 ans

En somme, ces enquêtés tirent l’avantage d’une “protection” fournie par la *frontière-ligne*, tout en profitant de la *frontière-invisible* qui rend disponible facilement l’accès à un service légal de prostitution. La *frontière-ligne*, en outre, signale un cadre légal différent : la franchir permet donc de ne pas vivre et lire de la même manière le même comportement en France ou en Allemagne.

Ces extraits entrent en résonance avec un travail récent qui questionne sur le plan expérimental le lien entre cadres légaux et attitudes à payer pour une prestation sexuelle (Escot et al., 2021) : le fait qu’en Allemagne la prostitution soit encadrée, rendrait le comportement légal, mais aussi plus “éthique”, par l’argument des meilleures conditions d’exercice attribuées au système allemand.

Le cas du recours à la prostitution me semble assez éclairant pour conclure mon propos sur un aspect qui est transversal à la mobilisation de l’image de la *frontière-invisible*. Les enquêtés semblent décrire un rapport opportuniste à la frontière, dans le sens où la possibilité de la franchir est mise en relation aux bénéfices matériels et symboliques qui en découlent. Ainsi — je peux commencer à l’avancer ici, et cela sera discuté plus longuement dans le reste de la thèse —, un rapport différencié en termes d’appropriation spatiale émerge pour les territoires français et allemands : même quand certaines pratiques, qui pourraient être effectuées en France, le sont en Allemagne, elles n’assument pas la même signification des deux côtés de la frontière pour les agents. En d’autres termes, il serait faux d’affirmer qu’à l’échelle de mon échantillon<sup>85</sup> les individus choisissent de la même manière de fréquenter le même type de lieu (un supermarché, un centre-ville, un lieu de divertissement, *etc.*), qu’il soit en France ou en Allemagne. Ces évidences viennent donc questionner l’idée, propre à certaines études du champ des *border studies* (*cf.* Wille, 2016), selon laquelle la simple existence de pratiques transfrontalières puisse signifier que l’espace-frontière soit perçu par ses habitants comme un espace de vie unifié et uniforme.

---

<sup>85</sup> Qui, je le rappelle, n’est pas composé de travailleurs ou étudiants frontaliers.

ii. Des pratiques distinctes entre autochtones et allogènes : ce que la *frontière-invisible* permet de faire selon l'ancrage social et géographique

Pour revenir à la thématique du travail et à son association à l'image de la *frontière-invisible*, les migrations transfrontalières<sup>86</sup> sont encore une fois, notamment dans le discours des enquêtés plus jeunes, associées à l'image "positive" d'une frontière qui n'empêche pas ces mobilités. Cette évaluation positive du fonctionnement de la frontière est particulièrement visible dans le discours des jeunes étudiants universitaires (groupe A) autochtones, qui utilisent cette image sociale pour distinguer leur rapport à la frontière de celui des collègues allogènes. Six des huit jeunes étudiants et étudiantes universitaires autochtones interviewés renvoient à une évaluation positive de la frontière franco-allemande, basée sur l'image sociale de la *frontière-invisible*, qui démarque le contexte local des autres contextes frontaliers en France. En ce sens, ils parlent du fait d'avoir grandi à côté de et en contact avec une frontière ouverte pour expliquer leur motivation à travailler à l'étranger, ou bien de candidater à un séjour *Erasmus*.

Dans l'extrait suivant, un jeune étudiant en sciences sociales affirme que grandir à côté d'une *frontière-invisible* lui permet aujourd'hui de « *ne pas avoir d'a priori* » sur son futur parcours d'étude de master, qu'il envisage faire à l'international. La maîtrise de la langue allemande est fondamentale en ce sens, car celle-ci est perçue comme une ressource à utiliser dans la stratégie d'internationalisation. Il est intéressant de noter que le jeune homme parle d'une supposée prédisposition générale à l'apprentissage d'une langue étrangère qui dépendrait du fait d'avoir grandi en Alsace, un contexte « *interculturel* ».

Je pense que je vais profiter... de ça... dans mon parcours... de ça... du fait... de l'ouverture interculturelle à l'étranger que j'ai incorporée, tu vois... J'ai grandi dans le coin, je suis habitué à ça et je peux... ouais je peux l'utiliser, le valoriser dans mon parcours, je pense... enfin, j'aimerais aller dans un pays étranger pour mon master... (...) J'aimerais l'Irlande, mais bon on verra... (...) J'ai toujours aimé être en contact avec d'autres cultures, comme ici avec l'allemand... J'ai toujours eu l'intérêt pour les

---

<sup>86</sup> J'entends par là le fait de déménager dans un pays et d'y travailler.

langues étrangères, c'est peut-être encore... aussi le côté interculturel... avec l'Allemand...

ID 29, homme, 21 ans

Pour soutenir son propos, le jeune homme se compare à un collègue étudiant qui, n'ayant pas grandi en proximité d'une *frontière-invisible*, n'a pas cette disposition à l'«*ouverture interculturelle*».

Je le vois dans ma promo de toute façon, on est pas tous sur la même longueur d'onde vous voyez...

(...)

Je me dis que je c'est parce que j'ai l'habitude... tandis que lui [*il parle de son collègue*] il est pas habitué, il a plus de mal... de se projeter hors de la France et du contexte... français...

ID 29, homme, 21 ans

Je souhaite rappeler ici que l'analyse se situe sur le plan phénoménologique-herméneutique du rôle évaluatif des images sociales, ce qui relève de la pensée représentationnelle : il ne s'agit pas de défendre l'idée qu'une socialisation à la frontière développerait dans les faits une disposition "frontalière" qui consisterait en une propension à l'ouverture à l'étranger<sup>87</sup>. Pour les mêmes raisons, je ne questionnerai pas la maîtrise de l'allemand ou de l'alsacien comme un capital qui avantagerait sur le marché du travail<sup>88</sup>. Toutefois, dans l'extrait l'on assiste à une mise en lien profane entre des supposées inspirations à l'international — et donc une propension à la migration transfrontalière — et la

<sup>87</sup> À ce sujet, cf. Clément 2018, 2022.

<sup>88</sup> À ce propos, plusieurs travaux sociologiques existent. Par exemple, Sophie Iffrig (2019), sous l'angle théorique du capital d'autochtonie (Retière, 2003), montre la centralité du thème de la maîtrise de l'allemand en tant que langue frontalière dans le cadre professionnel, en montrant que cela est considéré par les entreprises et les agents institutionnels comme un atout dans des parcours d'un dispositif d'apprentissage transfrontalier.

socialisation à l'espace frontière, ce qui montre une facette du rapport à la frontière d'une trajectoire étudiante<sup>89</sup>.

Une deuxième différence émerge du discours des différents groupes qui composent l'échantillon. Celle-ci concerne les "raisons" qui motivent le choix d'effectuer des pratiques sur le territoire allemand plutôt que sur le territoire français. En analysant les entretiens, j'ai effectué une typologie des pratiques rapportées dans le discours, en différenciant entre deux familles de pratiques régulières (au moins 4 fois par an) : pratiques d'achat d'un côté, et pratiques de tourisme et divertissements de l'autre<sup>90</sup>. Sur le plan quantitatif, la distribution de ces deux catégories est différente dans les quatre groupes visés (*cf.* tableau 2) et dénote sans surprise l'ancrage social de ces pratiques.

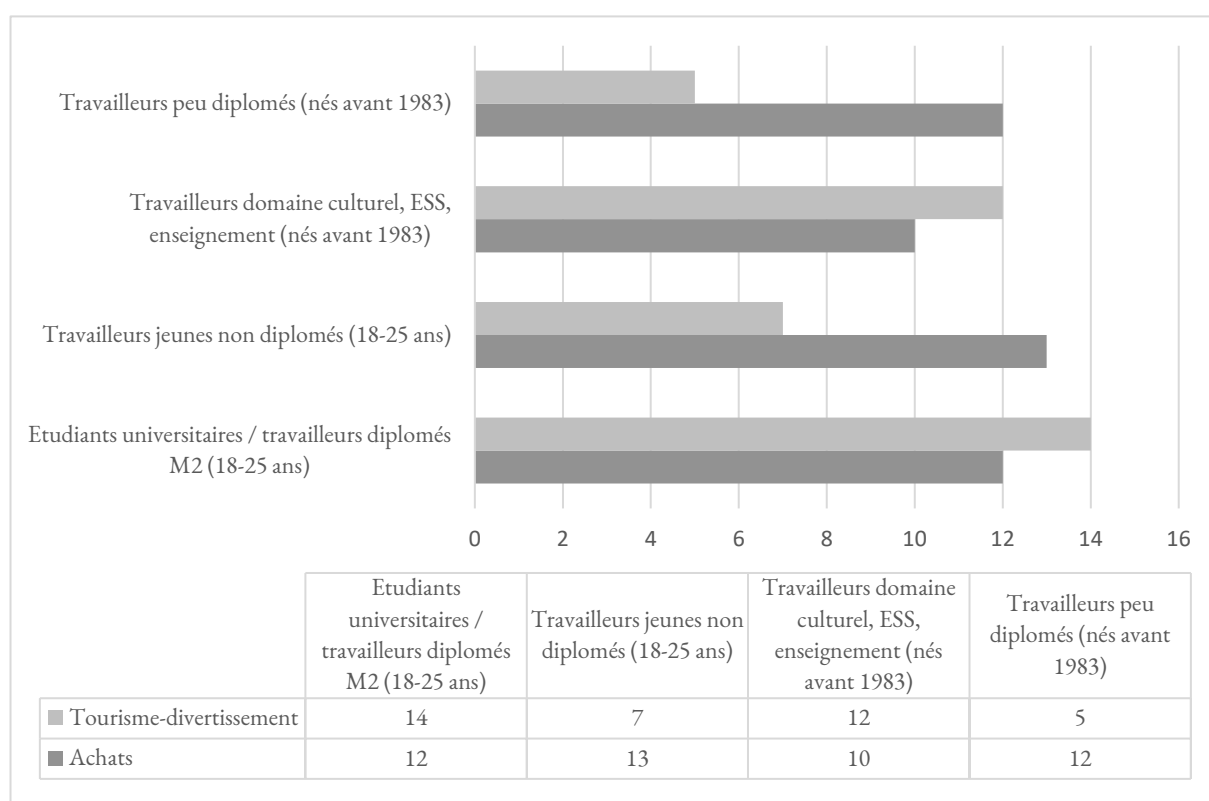


Tableau 2. Typologie des pratiques du territoire allemand de l'échantillon. Le tableau montre le nombre d'individus qui ont pratiqué au moins 4 fois dans l'année l'Allemagne pour une des raisons qui entrent dans l'une des deux catégories.

<sup>89</sup> Dans le prochain chapitre, je montrerai que l'institution universitaire strasbourgeoise mobilise fortement dans sa communication officielle l'image de *frontière-invisible*. En ce sens, l'Université pousse ses étudiants à internationaliser leurs parcours universitaires, et donc à "profiter" du contexte strasbourgeois qui serait particulièrement riche de possibilités en ce sens.

<sup>90</sup> Je rappelle que dans mon échantillon il n'y a pas de travailleurs frontaliers. Les pratiques professionnelles sont donc absentes de ce comptage pour cette raison.

Par exemple, la distribution des pratiques appartenant à la catégorie *tourisme-divertissement*<sup>91</sup> montre qu'elle concerne surtout les groupes les plus diplômés. Si l'on se concentre, en revanche, sur les pratiques d'achats en général l'on peut affirmer que celles-ci sont transversales en termes de proportion sur les différents groupes visés.

Dans ma démarche, il est toutefois intéressant de questionner les raisons qui, dans le discours des enquêtés, sont mobilisées pour soutenir le recours à ces pratiques pour lesquelles l'action côté allemand est préférée à une action similaire côté français. Une différence appréciable apparaît : parfois, la dimension opportuniste du passage de frontière, dont j'ai déjà parlé dans la section précédente, est mise en avant. En ce sens, l'on fait des achats en Allemagne parce que c'est moins cher, parce qu'on y trouve certains produits et pas d'autres. Toutefois, une autre dimension, d'ordre moins utilitariste, est soulignée principalement par des enquêtés autochtones. Il n'est pas rare que ces derniers décrivent leurs pratiques allemandes comme dépendantes d'une raison à part, souvent d'ordre symbolique ou mémoriel. Ce deuxième cas de figure est principalement mis en avant par les autochtones, qui lient le passage de frontière à des souvenirs personnels, ou bien à un attachement au lieu ou à la pratique côté allemand, comme dans l'extrait suivant, qui concerne les pratiques d'achat. Encore une fois, c'est l'image de la *frontière-invisible* qui soutient l'idée d'une frontière ouverte, perméable, qui permet la liberté de choix dans les pratiques.

L'enquêté dont l'extrait est reporté ci-dessous, est d'origine alsacienne. Il souligne l'ancrage familial des pratiques d'achat en Allemagne, et la dimension routinière des courses qu'elle réalise aujourd'hui au-delà de la frontière.

[*Les courses en Allemagne*] bien sûr, ça vaut le coup, mais de toute façon j'irais... de toute façon... [*rire*] (...) Il y a des choses que j'aime bien prendre parce qu'on a toujours acheté ça...

K : Vous pensez à quoi par exemple ?

---

<sup>91</sup> Cette catégorie comprend les pratiques suivantes : tourisme urbain et naturaliste, fréquentation de lieux emblématiques comme Europa-Park, les thermes ou les bains allemands (notamment Baden-Baden), de boîtes de nuit/discothèques, bars, concerts, festivals, etc.



[Rire] c'est con, mais c'est pas les mêmes produits... j'trouve pas... enfin c'est la même chose, mais j'aime bien y aller en fait... c'est une sortie que j'aime bien faire je ne sais pas... j'aime bien le fait... que c'est une sortie quoi... je ne sais pas trop...

K : est-ce que vous y allez depuis longtemps du coup faire vos courses en Allemagne ?  
Oui, déjà avec ma mère on y allait... mais pas à Kehl par contre, c'est loin de chez moi... c'est de toute façon pareil, même là je suis plus proche encore [*de la frontière, et donc de l'Allemagne*].

ID 61, homme, 49 ans

Je peux donc compléter ce que j'ai avancé à la fin de la section précédente concernant l'opportunité qui émergeait dans la narration des pratiques transfrontalières. En effet, ces résultats concernant cette deuxième catégorie de "raisons" de pratiquer l'Allemagne, d'ordre symbolique, montrent que l'appropriation de l'espace-frontière dépend de la trajectoire résidentielle des individus. Cet attachement symbolique et mémoriel au territoire allemand est d'ailleurs mis en avant dans le discours autochtone pour soutenir des prises de position distinctives envers les non-Alsaciens, comme je le montrerai dans la section suivante, dédiée aux ressentis identitaires et à leurs liens à l'image sociale de la *frontière-invisible*.

iii. Le rapport à la *frontière-invisible* comme marqueur distinctif dans le discours des autochtones

L'analyse des entretiens a fait émerger une autre thématique associée à l'image de la *frontière-invisible*, celle des ressentis identitaires, qui se manifestent dans le discours *via* la dimension affective et mémorielle associée à la frontière franco-allemande. Tout comme la question des pratiques spatiales, cette thématique dénote le rôle évaluatif de cette image sociale, et en souligne un rôle argumentatif supplémentaire : l'image de la *frontière-invisible* est utilisée comme instrument distinctif, support, donc, de prises de position qui actent des différences entre deux catégories d'habitants, celle des autochtones et celle des allogènes. Je montrerai que, dans le discours des autochtones notamment, c'est

justement leur rapport “différent”, “privilegié”, “spécial” à cette *frontière-invisible* qui est mis en avant pour rendre visible cette distinction.

Pour commencer, je présenterai quelques résultats issus de l’analyse thématique du discours des jeunes autochtones de mon échantillon de recherche. Dans tous les entretiens analysés, le rapport à la frontière des autochtones est décrit directement en s’ancrant à l’image sociale de la *frontière-invisible* : les autochtones signalent un attachement émotionnel et une connaissance “experte” de ce type de frontière, ce qui les distinguerait des allogènes.

Une première dimension analytique qui émerge est la mobilisation discursive de plusieurs termes de la sphère des émotions et du souvenir personnel pour décrire le rapport autochtone à la frontière. Dans l’extrait d’entretien qui suit, une jeune étudiante autochtone parle de son lien à la frontière et au territoire qui se trouve au-delà de celle-ci. Il est fortement ancré dans sa trajectoire résidentielle. Là encore, le rôle du roman familial est très important, car il est mobilisé dans le discours pour supporter cette prise de position.

Pour les étudiants<sup>92</sup> comme moi... Alsaciens quoi, ma famille est originaire de X<sup>93</sup>, vous savez, j’ai habité là-bas jusqu’à l’année dernière du coup je me considère Alsacienne... Enfin du coup pour moi la frontière a toujours été quelque chose de familial... de normal. J’allais en Allemagne avec ma mère et mon père aussi, toutes les semaines pour les courses. Mon père a travaillé en Allemagne aussi pendant un moment et il a des amis là-bas. (...) Mais ça va au-delà de ça... aussi parce que si je dois penser à un endroit familial ou un territoire qui... est mon chez moi [*l’enquêtée fait référence à une question précédente*] pour moi jusqu’à l’année dernière Kehl ça l’était... tout comme Strasbourg, j’y ai de bons souvenirs quoi... avec mes parents et tout... et même cette année... j’habite ici... j’y vais avec mon chéri en tram ou en vélo et c’est un endroit important pour moi...

ID 10, femme, 19 ans

<sup>92</sup> La jeune femme n’est pas étudiante, mais elle parlait dans l’entretien de ses amis qui fréquentent l’université.

<sup>93</sup> Anonymisé, un village du Bas-Rhin.

Plus directement que dans l'extrait précédent, le prochain démontre un attachement à la *frontière-invisible*, qui fait partie du « *patrimoine* » de l'enquêté, un jeune homme en alternance dans le domaine du BTP.

K : tu penses à quoi quand tu dis « *patrimoine alsacien* » ?

Bah ouais, je sais pas trop... la cuisine et tout, mais pas que... (...) c'est de base les choses qui te font penser à... ta région quoi... Pas que les choses des touristes et tout ça... (...) tiens tu vois par exemple l'ouverture... à l'Allemagne... c'est ça aussi... tout ça, l'Alsacien, l'histoire et tout... on est habitués à ça et c'est... c'est ça... qui fait la culture de l'Alsace.

ID 04, homme, 20 ans

Le rapport privilégié, en tant qu'autochtone, à la *frontière-invisible* alsacienne se structure dans le discours non seulement autour de l'attachement émotionnel, mais aussi de l'idée d'« *experts de la frontière*<sup>94</sup> ». C'est cette expertise profane — qui ne serait pas liée à leur profession mais bien à leur trajectoire alsacienne — qui les différencierait des allogènes. Ces derniers sont donc décrits comme des "non experts" au sens où ils découvrent, à leur arrivée sur le territoire, le fonctionnement de la frontière, et notamment son caractère ouvert, invisible, perméable. En d'autres termes, le rapport à la frontière autochtone devient un facteur distinctif, mobilisé pour s'identifier à un groupe, celui des Alsaciens. Aux yeux des autochtones, les allogènes manqueraient d'un *corpus* de connaissances partagé qui fonderait un véritable rapport à la frontière. En ce sens, les allogènes sont des simples "touristes" de la frontière ouverte, pour reprendre l'image proposée dans l'extrait suivant. En parlant de sa colocataire, non originaire de la région, une jeune étudiante en droit parle du rapport allogène à la *frontière-invisible* en le ridiculisant. L'ouverture et la liberté permises par celle-ci sont en effet vécues de manière complètement différente par les deux jeunes femmes, et la vision édulcorée et simpliste de sa colocataire devient « *presque gênant(e)* ».

---

<sup>94</sup> Entretien avec ID 13.

C'est comme quand vous allez en vacances... je ne sais pas... comme en vacances au Japon et vous allez manger des sushis... les gens... les Japonais ne mangent pas ça vraiment... ici c'est un peu la même chose j'ai l'impression (...) Pour ma coloc, le fait d'aller à Rewe... à DM... acheter des affaires de bains et du mascara... et des bières et de l'alcool à Kauf<sup>95</sup> pour les soirées... c'est devenu une sorte de... sortie... elle me dit « je vais en Allemagne... on va en Allemagne... » j'y vais pour lui faire plaisir... et ça me fait plaisir aussi... mais bon pour moi c'est moins... moins exotique je dirais... (...) en plus « je vais en Allemagne »... qu'elle me dit... non ma belle! tu vas à Kehl [rire] (...)

C'est presque gênant des fois... elle va à Kehl avec ses potes de la fac et elle revient avec toutes les choses... [rire] qu'il ne faut pas acheter... [rire] les boutiques chinoises toutes ces bêtises... allemandes, les objets de la maison et tout... des fois je me demande [rire]...

ID 11, femme, 21 ans

L'extrait est intéressant au moins à deux égards. D'abord, il souligne la singularité du territoire alsacien/strasbourgeois : en effet, l'enquêtée compare cet espace au Japon, pour signifier implicitement que le territoire diffère culturellement de celui d'où sa colocataire est originaire, qu'il fonctionne diversement. Selon l'enquêtée, sa colocataire tombe dans des malentendus comme une touriste non consciente des “vraies” habitudes culturelles du pays qu'elle visite. En outre, en signalant la naïveté de sa colocataire sur un ton badin, la jeune femme souligne la singularité de Kehl par rapport à l'Allemagne, ce qui dénote, encore une fois, son expertise profane locale face à une jeune allogène qui ne sait pas distinguer entre différents territoires d'outre-rhin.

Le prochain extrait entre en résonance avec cette vision, cette fois en mobilisant le plan de la mémoire collective et de l'histoire locale tourmentée. Le jeune étudiant prend fortement position contre un détournement de l'image de *frontière-invisible*, qui serait mis en œuvre par les non originaires d'Alsace. Ces derniers réduiraient le caractère frontalier de Strasbourg à un simple « mix » culturel entre France et Allemagne. En ce sens, les opportunités que la *frontière-invisible* offre en termes de pratiques seraient vécues par les allogènes comme une possibilité (ludique plus qu'autre chose) de

<sup>95</sup> Elle fait référence à Kaufland, enseigne de la grande distribution allemande.

pratiquer l'Allemagne pour des achats, en oubliant ainsi l'histoire locale et régionale tourmentée entre les deux pays. Afin de contextualiser l'extrait, je tiens à souligner l'histoire familiale liée à la frontière de l'enquêté (le père et le grand-père étaient frontaliers), ce qui, dans le discours, le différencie par rapport aux étudiants étrangers et allogènes présents à Strasbourg.

Quand je vois que les personnes... les personnes, les étudiants quoi... qui sont en Erasmus à la fac... où même qui ne sont pas habitués à la frontière, des gens qui viennent de Lyon, de Paris, du reste de la France... à vivre à côté de l'Allemagne... ils en font des tonnes, comme si c'était ça une ville à la frontière, juste de pouvoir aller avec le tram à DM ou pour acheter des cigarettes... ou d'aller boire des coups au Jardin des Deux Rives... J'ai l'impression qu'ils sont au début fasciné par le côté marrant de pouvoir aller faire des courses à Kehl, d'acheter des trucs moins chers... et après ils oublient qu'il y a tout le côté économique et... social de la frontière... pas social... enfin le fait qu'ici c'est autre chose, ce n'est pas la France ou l'Allemagne comme à Berlin ou à Paris, c'est... c'est une chose différente, des histoires différentes... (...) Je pense notamment au fait que les gens disent qu'ici c'est... on est en Allemagne, quand ils voient les bâtiments, les maisons à colombages, et tout... je veux bien... accepter qu'on puisse facilement aller en Allemagne ça ne veut pas dire qu'on est déjà en Allemagne...

ID. 03, homme, 21 ans

Pour résumer la réflexion menée jusqu'ici, dans leur discours les jeunes autochtones se distinguent des allogènes en parlant de la dimension émotionnelle et symbolique de leur rapport à la frontière, ainsi que de la dimension de familiarité et d'expertise à la *frontière-invisible*, par rapport à ses particularités et à son fonctionnement. Les allogènes sont vus, par ces jeunes, comme des "touristes" de la *frontière-invisible*, justement car ils n'en connaissent pas les rouages, ou ils sont accusés de prendre à la légère l'histoire de la frontière et du territoire, en sous-estimant les événements qui ont eu lieu pour qu'une frontière ouverte comme celle post-Schengen puisse exister aujourd'hui.

En ce sens, il ne faut pas penser que les autochtones seraient moins concernés par l'image de la *frontière-invisible* par rapport aux allogènes. C'est dans l'articulation entre cette image et la mémoire que se joue la différence entre ces deux groupes. Les autochtones font référence à l'histoire locale pour accorder les pratiques frontalières actuelles, les opportunités laissées par la *frontière-ouverte*, avec

leur trajectoire, et donc avec les pratiques héritées de leurs ascendants. C’est dans cette optique que doit être lu l’extrait d’ID 11 présenté ci-dessus. La ridiculisation du discours allogène sur l’Allemagne de la part de l’enquêtée pourrait paraître étonnante. En réalité, il faut considérer la tension qui existe entre son héritage, son contexte géographique de socialisation, et l’objet dont elle parle. Ainsi, elle met en avant la ville de Kehl sous une lumière “experte”, en soulignant qu’il ne faut pas oublier le passé de la frontière pour comprendre son présent. Donc, une corrélation chronologique implicite des deux images (*frontière-ligne* = passé / *frontière-invisible* = présent) peut être identifiée dans son discours pour à propos des pratiques kehloises.

Concernant le discours des autochtones plus âgés, l’analyse dénote également des propos distinctifs, qui se jouent encore une fois sur les deux dimensions identifiées, la dimension symbolique et la dimension de la familiarité. Toutefois, par rapport aux plus jeunes quelques différences émergent. Elles découlent du rapport différent entre histoire vécue et histoire reconstruite dans la trajectoire des personnes enquêtées plus âgées.

Par exemple, dans l’extrait ci-dessous, les phases de construction du bâtiment qui abrite le Conseil de l’Europe à Strasbourg, ainsi que ses premières années de fonctionnement, sont racontées par l’enquêté de 61 ans à la première personne et en mobilisant le roman familial. Il relie le souvenir individuel au cadre mémoriel de la construction européenne. Les contenus mobilisés servent à mettre en évidence une différence entre les allogènes et les autochtones : les premiers n’ayant pas « *connu* » directement cette époque, ne peuvent pas comprendre le « *caractère européen et (...) franco-allemand* » de Strasbourg et — il le dit explicitement — de ses habitants.

Ils [*le gouvernement français et les institutions européennes*] ont vraiment changé la ville ça c’était ma première impression quand j’étais jeune... ça changeait et tout le monde disait pareil, ma mère, mon père... tout le monde disait ça, que ça changeait,

vous voyez, c'était ça. (...) Je peux vous dire, dès qu'on pouvait on allait voir les travaux au parlement<sup>96</sup> parce que c'était gigantesque, tout le quartier<sup>97</sup> qui changeait vous voyez, c'était... magnifique. (...)

(...)

Moi je l'ai vécu, vous voyez, je sais comment c'était avant, même si j'étais petit garçon je l'ai vécu ce qu'il y avait avant, vous vous ne pouvez pas... savoir c'est normal (...) *sallamols*<sup>98</sup> on ne pensait pas la même chose des Allemands qu'aujourd'hui, ça a bien changé tout ça

(...)

K : vous avez assisté à ce changement (...)

Oui bien sûr, la... frontière ce n'est plus la même chose [*par rapport*]... à ce que c'était... avant avec l'Europe unie et tout! ça a bien changé ça, comme dit... maintenant... [*il n'y a pas*] de contrôles, ni des contrôles douaniers et tout le reste les postes avec les Bundesgrenzschutz<sup>99</sup>... maintenant, libres de passer [*rire*] (...) Strasbourg, l'Alsace, en général le rapprochement qu'il y a eu avec les Allemands faut avoir... vu comment c'était avant pour comprendre à quel point ça a changé. (...) C'est nous qui avons changé même [*les habitants de Strasbourg/les Alsaciens*] sur ça...

ID 35, homme, 61 ans

---

<sup>96</sup> L'enquêté fait probablement référence au Palais de l'Europe (Avenue de l'Europe, à Strasbourg — cf. figure 21), et non pas au bâtiment Louise-Weiss, actuel siège du Parlement européen, qui a été construit bien après (1999). Le Palais, siège actuel du Conseil de l'Europe, fut inauguré en 1977, et remplaça l'ancienne Maison de l'Europe. Il accueillit les plénières du Parlement européen avant la construction du nouveau siège. Cet extrait d'entretien entre en résonance avec un travail récent de Hamman et Wassemberg (2021) qui montre l'effet que la construction de ce nouveau quartier a eu sur quelques « *grands témoins* » de la construction européenne à Strasbourg.

<sup>97</sup> L'enquêté habitait à l'époque à moins d'un kilomètre du périmètre de ces travaux. Le quartier auquel il faut référence est le nouveau (à l'époque) quartier strasbourgeois des institutions européennes.

<sup>98</sup> Alsacien pour « à l'époque », « dans le temps ».

<sup>99</sup> Ancien nom pour la police de l'Allemagne de l'Ouest qui s'occupait du contrôle aux frontières.

Figure 21. Vue aérienne du Palais de l'Europe, Strasbourg, 2003. Source : Wikimedia Commons. Architect : Henry Bernard. Photo : Conseil de l'Europe. Distribué sous licence [Creative Commons Attribution 3.0 Unported](https://creativecommons.org/licenses/by/3.0/).



Comme dans le discours des plus jeunes, le registre émotionnel est mis en avant par les autochtones pour exprimer leur relation privilégiée, spéciale avec cette frontière. Dans l'extrait suivant, ce ressenti (être « *attaché* » à la *frontière-invisible*) serait même un principe fondateur de "l'identité locale" : en reliant cela à son parcours professionnel, l'enquêté fonde son choix d'avoir étudié en Allemagne dans cette identité ouverte « à l'*international* ».

C'est dans l'âme des Alsaciens ça [*de traverser les frontières pour travailler*] ils y sont très attachés... (...) Je suis très attaché à ces frontières [*post-Schengen*] parce que j'ai construit ma carrière là-dessus<sup>100</sup>...

(...)

Je pense... je le vois avec ma sœur aussi, mais aussi le groupe du lycée... c'est quand même... le fait d'être ouvert à l'Allemagne, d'être ouvert à l'international... ma sœur

<sup>100</sup> L'enquêté a fait une partie de ses études en Allemagne.



est au Luxembourg depuis plus de 10 ans... c'est ça... (...) Oui le fait d'être ouvert[s] à l'international, c'est l'habitude... mais aussi le lien qu'on a avec l'autre pays... c'est parce que la frontière le permet... et on a grandi avec cette idée-là... si je pense à mon père... ce n'était pas le cas... (...) Pour nous c'était possible à l'époque, et on l'a fait... (...) du coup j'y suis attaché à cette ouverture qui est... là depuis cette époque [*les années 80*].

ID 45, homme, 54 ans

Le ressenti émotionnel, lié à la mémoire individuelle, peut aussi être mis en avant par un aspect différent, celui du cadre familial, qui est toujours en lien, bien sûr, avec le plan des ressentis identitaires. En ce sens, l'enquêtée raconte l'attachement à un certain rôle de la religion dans sa famille. Elle relie ce rôle d'abord à un lien fort au territoire allemand, qui porterait les Alsaciens à être « *plus tolérants* » avec les autres confessions, ce qui les distingue du reste de la France. Deuxièmement, elle signifie une influence de l'Allemagne quant à sa confession familiale, le protestantisme.

Ici on est plus tolérants les uns envers les autres, c'est comme ça... (...) C'est si on veut grâce à la période allemande de l'Alsace (...)  
Je suis allée à l'école dans ce contexte, il y avait des petits juifs, des catholiques, des protestants, tout ça. Je pense que c'est quelque chose que ma cousine n'a pas connu par exemple... elle a grandi à Paris, c'est moins visible là-bas. (...)

ID 44, femme, 48 ans

Pour résumer, les résultats présentés jusqu'ici montrent que si la composante évaluative de l'image de la *frontière-invisible* se structure principalement sur la question des pratiques, cette même image est mobilisée à des fins distinctives, notamment dans les phénomènes d'auto-compréhension et de ressenti de « *groupalité* » (Brubaker, 2001, p. 79) des personnes enquêtées. Ces résultats peuvent être analysés *via* les théories de l'identité en psychologie que je qualifierai de *socio-dynamiques*, c'est-à-dire les propositions qui soulignent le caractère socialement construit des ressentis identitaires ainsi que la nature processuelle des phénomènes d'auto-compréhension (*cf.* notamment Beauvois et al., 1999;

Garelli et al., 2006; Lorenzi-Cioldi & Dafflon, 1999). Celles-ci proposent de penser les ressentis identitaires comme des processus distinctifs qui dépendent de variables à la fois contextuelles (de l'ordre de l'interaction sociale *hinc et nunc*) et structurelles (de l'ordre de l'insertion de l'individu dans les rapports infra et inter groupes). En ce sens, l'identité individuelle n'est pas un construit stable, composé d'un ensemble de critères intégrés en mémoire avec l'expérience sociale, mais bien dynamique, instable, et dépendant des enjeux de positionnement dans un groupe ou par rapport à un groupe social. Ces approches théoriques à l'étude de l'identité peuvent donc être pensées comme des approches relationnelles, qui refusent — en tant que simplification — l'existence d'un *soi* objectivable, fondé psychologiquement et sociologiquement. Pour reprendre Bernard Lahire (2002, p. 402), « *en présumant ou en postulant l'idée d'une unicité individuelle (style cognitif ou comportemental, principe générateur, formule générative, moteur d'une personnalité...)* les sciences sociales sont classiquement victimes des multiples institutions qui préforment les conceptions de ce qu'est un "individu" ».

La méthodologie qualitative, proposée dans cette thèse, permet de souligner le caractère distinctif des construits identitaires dans le discours, ce qui est plutôt rare en psychologie<sup>101</sup>. Dans les résultats que j'ai présentés, l'image de la *frontière-invisible* est invoquée à l'appui des stratégies distinctives. Plus particulièrement, l'analyse dénote l'utilisation dans le discours du concept d'identité, décliné sous sa forme "locale", comme d'une étiquette distinctive pour les autochtones. Ce premier constat appuie les propositions de Willem Doise (1999, p. 202) qui conçoit l'identité comme un « *savoir partagé* » en considérant que « *les appartenances sociales communes peuvent induire la perception de caractéristiques partagées* ». En ce sens, « *les images de soi sont aussi « stéréotypées » que les images des groupes* », tout en étant plus stables (*ibidem*, p. 204). Comme toute représentation sociale, ce savoir partagé permet et organise les prises de position individuelles. Pour aller dans le même sens, plusieurs propositions théoriques et travaux empiriques soulignent que les ressentis identitaires sont corrélés aux représentations sociales de son propre groupe social et des autres, sans qu'il y ait forcément une correspondance exacte entre l'image d'un groupe social auquel l'on pense appartenir et l'image de soi (*cf.* à ce sujet Cohen-Scali & Moliner, 2008; Doise, 1999; Palmonari et al., 1989). Les sentiments

---

<sup>101</sup> À l'exception notamment des travaux sur l'identité narrative (McAdams, 2001, 2009).

identitaires individuels s'élaborent par l'insertion des individus dans les structures sociales, ce qui signifie qu'ils nourrissent la différenciation et les rapports de force structurels et contextuels entre les groupes sociaux (Andreouli, 2010; Lorenzi-Cioldi & Dafflon, 1999).

En outre, les résultats de l'analyse peuvent être lus à la lumière des travaux qui, en psychologie environnementale cette fois, font le lien entre ressentis identitaires, espace et attachement à l'espace de vie (sur le sujet, *cf.* notamment Pol & Valera, 1994). En effet, j'ai montré que les autochtones et une partie des allogènes identifient un lien entre provenance géographique et rapport à la frontière, notamment en utilisant l'image de la *frontière-invisible* comme support d'une prise de position distinctive. Je considère ceci comme un épiphénomène discursif du lien effectif entre trajectoire résidentielle et ressentis identitaires, qui a été montré dans plusieurs travaux (Félonneau, 2004; Fleury-Bahi, 2000; Proshansky et al., 1983, Pol & Valera, 1994). En particulier, l'analyse dénote de la part des autochtones un sentiment de « *groupalité* » (Brubaker, 2001) et donc leur identification à un groupe qui aurait un rapport similaire à la frontière. En filigrane, l'on peut parler d'une « *conscience émotionnelle* » qui fonde le ressenti identitaire topologique (Félonneau et al. 2008, p.60) : les autochtones ont à la fois le sentiment d'appartenir à un groupe social et à un espace géographique.

Ces résultats cautionnent donc les théories *socio-dynamiques* de l'identité, notamment quand l'analyse porte sur l'utilisation du concept profane d'identité locale dans le discours. Pour le dire autrement, l'on sort cette fois de l'analyse de la mobilisation dans le discours de l'image de la frontière pour se concentrer plutôt sur la mise en avant de caractéristiques qui seraient liées à l'appartenance et au partage de cette identité. Il est clair, à cet égard, que les personnes enquêtées utilisent le concept profane d'identité quand elles veulent distinguer un pôle « *nous* » d'un deuxième pôle « *eux* », notamment par la mobilisation de critères qui fonderaient l'identité locale et la distinguerait de celle des autres. En ce sens, l'analyse montre un lien étroit entre le discours sur la frontière, la mobilisation de l'image de la *frontière-invisible* et les représentations intergroupes — endogroupes et exogroupes — des individus — ce qui, au sens de Deschamps (1974) concerne aussi les phénomènes d'attribution et de catégorisation sociale (*cf.* aussi Doise, 1973). Les données permettent donc de souligner les « *enjeux identitaires* » (Moliner, 1993, cité in Cohen-Scali & Moliner, 2008) des représentations sociales de la frontière, et tout particulièrement de l'image sociale de la *frontière-invisible*.

La mise en avant dans le discours, notamment des plus âgés, des contenus de mémoire collective pour signaler un rapport différent à la *frontière-invisible*, peut être interprétée sur le même plan, positionnel et groupal. Ils sont donc mobilisés pour signifier l'appartenance à un groupe — et donc la connaissance/maîtrise d'un bagage mémoriel commun. Comme je l'ai montré, ce lien est fait explicitement par quelques enquêtés, qui mettent en cause notamment l'expérience d'une mémoire locale forte dans le rapport que les "Alsaciens" entretiennent avec la frontière, l'Allemagne et les Allemands, et plus particulièrement avec le territoire qui se trouve juste au-delà de la frontière — comme le montre le rôle de la ville de Kehl dans le discours et les pratiques des plus jeunes. Tout comme pour l'image sociale de la *frontière-invisible*, j'ai donc signalé une utilisation discursive de cette mémoire à des fins de distinction sociale. Ceci s'accorde avec les théorisations pionnières de Maurice Halbwachs<sup>102</sup>, ainsi qu'avec les résultats portés par la plus récente littérature psychosociologique qui fait le lien entre relations intra et inter-groupes, pensée représentative et mémoire collective (Clémence, 2002; Haas, 2004, 2012; Haas & Jodelet, 2000; Viaud, 2003b).

iv. La distinction avec les Allemands : enjeux entre rapport à une *frontière-invisible* et rapport à une *frontière-ligne*

La spécificité du rapport à la frontière des Alsaciens émerge aussi sur le plan lexical, quand je questionne plus directement les représentations concernant l'idée profane d'identité locale. En effet, après les premières pistes émergées dans les entretiens exploratoires, j'ai décidé de demander systématiquement aux enquêtés de donner un nom, de choisir une étiquette lexicale pour définir l'identité locale (dans la section *d* de la grille d'entretien, cf. annexes).

Les allogènes qui composent l'échantillon n'ont pas une réponse unanime à la question — s'il existe une identité liée à la frontière franco-allemande. Bien que mon échantillon ne soit pas repré-

---

<sup>102</sup> Cf. 1.B.

sentatif de l'ensemble de la population strasbourgeoise, ce manque de consensus est intéressant à analyser pour ce qui concerne l'argumentaire qui est mobilisé. C'est la dimension expérientielle de la frontière et de l'Allemagne qui est mise en avant pour définir cette "identité locale" plutôt que la dimension symbolique, mémorielle, ou affective. En d'autres termes, c'est l'exposition à la culture et à la langue allemande dès le plus jeune âge qui distinguerait les autochtones, comme le montrent les deux extraits qui suivent.

Je suis pas Alsacien... et je n'ai jamais habité vers une frontière... mais pour moi l'identité de la frontière... enfin liée à la frontière... ça veut dire avoir peut-être... une culture plus ouverte à l'autre pays... par rapport... à nous. Et la langue aussi, peut-être les gens ici parlent plus allemand, après je ne sais pas... et en plus si tu as de la famille des deux côtés c'est clair... en tous les cas je pense que ça doit avoir un effet sur les gens, mais je ne sais pas parce que je ne suis pas d'ici.

ID 02, Homme, 22 ans

Oui c'est sûr que c'est le cas [*que le rapport à la frontière des Alsaciens est « privilégié »*] parce qu'il faut penser aussi à tout ce que ça porte... le fait d'être si proche c'est... un atout sur la langue aussi... et tout le reste, ils connaissent bien une autre culture, c'est un peu une identité française et un peu... allemande peut-être, tout ça...

ID 30, femme, 23 ans

D'autres enquêtés, en revanche, ne reconnaissent pas de liens particuliers des autochtones à la frontière, ou à l'Allemagne, et mettent en doute la relation entre frontière et aspects identitaires que ma question voulait interroger.

Je ne pense pas que ça [*la frontière*] joue quelque chose... dans l'identité de quelqu'un ici. (...) dans l'identité d'un jeune, je ne pense pas que ça change quelque chose...

ID. 01, femme, 23 ans

Pour ce qui concerne les autochtones, j'ai montré les liens entre image sociale de la frontière et ressentis identitaires, en identifiant une tendance générale d'utilisation distinctive du rapport à la *frontière-invisible* : le rapport des autochtones se baserait donc sur une familiarité accrue, ainsi que sur un attachement émotionnel et symbolique, qui fonderaient une base identitaire commune. Toutefois, ces résultats ne doivent pas porter à croire que les ressentis identitaires prennent pour tous les enquêtés la même forme sur le plan herméneutique — c'est-à-dire dans l'interprétation faite par les individus du concept d'identité locale. Étudier ce plan est d'ailleurs très intéressant et peut contribuer à comprendre comment l'idée d'un espace-frontière est intériorisée sur le plan cognitif par les individus qui l'habitent ou le pratiquent (au sens de Hamman, 2011).

Un premier résultat intéressant qui explicite ce point, concerne les étiquettes lexicales choisies par les enquêtés autochtones pour définir "l'identité locale" — « *pouvez-vous choisir un mot pour décrire l'identité locale, que partageraient les habitants de Strasbourg et ses environs?* ».

Cette question<sup>103</sup> servait de base pour entrer dans le sujet des ressentis identitaires : l'objectif était de vérifier si des différences existaient s'articulant sur les variables choisies pour construire l'échantil-

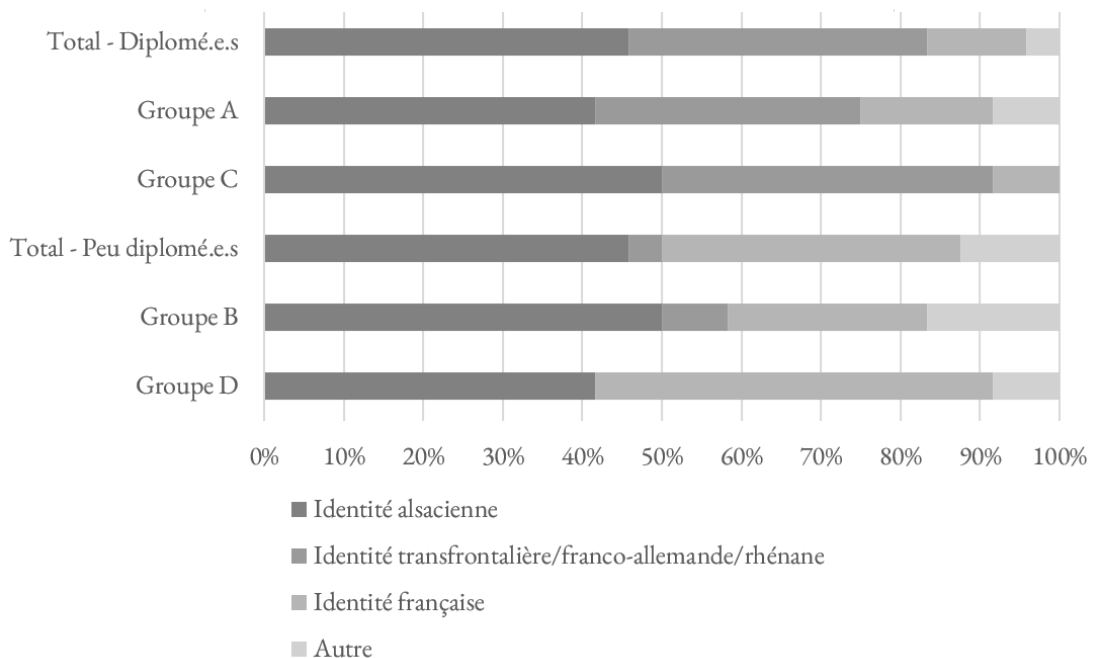


Tableau 3. Étiquettes lexicales choisies pour définir l'«identité locale» par catégorie.

<sup>103</sup> La question était fermée dans un premier temps, car je demandais de choisir une étiquette lexicale. Ensuite, je proposais aux personnes d'explicitier leurs propos, en motivant leur choix, ce qui a donné lieu à des réponses plus articulées et longues.

lon de recherche, pour ensuite questionner ces différences sur le plan qualitatif. Les résultats (cf. tableau 3) montrent notamment que le choix de termes afférents à la sphère lexicale du binational («*transfrontalière*», «*franco-allemande*») ou trinational («*rhénane*», ce qui inclut *de facto* la Suisse) est propre aux deux groupes de personnes enquêtées les plus diplômées. Ces différences se confirment sur les deux tranches d'âge qui composent l'échantillon. En effet, si l'étiquette *identité alsacienne* est transversale aux catégories, neuf personnes enquêtées sur les 32 autochtones mobilisent l'étiquette de la catégorie plurinationale (identité *transfrontalière*, *franco-allemande*, ou *rhénane*), mais un seul de ces individus appartient aux deux groupes les moins diplômés. De manière spéculaire, l'étiquette *identité française* est plus mobilisée par les personnes enquêtées peu diplômées (9 sur 16) que par les plus diplômées (3 sur 16).

Ces premiers résultats quantitatifs doivent être pris avec prudence, et considérés comme partiels, tenant compte du nombre relativement faible d'enquêtés et des critères choisis pour construire l'échantillon. En outre, ma question arrive à un moment dans l'entretien où il est clair pour les personnes que mon objet de recherche est la frontière, ce qui a pu accentuer le recours à des termes qui retombent dans la catégorie du plurinational. Ces résultats permettent en outre difficilement d'avoir des informations sur ce que les enquêtés entendent quand ils choisissent ces étiquettes lexicales. Ils indiquent toutefois une différence dans le choix des mots qui suggère des ressentis identitaires différents, et donc des prises de position qui mettent avant une identité spatialisée sur l'espace frontière dans son intégralité (territoire français et territoire allemand) par les plus diplômés. Ces résultats, toutefois, doivent être mis en lien avec ce qui a émergé précédemment : le fait que les enquêtés choisissent une étiquette bi-/tri-nationale ne signifie pas que les deux/trois territoires nationaux assument pour eux les mêmes significations. Je montrerai cela par l'étude approfondie de deux cas dans la section suivante.

v. « Les nazis m'ont volé mon prénom ». Rapports à l'Allemagne le long de la trajectoire autochtone : la double influence de l'ancrage familial et des expériences successives

Pour confirmer cette hypothèse, donc, j'ai analysé la façon dont ces étiquettes sont mobilisées, et notamment les modalités par lesquelles elles sont associées à la narration des parcours personnels, de la sphère familiale, ainsi que des choix professionnels. En somme, j'ai analysé la façon dont elles sont mobilisées, dans le discours, pour expliciter des trajectoires de vie. Je présenterai le cas de deux personnes enquêtées, en croisant les résultats de l'analyse de leur entretien. Ils ont été choisis dans le cadre de mon échantillon pour leur similarité quant à une « *méfiance*<sup>104</sup> » envers l'Allemagne et ses habitants qui est, dans leur discours, présentée comme “héritée” du contexte familial. Marie-Anne<sup>105</sup>, née en 1944, et Jean, né en 1958, ont en effet tous les deux expliqué que leurs parents leur avaient transmis une mauvaise image des Allemands. Dans les deux cas, cette « *méfiance* » — pour ne pas dire rejet — de l'autre pays les a portés à ne traverser la frontière que très rarement, que ce soit pour le travail ou bien pour les pratiques d'achat ou de loisir. Toutefois, une différence entre ces deux cas les rend intéressants à comparer : si pour Jean, cette « *méfiance* » est toujours présente aujourd'hui, Marie-Anne s'est graduellement ouverte à l'Allemagne le long de sa trajectoire de vie, en la fréquentant de plus en plus.

Commençons par le cas de Marie-Anne (ID 47). Le rapport parental à l'Allemagne et aux Allemands émerge de manière transversale dans son entretien. Née en 1944, elle fait beaucoup référence à la période de la Deuxième Guerre mondiale, qui prend forme dans son discours grâce à la mobilisation de contenus issus de la mémoire collective alsacienne, ainsi que du roman familial. Le prénom Marie-Anne est d'ailleurs le fruit d'une prise de position parentale contre l'occupant allemand<sup>106</sup>. L'enquêtée l'indique à travers la narration d'un contenu de mémoire familiale et en me présentant

---

<sup>104</sup> Entretien avec Jean.

<sup>105</sup> Comme dans le reste de la thèse, les deux prénoms ont été changés pour garantir l'anonymat des personnes enquêtées.

<sup>106</sup> J'ai tenté *via* le choix de ce pseudonyme de rendre compte de la prise de position parentale contre les autorités allemandes en 1944. Pour plus d'informations sur la germanisation pendant la Deuxième guerre mondiale, sur la liste des prénoms autorisés et sur ses effets sur les prénoms attribués en Alsace, cf. Irjud, 1992; Marie-Claude, 1993.



son acte de naissance, écrit en allemand sous l'occupation — elle me le montre pendant l'entretien, l'ayant préparé en vue de notre rencontre<sup>107</sup>.

K : Du coup ils avaient “germanisé” votre prénom, je crois, je vois [*sur le document*], ou est-ce que c'est un choix de vos parents ?

Ah non c'est bien plus compliqué... on m'a... les nazis m'ont volé mon prénom. Je devais m'appeler Nicole et quand mon père est allé à la mairie de Truchtersheim<sup>108</sup>, de ce fichu petit patelin, le maire a dit « ah non (...), ce n'est pas possible, ce n'est pas sur la liste Nicole ». Nicolas oui, mais pas Nicole. Alors il est revenu chez ma mère, et il a dit « ils veulent pas » (...).

K : c'était peut-être aussi une prise de position de...

Ah c'est sûr ! C'est sûr. (...)

Et un oncle, qui m'a toujours charrié (...) en disant, « toi tu as fait ton 14 juillet toi » [*rire*]

Le fait d'être née pendant l'occupation allemande dans le centre de Strasbourg, d'une famille bien ancrée dans la réalité du centre-ville — « *ma mère est née à l'ombre de la Cathédrale* » — est très important pour Marie-Anne. Cette période est d'ailleurs associée au prénom de l'enquêtée. Le père, en effet, s'est vu refuser le premier prénom choisi, celui de Nicole. Les parents vont alors choisir par provocation un prénom appartenant à la liste des prénoms autorisés par les autorités allemandes, mais ayant une forte connotation patriotique.

Le thème de la Deuxième guerre émerge souvent pendant l'entretien, et témoigne de l'importance identitaire de cet ancrage géographique et historique pour l'enquêtée. Pour donner un exemple parmi les nombreux passages discursifs qui font référence à cette période, je propose l'extrait suivant qui signale une difficulté administrative au moment de refaire les papiers d'identité.

---

<sup>107</sup> Les personnes enquêtées n'étaient pas au courant au moment de l'entretien que ma recherche se concentrait sur leur rapport à la frontière. Je leur disais que l'entretien aurait porté sur le rapport à leur espace de vie, ce qui a porté, parfois, à des mécanismes de “préparation” à l'entretien de la part des enquêtés, comme dans le cas de Marie-Anne. Elle avait ainsi préparé plusieurs documents et photos, qu'elle voulait me montrer pour expliciter son rapport à Strasbourg.

<sup>108</sup> Commune du Bas-Rhin à moins de 20 km de Strasbourg.

Moi je suis née en 44 je suis née encore à l'époque où l'Alsace était annexée... et j'ai toujours du mal quand je suis obligée de refaire mes papiers parce que s'il y a un agent de la ville qui n'est pas au courant il me dit que ça n'est pas valable il faut le faire traduire... (...) je leur dis écoutez, il y a eu le Traité de Versailles, mon père a fait son service militaire français, mon grand-père avait une carte d'identité française, entre les deux guerres.... (...) Avec le traité de Versailles c'était automatique qu'on redevenne français quoi (...)

Là aussi, l'anecdote est mobilisée dans le discours pour soutenir une prise de position : Marie-Anne est bien française, nonobstant le fait que l'Alsace était annexée au *Reich* en 1944, et nonobstant l'« *incompétence* » des services de la mairie qui lui demandent de traduire ses documents écrits en allemand.

Le rapport à l'Allemagne émerge aussi en ce qui concerne ses pratiques spatiales. Marie-Anne signale, en parlant de la ville de Kehl, qu'elle ne s'est pas rendue fréquemment en Allemagne pendant une grande période de sa vie. Quand il est question d'exprimer les causes de cette période d'évitement du territoire d'outre-Rhin, Marie-Anne évoque le vécu de ses parents pendant la guerre, ainsi que la méfiance que son père manifestait envers les Allemands. De manière similaire à ce qu'il advient dans les extraits précédents, Marie-Anne mobilise le roman familial pour soutenir son propos.

K : Vous y allez de temps en temps à Kehl ?

J'y vais depuis que ma fille aînée qui habite Berlin... je vais la chercher à Offenburg<sup>109</sup>... et en allant la chercher à Offenburg au train, elle me dit « oh, il y a un DM<sup>110</sup>, arrête-toi ! Sinon... [*avant*] je n'y suis jamais allée... nous, on passait pas la frontière. Mon père n'a jamais rien acheté à Kehl... Ma mère est allée une ou deux fois avec une amie pour voir, mais c'était un village à l'époque et puis nous on n'y allait pas... on n'y allait pas parce qu'il y a quand même un événement important (...) avant la naissance de mon frère... et donc c'était avant 1952... on était en ville, un soir avec mes parents et je donnais la main à mon père, et mon père donnait le bras à ma mère

<sup>109</sup> Ville allemande à environs de 25 km de Strasbourg.

<sup>110</sup> Chaîne de magasins allemands (droguerie et produits de beauté notamment), destination type des achats au-delà de la frontière pour les Alsaciens car les produits sont réputés moins chers qu'en France.

(...) et puis des Allemands sont sortis d'une *winstub*<sup>111</sup> en brailant et mon père s'est arrêté, il m'a serré la main (...) et il m'a dit *sie sind schon wieder da...*

K : Vous pouvez traduire ?

C'est-à-dire... ils sont déjà de retour

Cette référence au point de vue de son père n'est pas isolée pendant l'entretien. L'extrait suivant mobilise un évènement ultérieur de la vie de Marie-Anne qui, à ses vingt ans, décide de participer à un camp franco-allemand — organisé dans le cadre des tentatives politiques de rapprochement entre les deux pays. L'enquêtée raconte que son père ne comprenait pas sa volonté de se rendre en Allemagne. Elle parle aussi de ses difficultés à rendre compte de la complexité du rapport des Alsaciens à l'Allemagne, notamment face aux *a priori* des « Français de l'intérieur ».

Et moi en 196... 1966. .... j'ai fait un camp franco-allemand avec le centre, le centre de coopération culturelle et sociale à Paris parce que j'avais mes diplômes de... de responsable de jeune... et mon père n'a pas compris pourquoi (...) que je fasse un camp franco-allemand. J'ai dit « parce que ça m'intéresse », et puis on allait jusqu'à Berlin, il y avait encore le Mur à l'époque (...) et on a fait ce camp avec des Allemands de Dortmund (...)

K : du coup c'était... (...) organisé par les gouvernements ou...

Oui oui pour rapprocher les... et je me souviens encore que le responsable (...) m'a dit « ah vous êtes Alsacienne ? oh mais alors ça doit être facile pour vous ». J'ai dit « je parle alsacien, je parle aussi allemand c'est sûr, un peu »... mais il m'a dit « pour vous le franco-allemand »... j'ai dit « détrompez-vous »... j'ai dit... « mon père aujourd'hui ne comprenait pas pourquoi j'allais en Allemagne »... comme si je ne pouvais pas aller en vacances ailleurs en France... voilà...

---

<sup>111</sup> Il s'agit d'un lieu de consommation de vin et de plats, typiques de l'Alsace. Le mot vient de « *win* », le vin, et de « *stub* » qui signifie salle, pièce conviviale — le mot était utilisé aussi pour parler de la pièce principale chauffée de la maison alsacienne.

Cette tendance paternelle est expliquée par l'évocation de son vécu de la guerre, ainsi que de celui de sa femme, la mère de l'enquêtée. Dans l'extrait suivant, Marie-Anne souligne les difficultés de la période d'évacuation dans le sud-ouest de la France<sup>112</sup> ainsi que du retour à Strasbourg de ses parents. Le père de l'enquêtée, réformé, est maintenu par l'occupant sur son poste de travail pré-guerre, tandis que la mère échappe de peu au RAD (*Reichsarbeitsdienst*), le service de travail obligatoire instauré par les Allemands à Strasbourg — en tant que territoire annexé au *Reich*.

Mon père était réformé (...) Et il est resté pendant toute la guerre les Allemands l'ont employé à son poste (...) c'est-à-dire « service du logement ». Il devait loger et reloger les gens... ceux qui étaient sinistrés (...). Et ma mère travaillait comme maîtresse de coupe principale (...) à l'Opéra de Strasbourg (...) Et quand l'évacuation a eu lieu en 40... ils sont partis à Périgueux. (...) Et donc mes parents sont rentrés en 41 à Strasbourg pour se marier (...) il y avait le truc nazi, *Deutschland über alles*, et tout, (...) ils se sont demandé pourquoi ils sont rentrés... mais ma mère n'avait pas le choix, le théâtre de Strasbourg rentrait et elle perdait son emploi... et mon père devait rentrer aussi (...), parce qu'il était sur son poste quoi... et il a été débaptisé aussi, il s'appelait Charles, un matin il s'est retrouvé, il s'appelait Karl...

(...)

C'était très très très contraignant (...) elle aurait dû partir (...), je ne sais pas comment tu appelles ça... creuser des<sup>113</sup>... comme elle était (...) sans enfants elle aurait dû partir,... elle a eu une convocation (...). Sa cheffe... lui a dit « non non, on a vraiment besoin de vous ici, vraiment il n'y en a pas beaucoup des maîtres de coupes » (...) en 1942 ou 1943 (...) Et donc elle lui a fait un papier en disant « *Frau X*<sup>114</sup> *arbeitet*<sup>115</sup> » (...) apportez ça vous-même à la Kommandantur<sup>116</sup> mais ne dites pas « Bonjour », dites « *Heil Hitler* »... et ma mère m'a dit [*ensuite*], « moi on m'aurait coupé la tête mais j'aurais certainement pas dit *Heil Hitler* » quoi... mais alors ils ont admis ça, comme ça venait d'une de leur... de leur consœur... et ma mère n'a pas eu besoin de partir (...). Mais ma mère a travaillé aussi pour les Allemands si vous voulez, parce que

<sup>112</sup> Pour une contextualisation socio-historique de l'évacuation, cf. Denni, 2012, et les sources citées.

<sup>113</sup> L'enquêtée parle du RAD.

<sup>114</sup> Anonymisé.

<sup>115</sup> « *Madame X travaille* ». Il s'agit d'un document qui attestait l'emploi de la femme.

<sup>116</sup> Ce nom — littéralement, le *commandement* — était attribué au bâtiment ou au lieu où se trouvaient les bureaux de l'administration militaire allemande sur le territoire occupé.

[ouvrir les guillemets avec un geste] *Kulturaufbau*<sup>117</sup> c'était ça... Mais ils ont regretté d'être revenus...

Encore une fois, ces contenus mémoriels issus du roman familial sont présentés en support de la narration du vécu parental de la guerre, pour expliquer le rapport successif à l'Allemagne. Cela est particulièrement visible dans le cas de l'épisode concernant la mère de Marie-Anne, manifestant en revanche l'opposition de la femme à la collaboration avec l'occupant — l'épisode du rejet du salut nazi en est un exemple. L'enquêtee, d'ailleurs, conclut en soulignant que, nonobstant ce rejet parental, l'on peut quand même qualifier le travail de sa mère comme un travail « *pour les Allemands* », car il a servi l'instrumentalisation nazie de la culture et donc, indirectement, la germanisation de l'Alsace.

Marie-Anne considère que la méfiance parentale envers l'Allemagne a influencé ses (non—)pratiques allemandes. Celles-ci étant absentes pendant la première partie de sa vie, à l'exception du camp franco-allemand, elle identifie dans le cadre de la trajectoire de sa fille aînée le *casus* qui la portera à changer ses pratiques et à s'ouvrir au pays voisin. C'est, encore une fois, en mobilisant un souvenir familial en soutien à son argumentation qu'elle raconte le moment où sa fille passe d'une méfiance à un attrait pour l'Allemagne.

Je me souviens que quand elle préparait son BAC... (...) J'ai dit « où est-ce que tu en es ? », elle me dit « je suis à la montée du nazisme, si j'ai ça je rends feuille blanche, je ne veux rien savoir de ses salauds d'Allemands, etcétera » (...) Je suis allé voir mon mari au bureau et je lui ai dit... « mais qu'est-ce qu'on a fait pour lui... pour lui transmettre... enfin... parce que nous, on pensait pas lui avoir transmis ça quoi... » (...) Et un an après elle nous annonce que quand elle aura sa première année de fac ou son DEUG elle veut aller faire Erasmus à Fribourg parce qu'ils sont cools les Allemands, elle avait même un copain allemand, qui venait et qui apprenait le français... et j'ai dit « ça... (...) si mon père savait ça », il se retourne... le pauvre X<sup>118</sup> il n'y était vraiment pour rien, tu sais à 20 ans...  
(...)

---

<sup>117</sup> Littéralement, « *la fabrication de la culture* ». L'enquêtee fait référence au fait que les spectacles à l'Opéra étaient construits pour servir l'idéal nazi de fabrication d'une identité allemande. Elle mentionne, d'ailleurs, dans l'entretien, des spectacles qui étaient programmés, en disant avec ironie que « *c'était que du Wagner* ».

<sup>118</sup> Anonymisé.

Et puis maintenant elle vit à Berlin ma fille ainée... avec un Franco-Allemand... et puis mon petit fils est bilingue [*rire*]

Marie-Anne lie donc son ouverture progressive à l'Allemagne à la trajectoire de sa fille, tant sur le plan des pratiques (*cf.* aussi le premier extrait présenté) que sur le plan symbolique. En ce sens, par exemple, la question de la maîtrise de la langue allemande est nouvellement évoquée, cette fois pour distinguer son petit-fils en tant que Franco-allemand.

Il est donc possible d'identifier trois étapes dans la narration de l'enquêtée, qui symbolisent une progressive ouverture à l'Allemagne. Ces étapes correspondent chacune à l'action d'une des trois générations familiales. En premier lieu, Marie-Anne naît et grandit dans le contexte hérité d'une méfiance vis-à-vis des Allemands, liée à la Deuxième guerre mondiale et à l'expérience des parents pendant cette période, qui se reflète dans leur style parental. En deuxième lieu, poussée entre autres par les dispositifs politiques mis en place par les gouvernements des deux pays, Marie-Anne s'intéresse à l'Allemagne, notamment dans le cadre d'une visite ponctuelle qui signifie toutefois un premier dépassement de frontière. En troisième lieu, grâce à l'expérience franco-allemande de sa fille, et malgré des traces de la méfiance de la génération précédente dans son éducation, arrive pour Marie-Anne une dernière phase d'ouverture, tant sur le plan physique que psychologique, à l'Allemagne. En ce sens, il ne faut pas oublier que ce processus advient aussi durant une période historique particulière, celle de la construction européenne prônée par les institutions françaises et allemandes, notamment dans le contexte strasbourgeois. Et c'est sur ce même plan que son choix de dépeindre l'identité locale comme "rhénane" doit être lu. Cette étiquette, choisie par l'enquêtée, doit être contextualisée dans le climat politique de cette époque, comme l'explique Marie-Anne elle-même dans l'entretien. Son choix est dû à la volonté de représenter « *l'ouverture progressive* » de l'Alsace aux territoires au-delà du Rhin qui a eu lieu « *après la guerre* ». Le choix est d'ailleurs significatif parce qu'il signifie implicitement — par le non-choix d'un autre terme — que le territoire sur lequel est spatialisée l'identité locale est celui du bassin rhénan. Cela ne pousse pas l'enquêtée à se positionner sur l'échelle nationale de la France ou de l'Allemagne. Au cours de l'entretien, l'image de la *frontière-invisible* est d'ailleurs mobilisée pour expliciter les liens entre ces peuples, français et allemand.

Ainsi, si une ouverture à l'Allemagne et aux Allemands est bien présente dans les pratiques de l'enquêtée, ainsi que sur le plan symbolique de l'utilisation de la langue et de l'acceptation de la "culture" allemande, une exception est faite par Marie-Anne pour les personnes allemandes plus âgées. Pour celles-ci, elle admet avoir eu des difficultés à "mettre de côté" la méfiance héritée par son ancrage familial. Pour ceux qui ont pu vivre la période de la guerre, Marie-Anne se demande quelle était la nature de leur adhésion au régime hitlérien.

Mais quand il y avait de vieilles personnes allemandes je me demandais toujours quand ils avaient... quand j'étais plus jeune... à 80 ans... ou est-ce qu'ils en étaient... s'ils avaient connu le nazisme, s'ils étaient dans la *hitlerjungen*<sup>119</sup>, s'ils avaient collaboré... si.... Mais... j'ai compris bien plus tard que c'était inévitable... qu'on avait été dans le même cas... je crois qu'on aurait été embrigadé... et puis...

Pour mettre en perspective l'effet que l'expérience positive de l'Allemagne a pu avoir sur le changement d'attitude de Marie-Anne, je présenterai maintenant des extraits de l'entretien que j'ai mené avec Jean (ID 56), 62 ans, qui travaillait en tant qu'ouvrier spécialisé dans le BTP. Né dans la banlieue proche de Strasbourg, il habite l'Eurométropole depuis toujours.

Lors de ma question sur le nom à attribuer à l'identité locale, il mobilise l'étiquette « *identité alsacienne* ». Jean explicite dès le début que ce choix est dû à un critère géographique : « *je pense que ça va [l'aire géographique liée à l'identité locale] jusqu'au pied des Vosges* ». En choisissant cette étiquette, il se positionne en excluant la rive allemande du Rhin dans sa conception d'identité locale : il le fait dès le début, en soulignant les nombreuses différences qui existent entre les habitants du Bade-Wurtemberg et les Alsaciens. Pour prendre un exemple, le rapport au travail des Français serait différent de celui des Allemands, car ces derniers « *travaillent plus et prennent moins de vacances* », ce qui porte d'ailleurs à des conflits entre frontaliers français et travailleurs allemands qui « *ne comprennent pas cette façon de travailler... plus molle* ». En guise de deuxième exemple, une autre différence est identifiée dans le cadre du rapport à la famille et notamment aux enfants qui sont « *laissé(s) à eux-mêmes... (...) se débrouiller, bien plus qu'ici [qu'en Alsace]* ». Cela serait dû à un style de parentalité

---

<sup>119</sup> Les jeunesses hitlériennes.

plus froide et centrée sur l'individualisme, et à des parents qui, donc, «*pensent plus à eux qu'à la famille*». Le lien entre le choix de l'étiquette «*identité alsacienne*» et le rapport aux parents est corroboré par la mobilisation de l'adjectif «*alsaciens*» par Jean pour définir ses parents, «*des vrais Alsaciens*».

Cette conception qui situe l'identité locale sur le plan géo-culturel de l'Alsace, doit être contextualisée dans la trajectoire de vie de Jean, ce qui permet de l'analyser comme une prise de position distinctive ancrée à sa position sociale et géographique. Premièrement, cela peut être fait sur le plan du rapport à ses parents. Comme dans le cas de Marie-Anne, le père de Jean est hostile à l'Allemagne et aux Allemands, et encore une fois comme dans le cas précédent, Jean explique cela en reliant ce comportement au vécu de son père pendant la guerre.

Plusieurs membres de ma famille ont dû travailler pour eux [*les Allemands*] pendant la guerre (...) Mon père aussi (...) à l'usine, heureusement parce qu'il avait des problèmes de santé il a été exonéré... sur le front il n'y est pas allé...  
(...)

K : Il [*son père*] a donc été réquisitionné par le RAD<sup>120</sup>? Il vous en parlait quand vous étiez enfant?

Et bien comme tout le monde, c'était normal pour eux... Il m'en a parlé jusqu'à sa mort [*rire*] mon père il avait dû passer des jours entiers chez eux [*en Allemagne*], chez les boches il disait... il a toujours utilisé ce terme-là...

K : Boches?

Oui pas pour tous (...), mais quand il parlait de la guerre... bien sûr...

K : Donc... c'est juste quand il parlait... des soldats allemands?

Non de tous pendant la guerre... mais des fois même après... (...) mon père n'a plus... il n'a... ne les supportait pas... même après pour être honnête... il ne les voyait pas de bon œil, même quand après... bien après c'était la même chose (...)

<sup>120</sup> Acronyme pour *Reichsarbeitsdienst*, le service de travail du Reich obligatoire (cf. section 2.B).



Si, comme je l'ai montré pour le cas de Marie-Anne, cette attitude envers les Allemands et la culture allemande, dérivée et passée par le père, avait fini par s'atténuer avec le temps, grâce aussi à une ouverture professionnelle à l'Allemagne de la génération suivante, pour Jean — qui est aussi plus jeune que Marie-Anne — advient l'inverse. La frontière délimite non seulement son espace des pratiques, mais aussi son espace identitaire : il considère les « *Allemands* » comme différents des « *Alsaciens* ». Si jusque-là, l'image sociale mobilisée était celle de la *frontière-invisible*, utilisée pour décrire le rapport distinctif à la frontière, maintenant il s'agit d'un recours clair à l'image de la *frontière-ligne*, qui délimite l'identité locale, et spatialise les ressentis identitaires. Dans l'extrait suivant, en partant encore une fois d'un exemple issu du roman familial et de la vie de ses parents, il se distingue des Allemands *via* la description de caractéristiques comportementales qui seraient “culturellement” allemandes.

Ils détestaient prendre l'autoroute en Allemagne pour descendre<sup>121</sup> là-bas... mais des fois on le faisait parce que c'était mieux. (...) Moi aussi [*il se compare à ses parents*] j'ai cette idée-là... je n'aime pas trop cette rigueur c'est un peu trop pour moi. (...) On le voit beaucoup dans les villes ce n'est pas la même organisation entre Offenbourg<sup>122</sup> et Strasbourg (...) les gens ne conduisent pas pareil, on le voit (...) sur l'autoroute, dans les rues... les parkings aussi... si je pense à l'Alsace... je connais bien la région de Guebwiller et la vallée de Thann... c'est plus similaire je trouve.

Je souhaite m'arrêter sur la spatialisation du discours dans cet extrait : l'enquêté parle de deux villes (Offenbourg et Strasbourg) qui sont éloignées d'une vingtaine de kilomètres en voiture<sup>123</sup>, mais qui se trouvent de part et d'autre de la frontière franco-allemande. L'enquêté fait un rapprochement entre

---

<sup>121</sup> « *Descendre* » signifie ici se rendre dans le sud de l'Alsace ou bien à Bâle, en voiture. L'enquêté parle du fait que, selon les moments, il serait plus « *intéressant* » de prendre l'autoroute côté allemand que côté français pour des trajets nord-sud, ou sud-nord. Les deux autoroutes suivent en effet le cours du Rhin d'une part et d'autre de la frontière, avec la différence majeure que l'autoroute allemande possède des portions sans limitations de vitesse. Ces propos doivent être contextualisés par rapport au lieu de résidence familiale de l'enquêté, proche d'un passage de frontière au sud de Strasbourg, ce qui permet l'accès rapide à l'autoroute allemande.

<sup>122</sup> L'enquêté dit se rendre à Offenbourg une à trois fois par an pour « *des achats et du shopping avec les enfants* ».

<sup>123</sup> La voiture est le moyen de transport le plus utilisé par Jean.

ses « *habitudes* » familiales strasbourgeoises et celles qu’il observe chez des amis de famille qui résident dans à Guebwiller (Haut-Rhin) — ville qui se trouve à 100 km de Strasbourg. C’est donc la *frontière-ligne* qui, implicitement, permet de distinguer les “identités”. La distinction ne se fait pas sur un critère de proximité géographique, mais bien sur un critère de territorialisation. La *frontière-ligne* catégorise deux « *cultures* » avec leurs « *habitudes* ».

Pour résumer, Marie-Anne et Jean ont tous deux recours largement à la mémoire familiale et collective pour expliciter et soutenir leurs prises de position discursives, et notamment leur choix de définir l’identité locale comme *rhénane* ou *alsacienne* respectivement. Si, dans le cas de Marie-Anne, l’image sociale de la *frontière-invisible* est bien mobilisée pour supporter le choix de l’étiquette “*rhénane*”, dans le cas de Jean, la *frontière-ligne* délimite la définition d’identité locale, bien que l’enquêté identifie un lien d’attachement avec la *frontière-invisible*. L’image de la frontière ouverte est en effet mobilisée dans son discours à d’autres moments de l’entretien. Cela démontre, encore une fois, que c’est non pas dans l’absence ou la présence d’une de ces images (*frontière ligne et invisible*) que la distinction peut être faite dans mon échantillon, mais bien dans l’articulation des images, c’est-à-dire dans les modalités par lesquelles elles sont mobilisées dans le discours.

En comparant le discours de Marie-Anne et de Jean, j’ai montré que la mémoire collective et les contenus de roman familial liés à la période de la Deuxième guerre mondiale modulent différemment leur rapport aux Allemands. Jean, il le dit explicitement, a intégré une « *méfiance* » envers les Allemands, qui a une forte influence sur la façon dont il se rapporte à l’Allemagne et à ses habitants dans son quotidien. Marie-Anne, en revanche, se trouve dans une situation différente : l’héritage paternel d’une méfiance envers les Allemands a aujourd’hui été surmonté. Cela implique une différenciation de son attitude envers les Allemands, se basant sur la variable de l’âge. Cette dernière lui sert de variable discriminatoire entre des Allemands qui ont vécu la guerre en tant qu’adultes, et ceux qui sont nés ensuite.

Pour conclure, je souhaite contextualiser l’expérience de l’Allemagne dans la trajectoire sociale des deux enquêtés. Cela permet de sortir d’une vision interactionniste qui porterait à croire que c’est la simple et hasardeuse exposition à l’Allemagne de Marie-Anne qui mènerait à un changement des représentations et de son comportement. En effet, il faut ancrer cette expérience dans sa position sociale, relativement privilégiée par rapport à celle de Jean, au cours de la période historique de l’après-

guerre, ainsi qu'au cours de celle, successive, durant laquelle sa fille aînée part en Allemagne. En particulier, il faut faire référence au capital culturel de Marie-Anne, qui a favorisé l'ouverture à l'Allemagne dans une période où celle-ci était prônée par les institutions et, même, exportée par le système éducatif. En ce sens, son ouverture à l'Allemagne correspond à une adhésion progressive aux valeurs qui circulent dans les fractions de la population les plus capitalisées culturellement. Pour prendre un exemple, le contexte universitaire, que Marie-Anne et sa fille ont fréquenté, a participé à construire son ouverture progressive à l'international et à l'Allemagne sur le plan symbolique, permettant aussi une expérience directe du pays voisin. L'exemple du camp franco-allemand et celui de l'Erasmus soutiennent cette hypothèse, tout comme la maîtrise de la langue allemande, qui est présentée comme un atout pour la fille de Marie-Anne. Le parcours de Jean, beaucoup plus linéaire en termes d'ancrage national, doit aussi être contextualisé par la caractéristique de sa formation et du champ professionnel auquel il appartient, pour lequel l'ouverture à l'Allemagne est moins valorisée et valorisable.

En outre, il faut tenir compte des modalités de construction du discours, c'est-à-dire des facteurs argumentatifs et des stratégies discursives (Foucault, 1968) qui guident notamment le choix des contenus mémoriels mobilisés, sur le plan du souvenir individuel, du roman familial et de la mémoire collective. En ce sens, la psychologie sociale d'inspiration socio-constructiviste a montré — pour ce qui concerne l'identité de genre ou l'orientation sexuelle notamment (*e.g.* Mason-Schrock, D. 1996 ; Montali et al. 2021) – que la façon dont certains souvenirs individuels sont mobilisés dans le discours dépend des objectifs de positionnement du locuteur. En ce même sens, il faut comprendre le choix de mobiliser certains contenus relatifs aux pratiques allemandes, à l'aune de leur volonté de manifester un positionnement situé envers l'Allemagne. Cela est d'ailleurs visible dans quelques contradictions présentes dans leur discours. Ainsi, bien que Marie-Anne mette l'accent sur la période des années 80-90 (jeunesse de sa fille) pour ancrer son ouverture à l'Allemagne, elle mobilise aussi plusieurs exemples dans lesquels une ouverture précédente, en termes purement chronologiques, est visible.

## Chapitre 4

### La dimension dialectique du rapport à la frontière

#### La réception de l'image institutionnelle de la frontière

Après avoir remis au conducteur mon passeport et un formulaire où je déclarais avec exactitude la centaine de milliers de francs en ma possession, j'ai dormi du sommeil du juste, car rien ne favorise davantage l'endormissement que le sentiment du devoir accompli. Quant aux douaniers, ils ne se seraient jamais permis de déranger un citoyen qui, en voyageant en première et en single, déclarait *ipso facto* son appartenance à une classe hégémonique, se plaçant par là même au-dessus de tout soupçon. Situation d'autant plus appréciable que, afin d'éviter les crises de manque, j'avais emporté un peu de morphine, huit ou neuf cents grammes de cocaïne et une toile du Titien.

Umberto Eco, *Comment passer la douane* <sup>124</sup>

#### A. Quand l'institution dépeint une frontière-invisible

- i. « Qui gère la frontière ? » : l'importance des échelles géographiques de pouvoir dans les représentations habitantes des acteurs de la frontière franco-allemande

Le chapitre précédent était dédié à la description des images sociales de la frontière qui avaient émergé des entretiens. J'ai montré la façon dont elles sont mobilisées dans le discours pour des fins descriptives, évaluatives et comme supports des prises de position distinctives — notamment celles des autochtones envers les allogènes. Dans ce chapitre, j'adopterai une perspective différente, en passant d'un plan d'analyse purement phénoménologique-herméneutique, à un deuxième plan, qui intègre l'étude du rapport entre la réalité institutionnelle de la frontière et celle des habitants de Strasbourg. Dès les entretiens préliminaires, il m'a paru clair que, pour certains profils notamment, saisir

---

<sup>124</sup> 1989. Dans *Comment voyager avec un saumon ?*, Poche — Grasset, 2000. Traduction par Myriem Bouzaher.

le rapport aux institutions — locales, nationales et européennes — était fondamental pour comprendre le rapport à la frontière. En outre, cela se motive aussi sur le plan théorique, étant donné que ce sont principalement ces acteurs institutionnels qui ont la main sur les processus de production et de reproduction socio-spatiale et symbolique (Lefebvre, 1974) de cet objet géographique (*cf.* Foucher, 1988, Raffestin, 1992). Ainsi, j'ai décidé de questionner les représentations des personnes enquêtées sur les acteurs de la gestion de la frontière, en ajoutant une section dédiée à cela dans la grille d'entretien (*cf.* annexe).

En premier lieu, dans cette section de chapitre, j'analyserai les représentations que les enquêtés ont des acteurs qui "œuvrent" la frontière, en m'appuyant sur les réponses à la question «*qui gère la frontière et comment ?*» et en les mettant en relation avec les sections suivantes de l'entretien. Cette analyse montre que plusieurs entités administratives sont identifiées par les enquêtés comme étant des acteurs liés à la frontière d'État, qui auraient donc un pouvoir et un rôle dans la "gestion" de la frontière. Encore une fois, comme pour toutes les questions de la section consacrée à la définition de la frontière (section a), la consigne était volontairement posée sous une forme générale et *naïve* — comme cela est fait couramment dans les recherches sur les représentations sociales en psychologie.

J'ai effectué un comptage des entités institutionnelles publiques/administrations publiques et reporté l'occurrence de réponses identiques dans le *corpus* d'entretiens. Huit entités administratives émergent :

1. La Ville de Strasbourg (44 occurrences);
2. L'Eurométropole de Strasbourg (7 occurrences);
3. Le département (67 et/ou 68) et la Communauté européenne d'Alsace (16 occurrences);
4. La Région Grand Est (24 occurrences);
5. L'État / le Gouvernement (53 occurrences);
6. L'Eurodistrict Strasbourg Ortenau (11 occurrences);
7. L'Union européenne ou d'autres institutions liées à l'Union (45 occurrences);
8. Outre ces entités administratives, l'institution policière (notamment le corps de la Douane et la Police aux frontières — PAF) est présente (44 occurrences).

Les sept premiers points concernent tous des institutions administratives/gouvernementales, le huitième l'institution policière. Parmi ces points, quatre se détachent — la Ville, l'État (& associés), l'Union européenne (& associés), l'institution policière — car ils dépassent 40 occurrences sur les 64 entretiens avec les enquêtés. En croisant les résultats avec les différentes variables socio-démographiques de l'échantillon, aucune corrélation particulière n'est ressortie de l'analyse, du moins sur le plan quantitatif.

Dans un second temps, j'ai mené une analyse qualitative des réponses, afin de comprendre comment ces institutions étaient mises en discours avec la frontière franco-allemande. Un premier résultat de cette analyse concerne encore une fois le fonctionnement "en échelles" des représentations, qui résonne avec ce que j'ai montré pour ce qui concerne la définition de frontière donnée par les enquêtés (cf. chapitre 3). En particulier, les enquêtés distinguent ces acteurs institutionnels selon les « *intérêts*<sup>125</sup> » supposés qu'ils entretiennent avec la frontière. Ainsi, en répondant à ma question, les enquêtés explicitent souvent un/des « *conflit(s) de gestion*<sup>126</sup> » de la frontière, l'attribuant à des intérêts divergents de ces acteurs.

Je souhaite présenter un premier exemple, qui montre justement ce phénomène discursif de "mise en échelle" pour ce qui concerne l'institution policière/douanière. Dans ce premier extrait, l'homme, travaillant dans le BTP et d'origine non alsacienne, classe les institutions policières en plusieurs groupes, selon ce qu'il pense être leur échelle géographique de compétence, parlant notamment d'un côté de « *plan national* » et de l'autre de « *plan international* ». Il rajoute ensuite un troisième plan, « *local* », qui se différencie des deux premiers par la coopération entre Polices allemande et française sur l'Eurométropole, ou en « *Alsace* ». Ainsi cet extrait illustre l'attribution par l'enquêté de positionnements divergents, selon l'échelon spatial de compétence des acteurs.

K : Pouvez-vous me dire comment vous concevez la gestion de la frontière... en pensant à la frontière locale franco-allemande ou bien à la frontière en général... aux frontières entre pays en général... donc me dire qui gère la frontière, et comment la frontière est gérée ?

---

<sup>125</sup> Entretien avec ID 19.

<sup>126</sup> Entretien avec ID 42.

La première chose... c'est la douane et les policiers... parce qu'ils s'occupent de la frontière... de la sécurité de la frontière... ils contrôlent les passeports, ou bien les documents des marchandises (...) ils contrôlent le trafic de drogue ou... le trafic en général... ça c'est sur le plan national... (...) Et puis je pense qu'il y a le plan international et là c'est l'INTERPOL, les polices de l'Union européenne<sup>127</sup> des frontières dans la méditerranée (...) Les deux choses sont importantes parce que c'est compliqué de gérer les trafics seulement depuis chaque pays... il faut une vision d'ensemble.

ID 49, homme, 45 ans

Pour donner un deuxième exemple, dans les deux extraits suivants, deux jeunes étudiantes universitaires parlent du « *travail* » de plusieurs institutions qui « *s'occupent* » de la frontière, tant sur le plan du contrôle déjà évoqué (police, douane) que sur celui de la gestion administrative et territoriale. Le premier extrait, issu de l'entretien avec une étudiante en droit, se concentre sur la différence entre trois « *niveaux* » dans la mise en place des lois qui concernent la frontière. L'enquêtée distingue un niveau « *national* » et un niveau « *européen* », pour ensuite ajouter à cette dichotomie les institutions locales (et notamment la « *municipalité* »). Dans le deuxième extrait, l'enquêtée parle de la période des restrictions qui ont été mises en place à la frontière pour contrer la circulation du virus de la COVID-19. La jeune femme propose une lecture du « *pouvoir* » que les institutions auraient « *sur la frontière* » à la lumière de son vécu de la crise sanitaire. Elle y perçoit donc un conflit entre le point de vue des institutions locales et de « *l'Europe*<sup>128</sup> » - qui « *voulaient que la frontière reste ouverte* » - et celui des institutions nationales allemandes et européennes - qui auraient pris ces mesures.

Il faut penser à... je vais parler des frontières en France parce que je connais que ça [*rire*]... Il faut penser à... à la gestion sur le plan national déjà... parce que la France est un pays... et elle a le droit de gérer elle-même certaines choses... (...) Et il y en a plein qui s'occupent de la frontière... la municipalité par exemple, elle est très intéressée à comment est... maintenue ou pas la frontière. (...) Ensuite il y a le niveau de l'Europe, je parle de l'Union européenne... qui a gagné des droits avec le temps... de contrôle et

---

<sup>127</sup> Difficile de savoir ici à quelle institution policière l'enquêté fait référence, n'ayant pas questionné l'utilisation de ce terme pendant l'entretien. Probablement c'est une référence à l'Agence européenne de garde-frontières et de garde-côtes (FRONTEX).

<sup>128</sup> L'enquêtée parle de l'Union européenne ici.

de gestion cette... cette fois en commun... sur ce niveau européen on peut penser aux contrôles aux frontières extérieures...

ID 05, femme, 19 ans

Comme je l'ai dit tout à l'heure<sup>129</sup>, je pense que la France et l'Allemagne ils jouent un rôle super important... Tu le vois... par rapport à ce qui se passe<sup>130</sup> en plus... Le pouvoir qu'ils ont est bien plus important apparemment que celui des autres... je pense à l'Europe... parce que là ils [*les états*] ferment [*la frontière*]! C'est vraiment dommage... (...) Même les Alsaciens ou les autres habitants... des zones qui sont à la frontière... on avait dit que ce n'était pas... intelligent de fermer la frontière... enfin c'est vraiment débile de penser que : frontière fermée égale pas de virus... faut pas déconner non plus... (...) D'ailleurs j'ai lu que les régions n'étaient pas d'accord... ni les mairies et tout... et l'Europe... (...) Ils voulaient que la frontière reste ouverte... (...) c'est une décision prise sans les écouter...

ID 13, femme, 22 ans

Les extraits précédents montrent que c'est justement sur la relation et le conflit entre les acteurs issus de ces trois niveaux que se jouerait la "gestion" de la frontière. Cela, toutefois, informe peu du rapport entre ces points de vue institutionnels, reconnus par les enquêtés, et ces derniers. Il s'agit maintenant de comprendre comment les enquêtés se positionnent face à ces "intérêts" institutionnels de la frontière.

Dans le discours des enquêtés, ces "intérêts" correspondent encore une fois à deux types d'images sociales — et donc de conceptions institutionnelles —, qui sont véhiculées par ces institutions à des moments différents, et qui se conjuguent aux images émergées dans le chapitre précédent — *frontière-invisible* et *frontière-ligne*. Ces images seront maintenant abordées sur le plan de leur réception. Plus

---

<sup>129</sup> L'enquêtée fait référence à un moment précédent de l'entretien, dans lequel elle exprime son désarroi pour une gestion de la crise sanitaire très chaotique et peu collaborative de la part des États français et allemand.

<sup>130</sup> La référence est ici liée à la période de restrictions mises en place pour réguler le passage de la frontière, entre le début de la pandémie et l'été 2020.



précisément, il s'agira de saisir les variations de cette réception — et donc aussi les variations de l'attribution de sens (Eco, 1989) — de l'image de la frontière telle que dépeinte par l'institution.

ii. Retour du roman familial et de la mémoire collective. Une opposition autochtone au discours institutionnel?

D'abord, je me concentrerai sur la réception de la communication institutionnelle qui mobilise l'image d'une *frontière-invisible*. En particulier, cinq enquêtés autochtones, caractérisés par des trajectoires sociales variées, s'opposent à ce discours institutionnel. Ils se réfèrent à plusieurs *médias* qui contribueraient à donner une image «*fausse*» de la frontière. En effet, ces enquêtés expliquent d'un ton accusateur que certains acteurs institutionnels locaux (Ville/Eurométropole, Région et Eurodistrict, notamment) mettent en avant une image de la frontière “trop ouverte”. Ils prennent vivement position contre ce qu'ils perçoivent comme une mobilisation excessive de cette image, qui serait liée, selon eux, à la volonté politique de banaliser le passé de la frontière, voire de nier l'existence d'une réelle limite entre France et Allemagne. Ce point de vue affecte beaucoup quelques enquêtés, au point d'en émouvoir particulièrement certains, se sentant trahis. En ce sens, les acteurs institutionnels locaux – selon les cas - renonceraient à défendre les intérêts locaux à l'avantage d'une ouverture “effrénée” et «*incontrôlée*» vers l'Allemagne et le transfrontalier. En d'autres termes, et pour paraphraser les mots d'une enquêtée<sup>131</sup>, ces prises de position questionnent directement l'utilisation considérée “propagandiste” de l'image de la *frontière-invisible*.

L'opposition discursive émerge notamment quand, pendant l'entretien, est évoquée la question de la communication institutionnelle sur les réseaux sociaux, ainsi que sur les affiches et les supports (flyers, logos, *etc.*) de certains évènements (festivals, colloques, réunions, vœux de fin d'année, *etc.*). Ainsi, j'ai croisé le regard que trois enquêtés portent sur cette stratégie de communication institutionnelle. Je m'inspire directement des analyses de la réception d'images publicitaires ou de propagande qui sont proposées dans certains travaux de sémiologie sur les processus de communication

---

<sup>131</sup> Cf. extraits de la page suivante.

(Barthes, 1964b, 1964a, 2005 [1957]; Eco, 1989, 2016a [1975], 2016b [1964]), et des études historiques sur la mobilisation d'images politiques (Delporte, 2006), notamment l'approche socio-subjectiviste (par exemple Noiriél, 1989, 1997). Les premiers soulignent la dimension non-égalitaire de la position de l'émetteur et du récepteur du message. En ce sens, ils permettent de considérer les institutions comme produisant la frontière tant sur le plan socio-spatial que socio-symbolique — et donc sur celui de l'image (*cf.* Lefebvre, 2000 [1974]). Quant aux travaux sur les images politiques, ils soulignent le rôle important de l'image dans la communication institutionnelle depuis le XX<sup>ème</sup> siècle.

Sur le plan méthodologique, étant donné que mon objectif n'est pas celui de restituer une vision globale du phénomène de production d'une image institutionnelle de la frontière, mais plutôt d'en étudier la réception, j'ai choisi de me concentrer sur les éléments de communication qui ont émergé des entretiens. Selon les cas, les extraits seront mis en relation avec les éléments auxquels ils font référence, comme des affiches ou d'autres éléments de communication.

Pour commencer, je souhaite présenter l'entretien de Loris (ID 03), jeune étudiant universitaire de 21 ans, originaire d'une commune à quelques kilomètres au sud de Strasbourg. En fin de parcours de double licence de « *langues et gestion* », il vit en colocation à Strasbourg depuis sa deuxième année. Auparavant, il logeait chez ses parents et prenait le train chaque jour pour aller en cours. Fils d'un travailleur frontalier dans le secteur de l'industrie et d'une professeure des écoles, il est issu d'une famille à revenus moyens qui arrive à l'aider économiquement dans son parcours scolaire. La famille a une longue tradition de travail frontalier, car le grand-père de Loris avait déjà travaillé pendant une période en Allemagne. Cela explique probablement le fait que les parents ont beaucoup favorisé son apprentissage de l'allemand, vu comme une ressource sur le marché du travail local et qui, selon les mots du jeune homme, l'a influencé dans le choix du parcours universitaire.

Loris est très attaché à l'Alsace et intéressé à l'histoire locale, thème dont il parle volontiers en évoquant son expérience politique qui a débuté quelques années auparavant : « *j'aime bien la politique parce que (...) j'aime bien penser à l'histoire des choses, à la façon dont elles ont été faites et aux raisons aussi* ». Il se considère en affinité avec le milieu de la « *droite nationaliste* » sans militer dans un parti ou une organisation particulière, ni vouloir me dévoiler ses préférences de vote lors de l'entretien. Il tient à souligner que ses parents ne « *s'intéressent pas à la politique* » et se sent fier de cette « *passion* » qu'il considère comme individuelle et déliée du contexte dans lequel il a grandi.

Loris n'hésite pas à prendre position contre l'image de la frontière qui est véhiculée par certaines institutions locales — «*la mairie*», «*le Grand Est*». En particulier, il les accuse de vouloir «*faire oublier*» le passé des conflits franco-allemands pour des intérêts politiques qui visent à une intégration transfrontalière croissante sur le plan franco-allemand et européen.

Je pense que la mairie<sup>132</sup>, les autres... le Grand Est<sup>133</sup>... ils donnent vraiment une image fausse de la frontière... pas vraie du tout (...) Après c'est normal aussi, parce que l'Allemagne et la France veulent ça, ils veulent plutôt oublier... faire oublier les moments de la... des guerres en Europe. Et d'ailleurs, ici à Strasbourg on le voit très bien dans les affiches, les festivals européens, les fêtes européennes (...) Tout est fait pour qu'on oublie que sur cette frontière on a combattu par exemple... la guerre je veux dire... et toutes les choses violentes qui vont avec (...)

K : Vous pensez à quoi quand vous dites « les affiches » ?

Bah à la fac par exemple j'ai vu plusieurs fois des affiches d'évènement de la Fête des Européens... ou quand ils ont ouvert le tram D, mon dieu... je suis resté scotché parce qu'il y avait vraiment beaucoup d'affiches qui étaient complètement délirantes... sur l'amour entre Français et Allemands... un délire...

K : l'amour ? entre...

Oui oui regardez (...) [*l'enquête cherche sur son portable une page web*<sup>134</sup>] «*Ich un Du*<sup>135</sup> » [*rire*] (...)

K : du coup vous voyez ça comme un acte volontaire... pour... un objectif politique ?

---

<sup>132</sup> L'enquête utilise ce terme plusieurs fois dans l'entretien pour parler de la Ville de Strasbourg et, notamment, de l'action de ses élus.

<sup>133</sup> Ici aussi, le terme est mobilisé pour parler de la Région en tant qu'institution. D'ailleurs, plus tard dans l'entretien, l'enquête citera plus directement l'action du président de Région sous l'appellation «*le président du Grand Est*».

<sup>134</sup> La page web était la suivante : <https://strasbourgdeuxrives.eu/fr/tramfest-week-end-feter-larrivee-tramway-franco-allemand/> [consulté le 06/01/2022]. Il s'agit du site internet officiel du projet urbanistique du quartier des Deux Rives, à Strasbourg. C'est un quartier proche du lieu de résidence de l'enquête.

<sup>135</sup> Cette phrase en allemand signifie «*moi et toi*». Cette formule correspond à un slogan bilingue, associé à la réalisation de la prolongation de la ligne D. Il était présenté notamment sur l'une des affiches exposées dans la ville et sur les réseaux sociaux. L'affiche est disponible au lien présenté dans la note précédente.

(...) C'est évident pour moi que c'est fait avec un but de rapprocher toujours plus l'Allemagne avec la France c'est évident (...) Ce n'est pas le seul cas... là c'est pour rire... mais est-ce que vous avez vu quand même comment ça a été présenté [*le prolongement du tram*] ? (...) aucune référence à la guerre, au pont de Kehl détruit (...). Si ça c'est pas de la communication... qui est politique... pour l'Europe... c'est clair pour moi.

K : pour l'Europe ? ... [*silence*] Pour l'intégration européenne ?

Mais non, pour l'Europe... Pour... parce que ça peut servir à l'Europe... c'est commandé ou financé par l'Europe tout ça... il y a cette influence-là.

Ses prises de position concernent non seulement la « *communication* » des institutions locales — « *la mairie* », « *le Grand Est* » — mais aussi les dispositifs qui sont mis en place par ces institutions. Dans l'extrait suivant, par exemple, Loris parle des dispositifs dédiés à l'accueil des étudiants universitaires. Ils sont pensés par l'enquêté comme l'instrument d'une certaine vision de la frontière — ouverte, invisible — et de la ville de Strasbourg — transfrontalière, européenne. Loris parle aussi des associations étudiantes et des groupes d'étudiants sur les réseaux sociaux, qui se rendent, en quelque sorte, « *complices* » de cet objectif institutionnel, celui de « *catcher* » ou, pour reprendre l'extrait précédent, « *faire oublier* », une certaine dimension historique liée à la frontière, pour en mettre en avant une autre. Ainsi, selon l'enquêté, ces acteurs soulignent la « *dimension européenne* » de la frontière franco-allemande et de son histoire récente. Dans l'extrait suivant, Loris prend position contre les « *étudiants*<sup>136</sup> » non alsaciens qui « *se font duper* » parce qu'ils n'adopteraient pas une position critique envers cette communication.

J'étais sur le campus de l'espla<sup>137</sup> l'autre jour, et encore comme chaque année il y avait le truc d'accueil des étudiants (...) Et encore une fois c'était toujours la même chose, blabla... la ville européenne, la ville des européens... c'est toujours comme ça

<sup>136</sup> L'enquêté parle ici d'étudiants universitaires.

<sup>137</sup> L'enquêté se réfère au quartier de l'Esplanade, où se trouve une grande partie des bâtiments universitaires dans la ville. Dans ce campus, en début d'année universitaire, sont organisés plusieurs moments de rencontre et d'échange pour informer les nouveaux étudiants sur les services et les possibilités qu'offre la vie strasbourgeoise. Des associations et des institutions locales sont aussi présentes, par le biais de *stands* d'information. Avec toute probabilité, l'enquêté parle d'un de ces moments.

(...) Strasbourg capitale européenne... tout ça c'est ce qui est mis en avant. (...) Tandis que bien sûr on veut cacher tout le reste... (...) Jamais vous... vous n'entendrez des... de la guerre... de la Deuxième Guerre mondiale on en parle pas trop sur l'université ou dans ces moments-là... on met toujours en avant le côté européen... ça me fout la rage... (...)

K : Pourquoi ça vous... énerve ?

Parce que c'est faux ! (...) [*Strasbourg*] c'est avant tout une ville... si on doit dire que la ville est le symbole de quelque chose... c'est la ville symbole des guerres, des guerres avec l'Allemagne avant tout... donc oui il y a la réconciliation bien sûr, mais ça vient après...

(...)

K : Mais pour... revenir à la frontière, en quoi cela est problématique selon vous ?

Justement... c'est la même chose ! Les étudiants qui arrivent ici pensent du coup à la frontière comme ouverte, comme si elle avait... comme si elle n'existait pas... plus... (...) Ce n'est pas la vraie frontière ça, ils [*les étudiants étrangers ou allogènes*] se font duper et après ils vont dire à leur tour que c'est comme ça...

K : Parce qu'en revanche elle existe...

Oui oui, comme je vous disais ! (...) Le tram vous pouvez le prendre pour aller en Allemagne... et c'est cool (...), mais vous allez quand même dans un autre pays, qui a une autre culture et une autre... qui a une autre histoire aussi... la langue... ce n'est pas effacer les frontières ça [*de construire une ligne transfrontalière*]...

Avec ces extraits, j'ai montré que Loris prend position contre la façon dont l'institution dépeint la frontière comme « *frontière ouverte* » et la ville de Strasbourg comme ville transfrontalière, franco-allemande, européenne. L'enquête envisage ce processus comme partie d'une stratégie politique plus ample. Ainsi les institutions locales (la « *ville* » notamment, dans le discours de l'enquête) occulteraient *de facto* la période historique des conflits franco-allemands. Dans son discours, il fait référence à la réalité qu'il connaît le mieux et qu'il fréquente quotidiennement, c'est-à-dire le milieu étudiant. En prenant l'exemple des dispositifs mis en place par la ville pour l'accueil des étudiants, il en critique l'orientation politique sous-jacente. La mémoire collective et le roman familial jouent un rôle

décisif de support argumentatif et d’ancrage discursif pour l’enquête. À plusieurs moments de l’entretien, il motive son propos en évoquant le travail de son père et de son grand-père, frontaliers, qui «*ont traversé la frontière tous les jours pendant des années*». En conséquence, la frontière dépeinte par les institutions municipales n’est pas la «*vraie frontière*», celle dont sa famille est “experte”.

Dans l’entretien Loris prend l’exemple concret de la campagne de communication sur la ligne transfrontalière entre Kehl et Strasbourg, ainsi que des dispositifs d’accueil des étudiants dans la ville. Cela me donne la possibilité de parcourir et d’analyser brièvement ces objets, pour contextualiser les propos de Loris et comprendre les liens entre sa trajectoire et son opposition à ces *médias*.

Je reporte ci-dessous le texte de deux *tweets* de la page du projet «*Strasbourg aime ses étudiant.e.s*», porté par la ville, pour accueillir la population étudiante. Le premier, écrit en français et en allemand, concerne la *Tramfest* à l’occasion de l’ouverture de la ligne transfrontalière de tramway. Le second, plus récent (2022) est écrit en anglais, et concerne une tentative de visibilisation des institutions européennes strasbourgeoises. Le fait que ce deuxième *tweet* soit en anglais résonne avec les propos de Loris : l’institution (la ville, en l’occurrence) parle, selon lui, plus aux allogènes qu’aux Alsaciens, ce qui rend le discours et l’image de la frontière inaudible et non compatible avec la «*vraie frontière*», celle que les autochtones connaissent.

Feiern Sie / Fêtez #Tramfest! 🎉 29-30 avril #Strasbourg #Kehl 🇫🇷 🇩🇪  
<http://stras.me/tramfest> #Deutschland #France #eu @strasbourg (...)  
WIR LEBEN EUROPA — NOUS VIVONS L’EUROPE

Tweet du compte @StrasEtudiants, 27 avril 2017<sup>138</sup>.

---

<sup>138</sup> <https://twitter.com/StrasEtudiants/status/857542343041458176>. Consulté le 09/01/2023.

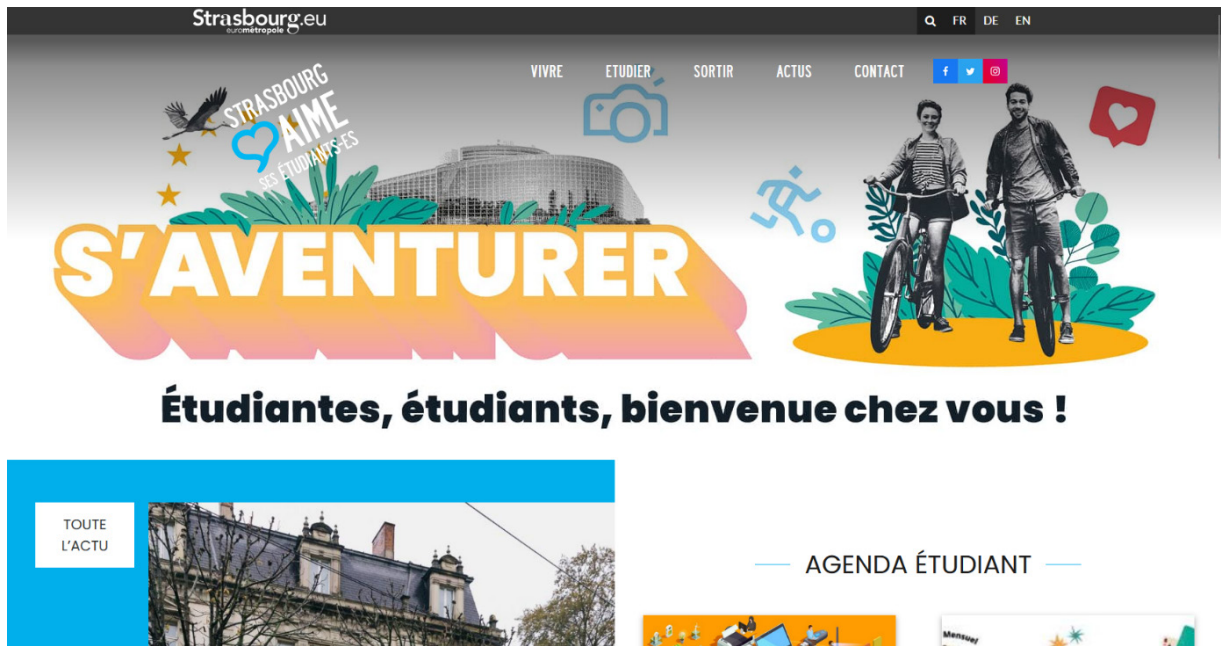


Figure 22. Capture d'écran du site internet du dispositif "Strasbourg aime ses étudiants.e.s"

#Strasbourg is home to several #European institutions. Sometimes not well known, they nevertheless offer to the general public visits of the places, even #events and #job offers. We tell you everything here: <https://www.strasbourgaimesesetudiants.eu/en/-/european-institutions-in-strasbourg><sup>139</sup>

Tweet du compte @StrasEtudiants, 8 décembre 2022<sup>140</sup>

Le site internet proposé par ce dernier *post*<sup>141</sup> est porté par la Ville, qui se donne pour objectif de centraliser les informations relatives à la vie étudiante de Strasbourg. Ce qui saute aux yeux, c'est la prégnance d'une narration de l'évènement se basant sur la dimension européenne et franco-allemande. Le site du dispositif<sup>142</sup> met d'ailleurs en avant la « *Strasbourg Européenne* » dès sa page d'accueil, et le caractère "international" ou "européen", ou encore sa position géographique qui décrit la ville comme un « *Véritable carrefour européen* ». Par ailleurs, 3 des « *10 bonnes raisons d'étudier à*

<sup>139</sup> « #Strasbourg abrite plusieurs #institutions européennes. Parfois peu connues, elles proposent pourtant au grand public des visites des lieux, voire des #événements et des #offres d'emploi. On vous dit tout ici : ».

<sup>140</sup> <https://twitter.com/StrasEtudiants/status/1600818975755182082>. Consulté le 09/01/2023.

<sup>141</sup> Consulté le 26.01.2023.

<sup>142</sup> <https://www.strasbourgaimesesetudiants.eu>. Consulté le 09/01/2023.

*Strasbourg*» citées par le site se réfèrent à son «caractère européen». La «*fête de l'Europe*», qui regroupe chaque année plusieurs événements organisés en mai, est régulièrement mise en avant sur l'agenda du site, avec d'autres événements organisés par les institutions européennes présentes dans la ville<sup>143</sup>. La bannière du site (cf. figure 22) met d'ailleurs en avant le bâtiment du parlement européen.

Le dernier extrait qui concerne le *tweet* de la page StrasEtudiants est particulièrement intéressant. Il présente les institutions européennes non seulement sous l'angle des possibilités culturelles ou touristiques que leur présence permettrait, mais aussi sous l'angle des opportunités professionnelles. Sur la page qui concerne les déjà citées «*10 bonnes raisons d'étudier à Strasbourg*<sup>144</sup>», on invite les étudiants à «*euoptimiser*<sup>145</sup>» leur quotidien, en insistant sur le caractère «*international*» qui singularise le séjour étudiantin strasbourgeois. Ainsi, les étudiants sont incités à traverser le Rhin pour «*parfaire*» leur allemand.

#### EUROPTIMISER SON QUOTIDIEN

Ici, vous êtes en plein cœur de l'Europe! Profitez pleinement de cette situation privilégiée pour donner un angle international à votre parcours et votre CV : participez au forum mondial de la démocratie, assistez aux débats du Conseil de l'Europe ou du Parlement européen, traversez le Rhin pour parfaire votre allemand.<sup>146</sup>

En parcourant ce discours institutionnel, émerge l'inadéquation entre la représentation de Strasbourg de Loris et les représentations véhiculées par la Ville sur les réseaux sociaux, sur internet et dans les dispositifs pour l'accueil des étudiants. La mise en avant d'éléments qui sont présentés comme centraux dans la vie étudiante est mal vécue par Loris, justement parce qu'ils ne correspondraient pas à la réalité étudiante du jeune homme. Les ressources présentées par l'institution sont ressenties comme une violence. Cela doit être contextualisé dans la trajectoire sociale et résidentielle de Loris.

---

<sup>143</sup> Cf. <https://www.strasbourgaimesesetudiants.eu/-/en-mai-fete-l-europe->, <https://www.strasbourgaimesesetudiants.eu/web/strasbourg-aime-ses-etudiants/-/10-idees-originales-pour-occuper-les-week-ends-a-strasbourg>, [https://www.strasbourgaimesesetudiants.eu/actus/-/asset\\_publisher/oM1bPA6L0C8k/content/eye-2021](https://www.strasbourgaimesesetudiants.eu/actus/-/asset_publisher/oM1bPA6L0C8k/content/eye-2021). Toutes ces pages, ainsi que la page d'accueil dont la capture d'écran est proposée ici, ont été consultées le 09/01/2023.

<sup>144</sup> <https://www.strasbourgaimesesetudiants.eu/10-bonnes-raisons-d-etudier-a-strasbourg> (consulté le 26/01/2023).

<sup>145</sup> Le site <https://www.eurooptimist.eu/> est d'ailleurs un autre dispositif mis en place par la Ville / Eurométropole. Cf. aussi la vidéo explicative du projet <https://www.youtube.com/watch?v=IOWtNbmncfY> (consulté 26/01/2023).

<sup>146</sup> Cf. <https://www.strasbourgaimesesetudiants.eu/10-bonnes-raisons-d-etudier-a-strasbourg> (consulté le 10.02.2023).



Issu d'une famille de travailleurs frontaliers, et donc étant en contact avec une position professionnelle qui se définit juridiquement et socialement par le franchissement d'une frontière, il ne peut accepter que la frontière soit dépeinte comme invisible. En d'autres termes, invisibiliser la frontière c'est invisibiliser ce qui définit son passé familial. Toutefois, cela n'est pas un marqueur de son insensibilité aux possibilités qu'offre le marché allemand. Germanophone, notamment grâce à l'insistance de sa famille, il voit la maîtrise de la langue comme un capital stratégique qui peut favoriser le passage de la frontière pour des raisons professionnelles.

L'opposition de Loris à l'image institutionnelle de frontière ne se base pas sur des indicateurs factuels ou présentés comme tels : pour lui, il ne s'agit pas de nier une ouverture à l'Allemagne, ou de dénigrer les possibilités professionnelles que ce territoire offre. Il s'agit avant tout d'une opposition qui se construit sur le plan symbolique, qui se structure sur une dissonance entre ce qui est mis en avant officiellement et la réalité ressentie — en qualité d'habitant d'un territoire frontalier.

Cette dissonance déteint sur l'engagement politique du jeune homme, ce qui en souligne encore une fois la centralité. Pendant l'entretien, Loris parle de son engagement politique, et de ce qui l'a motivé à « *s'informer* » pour ensuite développer une « *opinion* ». Il met en avant le choix d'un « *parti* » sur la base de sa position sur le franco-allemand — « *Quand j'ai... regardé les programmes et tout... il n'y a pas beaucoup de partis pour lesquels il y a un vrai débat sur le franco-allemand...* ». Cela, me dit-il, a rendu compliqué son choix pour le vote aux élections municipales de 2020. Il me confirme avoir eu envie de participer au scrutin principalement parce qu'il se sentait, en quelque sorte, rattrapé par l'envie de s'opposer aux politiques transfrontalières. Ainsi, il s'oppose aux partis ou organisations européistes — dans l'extrait suivant, il prend l'exemple des *Jeunes Européens de Strasbourg*<sup>147</sup>.

Se sentant plutôt proche du candidat de droite — Jean Philippe Vetter — pour les thématiques sociétales, il affirme toutefois ne pas adhérer à ses positionnements sur la place de l'Europe et du « *Franco-Allemand* » pour la ville. En outre, il signale une réticence à voter « *Front National* », parti

---

<sup>147</sup> Il s'agit d'une association politique, européiste à tendance fédéraliste, dont les membres se définissent comme « *des militants euro-constructifs* ». L'on peut lire sur leur site internet : « *Transpartisans, nous respectons toutes les étiquettes et rassemblent des jeunes de 16 à 35 ans désireux de défendre le projet européen. Notre mouvement est présent dans 35 pays, membres de l'UE ou non, et compte une trentaine de sections locales dans toute la France, dont celle de Strasbourg* ». Cf. <https://www.jeunes-europeens-strasbourg.eu/l-association> (consulté le 27.01.2023).

qui est éloigné de ses positions sur certains thèmes de sociétés, mais qui est le seul qui exprime « *des doutes sur le franco-allemand* ».

Vetter<sup>148</sup> disait des trucs chelous sur la place de l'Europe à Strasbourg du coup c'est toujours bizarre... (...) Il [Vetter,] voulait mettre un drapeau européen à la gare, c'est n'importe quoi encore une fois<sup>149</sup> (...) C'est difficile, c'est bizarre pour moi de voter ça (...) et en même temps je ne suis pas... avec le Front National ni rien... mais au moins eux ils ont des doutes sur le franco-allemand.

(...)

En fait si je vais... si j'ai envie de voter c'est aussi pour bloquer... les emmerder, les européens... les jeunes européens... ils sont trop puissants, ils sont partout, ça m'énerve qu'il n'y a pas d'alternatives dans les évènements...

Une analyse plus poussée du positionnement politique de l'enquêté dépasse les objectifs de mon travail. En revanche, cet extrait confirme le caractère symbolique de l'opposition de Loris à la communication institutionnelle et, donc, à l'image de Strasbourg qui en est liée. En effet, l'extrait montre une hiérarchisation des priorités de vote chez l'enquêté. Dans l'entretien, il place les enjeux liés à la frontière en priorité pour choisir entre les propositions des candidats. Il faut toutefois contextualiser ces propos dans l'entretien, qui était dédié justement à questionner le rapport à la frontière. Cela a pu inciter l'enquêté à forcer ses propos sur ce point.

Pour prendre un autre exemple de prises de position envers l'institution et sa façon de dépeindre la frontière, je souhaite reporter l'exemple de Thomas (ID 38), 47 ans, travaillant dans une entreprise qui, à l'échelle nationale, opère dans le secteur de l'évènementiel et de la promotion culturelle. Habitant à Strasbourg dès la fin de ses études, il est d'origine alsacienne. Tout comme pour l'exemple de Loris, j'ai constaté dans son discours des prises de position contre ce qu'il considère une image "fausse" de la frontière, relayée par certaines institutions locales. Toutefois, ses prises de position ne

---

<sup>148</sup> Candidat à la municipalité en 2020, soutenu notamment par LR.

<sup>149</sup> Je n'ai pas trouvé d'informations quant à cette proposition du candidat et je n'ai pas questionné l'enquêté spécifiquement sur ce point.

s'accompagnent pas d'une irritation particulière envers ces institutions, ni d'un positionnement politique qui se manifesterait dans une ligne proche de celle de Loris.

Pendant l'entretien, Thomas signale une omniprésente «*thématique*» de la frontière dans l'«*offre culturelle*» disponible sur Strasbourg et sa région. Pour l'enquêté, c'est une mise en avant tant financière que communicationnelle des projets de «*la ville et (de) l'Eurométropole notamment*». Il prend l'exemple des réseaux sociaux de ces institutions locales, outils qu'il utilise régulièrement dans le cadre professionnel. Plus tard dans l'entretien, en prenant l'exemple de l'exposition en cours sur le parvis de l'Hôtel de Ville, il souligne que la mise en avant du thème des frontières s'accompagne d'une insistance sur les concepts de la paix et de l'accord entre pays européens. Cela correspond à une focalisation mémorielle uniquement sur la période historique de la construction européenne, plutôt que sur celle liée aux deux conflits mondiaux.

Pour moi il y a quand même une mise en avant de certaines thématiques sur d'autres (...) on le voit bien... je parle de l'offre culturelle dans sa globalité... dans tous les domaines... (...) C'est souvent le thème des frontières, de l'Europe... ils gagnent les projets [*les appels à financement*] et du coup c'est souvent ça... les frontières il doit y avoir une conférence tous les ans au moins... (...) ou bien un cycle au cinéma, ou autre. C'est bien plus souvent ça d'ailleurs... par rapport... si je compare... c'est l'Europe qui prime sur la façon dont c'est raconté (...)

K : Vous disiez que les frontières sont... racontées... en parlant d'Europe... Pouvez-vous compléter ?

Je parlais... oui des expos et tout... c'est toujours sous le prisme de l'Europe qu'on raconte ça... c'est mon avis... mais je vois plus... beaucoup [*rire*] plus d'expos sur l'Europe, l'Allemagne, l'Europe... dans la ville... les institutions et tout... par rapport à des choses sur la Guerre... oui sur la Deuxième guerre mondiale (...)

K : Est-ce que vous y voyez une stratégie ? De la part de...

De la ville et de l'Eurométropole, oui... c'est eux qui financent [*rire*] bien sûr !

(...)

J'ai vu en passant (par)... Broglie<sup>150</sup> qu'il y a une expo sur les frontières d'Europe (...)  
C'est ça le genre de choses qu'on peut trouver dans la ville!

Pour contextualiser les propos de l'enquêté, je présente ci-dessous la publication Facebook du compte officiel *Strasbourg.eu*, qui fait la promotion de l'exposition. La thématique des frontières est mise en avant, et le titre laisse peu de liberté d'interprétation quant à l'orientation du projet artistique<sup>151</sup> : il s'agit d'une exposition itinérante de photographies qui questionnent la réalité moderne, perméable, des frontières en Europe, en jouant sur le contraste avec la situation historique avant les accords de Schengen. Il est intéressant de noter que sur le site de l'exposition<sup>152</sup>, cette dernière est présentée sous le slogan suivant : « *L'Europe à ciel ouvert place Broglie à Strasbourg* ».

L'exposition de photos "Borderline, les frontières de la paix" est encore visible jusqu'à fin juin sur les grilles de l'Hôtel de Ville, place Broglie 😊  
Composée d'une trentaine de photographies de Valerio Vincenzo cette exposition montre un aspect inédit du patrimoine européen et pose la question suivante :  
Qu'est-ce qu'une frontière?

Publication sur Facebook de la page Strasbourg.eu, 13 juin 2021<sup>153</sup>

Un autre exemple auquel l'enquêté fait référence est la façon dont le pouvoir municipal — incarné par la municipalité et l'Eurométropole — met en avant le travail des institutions européennes dans la ville. L'enquêté propose une réflexion sur les raisons qui porteraient à cette « *stratégie* » de la part de la « *ville* ». Il laisse ouvert son questionnement : est-ce que la ville, dans ce type de campagne de communication, « *parle* » à ses habitants ou bien aux touristes « *du marché de Noël* » ? En tentant de

---

<sup>150</sup> Place Broglie, au centre-ville historique de Strasbourg, où se trouve l'Hôtel de Hanau, siège de la mairie de quartier.

<sup>151</sup> Le site officiel du projet exposé est disponible à ce lien : <https://www.frontiersofpeace.com/copie-de-tallinn-2020>. Le projet photographique est disponible sur le site de son auteur <https://valeriovincenzo.com/BORDERLINE> (consultés le 16.01.2023).

<sup>152</sup> Cf. <https://www.frontiersofpeace.com/copie-de-tallinn-2020> (consulté le 27.01.2023).

<sup>153</sup> La publication est disponible au lien suivant (consulté le 16.01.2023) : <https://www.facebook.com/strasbourg.eu/posts/pfbid03PXrLZyZ8R6v9BQ3CULm5uMrmJC2NZMSDCToEcwPENdgt41WgAydcMLp58xpGo2kl>.

répondre, il laisse entendre que cette stratégie de communication ne serait pas dédiée aux habitants, mais plutôt aux « *non-Strasbourgeois* ».

Je me demande quand... quand la ville parle... met en avant les institutions [*euro-péennes*] dans sa stratégie de com, à qui on parle là? [*rivre*] Je me suis toujours demandé ça... est-ce que le public c'est nous, ou bien les touristes... qui doivent être attirés pour le Marché de Noël, ou pour le tourisme plus... enfin plus communément? (...) C'est quand même marrant... il y a quand même l'impression qu'ils utilisent les réseaux pour parler aux non-Strasbourgeois qui viennent... dans la ville.

Si pour l'exemple de Loris, cette inadéquation prenait une résonance politique et entraînait un rejet violent des institutions locales, ici, un expert en communication événementielle offre une analyse de la stratégie de la ville, qui selon lui parle aux non-habitants. Thomas, tout comme Loris, mais de manière moins véhémente, pointe un décalage entre l'image habitante — ici non personnalisée, prise au sens large — et l'image de la frontière prônée par les institutions municipales et européennes. Son usage de la mémoire collective est aussi similaire au premier cas analysé.

Pour finir, je souhaite présenter le cas de Marie (ID 54), 47 ans, qui travaille dans un centre de la grande distribution en tant que vendeuse et vice-responsable de magasin. Issue d'une famille des classes moyennes caractérisée par une forte dynamique d'ascension sociale, notamment des membres masculins de la famille (ses frères sont les premiers à faire des études), son père est ouvrier-technicien spécialisé dans les télécommunications, tandis que sa mère alterne des périodes travaillées en tant qu'assistante maternelle avec des périodes de travail domestique, notamment à la naissance des enfants. D'origine alsacienne par le père, et ayant une maîtrise passive de l'alsacien utilisé par les grands-parents paternels, l'enquêtée est mariée depuis 15 ans avec un Franco-allemand, ce qui l'a portée avec le temps à apprendre l'allemand et à « *dépoussiérer* » l'alsacien. Les enfants du couple sont bilingues et binationaux. La famille traverse régulièrement la frontière pour les vacances. Son cas est intéressant pour continuer à montrer l'hétérogénéité de l'opposition à l'image institutionnelle de la frontière, selon la trajectoire des enquêtés.

Je présenterai deux exemples issus de l'entretien avec l'enquêtée. En premier lieu, Marie cite les institutions locales qui, selon elle, manifesteraient le plus l'« *intérêt* » de présenter la frontière sous

une lumière différente par rapport à sa “vraie” image, à sa “vraie” histoire. La frontière telle que dépeinte par la Ville, notamment, serait une version amendée de la “vraie” frontière, celle qui est vécue par les « *gens d’ici* ». L’exemple qu’elle porte est celui de la Passerelle des Deux-Rives, et plus généralement des ponts sur le Rhin, dont j’ai déjà évoqué l’histoire, si particulière, à l’aune du rapport changeant à l’Allemagne. L’enquêtée prend position grâce à la narration d’une balade familiale récente dans le Jardin des Deux-Rives<sup>154</sup>. Cela lui sert à présenter sa vision sur le projet de réaménagement urbain dont l’espace en question a été le protagoniste.

Marie dénonce la mise en avant par les institutions d’une image de *frontière-invisible*, et, par conséquent, leur focalisation sur « *une partie de la vérité* » seulement. Cela est particulièrement visible dans la mobilisation de contenus mémoriels qui a été faite dans l’aménagement du jardin qui, pour Marie, ne « *respecte pas* » le souvenir de ceux qui sont « *morts* » pour « *défendre* » cette frontière et pour « *libérer* » la ville de l’occupation allemande à la fin de la guerre. Dans la dernière partie de l’extrait, l’enquêtée souligne d’ailleurs qu’il ne s’agirait pas de renier le rapprochement franco-allemand — dont sa situation représente un exemple réussi, si l’on veut. L’enquêtée s’agace de la mobilisation massive d’une mémoire jugée partielle, qui ne refléterait pas la réalité du rapprochement franco-allemand.

Quand on est arrivés au Jardin, pour nous... pour faire une promenade, ma mère racontait ce qu’il y avait avant<sup>155</sup> à mon fils (...) Parce qu’elle avait habité pas loin de là à un moment... là où il y a maintenant la clinique<sup>156</sup> et tout... tous les nouveaux bâtiments derrière... Et... bien, dans le parc... si vous vous baladez dans le parc, après l’allée du pont et tout, il n’y a rien pour rappeler... C’est ça... Rien de tout ça, de la guerre, de la résistance, de la libération. C’est étonnant quand on y pense! (...) C’est pas très... enfin... on peut dire que ça ne respecte pas trop les... ceux qui sont morts pour libérer Strasbourg... c’est symbolique! Rien pour la guerre... il y a des plaques pour les morts... les morts pour la France... eh bien, là rien! (...) Et pourtant il y a eu des morts pour défendre la ville et la France pendant la guerre non? Enfin je ne sais pas si dans

<sup>154</sup> Il s’agit d’un jardin transfrontalier, fruit d’un projet de réaménagement urbain, où se trouve d’ailleurs la passerelle transfrontalière Mimram, dont il est question dans l’entretien. Cf. chapitre 2.B et cf. Reitel & Moullé, 2015.

<sup>155</sup> C.-à-d. avant le projet de requalification urbaine.

<sup>156</sup> L’enquêtée fait référence au complexe de la Clinique Rhéna, inaugurée en 2017.

le... enfin si... au même endroit... mais c'est un symbole. (...) Je me suis dit que peut-être il y aurait un message<sup>157</sup>, ou autre chose... à côté de la passerelle...

K : Il n'y en a pas ?

Non du coup on l'a cherché et, mais non ! Si enfin, il y a bien une plaque<sup>158</sup>... mais elle ne dit pas grand-chose... (...) On aurait pu dire que c'était une œuvre pour commémorer les erreurs du passé en les décrivant bien comme il faut... mais non ! Là on fait un... un monument flou... (...) qui cache des choses... c'est dommage. (...) Si je me rappelle bien, ils<sup>159</sup>... parlent du fait que les nationalités n'existent plus<sup>160</sup>... c'est dommage vraiment de ne pas avoir approfondi ça... de cacher le passé... tout le monde sait que c'est pas vrai. Il y a encore deux nationalités bien distinctes... moi mon mari a les deux, moi non ! Mes enfants oui... vous voyez... c'est dommage. Mon grand-père serait... vraiment il ne serait pas content d'entendre ces discours parce que... les deux pays se sont rapprochés bien sûr... mais c'est pas ça... les choses se sont pas passées comme ça... facilement.

L'analyse du texte (cf. figure 23) qui se trouve sur la plaque à l'entrée de la passerelle montre que celui-ci est effectivement construit sous l'angle du rapprochement franco-allemand. Il décrit le contexte de production de la passerelle, en parlant de cette dernière comme un « *objet symbolique* », « *trait d'union entre deux peuples au passé antagoniste* » qui « *ponctue de manière magistrale le jardin frontalier* ». Plus intéressant encore, la partie centrale de la passerelle est décrite comme un endroit où « *les deux demi-jardins fusionnent pour le bonheur des piétons et des cyclistes à la nationalité finalement indistincte* ». La guerre est évoquée de manière vague, et reste sous-entendue jusqu'à cette dernière partie, qui ouvre à une "in-distinctivité" des nationalités, ce qui, l'extrait le montre, heurte l'enquêtée.

---

<sup>157</sup> L'enquêtée fait référence à une plaque descriptive du monument.

<sup>158</sup> L'enquêtée fait référence à la plaque commémorative de la traversée du Rhin par de Lattre de Tassigny, cf. figure 25.

<sup>159</sup> Sur la plaque de présentation de la passerelle, cf. figure 23.

<sup>160</sup> *Ibidem*.



Figure 23. Texte de présentation de la passerelle des Deux-Rives, à l'entrée de la passerelle côté français. Photo prise par l'auteur, aout 2021. Ci-dessous, détail du texte.

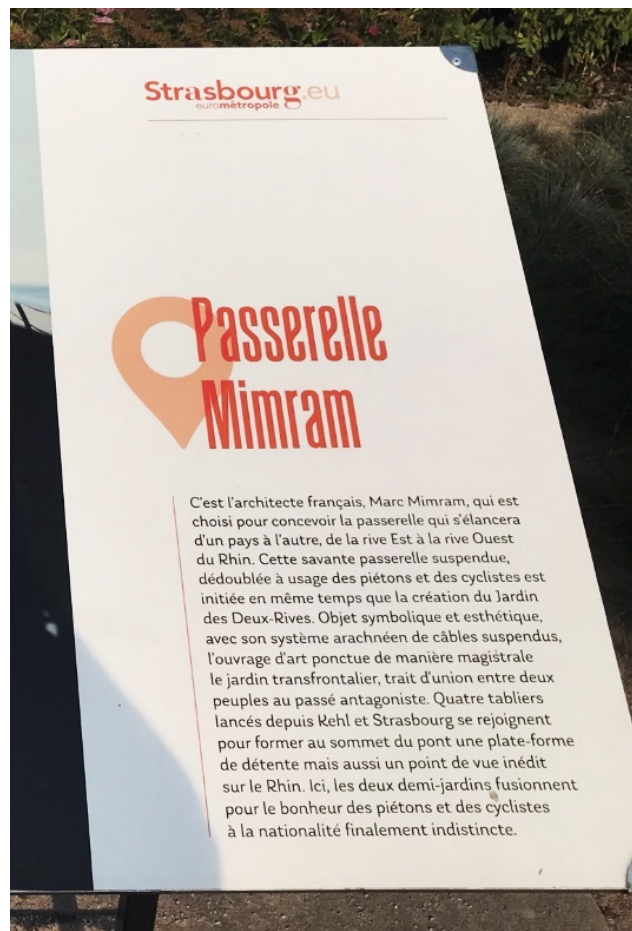








Figure 24. Plan du Jardin des deux Rives et des environs. Source : OpenStreetMap. License sous Open Database License (<https://www.openstreetmap.org/copyright>).

Le jardin, entre autres, est mis en avant par le site de *l'Office du tourisme de Strasbourg et de sa Région* sous l'angle de sa dimension frontalière<sup>161</sup>. «*Symbole fort de l'amitié franco-allemande*», il est présenté comme un lieu de «*quiétude*», où profiter d'«*un bain de soleil*» ou d'«*une sieste à l'ombre*», permettrait de faire une «*balade internationale*» d'un côté et de l'autre du Rhin. Ce dernier est présenté comme un «*fleuve mythique*» pour les touristes<sup>162</sup>. Sur le site de la Ville,<sup>163</sup> le jardin est décrit comme un «*trait d'union entre la France et l'Allemagne*» : «*ce vaste parc de 150 hectares s'étend de part et d'autre du Rhin. Son tracé circulaire gomme la frontière naturelle qui se transforme en lieu de passage*». La dimension franco-allemande est même présente dans le panorama qu'offre la tour panoramique côté kehllois : «*le clou du spectacle reste l'ascension des 210 marches de la Weißstannenturm, une tour panoramique en sapin de 44 mètres, située à l'extrémité du parc. Arrivé sur la plateforme, on bénéficie d'un point de vue exceptionnel à 360°, à la fois sur la France et sur l'Allemagne*».

Pour Antoine Beyer (2007, 2010), géographe, le Jardin est un exemple de la «*rhétorique urbaine franco-allemande*», qui «*marque dans l'espace urbain un retournement de la signification de la frontière et du rapport entre les deux pays*» (2007). Toutefois, dans l'analyse de la grammaire spatiale du lieu, l'auteur donne aussi de l'importance aux éléments qui rappelleraient la guerre, qui sont aussi présents dans l'enceinte du Jardin :

*Bien que transformé par une action paysagère de grande ampleur, célébrant la réconciliation franco-allemande, l'espace du Jardin des Deux Rives demeure fortement imprégné par la présence de nombreux monuments aux morts et de plaques commémoratives d'exécutions sommaires perpétrées durant la période nazie. Ceux-ci sont tournés vers la frontière comme autant de signes de révolte et de défi vers le pays des anciens bourreaux. Les bunkers désarmés et les diverses stèles sont aujourd'hui inclus dans l'enceinte du Jardin et deviennent autant de souvenirs d'une mémoire douloureuse dans l'espace de la réconciliation d'aujourd'hui.*

(Beyer, 2007, par. 37).

---

<sup>161</sup> Cf. <https://www.visitstrasbourg.fr/le-jardin-des-deux-rives/> (consulté le 30.01.2023).

<sup>162</sup> Cf. <https://www.visitstrasbourg.fr/organiser/1-2-3-jours-a-strasbourg/tout-strasbourg-en-3-jours/> (consulté le 01.02.2023).

<sup>163</sup> Cf. [https://www.strasbourg.eu/lieu/-/entity/sig/1088\\_ENV\\_270/jardin-et-passerelle-des-deux-rives](https://www.strasbourg.eu/lieu/-/entity/sig/1088_ENV_270/jardin-et-passerelle-des-deux-rives) (consulté le 27.01.2023).

Cette seconde famille de symboles, qui regroupe des éléments “contraires” au message européiste et franco-allemand, est présente dans le Jardin français sous la forme notamment de restes de bunker, et de trois stèles qui font référence à la Deuxième guerre mondiale<sup>164</sup>. En premier lieu, une stèle assez grande, aux pieds de la passerelle côté nord, commémore le passage du Rhin de la Première armée française, commandée par de Lattre de Tassigny en 1945, et ainsi la libération définitive de l’Alsace de l’occupation allemande (cf. figure 25).

Une deuxième stèle (*ibidem*) qui se trouve aussi aux pieds de la passerelle, mais côté sud, fait partie d’une série de 9 *Roses frontalières*, qui ont été positionnées côté allemand (n.8) et français (n.1)<sup>165</sup>. Ces monuments viennent rappeler l’assassinat de neuf résistants du groupe *Alliance* par la Gestapo en 1944, suite à une enquête conjointe de la Gestapo de Strasbourg et de la SIPO-SD parisienne<sup>166</sup>. La troisième stèle présente dans le Jardin fait référence au même évènement.

Pour reprendre encore les propos de Beyer (2010, p.5), la « *dimension historique, omniprésente, n’est pourtant pas dominante* » dans le Jardin, et ces éléments qui rappellent les conflits franco-allemands sont en “faiblesse” par rapport aux signes spatiaux qui portent et signalent, au contraire, un message de fraternité, d’ouverture, d’amitié franco-allemande. En d’autres termes, si ces trois éléments signalent effectivement, côté français, les évènements de la Guerre<sup>167</sup>, ils se noient dans l’ensemble des autres éléments symboliques, qui portent un message radicalement différent. Cela peut expliquer, en partie, la lecture que Marie fait du jardin. Les lieux sont dominés par des symboles qui rappellent l’amitié franco-allemande et la dimension européenne, présentée sous l’angle des droits de l’homme et des avancées sociétales de paix et d’égalité des droits fondamentaux.

---

<sup>164</sup> Je me base non seulement sur mon ethnographie du lieu, mais aussi sur un entretien avec Antoine Beyer (le 30.01.2023) et sur la recension proposée par l’outil *Les monuments aux morts*, hébergé par le site internet de l’Université de Lille <https://monumentsmorts.univ-lille.fr> (consulté le 28.01.2023).

<sup>165</sup> Cf. <https://kulturnewsletter.kehl.de/fr/expositions/grenzrosen-roses-frontalieres/> (consulté le 30.01.2023).

<sup>166</sup> Cf. la notice du site *Chemins de Mémoire*, écrite par Thomas Fontaine et Cédric Neveu, historiens : <https://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/les-chutes-du-reseau-alliance> (consulté le 30.01.2023).

<sup>167</sup> Dans les rues voisines, au nord-est, trois autres monuments rappellent les évènements de 39/45, un char et deux monuments aux morts (une stèle et un rocher avec plaque commémorative). Ces éléments toutefois se trouvent bien en-dehors du périmètre du Jardin.

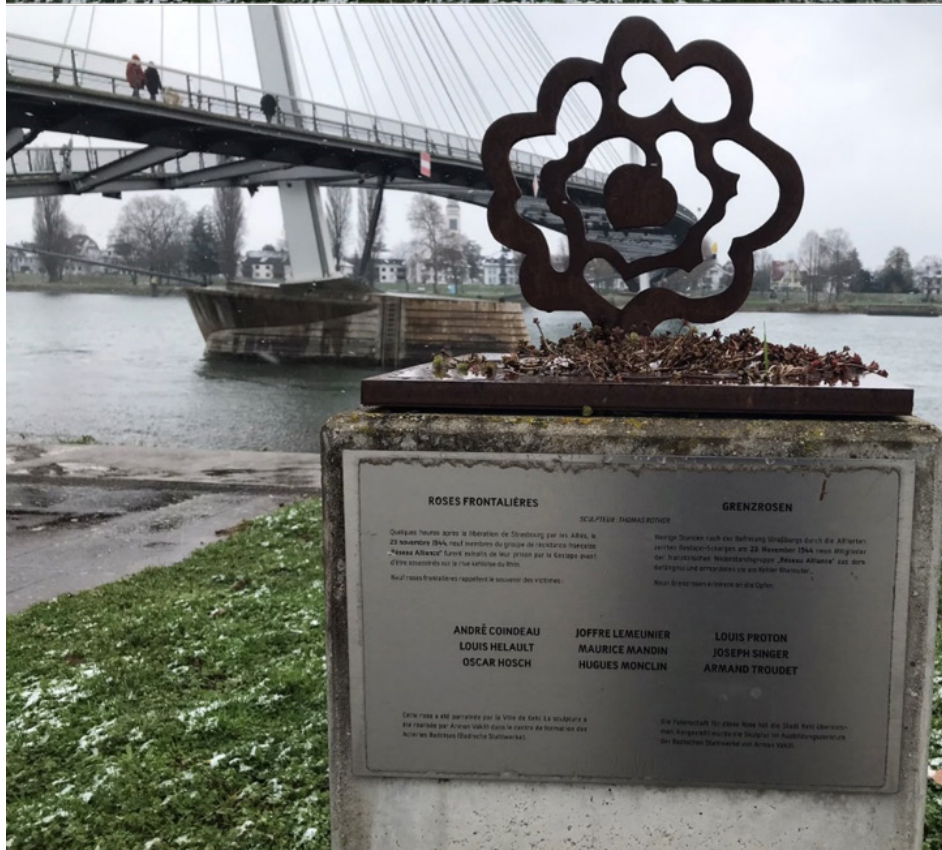
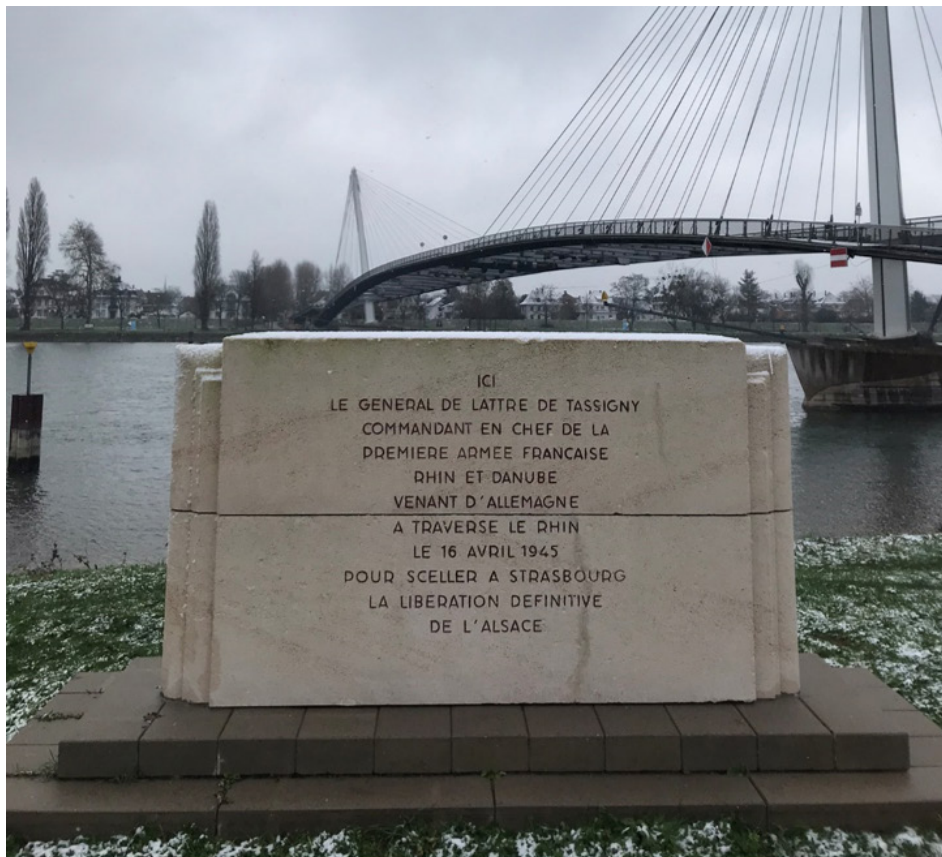


Figure 25. Stèles présentes des deux côtés de l'entrée française de la Passerelle. Photos prises par l'auteur, janvier 2023.

L'exemple le plus flagrant est sans doute coté kelhois. Il s'agit de la statue *Die Begegnung*<sup>168</sup> qui symbolise l'amitié franco-allemande et qui représente deux hommes se prenant dans les bras. Mais à Strasbourg aussi les éléments qui concernent l'amitié franco-allemande et le projet européen sont omniprésents.

En 2004, des œuvres d'art contemporain ont été réalisées, et d'autres apparaîtront plus tard (cf. figure 28), faisant référence au thème du rapprochement<sup>169</sup> ou du partage d'expériences artistiques ou sensorielles<sup>170</sup>. Encore, l'association «*Regards d'Enfants*» a planté un «*arbre des droits de l'Homme*» en 2017<sup>171</sup>, et a réalisé une fresque de rue qui propose un parcours thématique (cf. figure 28). La dimension religieuse est aussi présente côté Kehlois, un *Biblischer Garten*<sup>172</sup> ayant été créé.

À noter aussi que le passage de frontière sur la passerelle Mimram n'est marqué ni par un panneau ni par un signe (ligne au sol, etc.).



Figure 26. À droite, vue depuis la Passerelle des Deux Rives. Photo prise par l'auteur, 2021. À gauche, vue aérienne de la Passerelle des Deux Rives et du Jardin, depuis Kehl. Photo par Rollerbär, 2006. Source : Wikimedia Commons. Distribué sous license [Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/).

<sup>168</sup> «*La rencontre*» en français.

<sup>169</sup> C'est le cas de l'œuvre *Garden Folly's and Wooden Structures* de T. Kawamata, cf. <https://www.strasbourg.eu/lieu/-/entity/id/686164/tadashi-kawamata-garden-folly-s-and-wooden-structures> (consulté le 30.01.2023).

<sup>170</sup> C'est le cas des œuvres *Izanai* et *Otodate-steps* de A. Suzuki, cf. [https://www.strasbourg.eu/lieu/-/entity/sig/2224\\_CUL\\_291](https://www.strasbourg.eu/lieu/-/entity/sig/2224_CUL_291) (consulté le 30.01.2023).

<sup>171</sup> Cf. <https://www.dna.fr/edition-de-strasbourg/2017/03/31/l-arbre-des-droits-de-l-homme> (consulté le 30.01.2023).

<sup>172</sup> «*Jardin biblique*», cf. [https://www.archi-wiki.org/Adresse:Parc\\_\(Kehl\)](https://www.archi-wiki.org/Adresse:Parc_(Kehl)) (consulté le 28.01.2023).

Au centre de la passerelle, l'on retrouve en revanche une plateforme<sup>173</sup> avec un lieu de repos et de rencontre, signalés par la présence de bancs (cf. figure 26). La toponymie de la place qui accueille l'entrée de la passerelle côté français renvoie au champ sémantique de la rencontre et de l'amitié : la « *place des rendez-vous* » accueille ainsi les promeneurs transfrontaliers au pied de la passerelle Mimram. Dans un document<sup>174</sup> municipal concernant la présentation du Jardin, les « *places mine-ras* » « *aux extrémités des axes et au centre* », sont présentées comme des lieux « *qui permettent d'organiser des manifestations, en particulier la place au pied de la passerelle, très prisée des organisateurs du fait du caractère central du lieu et de sa valeur symbolique* ». L'axe nord (allée des chuchotements) est présenté dans ce même document comme suit : « *l'axe Nord planté avec des chênes correspond au thème de la communication. Des aménagements (salles de repos avec bancs) traduisent ce souci de rapprocher les personnes fréquentant le site* ».

L'axe central<sup>175</sup> du parc (cours du Soleil) suit une logique encore différente, liée, selon le même document, au « *thème* » du « *mouvement* » : « *il s'agit d'un modelé de terrain avec des vagues végétales qui ondulent depuis l'Ouest en direction du Rhin, en venant mourir au pied de la passerelle* ». Ainsi, comme le montre la figure 27, des panneaux ont été plantés le long de l'axe pour signaler la position des planètes du système solaire, à une distance relative qui respecte les proportions réelles. Ces panneaux établissent un parallèle entre la frontière et le soleil : à l'instar du soleil pour les planètes, la frontière est le lieu central duquel l'on s'éloigne.

Cet axe central du parc questionne d'ailleurs Marie, qui se demande « *pourquoi ils n'ont pas utilisé cet espace pour faire (...) un mémorial ou quelque chose qui puisse expliquer ce qui s'est passé* ». Elle signale même une crainte, celle que « *les gens de passage* » non alsaciens, ou trop « *jeunes* » pour « *savoir ce qu'il s'est passé, la guerre et tout le reste* » visitent le Jardin sans même se « *rendre compte* » du passé lourd que porte le lieu.

---

<sup>173</sup> Cet espace est souvent lieu de rencontres associatives ou politiques. Par exemple, en juin 2020, la « *prise de la passerelle* » a été organisée. Il s'agissait d'un rassemblement prônant la réouverture des frontières après la « *fermeture* » de cette dernière dans le contexte de la crise sanitaire. Cf. <http://eurojournalist.eu/la-prise-de-la-passerelle/> (consulté le 30.01.2023).

<sup>174</sup> Cf. <https://www.strasbourg.eu/documents/976405/1163347/visite-jardin-deux-rives.pdf/f03311c4-b048-a854-62df-22d2c4b0400e> (consulté le 30.01.2023).

<sup>175</sup> Cf. figure 27.

Une fois encore, il est intéressant de souligner la dominance qu'assument les signes du rapprochement et de l'ouverture à l'Allemagne dans la lecture que Marie fait du Jardin, et donc dans ses prises de position discursives. Ce Jardin est un cas d'étude très intéressant pour approfondir deux aspects du rapport à un espace frontalier, étant donné qu'il est connoté par des signes spatiaux qui se rapportent à des sphères de significations différentes et conflictuelles. D'un côté, en effet, il est possible d'approfondir la lecture différenciée, selon la trajectoire des individus, de cet espace ambivalent. Je montrerai dans la section suivante que ce même lieu peut être lu et vécu de manière totalement opposée à la façon dont Marie en parle. Le jardin est en effet approprié par des groupes d'individus qui cherchent à défendre, voire inciter la dynamique d'intégration transfrontalière.



Figure 27. Pancartes faisant partie du dispositif mis en place sur l'axe central qui porte à la Passerelle, côté français. Photos prises par l'auteur, janvier 2023.





Figure 28. Vues du jardin. Photos prises par l'auteur, janvier 2023.

En outre, la lecture de cet espace est aussi intéressante à analyser en tant que support pour les prises de position envers le travail des institutions et des concepteurs du Jardin. En imaginant les objectifs de production du Jardin, Marie se positionne sur l'intégration transfrontalière. Dans son cas, cette production spatiale est lue comme un fait de "propagande" de l'institution. Ce n'est pas toujours le cas, je le montrerai le long de ce travail.



Figure 29. Affiche du dispositif "Au boulot à Vélo", Blvd de la Victoire, Strasbourg. Photo prise par l'auteur, mai 2022.

Un autre exemple d'opposition dans l'entretien avec Marie concerne l'édition 2022 du jeu-concours *Au boulot à Vélo*<sup>176</sup>. Ce dispositif se présente comme un « *challenge* », « *créé et organisé par le CADR67*<sup>177</sup> depuis 2009 en partenariat avec l'Eurométropole de Strasbourg » qui souhaite « *encourager l'usage du vélo sur les trajets domicile-travail et les trajets professionnels* ». Les structures qui comptent le plus de kilomètres parcourus à vélos par leurs salariés, selon un ratio entre le nombre de participants et l'effectif total, gagnent l'édition de l'année en cours. Il y a plusieurs vainqueurs, selon la catégorie de l'entreprise ou de l'employeur. Celle-ci dépend de la taille de son effectif et du type d'activité. Le jeu s'accompagne d'une édition pour enfants, *À l'école à vélo*, qui suit les mêmes principes. Pour l'année 2022, les participants étaient environ 14 500<sup>178</sup>, ce qui donne une idée de son plébiscite, mais aussi de sa visibilité. En effet, les individus peuvent afficher leur participation *via* plusieurs *goodies* qui sont proposés par l'organisation (vestimentaire, plaques à afficher sur le vélo, *etc.*).

Pour l'année 2022, quand l'entretien avec Marie a été effectué, l'édition du dispositif est particulière, car pour la première fois le concours « *s'ouvre au transfrontalier* ». Si d'ordinaire les participants au concours devaient travailler et habiter du côté français de la frontière, depuis cette édition, le concours est ouvert aux établissements de l'Ortenau en Allemagne. « *À cette occasion, un Prix Eurodistrict récompensera le travailleur transfrontalier ou la travailleuse transfrontalière qui aura accumulé le plus de kilomètres sur les pistes cyclables françaises et allemandes* ». Ainsi, sur l'affiche du concours de 2022, les logos de l'Eurométropole, de l'association CADR67, et du dispositif de promotion du vélo, *Veloptimist*<sup>179</sup>, sont accompagnés du logo de l'Eurodistrict Strasbourg-Ortenau (*cf.* figure 29).

Dans l'extrait suivant, Marie porte l'attention sur l'affiche de l'édition 2022 du concours (*cf.* figure 29), qui a été exposée dans l'espace public avant la mise en place du dispositif. L'affiche met en scène la frontière, symbolisée par ce qui semble être le Pont du tram, parallèle au Pont de l'Europe. Toutefois, Marie l'interprète plutôt comme la passerelle des Deux Rives. Un individu sur un vélo-cargo est représenté sous une forme qui rappelle une scène du film *E.T., l'extra-terrestre*, « volant »

---

<sup>176</sup> Site internet du dispositif : <https://auboulotavelo.eu/> (consulté le 16.01.2023). Les extraits présentés dans le texte sont tirés du site internet.

<sup>177</sup> Association bas-rhinoise qui milite pour l'utilisation du vélo et notamment pour « *penser la politique cyclable de la ville et proposer des aménagements adéquats.* ». *Cf.* <https://cadr67.fr/>. Consulté le 16.01.2023.

<sup>178</sup> Selon les chiffres présentés sur le site du dispositif. *Cf.* <https://auboulotavelo.eu/> (consulté le 16.01.2023).

<sup>179</sup> *Cf.* <https://www.strasbourg.eu/a-velo> et <https://www.facebook.com/StrasbourgVeloptimiste>. Consultés le 16.01.2023.

d'un bord à l'autre du Rhin et dépassant, ainsi, les frontières, comme le suggère le *slogan* sur l'affiche. En ancrant son discours sur son ressenti au moment où elle a découvert l'affiche, Marie prend vivement position contre l'utilisation propagandiste du dispositif — « *c'est de la propagande!* ». Cette stratégie servirait à accentuer la dimension « *transfrontalière* » de la ville, au détriment de sa véritable identité, qui serait alsacienne, avant tout. En ce sens, l'image de Strasbourg comme « *capitale de l'Europe* » prime sur l'image de Strasbourg capitale de l'Alsace, ce qui, encore une fois, est perçu comme une violence de la part de l'enquêtrice.

C'était un truc que j'aimais bien... l'idée du concours... j'ai une amie qui avait participé... j'en avais une bonne image vous voyez... et là j'ai vu l'affiche de cette année! Mon dieu encore... j'ai pensé encore avec les frontières on n'en peut plus. (...)

K : qui vous dérange dans... enfin pour ce qui concerne *au boulot à vélo*?

Non, mais je rigole bien sûr... mais c'est l'affiche seulement vous voyez [*elle décrit l'affiche*]. Et encore, ma foi, c'est encore le truc des frontières...

K : Et... vous auriez préféré que ça reste... comme avant quoi... c'est ça?

Oui, c'est... juste qu'ils doivent toujours nous casser les bonbons avec ça... Capitale de l'Europe et patati, et patata... Transfrontalière... Ouf! C'est de la propagande à la fin... [*rire*]

K : [*Rire*] Je vois...

Oui enfin on rigole, mais c'est particulier... c'est presque à oublier... que c'est en Alsace Strasbourg, pas en Allemagne... (...) Et après on s'étonne que [ou *quand*, inaudible] les touristes nous disent qu'ils se sentent en Allemagne ici. (...)

Dans cette section, j'ai analysé trois discours oppositionnels à l'image d'une *frontière-invisible* produite par l'institution. Pour ce faire, j'ai montré plusieurs facettes de ce phénomène, selon l'ancrage social et résidentiel des personnes. Ces résultats soulignent le rôle important, dans ces discours d'opposition, de la socialisation d'un côté à la mémoire collective locale, et de l'autre à un roman familial

ancré dans le rapport ambivalent à l'Allemagne. Dans les trois cas présentés, le rôle argumentatif de la mémoire se décline de la même manière : la mémoire collective ou le roman familial sont mis en avant comme support de prises de position. Loris se sert de la mémoire comme d'un instrument politique pour s'opposer au discours "officiel", targué de vouloir présenter une partie de la "vérité" historique. Thomas et Marie pointent plutôt une inadéquation entre le message institutionnel et leurs vécus autochtones — *via* le roman familial et la mémoire collective du rapport ambivalent à l'Allemagne.

Dans le cas de Loris et de Marie, le rôle du cadre socialisateur familial est particulièrement visible dans les biographies, et notamment dans le contact avec la langue alsacienne et allemande dès le plus jeune âge. Pour ce qui concerne Loris, en outre, la position du père et du grand-père, travailleurs frontaliers, joue un rôle fondamental dans le discours d'opposition : le jeune rappelle plusieurs fois cet aspect, et s'insère de manière explicite dans cette lignée, ce qui conforte l'hypothèse d'un lien fort entre le cadre socialisateur familial et ses prises de position. En revanche, pour Marie, l'effet de cette socialisation familiale sur son opposition au discours institutionnel est moins explicite. Elle ne fait jamais référence directement au cadre familial pour motiver ses propos. Toutefois, la socialisation à une mémoire collective locale, par le cadre familial — « *Mon grand-père (...) ne serait pas content d'entendre ces discours* » —, joue son rôle dans les prises de position.

Pour conclure, si la résidence à proximité des institutions européennes a souvent été étudiée comme un déterminant d'attitudes plus européistes (*e.g.* Foret, 2023), mon travail montre les limites de cette corrélation. En particulier, les trois cas présentés érigent le statut de "capitale européenne" et de "ville ouverte à l'Allemagne" comme un symbole repoussoir. Ces discours critiques se fondent d'une part sur une dynamique de "protection" des éléments qui constitueraient une identité autochtone, et d'autre part sur une dissonance entre ces facteurs et le discours institutionnel, accusé de vouloir imposer une vision différente.

iii. Les liens entre adhésion à l'image institutionnelle de *frontière-invisible* et stratégies d'internationalisation étudiantes

Dans cette section, je souhaite me focaliser, cette fois, sur des cas où l'image institutionnelle de la *frontière-invisible* est appropriée par les personnes enquêtées. Je parlerai de ce phénomène en utilisant le concept d'*adhésion*<sup>180</sup>, repris de la théorie bourdieusienne de l'État, en l'adaptant à mon contexte d'étude. Ce concept désigne « *l'implication préreflexive des individus dans le monde ou leur adoption plus ou moins spontanée d'une vision du monde* » (Muel-Dreyfus, 2020, p. 6), c'est-à-dire qu'il permet de mettre en exergue deux dimensions. En premier lieu, ce concept aborde la correspondance entre image institutionnelle et image vécue de la frontière, "à l'instant T". En second lieu, il montre que cette correspondance est issue d'un processus d'incorporation précédant leur entrée à l'Université, qui détermine leurs choix de formation et les prédispose à des pratiques internationales<sup>181</sup>. Il s'agira ici de montrer comment certains individus s'approprient l'image de *frontière-invisible*, en prenant appui sur le discours de l'institution. Se faisant, ils se décrivent à travers le prisme qui leur est fourni par l'université – et deviennent ainsi acteurs de cette *doxa* de la *frontière-invisible*. Ramener le concept d'adhésion à la psychologie permet de réintroduire un pouvoir d'agir, pour l'individu, dans la réception de l'image institutionnelle, et de le considérer comme structuré par les socialisations successives. En d'autres termes, les individus entrent à l'université en étant prédisposés à interpréter le discours institutionnel. Cependant, il faut se garder d'une lecture monolithique puisque cette prédisposition n'opère pas de la même manière selon les trajectoires des individus.

En ce sens, mon objectif en tant que psychologue, est de montrer que les enquêtés construisent une adhésion dans leur discours qui permet de justifier une combinaison de liens entre la *doxa* de la frontière et leur trajectoire. Je me concentre donc sur les ressorts cognitifs de l'adhésion, et non pas

---

<sup>180</sup> Je préfère donc le concept d'*adhésion* à d'autres, similaires, qui ont été mobilisés en psychologie sociale le long de son histoire. En effet, la discipline s'est plutôt concentrée sur les liens entre les opinions individuelles et celles des groupes sociaux d'appartenance, ou des groupes contextuels à l'action des individus. Pour prendre un exemple, la psychologie cognitive utilise le terme *attitude* pour désigner l'état d'esprit ou bien l'évaluation positive ou négative envers un individu, un groupe ou bien un objet social (Allport, 1954). Encore, dans un contexte différent, celui de la psychologie sociale d'inspiration constructiviste européenne, Moscovici et Doise (1992) mobilisent le terme *consensus* pour désigner les processus de prise de décision en groupe.

<sup>181</sup> Toutefois, il faut tenir compte du contexte universitaire comme d'un cadre socialisateur, qui peut agir sur les dispositions incorporées des étudiants et selon leurs trajectoires. Cela est visible dans les cas présentés dans cette section.

sur ses effets socio-structurants; mon objectif étant de comprendre comment cela participe à structurer leur rapport à la frontière.

L'image de la frontière est mobilisée notamment par une certaine catégorie d'enquêtés pour expliquer des choix de vie professionnels et personnels, qui sont compatibles avec l'image prônée par les institutions locales. Cela est visible dans le discours du groupe des étudiants universitaires — groupe A de l'échantillon —, qui racontent leurs choix de formation en accentuant leur appropriation d'une frontière ouverte, franchissable. En outre, dans le discours des plus âgés diplômés — groupe C —, l'on retrouve l'explicitation de leurs choix professionnels à l'aune de la *frontière-invisible*. Je montrerai que, dans les deux cas, ce discours, par lequel les enquêtés explicitent leur choix en se rattachant à l'image de la *frontière-invisible*, peut s'expliquer par la similarité de leurs trajectoires sociales. En ce sens, leur discours dépend d'une socialisation particulière à la frontière, dans laquelle le rôle de l'Université, comme instance socialisatrice, est important.

**Encadré n.8. Zweierpasch<sup>182</sup> « La voix de la next generation franco-allemande »<sup>183</sup>.**

*Zweierpasch* est le nom d'un groupe de « *world hip-hop* »<sup>184</sup> de la scène fribourgeoise et strasbourgeoise. Il a été fondé par deux frères jumeaux allemands en 2012. Le groupe, qui « *traverse les frontières linguistiques et géographiques* »<sup>185</sup> selon la presse non spécialisée, souhaite « *combiner deux langues, voire deux cultures* »<sup>186</sup> et porter un message européiste et de fraternité entre France et Allemagne. Les deux rappeurs pensent avoir « *un accès (...) assez facile avec le public* », ce qui leur permet de « *faire passer des messages qui sont (...) un peu compliqué, un peu difficiles* ». La trajectoire de ces deux rappeurs, vainqueurs du prix De Gaulle – Adenauer en 2018<sup>187</sup>, est marquée par la forte dimension institutionnelle. Celle-ci est particulièrement reprise par la presse : « *Les globetrotters se produisent régulièrement sur des scènes internationales à l'invitation des ambassades ou bien de l'Institut Goethe ou de l'Institut français (...) pour sensibiliser les participants aux langues étrangères et à des*

---

<sup>182</sup> « *Double Deux* » en français. Cf. <https://www.francebleu.fr/emissions/rhin-un-nuss/elsass/zweierpasch> (consulté le 03.02.2022).

<sup>183</sup> Ce sont les mots utilisés par la journaliste de *France 3* Lyon pour décrire le groupe. Cf. <https://www.youtube.com/watch?v=4yW9aN4T2AM> (consulté le 03.02.2023).

<sup>184</sup> <https://www.francebleu.fr/emissions/rhin-un-nuss/elsass/zweierpasch> (consulté le 03.02.2023).

<sup>185</sup> *Ibidem*.

<sup>186</sup> Les mots des deux frères dans la même interview. Cf. *ibidem*.

<sup>187</sup> Cf. <https://www.auswaertiges-amt.de/fr/newsroom/-/2162506> (consulté le 03.02.2023).

*thèmes politiques*»<sup>188</sup>. Le groupe se donne comme mission la «*promotion de la double culture française et allemande*»<sup>189</sup>.

Les textes du groupe font référence à la coopération franco-allemande, voire au Traité de l'Élysée, ou bien au dépassement de frontières, et à la "fraternité" et l'amitié entre pays voisins. Par exemple, «*Wir überschreiten Grenzen, grenzenlos über Grenzen*<sup>190</sup> / *On dépasse les frontières, on fait tomber les barrières*» est une phrase du texte de la chanson «*Grenzgänger / Frontalier*»<sup>191</sup>. Le clip de la chanson est tourné sur la Passerelle des Deux-Rives à Strasbourg. Le duo définit ce texte comme un «*hymne franco-allemand*»<sup>192</sup>.

Le groupe propose entre autres des ateliers dans des écoles, en mettant leur musique à disposition des professeurs d'allemand en France, par exemple<sup>193</sup>. Les deux frères ont aussi fondé une «*école du flow*», un «*concours créatif*» franco-allemand dans lequel des classes scolaires proposent des textes sur des thématiques telles que «*Europe*», «*Future*» ou «*Grenzen-Frontières*»<sup>194</sup>.

Le groupe constitue, dans le cadre de ma problématique, un exemple particulier de mobilisation de l'image de la *frontière-invisible*; ainsi, il est intéressant à analyser comme un des dispositifs "indirects" de la politique culturelle franco-allemande. Les élèves sont en effet en contact avec leur musique lors de sorties scolaires, voire directement dans les cours. Il faut souligner, donc, que le groupe est supporté par l'existence d'un support institutionnel, qui se concrétise dans la remise de prix, le financement de concerts, qui sont souvent dédiés à des publics cibles scolaires, voire professionnels. L'on pourrait s'interroger sur le rôle socialisateur de ce type de dispositifs, "imposés" par la *doxa* institutionnelle franco-allemande à des milliers de jeunes qui habitent ou non le bassin frontalier. Si mon travail ne peut rentrer dans les détails d'une telle analyse, il est intéressant de noter que mes résultats suggèrent une lecture complexe des effets de telles politiques, notamment dans le cas des habitants de régions frontalières qui ont déjà vécu une socialisation primaire à l'Allemagne.

En préambule de l'analyse du discours des enquêtés, il est intéressant de souligner que les références à l'emploi comme un terrain privilégié de la coopération franco-allemande sont fortement mobilisées dans la communication des institutions locales.

<sup>188</sup> Cf. <http://zweierpasch.blogspot.com/p/en-francais.html> (consulté le 03.02.2023).

<sup>189</sup> Cf. <http://www.alsace-culture.com/artiste-zweierpasch-209.html> (consulté le 03.02.2023).

<sup>190</sup> «*Nous franchissons les frontières, sans limites, par-delà les frontières*» en français.

<sup>191</sup> Cf. <https://www.youtube.com/watch?v=NwA0i4DgXg> (consulté le 03.02.2023).

<sup>192</sup> Cf. <http://zweierpasch.blogspot.com/p/en-francais.html> (consulté le 03.02.2023).

<sup>193</sup> Cf. <https://www.youtube.com/watch?v=4yW9aN4T2AM>, [https://www2.klett.de/sixcms/list.php?page=le-hrwerk\\_extra&titelfamilie=&extra=D%C3%A9couvertes%2C%20S%C3%A9rie%20jaune%20-%20On-line%20f%C3%BCr%20Sch%C3%BCler&modul=inhaltssammlung&inhalt=klett71prod\\_1.c.1796586.de&kapitel=1802985](https://www2.klett.de/sixcms/list.php?page=le-hrwerk_extra&titelfamilie=&extra=D%C3%A9couvertes%2C%20S%C3%A9rie%20jaune%20-%20On-line%20f%C3%BCr%20Sch%C3%BCler&modul=inhaltssammlung&inhalt=klett71prod_1.c.1796586.de&kapitel=1802985) (consultés le 03.02.2023).

<sup>194</sup> Cf. <https://www.zweierpasch.com/ecole-du-flow-fr?lang=fr> (consulté le 03.02.2023).



Elles sont aussi manifestes dans les dispositifs<sup>195</sup> mis en place par celles-ci (*e.g.* Hamman, 2006, 2013; Iffrig, 2019; Koukoutsaki-Monnier, 2011). Ainsi, traverser la frontière est présenté par ces dispositifs comme une « *opportunité* » à saisir, pour « *réussir sans frontières* ».

Réussir sans frontière — Erfolg ohne Grenzen : un site pour se former, trouver un job, un stage, être accompagné dans ses recherches, développer les échanges trans-frontaliers entre la France et l'Allemagne. Un projet soutenu par la région #GrandEst et financé par l'Union européenne <http://reussirsansfrontiere.eu/> #Education #Jeunesse #Formation #Emploi  
OSEZ TRAVERSER LA FRONTIERE!

Publication Facebook de la page Région Grand Est, 17 octobre 2016<sup>196</sup>.

(...)

#### APPEL À PARTICIPANTS

Dépasser les barrières entre deux pays va beaucoup plus loin que les périmètres physiques. Langue, culture et mobilité se trouvent parmi plusieurs obstacles. La frontière franco-allemande constitue notre cadre pour le développement des nouvelles formes d'interaction entre les personnes. Une de nos équipes chez SING & Ami recherche de nouveaux membres dans le but de transformer ce voyage interculturel d'une idée vers une solution pratique ayant un impact au quotidien.

Contactez-nous via SING&Ami Stuttgart jusqu'au 4 septembre pour transformer ensemble les frontières en opportunités!

---

<sup>195</sup> Plusieurs exemples pourraient être faits, ce qui dépasse l'objectif de ce travail. Pour en citer un, le dispositif *Réussir sans frontière / Erfolg ohne grenzen* est mis en place par la Région (Interreg Rhin supérieur/Fond européen du Développement régional) pour accentuer la mobilité professionnelle, la connaissance linguistique et pour prôner un échange plus accentué entre les deux côtés de la frontière pour ce qui concerne les offres de stages ou d'apprentissages. Le *slogan* du site internet est « *Oser traverser la frontière* ». Cf. <https://reussirsansfrontiere.eu/> (consulté le 23.01.2023).

<sup>196</sup> La publication est disponible au lien suivant (consulté le 08.02.2023) : <https://www.facebook.com/regiongrandest/photos/a.1516534141980510/1619016515065605>.

[#intercultural](#) [#socialentrepreneurship](#) [#FrancoAllemand](#) [#DeutschFranzösiche](#)  
[#border](#) [#grenze](#) [#frontiere](#) [#GrandEst](#) [#BadenWürttemberg](#)

Publication Instagram par la page sbl\_stuttgart, 25 août 2020<sup>197</sup>.

Pour prendre un exemple de ces dispositifs, à la sortie de la crise sanitaire, une rencontre est organisée entre le président de la Région Grand Est et son équivalent (*Ministerpräsident*) pour le Bade-Wurtemberg. À l'issue de cette rencontre, dans la communication officielle sur les réseaux sociaux, les termes «*échanger*», «*coopération*», «*amitié*» et «*solidarité*», qui sont mobilisés pour parler de la réouverture de la frontière franco-allemande, sont associés aux *hashtags* «*emploi*» et «*formation*».

L'ouverture de la frontière franco-allemande à #Kehl est l'occasion :

- ✓ d'échanger avec les partenaires sur la réalité quotidienne de la coopération transfrontalière;
- ✓ de saluer l'amitié et la solidarité pendant la crise sanitaire #covid19
- ✓ de rappeler la nécessité d'un dialogue opérationnel de proximité favorisant #emploi #formation...

Post Facebook de la page Région Grand Est, 15 juin 2020<sup>198</sup>.

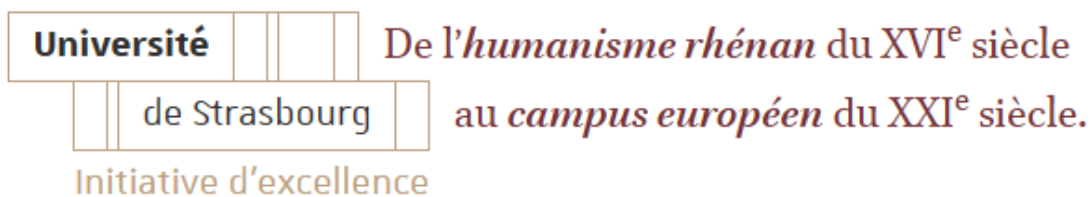


Figure 30. Capture d'écran du logo, site de l'Université de Strasbourg. Janvier 2023.

<sup>197</sup> La publication est disponible au lien suivant (consulté le 23.11.2022) : [https://www.instagram.com/p/CEUMGRHIAJG/?utm\\_source=ig\\_web\\_copy\\_link](https://www.instagram.com/p/CEUMGRHIAJG/?utm_source=ig_web_copy_link).

<sup>198</sup> La publication est disponible au lien suivant (consulté le 23.01.2023) : <https://www.facebook.com/regiongrandest/posts/pfbid02W7suARHzq7FbtMMdtljkjWbGvPRCmWMJDBwtCbohdcBGmFoew1yJEe4QoDNviSiupl>.

L'université de Strasbourg, aussi, met en avant la coopération franco-allemande et l'internationalisation des parcours d'étude, par la communication et par des dispositifs, voire des structures/organismes. Ainsi, pour prendre un exemple, la référence au "franchissement" de/des frontière/s est particulièrement visible dans le nom de plusieurs outils de communication, comme le *slogan* de l'université — « *campus européen* » (cf. figure 30) — mais aussi dans le nom de certains dispositifs, c'est le cas des IdEx — « *Par-delà les frontières* » (cf. figure 31)<sup>199</sup>.



Figure 31. Capture d'écran du site de l'Université de Strasbourg, page sur les investissements d'avenir et IdEx. Janvier 2023.

Dans ce cadre, les étudiants sont régulièrement invités à prendre part à des événements en lien avec les frontières, la frontière franco-allemande, la coopération franco-allemande, *etc.* Pour prendre un exemple parmi tant d'autres, voici l'extrait d'un courriel envoyé aux étudiants de Science Po Strasbourg, le 6 mars 2023. Dans le message, l'on décrit un « *borderwalk* », une promenade thématique sur les liens entre France et Allemagne.

<sup>199</sup> Images tirées du site de l'université <https://www.unistra.fr/> (consulté le 01.02.2023).

L'actu de Sciences Po Strasbourg du 6 au 11 mars 2023.

(...)

Les 1er et 2 mars 2023 se sont tenus au château de Pourtalès les *Castle-talks* du centre d'excellence Jean Monnet et des chaires Jean Monnet de l'histoire de l'intégration européenne et de droit de l'UE de Sciences Po Strasbourg. Cet événement a réuni une trentaine d'étudiants de Sciences Po Strasbourg.

Pour débiter, un « borderwalk<sup>200</sup> » au départ de Kehl avec les cartopologues (combinaison de cartographes et antropologues) Marlies Vermeulen et Remy Kroese. Le but est simple, munis d'un « Border Crossing Act », les participants ont dessiné leur propre expérience de franchissement de la frontière en se déplaçant de la Hochschule Kehl au château de Pourtalès.

Après une restitution des expériences et une pause-déjeuner, les participants aux Castle-Talks ont assisté à deux lectures, l'une en français (Atiq Rahimi), l'autre en anglais (Ernest Hemingway), par l'actrice Blanche Giraud-Beauregardt afin de souligner l'importance de la frontière dans le monde artistique et plus particulièrement littéraire.

Le reste de l'après-midi<sup>201</sup> a été consacré à la chaire de droit de l'UE de madame Frédérique Berrod, qui, avec madame Fabienne Leloup de l'UCLouvain et d'autres intervenants, ont pu aborder le sujet de la coopération transfrontalière en termes de santé dans une conférence puis autour d'une table-ronde.

Le lendemain, les étudiants de la fondation CEPA ont pu faire une série de présentations sur le régionalisme, le programme Erasmus + ou encore sur la division est-ouest en Europe, suivie d'un temps d'échange avec des chercheurs spécialisés en ces domaines.

---

<sup>200</sup> Pour consulter une photo de l'évènement : <https://www.sciencespo-strasbourg.fr/websites/sciencespo/border-walk.JPG> (consulté le 07.03.2023).

<sup>201</sup> L'on peut noter que parmi les soutiens de l'organisation de l'évènement l'on décompte plusieurs institutions non proprement universitaires (e.g. le Consulat Général des Etats-Unis de Strasbourg, le Centre d'Excellence Jean-Monnet franco-allemand, l'Euro Institut). Le projet est supporté par le programme Erasmus +. Cf. <https://www.sciencespo-strasbourg.fr/agenda/evenement/castle-talks-narratives-on-borders-in-europe> (consulté le 07.03.2023).

Dans l'extrait qui suit, je présente un deuxième courriel, envoyé le 21 février 2020 par le Campus Européen (EUCOR<sup>202</sup>), dont l'Université de Strasbourg fait partie, à la liste qui regroupe tous les étudiants de l'établissement. Il présente une série d'évènements d'échange franco-allemand organisés pour un public étudiant.

Événements franco-allemands à l'Unistra.

Envie de découvrir la culture de l'autre côté de la frontière? De parler allemand? Participe aux prochains évènements organisés dans le cadre d'[Eucor - Le Campus européen](#) :

Visite du Carnaval de Bâle

2 mars 2020

Venez découvrir le fameux Morgenstreich à Bâle! Un défilé au petit matin, où seules les lanternes des cliques illuminent la ville. Un évènement unique en Europe!

(...)

Schwarzwaldcamp - Camp franco-allemand en Forêt-noire du 2 au 5 avril 2020

Participez à cet échange interculturel et linguistique durant 4 jours en Forêt noire. Le camp est ouvert à tous les étudiants des sites universitaires du Rhin supérieur. Au programme : randonnées, workshops interculturels, cours de pâtisserie, dégustation de vins et de fromages et de belles découvertes franco-allemandes!

---

<sup>202</sup> Selon le site de *Eucor - Campus Européen*, « le Groupement européen de coopération territoriale (GECT) « Eucor - Le Campus européen », créé en 2015, regroupe cinq universités allemandes, françaises et suisses de la région du Rhin supérieur :

- *Universität Basel* ;
- *Universität Freiburg* ;
- *Université de Haute-Alsace* ;
- *Karlsruher Institut für Technologie* ;
- *Université de Strasbourg*.

*Le Campus européen s'inscrit dans le cadre d'une longue tradition entre les universités du Rhin supérieur. Dès 1989, elles se sont constituées en réseau transfrontalier sous le nom d'Eucor, devenant le principal acteur de l'enseignement supérieur et de la recherche au sein de la Région Métropolitaine Trinationale du Rhin supérieur.* ». Cf. <https://campuseuropeen.unistra.fr/> (consulté le 09.03.2023). *Eucor* met en place aussi, en partenariat avec l'Université de Bâle, des « *Cross border education grant* », qui sont dédiés à « *promouvoir des projets de coopération dans l'enseignement au niveau du master et du post doctorat* » et à « *développer des cours bi- et tri nationales innovants* ». Cf. <https://www.eucor-uni.org/> (consulté le 09.03.2023).

(...)

Café linguistique franco-allemand au Maillon 2e semestre 2020

Venez échanger en allemand et en français. Rdv tous les mois au bar du théâtre "Le Maillon", avec l'occasion de profiter d'un spectacle à la clé!

L'espace du campus est aussi très couramment connoté de symboles européens (affiches, fresques, etc.). Par exemple, une fresque (cf. figure 32) a été réalisée en 2022 pour la fête de l'Europe<sup>203</sup>. Signe du débat que ces œuvres provoquent parmi les étudiants, sur cette œuvre, le mot «*Europe*» qui composait le slogan «*make Europe Bloom*» a été ensuite sur-tagué par le mot «*internationale*» et le symbole anarchiste.



Figure 32. Détail de la fresque murale «*Make Europe Bloom*» par Antonyo Marest. Campus Esplanade. 10 janvier 2023. Photo prise par l'auteur.

Dans l'entretien de Marion, 23 ans (ID 22), étudiante en sciences de la vie en master, je retrouve deux de ces termes fortement mobilisés par ces dispositifs — «*échange*» et «*amitié*». En particulier, elle parle des dispositifs d'échange franco-allemands auxquels elle a participé au cours de sa trajectoire. La jeune femme est originaire de l'Eurométropole, et provient d'un cadre familial à haut capital culturel (père et mère enseignants dans le secondaire). En particulier, dans son entretien, Marion fait

---

<sup>203</sup>Cf. <https://strasbourg.streetartmap.eu/oeuvres/make-europe-bloom/> (consulté le 05.05.2023).

référence aux expériences vécues dans le cadre d'actions organisées par l'Office Franco-Allemand pour la Jeunesse (OFAJ). Elle a participé à un séjour outre-Rhin qui a été parrainé par cette institution. Cet échange est décrit par l'enquêtée comme la « *première pierre* » de son « *envie* » actuelle de travailler avec l'Allemagne, en langue allemande, « *où il y a le plus de possibilités pour ceux qui parlent allemand comme moi* ». Si le dispositif est présenté comme une « *surprise* » par la jeune enquêtée, qui dit avoir découvert l'existence de telles actions assez tardivement, cela n'empêche pas de contextualiser cet événement dans une stratégie éducative des parents, qui ont proposé à leur fille d'intégrer le séjour, et qu'ils l'ont inscrite. En particulier, les parents de Marion sont dotés d'un fort capital économique et culturel, mais n'ont pas d'expériences internationales. En ce sens, dans son entretien, l'enquêtée laisse entendre qu'ils sont persuadés que l'internationalisation sera un vecteur d'ascension sociale pour elle. Ils valorisent en effet énormément la trajectoire internationale de leur fille, notamment quand il s'agit d'en parler lors de dîners de famille – « *mon papa dit tout le temps que je veux faire Erasmus* ». Cette démarche parentale a conflué dans ce que la jeune femme présente aujourd'hui comme une réelle stratégie d'internationalisation de son parcours de formation. Cela a fait aussi naître, plus tardivement, ce qu'elle définit comme une « *passion* » pour les langues, et pour l'Allemagne.

Ayant envie de continuer à travailler dans le domaine de la recherche appliquée à la santé, dans le secteur public ou privé, elle pense à des bourses de mobilité franco-allemandes pour accéder à des « *postes* » qui seraient « *dédiés à ceux qui maîtrisent la langue* ». En ce sens, l'appropriation des dispositifs s'accompagne aussi d'une adhésion à l'idée de frontière prônée par l'institution, *i.e.* une frontière ouverte, *medium* d'échange fructueux entre un pays qui cherche des travailleurs — l'Allemagne — et un pays qui en offre — la France.

K : vous avez parlé de l'OFAJ ? je crois...

Oui moi j'en ai fait un... en fait je ne sais plus vraiment, mais c'était avec eux... un cours d'abord d'allemand... et ensuite ils m'ont suivie à X<sup>204</sup>, où j'avais postulé... parce que je regardais où il y a le plus de possibilités pour ceux qui parlent allemand comme

---

<sup>204</sup> Anonymisé.

moi...enfin qui parlaient pas trop mal [*rire*], mais à la suite... après le cours ça allait bien mieux... (...) Mes parents m'ont inscrite, en me demandant si j'aimais bien l'idée... pour moi c'était une surprise, j'étais pas vraiment au courant de tout ça [*les dispositifs mis en place par l'OFAJ*] (...), mais moi j'ai bien compris que... qu'il fallait... enfin que c'était important pour moi de regarder tout ça... de base je me suis dite... vas-y Marion, regarde où tu as le plus de chance pour l'après... (...) et voilà ça s'est fait... et c'est ça qui est cool... parce qu'on se saisit pas toujours de ça... des possibilités qu'offre... la frontière... quand on la dépasse ça permet ça... si on veut... on peut la dépasser et on a des chances en plus que les autres... ils n'y pensent pas...

(...)

C'est ça l'amitié franco-allemande [*rire*] (...) on rigole, mais il y a plein de choses qui sont en lien avec ça (...) il y a des postes qui sont dédiés à ceux qui maîtrisent la langue... l'allemand... et c'est pas l'alsacien, mais l'allemand... C'est ça que je vise je pense prendre... un poste comme ça quelque part... parce que j'ai ce profil-là... je suis... enfin j'ai essayé de me construire un bon CV pour ça...

Plus tard dans l'entretien, l'adhésion de Marion se confirme par une prise de position concernant l'idée — « *c'est plutôt vrai* » — que les Allemands ne maîtriseraient pas la langue française, tandis que l'inverse serait plus courant. Pour combler cela, Marion souhaiterait la mise en place d'échanges interculturels dès le lycée, qui puissent « *donner envie* » aux collègues allemands de « *faire comme les Français* ».

[*Marion parle des rencontres dans les échanges culturels/linguistiques qu'on fait certaines de ces amies*] Elles me disaient que c'était plus dur pour elles que pour les autres [*les Allemands*] ... Ah bah, il faut dire qu'ils ne parlent pas français!

K : Qui? Les maitres de... enfin les profs... ou vous dites... en général?

Non non tout le monde... c'est plutôt vrai ça... que les Allemands n'apprennent pas bien le Français... moi je l'ai vu là-bas (...), mais ils ont pas toutes ces belles choses [*les dispositifs d'apprentissage transfrontalier*] qui peuvent leur donner envie de faire comme les Français...



L'appropriation des outils mis en place par les institutions locales ne concerne pas seulement les jeunes étudiants autochtones de mon échantillon. Joseph (ID 25) est étudiant originaire du sud-ouest de la France et habite maintenant à Strasbourg pour fréquenter un master en sciences sociales. Il provient d'un milieu social comparable à celui de Marion, ses parents étant dotés de capitaux culturel et économique importants. Lors de notre rencontre, il lui reste environ un an pour conclure son parcours universitaire. N'étant pas originaire de la région, il dit se sentir défavorisé par rapport à l'apprentissage de l'allemand, en pensant notamment aux autres jeunes de sa promotion « *qui sont à fond sur le franco-allemand* »<sup>205</sup>. Pour combler ce retard, qu'il perçoit comme problématique pour son « *futur pro* », il prévoit un séjour Erasmus en Allemagne dans les mois qui suivent l'entretien. Il affirme vouloir apprendre la langue et la « *culture du travail* » d'outre-Rhin, tout en maîtrisant déjà l'anglais. Cela confirme encore une fois que ce rapprochement culturel et linguistique de l'Allemagne est motivé par un intérêt professionnel : tout comme la maîtrise de l'anglais, cette expérience lui permettra de rendre plus fortes ses futures candidatures.

C'est quand je suis arrivé ici que je me suis rendu compte que... les autres ils... enfin que j'ai rencontré les autres étudiants... et il y en a qui sont à fond sur le franco-allemand, et que du coup moi j'y connaissais rien à tout ça... c'est... enfin moi j'ai jamais entendu parler de ça avant, de tous les trucs d'échange et tout, ici le lien avec l'Allemagne est plus fort que chez-moi. (...) Toutes les initiatives... les événements, mais... aussi les bourses et le reste... qui sont faites... en Alsace... par la Région Alsace<sup>206</sup> (...) Enfin et c'était une erreur de ma part quand je suis arrivé ici je n'ai pas cherché ça, mais je suis... enfin... je suis rentré dans le franco-allemand... enfin

K : Oui tombé dedans [*rire*]

(...) Mais je ne savais pas que c'était si important que ça... pour trouver aussi des choses... parce que je connaissais pas la réalité des frontières en Europe... aujourd'hui...

---

<sup>205</sup> Cela rappelle la tendance, que j'ai déjà exposée, à différencier les autochtones sur la base de la maîtrise de la langue allemande notamment. Cf. sous-chapitre 3.B.

<sup>206</sup> L'enquête se trompe ici, la région Alsace n'existant plus depuis 2015. Il reste toutefois intéressant de souligner qu'il désigne une institution locale comme « responsable » des « initiatives » dont il parle.

Au même titre que pour Marion, la volonté d'intégrer des dispositifs qui permettent de passer la frontière dépend d'une adhésion de Joseph à la représentation de frontière qui est portée par l'institution. Cela émerge à deux reprises dans son entretien. En premier lieu, lorsque je demande à Joseph de définir la frontière<sup>207</sup>, il parle ouvertement des « initiatives » mises en place par « la Région Alsace<sup>208</sup> » pour l'ouverture et la coopération transfrontalière. En deuxième lieu, en parlant de la stratégie suivie lors du choix du master, le jeune homme me dit qu'il n'a pas forcément tenu compte de l'importance du « franco-allemand », et qu'il s'est retrouvé à penser à cette dimension ultérieurement, une fois arrivé à Strasbourg. Ainsi, Joseph cautionne la vision de la frontière qui est proposée par les institutions locales, qu'il connaît au travers des dispositifs qu'il vise personnellement. Cette vision est représentative, selon lui, de « la réalité des frontières en Europe », à tel point qu'il cherche activement à modifier sa trajectoire, en l'internationalisant.

Afin d'amender ces résultats, je souhaite souligner que cette appropriation des dispositifs franco-allemands est ressortie quasi exclusivement dans le groupe des jeunes diplômés (groupe A). En effet, cette thématique est complètement absente du discours du groupe moins diplômé (groupe B), à l'exception du cas d'une jeune femme, qui dit avoir intégré un cours de langue dans le cadre d'une reconversion professionnelle. Par contre, dans le discours des jeunes moins diplômés l'on retrouve la mise en avant du travail frontalier, permis aussi par la perméabilité de la frontière (cf. chapitre 3). Si pour les plus diplômés c'est l'appropriation de dispositifs de migration résidentielle transfrontalière, même temporaire, qui prime dans le discours, pour les jeunes moins diplômés c'est le travail frontalier qui représente une possibilité d'emploi plus avantageuse. Toutefois, une grande différence existe entre ces deux conditions : pour les deuxièmes, il n'y a pas d'obligation à changer de lieu de résidence pour accéder au marché allemand. En ce sens, ils ne font pas référence à la même narration par rapport au premier groupe de jeunes : plus que le « contact », l'échange, la « richesse » de l'expérience à l'étranger, ils mettent en avant l'accès à un bassin d'emplois plus riche sur le plan du nombre d'offres, mais aussi du statut économique et social. Ceci suggère une différence dans l'appropriation des dispositifs mis en place par les institutions locales selon l'ancrage social des individus. Il faut tou-

---

<sup>207</sup> C'est-à-dire lors de la question *a.i* de la grille d'entretien (Cf. annexe). Cf. sous-chapitre 3.A.

<sup>208</sup> Cf. note 206.

tefois rappeler l'absence de travailleurs frontaliers dans mon échantillon, qui auraient, eux, pu participer plus facilement à des dispositifs de formation mis en place par les institutions locales pour « *dépasser les frontières* »<sup>209</sup>.

L'analyse confirme que cette narration de l'internationalisation du parcours de formation, faite par les enquêtés, est propre à certaines trajectoires sociales, et s'articule autour du contexte socialisateur universitaire. En particulier, mes résultats montrent que l'adhésion au discours institutionnel concernant la *frontière-invisible* et l'appropriation des dispositifs transfrontaliers professionnels ne sont pas uniformes dans l'échantillon. Elles dépendent plus des variables sociales que des variables résidentielles (trajectoire autochtone/allogène).

Je souhaite citer quelques exemples qui montrent que l'adhésion aux principes institutionnels de la frontière et l'appropriation de dispositifs transfrontaliers de formation ne sont pas réservées aux jeunes de l'échantillon, mais concerne aussi les plus âgés. Dans 5 entretiens parmi les 16 qui composent le groupe C de mon échantillon, l'analyse dénote un discours similaire dans la lecture que les enquêtés diplômés plus âgés font de leur trajectoire professionnelle. Ainsi, encore une fois, l'accent est mis sur la richesse que porterait l'« *échange* » culturel et linguistique sur le plan professionnel, dans un contexte de « *coopération* » entre France et Allemagne.

J'ai fait ça [*un séjour d'étude en Allemagne*] parce que je savais que c'était important de parler mieux l'allemand... (...) ici [*en Alsace*] la coopération avec le Baden c'est fondamental, il y a beaucoup de travail de l'autre côté (...) ils cherchent des stagiaires, des jeunes... qui ont envie... de travailler là-bas c'est important!

ID 36, homme, 39 ans

J'ai grandi ici, je sais que c'est comme ça... (...) Mon mari est allemand, je pense vraiment que ça c'est... moi j'étais ouverte à l'Allemagne et tout... j'ai vraiment pensé « c'est décidé... il y a des possibilités là-bas, j'y vais » (...) l'école de kiné<sup>210</sup> là-bas, je

---

<sup>209</sup> Comme l'affirment certains dispositifs mis en place par Pole Emploi dans les régions frontalières. Cf. <https://www.pole-emploi.org/regions/auvergne-rhone-alpes/acteurs-de-lemploi/en-direct-des-territoires/lorsque-le-recrutement-depasse-nos-frontieres.html?type=article> (consulté le 01.02.2023).

<sup>210</sup> L'enquêtée a commencé un parcours de formation en Kinésithérapie en Allemagne, sans le terminer.

pense vraiment que c'est parce que j'ai... je savais que c'était important de profiter... que la frontière n'était pas une vraie frontière... il y a des parcours aménagés pour les jeunes français... il y en a énormément

ID 34, femme, 44 ans

Ainsi, pour les étudiants, l'analyse a montré à la fois les stratégies mises en place dans leur formation et, en conséquence, les projections faites sur leur futur professionnel. Pour les plus âgés, l'on retrouve le discours d'adhésion à la *doxa* universitaire concernant la *frontière-invisible* dans la lecture qu'ils font *a posteriori* de leur trajectoire professionnelle. Pour les deux groupes, l'adhésion semble reposer sur l'*illusio* (cf. Sapiro, 2020b) qui s'associe à l'idée de frontière produite par l'institution : dépasser la frontière, participer à l'« *échange* » franco-allemand est avantageux pour une carrière étudiante et ouvre des possibilités d'emploi.

L'analyse montre aussi le rôle fondamental des processus de socialisation et notamment de l'instance familiale : les personnes enquêtées parlent du rapport à l'Allemagne notamment sous l'angle d'une démarche parentale, d'une stratégie mise en place ou conseillée à l'enfant pour "améliorer" son parcours de formation. Il est facile de faire le lien entre certains mécanismes socio-structurels connus en littérature, et les dimensions que j'ai identifiées. Dans un contexte de plus en plus concurrentiel de l'école (e.g. Lignier, 2012) ou de l'université (e.g. Ogien, 2009), les parents appartenant aux classes plus aisées culturellement sont plus disposés à transmettre à leurs enfants des dispositions (internationales, en l'occurrence) valorisées par l'institution scolaire (Lahire, 2019). L'importance des cadres socialisateurs familiaux, et des stratégies associées, se confirme tout particulièrement quand on prend en compte le pari de la mobilité internationale universitaire/du supérieur, comme le montre par exemple une thèse récente sur les trajectoires sociales des étudiants d'une école internationale (Behar, 2021). Si cette littérature se concentre aussi sur les ressorts de ces "paris" d'internationalisation, gagnants ou non, je m'intéresse ici, encore une fois, à la dimension psychosociologique de cette adhésion à la narration institutionnelle de la frontière dans le contexte strasbourgeois.

Si ces stratégies de "franchissement" de la frontière sont typiques du groupe le plus diplômé de mon échantillon, les jeunes moins diplômés parlent aussi de "franchir" la frontière pour trouver un emploi, mais de manière complètement différente (cf. chapitre 3). Si pour les plus diplômés, donc,

c'est de l'échange, de l'exposition à une culture différente que naît l'intérêt pour l'expérience allemande ou étrangère, les moins diplômés évoquent des motivations plus concrètes : l'accès à un marché du travail qui recrute et dans lequel on gagne mieux sa vie – pour ce deuxième cas de figure, donc, l'on ne peut pas parler d'adhésion.

Pour conclure, ces résultats dénotent l'importance d'un autre cadre socialisateur qui vient compléter et moduler l'instance familiale, à savoir le contexte universitaire strasbourgeois qui, je l'ai montré, fonde aussi la "qualité" de la formation qu'il propose sur l'internationalisation. En ce sens, le discours recueilli doit être contextualisé dans le moment vécu par les enquêtés, *c.-à-d.* les étudiants qui sont exposés chaque jour à un discours qui leur signifie l'importance de « *dépasser les frontières* ». En ce sens, la question de la "vocation" à l'international, visible dans le discours de Marion notamment, doit être ancrée à ce contexte universitaire et au moment de vie de l'enquêtée, dans lequel l'entretien est réalisé. Plus généralement, les étudiants tendent à valoriser les pratiques qui leurs sont favorables dans le cadre universitaire, en les rapportant à l'*ego*, en se les appropriant comme des "passions", des "savoir-être", des "compétences" qui les distinguent des autres.

## B. Quand l'institution dépeint une frontière-ligne

### i. La symbolique urbaine au cœur du débat : l'exemple de la réalisation de la Passerelle des Deux-Rives

Dans le chapitre précédent, j'ai montré la mobilisation et la diffusion par les institutions — notamment à travers les stratégies de communication ou bien les dispositifs mis en place — d'une image de frontière qui s'apparentait à l'image sociale de la *frontière-invisible*. Elle est relayée dans différents contextes, comme ceux de l'emploi et de la formation, mais aussi celui des projets de production urbaine. Toutefois, dans ce contexte *mainstream* de cautionnement par les acteurs institutionnels locaux des processus d'intégration transfrontalière, on assiste aussi à la mobilisation d'une conception opposée de la frontière : une frontière qui divise, qui signale une différence, qui sépare deux territoires ou deux "cultures", en somme une frontière qui est bien *visible*. Cela peut arriver notamment dans des moments particuliers et non ordinaires, dans des situations de crispation entre les différentes échelles institutionnelles, ou bien pendant des moments de crise. Je procéderai donc à analyser des discours d'opposition à une institution qui relaye une image de *frontière-ligne*, fermée, qui sépare France et Allemagne.

Dans cette première section, je me concentrerai sur la réception des politiques de production urbaine. Plus spécifiquement, j'analyserai la façon dont un collectif citoyen qui défendait la construction de la Passerelle des Deux Rives dans le cadre de l'aménagement d'un jardin frontalier a vécu un moment de blocage du projet. Ainsi, en analysant la façon dont le *cursus* de ce type de projets s'accompagne de débats qui s'articulent autour d'images différentes de la frontière franco-allemande, je montrerai que l'opposition à l'institution peut se faire dans le sens inverse par rapport à l'exemple de Marie que j'ai présenté : en accusant les pouvoirs publics de s'opposer à un processus d'ouverture à l'Allemagne et, ainsi, au projet d'intégration européenne. Comme dit plus haut, le Jardin des Deux Rives est un lieu qui a une connotation fortement symbolique. J'ai montré aussi, par l'analyse de Marie, que le Jardin contient des signes spatiaux contradictoires sur le plan du message historique qu'ils portent. En effet, ces signes sont constitués notamment de lieux de mémoires de la Résistance, ainsi que de symboles qui rappellent la paix entre France et Allemagne.

La lecture de Marie s’accompagnait d’un ressenti négatif envers les institutions locales qui avaient mis en place le Jardin, et les accusait d’imposer un message de « *propagande* » et de relayer une fausse image de la frontière. Or, ce discours est minoritaire dans mon échantillon : pour la grande majorité des personnes enquêtées, le jardin émerge principalement comme un lieu qui symbolise le franco-allemand et l’Europe. Parallèlement, le jardin est aujourd’hui porté comme symbole européiste par la



Figure 33. Couverture de la brochure distribuée sur les marchés strasbourgeois par les élus de la majorité municipale et à l’Eurométropole, pour le bilan de mi-mandat. Janvier 2023. La passerelle y est figurée via une photo, avec le Parlement européen, la Cathédrale ou les quais, comme un lieu symbolique de la ville.

majorité en place à la municipalité (cf. figure 33), ainsi que par les pouvoirs publics plus généralement. Toutefois, son histoire n'a pas été linéaire : le lieu a été au centre d'un débat qui entre 2001 et 2004 a polarisé la scène politique strasbourgeoise. Le point de crispation principal a concerné le projet de la Passerelle transfrontalière, faisant partie du projet d'aménagement du jardin. Après avoir été prévu et mis en place par la majorité de gauche à la fin des années 90 (union de la gauche / PS-PCI, maires : R. Ries & C. Trautmann), le projet a été fortement critiqué par la nouvelle majorité fraîchement arrivée en tête aux élections municipales de 2001 (Union de la droite/UDF, maire : F. Keller). Je commencerai par expliciter cet épisode, qui me semble intéressant pour montrer un exemple de la circulation de plusieurs conceptions et images différentes de la frontière sur le territoire. Ensuite, je m'intéresserai à la constitution de l'association *Garten/Jardin*, fondée en 2002 dans le cadre du débat sur la construction de la Passerelle des Deux-Rives, pour défendre la réalisation du projet de la passerelle transfrontalière<sup>211</sup>. Cela me permettra d'étudier la réception du message institutionnel ambivalent pendant la période de crispation autour du projet, ainsi que le ressenti des membres de l'association sur le conflit avec l'action publique locale. Indirectement, je m'intéresserai aussi au débat qui a vu s'affronter deux conceptions différentes de ce qu'est une frontière, l'une portée par l'association, l'autre par la municipalité en place à l'époque.

Le projet<sup>212</sup> du Jardin des Deux Rives, avec la Passerelle, naît en 1996. L'on décide d'aménager le lieu dans le cadre de l'édition de 2004 du festival biennal d'art paysager du Bade-Wurtemberg (*Landesgartenschau*). Le projet cherche à rendre la réalisation paysagiste transfrontalière, à travers la construction d'un jardin binational sur les deux rives du Rhin entre Strasbourg et Kehl, qui seront connectées *via* une passerelle piétonne et cyclable.

Les lieux consacrés au projet sont occupés, côté français, par des friches, et sont fortement symboliques, ayant été pendant longtemps un espace "en tension" entre les deux pays. Les environs n'ont pas non plus une histoire d'urbanisation progressive, et sont habités depuis. La ville ne s'y est développée qu'à partir du 19<sup>e</sup> siècle, notamment à cause de la crainte des crues du Rhin, et seulement

---

<sup>211</sup> J'ai effectué en janvier 2023 deux entretiens avec la présidente de l'association ainsi qu'avec un ancien membre actif. En outre, je me baserai sur plusieurs matériaux fournis par l'association, dont le compte rendu de l'AG de 2021, qui comprend un bref historique de la structure, ainsi que sur le site internet (<https://azqs.com/gartenjardin/fr/>, consulté le 03.02.2023). J'ai pu aussi observer un événement mis en place par l'association pour les 60 ans du Traité de l'Élysée.

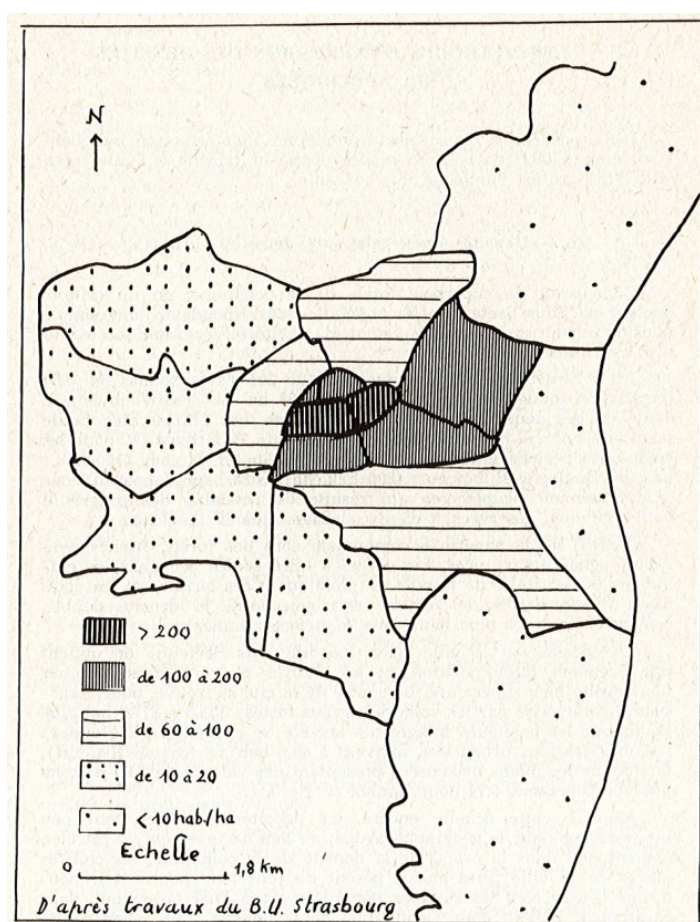
<sup>212</sup> Cf. <https://www.interreg-rhin-sup.eu/projet/jardin-des-deux-rives/> (consulté le 06.02.2023).



après la création d'une portion canalisée du fleuve, qui a permis le développement d'une activité portuaire (Beyer 2010; Reitel, Moullé, 2015).

Ainsi, au tournant du 20<sup>e</sup> siècle des bassins portuaires sont créés, ainsi que d'autres infrastructures — un hippodrome est construit sur place en 1925. En termes d'habitat, le quartier de Port du Rhin se caractérise par la présence d'habitats sociaux dès les années 30<sup>213</sup>, mais reste un secteur administratif peu habité même dans l'après-guerre (cf. figure 34).

Figure 34. "Densités générales par secteur en 1954", ville de Strasbourg. Source : Nonn, 1965, p.26.



Le projet du Jardin doit être contextualisé dans le cadre du développement de la ville à l'Est, depuis les années 1990, et correspond donc à la nouvelle politique urbanistique. En outre, il tombe à un

<sup>213</sup> Cf. [https://www.archi-wiki.org/Adresse:Cit%C3%A9\\_Louis\\_Loucheur\\_-\\_%C3%AElot\\_2\\_\(Strasbourg\)](https://www.archi-wiki.org/Adresse:Cit%C3%A9_Louis_Loucheur_-_%C3%AElot_2_(Strasbourg)) et <https://archives.strasbourg.eu/expositions/panneau-le-quartier-du-port-du-rhin-86-303/n:335> (consultés le 10.02.2023).

moment historique particulier, après les accords de Schengen. Ainsi, les bâtiments de l'ancienne douane, notamment côté kehlais, sont libres et inutilisés, ce qui porte la ville allemande à s'interroger sur leur future affectation (Reitel & Moullé, 2015).

Deux concours sont publiés : l'architecte français Marc Mimram gagne le projet de la passerelle transfrontalière, et le paysagiste allemand Rüdiger Brosch celui du jardin. Un premier projet est émis, il prend le nom de « *jardin du temps* » et prévoit un parcours symbolique en cercle, mais il ne sera finalement pas réalisé (cf. Beyer, 2010). En effet, suite au changement de majorité municipale, le projet est remis en question, et notamment la passerelle, qui ne fait plus partie des priorités défendues par la liste au pouvoir. Selon la présidence actuelle de l'association *Garten/Jardin* et plusieurs membres interrogés, la passerelle était considérée comme un investissement trop important, notamment pour une utilisation piétonne et cycliste. La majorité voulait à la fois se détacher des réalisations de la précédente équipe municipale, et avait été élue sur la base d'un programme qui portait sur la défense des intérêts des automobilistes plutôt que sur le développement des mobilités douces. En outre, dans le projet original la passerelle était prévue à une distance plus grande du Pont de l'Europe<sup>214</sup>, principale voie routière de passage de la frontière. Ainsi, l'on craignait une faible utilisation de la Passerelle. Finalement, des changements ont été apportés au projet, et ils ont généré des tensions à cause des dépassements des coûts initialement prévus pour la réalisation de l'ouvrage. Le projet entier a dû être repensé. Ces tensions concernaient notamment les deux municipalités kehlaise et strasbourgeoise<sup>215</sup>. Néanmoins, la passerelle a vu le jour en 2004 dans le cadre du festival paysager, pour ensuite être complètement ouverte au public quelques mois plus tard.

L'association *Garten/Jardin* naît en 2001 sous forme d'abord de collectif d'habitants français et allemands militant pour la construction de la passerelle dans le cadre de la réalisation du Jardin, au moment où la mairie strasbourgeoise remettait en question le projet. À travers plusieurs actions — dont un « *accostage* » de sensibilisation quai des Pécheurs à Strasbourg, ainsi qu'une manifestation lors de l'arrivée d'une étape du Tour de France dans la ville — le collectif porte la défense de l'intérêt symbolique et pratique de la passerelle, et de l'« *espace partagé* » entre nations, qui se serait créé par

---

<sup>214</sup> La ligne D du tram, à l'époque, ne traversait pas le Rhin. La ligne transfrontalière a été ouverte en 2017.

<sup>215</sup> Cf. par ex. <https://www.20minutes.fr/strasbourg/85271-20060510-strasbourg-la-facture-de-la-passerelle-partagee> (consulté le 06.02.2023).

sa construction (cf. figure 35). Le collectif se structure en association en avril 2002 et multiplie les actions — pétitions, participation aux rencontres préparatoires publiques, etc. Il trouve un support politique du côté de la région Alsace — et de son président, A. Zeller. Enfin, après l'approbation définitive du projet en mars 2002 et le début des travaux plus tard dans la même année, l'association reste focalisée notamment sur l'« *accompagnement du Jardin des Deux-Rives* » pour « *familiariser le public au concept de Landesgartenschau et le préparer au Festival des Deux Rives (nom du festival en*

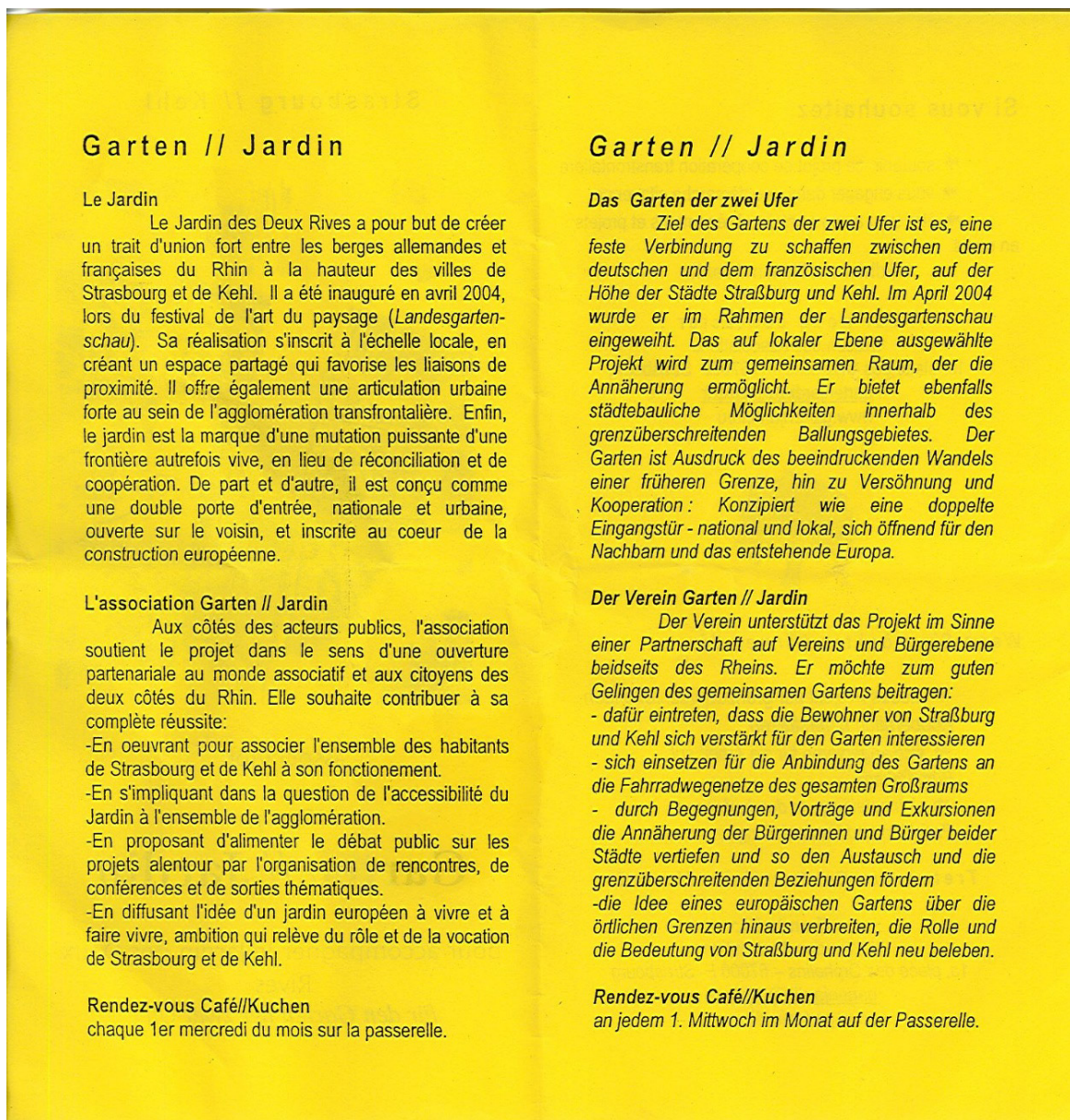


Figure 35. Pages centrales du flyer distribué lors des événements de l'association Garten/Jardin. Le document est bilingue et présente un bref historique ainsi que les missions et les actions de l'association.

*France) de 2004*»<sup>216</sup>. Je souhaite rappeler que les membres de *Garten/Jardin* sont allemands et français, ce qui porte l'association à pratiquer une forme rigoureuse de bilinguisme dans tous leurs supports de communication à destination interne ou externe (*cf.* figure 35).

Après avoir «*atteint son but*»<sup>217</sup>, *c.-à-d.* la construction du Jardin et de la passerelle, l'association décide de continuer à exister pour animer la passerelle et pour soutenir le projet «*dans le sens d'une ouverture partenariale au monde associatif et aux citoyens des deux côtés du Rhin*» (*ibidem*). Aujourd'hui elle organise des «*Café-Kuchen*», des rencontres mensuelles sur la passerelle, et participe aussi à l'animation de visites du jardin, ou organise des voyages/visites en lien avec la thématique des frontières, de l'Europe, du franco-allemand ou du Rhin et de son territoire.

L'association représente un cas intéressant d'opposition à l'institution dans une situation où cette dernière, la municipalité et sa majorité élue en l'occurrence, change de perspective dans un processus de production spatiale qui concerne la frontière et le rapport entre les deux villes frontalières voisines. Les revirements qu'a connus le projet d'aménagement urbain peuvent être pensés comme un chamboulement symbolique fort, qui s'accompagne d'un changement de l'image sociale de la frontière mobilisée par l'institution, de manière plus ou moins manifeste, pour soutenir sa prise de position. La mise en place du projet se basait *de facto* sur l'idée d'une frontière ouverte, et même sur la volonté d'ouvrir encore plus cette frontière en fournissant un moyen supplémentaire et fortement symbolique — mobilités douces, jardin transfrontalier, *etc.* — de traverser cette portion du Rhin. Le changement de perspective porté par le nouveau groupe d'élus peut en ce sens être interprété comme le passage de cette «conception» de frontière à une deuxième conception qui est plutôt associée à la deuxième image sociale identifiée, celle de *frontière-ligne*. En tout cas, c'est la lecture qu'en font les membres de l'association. En somme, *Garten/Jardin* est né pour s'opposer à cette deuxième conception, et le fait en mettant en avant l'image sociale de la *frontière-invisible*, qui est identifiable dans leurs discours et supports de manière très similaire à la façon dont elle a émergé de mon échantillon d'entretiens<sup>218</sup>. Si aucun positionnement politique n'est exprimé de manière manifeste par l'associa-

---

<sup>216</sup> Document fourni par l'association, 2021.

<sup>217</sup> *Ibidem*.

<sup>218</sup> *Ibidem*.

tion, il est toutefois clair qu'elle est connotée par un européisme fort, ses positions étant très favorables à la coopération franco-allemande et à la direction prise par les accords de Schengen quant à l'ouverture des frontières entre pays intra-européens. Entre autres, les membres de l'association sont caractérisés par un profil social similaire, s'agissant de personnes à haut capital culturel— le premier président de l'association et la présidente actuelle travaillent tous deux dans le domaine de la recherche publique, pour prendre un exemple.

Ce "positionnement" de l'association comme un "contre-pouvoir" citoyen, extérieur à l'institution, continue aujourd'hui, quand le contact avec le pouvoir municipal en place est beaucoup plus aisé sur le plan de la compatibilité avec l'agenda politique des élus. J'ai pu participer en janvier 2023 à une rencontre<sup>219</sup> qui a eu lieu sur la Passerelle des Deux-Rives pour les 60 ans du traité de l'Élysée. L'évènement s'est déroulé au même moment qu'un autre rassemblement officiel, dans lequel plusieurs élus, dont la maire actuelle de la ville, célébraient l'anniversaire de l'accord franco-allemand<sup>220</sup>. Les personnes présentes au "contre-rassemblement" organisé par l'association, avec lesquelles j'ai pu discuter, m'ont signalé le fait qu'il s'agissait effectivement d'un évènement "différent", plus « *convivial* » et « *humain* », ce qui permet de distinguer une initiative "citoyenne" d'une initiative "politique". Toutefois, si le rassemblement est effectivement présenté sous l'angle de la "rencontre" et de la convivialité, il reste un symbole politique. Pour prendre un exemple, au début de la rencontre, les membres ont affiché le drapeau européen et plusieurs articles retraçant l'histoire de la réalisation du jardin et de la passerelle sur la rambarde de la plateforme centrale, exactement au centre du Rhin, entre France et Allemagne (*cf.* figure 36).

Tout est organisé de façon très imagée pour rappeler la relation franco-allemande et la coopération transfrontalière interne à l'association, ainsi que l'« *amitié* » entre les deux peuples et entre les deux communautés locales, kehlaise et strasbourgeoise, dont sont issus les membres. Tout est traduit dans les deux langues, le discours, les flyers, les annonces d'évènements. La présidente, française, est en cela aidée par une membre, Allemande, qui traduit son discours d'introduction. Sur l'un des bancs de la

---

<sup>219</sup> *Cf.* <https://azqs.com/gartenjardin/fr/2023/01/dimanche-22-janvier-2023-le-traite-de-lelysee-a-60-ans/> (consulté le 06.02.2023).

<sup>220</sup> *Cf.* <https://www.dna.fr/politique/2023/01/22/des-elus-sur-le-pont-pour-celebrer-le-traite-de-l-elysee> (consulté le 6.02.2023).

plateforme centrale de la passerelle, au centre parfait de celle-ci, une nappe jaune — « *la couleur de l'association* » — a été posée, et un petit buffet a été préparé. Celui-ci est constitué de spécialités et de marques issues des deux pays, de manière paritaire. Par exemple, l'on me fait remarquer que 50 % des bières présentes et fournies par l'association sont d'origine française, tandis que l'autre moitié est d'origine allemande. De même, pour trinquer à l'anniversaire de l'accord, des bouteilles de *Sekt* allemand sont ouvertes comme des bouteilles de crémant alsacien. Enfin, les serviettes fournies ont les couleurs des deux drapeaux.

Pendant le discours d'introduction, ou encore pendant les discussions informelles qui ont suivi, l'on fait continuellement référence à la passerelle et plus généralement au jardin comme à des lieux qui symboliseraient non seulement l'amitié franco-allemande, mais aussi un ressenti commun d'identification qui se manifeste par ailleurs dans l'appropriation que l'association fait de la passerelle, *via*



Figure 36. Le drapeau européen et les articles de presse affichés sur la plateforme centrale de la Passerelle des Deux-Rives, lors du rassemblement de Garten/Jardin du 22 janvier 2023. Photo prise par l'auteur.

les actions très récurrentes qu'elle organise tous les mois de manière ininterrompue depuis près de 20 ans<sup>221</sup>.

Ces observations cautionnent le fait que, pour reprendre les termes de Pol & Valera (1999, p. 30), « *le symbolisme de l'espace n'est pas uniquement une construction théorique et abstraite valable seulement pour expliquer les processus psychologiques de base de la relation personne-environnement, mais qu'il est aussi utile pour l'explication et l'intervention sur des personnes et des collectivités sociales et pour la création et la gestion de l'environnement urbain* ». L'association, après avoir milité pour la création d'un espace public, s'est ensuite consacrée à l'animer, en proposant notamment une appropriation pratique et symbolique de la passerelle. Cette appropriation s'accompagne d'un discours identitaire, européiste notamment, qui régit l'adhésion des membres à l'association, et qui fonctionne, en quelque sorte, comme un ressenti agrégateur et fondateur pour eux.

Souligner l'appropriation du lieu par l'association m'amène à aborder un point qui reste central pour contextualiser cet exemple d'opposition à la mobilisation d'une image institutionnelle considérée comme trop "fermée" et rétrograde par rapport au processus d'ouverture à l'Allemagne. Sans avoir eu accès aux données socio-démographiques complètes sur les membres de l'association, j'ai pu observer que les adhérents et les personnes présentes sur place ne sont pas forcément originaires d'Alsace, tout en habitant majoritairement dans l'Eurométropole. L'exemple plus évident vient de la présidente de l'association, qui n'est pas originaire de la région. Cet élément donne une première information qui me semble intéressante à recueillir : la présence d'une distinction entre ce type d'opposition et celui que j'ai identifié dans le sous-chapitre précédent. Si l'opposition à la mobilisation par l'institution d'une image de *frontière-invisible* était faite principalement par des autochtones qui se basaient justement sur leur sentiment d'appartenir à un espace et de le connaître, ici l'on assiste à des positionnements qui peuvent provenir de personnes allogènes ou autochtones qui ont en commun un sentiment d'appartenance fortement lié à l'idéal européen et transnational.

---

<sup>221</sup> Pour prendre l'exemple des rencontres mensuelles sur la passerelle, le site nous informe que « *depuis le 23 avril 2005, chaque 1er mercredi du mois, à partir de 16h, l'association organise sa rencontre mensuelle « Café/Kuchen » sur la plateforme centrale de la passerelle du Jardin des Deux Rives.* » Cf. <https://azqs.com/gartenjardin/fr/2005/08/de-2002-a-2005/> (consulté le 06.02.2023).

ii. Les médias face à la fermeture de la frontière, entre incrédulité et opposition à la mesure<sup>222</sup>

Pendant la période de réalisation de cette thèse, l'arrivée du virus de la COVID-19 en Europe et en France a fortement chamboulé le déroulé de celle-ci, en y portant des intérêts de recherche nouveaux, liés aux restrictions instaurées à la frontière. En particulier, en mars 2020, les autorités françaises et allemandes ont rétabli des contrôles de police à leurs frontières et ont instauré des restrictions de passage (cf. figure 37). Il s'agit donc, dans le cas de la France et de l'Allemagne, d'une suspension d'une partie des accords de Schengen, pour la première fois à cette échelle depuis leur entrée en vigueur en 1995 (Jaillet, 2020).

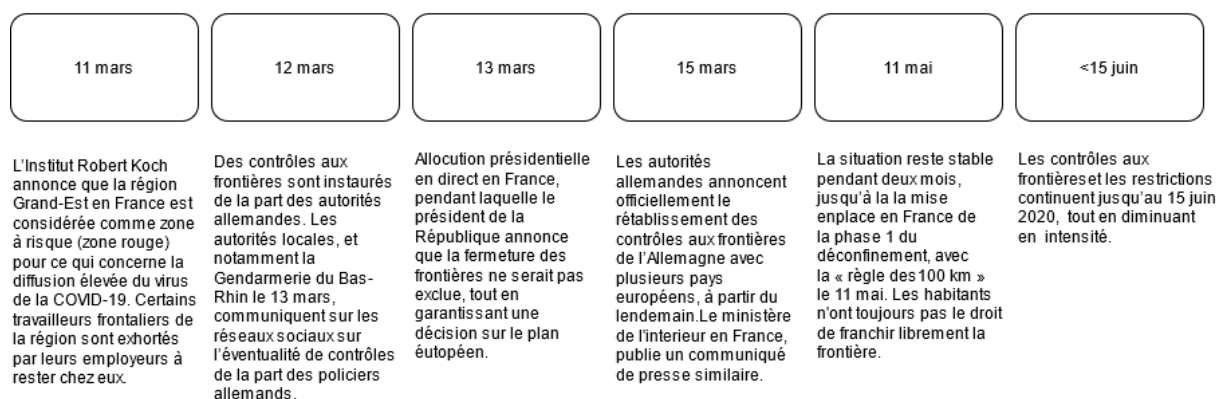


Figure 37. Chronologie de la mise en place des mesures à la frontière, basée sur Jaillet, 2020. Source : Clementi 2022a.

Bien que la frontière n'ait jamais été fermée au sens strict du terme<sup>223</sup>, les médias ont commencé très tôt à mobiliser le terme “fermeture” pour parler des mesures instaurées. L'impact des restrictions

<sup>222</sup> L'analyse du discours médiatique effectuée a déjà fait l'objet d'une publication (Clementi, 2022a). La présentation des 5 thématiques/axes de débats émergés de l'analyse est donc tirée de l'article en question. Toutefois, si dans l'article je questionnais les liens thématiques entre les représentations de jeunes habitants *pré*-crise et les dimensions discursives émergées dans le discours médiatique, ici je me concentrerai plutôt sur la nature et la construction narrative des prises de position relayées par les médias. Je ne cherche pas, donc, à restituer dans sa globalité la façon dont les médias locaux ont traité la période de restrictions à la frontière. Je renvoie à l'article pour la démarche détaillée de l'analyse thématique réflexive.

<sup>223</sup> Certaines catégories de personnes étaient, selon le moment, autorisées à passer la frontière. Toutefois, pour la grande majorité de la population, les restrictions ont duré de mars à juin. Cela a été le cas pour toutes les personnes qui composent mon échantillon de recherche.



imposées a été important tant sur le plan pratique que symbolique, notamment si on rapporte l'évènement à l'histoire de la frontière locale et au statut de la frontière franco-allemande avant la crise, *exemplum* de coopération et intégration entre pays européens. Sur le plan des pratiques, pour ce qui concerne notamment les mobilités transfrontalières, professionnelles ou non, les restrictions ont représenté pour les Strasbourgeoises et Strasbourgeois un retour en arrière, vers une situation qui ressemble à celle d'avant 1995. Cela est encore plus évident si l'on pense au retour des contrôles de police systématiques et quotidiens entre Strasbourg et Kehl, qui étaient quasi-absents de la quotidienneté des habitants des deux villes depuis 25 ans.

Dans le cadre de cette thèse, le vécu de cette crise de la 'fermeture' de la frontière est intéressant à questionner. En premier lieu, parce qu'on peut supposer un lien entre représentations sociales de la frontière préexistantes à la crise, et les façons dont les individus ont vécu et interprété sur le plan phénoménologique et herméneutique la 'fermeture' de la frontière. La psychologie sociale a déjà montré, en ce sens, l'effet que les changements — plus ou moins soudains — concernant un objet social pouvaient entraîner des modifications substantielles au contenu et à la structure des représentations (*e.g.* Bergamaschi, 2011; Flament, 2011; Marková, 2003). Il est possible que la crise ait provoqué des changements durables sur les représentations associées aux frontières pour ce qui concerne les habitantes et habitants de l'agglomération strasbourgeoise. Toutefois, cela dépasse l'objectif de mon travail, qui ne souhaite pas se concentrer sur le contenu ou la structure des représentations sociales de la frontière.

Je m'intéresserai ici à une autre dimension psychologique qui concerne plutôt le vécu et l'interprétation de la crise *in fieri*. En ce sens, les représentations sociales seront abordées comme un support de prises de position, qui permettent et guident l'interprétation et la lecture que les individus font de la fermeture de la frontière. J'ai donc saisi une occasion rare : celle de questionner, pendant et après la fermeture, les modalités selon lesquelles les individus ou les médias évaluent et prennent position par rapport à l'action institutionnelle, dans un moment où les enjeux liés à la gestion de la frontière, notamment par l'État, sont particulièrement visibles et exposés au débat. En outre, il s'agit d'un moment où différentes institutions manifestent, peut-être plus que d'habitude, leurs intérêts et divergences quant aux mesures prises à la frontière, ce qui en donne une image moins construite par

le discours et plus par l'action qu'elles proposent. En d'autres termes, si j'ai déjà questionné la continuité psychologique que procurent les représentations<sup>224</sup>, ici j'entrerai dans le détail des prises de position médiatiques sur la fermeture de la frontière, en posant l'accent notamment sur l'opposition à l'image de frontière, et donc aux décisions prises par les gouvernements, que ces restrictions dénotent.

En ce sens, je proposerai d'analyser le moment de l'arrivée de la COVID-19 et l'instauration des mesures associées comme une situation de *crise*. En effet, elles peuvent être saisies comme un changement soudain et violent des mécanismes qui régissent le fonctionnement de la frontière. En outre, ce changement est circonscrit dans le temps : la forme de la frontière et son fonctionnement reviennent à la normale après la crise. Si la psychologie clinique et la psychanalyse ont souvent pensé la crise comme un moment de transition avant une rupture absolue avec ce qui vient avant elle (*e.g.* Bolzinger, 1982), ici, en m'inspirant d'une perspective sociologique d'analyse des crises politiques, je prendrai la période de fermeture sous l'angle d'une « *perspective de continuité* » (Dobry, 2009). En d'autres termes, la crise sera considérée en elle-même, comme un moment intéressant à étudier.

Pour commencer, je souhaite présenter l'analyse thématique réflexive (Braun & Clarke, 2021) effectuée sur 407 articles de presse<sup>225</sup> tirés de 6 médias locaux :

- ❖ L'édition de Strasbourg au format papier des *Dernières Nouvelles d'Alsace* (DNA);
- ❖ L'édition de Strasbourg format papier du quotidien gratuit *20 minutes*;
- ❖ L'hebdomadaire *L'Ami Hebdo*, format papier;
- ❖ Le site internet de *France 3 Grand Est* (articles avec les tags Alsace et/ou Strasbourg);
- ❖ Le site internet de *Rue 89 Strasbourg*;
- ❖ Le site internet de *Pokaa*.

---

<sup>224</sup> Je propose toutefois cette analyse dans un travail précédent, *cf.* Clementi 2022a.

<sup>225</sup> J'ai explicité les raisons de ce choix plus haut, *cf.* sous chapitre 2.C. Les extraits d'articles de presse sont présentés dans le cadre d'une démarche scientifique, au sens de l'article L.122-5 du Code de la propriété intellectuelle.

L'analyse a été effectuée à travers une procédure<sup>226</sup> qui prend ce *corpus* médiatique comme un matériel 'à part' par rapport à celui qui est composé des discours recueillis *via* les entretiens. Les procédures d'analyse sont donc indépendantes dans les deux *corpus*. De l'analyse<sup>227</sup> émergent cinq thèmes, qui ont été construits en cherchant à restituer la complexité du débat sur les mesures prises à la frontière, *via* l'étude des prises de position et de leur construction narrative dans le texte. Ces prises de position sont relayées par les médias, et seront analysées, dans cette première phase, sous forme agrégée, qu'elles soient portées par les journalistes, les personnalités interviewées, ou encore par les auteurs de tribunes, d'éditoriaux ou d'articles d'opinion. Dans le cadre de cette thèse, je présenterai deux de ces axes thématiques de discours, qui seront mis en lien ensuite avec les prises de position des enquêtés sur la crise. Ils ont été choisis — parmi les 5 autres — pour leur lien avec la question de la gestion institutionnelle de la crise.

#### Axe 1 : fermeture sanitaire vs fermeture politique

Dans le *corpus*, la fermeture de la frontière est au centre d'un débat lié à son efficacité : la mesure prise est pensée et décrite comme un objet politique, par rapport auquel on peut se positionner « *pour* » ou « *contre* ». Le cœur du débat qui se situe sur cet axe est la relation entre les “raisons politiques” et les “raisons sanitaires” de cette mesure.

Un premier sous-axe de réflexion est celui qui concerne les “causes officielles” de la fermeture mobilisées par les autorités françaises ou allemandes. Les gouvernements mettent en avant les motivations sanitaires de la fermeture, qui sont critiquées par les locuteurs (les journalistes, les habitants, les experts et scientifiques interviewés, les auteurs de tribunes, *etc.*). Ils soulignent le manque de clarté de la part des autorités sur les “vraies” raisons de la fermeture, et dénoncent une mesure prise à la légère.

---

<sup>226</sup> Pour plus de détails sur la procédure, *cf.* le sous-chapitre méthodologique 2.C.

<sup>227</sup> Étant donné, donc, que la quantité de discours médiatique est mineure par rapport au *corpus* issu des entretiens, et vu l'objectif différent de cette sous-partie, j'ai choisi de développer dans le texte le détail des thèmes émergés, ce que je n'ai pas pu faire pour l'analyse des entretiens.

L'épidémie se rapprochait : on avait des cas en Italie, dans une station de ski du Tyrol. L'épidémie était à nos portes d'autant que nous avons beaucoup d'Italiens en Alsace donc pas mal de chances que ça nous tombe dessus rapidement. Moi, courant février, j'étais déjà au courant de gens tombaient malades avec les symptômes du covid19, mais ils n'étaient pas testés. La maxime c'était : le covid n'existe pas en France, la frontière est étanche, il ne se passe rien.

Cécile Poure pour *France 3 Grand Est*, 18 mai 2020, mis à jour le 12 juin 2020<sup>228</sup>.

--

Les élus ont couché leur requête d'ouverture sur papier dans un courrier envoyé à la chancelière Angela Merkel et au président de la République Emmanuel Macron. Mais le ministre de l'intérieur français l'a annoncé lors de la présentation du plan de sortie du confinement, le 7 mai : les mesures de restriction aux frontières avec l'Allemagne et la Suisse "seront prolongées jusqu'au 15 juin au moins".

Noémie Gaschy pour *France 3 Grand Est*, 9 mai 2020, mis à jour le 12 juin 2020<sup>229</sup>

--

[*L'article suivant est dédié à la description d'une tribune produite par des chercheuses*]

Les auteures de cet article expriment tout d'abord leur doute quant aux fondements de ce retour de la frontière franco-allemande :

On refoule tous les Français du Grand Est à la frontière, et pas seulement les malades du Covid-19 tandis que les routiers passent sans que leur santé soit contrôlée. La frontière semble donc servir à rassurer les opinions publiques plutôt qu'à éviter la propagation du virus. »

Au-delà du bien-fondé de cette fermeture, ces spécialistes en Droit et en Histoire contemporaine regrettent aussi la méthode employée par les autorités allemandes : « Ce qui est plus préoccupant encore est que ce contrôle systématique est mis en place le

---

<sup>228</sup> Lien à l'article : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/haut-rhin/mulhouse/temoignage-coronavirus-tel-aveuglement-je-n-ai-pas-compris-denonce-patrick-vogt-medecin-mulhouse-1829260.html> (consulté le 18.01.2023).

<sup>229</sup> Lien à l'article : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/bas-rhin/strasbourg-0/coronavirus-habitude-9-mai-on-fetait-europe-cette-fois-on-doit-se-battre-elle-1826714.html> (consulté le 18.01.2023).

16 mars sans concertation avec les autorités de la Région Grand Est ou de Strasbourg.» Désormais, côté français, c'est au niveau du ministère de l'Intérieur que le dossier peut évoluer.

Guillaume Krempp pour *Rue 89 Strasbourg*, 21 avril 2020<sup>230</sup>

Comme le montrent les deux derniers extraits notamment, le débat politique est décrit comme se structurant principalement sur l'axe élus locaux/institutions locales *vs* gouvernements nationaux. À plusieurs reprises, cette dichotomie émerge dans des tentatives d'élus locaux, français et allemands, de convaincre les gouvernements à une réouverture. Les médias qui relayent des positions contraires à la fermeture dénoncent une inadaptation de l'État — et de l'échelle nationale ou internationale en général — à prendre des décisions sur un territoire qui a des spécificités. Dans l'extrait suivant, les «*réactions nationalistes*» sont pointées du doigt, car non adéquates à soutenir une prise de décision politique qui puisse s'adapter à la réalité spatiale et sociale transfrontalière de l'Alsace et de l'Eurométropole de Strasbourg.

Les réactions nationalistes se sont réveillées sous prétexte de lutte contre la propagation du virus. Sans même interroger la pertinence de la mesure, on s'est dépêché de fermer la frontière créant un mur en plein milieu de la ville que constitue l'Eurodistrict. Sur le plan strictement épidémiologique, il n'était pas plus justifié de fermer le pont de Kehl [*qui traverse la frontière*] que ce l'aurait été de bloquer la circulation au niveau du Landgraben ou d'effectuer des contrôles au col de Saverne.

J.-M. Woehrling pour *L'Ami Hebdo*, rubrique *Objectif Alsace*, 26 avril

L'identité locale, dans le dernier extrait, est présentée comme une identité transfrontalière — «*la ville que constitue l'Eurodistrict*» —, et ainsi les intérêts et besoins du territoire et de ses habitants sont mis en opposition avec la dimension nationale : ce sont les valeurs et les dénominateurs de cette

---

<sup>230</sup> Lien à l'article : <https://www.rue89strasbourg.com/alsace-retour-frontiere-craindre-fin-espace-commun-174043> (consulté le 18.01.2023).

identité locale (par exemple, force des idéaux européens, habitude à la coopération transfrontalière, *etc.*) qui sont jugés incompatibles avec la mesure prise.

Ce thème est lié, sur le plan logique et sémantique, à celui de l'Europe et des accords de Schengen (*cf. infra*). En effet, la question des manifestations de désaccord de la part des citoyens est aussi présente. Plusieurs médias couvrent des événements qui sont organisés pour protester contre la fermeture des frontières, qui est jugée comme inutile sur le plan sanitaire ou encore contraire aux valeurs européennes. C'est le cas, par exemple, du 9 mai, jour de la «*fête de l'Europe*», pour lequel une journée de mobilisation est organisée :

Des citoyens français et allemands organisent une action symbolique samedi à l'occasion de la Fête de l'Europe. En ouvrant des parapluies au même moment des deux côtés du Rhin, ils entendent dénoncer le maintien de la fermeture de la frontière entre la France et l'Allemagne, effective depuis le début de la crise sanitaire.

Pierre France, pour *Rue 89 Strasbourg*, 5 mai 2020<sup>231</sup>

### Axe 2 : Europe et/ou franco-allemand

La fermeture de la frontière est mise en relation avec la question européenne et avec celle des relations franco-allemandes : il s'agit d'un axe de débat qui se structure sur l'analyse de la compatibilité des mesures prises à la frontière et des "valeurs" qui caractériseraient l'UE ou la coopération franco-allemande. En premier lieu, la dimension de la coopération entre les gouvernements des pays européens est mise en avant sur l'échelle de l'Union ou des accords de Schengen au sens large. Cela représente une première tendance du discours, qui sera opposée à une deuxième qui se structure sur l'axe franco-allemand.

---

<sup>231</sup> Lien à l'article : <https://www.rue89strasbourg.com/fete-de-leurope-samedi-action-symbolique-a-la-frontiere-175387> (consulté le 18.01.2023).

Pour Patrice Harster, directeur général de l'Eurodistrict Pamina, "le seul point positif, c'est que la fermeture des frontières a montré ce qui ne marche pas, par exemple la mutualisation sanitaire n'existe pas du tout. Il aurait fallu qu'on ait connaissance des capacités en réanimation des deux côtés du Rhin, explique-t-il. "Si on améliore cet aspect, qu'on mutualise nos moyens et qu'on ne cesse d'échanger les uns avec les autres, on ne fermera plus les frontières."

Florence Grandon pour *France 3 Grand Est*, 16 mai 2020, mis à jour le 12 juin 2020<sup>232</sup>

La dénonciation du manque de concertation sur la mise en place des mesures à la frontière est tout particulièrement présente dans les médias analysés. On y regrette une décision unilatérale du gouvernement allemand, ou un *retard* du gouvernement français dans la prise de décision ; mais aussi, l'on regrette cette fermeture qui, pour certains, fait craindre la fin d'un partenariat historique, et pour d'autres rend visibles des fissures déjà existantes dans le rapport entre les deux pays.

Enfin au troisième volet de notre livre virtuel, un doute s'est installé sur la réalité et l'efficacité des relations transfrontalières avec l'instauration de mesures draconiennes de fermeture de la frontière et de renvoi des travailleurs frontaliers prises, sans concertation ni avec les proches voisins ni avec le gouvernement français, notamment par le Bade-Wurtemberg et la Sarre !

Alain Howiller pour *L'Ami Hebdo*, 26 avril 2020

La mobilisation de contenus mémoriels est très présente dans les extraits issus de ce thème, car la situation actuelle rappelle celles du passé, qu'il s'agisse de la guerre ou de l'ère pré-Schengen :

---

<sup>232</sup> Lien à l'article : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/coronavirus-frontieres-rouvrent-tres-lentement-entre-france-allemande-1828738.html> (consulté le 18.01.2023).

Croiser les cils d'une oie sauvage dans le tram et broyer les blessures de l'isolement, même s'il restera les stigmates de cette période incertaine dans nos cœurs, la morsure étrange d'une frontière sans passagers, le contrôle des pièces d'identité pour traverser le Rhin. De très mauvais souvenirs pour les plus anciens.

« damien » pour *Pokaa*, 10 mai 2020<sup>233</sup>

Par exemple, les médias relayent des opinions sur la « cacophonie » des mesures prises en Europe, et notamment dénoncent l'incompatibilité des mesures prises dans les différents pays, ou encore les temporalités différentes de mise en place et le manque d'une ambition à des mesures communes. L'UE — en tant qu'institution politique et non pas dans sa dimension territoriale — est décrite dans la plupart des articles comme décevante, car elle n'a pas su garantir une égalité de traitement des citoyens devant l'épidémie, ou encore elle n'a pas su freiner à temps sa diffusion et aider les premiers pays qui ont fait face au virus.

Corona : débordement et cacophonie.

C'est du jamais vu depuis avant Schengen, peut-être depuis 1940 : la fermeture de la frontière entre la Sarre et la Moselle depuis lundi dernier, 8h.

Olivier Hein pour *L'Ami Hebdo*, 22 mars 2020

--

Mais cette année, « la paix et l'unité » — d'ordinaire vantées — sont quelque peu remises en question. Le coronavirus est passé par là, et l'Europe a déçu.

Noémie Gaschy pour *France 3 Grand Est*, 9 mai 2020, mis à jour le 12 juin 2020<sup>234</sup>

--

---

<sup>233</sup> Lien à l'article : <https://pokaa.fr/2020/05/10/strasbourg-aux-masques-citoyens/> (consulté le 18.01.2023).

<sup>234</sup> Lien à l'article : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/bas-rhin/strasbourg-0/coronavirus-habitude-9-mai-on-fetait-europe-cette-fois-on-doit-se-battre-elle-1826714.html> (consulté le 18.01.2023).



« La fermeture des frontières n'a pas été un choc pour nous. *Wir haben freiwillig beschlossen, wenn man uns nicht rauswirft, werden wir den Resten unseres Leben hier im Land leben.* Nous nous sommes enfermés volontairement en France et nous y resterons pour le restant de nos jours. L'Europe? *Europa hat sich den Kopf in den Sand gesteckt,* l'Europe a fait la politique de l'autruche. Où est Ursula von der Leyen, la présidente allemande de la commission européenne? L'Europe apporte une nouvelle fois la preuve de son incapacité à agir, de son impuissance. *Jeder Staat macht sein eigenes Ding,* chaque Etat mène sa propre politique. *Das ist Schnee von Gestern. Das Projekt Europa ist für mich beendet.* Pour moi, le sujet est clos. *Europa ist so tot wie noch nie.* Pour moi, l'Europe est morte ».

Régine Wilhelm, Judith Jung pour *France 3 Grand Est*, 1 avril 2020, mis à jour le 12 juin 2020<sup>235</sup>

La thématique de l'identité "européenne" est aussi présente, sous la forme d'une opposition entre les ressentis au niveau individuel et un individualisme national attribué à la façon dont les états réagissent en fermant les frontières.

Avec une vingtaine d'amis de son groupe Pulse of Europe, Konrad Steinkohl tenait lui aussi à montrer sa solidarité aux Français, invités à rester dans leur pays, y compris par certains citoyens allemands. Il dit s'inquiéter beaucoup de *"l'individualisme national"* dans cette période de crise, et attendre, enfin, de l'unité. *"Ma patrie, c'est l'Europe, ce n'est pas l'Allemagne,* confie-t-il (...). *Nous avons absolument besoin d'une Europe solidaire, qui fait bloc (...).* Tvy Mousson-Lestang se sent également *"profondément européenne"*. Elle est née en 1937, a vécu la Seconde Guerre mondiale et la construction européenne. Cette Allemande, qui a épousé un Français et est installée à Strasbourg, a fêté ce 9 mai sur un pont au-dessus du Rhin, *"le cœur de l'Europe selon elle"*. Les policiers allemands l'ont empêchée de traverser. Elle ne leur en veut pas.

Noémie Gaschy pour *France 3 Grand Est*, 9 mai 2020, mis à jour le 12 juin 2020<sup>236</sup>

---

<sup>235</sup> Lien à l'article : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/alsace/coronavirus-ces-allemands-confines-alsace-1809796.html> (consulté le 18.01.2023).

<sup>236</sup> Lien à l'article : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/bas-rhin/strasbourg-0/coronavirus-habitude-9-mai-on-fetait-europe-cette-fois-on-doit-se-battre-elle-1826714.html> (consulté le 18.01.2023).

Donc, dans cette première tendance discursive, la frontière est pensée comme un élément géopolitique dont la gestion serait associée à l'UE, à ses "valeurs", et au bon fonctionnement du système des institutions européennes. Je souhaite souligner la contradiction logique avec les tendances localistes discutées précédemment, qui désiraient une gestion locale de la crise plutôt qu'une gestion nationale. Je questionnerai cette contradiction plus tard.

Dans la deuxième tendance, c'est l'échelle du franco-allemand qui est mise en relation avec la fermeture de la frontière. Les aspects de la coopération franco-allemande sont discutés : appréciée quand elle est présente (*e.g.* échange de patients entre les pays), cette coopération symbolise un esprit de communion, de fraternité entre les deux pays, ou bien la matérialisation, à l'échelle du couple franco-allemand, des valeurs communes européennes. Quand, en revanche, elle est considérée comme absente (*e.g.* manque de communication entre pays ou incompatibilité des mesures prises des deux côtés), on dénonce le non-respect de ces valeurs. La frontière est donc interprétée et décrite, cette fois, comme un objet national ou binational : pour sa gestion, la concertation avec l'Allemagne est primordiale. Rappelons que la mesure a été prise d'abord du côté allemand (*cf.* Jaillet, 2020), ce qui est perçu ici comme un indicateur du caractère politique de la décision en dépit de la justification sanitaire donnée par les autorités.

La préfète de la région Grand Est a été alertée par « ses propres policiers » des contrôles de la police allemande. " La méthode est un peu étonnante. Le virus circule et ne connaît pas les frontières. Cette mesure n'a pas été prise en concertation" regrette Josianne Chevalier tout comme Roland Ries, maire de Strasbourg (PS) et Robert Hermann, président de l'Eurométropole (PS). Ce dernier décrit la décision prise par l'Allemagne comme "peu élégante" et conseille même aux Strasbourgeois de faire leurs courses de ce côté-ci du Rhin pour faire travailler nos circuits courts et ainsi ne pas « créer de mouvement panique en Allemagne ».

Catherine Munsch, Florence Grandon et Judith Jung pour *France 3 Grand Est*,  
12 mars 2020, mis à jour le 12 juin 2020<sup>237</sup>

---

<sup>237</sup> Lien à l'article : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/bas-rhin/strasbourg-0/coronavirus-strasbourg-keh1-frontiere-allemande-retablie-1798086.html> (consulté le 18.01.2023).

Aucun risque pour l'amitié. L'amitié franco-allemande n'est certainement pas en danger, répond Christian Schwarz, maire de Riedelberg : « Si la situation redevient normale nous aurons de nouveau une fête avec nos amis de Schweyen. Pour l'amour de Dieu, l'amitié est trop solide pour être affectée par de telles restrictions ! » La députée de circonscription Anita Schäfer (CDU), connue pour son soutien de longue date à l'amitié franco-allemande, a quant à elle déclaré : « Je pense que c'est justifié et bon, car la santé passe avant tout. »

Joseph Antoine Sprunck pour *L'Ami Hebdo*, 26 avril 2020.

Dans ce cadre, la dénonciation du manque de communication entre les deux pays passe, à nouveau, par le regret d'une décision unilatérale du gouvernement allemand.

Après avoir identifié les deux tendances Europe « globale » / Europe franco-allemande, nous proposons un deuxième axe organisateur des contenus issus de ce thème. Pour reprendre les termes de Philippe Hamman (Hamman & Wassenberg, 2021, p. 90-91), qui a travaillé sur des entretiens avec de « *grands témoins* » alsaciens de la construction européenne, il existe dans le *corpus* une opposition entre une image d'Europe « *humaniste* » et une image d'Europe « *économique* » : cette opposition est visible dans les éléments d'incompatibilité identifiés dans les médias entre, d'un côté, l'Europe et ses valeurs et, de l'autre, la mesure de fermeture des frontières.

En effet, deux types de propos sont émis. D'un côté (pôle de l'Europe humaniste), l'incompatibilité entre les valeurs dites « européennes » (union des peuples, destins communs des Européens, rôle unificateur des accords de Schengen, etc.) et la mesure est toujours dénoncée : l'Europe déçoit, car elle n'a pas su imposer aux intérêts des états sa vision, ses valeurs. De l'autre côté (pôle de l'Europe économique) cette incompatibilité est plus floue quand l'Europe est pensée sur le plan économique, et notamment celui des accords de libre-échange de biens et de personnes. Parfois, la fermeture de la frontière est perçue comme un frein à l'intégration économique européenne et aux marchés communs. Dans ce sens, la mesure n'a pas lieu d'être, et l'Europe serait victime d'un égoïsme national économique et sanitaire. Dans d'autres extraits, toutefois, l'Europe « *économique* » est pensée comme

la cause de cette fermeture : dans ce sens, l'égoïsme national de la fermeture est plutôt vu comme un symptôme d'une Europe justement pas assez « *humaniste* ».

iii. France 3 Alsace et L'Ami Hebdo : à lecteur-modèle différent, une utilisation de la mémoire différente.

Dans la section précédente, j'ai présenté deux axes de débats tels que relayés par les médias de manière agrégée. Dans cette section, je proposerai une comparaison entre les discours de deux médias différents, en questionnant la façon dont ces deux axes s'articulent entre eux, et prennent une forme narrative. J'ai choisi de comparer *France 3* et *L'Ami Hebdo* : opposés dans leur forme et orientation, ils ont couvert de façon très différente la fermeture de la frontière au niveau thématique. L'analyse s'est encore une fois concentrée sur le plan qualitatif<sup>238</sup>. Je vais proposer d'expliquer ces différences en considérant la mission primaire d'un organe de presse, qui, en parlant de la fermeture de la frontière, se donne, plus ou moins explicitement, le rôle social d'acteur qui cherche à interpréter cette fermeture et à lui donner un sens pour ses lecteurs (Aroldi & Milesi, 2009; Eco, 2016a [1975]).

*L'Ami Hebdo* est un hebdomadaire papier alsacien, fondé en 1859. D'orientation catholique, et avec une diffusion totale déclarée d'environ 20 500 copies pour l'année 2021/2022<sup>239</sup>, il s'agit d'un média régional à grande diffusion, notamment si comparé à d'autres hebdomadaires catholiques en France<sup>240</sup>. Il a la particularité de ne pas compter sur un grand nombre de journalistes fixes, mais de

---

<sup>238</sup> Je ne comparerai pas les discours des deux médias sur le plan lexicométrique, ce qui par ailleurs est majoritairement fait dans la littérature psychologique. Deux aspects soutiennent ces choix. En premier lieu, je ne m'intéresse pas à l'apparition ou non d'une certaine thématique dans le discours, mais plutôt à la façon dont le média construit cette thématique, sur le plan de l'argumentation et de la narration. En ce sens, j'ai opté pour une analyse thématique, qui ne prévoit pas la possibilité de comparer les occurrences (Braun & Clarke, 2006, 2021). En effet, il n'y a pas de stabilité dans l'unité de codification (au niveau du mot, de la phrase, etc.) dans la procédure analytique. En deuxième lieu, je pense que le nombre des occurrences d'un thème n'est pas synonyme d'importance dans le discours : par exemple, ces différences pourraient être expliquées par le fonctionnement des deux supports médiatiques (papier *vs* site internet).

<sup>239</sup> Selon les données de l'ACPM : <https://www.acpm.fr/Support/couplage-l-ami-hebdo> (consulté le 18.01.2023).

<sup>240</sup> J'ai tiré les données reportées ici d'autres articles de presse dédiés à l'hebdomadaire en question. Notamment <https://www.la-croix.com/Archives/2008-02-21/L-Ami-Hebdo-fete-ses-150-ans-NP-2008-02-21-313427> et <https://france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/160-bougies-pour-l-ami-hebdo-1402175.html> (consultés le 18.01.2023).

compléter la rédaction de 25 personnes avec 60 collaborateurs ponctuels. Ces derniers proposent des articles d'opinion ou d'approfondissement sur plusieurs numéros, qui prennent une grande place dans la structure du journal papier.

Le site internet de *France 3* est lié à la direction de la nouvelle section Grand Est de la chaîne publique, qui coordonne 3 rédactions régionales (Alsace, Champagne-Ardenne et Lorraine). Il s'agit donc d'un site qui relaye des articles produits par ces rédactions, et qui peuvent<sup>241</sup> être filtrés par les lecteurs-utilisateurs selon les étiquettes locales suivantes :

- ❖ Alsace
- ❖ Ardennes
- ❖ Aube
- ❖ Bas-Rhin
- ❖ Marne
- ❖ Haut-Rhin
- ❖ Haute-Marne
- ❖ Meurthe-et-Moselle
- ❖ Meuse
- ❖ Moselle
- ❖ Vosges

S'agissant d'un site internet lié à une chaîne de l'audiovisuel public, son orientation est laïque, ce qui le différencie de *L'Ami Hebdo*. Le fonctionnement de la rédaction est aussi différent : il n'y a pas de tribunes régulières ou de textes d'opinion, ce qui en revanche caractérise les articles publiés par *L'Ami Hebdo*. Les articles ont plutôt un but informatif, avec beaucoup de reportages sur le terrain, au format du "micro-trottoir", qui relayent, donc, le point de vue des habitants dans leur quotidien. Pour le dire autrement, les articles issus de *L'Ami Hebdo* cherchent activement et de manière manifeste à donner une opinion, celle du journaliste/éditorialiste/invité politique, plus souvent et de

---

<sup>241</sup> À l'époque où la recherche a été conduite, donc entre la fin de l'année 2020 et le premier semestre 2021.

manière plus évidente que les articles de *France 3*. En effet, dans ces derniers, les prises de position sont toujours relayées par la présentation d'interviews, c'est-à-dire par le biais d'un individu autre que le journaliste qui écrit l'article.

Je souhaite souligner une dernière différence due au type de support de publication. *L'Ami Hebdo* est un média qui se structure autour de son édition mensuelle de support papier, les éditions numériques étant simplement la version digitalisée du média sous cette forme. *France 3 Grand Est*, en revanche, fonctionne *via* un site internet qui publie plusieurs articles par jour. Une grande différence apparaît, dont il faut tenir compte pour lire les résultats de mon analyse : le format du site internet permet aux journalistes de *France 3* de mettre à jour leurs articles, en les modifiant *a posteriori* sur la même page, ce que le format papier traditionnel ne permet pas. Dans une situation de crise, dans laquelle, donc, les informations sont souvent hachées, voire contradictoires, cela porte les articles de *France 3* à être modifiés relativement souvent. J'indiquerai une éventuelle mise à jour du texte dans la légende de l'extrait, si l'article dont il est issu a été modifié, en indiquant la date de modification.

L'analyse<sup>242</sup> dénote des différences qui se structurent sur deux plans. En premier lieu, une dissonance apparaît quant à l'image d'Europe qui est relayée par les deux médias, et dans le lien entre cette image et la dimension franco-allemande. Cela porte à un degré différent de consensus à l'intérieur des deux médias sur le fait que la fermeture de la frontière soit un indicateur du dysfonctionnement de l'Union européenne. Deuxièmement, une différence est visible dans la structure narrative, à savoir dans l'approfondissement du sujet, le choix des vignettes illustratives et la façon dont les prises de position contre la fermeture sont construites sur le plan argumentatif.

Sur le plan de l'image d'Europe mobilisée, les deux médias se distinguent principalement au niveau de l'échelle politico-spatiale sur laquelle s'articule cette image. Ceci a un effet direct sur les prises de position envers la fermeture qui sont relayées dans les deux cas. Si en parlant d'Europe *L'Ami Hebdo* se focalise principalement sur l'axe franco-allemand, *France 3* parle d'Europe principalement dans son intégralité géopolitique, depuis l'ensemble des pays membres, ou depuis les instances européennes (Conseil européen, Parlement, dirigeants, *etc.*). Ce constat est significatif si l'on considère

---

<sup>242</sup>Plusieurs dimensions soulignées ici sont visibles aussi dans les extraits qui ont été présentés dans la section précédente.

que *L'Ami Hebdo* se positionne en tant que média "100 % local", tandis que *France 3* est une antenne locale d'un média national.

Encore, en rentrant un peu plus dans le détail de l'argumentation, ce positionnement différent influe sur la variabilité des prises de position relayées : si, dans *France 3*, celles-ci sont plutôt proches et concordantes, mais peu approfondies, ce n'est pas le cas dans *L'Ami Hebdo*. En effet, si en général le média s'oppose à la fermeture, les 'raisons' qui poussent à cette opposition changent selon les articles, les tribunes et donc les journalistes/chroniqueurs. Cette différence s'explique notamment par le type de discours qui est présenté dans les deux médias. Comme le montrent les extraits précédents, *France 3* relaye des prises de position profanes ou bien politiques notamment sous la forme d'interviews : cela laisse peu d'espace à l'argumentation, au débat et à la construction détaillée de l'opposition aux mesures prises sur la frontière. Pour ce qui concerne *L'Ami Hebdo*, à l'inverse, le format souvent long des tribunes permet un réel approfondissement du point de vue de son auteur. Ainsi, les tribunes prennent la forme de positionnements politiques, et en particulier y est discuté le rôle de l'État dans la mise en place des mesures sur la frontière. Par exemple, le recours plus poussé à des comparaisons franco-allemandes donne lieu à des positionnements sur la fermeture qui confrontent les actions des deux gouvernements. Ou encore, le manque de communication entre les deux états dans la mise en place des mesures de contrôle à la frontière est mis en avant pour dénoncer une situation ridicule et incompatible avec les réalités du terrain. Ainsi, dans l'extrait suivant, le journaliste souhaite que cet évènement ait pu convaincre les plus réticents au concept d' « *autonomie locale* ».

Une fois de plus, en bons Alsaciens, nous constatons aussi la différence d'approche entre la France et l'Allemagne : un bien meilleur équipement des hôpitaux allemands en matière de réanimation et des capacités considérables pour procéder à des tests massifs; des mesures souvent décentralisées permettant une certaine flexibilité, le pragmatisme plutôt que les discours grandiloquents, une plus grande discipline collective, le maintien d'un pluralisme d'opinion dans les choix sanitaires. (...) Du moins pouvons-nous espérer que la crise aura permis à un certain nombre d'Alsaciens de comprendre que le concept d'autonomie locale n'est pas un gros mot, mais le corollaire nécessaire de la solidarité interrégionale.

Jean-Marie Woehrling pour *L'Ami Hebdo*, 26 avril 2020

Je souligne, encore une fois, que ces prises de position plus variées sont notamment dues à des textes écrits par des experts, souvent externes à la rédaction fixe, qui donnent leur point de vue. Toutefois, il existe aussi un grand nombre de rubriques régulières qui sont coordonnées par la rédaction, ce qui permet un raisonnement politique sur un laps de temps long, d'un numéro à l'autre. C'est le cas, par exemple, de la rubrique « *Trois mots sur...* » qui se concentrait sur le thème « *L'Europe en Question* » : il s'agit d'une série d'articles long-format qui se suivent sur plusieurs numéros, dans lesquels C. Haegen, chroniqueur politique depuis 20 ans à *L'Ami Hebdo*, discute de l'Europe à l'occasion des 70 ans du discours de Schumann.

Pour ce qui concerne les articles thématiques isolés, pour lesquels le nom de l'auteur est bien mis en avant, car il s'agit de personnalités alsaciennes, leur titre est souvent très évocateur et fortement positionné, voire programmatique. C'est le cas de l'article « *Un scandale, des couacs, des actions concrètes et Merkel!* », paru le 29 mars 2020, ou encore de « *Trois constats face au Covid-19* » du 26 avril 2020, écrits par l'ancien rédacteur en chef de *DNA* à la retraite, A. Howiller, très actif dans le milieu associatif (président de l'association *Fond'Action Alsace*) et universitaire (membre du CA de l'IEP<sup>243</sup>) à Strasbourg, et récipiendaire de la Légion d'honneur et de l'Ordre national du mérite<sup>244</sup>.

Encore une fois, ce constat est à mon avis très significatif si l'on prend en considération la posture locale de *L'Ami Hebdo* en opposition à celle à la fois nationale et locale portée par *France 3*. En outre, le caractère positionné (catholicisme, plutôt à droite) de *L'Ami Hebdo* s'accompagne du fait que l'objectif des journalistes/chroniqueurs est de produire des opinions, plutôt que d'en relayer. Cela est d'autant plus vrai si l'on considère que le marketing du média se base sur son ancrage territorial dans la ruralité, et sur son point de vue "local" sur l'actualité.

Pour finir, je souhaite m'arrêter sur le plan de la réception de ces deux médias et des messages qu'ils portent. Des différences évidentes séparent *L'Ami Hebdo* et *France 3* quant à la façon dont la communication est construite; elles sont liées aux objectifs des deux médias, qui donnent à leur tour des

---

<sup>243</sup> Cf. [https://www.sciencespo-strasbourg.fr/websites/sciencespo/Hommage\\_Alain\\_HOWILLER.pdf](https://www.sciencespo-strasbourg.fr/websites/sciencespo/Hommage_Alain_HOWILLER.pdf) (consulté le 08.02.2023).

<sup>244</sup> <https://www.ambassadeurs.alsace/jouez-un-role-en-alsace/temoignages/4650-alain-howiller-president-de-fondation-alsace> (consulté le 08.02.2023).



informations sur leur public cible. Si un non-alsacien peut lire les articles relayés par *France 3* sans difficulté, *L'Ami Hebdo* est plus difficile d'accès pour les non-résidents, car il contient des textes qui sont construits sur des narrations qui cherchent l'intérêt des "initiés" au terrain. Ainsi, les stratégies mises en place pour que la « *coopération interprétative* » entre auteur et lecteur puisse advenir se différencient grandement (Eco, 1984, 1989 [1979]).

Dans l'extrait qui suit, le journaliste présente les noms de villes ou de villages (Bitche, Hornbach) sans donner d'informations supplémentaires sur la localisation (département, proximité à une grande ville, etc.). En outre, le nom de la ville de Deux-Ponts est donné en langue française, ce qui correspond à un usage local alsacien (le nom de la ville en allemand est *Zweibrücken*). C'est la même chose pour ce qui concerne le nom du média *Pfäzlsicher Merkur*, qu'on ne contextualise pas dans l'article, et du sigle SPD (*Sozialdemokratische Partei Deutschlands*<sup>245</sup>), que l'on présente sans aucune explication supplémentaire. En somme, non seulement la lecture de ce passage requiert une connaissance de la réalité locale, mais la compréhension des prises de position est possible si le public partage les mêmes références générales, politiques et mémorielles de l'auteur, des références que seuls des locaux peuvent maîtriser.

Un habitant d'un village frontalier a été outré en lisant un article du *Pfäzlsicher Merkur* faisant état de l'approbation par des élus allemands des discriminations appliquées par la police allemande à la frontière (...)

On se souvient du 1er janvier 1993 quand les citoyens de Hornbach ont célébré la fin des contrôles à la frontière franco-allemande. Werner von Blon, maire de Deux-Ponts, et le maire de Bitche Joseph Schaefer ont scié symboliquement la barrière ensemble. « Ce geste symbolique entrera dans les annales de l'histoire dans quelques années », a déclaré le maire de *Zweibrücken-Land*, Kurt Pirmann (SPD). Mais vingt-sept ans plus tard des contrôles sévères se pratiquent aux frontières à Hornbach pour refouler les Français à cause des nombreuses infections à coronavirus dans la région voisine Grand Est. Le ministre de l'intérieur de la Sarre Klaus Bouillon pense autrement : « Un virus ne peut pas être stoppé avec des grilles-barrières et la France a des règles de

---

<sup>245</sup> « *Parti social-démocrate d'Allemagne* ».

protection corona encore plus strictes qu'en Allemagne, et en Allemagne il n'y a pas de barrières entre régions avec de nombreux et peu de cas, affirment les critiques. »

Joseph Antoine Sprunck pour *L'Ami Hebdo*, 26 Avril 2020

Pour contrebalancer cet exemple, je présenterai un extrait relayé par *France 3*, comparable en termes de thématique, qui parle du déconfinement dans le village de Dingsheim.

« Pour suivre cette période de transition inédite que va être le déconfinement, nous avons posé notre caméra à Dingsheim. 1.300 habitants, une boulangerie, un club de foot, une école, une pharmacie, des fermes, pas de resto... À 20 minutes de Strasbourg, cette commune est accolée à sa voisine Griesheim-sur-souffel, avec qui elle partage le groupe scolaire. Si nous avons choisi Dingsheim, c'est parce que nous y avons déjà tourné un reportage en plein confinement. C'était le 31 mars dernier.

Claire Peyrot pour *France 3 Grand Est*, 9 mai 2020, mis à jour le 12 juin 2020<sup>246</sup>

La lecture du texte révèle une contextualisation plus marquée de la réalité locale que l'article souhaite décrire : on raconte la situation démographique et géographique des communes citées, en informant de leur distance avec Strasbourg, comme si l'on s'adressait à des lecteurs qui ne connaissent pas le village en question. Je peux faire une constatation similaire pour ce qui concerne les contenus de mémoire collective présents dans les textes : les contenus mémoriels mobilisés par *L'Ami Hebdo* sont « de niche », plus approfondis, plus liés au monde rural et à l'histoire locale alsacienne. Encore une fois, voici un exemple tiré des contenus relatifs à la Seconde guerre mondiale.

À Scheibenhard, le 19 mars 1945, le 96e bataillon du génie a construit ce pont permettant le passage des premiers blindés du CombatCommand n° 6 de la 5e Division blindée en Allemagne. Quelques jours plus tard, le 24 mars 1945, le général De Lattre de Tassigny passa ce même pont, avec ses troupes, pour son entrée en territoire allemand. Ce pont, devenu par la suite un trait d'union fort entre les deux villages qui ne

---

<sup>246</sup> Lien à l'article : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/alsace-bientot-deconfinement-dingsheim-grands-doutes-petits-espoirs-1825700.html> (consulté le 18.01.2023).

firent une fois qu'un, est au centre de la fête transfrontalière très prisée appelée simplement « Fête du pont ». Aujourd'hui, hélas, la frontière physique est revenue.

F.C. pour *L'Ami Hebdo*, 17 Mai 2020

Les différences identifiées peuvent être inscrites dans le cadre du rapport entre représentations et processus de communication médiatique, dont parle Serge Moscovici dans les chapitres de son ouvrage *La psychanalyse, son image, son public* (1961) dédiés à la presse et à la propagande. Willem Doise (1986) reprend ce travail dans l'élaboration du point de vue socio-dynamique à l'étude des représentations sociales, en abordant les représentations comme des principes générateurs de prise de position (Bourdieu, 1977), et donc dans leur fonction régulatrice intergroupe.

*La communication qui véhicule et façonne les représentations sociales a comme fonction importante la régulation des rapports entre acteurs sociaux. (...) dynamiques de rapports et dynamiques de représentations sont intimement entremêlées, les unes façonnant les autres, les unes expliquant les autres. Les représentations y servent bien à entretenir une modalité de rapports entre groupes, tout comme ces rapports y suscitent des représentations polarisées organisant d'une manière spécifique l'approche cognitive et évaluative de l'environnement social.*

(Doise, 1986, p.84)

Dans l'exemple que nous avons présenté, le discours véhiculé par *France 3* façonne un point de vue national sur la fermeture de la frontière, décliné à l'échelle du territoire dont ce média s'occupe – l'Alsace en particulier. Ce point de vue est relativement uniforme sur le plan des prises de positions relayées, ainsi que dans la façon dont celles-ci sont construites sur le plan narratif. *L'Ami Hebdo* véhicule, en revanche, un point de vue local, qui se construit en opposition manifeste au point de vue national, pour mettre en avant des idées et des interprétations différentes de la fermeture. En découlent deux façons différentes de s'opposer à la fermeture. Dans le discours relayé par *France 3*, l'opposition à la fermeture de la frontière se joue principalement sur des thématiques liées à l'UE et à ses valeurs, tandis que dans *L'Ami Hebdo* la référence principale est la relation franco-allemande, dont l'efficacité et la stabilité sont questionnées au moment de la crise. En outre, si le premier média "colore" la narration en soulignant le désarroi émotionnel des habitantes et habitants en réaction à la

fermeture, *L'Ami Hebdo* assume un point de vue expert et politique sur la question et laisse moins de place au ressenti habitant.

iv. L'importance de la mémoire dans la réception de la communication institutionnelle

En croisant à chaque fois le ressenti d'un individu avec sa trajectoire, j'ai montré dans la première partie du chapitre l'opposition aux images de la frontière véhiculées par les institutions à partir de la mise en avant du roman familial et de la mémoire collective autochtone. Les institutions locales étaient accusées de ne pas relayer une image réaliste de frontière, et de fausser ainsi à des fins politiques la réalité historique du lien entre France et Allemagne. L'analyse du discours étudiantin montre, en outre, que les processus de socialisation sont impliqués dans la réception du message institutionnel sur deux niveaux. Le cadre socialisateur géographique autochtone, dont pourrait dépendre l'intégration d'une vision particulière de la frontière et d'autres aspects qui lui sont associés, de son fonctionnement et de son histoire, vient en effet s'imbriquer aux instances socialisatrices de classe.

Si l'on revient à la mobilisation par les institutions locales de contenus mémoriels dans le cadre de stratégies de communication, il faut tenir compte du contexte socio-historique actuel. En effet, les sociétés françaises et européennes traversent un changement structurel de ce que Patrick Le Galès (2023, p. 255) appelle le « *jeu constant de recompositions d'échelles* », qui se caractérise par un pouvoir accru de l'échelle institutionnelle locale dans un contexte de « *dénationalisation des sociétés et de l'État* ». Ce phénomène concerne également les processus mis en place par les « *activistes de la mémoire, qui combinent des liens, des circulations, d'idées, de représentations, de pratiques, d'instruments avec des territoires, des lieux* » (*ibidem*). La mémoire devient donc un instrument politique, à la disposition notamment des villes, pour se distinguer, se créer une place, se singulariser dans un champ concurrentiel, dans le domaine du tourisme, de l'attrait, de l'administratif — ce qui a un effet aussi

dans le contexte de productions spatiales et de rénovations urbaines<sup>247</sup>. Ainsi, en instrumentalisant la mémoire, en actant des « *politiques de mémoire* » (Gensburger & Lefranc, 2017 cité in Le Galès, 2023), les institutions locales donnent lieu à de nouveaux conflits, qui engendrent à leur tour de nouveaux rapports entre les échelles de production de la mémoire “officielle”. Certaines mémoires sont mises en avant, d’autres mises en retrait, ou mieux “euphémisées”, transformées, édulcorées pour les adapter au contexte récent. C’est le cas de la mémoire ouvrière dans plusieurs villes européennes (Le Galès, *ibidem*).

Ainsi, si à la fin du chapitre précédent j’avais laissé ouverte la discussion sur les liens entre roman familial et mémoire collective, les résultats portés dans ce chapitre confirment d’une part cette relation étroite entre les deux types de contenus mobilisés, en ajoutant d’autre part à cette équation l’acteur institutionnel en tant que producteur ou relayeur d’une mémoire “officielle”. En ce sens, les résultats que j’ai présentés peuvent donner des pistes analytiques quant à la réception des politiques mémorielles, notamment quand les individus se situent du côté des mémoires non institutionnelles/minoritaires. Que se passe-t-il quand le roman familial, la façon dont « *ma famille et son histoire*<sup>248</sup> » se contextualisant dans une narration mémorielle plus grande, ne s’accorde pas à la mémoire relayée par l’institution ? En ce sens, mon analyse dénote l’importance des identifications mobilisées, qui fondent les ressentis identitaires — entendus comme un phénomène dynamique d’auto-compréhension, un ensemble de positionnements, avant tout<sup>249</sup> — dans la construction du rapport à la frontière des autochtones. Si dans le chapitre précédent j’avais pu identifier un lien entre mobilisation discursive des deux images sociales de la frontière et processus distinctifs, dans le discours d’opposition à l’image institutionnelle de la frontière la question identitaire se structure différemment. Ce qui ressort est le sentiment des autochtones d’être « trahis » par les institutions locales, qui sont accusées de défendre une idée du territoire ne correspondant pas à la vision “authentique” — et donc sa propre vision — du territoire. En ce sens, quand les institutions communiquent, elles sont accusées de ne pas parler aux Strasbourgeois, mais aux autres (les étudiants allogènes, les touristes).

---

<sup>247</sup> Et cela en considèrent donc le rapport entre cette nouvelle production de mémoire par rapport à celle précédente. Strasbourg est en ce sens un exemple intéressant pour la succession de modes de production de mémoire différents depuis le 19<sup>e</sup> siècle, en passant par la question alsacienne et les deux guerres mondiales (*cf.* par ex. Richez, 1992).

<sup>248</sup> Entretien avec ID 31.

<sup>249</sup> *Cf.* sous-chapitre 3.B.

Dans le sous-chapitre suivant j'ai analysé la réception de l'image sociale opposée, celle de la *frontière-ligne*. Dans ce cadre, l'analyse médiatique comparative entre *France 3* et *L'Ami Hebdo* offre un contexte d'étude particulier pour pouvoir expliciter l'utilisation qui est faite de la mémoire collective dans le discours d'opposition à la fermeture de la frontière. Cet exemple montre, en effet, comment la mémoire émerge de manière différente chez les deux médias dans le cadre d'une même situation de crise. Cela s'apparente à une étude de l'actualisation de la mémoire dans un contexte similaire par deux discours différents, discours connotés par un groupe social de référence différent. En ce sens, je souhaite mobiliser les travaux du psychosociologue Jean Viaud (2003b), qui propose d'articuler la notion de mémoire collective sous l'angle des rapports intergroupes.

*Comme le précise Bourdieu, certains groupes ou individus s'emploient à faire considérer leur propre point de vue comme un point de vue universel « [...] et qui, à cette fin, réalisent un travail d'universalisation de leur point de vue particulier (à travers lequel s'affirme d'ailleurs leur reconnaissance de l'universel, dans la logique, bien souvent, de l'hommage que le vice rend à la vertu, mais qui contribue réellement au progrès de l'universel) » (Bourdieu & Haacke, 1994, p. 68). (...) Ce qui confère à ces représentations une partie de leur efficacité et leur ancrage dans les groupes a à voir avec la manière dont ce qui, jusque-là, était informulé, latent ou préoccupant chez l'individu, peut rencontrer une représentation disponible. Autrement dit, cette représentation légitimée du passé permet non seulement la reconnaissance du groupe, mais aussi à chaque individu de se constituer en tant que tel au travers de l'histoire de son groupe. Cette proposition reprend un credo d'Halbwachs (1925/1994): l'appartenance d'un individu à un groupe est une condition de la possibilité de tenir un discours de mémoire individuel.*

(Viaud, 2003b, p. 28)

Ainsi, les différences identifiées dans la construction narrative d'opposition à la fermeture de la frontière entre *L'Ami Hebdo* et *France 3* peuvent être interprétées en mettant en relation ceux qui écrivent à leur public, car « *l'adaptation entre le journal, la revue et son public, pose un problème permanent de création d'images réciproques, capables de régler la communication* » (Moscovici, 1961, p. 630). En effet, un communicant se fait une idée très précise de son public et construit son discours selon ce qu'il pense que son récepteur peut comprendre et, dans le cas de la presse, apprécier (Eco, 1984, 1989; Barthes, 1985). En ce sens, les journalistes qui font partie des deux médias imaginent un public différent quand ils écrivent, et l'on doit en tenir compte non seulement dans ce qui est écrit concrètement dans leurs textes, mais aussi dans la façon dont la narration est construite, dans la façon

où l'on "tourne" le discours pour être compris par ceux à qui l'on s'adresse. Ceci est particulièrement évident dans la structure narrative que prennent les prises de position, différente selon les deux médias.

Ainsi, pour reprendre le modèle sémiotique du « *lecteur-modèle*<sup>250</sup> » (Eco, 1989 [1979]), l'on peut identifier, en analysant un texte, un destinataire idéal, qui est imaginé et construit par le communicant — l'auteur de l'article, dans notre cas — et qui détermine la forme du texte final. Pour reprendre Umberto Eco (*ibidem*), « *un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner* » : pour que le message arrive, pour que les prises de position puissent être actualisées et donc reçues par le destinataire, il faut qu'une « *coopération* » entre les deux communicants puisse avoir lieu. En ce sens, « *un texte postule son destinataire comme condition sine qua non de sa propre capacité communicative concrète, mais aussi de sa propre potentialité significatrice. En d'autres mots, un texte est émis pour quelqu'un capable de l'actualiser* ».

J'ai déjà pu souligner dans le chapitre précédent que la mémoire collective — tout comme le roman familial — est utilisée par les individus autochtones dans le cadre de prises de position distinctives par rapport aux allogènes. Encore, en parlant des phénomènes d'opposition à l'image de frontière mobilisée par les institutions, j'ai montré l'importance de la mémoire pour s'opposer à la mobilisation officielle de contenus mémoriels considérés comme partiels par les institutions. Cela *de facto* interrogeait la circulation de plusieurs mémoires en conflit, qui peuvent donner lieu à des ancrages différents concernant les mêmes espaces — *e.g.* le Jardin des Deux-Rives. Je peux donc parler désormais d'un troisième aspect concernant la mémoire mobilisée par le discours médiatique, qui se concentre sur le même niveau intergroupe identifié par Viaud (2003b). Si l'on se concentre sur le producteur du discours, le choix des contenus et la façon dont ils sont mobilisés dépend d'un référentiel qui est pensé comme commun avec le destinataire. Il s'agit du mécanisme socio-cognitif associé à la fonction intergroupe de la mémoire collective. En d'autres termes, si « *l'appartenance d'un individu*

---

<sup>250</sup> Comme le montre De Iulio (2020/2023), ce modèle est considéré par son auteur (Eco 1992 [1990]) comme résultant d'une intégration des théories poststructuralistes de la narration (*e.g.* Barthes, 1966 ; Genette 1972 ; Raffaterre, 1971) avec celles de filiation herméneutique de l'interprétation textuelle (*e.g.* Iser 1997 [1976]). En ce sens, il permet de travailler à la fois sur la construction narrative d'un texte et sur les mécanismes qui permettent sa lecture, et donc la 'bonne' réception du message de l'auteur. Ainsi, l'utilisation que j'en fais dans cette thèse, qui est limitée par rapport à la portée originare du modèle, est motivée par ce double intérêt, qui s'applique à une démarche psychosociologique. Il sort, ainsi, de la simple analyse critique d'un texte littéraire ou d'un support communicationnel.

*à un groupe est une condition de la possibilité de tenir un discours de mémoire individuel* » (*ibidem*) le groupe auquel se sentent appartenir les journalistes de *L'Ami Hebdo* en écrivant, et dans lequel ils situent leurs lecteurs, est celui des Alsaciens autochtones. La frontière étant un objet fortement lié aux ressentis identitaires connectés à la dimension locale et autochtone, je l'ai montré, voici une piste qui me semble intéressante, car elle confirme encore une fois le lien étroit entre représentations socio-individuelles, trajectoires et processus de communication infra et inter-groupe.





## Conclusion de partie

Dans le chapitre 3, après avoir procédé à l'analyse du contenu des images sociales de la frontière, j'ai mis en lumière leur rôle dans les processus d'évaluation et de prises de position. L'image sociale de la *frontière-invisible* est mobilisée quand les individus parlent de leurs pratiques frontalières, ou bien quand ils décrivent la façon dont ces passages de frontière adviennent sur leur territoire de vie. Généralement, la mobilisation de cette image sociale permet de montrer la "positivité" d'une frontière qui laisse libre d'accéder facilement à l'autre espace national, notamment en référence aux pratiques d'achat et de loisir. Ces deux types de pratiques se distinguent toutefois dans le discours des enquêtés. En particulier, le capital culturel contribue aussi à distinguer les pratiques transfrontalières entre consommation matérielle et culturelle. Ceci montre que la *frontière-invisible* est une image inscrite dans un rapport pratique socialisé à la frontière. Pour ce qui concerne les pratiques professionnelles, si la liberté donnée par la *frontière-invisible* dans ce type de mobilités est toujours connotée positivement, cette évaluation s'accompagne parfois d'une vision plus critique envers les frontaliers, leur statut, ou leur rapport à l'État. En ce sens, le rapport à la *frontière-invisible* est aussi un rapport à une série d'opportunités qui dépendent de l'ancrage social et résidentiel des individus, qui peuvent les saisir. L'exemple du recours à la prostitution légale en Allemagne est parlant en ce sens : les individus jonglent entre le recours à cette pratique permise par la perméabilité de la *frontière-invisible* et la protection fournie par une *frontière-ligne* qui démarque la légalité de l'action en question.

Le rapport des Alsaciens à la *frontière-invisible* est mis en avant par les autochtones pour se distinguer par rapport aux allogènes, sur le plan de leur expertise (profane) de la frontière et de son fonctionnement et sous l'angle du rapport émotionnel, de l'attachement à ce type de frontière. Si cela est vrai pour tous les âges représentés dans l'échantillon, une différence apparaît quant à l'ancrage mémoriel des plus âgés, et cela est dû au différent rapport entre mémoire vécue et reconstruite entre ces derniers et les plus jeunes. En outre, en me concentrant sur l'analyse des étiquettes lexicales choisies pour décrire et nommer l' "identité locale", j'ai montré que l'image de la *frontière-ligne* peut être mobilisée tout autant que celle de la *frontière-invisible*. Si, donc, la deuxième image est la seule qui est utilisée pour décrire le rapport à la frontière autochtone ainsi que la différence entre ce rapport et

celui des allogènes, ce sont les deux images qui sont mobilisées pour spatialiser les ressentis identitaires, parfois définis comme “transfrontaliers”, parfois décrits comme délimités par la *frontière-ligne*. Par la présentation de deux cas, celui de Marie-Anne et celui de Jean, j’ai montré ces différentes mobilisations en contextualisant les discours dans la trajectoire sociale, résidentielle et dans le cadre familial. Grâce à la méthodologie qualitative utilisée, il a été possible, pour reprendre les termes de Bernard Lahire (2002), de souligner les « *variations individuelles* » du développement progressif du rapport des deux enquêtés à la frontière, qui diffère aujourd’hui, même si tous les deux ont un parcours résidentiel similaire et une instance socialisatrice familiale connotée par la “méfiance” envers l’Allemagne et les Allemands.

Dans le chapitre 4, j’ai montré que ces deux images ne sont pas simplement mobilisées par les enquêtés, mais qu’elles s’insèrent dans les logiques de production socio-spatiale symbolique (Lefebvre, 1974) de la frontière de la part de quelques acteurs institutionnels. Les enquêtés, dans leur vision non-experte, reconnaissent en ce sens que la “gestion” de la frontière est dans les mains de quelques acteurs institutionnels, et voient les intérêts de ces acteurs comme parfois contradictoires.

Deux cas de figures ont été retenus pour l’étude de la réception de la communication institutionnelle. En général, les acteurs institutionnels locaux – j’ai pris en particulier le cas de la Ville et de l’Eurométropole, ainsi que celui de l’Université de Strasbourg – relayent l’image d’une *frontière-invisible*.

Les enquêtés donc, selon leur position, sont confrontés à ces images “officielles”, et j’ai montré que leur réception peut varier entre *opposition* et *adhésion*. Cette variation dépend, en premier lieu, de la trajectoire de l’enquêté. Ainsi, par exemple, en analysant le discours de quelques autochtones, j’ai montré un décalage entre l’image relayée par l’institution et le ressenti mémoriel, ce qui porte à une opposition franche au discours officiel. Un autre exemple analysé est celui de la réception de l’image relayée par l’institution universitaire, qui a montré l’importance d’un autre cadre socialisateur qui vient compléter et moduler le cadre familial. En ce sens, par le recours à une supposée “vocation” à l’international incorporée par leur trajectoire sociale, Marion et d’autres étudiants, dont j’ai présenté des extraits d’entretien, s’approprient l’image de *frontière-invisible* dépeinte par l’Université, et manifestent une adhésion à son point de vue.

Dans certains moments particuliers, il se peut que ces mêmes acteurs institutionnels locaux, ou d’autres – le gouvernement pendant la crise sanitaire, par exemple – dépeignent en revanche, par leurs

actions ou leur discours, l'image d'une *frontière-ligne*. L'analyse de la façon dont les médias locaux ont couvert la crise de la "fermeture" de la frontière a montré que leur narration se construit sur des dimensions similaires à celles qui ont émergé dans les entretiens.

Ces analyses conjointes ont permis aussi de montrer les enjeux liés à la mobilisation de contenus mémoriels dans le discours. En particulier, j'ai discuté le rôle d'ancrage des prises de position de la mémoire dans la réception du message institutionnel, ainsi que dans l'interprétation de la crise en cours.



## **PARTIE 3**



### **Du lien entre trajectoires socio-résidentielles et rapports à la frontière**



## Chapitre 5

### Les prises de position cartographiques au prisme des trajectoires

En 52, je ne peux pas me penser en dehors d'Y. De ses rues, ses magasins, ses habitants, pour qui je suis Annie D. Ou « la petite D. ». Il n'y a pas pour moi d'autre monde. Tous les propos contiennent Y., c'est par rapport à ses écoles, son église, ses marchands de nouveautés, ses fêtes, qu'on se situe et qu'on désire.

Annie Ernaux, *La honte*<sup>252</sup>

#### A. Les positions sémio-spatiales de la frontière dans les cartes cognitives

##### i. Une typologie pour aborder les variations de position de la frontière

Si le recueil de cartes cognitives est généralement mobilisé en littérature psychosociologique pour étudier les représentations de l'espace<sup>253</sup> (une ville, un quartier, *etc.*), cette méthode visera ici à approfondir le rapport à la frontière. En ce sens, il s'agira d'analyser la *position sémio-spatiale*<sup>254</sup> que la frontière revêt dans chaque carte produite, plutôt que de se concentrer sur l'entièreté du JRS, et donc sur la représentation d'un espace. Ce faisant, je pourrai comparer les positions de la frontière dans les cartes produites, mais aussi comprendre les liens qui subsistent entre le discours de l'individu, sa carte et la trajectoire socio-résidentielle qui le caractérise (*cf.* sous-chapitre 2.C).

Pour rappel, le dispositif méthodologique mis en place débutait avec une tâche de cartographie cognitive, qui précédait une deuxième partie d'entretien avec chaque personne enquêtée. Les personnes enquêtées étaient invitées à utiliser le Jeu de Reconstruction Spatiale (JRS — Ramadier & Bronner, 2006) avec la consigne suivante (*phase 1, cf.* figure 38) : « *pouvez-vous reconstruire votre espace de vie à l'échelle de l'agglomération urbaine composée par la ville de Strasbourg et ses environs ?* ».

---

<sup>252</sup> 1997. Dans *Écrire la vie*, Quarto — Gallimard, 2011.

<sup>253</sup> *Cf.* par ex. Dias & Ramadier, 2015a, 2015b ; Griffond-Boitier et al., 2022 ; Haas, 2004 ; Ramadier, 2020, 2021.

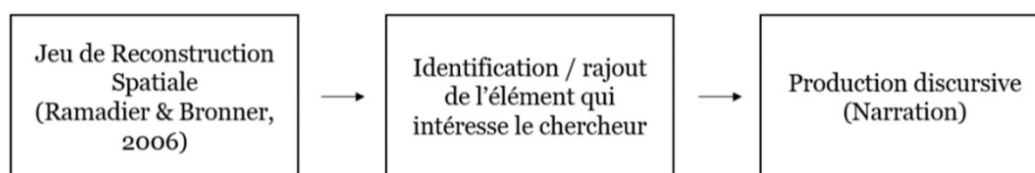
<sup>254</sup> J'ai présenté ce concept dans le sous-chapitre méthodologique (2.C), *cf.* Clementi & Ramadier, 2023.



L'objectif a été ensuite d'étudier la façon dont les individus positionnent la frontière dans le cadre de cet « *espace de vie* », pour en déterminer la position sémio-spatiale. Pour cela (*phase 2*), j'ai pris note pour chaque élément du moment où il a été inséré (*rang*) et des mots utilisés par l'enquêté pour le décrire (*toponymie*). Si la frontière n'était pas insérée d'emblée dans la carte, je demandais de la rajouter à la fin du processus du JRS, en laissant la possibilité aux individus de changer la disposition des autres éléments dans la carte. Le tableau 4 montre que cela s'est produit pour 34% des individus composant l'échantillon.

J'ai retenu toutes les formes sous lesquelles la frontière apparaissait dans les cartes. En effet elle a été insérée sous différentes configurations et appellations toponymiques selon les cas — par exemple, outre le terme le plus mobilisé « *frontière* », j'ai recueilli les termes « *douane* », « *Rhin* », « *Rhin et frontière* », « *le fleuve et la frontière* », etc. En cas de doute<sup>255</sup>, je demandais validation au producteur de la carte.

Figure 38. Les trois phases d'utilisation du JRS dans l'analyse de la position sémio-spatiale de la frontière dans les cartes. Source : Clementi & Ramadier, 2023.



Une fois leur JRS terminé, les individus étaient invités (*phase 3*) à « *raconter* » la façon dont ils avaient procédé pour reconstruire leur espace de vie<sup>256</sup>. Cette tâche discursive cherchait à donner un cadre narratif à leur production cartographique (*cf.* Hammad, 2013).

L'atout de l'utilisation conjointe d'une tâche de production de cartes cognitives et d'une tâche discursive est celui d'analyser la position à la fois sur le plan des significations — cognition environnementale — et de la disposition spatiale de la frontière dans la carte — cognition spatiale — (Clementi & Ramadier, 2023). Ainsi, j'ai cherché à recueillir la position de la frontière à la fois pour ce qui concerne l'agencement spatial des connaissances sur le JRS, à la fois le « rôle » qu'elle assume dans

<sup>255</sup> Ce cas de figure est représenté par 3 participantes et 1 participant, sur les 64 qui composent l'échantillon, qui ont inséré le « *Rhin* » sans spécifiquement le nommer comme « *frontière* ».

<sup>256</sup> Pour la consigne, *cf.* annexe. *Cf.* aussi la note 107, qui décrit la façon dont le JRS était proposé aux enquêtés.

le discours de narration de la carte par l'enquêté. J'ai donc procédé à la création d'une typologie qui puisse restituer les différentes modalités qui expriment la position sémio-spatiale de la frontière sous forme d'indicateurs.

Le premier indicateur retenu concerne le *rang* de la frontière dans les cartes, c'est-à-dire l'ordre d'apparition de cet élément parmi les autres qui ont été insérés. Quatre catégories semblent pertinentes pour ce premier indicateur (*cf.* tableau 4):

1. La frontière est insérée dans le premier tiers des éléments insérés.
2. La frontière est insérée dans le deuxième tiers des éléments insérés.
3. La frontière est insérée dans le troisième tiers des éléments insérés.
4. La frontière n'est pas insérée de premier abord.

Catégorie de rang	Effectif	% de l'effectif total
1	17	26,6
2	16	25,0
3	9	14,1
4	22	34,4

Tableau 4. Typologie concernant le rang de la frontière et effectif pour chaque catégorie retenue.

Le deuxième indicateur retenu est celui du type de position de la frontière dans l'espace qui est représenté par le plateau du JRS (*cf.* liste des éléments du JRS, en annexe). En particulier, deux cas de figures se présentent (*cf.* figure 39<sup>257</sup> et tableau 5).

Tableau 5. Typologie concernant la position limite ou lien de la frontière dans les cartes, et effectif pour chaque catégorie retenue.

Position Limite ou Lien	Effectif	% de l'effectif total
Lien	38	59,4
Limite	26	40,6

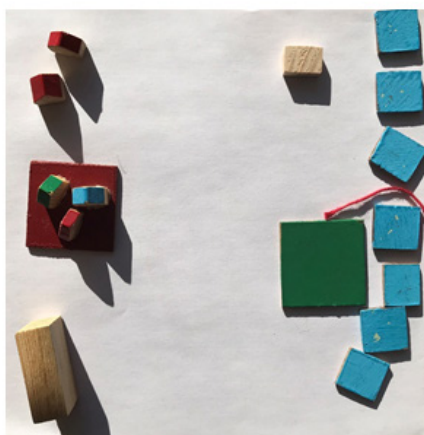
<sup>257</sup> Les figures 39 et 40 ne sont pas tirées de l'échantillon de cartes recueillies. Il s'agit d'une reconstruction *a posteriori* afin d'illustrer les différents cas de figure.

La frontière est insérée par 38 participants dans la partie centrale du plateau du JRS en position de lien. Cela signifie que 59,4 % des cartes réalisées comportent des éléments qui sont positionnés des deux côtés de la frontière. Au contraire, 26 personnes est inséré la frontière comme *limite* de leur « *espace de vie* ». Cela signifie que 40,6 % des cartes comportent des éléments qui sont positionnés seulement d'un côté de la frontière.

Figure 39. Exemples de positions de la frontière différentes sur les catégories lien et limite.



Position de la frontière *lien*



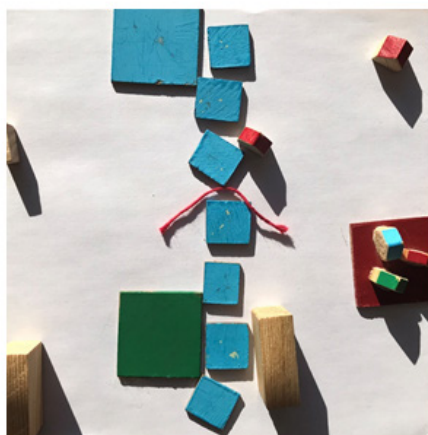
Position de la frontière *limite*

Le troisième indicateur retenu concerne la position de la frontière par rapport aux autres éléments insérés dans la carte. Deux configurations sont possibles (cf. figure 40 et tableau 6). D'un côté, 22

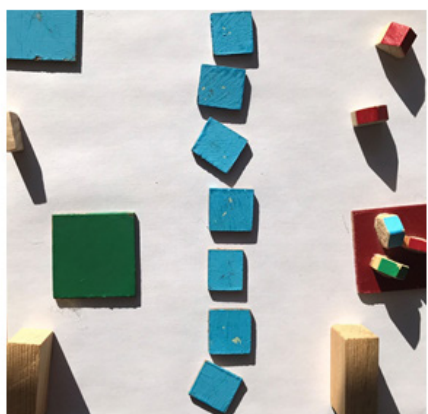
Position constellata-insula	Effectif	% de l'effectif total
Constellata	42	65,6
Insula	22	34,4

Tableau 6. Typologie concernant la position constellata ou insula de la frontière dans les cartes, et effectif pour chaque catégorie retenue.

personnes insèrent la frontière seule, sans connexion à d'autres éléments géographiques qui composent leur carte (position *insula*). De l'autre (position *constellata*), dans la carte de 42 personnes la frontière est en connexion avec d'autres éléments (ponts, jardins, quartiers, bâtiments, *etc.*)<sup>258</sup>.



Position de la frontière *constellata*



Position de la frontière *insula*

Figure 40. Exemples de positions de la frontière différentes sur les catégories *constellata* et *insula*.

Pour ce qui concerne la dimension discursive de la position de la frontière dans les cartes, j'ai retenu deux indicateurs, qui concernent les "raisons" qui sont évoquées par les personnes enquêtées pour motiver la présence de la frontière dans leur JRS<sup>259</sup>.

---

<sup>258</sup> Je tiens à souligner qu'il s'agit bien de cas de figures où la connexion avec d'autres éléments n'est pas seulement une proximité spatiale avec l'élément, mais bien un "contact" direct, comme dans la figure 40.

<sup>259</sup> L'on pourrait s'interroger sur l'utilité de la procédure pour les personnes qui n'ont pas inséré la frontière d'emblée. En effet, l'on pourrait s'attendre à ce que ces individus répondent à ma demande en insistant sur le fait que la présence de la frontière était motivée par ma requête. Toutefois, parmi les 22 individus qui n'ont pas inséré la frontière d'emblée, seulement cinq personnes soulignent que c'est moi qui leur ai demandé d'ajouter la frontière. D'ailleurs, reconnaître cela ne les empêche pas de donner d'autres raisons qui motivent la présence de cet objet dans leur carte. En ce sens, l'action d'ajouter la frontière demande une réflexion qui porte à un ajustement de la carte pour que l'objet puisse y

Les deux indicateurs discursifs retenus différencient deux types de “raisons” identifiées par les enquêtés pour motiver la présence de la frontière. D’un côté, les raisons *instrumentales* et de l’autre les raisons *symboliques*. La coprésence des deux “familles” d’indicateurs dans le discours du même enquêté est possible et courante (cf. tableau 7).

Les modalités du premier indicateur (raisons instrumentales) se structurent sur quatre options :

1. Présence d’indices discursifs d’ordre *topologique*. La présence de la frontière est motivée par sa relation à un autre élément inséré dans la carte (« *j’ai inséré la frontière à côté de...* » « *au-delà de* », etc.) ;
2. Présence d’indices discursifs d’ordre *cartographique*. La présence de la frontière est motivée par son rôle de démarqueur dans la carte (« *j’ai commencé par ça* », « *elle me servait à délimiter mon espace de vie* », etc.) ;
3. *Mixte* : les deux types de motivations sont présentes ;
4. *Non* : absence de raisons instrumentales dans le discours.

Les modalités du deuxième indicateur (raisons symboliques) se structurent aussi sur quatre options :

- Présence d’indices discursifs d’ordre *égocentrés* : la raison symbolique évoquée concerne l’individu (« *elle est importante pour moi* », « *pour ma famille* », « *j’ai un souvenir* », etc.) ;
- Présence d’indices discursifs *externes*, qui concernent la dimension de la ville ou la dimension historique la raison symbolique évoquée est externe à l’individu (« *la frontière est importante pour la ville* », « *elle est le symbole de l’histoire* », etc.) ;
- *Mixte* : les deux types de motivations sont présents ;
- *Non* : absence des raisons symboliques dans le discours.

---

figurer de manière signifiante. Ainsi la frontière a bien un rôle narratif dans la façon dont les personnes racontent leur tâche de construction du JRS, même si cet objet n’était pas effectivement présent lors du “premier jet” de la carte. Je présenterai un extrait d’entretien (Safia – ID53) plus bas qui explicite mon raisonnement.

Raison instrumentale	Effectif	% de l'effectif total
Cartographique	14	21,9
Mixte	13	20,3
Non	16	25,0
Topologique	21	32,8
Raison symbolique	Effectif	% de l'effectif total
Ego	12	18,8
Histoire — Ville	17	26,6
Mixte	16	25,0
Non	19	29,7

Tableau 7. Typologie concernant la position discursive de la frontière dans les cartes, et effectif pour chaque catégorie retenue.

Pour expliciter les modalités de construction de la typologie et le processus de codage suivi, je reporte ci-dessous un extrait issu de la production narrative de Safia, de 53 ans (ID 53). Elle n'insère pas la frontière d'emblée, je lui demande de l'ajouter (*cf.* JRS 1). Voici un extrait de sa production narrative.

J'ai mis en premier la Cathédrale et le centre-ville (...) j'ai ensuite pensé à ma route pour le boulot... (...) j'ai mis l'appartement, l'appartement de X<sup>260</sup> (...) l'appart de mon fils ici... et les autres par là... [*indique sur le JRS le côté allemand*] (...) La frontière je l'ai donc mise ici, entre les deux appartements parce qu'il habite en Allemagne... quand vous m'avez dit de la mettre je l'ai mise ici... Ensuite j'ai mis le parc de l'Orangerie ici... et la frontière à côté, en haut (...)

Je tire deux observations de la lecture de l'extrait. En premier lieu, bien que j'aie demandé de rajouter la frontière, cette motivation n'est pas la seule présente dans le discours de Safia. L'on retrouve des indices *topologiques* — «*je l'ai donc mise ici, entre les deux appartements*», «*à côté, en haut*» — pour motiver sa présence dans la carte. En deuxième lieu, la narration du «rôle» de chaque élément inséré ne suit pas l'ordre de rang effectif des éléments. En particulier, bien que l'enquêtée ait effectivement commencé son JRS par la Cathédrale (rang 1), elle dit ensuite avoir inséré en premier aussi les autres éléments du centre-ville — ce qui ne suit pas forcément le rang effectif des éléments qui

<sup>260</sup> Anonymisé.

composent cette partie de la ville : en effet, certains des éléments qu'elle indique ont été insérés en 10<sup>e</sup> (l'Office de tourisme — place de la Cathédrale) voire 13<sup>e</sup> (le magasin *Tiger*) voire 15<sup>e</sup> rang (place Broglie).



JRS 1. Carte produite par Safia (ID 53).

De même, la frontière est insérée en dernière position, mais dans le discours elle apparaît au moment où elle “prend sens”, c’est-à-dire au moment où l’enquêtée parle des éléments qui se trouvent du côté allemand de son JRS, situés à proximité (*raisons topologiques*). Pour ce qui concerne la position de la frontière sur le plan de l’agencement spatial des connaissances sur la carte, la frontière est

insérée dans la carte — et non pas à sa limite — (position *lien*) et n'est pas en correspondance avec d'autres éléments (position *insula*).

Ayant éclairci la façon dont la typologie a été construite, je passe maintenant à analyser la position sémio-spatiale de la frontière dans l'échantillon de cartes recueillies. Je procéderai en deux phases. En premier lieu (5.A), je prendrai en examen l'ensemble des positions sémio-spatiales exprimées dans l'échantillon, en essayant de trouver des facteurs qui pourraient expliquer les variations de position. Ensuite, dans le sous-chapitre suivant (5.B), je passerai à l'échelle d'analyse des trajectoires individuelles, en abordant le lien entre celles-ci et les prises de position cartographiques et discursives.

Tableau 8. Résumé des variables actives et leurs modalités.

Variable active	Description	Modalités
Limite / Lien	Est-ce que la frontière est insérée au dans la carte ou à la limite de celle-ci ?	Limite
		Lien
Insula / Constellata	Est-ce que la frontière est insérée seule ou en lien avec d'autres éléments (pont, jardin, Rhin, <i>etc.</i> )	Insula
		Constellata
Rang	Position d'insertion de la frontière par rapport aux autres éléments	1 : dans le premier tiers des éléments insérés
		2 : dans le deuxième tiers
		3 : dans le troisième tiers
		4 : non insérée (ajoutée <i>a posteriori</i> )
Raisons instrumentales	Est-ce que la présence de la frontière dans la carte (narration) est motivée par une raison instrumentale ?	Topologique : elle est motivée par sa relation à un autre élément (à côté de, au-delà de, <i>etc.</i> )
		Cartographique : elle est motivée par son rôle de démarqueur dans la carte (j'ai commencé par ça, elle me servait à délimiter mon espace de vie, <i>etc.</i> )



		Mixte : les deux motivations sont présentes
		Non : absence de raisons instrumentales dans la production narrative
Raisons symboliques	Est-ce que la présence de la frontière dans la carte (narration) est motivée par une raison symbolique ?	Histoire-Ville : la raison symbolique évoquée est externe à l'individu (la fr. est importante pour la ville, elle est le symbole de l'histoire, <i>etc.</i> )
		Ego : la raison symbolique évoquée concerne l'individu (elle est importante pour moi, pour ma famille, j'ai un souvenir, <i>etc.</i> )
		Mixte : les deux motivations sont présentes
		Non : absence des raisons symboliques dans la production narrative

ii. L'espace factoriel des positions sémio-spatiales de la frontière

J'ai effectué une analyse des correspondances multiples (ACM) pour comprendre comment se structuraient les données concernant la façon dont les individus ont positionné la frontière dans leur JRS. L'analyse a été effectuée sur l'intégralité du *corpus* de 64 entretiens. Les cinq variables actives choisies correspondent aux indicateurs de la position sémio-spatiale de la frontière, cités ci-dessus (*cf.* tableau 8 et 9<sup>261</sup>). Ainsi, 16 modalités actives définissent l'espace factoriel de l'ACM : je propose en

---

<sup>261</sup> Ainsi, la variable est la donnée à observer et les modalités sont le panel de réponses données par les enquêtés.

ce sens de penser ce dernier comme un espace socio-cognitif<sup>262</sup> des positions sémio-spatiales possibles de la frontière.

Cinq variables illustratives complètent la procédure. Celles-ci concernent les indicateurs socio-démographiques des individus interviewés. Ainsi, 12 modalités illustratives sont retenues.

Tableau 9. Résumé des variables illustratives et leurs modalités.

Variable illustrative	Modalités
Genre	Homme
	Femme
Trajectoire résidentielle	Autochtone
	Allogène
Groupe dans lequel la personne a été recrutée. Étant donné que les groupes ont été construits selon deux variables (âge et niveau de diplôme), il faut souligner que cette variable illustrative concerne la position sociale et la trajectoire de l'enquêté/enquêtée	A : Étudiants universitaires / jeunes travailleurs diplômés M2 (18-26 ans)
	B : Jeunes (18-26 ans) travailleurs peu diplômés (non-étudiants ; service/restauration, vente, ouvriers, BTP, <i>etc.</i> )
	C : Nés avant 1983 diplômés (travailleurs ESS, domaine culturel, <i>etc.</i> )
	D : Nés avant 1983 (BTP, ouvriers, restauration/service à la personne, <i>etc.</i> )
Pratiques fréquentes et habituelles liées au tourisme et/ou aux loisirs en Allemagne	Oui
	Non
Pratiques fréquentes et habituelles liées aux achats en Allemagne	Oui
	Non

La procédure d'analyse factorielle en question a été effectuée sur le logiciel SPAD. Le logiciel suggère de retenir 6 axes, se basant sur le calcul du taux<sup>263</sup> modifié de Benzécri (1979) (*cf.* tableau 10). Le pourcentage de variance expliquée par les cinq premiers axes est de 71,9%. Toutefois, la recherche de paliers significatifs dénote une importance des axes 1 & 2 (15,5 et 15,0 %), suivis de l'axe 3 (11,9 %).

<sup>262</sup> J'utilise ce terme suivant les propositions de Chen (2021, p. 160) car «*l'espace factoriel construit à partir des représentations sociales revêt naturellement de facteurs sociaux*» et, donc, n'est pas construit sur des variables purement socio-démographiques ou morphologiques, ce qui est fait plus couramment en sciences sociales.

<sup>263</sup> Cette technique se base sur l'idée que les axes sélectionnés sont ceux dont la valeur propre est supérieure à la moyenne des valeurs propres des axes émergés. Dans mon cas, la valeur moyenne est 0,200.

Ainsi, pour l'interprétation, je me concentrerai sur l'interprétation de ces trois premiers axes, qui expliquent 42,4% cumulés de la variance.

Tableau 10. Tableau des variances des axes. Logiciel de réalisation : SPAD.

Axe	Variance de l'axe (valeur propre)	% de variance expliquée	% de variance expliquée cumulée	Taux modifié de Benzécri (%)	Retenu selon le critère de Kaiser
1	0,341	15,5	15,5	47,9	X
2	0,330	15,0	30,5	40,3	X
3	0,261	11,9	42,4	8,9	X
4	0,228	10,3	52,7	1,8	X
5	0,221	10,1	62,8	1,1	X
6	0,201	9,2	71,9	0,0	X
7	0,181	8,2	80,2	0,0	
8	0,146	6,6	86,8	0,0	
9	0,123	5,6	92,4	0,0	
10	0,097	4,4	96,8	0,0	
11	0,070	3,2	100,0	0,0	
Total	2,200	100,0	100,0	100,0	

Les modalités qui contribuent à l'axe 1 (15,5 % de la variance expliquée) sont au nombre de 6 (cf. tableau des contributions des modalités actives, en annexe). Deux modalités issues des variables actives discursives (*raison instrumentale* et *raison symbolique*) contribuent le plus fortement à structurer l'axe : *les raisons instrumentales topologiques* (22,9) et l'absence de raisons symboliques (*raisons symboliques — non*, 22,8), qui se trouvent toutes les deux sur le côté positif de l'axe 1. La modalité *rang 2* est aussi associée à l'axe, sur le même pôle positif (13,7).

En opposition polaire sur ce même axe 1, l'on retrouve l'absence de raisons instrumentales (*raisons instrumentales — non*, 9,9) et l'invocation de *raisons symboliques mixtes* (8,6) et donc de raisons qui sont à la fois égocentrées et renvoyées à des facteurs externes à l'individu. La modalité qui signale une frontière placée dans le premier tiers des éléments insérés (*rang 1*) contribue aussi à l'axe, sur ce même pôle négatif, mais l'effet est très faible (6,9) ce qui me porte à nuancer son importance dans l'analyse.

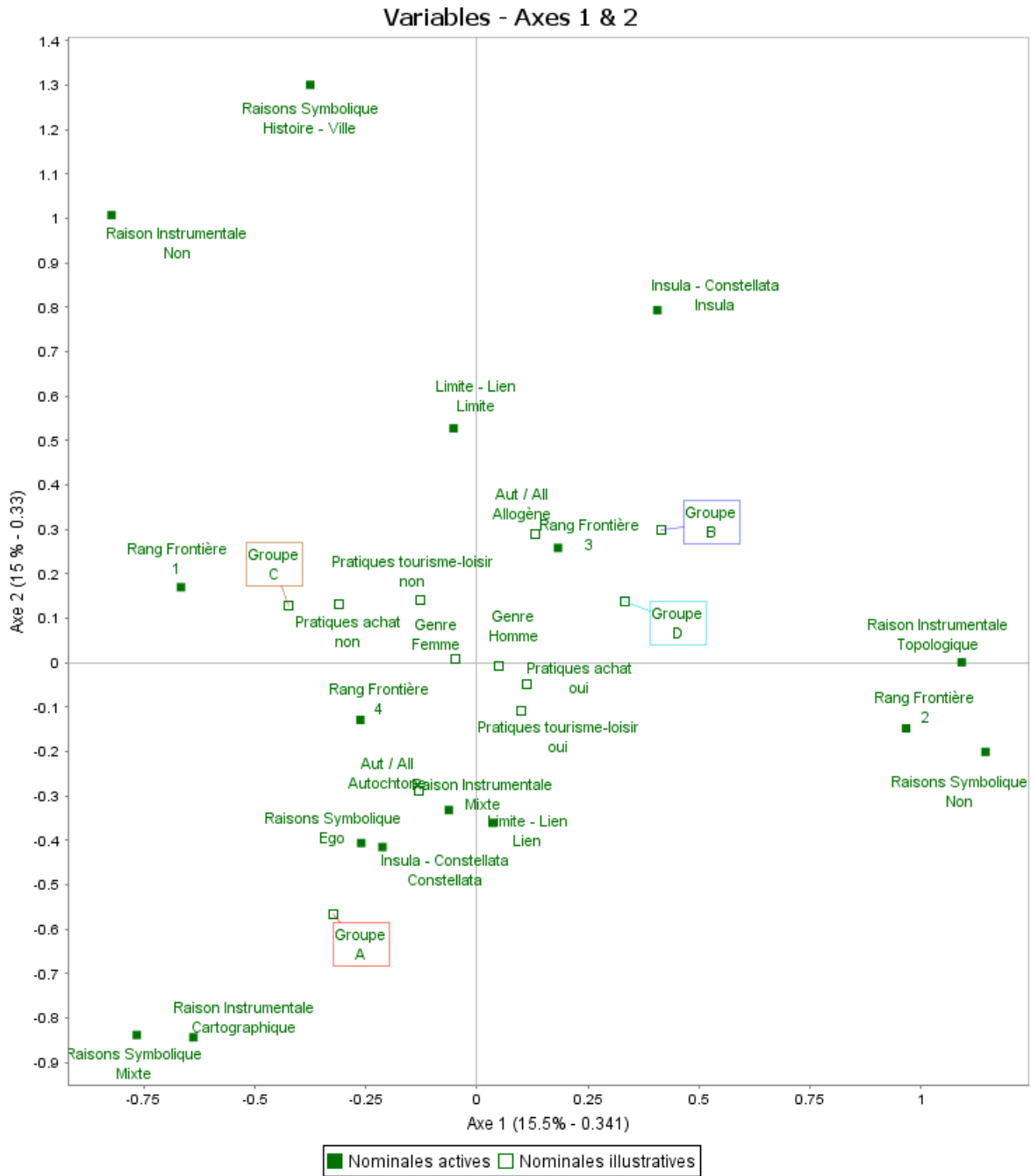


Tableau 11. Espace factoriel composé par l'axe 1 et 2. Logiciel de réalisation : SPAD.

Cet axe (*cf.* tableau 11) peut être interprété comme exprimant une opposition discursive sur le rôle de la frontière dans la carte. Il oppose un discours sur la localisation géographique de la frontière (*raisons instrumentales cartographiques*) à partir de significations symboliques (*symboliques mixte, égo, et histoire*) à un discours sur le positionnement géographique de la frontière (*instrumentales to-*

*pologiques*) plus instrumental que symbolique. Autrement dit, l'axe 1 oppose une position symbolique (topologie) d'une frontière surtout envisagée comme géographique (*absence de raisons symboliques*, pôle +) à une frontière symbolique qui structure l'espace géographique (*absence de raisons instrumentales, raisons symboliques et raisons instrumentales cartographiques et mixtes*, pôle -) et qui dans ce cas apparaît plutôt dans la construction de l'espace de vie. Autrement dit, d'un côté (pôle -) la frontière en tant qu'objet présente un rôle symbolique, de l'autre côté (pôle +), les positions qu'elle structure dans l'espace deviennent symboliques et non plus la frontière en elle-même. En termes de rang (variable illustrative), même si l'effet est faible, la modalité qui dénote une apparition précoce de l'élément dans les cartes confirme cette position symbolique importante conférée à la frontière sur le pôle négatif. À l'opposé, la "raison" pour laquelle la frontière a été insérée dans le JRS ne la concerne pas directement. En ce sens, la frontière est sur ce pôle plutôt insérée avec un rang moyen — tout en étant présente dans les cartes, elle n'est ni placée au début de la tâche de production de la carte, ni à la fin.

Pour ce qui concerne l'axe 2 (14,9% de variance expliquée), sept modalités contribuent à sa structuration (*cf.* tableau des contributions des modalités actives en annexe). Si dans le premier axe les modalités discursives semblaient structurer l'opposition polaire plus que les variables d'agencement spatial, ici le rôle de chacune des deux familles de variables est plus équilibré. Sur le pôle positif, la modalité *histoire-ville* issue de la variable discursive *raisons symboliques* joue un rôle dominant (27,3). Cette variable s'associe aux modalités d'agencement qui dénotent une frontière insérée seule (*insula*—13,1), sans être connectée spatialement à d'autres éléments. Avec un effet plus modéré (6,9) la modalité *limite* dénote que la frontière est, sur ce pôle, insérée plus volontiers comme marqueur extérieur de l'espace de vie des personnes enquêtées, plutôt que dans une position interne à celui-ci.

Sur le pôle négatif, les modalités discursives présentes suggèrent que la position de la frontière est importante sur le plan *symbolique* (modalité *mixte*, 10,7), et se dénote par la présence de *raisons instrumentales mixtes* (15,4) et *cartographiques* (9,5) qui sont invoquées pour expliquer la présence de la frontière. Cela s'accompagne de modalités d'agencement de la frontière insérée en correspondance d'autres éléments de la carte, bien que l'effet de la modalité *constellata* reste peu indicatif (6,9).

L'axe 2 peut être interprété (*cf.* tableau 11) comme exprimant la familiarité symbolique et expérientielle — de connaissance, de maîtrise, de proximité spatiale — entre l'individu et la frontière. Le

pôle positif dénote un lien faible entre l'individu qui produit la carte et la frontière — familiarité *externe* à la frontière. Cela s'exprime par une position sémio-spatiale qui est motivée sur le plan discursif à des dimensions *symboliques* qui ne sont pas liées à l'individu, mais plutôt à des éléments — par ex. à l'histoire de la ville, à l'importance historique de la frontière, *etc.* La frontière est donc plutôt insérée seule, et comme limite de la carte. Pour schématiser, elle ne fait pas partie de l'espace de vie de l'individu.

Sur le pôle opposé, la position sémio-spatiale exprimée est, au contraire, intimement liée à l'individu qui la produit (familiarité *interne* à la frontière). Ce lien s'exprime en premier lieu sur le plan discursif par l'importance de la modalité *symbolique mixte*. La présence de la frontière est alors motivée à la fois par des dimensions liées à l'individu — par exemple «*la frontière est importante pour moi*» — qu'externe à celui-ci — par exemple «*la frontière est importante pour la ville*». En ce sens, la frontière joue aussi un rôle fort dans la structuration de la carte, dans son agencement. Elle peut, en ce sens, être associée à d'autres éléments. En outre, les raisons qui sont invoquées pour motiver sa présence sur le plan *instrumental* sont *cartographiques* — la frontière a une fonction structurante dans la carte — ou *mixtes* — ce qui implicitement donne de l'importance à la fois à la frontière et à son lien topologique avec les autres éléments de la carte.

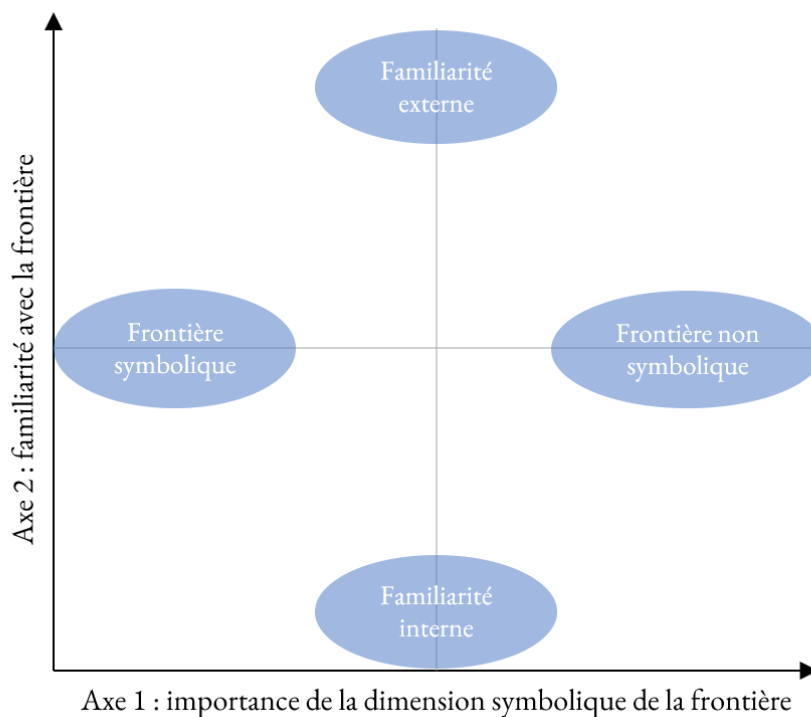


Tableau 12. Synthèse interprétative des axes 1 et 2.



Tableau 13. Espace factoriel composé par l'axe 1 et 3. Logiciel de réalisation : SPAD.

Enfin, quatre modalités contribuent à structurer l'axe 3 (11,8 % de variance expliquée). Sur le pôle positif, la position sémio-spatiale est connotée par un recours très significatif aux *raisons instrumentales mixtes* (31,1). Avec un effet bien plus bas, ce pôle se connote aussi par une frontière *limite* (7,4). Sur le pôle négatif, la présence de la frontière est exprimée par un discours *instrumental cartographique* (11,4) qui se couple à un rang moyen (*rang 2*, 16,0) de la frontière. Toutefois, la représentation de la modalité *limite* sur l'axe 3 est faible (16% de la modalité).

L'axe 2 n'oppose pas les modalités *instrumentales mixtes* et *cartographiques*, tandis que c'est le cas pour l'axe 3. Je propose donc d'interpréter ce dernier en me basant justement sur cette opposition (cf. tableau des contributions des modalités actives en annexe). Cela permet de tenir compte de la grande différence entre les effets de la modalité *instrumentale mixte* (31,1) et de la modalité *limite* (7,4). D'un côté — pôle négatif — la frontière est insérée pour des raisons qui sont liées à son rôle de démarcation dans la carte. La frontière divise, catégorise l'espace, sans en être la limite générale. Sur le pôle positif, en revanche la position sémio-spatiale de la frontière est exprimée par le rôle discriminant<sup>264</sup> de la frontière et par le lien topologique entre celle-ci et les autres éléments de la carte.

Ainsi, l'axe 3 peut être interprété (cf. tableau 13) comme exprimant la dimension et le rôle "discriminant" de la frontière dans les cartes, c'est-à-dire de la force et la façon avec laquelle elle structure la carte des enquêtés. Ce rôle peut être plus similaire à celui des autres éléments de la carte, c'est-à-dire

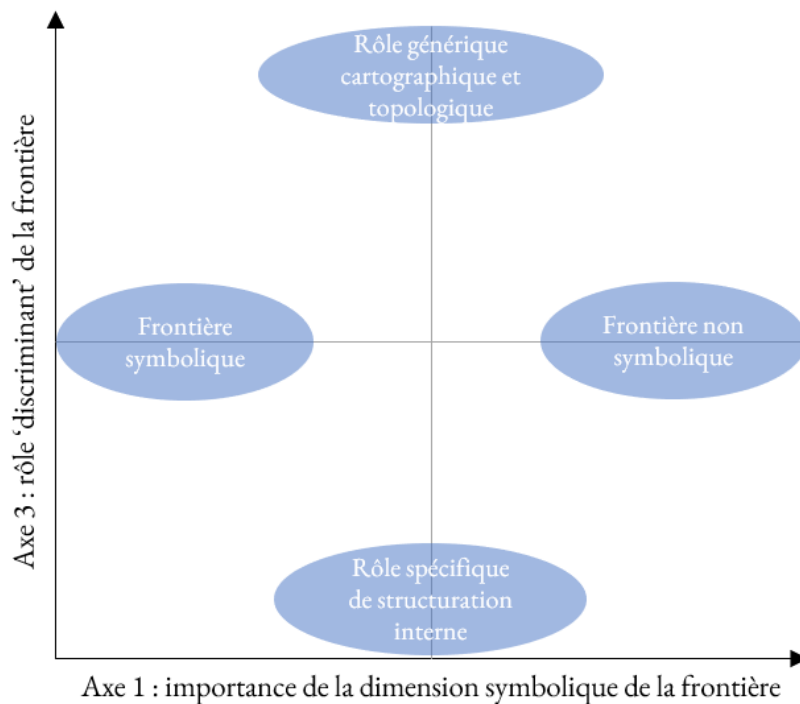


Tableau 14. Synthèse interprétative des axes 1 et 3.

<sup>264</sup> J'utilise ce terme au sens étymologique stricte : du latin, *discriminans*, *discriminare*, qui signifie séparer, distinguer, différencier, nuancer.



renvoyer à la fois à la localisation cartographique et à un positionnement topologique — pôle positif —, ou bien un rôle particulier, de structuration spatiale interne de l'espace de vie — pôle négatif. Sur ce deuxième pôle, la frontière a donc un rôle spécifique par rapport aux autres éléments, un rôle discriminant, au sens où elle divise et produit des catégories spatiales. Ainsi, la frontière est pour certains une limite discriminante interne de l'espace de vie, qui permet de l'organiser, de le nuancer.

Ainsi, les trois axes expriment l'espace factoriel qui représente l'ensemble des positions sémio-spatiales possibles dans les cartes (*cf.* tableau 15). Une fois défini cet espace, je passerai maintenant à expliciter la façon dont les individus, et les variables illustratives socio-démographiques, se disposent sur cet espace.

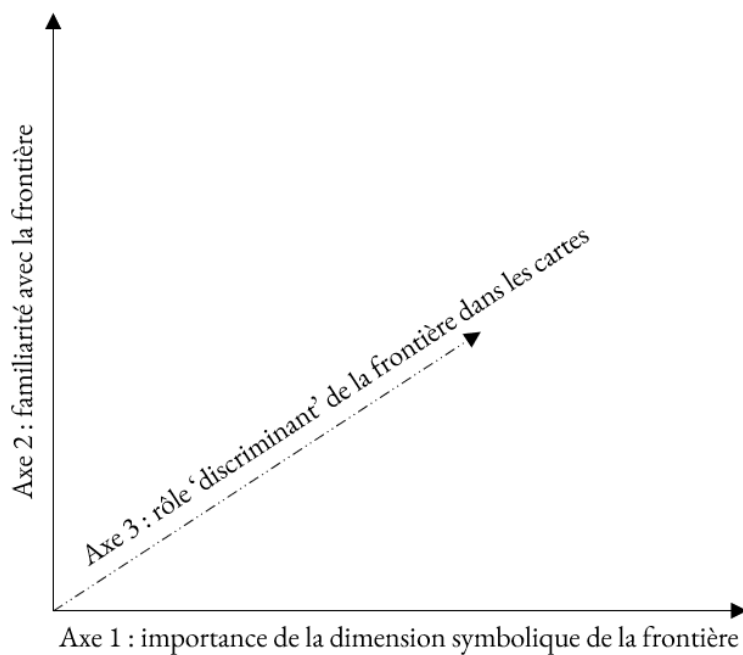


Tableau 15. Espace tridimensionnel factoriel, donné par les 3 axes analysés.

### iii. Disposition des individus sur l'espace factoriel

Un premier résultat intéressant concerne la faible importance de la variable illustrative du *genre* dans la construction de l'espace factoriel. Celle-ci ne montre pas d'effet significatif sur les axes 1 et 2.

Pour ce qui concerne l'axe 3, les coordonnées des modalités *homme* (- 0,134) et *femme* (+ 0,134) suggèrent un effet très limité de cette variable, qui est difficilement interprétable.

Un deuxième résultat concerne l'importance de la variable illustrant la *trajectoire résidentielle* des enquêtés. Les coordonnées sur les deux premiers axes des deux modalités de cette variable, *autochtone* (axe 1 : -0,130, axe 2 : -0,288) et *allogène* (axe 1 : +0,130, axe 2 : +0,288), signalent un effet intéressant bien que prévisible, notamment sur l'axe 2. Les autochtones ont tendance à positionner la frontière en se référant à leur histoire plus souvent que ne le font les allogènes, et en lui attribuant un rôle symbolique différent par rapport aux allogènes : pour ces derniers, le symbole est plus "géographique" que "historique" ou "mémoriel", il concerne moins la frontière en elle-même ou le rapport direct entre l'individu et l'objet géographique.

Un troisième résultat concerne l'importance de la *trajectoire sociale*. Celle-ci peut être abordée par la variable du groupe d'échantillonnage qui, je le rappelle, est dans mon cas une variable qui situe les individus sur le plan du niveau de diplôme ainsi que de l'âge<sup>265</sup>. Si l'on regarde le tableau des coordonnées de cette modalité (*cf.* annexes), l'on peut observer qu'il s'agit de la variable illustrative qui permet d'expliquer le mieux les choix cartographiques des enquêtés. En ce sens, la position socio-culturelle et l'âge ont un effet sur la façon dont les individus positionnent la frontière dans leur carte.

En particulier, sur l'axe 1, les groupes s'opposent sur le niveau d'étude. Les groupes A (-0,323) et C (-0,425) — diplômés — s'opposent aux groupes B (+0,415) et D (+0,333). Cela peut être interprété de manière similaire à ce que j'ai dit pour l'opposition autochtones — allogènes. Les enquêtés plus diplômés positionnent la frontière dans leur carte en conférant un rôle symbolique à l'objet. Pour les moins diplômés, le symbole se situe sur le plan de l'interaction de la frontière avec les autres éléments de la carte, et moins sur la frontière en elle-même. Sur l'axe 2, le groupe A — jeunes étudiants universitaires ou jeunes diplômés — sont les seuls à se situer sur le pôle négatif, avec des coordonnées assez fortes (-0,566), tandis que les groupes B (+0,299), C (+0,130) et D (+0,137) se situent vers dans les deux cadrans opposés. Si on lie les lectures de ces résultats sur ces deux premiers axes, un autre élément intéressant émerge. Les individus issus du groupe A sont disposés sur l'espace factoriel de

---

<sup>265</sup> *Cf.* chapitre 2.C pour une explication de la méthodologie et des choix de construction de l'échantillon.

manière plus regroupée, dans le quadrant inférieur gauche. En ce sens, sur les dimensions qui concernent l'axe 1 et 2, les positions de la frontière sont plus similaires entre elles que celles des autres groupes.

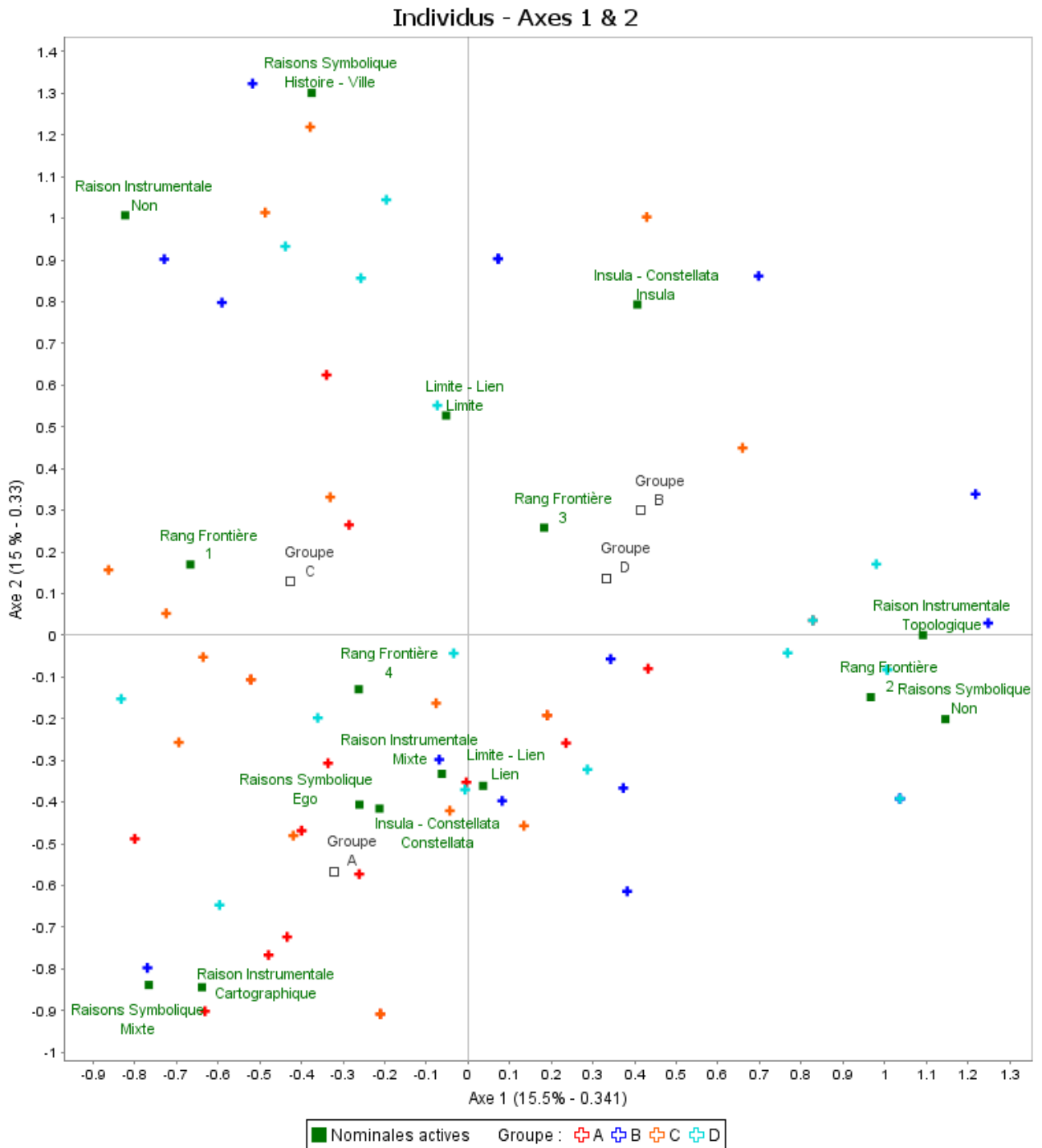


Tableau 16. Disposition des individus sur l'espace factoriel composé par l'axe 1 et 2. Logiciel de réalisation : SPAD.

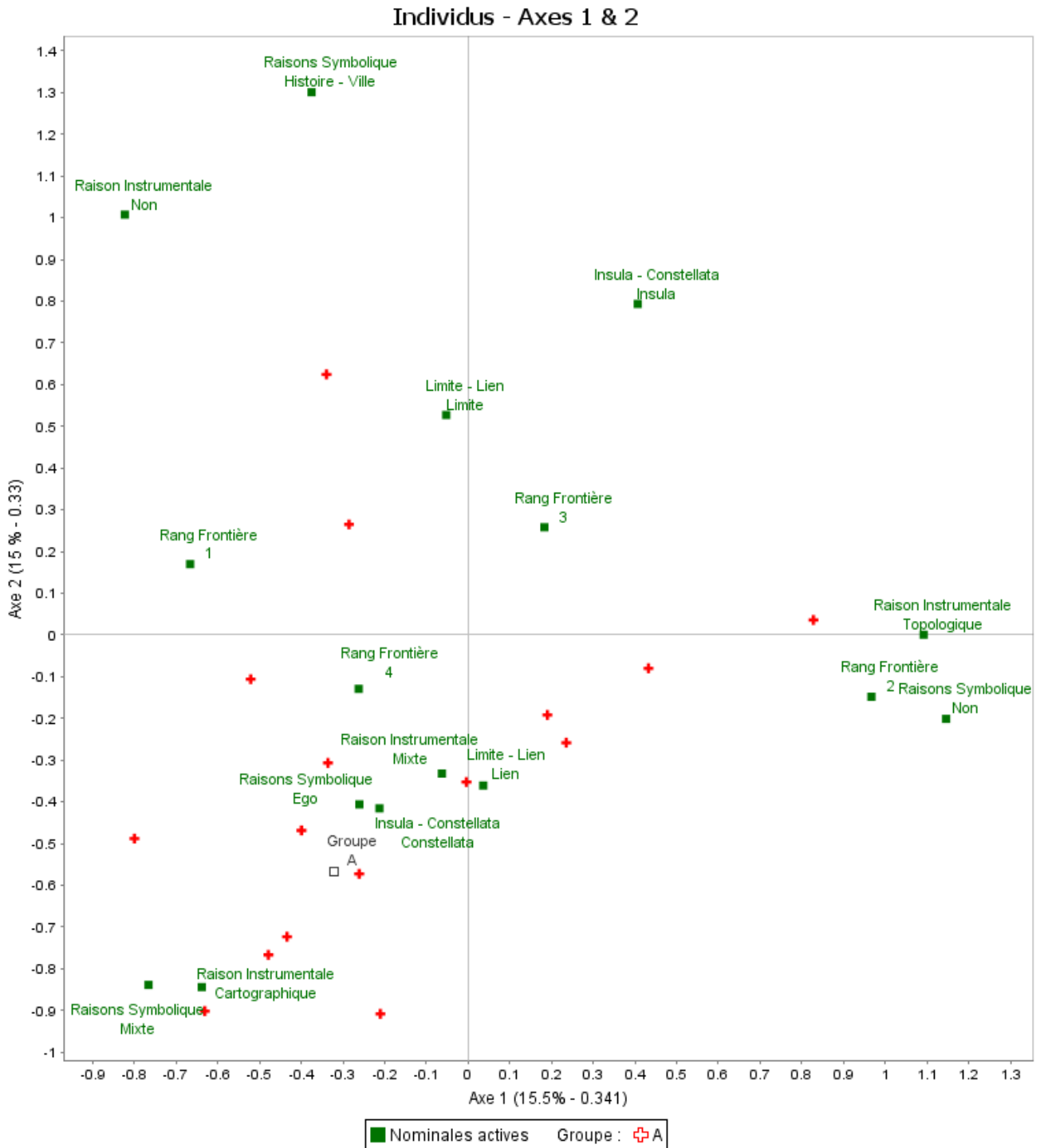


Tableau 17. Disposition des individus du groupe A sur l'espace factoriel composé par l'axe 1 et 2. Logiciel de réalisation : SPAD.



Tableau 18. Disposition des individus sur l'espace factoriel composé par l'axe 1 et 3. Logiciel de réalisation : SPAD.

Sur l'axe 3, c'est encore une fois le niveau de diplôme qui polarise les réponses des groupes, mais seulement pour ce qui concerne les deux groupes plus jeunes — A (+0,243), B (-0,213) — avec un effet qui est moins important par rapport aux deux axes précédents. Cela s'explique par la diffusion des individus issus de ces deux groupes sur l'ensemble de l'axe : les individus situés aux extrêmes sur

les deux pôles de l'axe 3 sont issus des groupes A, B et, dans une moindre mesure, C — l'effet de cette dernière modalité groupale n'est toutefois pas significatif.

C'est dans ce sens qu'il faut lire dans le tableau 18 la proximité entre le point moyen des individus du groupe A et la modalité *limite*, sans oublier de tenir compte des effets de distorsions évoqués précédemment<sup>266</sup>.

#### iv. Discussion des résultats de l'ACM : l'importance de la socialisation primaire et secondaire

Le recours au concept de position sémio-spatiale (Clementi & Ramadier, 2023) permet d'aborder la façon dont les individus construisent leur carte, en tenant sous contrôle d'un côté les variables socio-structurelles qui décrivent l'ancrage social de l'individu et de l'autre les variables contextuelles de production de la carte — la situation d'entretien, le lien entre l'enquêté et l'instrument méthodologique, dans le contexte du rapport avec le chercheur. En d'autres termes, le concept de position sémio-spatiale permet de répondre à la question suivante : qu'analyse-t-on quand on observe une carte cognitive ?

Les dimensions structurelles concernent notamment la trajectoire des individus, au travers de laquelle ils intériorisent les codes qui permettent ensuite de "lire" et interpréter<sup>267</sup> l'espace (*e.g.* Hammad, 2013 ; Ramadier & Moser, 1998). Les dimensions contextuelles dépendent de l'utilisation que les individus font de l'instrument dans le cadre du processus de communication et d'échange avec le chercheur : en ce sens, la position finale d'un élément sur la carte — tant sur le plan de l'agencement

---

<sup>266</sup> En d'autres termes, il ne faut pas voir une correspondance entre le groupe des autochtones et l'insertion de la frontière comme limite de leur espace de vie. En effet, parmi les 16 membres du groupe A, seulement 4 ont inséré la frontière comme *limite* de l'espace de vie, contre 7 sur 16 pour le groupe B. La même chose peut être évoquée pour la modalité "lien", sur le pôle opposé. L'interprétation doit donc tenir compte de la grande variabilité de position que les individus de ces deux groupes assument sur l'axe 3.

<sup>267</sup> En ce sens, le concept de position sémio-spatiale repose sur celui de *lisibilité sociale* de l'espace (Ramadier & Moser, 1988) qui postule que la « *distance entre un individu et un milieu physique qui repose sur les formes urbaines et architecturales intériorisées durant la socialisation à l'espace et l'histoire géographique de la personne (...)* Si la lisibilité dépend de codes intériorisés, et étant donné que les contextes d'intériorisations de ces codes varient selon les groupes sociaux, il n'existe pas qu'une façon de percevoir, d'attribuer du sens à un objet géographique pourvu de signifiants et de lui attribuer une place au milieu des autres. » (Clementi & Ramadier, 2023 par. 25,26).

spatial que sur celui de la narration du rôle de l'élément — est aussi le fruit d'une prise de position de l'individu, qui cherche à répondre à une consigne en “parlant” avec le chercheur au travers de sa carte. Pour le dire autrement, en fournissant un JRS à un sujet, l'on dévie l'échange avec ce dernier d'un entretien plus classique vers une forme de communication différente, celle du langage quasi-cartographique et analogique : cela a l'effet de donner à la carte le statut d'outil de médiation et de communication entre le chercheur et la personne enquêtée.

En ce sens, j'axerai l'interprétation des résultats de l'ACM en croisant ces deux niveaux d'analyses complémentaires. Premièrement, je me demanderai comment les résultats peuvent éclairer les variables structurelles qui expliquent des différences dans la façon dont les individus positionnent la frontière dans les cartes — la position de la frontière dans les cartes change-t-elle selon la trajectoire sociale et résidentielle de son auteur ? Deuxièmement, je questionnerai la déclinaison individuelle de ces tendances générales. Ainsi, dans la section suivante, ces différences seront analysées sur le plan contextuel, comme des prises de position cartographiques en situation d'entretien, en essayant de trouver les mécanismes sous-jacents à celles-ci. En ce sens, en liant la production cartographique, le discours et la trajectoire socio-résidentielle de l'enquêté, je me demanderai comment expliciter la position de la frontière par les prises de position de son auteur, par ce qu'il voulait me dire en entretien.

L'analyse sur le premier niveau structurel dénote un rôle important des cadres de socialisation primaires et secondaires. Cela confirme donc la centralité des processus de socialisation dans la construction d'un rapport à la frontière, ce qui avait déjà émergé sur le plan qualitatif dans les deux chapitres précédents. En ce sens, les variables qui illustrent la trajectoire sociale — niveau de diplôme — et résidentielle — autochtone/allogène — jouent un rôle important pour comprendre la façon dont les individus positionnent la frontière dans les cartes.

Pour ce qui concerne l'effet de la trajectoire résidentielle, les coordonnées sur l'axe 2 des individus, triés par les modalités illustratives *autochtone* et *allogène*, montrent que les personnes ayant résidé en Alsace depuis toujours ont tendance à positionner la frontière dans leur carte sous l'angle de la familiarité interne, liée à leur expérience avec cet objet. La familiarité se manifeste sur le plan narratif, quand les individus doivent expliquer la présence et la position de la frontière dans leur carte. Si l'on croise ces observations avec la disposition des individus sur l'axe 1, l'on peut affirmer que les trajec-

toires autochtones associent la frontière à une expérience de familiarité, à laquelle les individus rattachent des dimensions symboliques. En ce sens, l'importance de la modalité *symbolique mixte* permet d'affirmer que la dimension symbolique est toujours rattachée à l'*ego*, à sa mémoire, à sa trajectoire. Et cela, même si les dimensions symboliques évoquées concernent la ville, son histoire. En d'autres termes, quand elle prend "de l'importance" dans les cartes, la frontière symbolise à la fois des choses pour la ville, à la fois pour l'individu.

Au contraire, les trajectoires allogènes associent la frontière à un rôle moins "ego-symbolique". Celui-ci se structure plutôt autour du lien entre celle-ci et d'autres objets de l'espace de vie des personnes. En outre, quand elles sont invoquées, les *raisons symboliques* qui motivent la présence de la frontière soulignent son importance pour quelque chose qui est externe à l'individu — la ville par exemple —, ce qui accentue cette distance au rôle symbolique de la frontière pour l'auteur de la carte.

Je passe maintenant à discuter l'importance de la trajectoire socio-éducative des enquêtés. Les diplômés (groupes A et C) sont plus corrélés à la dimension symbolique de la frontière que les deux groupes non diplômés (groupes B et D).

Pour expliquer ces différences — au même titre que pour les différences entre autochtones et allogènes — l'on peut émettre une hypothèse *morphologique* qui s'inspire des recherches sur les représentations sociales et sur les représentations cognitives de l'espace. En ce sens, l'on peut lire dans les résultats de l'ACM le reflet de la variation du contenu des représentations sociales de la frontière et donc la façon dont l'espace de vie est figuré par le JRS. L'image de la frontière que mobilisent les individus moins diplômés en reconstruisant cet espace est plutôt basée sur leur expérience pratique/physique de cet objet. Au contraire, les personnes plus diplômées s'approprient le plus la dimension symbolique de la frontière, et ils la lient à leur espace de vie : quand la frontière y assume un rôle différent de la relation pratique/physique avec l'objet. Ces résultats font écho à plusieurs recherches qui montrent que les représentations cognitives de l'espace géographique dépendent grandement des positions et trajectoires sociales des individus (Ramadier, 2021). Raymond Ledrut (1973) a déjà pu montrer dans les années 70 que les ouvriers ont une image de leur ville qui se base sur des aspects plus fonctionnels, que les classes plus aisées, pour lesquels la ville est représentée par ses caractéristiques esthétiques et symboliques. Dans mon cas aussi, le rôle limité des modalités qui signalent



les pratiques des enquêtées dans l'analyse factorielle confirme que ces différences sont plutôt liées à la position sociale qu'aux habitudes géographiques.

En outre, sur le plan du contexte de l'entretien, il faut aussi aborder la position de la frontière comme dépendante d'une prise de position cartographique — c'est-à-dire d'un choix plus ou moins conscient de donner une position particulière à un objet dans son espace de vie, par rapport aux autres objets de la carte. Cela peut être interprété comme la manifestation d'un positionnement de l'individu par rapport à l'objet en question (Clementi & Ramadier, 2023). Ainsi, les résultats montrent que ce sont les groupes le plus diplômés qui confèrent un statut symbolique à la frontière, qui lui attribuent un rôle distinctif parmi les autres éléments. En effet, les résultats montrent que les groupes A et C placent la frontière plutôt au début de la tâche de production (*rang 1*) ou ne placent pas la frontière (*rang 4*) dans un premier temps. À l'inverse, la frontière est insérée en rang moyen par les groupes B et D — ni au début ni à la toute fin de la tâche de cartographie. Cela confirme la centralité symbolique de la frontière pour les groupes plus diplômés, qui lui attribuent une position "à part" parmi les autres éléments de la carte — en ce sens elle est placée parmi les premiers éléments, ou bien elle n'est pas insérée et devient en quelque sorte "fantôme". Pour les groupes moins diplômés, la frontière est positionnée à la manière d'un élément "moyen" de leur espace de vie, ce qui en confirme le rôle plutôt « pratique », lié à l'expérience qu'ils en font dans leur quotidien. En d'autres termes, la frontière est pour eux un élément parmi d'autres, qui ne se distingue pas par un rôle symbolique *ad hoc*.

Je peux établir un pont entre ces résultats et ceux, présentés dans les chapitres précédents, qui montrent que le rapport à la frontière doit se contextualiser dans le rapport aux institutions qui en détient les modes de reproduction socio-spatiale. En ce sens l'on peut s'inspirer du travail de Pierre Dias (2016, Dias & Ramadier, 2015b)<sup>268</sup> sur les représentations socio-spatiales, qui se situe sur le plan des rapports intergroupes. On peut voir dans les différences de positions sémio-spatiales identifiées les reflets de la structuration hiérarchique sociétale et les rapports de domination symbolique entre

---

<sup>268</sup> Le travail de thèse cité se concentre sur les représentations cognitives que les agents de l'Université de Strasbourg ont de la ville, montre que les différents types de « relations » à l'espace urbain, selon les groupes sociaux analysés, participent aux processus de ségrégations urbaines, portés plus ou moins implicitement par les individus dominants sur les individus dominés socialement et spatialement.

groupes sociaux. Par rapport à mon objet, comme je l'ai déjà explicité à plusieurs reprises, cela signifie comprendre les assonances et les dissonances qui existent entre les représentations de frontière que portent les individus selon leur trajectoire et les images institutionnelles de la frontière avec lesquels ces individus sont en contact.

À cet égard, les résultats de l'ACM qui concernent le groupe A (jeunes étudiants universitaires et jeunes travailleurs diplômés) sont particulièrement intéressants. Dans leurs JRS, les jeunes étudiants universitaires (ou jeunes diplômés) positionnent la frontière de manière plus similaire entre eux par rapport aux autres groupes. Cela peut s'expliquer d'un côté par le contexte universitaire, dans lequel ils sont insérés et autour duquel se structure leur vie actuelle. Comme je l'ai montré dans le chapitre précédent, l'Université de Strasbourg participe grandement à construire l'imaginaire d'une frontière ouverte, qui doit être "dépassée", pour avoir accès à une de nombreuses opportunités professionnelles. En ce sens, les étudiants sont continuellement exposés à des messages qui vont dans ce sens, messages qui peuvent assumer un caractère quasi-prescriptif, parce que le "dépassement" des frontières, l'internationalisation des expériences de formation universitaire, est décrit comme une des conditions *sine qua non* qui distinguent un parcours de formation réussi. Toutefois, il faut aussi considérer que, pour certains, l'internationalisation, la volonté de "dépasser les frontières", est une disposition acquise par la famille, le fruit d'injonctions parentales concernant l'éducation de leurs enfants. C'est donc cette image de *frontière-invisible* que les étudiants, par leur position et leur trajectoire, tentent de s'approprier. Cet élément est significatif dans la façon dont ils construisent leur JRS : ils veulent, bien souvent, me montrer cette appropriation, qui correspond à l'image qu'ils ont d'un "bon étudiant". En ce sens, ces individus sont ceux pour qui, dans le contexte de mon échantillon, la distance avec l'image de frontière véhiculée par l'institution est le moins marquée. Cela parce que d'un côté le contexte dans lequel ils sont insérés les lie tous — l'Université — mais aussi à cause, pour certains, de dispositions "à l'international" acquises dès l'enfance.

Cela est en outre accentué par la facilité d'appropriation du JRS<sup>269</sup> pour ces jeunes étudiants, habitués, plus que leurs congénères non diplômés, à ce genre d'instruments et aux processus d'enquête scientifique : dans leur trajectoire et dans leur expérience quotidienne, ils ont eu plus de chances de

---

<sup>269</sup> En ce sens, même si le JRS a été créé justement pour réduire les différences entre groupes liées au recours du dessin à main levée, une distance subsiste entre groupes sociaux dans l'utilisation de l'instrument (Ramadier & Bronner, 2006).

se familiariser à des tâches similaires au JRS (travaux et jeux dans les contextes universitaires et scolaires notamment).

Le fruit de ces prises de position cartographiques, plus similaires entre-elles par rapport aux autres groupes de l'échantillon, est visible par leur positionnement dans le quadrant inférieur gauche du tableau de l'ACM croisant axe 1 et axe 2. En ce sens, non seulement ils choisissent de donner à la frontière un rôle symbolique dans leurs cartes, mais ils sont aussi le seul groupe à se positionner plutôt du côté négatif de l'axe 2. Cela signifie qu'ils s'approprient le symbole qu'est la frontière, en le rapportant à eux, à leur expérience, à leur trajectoire *in fieri*, en construction. En réalisant leur carte, ils veulent aussi (me) montrer les liens entre eux et la frontière : se positionner par rapport à la frontière correspond à se positionner en partie par rapport à leur statut d'étudiant.

En ce qui concerne les différences dans les cartes qui seraient liées à l'âge, il est utile de considérer les coordonnées des individus sur l'axe 3 de l'ACM. En particulier, les individus du groupe D et, de manière moindre, du groupe C sont moins présents parmi ceux qui se positionnent sur l'un ou l'autre pôle. Cela semble suggérer que la variable de l'âge a un effet sur le rôle discriminant que joue la frontière dans les cartes : les deux groupes plus jeunes font le choix le plus extrême.

## B. La mise en symbole de la frontière dans les cartes

### i. Joseph, Marion : appropriations différentes de la frontière par des étudiants

Dans le chapitre 4<sup>270</sup>, j'ai présenté, en les croisant, les cas de Marion (ID 22), 23 ans, étudiante en sciences de la vie originaire de l'Eurométropole, et le cas de Joseph (ID 25), 24 ans, étudiant en master en humanités, originaire du sud-ouest de la France. J'ai montré que les deux jeunes ont un discours qui manifeste une adhésion à l'image de frontière véhiculée par l'Université. Cette adhésion se traduit notamment par leur volonté d'internationaliser leur parcours universitaire et professionnel. Ceci se couple dans le cas de Marion à une trajectoire déjà marquée par l'échange franco-allemand<sup>271</sup>, fruit d'une stratégie éducative parentale, qui porte la jeune femme à s'approprier l'image institutionnelle de *frontière-invisible* en parlant de son futur professionnel. Pour ce qui concerne Joseph, le discours d'adhésion se structure autour de la narration de sa trajectoire résidentielle allogène. Le jeune homme affirme avoir "découvert" récemment l'importance du «*franco-allemand*», à partir du moment où il a intégré le contexte universitaire strasbourgeois. Ainsi, Joseph me dit vouloir intégrer cette «*dynamique*» dans le cadre de sa stratégie de formation par la participation à un échange linguistique, par exemple. J'ai pu montrer que le jeune se sentait en retard sur l'ouverture à l'France par rapport aux collègues rencontrés dans sa promotion, et décide de mettre activement en place une stratégie de rapprochement culturel (visites, tourisme) et linguistique (apprentissage de l'allemand).

Les deux jeunes font partie du groupe A de l'échantillon. Les résultats de l'ACM montrent une majeure convergence des positions sémio-spatiales de la frontière dans les cartes du groupe A par rapport à celles des autres. Ainsi, dans cette section de chapitre, j'aborderai ces deux cas en questionnant les liens entre leur production cartographique, leur trajectoire et leur discours.

En d'autres termes, je me poserai la question suivante : pouvons-nous trouver dans leurs prises de position cartographiques des traces de l'appropriation de la frontière qui émerge dans leur discours ?

---

<sup>270</sup> Dans ce chapitre je ne représenterai pas dans les détails les caractéristiques des enquêtées qui ont déjà été présentées dans des chapitres précédents. En annexe, un tableau permet pour chaque personne enquêtée de retrouver les extraits mobilisés dans le reste de la thèse. Ainsi, il est possible pour le lecteur d'apprécier la production cartographique de l'individu en la mettant en relation au reste de l'entretien.

<sup>271</sup> L'enquêtée a notamment participé à des séjours proposés par l'OFAJ.

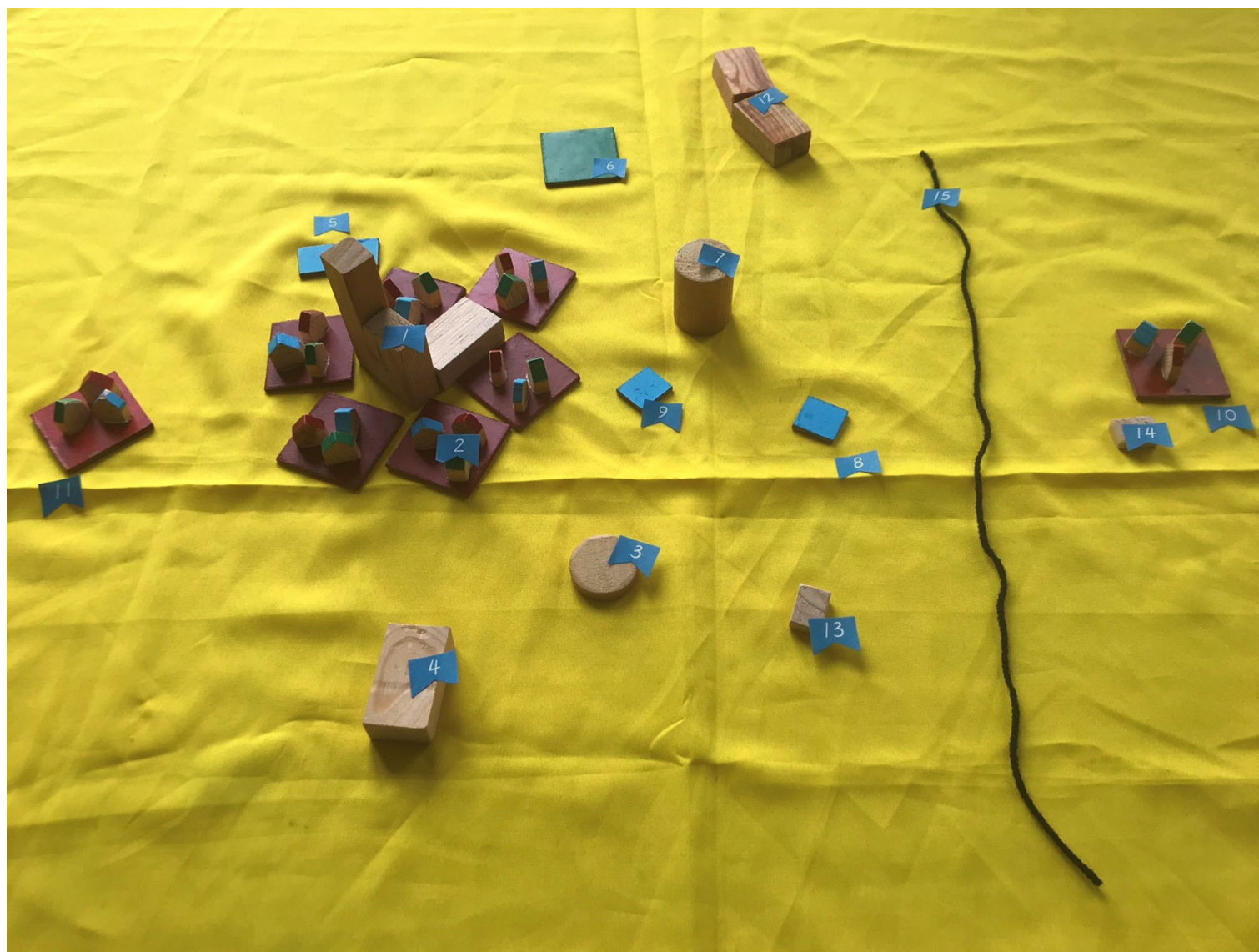
Je répondrai à cette question en abordant le statut symbolique de la frontière dans les cartes de Marion et Joseph, en analysant aussi leurs pratiques spatiales transfrontalières passées et actuelles.

Tableau 19. Synthèse descriptive de la position sémio-spatiale de la frontière dans le JRS des deux enquêtés.

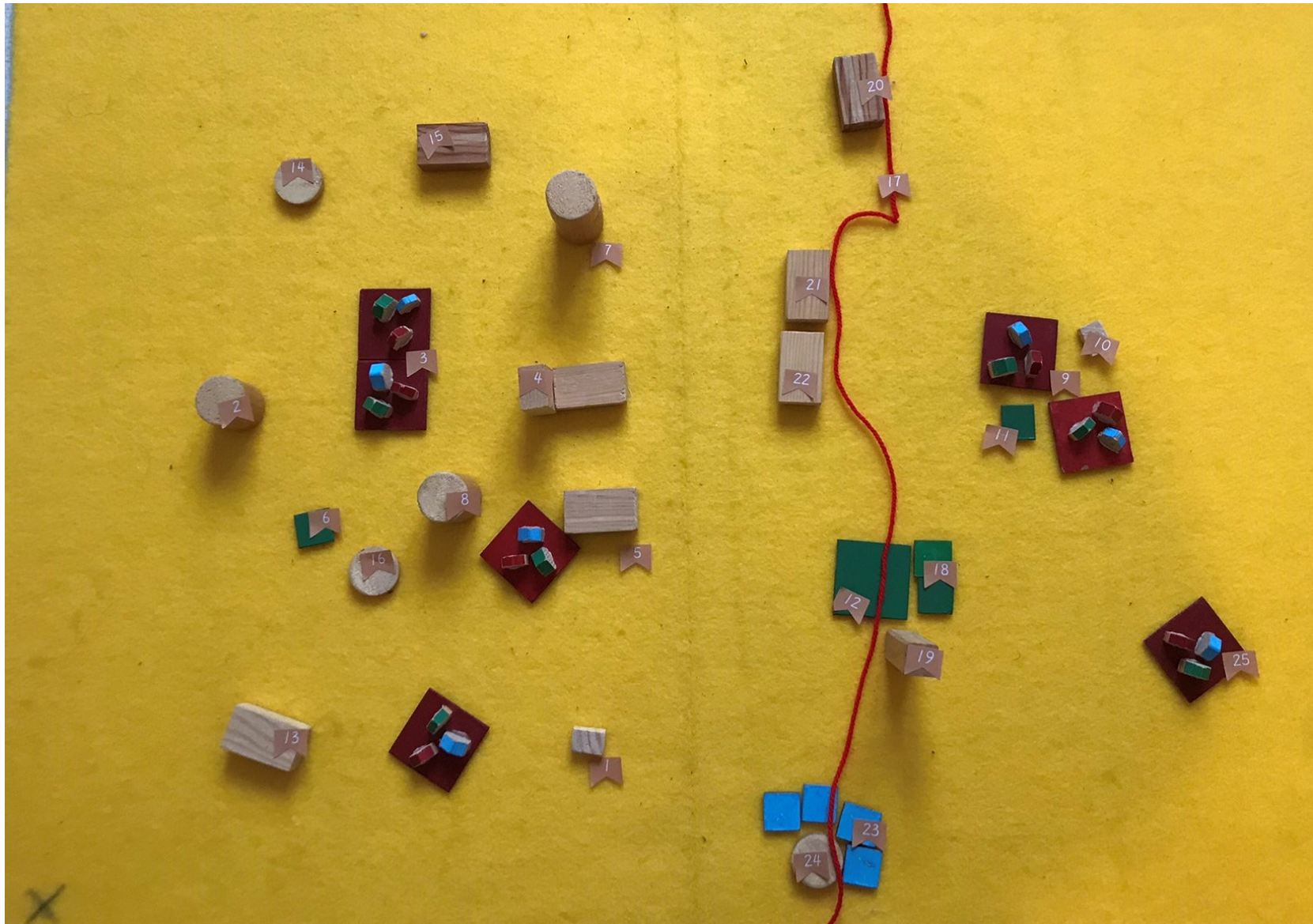
	<b>Marion</b>	<b>Joseph</b>
<b>Lien-Limite</b>	Lien	Lien
<b>Insula-Constellata</b>	Constellata	Insula
<b>Raisons Instrumentales</b>	Mixte	Topologique
<b>Raisons Symboliques</b>	Ego	Non
<b>Rang</b>	Frontière absente	Frontière absente

Joseph n'insère pas la frontière dans sa carte. Je lui demande donc de l'ajouter. Sur le plan de l'agencement spatial, la frontière est insérée isolément (*insula*) en position de *lien*, car il y a des éléments allemands dans le JRS (cf. JRS 2). Sur le plan narratif, elle joue un rôle *topologique*. Elle ne structure pas l'espace de la carte : elle est en revanche associée aux éléments "allemands" de la carte par une relation de proximité géographique (« à côté »).

Donc je l'ai mise ici finalement [*quand je lui demande de l'ajouter au JRS*] parce que comme ça elle est à côté des endroits que j'aime bien comme les endroits dans lesquels on sort (...) et oui voilà à côté du tram ici aussi [*les arrêts de tram de Kehl*]



*JRS 2. Carte produite par Joseph (ID 25)*



JRS 3. Carte produite par Marion (ID 22)

Joseph fait partie des enquêtés qui identifient une grande différence entre la frontière franco-allemande et les autres frontières du territoire français. Il se base, pour cela, sur une comparaison avec l'autre frontière étatique qu'il a connue au cours de sa trajectoire résidentielle, la frontière franco-espagnole<sup>272</sup>. En particulier, le jeune homme attribue un statut particulier à la frontière en Alsace, qui se distinguerait des autres par la rareté des contrôles de police et de douane. En ce sens, la « *liberté de passage* », plus grande que sur la frontière franco-espagnole, permise par les autorités policières et douanières, symboliserait le caractère « *invisible* » de cette frontière. Dans l'extrait suivant, Joseph parle du rôle de la frontière dans ses pratiques quotidiennes. En particulier, il décrit le passage de frontière comme plus « *naturel* » — au sens de libre, facile — par rapport à son expérience d'autres frontières. Joseph souligne ainsi que la frontière n'est pas une limite de ses pratiques et, donc, de son espace de vie strasbourgeois.

K : Du coup... Vous pensez qu'elle est différente par rapport à d'autres frontières que vous connaissez ?

Après moi je ne connais pas... je ne suis pas un expert des frontières [*rire*] (...) Je connais bien seulement... le Pays basque et la frontière entre France et... l'France... et j'ai quand même l'impression que c'est différent (...) Puisqu'ils étaient quand même... contrôlés les gens pour les problèmes de drogue (...) C'est marrant parce qu'on voit vraiment la différence je trouve... franchement... c'est bien en vrai... ça change... genre on peut vraiment être libres (...) de vivre l'Europe parce que je me pose même plus la question d'où je me trouve, ici, là-bas... j'y vais... (...) je peux être en France (...) en France le lendemain... c'est vraiment naturel de passer d'un pays à l'autre sans limites.

Toutefois, en insistant dans le questionnement des pratiques du jeune homme, une divergence émerge entre ses pratiques factuelles de l'France et la vision générale qu'il en donne dans cet extrait. La « liberté » que permet cette frontière, sur laquelle il insistait, n'est finalement pas vécue à la première personne par l'enquêté quotidiennement.

---

<sup>272</sup> Cf. les extraits de l'entretien avec le jeune homme dans le sous-chapitre 4.A.



K : Vous y allez souvent en France ?

Oui quand même ! Je vais acheter des trucs à Kehl... etcétera... (...) une fois par mois au moins avec les colocos aussi...

K : Donc si je reprends ici les éléments que vous avez insérés dans la carte... vous y allez souvent ? Et pourquoi vous les fréquentez ?

Oui oui, tout le temps... les courses ici au supermarché ou là au centre-ville il y a le DM où on va souvent (...)

K : Plutôt pour des achats du coup ? Des courses ? Pourquoi vous y allez, je veux dire... est-ce que vous ne voyez aucune différence entre les choses que... vous pouvez faire en France et en France ? Vu que vous dites... que pour vous, la frontière est invisible et...

Ah bah non après on va aussi danser des fois... c'est vraiment pour ça... on fait des choses... variées (...) J'ai aussi visité les villes à côté... enfin celles qu'on peut rejoindre en train en weekend le dimanche (...) Karlsruhe et voilà... (...) Mais oui c'est des choses bien spécifiques que je fais en France, c'est vrai... je ne vais pas aller chez le médecin... [rire] ou au bar par exemple... c'est vraiment pour certaines choses qui me plaisent... que je veux faire là-bas... qui sont mieux là-bas.

Ainsi, un premier élément intéressant émerge de l'analyse qualitative du discours associé aux cartes produites par les personnes enquêtées. Le fait de ne pas avoir inséré la frontière dans la carte n'est pas corrélé au fait que son auteur ait des pratiques spatiales comparables des deux côtés de la frontière. Pour le cas de Joseph, non seulement les pratiques "allemandes" de l'enquêté sont limitées géographiquement à quelques lieux emblématiques, mais elles concernent aussi seulement certaines actions — celles qui sont considérées comme plus intéressantes à faire en France (achats et la fréquentation d'un lieu de divertissement nocturne)<sup>273</sup>. Cela est souligné par le fait que ce sont des lieux de consommation principalement qui sont insérés du côté allemand, tandis qu'une plus grande variété de lieux est insérée du côté français de la carte.

---

<sup>273</sup> Cf. résultats similaires pour d'autres enquêtés dans l'analyse des pratiques frontalières des enquêtés, dans le chapitre 3.

Une fois que l'on a vérifié ce point, l'on peut véritablement apprécier les choix cartographiques de Joseph comme des prises de position, plus que comme un simple reflet de ses pratiques spatiales. L'absence de la frontière dans la carte est le fruit de sa volonté de me "dire" que pour lui « *il n'y a pas de frontière visible* ».

Le fait d'insérer des éléments dans son JRS des éléments qui se trouvent « *en France* » est aussi une façon de me montrer cela. Et cela, même si ses pratiques allemandes sont limitées au domaine de la consommation et du divertissement nocturne — pas d'attaches familiales ou amicales, pas de dimensions symboliques ou mémorielles associées à des lieux en particulier. La volonté de Joseph est celle de montrer dans sa carte que son espace de vie s'ancre dans ce qu'il appelle le « *lien européen* » entre « *les Français et les Allemands* », lien qui serait typique du territoire alsacien.

On le voit à Strasbourg ce lien entre les deux peuples [*Allemands et Français*] partout et c'est pour ça que j'ai mis tous ces éléments qui sont à la fois français et allemands et européens aussi c'est... vraiment à la base ce que je dis... à mes parents aussi que c'est vraiment particulier comme ambiance (...) une ambiance européenne et binationale dans la ville, la culture est vraiment... c'est particulier d'avoir sa dans l'espace... les jours... autour de soi...

Cette prise de position cartographique se confirme une fois que je lui demande d'ajouter la frontière à son JRS. Joseph ne confère pas un rôle symbolique majeur à cet objet : il ne parle pas de l'importance de cet objet ni pour lui ni pour la ville (absence des *raisons symboliques*). Le statut symbolique de la frontière se joue en revanche dans la relation de proximité avec les autres éléments — et cela est assez typique des allogènes, comme le montrent les résultats de l'ACM. Ce n'est donc pas la frontière en elle-même qui assume une position symbolique dans son JRS. Ce rôle est endossé plus généralement par « *la partie allemande* » de son « *espace de vie* », partie qui correspond aux alentours du jardin des deux rives, et dont la frontière fait partie. C'est grâce à cette « *partie allemande* » du JRS que Joseph prend position sur soi et sur son lien avec l'France, *via* sa carte. Il peut ainsi me montrer qu'il est ouvert à l'international.

Pour moi il n'y a pas de frontière visible, donc je ne l'ai pas mise (...) Pour moi c'est comme ça après je peux... je sais que pour d'autres, c'est pas comme ça (...) du coup,

je ne l'ai pas mise dans votre jeu [*il parle du JRS*] parce qu'elle ne... je ne la vois pas parce qu'on peut la passer facilement (...) Elle n'existe plus elle est toujours ouverte (...) pas de contrôles jamais de la police (...). Ce n'est pas la même chose (...) Et tout ça là, toute la zone ici avec le parc [*Jardin des Deux Rives*] et le tram par là (...) c'est très symbolique pour une ville comme Strasbourg... tout comme le quartier des institutions [*européennes*]... (...) Ici [*indique le JRS*] il y a la ville de Kehl et la rue principale qui porte aux magasins qui sont ici (...) dans la partie franco-allemande de mon espace de vie ici, et j'ai décidé de les mettre parce que (...) je voulais montrer le lien européen qu'il y a dans la ville entre les Français et les Allemands et que moi je vis tous les jours ici dans... à Strasbourg.

Dans le cas de Marion aussi, l'absence de la frontière dans le JRS est tout autant analysable comme une prise de position, même si cela apparaît moins clairement dans son discours (*cf.* JRS 3). En effet, quand je lui demande d'ajouter la frontière dans sa carte, elle affirme avoir «*oubliée*» de l'insérer. Toutefois, elle confie aussi, plus tard, que la frontière à Strasbourg «*ce n'est pas vraiment une frontière (...) visible*», ce qui finalement supporte son choix de ne pas la faire figurer dans la carte.

Une fois ajoutée, Marion attribue à la frontière un rôle important sur le plan symbolique. Ceci demande de “faire de la place” à cet objet parmi les autres, pour ce qui concerne l'agencement spatial des autres éléments. Elle décide ainsi de réorganiser l'ensemble du JRS — «*Je peux déplacer des trucs, par contre ? Parce que là c'est chaud...* ». Elle modifie radicalement sa carte, en ajoutant six éléments qui sont en lien avec la frontière (*cf.* les éléments de 18 à 24), et en déplaçant deux : le Jardin des Deux Rives (rang 12) et le «*supermarché de Kehl*» (rang 10).

Contrairement à Joseph, le fait de demander à Marion d'ajouter la frontière renforce ainsi la dimension symbolique de cet élément dans le JRS. Joseph avait tout simplement ajouté la frontière en proximité des éléments “allemands” de sa carte. En revanche, Marion a radicalement changé la disposition des éléments de son JRS pour pouvoir y “accepter” la frontière, avec tout le poids symbolique que cet élément comporte, car, finalement, pour elle «*c'est essentiel de dire qu'elle fait partie de [son] espace de vie*».

K : est-ce que vous pouvez rajouter... la frontière franco-allemande dans votre espace de vie ?

Ah (...) [rire] j'ai oublié de la mettre, mais elle est là ! (...) Je peux déplacer des trucs, par contre ? Parce que là... c'est chaud à faire tout entrer dans le...

K : oui oui vous pouvez... faites comme vous voulez

Parce qu'en fait, elle... de base elle est ici là [indique le JRS] entre Kehl et Strasbourg, parce que tout ça là [indique les éléments qui sont autour de la ville de Kehl sur son JRS] je l'ai mis parce que j'y vais souvent et tout... en après donc... je la traverse quand même ici là... [L'enquêtée ajoute le pont du tram] (...) ah oui ! La frontière... oui effectivement elle pourrait être par là... mais du coup je dois faire un peu d'espace [déplace les éléments sur la carte] par-là (...) Après oui, bon il y a pas vraiment de frontière ici... c'est plutôt le Rhin qui marque la frontière, mais c'est ouvert ici [indique le pont, rang 19] et ici [indique « la digue », rang 20]. Mais voilà ce n'est pas vraiment une frontière qui est... comment le dire... présente... visible... on sait qu'elle est là bien sûr... mais je ne l'avais pas mise au début [rire]

La frontière est insérée par la jeune femme dans une position de *lien*, car elle ne délimite pas le JRS, et *constellata*, c'est-à-dire en correspondance avec d'autres éléments dans la carte. Comme le montre l'extrait suivant, les modalités discursives *instrumentales mixtes* complètent aussi l'analyse de la position sémio-spatiale de la frontière dans son JRS. En effet, la frontière revêt dans le discours un rôle catégorisant et topologique. Pour ce qui concerne les dimensions symboliques associées à cet objet, la jeune femme rattache la frontière à lui et à son origine alsacienne (*raisons symboliques ego*) — « je suis alsacienne » — ce qui confère un statut particulier à cet élément de la carte.

K : pouvez-vous me dire comment vous avez procédé pour reconstruire votre espace de vie, comment et pourquoi vous avez inséré chaque élément (...) ?

(...) ici les éléments de Kehl je les ai insérés par là... ici à côté de vous sur la droite parce que c'est par là... la frontière là elle délimite l'espace en deux et c'est dans les deux... que je situe mon espace de... [inaudible] la vie de tous les jours... parce que j'y vais souvent quand même en France, j'aime y aller, j'y vais aussi pour les courses à Kehl ou Offenbourg... et tout... donc la frontière je l'ai mise ici parce que j'avais déjà mis des choses en France comme ici là [indique] (...) Pour moi (...) c'est important de... dire

qu'il y a des choses... pour moi qui sont en France, et à Kehl ici. J'y suis attaché (...) à ces endroits-là et la frontière je la passe volontiers, je ne m'en rends pas vraiment compte...

(...)

K : vous avez dit que vous n'aviez pas mis la frontière... enfin... que la frontière vous la traversez naturellement et que du coup vous ne l'aviez pas mise pour ça ? Si j'ai bien compris... est-ce qu'on pourrait dire ça ?

Bah j'ai oublié (...) Donc oui on pourrait dire ça, mais après elle est bien là... je veux dire qu'elle est quand même dans mon espace [*de vie*] au début, c'est juste que je l'ai oubliée [*rire*] C'est essentiel de dire qu'elle fait partie de mon espace de vie... je suis alsacienne aussi [*rire*] donc... vous voyez c'est important de le rappeler.

Si l'on compare les pratiques spatiales frontalières actuelles de Marion et de Joseph, l'on peut affirmer qu'elles sont similaires en termes de type (achat et loisirs), fréquence, et géographie (plutôt dans la région frontalière de Kehl ou Offenbourg/Fribourg au plus loin). La différence entre les deux jeunes se situe donc sur les pratiques passées. Cela est intéressant pour contextualiser la façon dont la frontière dispose d'une position particulière dans la carte de Marion. Dans le reste de son entretien, elle parle ouvertement de sa trajectoire autochtone et du lien entre celle-ci et ses pratiques spatiales actuelles de la frontière. Elle a souvent pratiqué l'France dans sa jeunesse, avec ses parents notamment. Elle y est pour cela « *attachée* », ce qui semble à la fois se jouer sur le plan sentimental que sur celui des habitudes — par exemple, pour l'achat de certains produits en France, les mêmes qu'achetait sa mère. D'ailleurs les pratiques familiales de jeunesse transfrontalières de Marion ne se limitent pas à Kehl ou à au *Baden-Württemberg* : elle me parle de ses visites le nord de l'France avec ses parents. Je rappelle qu'elle a également participé à des séjours dans les pays proposés par l'OFAJ. Ces pratiques familiales se sont estompées plus récemment, avec le début de sa carrière d'étudiante universitaire : elle me confie ne pas avoir fait récemment de voyages dans le pays, en dehors des pratiques déjà évoquées de la région frontalière proche de Strasbourg.

Cette différence est particulièrement intéressante si on l'utilise pour comparer la toponymie mobilisée dans le JRS et le discours des deux jeunes étudiants. En particulier, les deux jeunes utilisent

différemment le terme « *France* ». Joseph le mobilise pour parler du territoire frontalier, des villes qu'il a visitées pas loin de Strasbourg — « K : *Vous y allez souvent en France ?* » « *Oui quand-même ! Je vais acheter des trucs à Kehl* ». Pour Marion, qui connaît mieux le pays et ses différentes régions, le terme « *France* » ne désigne pas la réalité locale du territoire frontalier allemand. Dans les extraits précédents, cela est visible à plusieurs reprises. Elle différencie toujours entre « *l'France* » et le territoire plus proche de la France — « *pour moi (...), c'est important de... dire qu'il y a des choses... pour moi qui sont en Allemagne, et à Kehl ici* » ou bien « *que j'y vais souvent quand même en Allemagne (...), j'y vais aussi pour les courses à Kehl ou Offenbourg* ». Cette utilisation plus « détaillée » de la toponymie de la part de Marion se manifeste aussi dans la mobilisation d'autres termes — comme « *Baden* » — qui sont beaucoup plus rares dans le discours de Joseph. Pour le jeune homme, l'« *Allemagne* » est en fait un quartier de la ville : Kehl est en ce sens plutôt assimilée à Strasbourg, et évoquée uniquement à partir des pratiques spatiales quotidiennes.

Si cela dépend très probablement et sans surprise de la connaissance plus fine du territoire de la part de la part jeune femme, ce qui m'intéresse est de comprendre la façon dont cette utilisation informe du rapport à l'autre pays. Et en ce sens, je retrouve une différence similaire dans la façon dont « *l'Allemagne* » devient pour les deux jeunes un territoire-objectif de leur futur professionnel. Marion dit clairement qu'elle habiterait volontiers en « *Allemagne* », mais « *surtout pas* » à Kehl, qui ne représente pas « *la vraie Allemagne* ». Ce qui émerge c'est donc une différence nette dans la relation entre l'échelle locale et ses étiquettes linguistiques (« *Baden* », « *Kehl* », « *Offenbourg* », etc.) et l'idéal type du mot qui désigne l'échelle nationale (« *Allemagne* »). Ce dernier mot désigne ainsi une échelle qui désigne d'« *autres länder* » par rapport au *Bade-Wurtemberg*.

Après par exemple, quand j'ai cherché l'appart, j'ai pas... enfin [rire] on va pas se mentir... Kehl c'est mort, j'y... je... j'ai aucune envie d'y aller... [rire] d'y habiter... surtout pas...

K : après on pourrait dire la même chose pour certains quartiers... à Strasbourg je veux dire...

Ouais... [rire] c'est particulier Kehl... c'est un peu la ville dortoir quoi... mais en général l'Allemagne qui est... à côté ici, sauf Fribourg peut-être, c'est pas la vraie Allemagne...

K : [rire] c'est plus vivant [le reste de l'Allemagne] ?

Non, mais c'est pas que ça... ce n'est pas la même mentalité, je préfère mille fois d'autres *länder* (...)

Si Marion se base sur une image intériorisée par son expérience de l'Allemagne dans cet extrait, la volonté de Joseph de faire un séjour d'étude outre-Rhin s'ancre en revanche dans un imaginaire stéréotypé de l'Allemagne et de la relation franco-allemande — qui n'est pas si différent de l'image qu'en donne l'institution universitaire<sup>274</sup>. Ceci porte le jeune à mobiliser conjointement dans le discours son projet d'aller étudier ou travailler en Allemagne avec son projet de se rendre ensuite dans un autre pays européen, là où Marion vise tout particulièrement l'Allemagne (*cf.* chapitre 4). Si la jeune femme semble avoir une stratégie particulière visant ce pays, Joseph y perçoit davantage la nécessité d'internationaliser sur l'échelle "européenne" son parcours. Ainsi, dans l'entretien de Joseph, le « *franco-allemand* » est réduit à une possibilité comme une autre de donner à son parcours universitaire une dimension internationale.

ii. Marie-Anne et Jean : le poids de la frontière pensée comme symbole d'ouverture à l'Allemagne

Marianne (ID 47) et Jean (ID 56) ont été protagonistes de deux portraits que j'ai présentés dans le chapitre 3. J'ai pu montrer que tous les deux avaient hérité d'une « *méfiance*<sup>275</sup> » depuis le cadre familial envers les Allemands et l'Allemagne, en lien notamment avec l'expérience parentale de la Deuxième Guerre mondiale. Cela a eu un impact notamment sur les pratiques du territoire allemand des

---

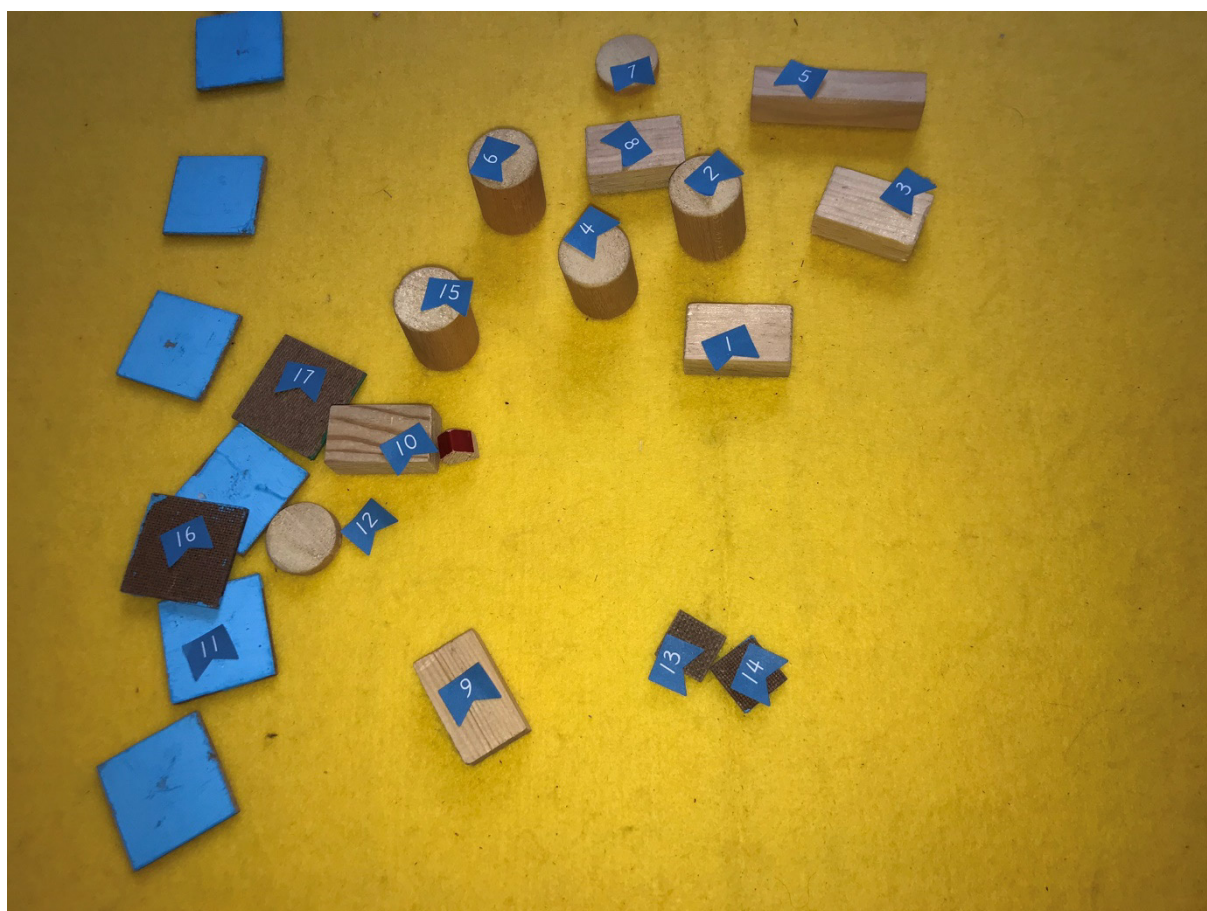
<sup>274</sup> *Cf.* sur ce point le sous-chapitre 4.A.

<sup>275</sup> Entretien avec Jean.

deux enquêtés dans leur jeunesse. Si Jean a maintenu aujourd’hui cette méfiance, Marie-Anne a progressivement vécu une ouverture liée notamment à l’expérience de sa fille, mariée à un Allemand. L’analyse de leur production cartographique permet d’éclaircir les liens entre la dimension symbolique de la position de la frontière dans leur JRS, leur discours et leur trajectoire respective.

	Jean	Marie-France
<b>Lien-Limite</b>	Limite	Lien
<b>Insula-Constellata</b>	Constellata	Insula
<b>Raisons Instrumentales</b>	Topologique	Cartographique
<b>Raisons Symboliques</b>	Non	Mixte
<b>Rang</b>	2 <sup>e</sup> tiers des éléments	Frontière absente

Tableau 20. Synthèse descriptive de la position sémio-spatiale de la frontière dans le JRS des deux enquêtés.



JRS 4. Carte produite par Jean (ID 56).



Jean commence son JRS (*cf.* JRS 4) par le centre-ville (éléments de rang 1 à 8), pour ensuite se concentrer sur quelques éléments liés à son quartier de résidence et du lieu de son travail (éléments de rang 9 à 11). Le centre-ville de Strasbourg, et notamment la Grande-Île et le quartier de la Gare, assume dans la carte un rôle symbolique fort. Pour expliquer leur présence dans le JRS, Jean mobilise des souvenirs familiaux dans le quartier, où il a grandi, et qu'il continue à fréquenter pour « *des promenades* », pour « *visiter des amis* » et pour des achats.

Dans le discours de Jean, ces éléments du centre-ville ont aussi une forte connotation symbolique, au sens où ils représentent la ville Strasbourg, pour les Strasbourgeois, mais aussi pour les non-Strasbourgeois. En ce sens, pour Jean, les « *maisons à colombages du centre-ville (...) c'est un peu (...) la carte postale de Strasbourg* », tout en étant importants pour les habitants de la ville, notamment pour ceux qui, comme lui, ont grandi « *dans le coin* ».

Ici il y a la Cathédrale (*rang 1*) (...) le reste aussi par là c'était... c'est toute mon enfance ici [*rire*] vers la gare aussi (...) J'y retourne souvent même si je n'habite pas là... plus là... Ici, j'ai placé la Cathédrale et les arcades ici... puis j'ai mis les autres endroits par là... toutes les maisons à colombages du centre-ville sont ce que les touristes veulent voir vers la Petite France (*rang 5*) et donc c'est un peu le... la carte postale de Strasbourg ici, toute la partie plus touristique... mais c'est après un endroit que j'ai vécu... parce que c'est ça, pour les gens qui ont... habité dans le coin... quand on était gamins c'était un endroit de jeu aussi... on traversez aussi ces quartiers pour aller à l'école... plus bas... après pas loin j'avais aussi plein de camarades qui... habitaient... enfin leurs parents habitaient plus au sud, mais on était copains...

En ce sens, à différents moments de l'entretien l'on peut observer une convergence entre (1) l'importance donnée par Jean aux éléments du centre-ville pour leur dimension “touristique” et “exemplaire” de la ville, et (2) la spatialisation de son souvenir d'enfance et d'adolescence.

Quelque chose de similaire advient pour le quartier où se situent les institutions européennes, qu'il insère dans son JRS (rang 9). En parlant du « *quartier européen* » et notamment de la construction de la Cour Européenne des Droits de l'Homme, dont les travaux débutent en 1991<sup>276</sup>, Jean affirme qu'il visitait souvent le quartier dans le cadre de son travail d'ouvrier dans le BTP. Ainsi, il a vu changer les lieux, et notamment l'émergence de nouveaux bâtiments dédiés à accueillir les institutions officielles — « *ça poussait comme des champignons* » — et les activités connexes — Jean parle par exemple du bâtiment qui abrite la chaîne ARTE, construit en 2003, et qui a une forte connotation « *franco-allemande*<sup>277</sup> ». L'importance donnée à ces éléments dans le cadre du récit de son expérience personnelle et professionnelle s'associe encore une fois à une forte connotation institutionnelle pour la ville de Strasbourg<sup>278</sup>.

[L'enquête parle de l'élément « quartier européen » de son JRS] Je me rappelle qu'on se disait tous... que ça a changé! (...) Les bâtiments autour de la Cours des Droits de l'Homme... parce qu'il y a le tram maintenant devant la Cour et tout... avant ce n'était pas le cas pour aller pas là-bas... c'était chiant il fallait... avoir la bagnole parce que... les taxis et tout... puis on peut se demander qui va à la Cour ou au Parlement en Tram, mais bon [rire] (...) c'est pour le symbole aussi... mais en tout cas ça a changé (...) c'est sûr. À l'heure actuelle le bâtiment est tout beau (...), mais je me rappelle de sa construction parce qu'on travaillait dans le coin et on se disait que ça poussait comme des champignons...

K : c'était en quelle période?

<sup>276</sup> Sur ce point, cf. Bolle, 2019 et le lien suivant (consulté le 28.03.2023) : [https://www.archi-wiki.org/Adresse:Cour\\_Europe%C3%A9enne\\_des\\_Droits\\_de\\_l%27Homme\\_\(Strasbourg\)](https://www.archi-wiki.org/Adresse:Cour_Europe%C3%A9enne_des_Droits_de_l%27Homme_(Strasbourg)).

<sup>277</sup> Le bâtiment a été construit avec la volonté forte de symboliser la coopération franco-allemande qui connote la chaîne ARTE (cf. Bolle, 2019). Sur le site internet officiel de la chaîne, l'on retrouve le passage suivant : « *le siège d'ARTE est situé à Strasbourg, à proximité du Parlement européen, du Conseil de l'Europe et du Palais des droits de l'homme. Il est l'expression d'un triple symbole : symbole de la réussite d'une chaîne qui a su s'affirmer dans le paysage audiovisuel européen, symbole d'une amitié fructueuse entre la France et l'Allemagne, et symbole d'une ouverture enthousiaste et déterminée sur l'Europe* ». Cf. <https://www.arte.tv/sites/fr/corporate/le-siege-darte/> (liens consultés le 28.03.2023).

<sup>278</sup> Pour contextualiser l'extrait d'entretien suivant, il faut tenir compte que l'évocation du bâtiment de la Cour arrive à un moment de l'entretien où l'enquêté parle des lignes de tram et de leur élargissement dans la ville. L'élément n'est entre autres pas inséré dans le JRS de Jean, mais il fait partie de ce qu'il nomme « *quartier européen* » (rang 9). En ce sens, dans l'extrait l'enquêté parle plutôt du bâtiment, qui fait partie de l'ensemble des sièges institutionnels présents dans le quartier, plutôt que de l'institution en elle-même et de son action.

Dans les années 80, 90, mais même après. Parce que je me rappelle qu'on avait bossé pas loin des... d'ARTE qui était en travaux... tu vois où c'est non? Parce que toi tu es jeune, mais c'était à la fin des années 90, je pense... donc voilà on se disait... enfin c'est vraiment l'endroit qui a bien changé à cette période... un peu tu vois comme aujourd'hui on peut dire... que c'est le Port du Rhin qui change par là-bas [*indique le JRS*] (...) Mais donc oui c'est le quartier européen et c'est bien l'image de Strasbourg pour les gens... parce que bon, capitale européenne et tout ça... on le voit bien là c'est indiqué dans les parcours [*touristiques*] (...) parce que c'est aussi... J'ai vu qu'il y a des pancartes pour les visites (...) avec (...) une promenade à pied dans le quartier.

La frontière est insérée dans le deuxième tiers des éléments insérés (rang 11), justement à la suite du « *quartier européen* » (rang 9). Jean place la frontière en correspondance d'autres éléments (*position constellata*), et en particulier du « *quartier du port autonome* » (rang 12), du « *pont de l'Europe* » (rang 16) et de « *Eurofret*<sup>279</sup> » (rang 17). La frontière signale en outre la *limite* de l'espace de vie de l'enquêté. L'analyse dénote un manque de raisons symboliques pour supporter la présence de la frontière, qui a été placée « *parce qu'elle est (...) pas loin de Port du Rhin* » (rang 10), quartier qui est régulièrement fréquenté par l'enquêté pour des raisons familiales.

(...) puis j'ai mis ici chez moi et là chez X<sup>280</sup> vers Port du Rhin... et puis... enfin le reste par là...

K : le reste...

Oui par-là (...) la frontière parce qu'elle est pas loin de chez X<sup>281</sup>, pas loin de Port du Rhin et des autres... du port et tout le reste ici... C'est là et là... et puis j'ai continué... j'ai trouvé ça bien de continuer de l'autre côté [*par rapport au centre-ville, donc à l'ouest de la carte*]. La gare je l'ai mise ici et puis Cronembourg<sup>282</sup> et tout ce qu'il y a après l'A35<sup>283</sup>.

<sup>279</sup> Il s'agit d'une plateforme logistique du Port Autonome de Strasbourg (PAS). Cf. <https://www.strasbourg.port.fr/se-developper-au-pas/simplanter/presentation-et-avantages/> (consulté le 08.03.2023).

<sup>280</sup> Anonymisé.

<sup>281</sup> *Ibidem*.

<sup>282</sup> Quartier de Strasbourg.

<sup>283</sup> L'enquêtée parle de la portion de l'Autoroute A35 qui traverse la ville à l'ouest du centre-ville, qui depuis 2021 prend le nom de M35.

Ce qui frappe dans l'extrait est l'absence de la dimension emblématique de la frontière de la ville (absence de *raisons symboliques ville-histoire*), qui pourtant avait caractérisé tous les éléments précédents (centre-ville et quartiers environnants, quartier européen). En outre, la frontière joue un rôle *topologique* et non *cartographique* dans le discours, même si sur le plan de la disposition spatiale des éléments insérés la frontière marque la *limite* de l'espace de vie — l'absence de références aux pratiques est, en revanche, en lien avec ce que l'enquêté nous a raconté (*cf.* chapitre 3). Le passage suivant de l'entretien semble donner une clé de lecture de la position de la frontière dans son JRS. Si pour le cas des éléments du centre-ville et du quartier européen, Jean en quelque sorte "réplique" le corollaire symbolique touristique dans son JRS — tout en faisant de l'ironie sur le quartier européen — ce n'est pas le cas pour ce qui concerne la frontière. En ce sens, l'enquêté signale une différence entre son point de vue et le point de vue propre à certains individus liés à des acteurs institutionnels — « *les gens qui travaillent au Conseil* ».

Parce que tout le monde dit que la frontière est importante pour l'Alsace, mais bon... [*rire*] ça dépend pour qui parce que ça peut vouloir tout et son contraire (...) Mais oui, on peut dire ça...

K : Tout le monde? (...) vous dites que tout le monde... donne de l'importance à la frontière franco-allemande? Du coup pas... pour vous elle n'est pas... importante pour définir la ville de Strasbourg?

Ah bah bien sûr hein... mais les politiques... et bon après les gens qui travaillent dans ça quoi [*les institutions européennes*] Oui tout le monde... tu vois bien ceux qui travaillent... les gens qui travaillent au Conseil [*de l'Europe*]... allez... (...) Je trouve qu'ils en font trop parfois... c'est sûr que c'est pas la version officielle [*rire — l'enquêté parle de sa pensée sur la frontière*]... je parle des gens qui après vont... vont te dire... qui exagèrent... parce que bien sûr il y a un échange avec l'Allemagne, de travail, de l'économie quoi (...), mais faut pas déconner non plus... jusqu'à présent j'ai jamais vraiment ressenti ça toute ma vie quoi... (...) Oui, la frontière est importante, mais il n'y a pas (...) un lien si fort avec les Allemands, il n'y a pas d'Allemands dans la ville, sauf les touristes...

L'on peut interpréter donc la position sémio-spatiale dans son JRS comme un signal de son rejet de ce qu'il considère comme la « *version officielle* » du rôle de la frontière dans la ville. Et c'est finalement contre cette « *version* » de la frontière, prise comme symbole européen et de rapprochement, que le discours de l'enquête se construit. Jean ne nie pas la “praticité” propre aux « *politiques de rapprochement* » mises en place « *depuis la guerre* » notamment pour ce qui concerne les pratiques spatiales et les échanges commerciaux entre pays. Par contre, et de manière similaire à ce j'ai décrit pour d'autres enquêtes, Jean considère que la mise en avant de la frontière comme symbole de cette « *ouverture* » à l'Allemagne et à l'Europe de la part de certains acteurs institutionnels locaux — « *Trautmann en faisait des caisses (...) et l'autre c'était pareil* » — n'est pas justifié. Cette vision ne représenterait pas une description réaliste des rapports entre les deux pays frontaliers. Son discours signale donc un décalage entre sa vision “vécue” de la frontière et ce qu'il considère en être la vision “officielle”.

... de toute façon (...), j'ai toujours vu ça, ils exagèrent tout ça... la frontière c'est sûr que c'est mieux maintenant qu'avant [*avant les accords de Schengen et la libre circulation*], faut être idiots pour dire le contraire, je sais... pour les échanges... pour les gens qui travaillent quoi... c'est vraiment bien hein (...) et bien sûr c'est grâce à ces politiques de rapprochement avec les Allemands bien sûr parce qu'avant c'était plus compliqué de travailler avec les Allemands (...), mais après voilà font pas en faire des caisses quoi... là ils en font tous des caisses...

K : ils ? De qui vous parlez ? Exactement ?

Bah Trautmann en faisait des caisses... de tout ça de l'ouverture avec les Allemands... du... et l'autre [*Keller* ou bien *Ries*] c'était pareil... [*nous venions de parler de ces femmes et hommes politiques dans l'entretien*] (...) et ça fait bizarre parce que ça là... c'est pas ce que je constate moi... je trouve pas ça normal...

À la différence de Jean, Marie-Anne n’insère pas la frontière dans son JRS<sup>284</sup> — qui par ailleurs est très complexe et particulièrement riche en nombre total d’éléments<sup>285</sup>. Tout comme pour Jean, sa production cartographique se focalise autour du centre-ville historique de la ville de Strasbourg. Celui-ci assume un rôle fortement symbolique, lié au souvenir familial et de jeunesse. Elle dit fréquenter ces lieux depuis son plus jeune âge, dans le cadre de pratiques quasi quotidiennes. Encore aujourd’hui, tout en habitant à Cronembourg<sup>286</sup>, elle fréquente très souvent le centre-ville de Strasbourg — « *encore hier j’étais en ville (...) moi c’est la ville, j’ai le bus 19 ici* ».

La cathédrale c’est important pour moi parce que ma mère est née à l’ombre de la Cathédrale et... elle m’a toujours amenée en ville... toujours... ma mère a accepté d’habiter Cronembourg parce qu’il y avait le bus qui s’arrêtait, juste en bas de chez eux... (...) Elle faisait ses courses en ville (...) c’était notre tournée du mercredi (...) et puis mon quartier à Cronembourg c’était le vieux Cronembourg... (...) l’Église Saint Florent est là (...) ça c’était ma jeunesse. Qu’est-ce que vous voulez savoir encore ?

(...)

On faisait les trajets (*elle et son mari, pour le travail*) (...) moi au Collège Vauban (...) qui était plus par là-bas, Collège Vauban, Boulevard d’Anvers (...) et on a toujours mangé à midi à la maison parce que c’était pas loin (...) J’avais deux feux rouges jusqu’au Collège Vauban, Boulevard d’Anvers à l’époque (...) et après on a habité Cronembourg (...) moi j’y ai habité de 1980 à 2015.

Tout en ayant parlé de Kehl en parlant de ses pratiques, et tout en ayant inséré la ville dans son JRS, Marie-Anne n’insère pas la frontière dans sa carte. Elle évoque toutefois le Rhin dans son discours — pas dans son JRS — en parlant du quartier de la Robertsau<sup>287</sup>.

---

<sup>284</sup> Pour des raisons liées au contexte de l’entretien avec Marie-Anne ainsi que pour faciliter la tâche pour l’enquêtée, le plateau jaune du JRS n’a pas pu être utilisé (*cf.* JRS 5). Marie-Anne a donc composé son JRS directement sur une nappe posée sur une table en bois. Des limites ont été fixées, qui respectent les dimensions du plateau manquant.

<sup>285</sup> Pour en faciliter la lecture et pouvoir suivre mon analyse, je présente la production cartographique de Marie-Anne ici seulement sous forme de photos de détail (*cf.* JRS 5).

<sup>286</sup> Quartier de Strasbourg, légèrement excentré à l’ouest par rapport au centre-ville, au-delà de l’ex-autoroute A-35.

<sup>287</sup> Quartier résidentiel qui longe le Rhin au nord-est du centre-ville.



*JRS 5. Carte produite par Marie-Anne, détail (ID 47).*

La Robertsau c'est un lieu très important parce que mes cousins habitaient la Robertsau et (...) un dimanche sur deux on allait chez eux (...) et on allait faire du vélo sur la digue du Rhin... c'est beau là-bas hein... enfin c'était beau parce qu'il y avait les maraichers... rue de la carpe haute, et tout ça... et ça contenait beaucoup pour nous (...)

(...)

*[L'enquêtée parle de son ancien lieu de travail qui était son point de repère à Strasbourg]* Maintenant, j'y pense plus parce que quand je vais à Kehl c'est mon petit fils qui me dit « Mamie! (...) regarde c'est ton école »

Quand je lui demande de rajouter la frontière, elle la positionne à l'extrémité de la carte, tout en déplaçant un peu la ville de Kehl, non sans me signaler que cela la dérange.

Dans les explications qui accompagnent sa production cartographique — les extraits présentés ici et dans le chapitre 4 en témoignent — Marie-Anne parle de la Deuxième Guerre mondiale très fréquemment pendant l’entretien. Notamment à partir du moment où je lui demande d’ajouter la frontière dans son JRS, et donc au moment où il devient clair pour l’enquêtée que l’entretien se concentrera sur son rapport à cet objet. Sur le plan des occurrences, ce type de contenu mémoriel est mobilisé bien plus souvent pour parler de son espace de vie par rapport à la période suivante (années 50, 60, 70). En ce sens, une mémoire reconstruite<sup>288</sup>, celle de la guerre, probablement héritée des narrations familiales, prime sur une mémoire vécue, celle de la période qui à Strasbourg est connotée par le processus d’ouverture à l’Allemagne et la mise en valeur progressive de Strasbourg comme “symbole européen”. Ce résultat peut apparaître contre-intuitif, au sens où une partie importante de la vie de l’enquêtée — celle de son adolescence et de sa vie active — se structure à Strasbourg pendant ce processus d’ouverture et d’intégration européenne et de rapprochement franco-allemand. En outre, cela est intéressant à questionner en tenant compte de la trajectoire de Marie-Anne. Elle se rend aujourd’hui très fréquemment en Allemagne pour des raisons familiales, étant devenue grand-mère d’un petit fils franco-allemand.

Je décide alors — à la fin de notre rencontre — de l’interroger directement sur ce point. Je lui fais part du ressenti d’autres enquêtés, qui concerne la divergence entre leur conception de la frontière et l’image d’une frontière ouverte prônée par les acteurs institutionnels locaux, accusées de “cacher” ce passé<sup>289</sup>. Elle reconnaît que « *la municipalité a construit sa politique sur l’idée d’une frontière ouverte et facile à traverser* », mais semble surprise que certaines personnes, autochtones, puissent se sentir heurtées par ce discours. Quant à elle, Marie-Anne affirme que cette mise en avant d’une frontière « *européenne* » ne lui pose pas de problème. En ce sens elle justifie le recours de la part de la municipalité à ce type de “simplifications” de l’histoire locale, et donc un investissement massif de la mémoire collective de la construction européenne — « *oui ça me semble normal, ça ne me pose pas question* » — dans le cadre d’un processus de « *pacification* » qu’elle perçoit comme « *nécessaire* ». Sous couvert d’une mise à distance de son expérience personnelle, elle dit accepter ce qu’elle considère

---

<sup>288</sup> Je rappelle que Marie-Anne est née en 1944.

<sup>289</sup> Le chapitre 4 de cette thèse est largement dédié à l’analyse de cette opposition symbolique entre le discours institutionnel et le discours de certaines personnes enquêtées.



comme une avancée géopolitique indiscutable : le rapprochement franco-allemand. D'ailleurs, une fois l'entretien terminé<sup>290</sup>, Marie-Anne a tenu à revenir sur le sujet de manière informelle. Elle me répète comprendre le fait que son vécu de la guerre ne soit pas mis en avant dans un contexte de pacification avec l'Allemagne. Elle y ajoute toutefois une référence intéressante à son père, en affirmant que lui ne l'aurait pas compris, et qu'il aurait probablement ressenti cela comme une hypocrisie.

La comparaison de la production cartographique de Jean et Marie-Anne permet donc de contextualiser à l'échelle de ces deux trajectoires, et de leurs productions cartographiques, l'analyse du sentiment de déconnexion du discours institutionnel local (*cf.* chapitre 4). Tout en partant d'un contexte socialisateur familial similaire, hostile à l'échange franco-allemand, la trajectoire particulière de Marie-Anne permet de réduire l'écart qu'elle ressent. En ce sens, tout en axant son discours autour de la thématique de la guerre dès que la frontière est évoquée, thématique au centre du roman familial, elle accepte que les acteurs institutionnels (la « *municipalité* ») n'aient pas le même discours qu'elle. Elle considère légitime de passer à une autre vision du rapport à l'Allemagne, plus récente, ce qui est en lien avec l'évolution progressive de son rapport à ce pays le long de sa trajectoire<sup>291</sup>. Pour Jean, il est impossible de tolérer cela. Tout en acceptant un discours simpliste, touristique et « officiel » pour décrire le centre-ville de Strasbourg, ou le quartier européen, il tient à me montrer son opposition à un discours tout autant simplificateur pour ce qui concerne la frontière : il ne peut accepter de prendre cet objet comme un objet d'ouverture à l'Allemagne sans rappeler qu'il s'agit d'un symbole de guerre et de distinctions avec les Allemands. Encore une fois, ces résultats permettent de voir la mémoire collective dans son rôle de support de prises de position, qui sont cartographiques cette fois. Nous pouvons voir à l'œuvre pour chaque enquêté le « *choix du passé* » qui s'associe à son « *poids* » (Lavabre, 1991 ; son travail est cité plus généralement dans : von Hirschhausen, 2023). L'effet de ce dernier étant modulé par les trajectoires différentes des deux enquêtés.

---

<sup>290</sup> Je me base ici sur mes notes, prises à la suite l'entretien, ayant coupé l'enregistrement à la fin de celui-ci.

<sup>291</sup> Je rappelle que Marie-Anne me confie ne pas avoir de problèmes avec des jeunes Allemands, tandis que pour les plus âgées elle me dit se demander souvent si et comment ils ont pu contribuer au système nazi-fasciste (*cf.* sous-chapitre 3.B).

iii. Alice, Samir et Lucile : le rôle symbolique ego-distant de la frontière dans les cartes des allogènes

Alice (ID 09), Lucille (ID 46) et Samir (ID 51) sont tous trois allogènes, et appartiennent à des groupes différents de recrutement — respectivement, A, C et D. Ils ont donc des trajectoires sociales différentes et des âges différents. Comparer la position sémio-spatiale de la frontière dans leurs JRS permet d’approfondir la dimension symbolique dans le discours des individus qui ne sont pas Alsaciens. En d’autres termes, si j’ai déjà montré dans le chapitre 3 que les allogènes mobilisent beaucoup moins la mémoire collective que les autochtones pour parler du rapport entre frontière et *identité locale*, comparer ces trois productions cartographiques permet d’aborder cette fois la façon dont les non-Alsaciens forgent sur le plan symbolique leur rapport à la frontière. En ce sens, j’ai sélectionné ces trois productions cartographiques pour les comparer, car (1) la frontière est présente dès le début (2) la présence de la frontière est motivée par des *raisons symboliques* et (3) elle assume une position de *lien*, c’est-à-dire qu’elle est présente dans leur JRS sans pour autant délimiter leur espace de vie.

Le premier cas est celui d’Alice (ID 09), jeune femme de 20 ans originaire du nord de la France. Elle habite Strasbourg depuis 1 an au moment de l’entretien, ville qu’elle a rejointe pour ses études dans le domaine du marketing. Dans son JRS (*cf.* JRS 6) la frontière est insérée en 8<sup>e</sup> position sur 20 éléments insérés, soulignée par un fil rouge au milieu du Rhin, associée à d’autres éléments (*constellata*) : le Rhin justement (rang 7), mais aussi le Jardin des Deux Rives (rang 15) et la « *passerelle transfrontalière et les autres ponts* » sur le Rhin (rang 18 et 19). L’enquêtée reconstruit aussi la ville allemande de Kehl, ce qui donne une position *lien* à la frontière.

Sur le plan symbolique, les raisons invoquées pour motiver la présence de la frontière sont *mixtes* : l’enquêtée a inséré la frontière, car « *elle est importante pour [sa] vie à Strasbourg* », mais aussi parce qu’« *elle est aussi un symbole de l’Alsace* ». Sur le plan instrumental, les raisons invoquées sont d’ordre cartographique, et cela est intéressant, car l’enquêtée tient à souligner que si le Rhin (rang 8) a été inséré parce qu’Alice habite « *à côté* », ce n’est pas le cas de la frontière, qui est insérée « *pour diviser* » l’espace et signaler ainsi le territoire allemand dans le JRS.

Lucille (ID 46), 56 ans, travaillant dans un organisme de formation, est originaire d'une ville moyenne de l'ouest de la France. Elle a inséré la frontière dans une position très similaire à celle d'Alice (cf. JRS 7) : en 9<sup>e</sup> position sur les 30 éléments insérés, la frontière se trouve (position *lien*) entre le centre-ville de Strasbourg (éléments de rang 1 à 7) et la ville de Kehl (éléments de rang 12 à 16). Signalée par une ligne bleue et insérée sans faire de distinction avec le Rhin — Lucille donne le nom « *Rhin/frontière* » à l'élément 9 —, elle est aussi en position *constellata*, avec notamment le « *quartier port du Rhin* » (rang 17) et le « *pont de l'Europe* » (rang 10).

Pour ce qui concerne la narration de son JRS, Lucille met l'accent aussi sur des raisons instrumentales cartographiques : pour elle il a été important de « *créer un côté allemand* » du plateau du JRS pour « *continuer à insérer des lieux* » — pour continuer donc dans sa production cartographique. En outre, elle insiste sur l'« *importance de la frontière* » pour la ville de Strasbourg, qu'elle définit comme une « *ville frontière* ».

Tableau 21. Synthèse descriptive de la position sémio-spatiale de la frontière dans le JRS des deux enquêtés.

	<b>Alice</b>	<b>Lucille</b>	<b>Samir</b>
<b>Lien-Limite</b>	Lien	Lien	Limite
<b>Insula-Constellata</b>	Constellata	Constellata	Constellata
<b>Raisons Instrumentales</b>	Cartographiques	Cartographiques	Non
<b>Raisons Symboliques</b>	Mixtes	Histoire-Ville	Histoire-Ville
<b>Rang</b>	2 <sup>e</sup> tiers des éléments	1 <sup>e</sup> tiers des éléments	3 <sup>e</sup> tiers des éléments



*JRS 6. Carte produite par Alice (ID 09).*





*JRS 8. Carte produit par Samir (ID 51)*

Samir (ID 51), 43 ans, travaille dans la restauration, et habite un quartier au sud de Strasbourg. Originaire d’Afrique du Nord, il est en France depuis sa petite enfance, et habite à Strasbourg depuis une dizaine d’années. Dans son JRS (*cf.* JRS 8), il positionne la frontière (rang 24) en correspondance du Rhin (rang 23) (« *le Rhin et la frontière* ») tout à la fin, après l’« *autoroute* » (rang 22). La frontière est en ce sens insérée en position de *limite* de l’espace de vie, tout en étant en position *constellata*. Sur le plan du discours, les raisons qui sont portées pour expliquer la présence de la frontière concernent uniquement la dimension symbolique. La frontière est insérée comme un des éléments importants pour la ville — « *c’est un petit peu le symbole de Strasbourg parce que c’est... on dit que c’est [une] ville frontière* ».

Un premier résultat qui émerge de l’analyse du discours est la différence entre Alice, étudiante universitaire, et Lucille et Samir pour ce qui concerne les raisons symboliques mobilisées. Alice, en effet, est la seule par rapport à Samir et Lucille à manifester une appropriation symbolique de la frontière. Cela se traduit par le fait qu’elle considère que la frontière est importante pour la ville mais aussi pour elle (*raisons symboliques mixtes*). Elle fait référence à son projet professionnel, de manière similaire à ce que j’ai déjà pu montrer précédemment pour les étudiants Joseph et Marion. En ce sens, l’enquêtée fait explicitement référence, comme Joseph<sup>292</sup>, à son arrivée à l’Université de Strasbourg. Ce moment est déclencheur d’une “prise de conscience”, concernant l’importance de faire une expérience à l’étranger pour renforcer son profil professionnel. Ainsi elle reconnaît directement l’effet socialisateur du contexte universitaire sur son rapport à la frontière. Alice parle de sa volonté d’intégrer un programme *Erasmus +*, et met en lien cette expérience avec sa vie à Strasbourg.

J’aimerais faire Erasmus à un moment (...) peut-être dans le nord de l’Europe ou... j’aimerais aller en Espagne aussi [*rire*] (...)

K : Quand tu as décidé de partir en Erasmus ? C’est récent ou bien...

Oui en fait c’est comme ça, j’aimerais le faire depuis un moment parce que j’aime bien l’idée (...) voyager et que ça soit utile en même temps c’est... cool quoi (...) C’est

---

<sup>292</sup> *Cf. supra*, section 5.B.ii.

pas mal pour les recruteurs après quoi... de montrer qu'on parle anglais que l'on connaît un pays... enfin tu vois un peu l'idée [*change de vois pour imiter celle d'un homme, un recruteur*] « elle est forte celle-ci » [rire] « si... » enfin « si elle a fait Erasmus... [elle a] *habité en Espagne c'est... qu'elle parle anglais et espagnol aussi* » (...) C'est important (...)

K : du coup tu as envie de faire ça depuis longtemps...

Bah après faut dire que c'est important aussi à la fac on te le fait bien comprendre (...) qu'il faut bien faire des... enfin que c'est quand même bien... de partir en Erasmus, pour les langues, le niveau dans les langues et forcément tu apprends quoi (...) Et après bien sûr aussi de voyager et de changer de pays pendant un... enfin un an ou quoi... ça permet de bien vivre la culture d'un autre pays et de rencontrer des gens (...) et donc tu gagnes aussi en expérience parce que... ce que tu fais c'est que tu grandis en découvrant d'autres cultures (...) après c'est pas forcément Erasmus, ici tu peux le faire aussi (...) Tout le monde ne fera pas Erasmus, mais... On habite pas loin de l'Allemagne tu peux y aller souvent, avoir une vraie... découverte d'une autre culture...

Concentrons-nous maintenant sur les autres *raisons symboliques* qui sont évoquées par les trois cas examinés, celles qui ne concernent pas l'*ego*. Dans les trois cas l'importance de la frontière comme "symbole" de la ville ou du territoire est évoquée (*cf. supra*). Alice, en expliquant la présence de la frontière dans sa carte, parle de cette objet comme d'un « *symbole européen* » d'« *unité* » et de « *respect des conventions internationales qui (...) ne permettront plus que la guerre puisse arriver ici* ». Elle parle ainsi du choix symbolique de Strasbourg comme « *capitale européenne* », symbole du processus de réconciliation franco-allemande.

Je suis contente d'habiter dans un endroit qui est aussi la capitale européenne (...) et qui a plein de symboles comme ça (...) La frontière c'est un symbole européen aussi ici... enfin cette frontière-là c'est un symbole européen parce que si vous allez (...) dans le sud de l'Europe c'est pas ouf... les problèmes avec la gestion des migrants et tout le reste...

(...)



Le problème c'est que les gens [*elle parle des électeurs du RN*] n'ont pas compris à quel point c'est important [*la construction européenne*] pour nous aujourd'hui (...) la frontière ici c'est vraiment ça... l'unité entre les pays européens qui laissent... qui nous laisse (nt) circuler et tout... c'est ça le respect des conventions internationales qui ont été faites ici en Europe... les conventions (...) ne permettront plus que la guerre puisse arriver ici chez nous... mais c'est dur à voir parce que (...) on a pas vécu la guerre

Samir décrit le caractère symbolique de la frontière en me racontant son arrivée à Strasbourg. Tout comme Alice, il s'arrime au récit officiel de capitale européenne, objet d'un grand intérêt au moment de son déménagement dans la ville. Il parle de l'importance de la frontière dans son espace de vie — et donc dans son JRS —, qui symbolise pour les autochtones le dépassement de la guerre — «*la frontière est historique pour les Alsaciens*» — tandis que pour lui c'est plutôt un symbole européen «*de la fraternité entre les peuples*».

[*Au moment de mon arrivée à Strasbourg*] je faisais toutes les expos sur l'Europe et les musées aussi (...) ça m'intéresse [*intéressait*] de comprendre comment ça marche l'Europe et après je suis arrivé... [*j'ai compris*] que je n'avais pas compris que c'était important... la frontière est... historique pour les Alsaciens pour tout ce qui a eu pendant la guerre mondiale (...) Pour moi c'est la frontière de la fraternité entre les peuples (...) tu peux pas être arrêté à la frontière tu peux passer, tu peux voyager.

Lucille aussi mobilise l'imaginaire européen pour évoquer une frontière importante pour la ville. Elle me raconte une anecdote récente qui concerne sa famille en visite à Strasbourg : en faisant découvrir la ville, elle a voulu sensibiliser sa famille au statut particulier de la frontière dans la ville. Elle a organisé ainsi une «*promenade européenne*», qui peut être comprise comme faisant partie d'une stratégie pédagogique — familiale — d'apprentissage de l'Europe pour sa nièce, pour qu'elle «*découvre*» le statut de capitale européenne de la ville et puisse ainsi «*voir en vrai*» ce qu'elle aborde à l'école. Il est intéressant de noter que le franchissement de la frontière fait partie de cette «*promenade*».

Ma sœur et ma nièce (...) étaient là pour les vacances d’hiver de la petite et ma nièce est restée ici une semaine ensuite... une semaine de plus (...) On s’est dit avec X [*mari de l’enquêtée*] que l’on pouvait organiser une promenade européenne pour la petite (...) dans le quartier européen en partant de l’orangerie (...) On est allés [*ensuite*] par le tram au parc des Deux Rives, et on a traversé (...) [*pour faire*] quelques achats, et manger à Kehl.

K : ça avait une signification particulière de... organiser ce parcours ?

Pour... oui pour découvrir... enfin pour X [*sa nièce*] (...) pour qu’elle découvre que Strasbourg c’est bien la capitale européenne... c’est aussi parce qu’elle commence à voir à l’école certaines choses et... bon c’est bien de les voir en vrai

En approfondissant la façon dont se structure cette thématique dans l’entretien d’Alice, Lucille et Samir, la frontière émerge comme un symbole mémoriel lié à l’imaginaire européen. Si la dimension mémorielle de la mise en symbole de la frontière dans les JRS a déjà pu être évoquée par les productions cartographiques autochtones de Jean et Marie-Anne, la façon dont la mémoire est mobilisée ici est nettement différente sur le plan de la narration et sur celui du contenu. Sur le premier plan, l’on peut affirmer que Alice, Samir et Lucile ont, à leur manière, un discours plus abstrait, ce qui logiquement est dû au manque de socialisation autochtone à la mémoire collective locale, mais aussi au fait que cette mémoire reste déconnectée du roman familial.

En ce sens, sur le plan des contenus mémoriels mobilisés, le discours allogène est beaucoup moins contextualisé localement, ce qui renverse l’importance des deux “catégories” de contenus identifiés habituellement dans le discours — (1) les guerres franco-allemandes/mondiales et (2) la période de construction européenne. En effet, pour ces trois enquêtés, ainsi que pour Joseph, la mise en symbole de la frontière par rapport au territoire alsacien ou strasbourgeois se base en premier lieu sur une idée très généraliste et idéaliste d’Europe, et sur le lien entre celle-ci et la ville, qui en devient un symbole. En ce sens, la période de construction européenne apparaît antinomique à la période de guerre — pour reprendre les termes de Lucile, une « *réponse européenne* » après le Deuxième conflit mondial — et la ville de Strasbourg devient une sorte de contrepartie spatiale de ce processus.

Il faut se dire qu'ici c'était la guerre... partout... (...) donc à partir des années 60 les états de l'Europe se sont accordés pour dire que Strasbourg c'était un peu le lieu de la mémoire des conflits en Europe quoi... (...) moi j'y pense souvent parce que voilà, c'est émouvant de vivre une... ville qui a ce passé là et qu'il... est maintenu vivant quoi... c'est la ville de la réponse à la guerre... la réponse européenne

iv. Ce que les cartes visibilisent : le rôle différent de la mémoire selon les socialisations allogènes et autochtones à la frontière

Comparer ces trois derniers cas avec les autres présentés précédemment permet de questionner plus généralement le rôle de la mémoire collective dans la construction du rapport à la frontière pour les allogènes, et donc dans les processus de socialisation à la frontière franco-allemande. Bien qu'effectivement les contenus mémoriels soient présents, leur utilisation discursive change radicalement par rapport à celle qu'en font les autochtones.

En ce sens, l'anecdote rapportée par Lucille concernant la « *promenade européenne* » - promenade qui incluait physiquement la traversée de la frontière tout comme le quartier européen de Strasbourg - montre concrètement un exemple de socialisation à la frontière qui passe par la socialisation à cet imaginaire européen. Cet exemple illustre un processus pédagogique emblématique des classes sociales disposant d'un capital culturel (*cf.* Mennesson & Julhe, 2012) : la « *promenade* » propose en effet une activité extra-scolaire en complément à l'activité scolaire de la nièce de Lucille — cela est mentionné clairement dans l'extrait. En ce sens, le processus cherche à transmettre à la nièce l'ensemble des symboles matériels et « officiels » de l'Europe, ancrés spatialement dans un parcours touristique qui rend invisible la frontière et ses enjeux historiques liés aux conflits franco-allemands, au profit des lieux symboliques européens. Tout comme dans l'exemple de Joseph, l'« *Allemagne* » devient donc un quartier de Strasbourg, que l'on visite, où l'on va manger, que l'on fait découvrir à sa famille, au même titre que d'autres quartiers du centre historique.

Ce processus allogène, se basant sur une mémoire floue de la construction européenne, concerne davantage le présent (Strasbourg comme capitale européenne) ou le futur (l'ouverture à l'Europe des

nouvelles générations). Au contraire, pour les autochtones la socialisation à la frontière passe par l'héritage familial, qui convoque le passé de la guerre pour décrire une frontière comme limite territoriale et culturelle — comme dans l'exemple de Loris, de Marion ou encore de Jean et Marie-Anne. Sur ce point en particulier, deux aspects semblent différencier le cas d'Alice, présenté ici, des cas de Marion et de Loris, comparables en termes d'âge et de condition (étudiants), mais autochtones. Le fait qu'Alice ne fasse pas de liens entre les événements historiques évoqués et le roman familial rend le discours mémoriel distant et "généraliste", au sens où le contenu concerne tout le monde, l'histoire à laquelle tous sont confrontés, et non à un roman familial en particulier. Ainsi, la dimension historico-touristique s'oppose à la mémoire historico-familiale, au sens où, pour ce qui concerne cette dernière, il y a moins de distance entre le roman familial et la mémoire collective.

Ainsi, tout en soutenant les prises de position sur la ville ou sur le statut symbolique de la frontière, les contenus de mémoire collective portés par les allogènes semblent assumer plutôt un rôle de décor. D'un côté, le discours ne s'ancre pas dans le vécu des individus, et notamment dans le roman familial, et, de l'autre côté, l'enchantement de ce qu'est devenue la frontière intra-européenne est mis en avant par rapport aux enjeux historiques qui lui ont donné cette forme aujourd'hui. Ainsi, si en première instance, pour le cas des allogènes l'on pourrait croire que la mémoire ne structure pas les prises de position, mais les embellit, les rends plus crédibles et articulées, je propose une lecture différente. Dans le discours allogène, du moins pour les cas évoqués ici, l'on peut reconnaître des prises de position qui épousent le discours institutionnel local sur l'Europe et les images que ces mêmes institutions relayent de la frontière franco-allemande (*cf.* chapitre 4). Ainsi, l'histoire "officielle" de la construction européenne, et notamment l'idée que celle-ci soit née pour chercher à mettre fin aux guerres en Europe, passe en priorité dans les discours allogènes recueillis. En revanche, les autochtones opposent justement un corollaire de faits politico-historiques transmis dans le cadre familial à un idéal politique transmis par les institutions (université, institutions locales, gouvernement, *etc.*) qui construit le présent (et l'avenir) à partir d'autres dimensions du passé considérées comme désuètes (le contrôle, la douane, la limite à franchir, *etc.*). L'histoire individuelle, ancrée dans le roman familial, s'oppose ainsi à l'histoire européenne "officielle". Les allogènes s'approprient donc le discours "simpliste" des institutions locales sans le questionner, là où d'autres enquêtés le critiquaient (Jean) ou étaient obligés de le mettre à distance par rapport à leur expérience personnelle ou familiale (Marie-Anne). Ainsi, l'écart

entre la narration de la position symbolique de la frontière dans les JRS et les discours portés par les acteurs institutionnels auquel les allogènes, selon leur position, sont exposés, est plus mince. À confirmation de cette lecture, si l'on déplace l'analyse des productions cartographiques vers celle du discours des enquêtés allogènes, émerge une vision édulcorée et simplifiée de la période de la Deuxième guerre mondiale, qui ne repose pas sur tous les enjeux qui étaient identifiés, par exemple, par Jean et Marie-Anne.

#### **Encadré n.9. Le vécu des sites du trauma : le cas du Struthof.**

La différence ente allogènes et autochtones apparait clairement dans la façon dont les enquêtés se rapportent aux lieux que la sémiologue Patrizia Violi (2014) définit comme « *sites du trauma* » (*siti del trauma*), c'est-à-dire ces endroits qui sont liés à un événement traumatique reconnu par l'histoire nationale, et qu'aujourd'hui assument à la fois une fonction de lieux de mémoires officiels — au sens de Pierre Nora (1997) — et à la fois une fonction de découverte du territoire par une mise en situation historique ou par un parcours muséal. Ces lieux assument ainsi un rôle d'index (« *indici* ») mémoriels directs, au sens où le visiteur est en lien physique avec le lieu où un événement historique-traumatique s'est déroulé. Violi montre que la lecture de ces lieux, selon la position du visiteur, dépend directement de leur lien avec le pouvoir qui les met en place, les maintient et les ouvre au public.

Pour prendre un exemple, le site du camp de concentration de *Natzweiler-Struthof*, à moins d'une heure de Strasbourg, est un exemple emblématique pour un tel « *site du trauma* ». Ainsi, tout en assumant un rôle "officiel" de lieu de souvenir, le camp, tout comme plusieurs sites funéraires ou lieux de bataille liés aux deux conflits mondiaux, est proposé parmi les endroits à visiter par le site touristique *Visit.Alsace*<sup>293</sup>. Lucille et Jean parlent de leur visite de ce lieu de manière assez différente. Lucille met en avant cet épisode le contextualisant dans sa "découverte" de l'Alsace.

*J'ai visité le mémorial<sup>294</sup> et le Struthof<sup>295</sup> il y a deux ans, je ne sais pas pourquoi je n'y ai pas pensé avant très honnêtement (...), mais peut-être que c'était trop dur de les visiter... je ne sais pas... mais du coup je me suis décidée à le faire (...) avec une amie qui découvrait l'Alsace avec moi. (...) C'est assez bouleversant j'avoue... mais c'est aussi très intéressant, de savoir que le territoire... est aussi... marqué par ces événements... (...) enfin ce sont des choses que je connaissais bien avant ma visite, mais c'est toujours bien de découvrir ça de façon... détaillée et précise...*

<sup>293</sup> Cf. par exemple <https://www.visit.alsace/215000956-memorial-de-lalsace-moselle/> (consulté le 30.03.2023).

<sup>294</sup> Le Mémorial d'Alsace Moselle, auquel Lucille fait référence, est un « *centre d'interprétation historique racontant l'histoire des Alsaciens et des Mosellans* », selon le site du mémorial, née de la volonté d'élus et des Anciens Combattants et Victimes de Guerre. Ouvert en 2005, il propose un parcours chronologique qui se concentre sur l'histoire de l'Alsace et de la Moselle de 1870 à nos jours. Cf. <https://www.memorial-alsace-moselle.com/le-memorial/genese-et-administration> (consulté le 30.03.2023).

<sup>295</sup> Le camp de concentration de *Natzweiler-Struthof* fait aujourd'hui partie du Centre Européen du Résistant Déporté, et est visitable. Cf. <https://www.struthof.fr/> (consulté le 30.03.2023).

Jean en revanche introduit le moment de la visite différemment, et parle de sa visite de manière plus intime. Il dit avoir été convaincu par sa fille, qui lui proposait une visite en famille, avec son petit-fils. L'enquêté connaissait le lieu avant, mais n'avait jamais voulu le voir, pour des raisons qu'il ne me communique pas directement, mais qui semblent l'affecter personnellement<sup>296</sup>. Plus tard, en parlant de son père et de son rapport à l'Allemagne, il me confie qu'un membre de la famille du côté du père est soupçonné — dans le cadre familial — d'avoir collaboré activement avec les Allemands pendant l'occupation.

---

<sup>296</sup> Je ne reporterai pas ici l'extrait intégral de discours de Jean, pour protéger son intimité.



### C. Conclusion de chapitre

Les résultats de l'ACM montrent, en premier lieu, l'importance des cadres de socialisation primaires et secondaires pour comprendre les variations des positions sémio-spatiales qu'assume la frontière dans les cartes. J'ai aussi abordé la position de la frontière comme dépendante de ce que j'ai appelé une *prise de position cartographique*, et donc comme la manifestation d'un positionnement de l'individu par rapport à l'objet. En ce sens, les variables qui illustrent la trajectoire sociale et résidentielle jouent un rôle important pour comprendre la façon dont les individus positionnent la frontière dans leur JRS. Pour ce qui concerne l'effet de la trajectoire résidentielle, les autochtones ont tendance à positionner la frontière dans leur carte sous l'angle de leur expérience de cet objet et du plan symbolique. Dans leur narration, donc, se manifeste la familiarité avec la frontière : la dimension symbolique de cet objet, qui lui donne de l'importance dans les cartes, est rattachée à l'*ego*, à sa mémoire, à sa trajectoire mais aussi à la ville. Au contraire, les allochtones attribuent à la frontière à un rôle moins symbolique, qui se structure plutôt autour du lien entre celle-ci et d'autres objets de l'espace de vie. Si elles sont invoquées, les *raisons symboliques* concernent la ville ou le territoire, moins l'individu. Les différences entre trajectoires socio-éducatives se structurent aussi pour la plupart sur la dimension symbolique de la position de la frontière dans les cartes. Les groupes le plus diplômés attribuent un rôle distinctif et spécifique à la frontière parmi les autres éléments de la carte : par exemple, ils la positionnent plutôt au début du JRS, ou bien ne l'insèrent pas du tout. Pour les enquêtés moins diplômés, la frontière assume un rôle "pratique" et moyen : elle est pour eux un élément parmi d'autres, qui ne se distingue pas par un rôle symbolique *ad hoc*.

Dans la deuxième partie du chapitre, je me suis concentré sur quelques cas spécifiques, pour montrer les liens entre prises de position cartographiques et discursives, ainsi que pour lier les JRS à des trajectoires spécifiques. Sans entrer dans les détails (*cf.* pour cela la section 5.B.iv), ces analyses de cas ont permis notamment de visibiliser le rôle différent qu'assume la mémoire dans le discours et dans les cartes, et ses liens aux socialisations autochtones et allochtones à la frontière.





## Chapitre 6

### Portraits de Sarah et Chloé

#### Deux rapports différents à la frontière<sup>297</sup>

De sorte que pour connaître Londres non seulement comme un spectacle somptueux, un marché, une cour, une ruche industrielle, mais comme un endroit où des gens se rencontrent et parlent, rient, se marient, meurent, peignent écrivent et agissent, gouvernent et légifèrent, il était essentiel de connaître Mme Crowe.

Virginia Woolf, *Portrait d'une Londonienne*<sup>298</sup>

#### i. Présentation des deux jeunes femmes

Ce dernier chapitre est dédié à l'étude du rapport à la frontière à l'échelle de deux enquêtées, une issue du groupe A (Chloé — ID 11) et une du groupe B (Sarah – ID 10). Je présenterai ainsi deux portraits (*cf.* sous-chapitre 2.C). Sarah est une jeune fille de 19 ans<sup>299</sup>, originaire d'une petite commune aux alentours de Sélestat, à une cinquantaine de kilomètres au sud de l'Eurométropole. Elle habite Strasbourg depuis deux ans lors de notre première rencontre : elle y a déménagé afin d'intégrer une licence à l'université, tout en ayant déjà une bonne connaissance de la ville qu'elle fréquente avec sa famille depuis son enfance. Cette première année d'université a fortement déplu à la jeune femme qui a décidé d'arrêter ses études afin de trouver du travail ou une formation dans le domaine du sport, qu'elle décrit comme sa « *passion* ». Elle pratique régulièrement plusieurs activités sportives, seule ou en club. Elle souhaiterait travailler dans la formation au sport — « *comme entraîneuse j'aimerais bien* » —, mais elle accepterait aussi un métier dans la vente si cela a un lien avec ce domaine. « *Écœurée* » de son expérience à « *la fac* », elle dit vouloir éviter la filière

---

<sup>297</sup> Une partie du chapitre a fait l'objet d'une publication récente dans la revue *Regards Sociologiques*. *Cf.* Clementi, 2022c.

<sup>298</sup> 1932. Dans *La scène londonienne*, Christian Bourgeois éditeur, 1983. Traduction de l'anglais par Pierre Alien.

<sup>299</sup> Les prénoms ont été modifiés, et l'âge se réfère au moment de notre premier entretien avec les deux enquêtées.

STAPS, influencée par son entourage d'amis proches qui ne sont pas satisfaits par « *le monde universitaire* ». Toutefois, une formation de DEUST ou de Licence professionnelle lui plairait « *peut-être plus que STAPS* », bien que Sarah émette des doutes sur sa « *capacité à faire la fac* » — « *je ne sais pas si je pourrais m'adapter* ». Ce qui ressort plus généralement de la façon dont elle se présente, en lien avec son parcours de formation, est une image de soi peu adaptée aux études et plus tournée vers la dimension pragmatique du travail. Au moment du premier entretien, elle est vendeuse en contrat à durée déterminée dans un magasin de l'hypercentre strasbourgeois, et habite en colocation dans les environs de la Gare. Un an et demi plus tard, lors de notre deuxième entretien, elle travaille comme serveuse dans un établissement situé dans le centre-ville. Elle dit apprécier ce boulot, qui lui permet de « *rencontrer du monde* » ainsi que d'être intégrée à une équipe qu'elle apprécie sur le plan professionnel et personnel.

Sarah est issue d'une famille peu diplômée, aux revenus plutôt modestes : elle en est la première à intégrer un parcours universitaire. Son père est ouvrier frontalier depuis plus de 20 ans, ayant commencé à travailler en Allemagne après un désaccord avec son ancien employeur. Sa mère ne travaille pas au moment des deux entretiens, et a alterné des périodes travaillées à des périodes de chômage dans les dernières années. En outre, elle restait à la maison pour s'occuper de Sarah et son plus jeune frère quand ceux-ci étaient enfants. Le frère de Sarah finit ses études au lycée professionnel, et souhaite intégrer le domaine de l'artisanat ou bien de la construction/BTP.

Chloé a 21 ans et est originaire d'une commune qui se trouve à 65 kilomètres au nord de Strasbourg. Elle habite aujourd'hui dans le périmètre de l'Eurométropole. La jeune femme partage un appartement avec sa sœur, étudiante également. Ses parents soutiennent financièrement les deux jeunes femmes, qui ne travaillent que sporadiquement pour faire de « *l'argent de poche et pour se payer les vacances* ». Chloé me décrit un parcours éducatif linéaire et ancré à un objectif professionnel assez clair : elle souhaite intégrer un parcours de master qui puisse l'amener à travailler à l'étranger, dans le domaine du droit international, ou à intégrer une institution européenne ou internationale « *qui s'occupe de droits de l'homme* ». Elle me dit avoir toujours été intéressée par le monde du droit, depuis ses années de lycée, ce qui l'a conduite à intégrer une licence dans ce domaine, malgré son hésitation avec un *cursus* de management au moment de choisir son parcours. Elle se considère « *plutôt une bonne élève* », et me dit même regretter d'avoir peu de temps pour ses sorties, les études lui prenant « *la majorité du temps pendant la semaine* ». Elle fréquente en ce

sens principalement ses collègues de promo pendant son temps libre, car ayant habité hors de Strasbourg pendant son enfance et adolescence, elle n'a pas de contacts amicaux antérieurs dans la ville. Toutefois, le fait d'avoir un appartement dans l'Eurométropole, assez grand pour accueillir des amis, lui permet de rester en contact avec son ancien «*groupe d'amis qui viennent régulièrement*» la visiter lors des weekends.

Sa mère est enseignante dans l'Éducation nationale, et est originaire de la région. Son père travaille comme cadre dans une entreprise et se rend souvent en Allemagne pour des raisons professionnelles. Il a en charge la gestion de partenaires outre-Rhin, ainsi que plus largement dans le monde germanophone.

#### **Encadré n. 10. Réflexivité sur l'utilisation des portraits : Chloé, Sarah et moi.**

Tout en ayant été formé à la méthodologie qualitative en SHS, et l'ayant beaucoup pratiquée par le passé, je mobilise pour la première fois dans cette thèse l'outil des entretiens répétés (*follow-up*) avec les mêmes enquêtées. En outre, je découvre les difficultés liées à la réalisation de portraits, exercice particulièrement complexe où «*la préoccupation centrale du chercheur consiste à se demander en quoi la (trop grande?) spécificité des cas étudiés peut influencer sur les réflexions théoriques (...) qu'il peut élaborer à partir d'eux*» (Lahire, 2002, p. 28). Il m'a donc été particulièrement difficile de faire le point sur la façon dont s'est structurée la relation enquêteur/enquêtée après plus de 8h d'entretiens réguliers sur un temps long (3 entretiens sur 18 mois environ). Toutefois, conscient du fait que «*s'efforcer d'en mesurer les biais éventuels dans l'interprétation sociologique [ou psychologique] constitue tout simplement une condition de scientificité*» (Paugam, 2012, p. 443), je proposerai dans cet encadré des pistes de réflexion qui m'ont permis d'objectiver ma position par rapport à Sarah et Chloé, et qui ont contribué à la façon dont j'ai ensuite structuré mon analyse et donc interprété les évidences empiriques.

Sur le plan des enjeux micro-éthiques (Steffen, 2021), je souhaite souligner que j'ai demandé l'accord des deux jeunes femmes dès le moment où j'ai proposé une deuxième rencontre, suite au premier entretien JRS — c'est-à-dire dès le moment où il a été clair pour moi que j'allais réaliser un portrait. J'ai donc présenté la démarche, et proposé à Chloé et à Sarah la possibilité de lire ce que j'allais écrire sur elle, en soulignant leur liberté d'abandonner le processus de recherche à tout moment.

En ce qui concerne l'évolution de ma relation avec Sarah et Chloé, celle-ci se manifeste pleinement par la façon dont se sont structurées nos rencontres dans le temps. Premièrement, les lieux d'entretiens ont changé au fil des mois. Si le premier a été mené dans les deux cas dans un espace public (sur le campus ou en terrasse d'un bar), les suivants se sont déroulés dans des lieux «privés». Ainsi j'ai rencontré Sarah et Chloé sur leur lieu de travail, ou à leur domicile, ce qui a fait de moi, de plus en plus, un «*invité*» plus qu'un «*intrus*» dans leur vie (Barbot, 2012, p. 123). En ce sens, étant donné que certains entretiens ont duré jusqu'à 2h30 du matin, j'ai aussi partagé avec Chloé

et Sarah des moments de discussions “dynamiques” : j’ai accompagné Chloé sur la route de la fac, j’ai attendu qu’un client du bar passe la commande à Sarah, qui avait fini sa pause midi, *etc.*

Deuxièmement, ce contact prolongé dans le temps, si particulier sur le plan des thématiques abordées, mais aussi à cause de la durée des discussions, a suscité une forme d’attachement personnel. Ce lien a été facilité par le faible éloignement d’âge entre nous. J’ai ainsi partagé plusieurs moments de discussions informelles avant et après les entretiens, sur des thématiques qui exulent de leur rapport à la frontière (travail, vie personnelle, loisirs). Il va de soi que ces moments ont contribué indirectement à structurer nos discussions sur leur rapport à la frontière, ou a minima à réduire la distance enquêtée/enquêteur typique des premières rencontres.

Troisièmement, je souhaite souligner que la vitesse avec laquelle la règle du tutoiement s’est instaurée avec les deux enquêtées n’a pas été la même. Avec Sarah, dès la deuxième rencontre, le tutoiement s’est imposé. Pour Chloé, cela n’a pas paru nécessaire, jusqu’au moment de notre dernier entretien. Si je me suis questionné sur l’effet que cette différence pouvait avoir sur nos échanges, j’ai préféré ne pas risquer de froisser l’une ou l’autre, en m’adaptant à ce qui nous semblait d’un commun accord le plus naturel.

Le choix de ces deux enquêtées a été fait pour maximiser l’intérêt lié à leur comparaison. Sur le plan de la trajectoire résidentielle, les deux jeunes femmes sont donc originaires du Bas-Rhin, et ont grandi à quelques kilomètres de la frontière, pas loin de la ville de Strasbourg (entre 50 et 65 km de distance). Les deux habitent aujourd’hui dans l’Eurométropole, et n’ont pas fréquenté la ville avant leur arrivée dans le cadre de leurs études universitaires, sinon pour des visites sporadiques liées à des achats particuliers, à du tourisme ou à des événements culturels. En outre, sans n’avoir jamais habité, ni travaillé ou étudié en Allemagne, et sans avoir une famille binationale, elles y ont des pratiques spatiales comparables. En particulier, elles s’y rendent aujourd’hui pour des pratiques d’achat ou de loisir, en fréquentant quasi-exclusivement le territoire frontalier à l’Alsace. Leurs pratiques actuelles en Allemagne s’ancrent dans les deux cas dans les pratiques passées du cadre familial. Dans les deux cas, la situation professionnelle de l’un de leurs parents est reliée au territoire allemand, celle du père. En outre, les deux jeunes femmes parlent allemand à un niveau similaire, l’ayant appris à l’école uniquement — pas d’échanges, de séjours ou de voyages particuliers liés à une volonté d’apprentissage de la langue.

Si tous ces points les rapprochent, leur trajectoire sociale. En particulier, pour ce qui concerne l’ancrage socio-économique de leurs familles respectives, Chloé vient d’un contexte à plus haut capital culturel et économique par rapport à Sarah. Tenant compte de cela, l’objectif du chapitre est de comparer leur rapport respectif à la frontière, et d’essayer de relier les différences à leur ancrage social différent et donc à des cadres socialisateurs familiaux différents.

ii. Une position sémio-spatiale de la frontière qui se distingue par le discours

Je débute le premier entretien avec Sarah et Chloé comme avec toutes les autres personnes enquêtées, en leur demandant de reconstruire leur espace de vie au travers du JRS.

Les deux enquêtées abordent de manière similaire la tâche, notamment en ce qui concerne les modalités d'agencement spatial des deux JRS<sup>300</sup>, même si l'échelle spatiale selon laquelle elles construisent l'image diffère.

Chloé (*cf.* JRS 9) se concentre sur le centre-ville de Strasbourg (éléments de 1 à 8), qu'elle positionne au centre du plateau, et sur quelques éléments qu'elle insère en dehors de celui-ci, comme l'Université (rang 10), son appartement (rang 9) ou encore quelques restaurants, bars et lieux culturels et touristiques. Elle place aussi la ville de Kehl et ses magasins, ainsi que le tramway qu'elle utilise pour s'y rendre. Initialement, la frontière n'est pas présente sur la carte. Quand je lui demande de l'ajouter, elle décide de la signaler par un fil noir (rang 22) qui vient croiser la ligne de tram (rang 15), et décide d'insérer aussi le pont et la passerelle piétonne (rang 24) sur le Rhin<sup>301</sup>, ainsi que le Jardin des Deux Rives<sup>302</sup> (rang 23). Voici comment elle explique, entre autres, la position de la frontière dans sa carte.

Et ici, j'ai mis Kehl et la rue piétonne de l'Église, c'est où je vais le samedi des fois... enfin souvent... [*rire*] pour faire du shopping. C'est ici que je traverse la frontière, j'y vais avec le tram ou à vélo l'été. La frontière bon, c'est vous qui m'avez dit de la mettre [*rire*]... mais effectivement je l'avais pensée ici... je la voyais ici, c'est le pont, le tram, la ligne qui va en Allemagne. (...) parce que en plus... je me suis dit que là comme ça... ça m'aidait à diviser l'espace entre ici [*indique sur le JRS*] et ici... mais bon... je ne sais pas si c'est très précis [*rire*]

K : [*rire*] comme dit ce n'est pas important... d'être précis, c'est vraiment votre vision, de l'espace de vie...ce qui est important ou pas de montrer pour vous qui m'intéresse...

<sup>300</sup> Je ne présenterai pas la légende complète des éléments insérés pour protéger l'anonymat des participantes à la recherche, en citant seulement les éléments importants pour comprendre la logique de leur carte ainsi que la position sémio-spatiale de la frontière dans celle-ci.

<sup>301</sup> Trois ponts et une passerelle piétonne traversent le Rhin entre Strasbourg et la ville de Kehl.

<sup>302</sup> Il s'agit d'un jardin binational, sur le Rhin, entre Strasbourg et Kehl.

Oui bah justement... j'ai essayé de faire ça... (...)

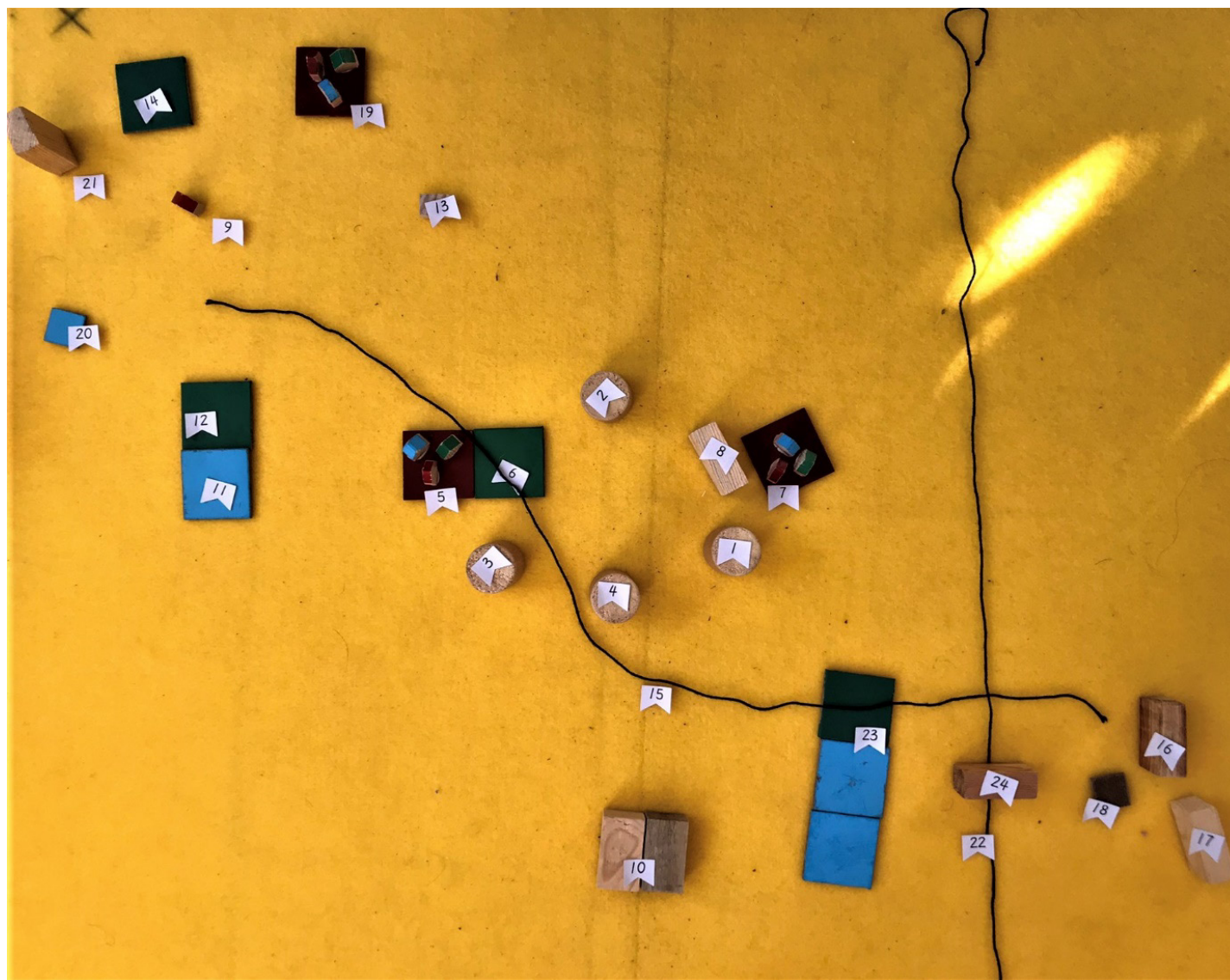
K : Donc la frontière vous avez décidé de ne pas la mettre... exprès ?

Non non... quand je pense à... l'espace... à moi, à mes lieux ici, je ne pense pas forcément à la frontière même si en fait c'est super important pour la ville et l'Alsace en général, qui est à la frontière avec l'Allemagne et tout... mais moi... enfin je ne la vois pas trop, même si on sait qu'on est en Allemagne... d'ailleurs on y va pour ça. Et on traverse la frontière à pied ou en vélo, c'est cool si on pense à d'autres frontières, même en Alsace. (...) et c'est vrai que bon moi je suis habituée à la traverser parce que bon... voilà c'est une question d'habitude, mais c'est important pour... moi et je pense pour toutes et tous ici... de montrer qu'on est dans un endroit... qui est comme ça proche d'un autre pays, une ville sur la frontière quoi (...) c'est Strasbourg, c'est comme ça.

Sur le plan de l'agencement spatial, la position sémio-spatiale<sup>303</sup> de la frontière peut ainsi se résumer comme *lien*, parce que des éléments se trouvent des deux côtés de la frontière, ainsi que *constellata*, car la frontière est insérée en correspondance avec d'autres éléments. Sur le plan du discours, la position de la frontière est soutenue par des raisons instrumentales mixtes, à la fois topologiques — «*je la voyais ici, c'est le pont*» — et cartographiques — «*ça m'aidait à diviser l'espace*» —, ainsi que par des *raisons symboliques mixtes* car à la fois rapportées à la ville et à son statut de «*ville sur la frontière*», mais aussi à l'enquêtée et à son histoire personnelle.

---

<sup>303</sup> En suivant les indicateurs proposés dans le chapitre précédent.



JRS 9. Carte produite par Chloé (ID 11).





JRS 10. Carte produite par Sarah (ID 10).

Sarah (cf. JRS 10) aborde la tâche de cartographie cognitive à une échelle différente, car elle s'attarde sur l'ensemble des quartiers de la ville. Toutefois, elle procède initialement comme Chloé, en ajoutant les éléments « *qui sont importants à Strasbourg* » et donc en se concentrant sur le centre-ville et ses environs (rang de 1 à 4), mais aussi en insérant la frontière en 5<sup>e</sup> position en correspondance du Rhin en utilisant un fil noir pour la souligner, sur le bleu des carrés utilisés pour le « *fleuve* » (rang 6). Elle insère ensuite d'autres éléments qu'elle considère "importants", comme les différents quartiers résidentiels ou encore quelques magasins connus, ou lieux culturels ou de loisir (par ex. une gravière très fréquentée l'été). Ensuite, quand elle passe aux éléments liés à ses pratiques dans la ville, et non plus aux éléments symboliques pour celle-ci, elle insère Kehl (r. 18) et d'autres éléments au-delà de la frontière. Si la jeune femme insère la frontière parmi les éléments importants pour la ville, mais aussi comme une limite externe, elle décide finalement plus tard d'ajouter des éléments situés en Allemagne, liés à ses propres pratiques.

K : Du coup la frontière ici tu<sup>304</sup> as voulu la mettre au début par contre... enfin je veux dire, tu as inséré la frontière en 5<sup>e</sup> position et les magasins, enfin la rue ici à Kehl tu l'as insérée plus tard, quasiment à la fin... pourquoi ?

Oui oui, c'est vrai... [*rire*] parce que j'ai tenté de dessiner les contours de la ville et la frontière ici... je l'ai mise. De l'autre côté pour moi c'est la gare et le parc de l'Orangerie. Donc j'ai mis la ligne noire avec le fil en... coton ici... ici pour que je puisse dans ma tête... me dire qu'il ne fallait pas dépasser... enfin... c'est pour organiser les autres lieux aussi. Mais du coup finalement je l'ai poussée cette limite [*rire*], quand j'ai rajouté Kehl et l'arrêt Rathaus, la ligne de tram et tout... le City Center il est là aussi (...) Mais voilà... donc oui c'est pour ça... mais en tout cas c'est pratique de mettre des repères dans la carte parce que sinon c'est vraiment... trop flou là... c'est dur [*rire*]

Comme pour Chloé, la position sémio-spatiale de la frontière se caractérise par le fait qu'elle ne délimite pas l'espace de vie de la jeune femme (*position lien*). En outre, dans les deux cas, la frontière n'est pas insérée seule, mais est en correspondance avec d'autres éléments (*position constellata*). Sur le plan de l'agencement spatial des éléments insérés dans la carte, émergent donc quelques similarités

<sup>304</sup> Sur la question du tutoiement/vouvoiement dans les entretiens avec les deux enquêtées, cf. encadré n. 10.

entre les deux cas : la frontière est insérée par les jeunes femmes comme un élément qui fait partie de leur espace de vie et non pas comme une limite de celui-ci. En particulier, la frontière a été insérée par Sarah pour des *raisons instrumentales*, c'est-à-dire pour l'aider à configurer les éléments spatiaux dans son JRS. La frontière, une fois posée dans la carte, a été ensuite utilisée pour agencer les autres éléments spatiaux correspondants aux pratiques de la jeune femme. De la même façon, Chloé, même sans avoir inséré la frontière initialement, a toutefois inclus des éléments "allemands" dans son JRS. Néanmoins, sur le plan du discours, la position de la frontière dans le JRS de Sarah se caractérise par une absence de raisons symboliques, et par un simple recours aux *raisons instrumentales cartographiques et topologiques*. Sarah a pourtant inséré la frontière très tôt, parmi les premiers éléments — ce qui aurait pu se coupler à une importance symbolique de la frontière pour la ville, comme pour la « cathédrale » ou les autres éléments qui la précèdent dans le JRS.

Une fois décrite la position sémio-spatiale de la frontière dans les JRS et après avoir comparé les cartes produites par Sarah et Chloé, il s'agit maintenant de se concentrer sur les thématiques principales émergées des entretiens qui coparticipent à définir le rapport à la frontière des enquêtées. En conclusion, je reviendrai sur les positions sémio-spatiales de la frontière, pour tisser des liens entre prises de position cartographiques et discursives.

iii. Des pratiques spatiales similaires qui sous-tendent une expérience différente de la frontière et du territoire frontalier.

Durant les différents entretiens, j'ai l'occasion de revenir à plusieurs reprises sur les pratiques spatiales des deux jeunes femmes. Cela me permet de dépasser la première impression de similitude entre les pratiques spatiales des deux jeunes femmes : l'analyse souligne la forte dimension symbolique qui concerne les "franchissements" de la frontière dans les deux cas. Cette symbolique se joue sur deux temporalités différentes : en effet, les pratiques en Allemagne sont à la fois fréquentes — plusieurs fois par mois — dans la vie actuelle des jeunes femmes, et aussi ancrées dans les habitudes familiales.

Dans l'extrait suivant d'un entretien avec Sarah, ses pratiques d'achat à Kehl sont mises en lien avec celles de «*shopping*» au centre-ville de Strasbourg. Elles sont racontées naturellement en mobilisant le souvenir d'activités faites avec ses parents et sa famille en général. Ces pratiques ne sont pas solitaires, mais bien collectives. La jeune femme a des souvenirs personnels à Kehl et à Lahr,<sup>305</sup> car elle y allait avec ses parents et elle continue à le faire aujourd'hui avec son entourage.

K : Tu as inséré... voyons... le Port du Rhin, les lignes de tram, ici, tu as mis la rue de Kehl ici et le pont du tram, enfin la ligne D, le McDo et puis les autres magasins de place Kléber et rue des Arcades...

S : Pour le shopping oui, j'aime bien faire les magasins avec ma sœur et ma mère, ou avec d'autres [*rire*]. C'est d'ailleurs pour ça que je vais en ville normalement, sinon je la traverse juste à vélo pour aller au travail maintenant (...) on y allait avec mes parents aussi au centre-ville de Strasbourg quand j'étais petite [*rire*]. On mangeait au McDo avec ma sœur et mes parents pas toujours [*rire*] parce qu'ils détestaient ça surtout mon père. Sinon j'y vais avec mon chéri. Et c'est pareil pour Kehl, même si c'est pas vraiment Strasbourg... [*rire*] enfin si un peu... Mais c'est pareil je l'ai mis parce que j'y vais pour... des achats. J'ai mis ici (indique sur la carte) le pont du Tram et la ligne D parce que j'y vais comme ça avec mon chéri ou mes coloc pour faire des courses. C'est moins cher (...).

En considérant que la frontière dans le JRS de Sarah était insérée sans faire référence aux dimensions symboliques, cet extrait permet de souligner que poser la frontière sur la carte et parler de ses pratiques — raconter comment l'on franchit la frontière — n'impliquent pas le même recours à des dimensions symboliques. Je reviendrai sur cette distinction entre prises de position discursives et cartographiques au fil des pages ci-dessous.

Si, donc, pour Sarah, le passage de la frontière est lié dans le contexte familial aux «*courses*» et à des stratégies économiques parentales, pour Chloé les pratiques familiales de l'Allemagne sont plutôt rattachées au tourisme et au loisir. Les parents n'allaient pas «*tout le temps en Allemagne pour faire*

---

<sup>305</sup> Lahr est une ville allemande frontalière qui, comme Kehl, attire sur son territoire des consommateurs français. Elle fait partie des villes allemandes les plus proches du village d'origine de Sarah.

*des courses, même si on y allait de temps en temps*», toutefois la frontière était traversée pour des balades touristiques assez fréquemment, à hauteur d'une fois par mois environ.

Avec mes parents on allait tous les ans à Europa-Park... et on a visité la Forêt-Noire aussi. On allait souvent aussi avec ma maman au Kunsthalle à Karlsruhe, ou par exemple... si je pense récemment... (...) je vais souvent avec mon papa voir des concerts à Mannheim.

La jeune femme me dit d'ailleurs continuer à pratiquer l'Allemagne périfrontalière pour ces mêmes raisons, notamment la visite de patrimoine naturel ou encore de villes, musées et monuments historiques. Dans le discours, la jeune femme tient à souligner que le franchissement de la frontière n'est pas un «*problème*» ni un critère de choix des endroits pratiqués pour le loisir : «*des fois on a envie [avec son compagnon, NDLR] d'aller visiter telle ville ou telle ville... ça peut être en France, ou en Allemagne... on regarde plus la distance ou s'il y a une gare et des trains depuis Strasbourg... que le reste en fait...*».

Ce point la différencie de Sarah. Dans le discours de cette dernière, en effet, il y a toujours une «raison» qui est mise en avant pour motiver le passage de frontière. Elle me dit franchir la frontière pour la fréquentation de lieux qui permettent des activités qui sont plus «*intéressantes*» en Allemagne, ou qui peuvent être faites plus facilement côté allemand que côté français. Outre les «*courses*», moins chères en Allemagne, elle affirme aller de temps en temps aux thermes de Baden-Baden, car «*c'est plus grand (...) et c'est aussi pas trop cher*». Ou encore : «*Sinon... j'y vais [en Forêt-Noire] pour faire des randos, il y a notamment des endroits où il y a moins de gens que dans les Vosges, que mon chéri connaît aussi...*».

Ces extraits montrent que l'aspect symbolique du rapport à la frontière et à son franchissement émerge sur le versant des pratiques, notamment par l'évocation d'un lien affectif des deux jeunes femmes au territoire allemand, ainsi que par le souvenir de pratiques «frontalières» dans le cadre familial. En ce sens, les deux cas s'associent à deux expériences différentes de l'Allemagne. Dans le discours de Chloé, j'identifie une dimension symbolique supplémentaire qui complète la position sémio-spatiale de la frontière. Elle souligne en effet à plusieurs reprises l'importance symbolique de la frontière pour la ville de Strasbourg, au même titre que d'autres éléments ou monuments urbains,

tels que la Cathédrale ou le Parlement européen : « *Strasbourg est une ville... capitale... de l'Europe quand même... et la frontière est importante pour dire... que c'est une ville multiculturelle par exemple... partagée entre France et Allemagne* ». La frontière et les éléments qui y sont associés dans sa carte sont parfois décrits par la jeune femme de manière similaire à une attraction touristique. C'est le cas du Jardin des Deux Rives ou de la passerelle piétonne qui traverse le Rhin : « *c'est très beau, je trouve... je le conseille souvent... quand mes amis qui ne connaissent pas Strasbourg viennent en week-end, je fais souvent avec eux... la balade... on va en tram aux Deux-Rives et on traverse le Rhin pour aller à Kehl* ». En outre, Chloé insiste sur le caractère frontalier de la ville et de son urbanisme. Ce dernier représenterait la “multiculturalité” du territoire urbain : « *si on pense à Place de la République par exemple... la BNU et tout le reste, le palais et le reste... ça on le voit et on se dit... c'est allemand!* ».

L'analyse dévoile une autre différence entre les deux jeunes femmes, concernant l'ensemble des éléments insérés dans la carte. En effet, si les deux femmes commencent leur construction de l'espace de vie par les éléments qui sont « *importants* » pour la ville de Strasbourg, cette importance varie sur un point. Dans le cas de Sarah, ces éléments importants sont choisis *via* un point de vue que l'on pourrait définir “d'habitante” : elle insère les éléments qui sont importants pour les Strasbourgeois et Strasbourgeoises, et très peu de lieux “touristiques”. D'ailleurs, ces lieux se trouvent sur toute la superficie de la ville, et non pas seulement dans les parties plus anciennes ou plus touristiques (l'île centrale, la Petite-France, *etc.*). En revanche, Chloé insère parmi les lieux « *importants* » surtout des lieux touristiques (la maison *Kammerzell*, quelques musées, le « *pont tournant* » à la Petite France) qui ont une forte valeur “esthétique” : ce sont des lieux anciens, pittoresques, situés au centre-ville. En somme, le discours de la jeune femme dans l'entretien me porte à penser que la construction de la carte traduit une tentative de donner une image idéalisée et touristique de la ville.

Cette distinction, entre une vision du point de vue de “l'habitante”, et une vision du point de vue “extérieur” ou “détachée”, se maintient quand j'interroge les enquêtées sur les spécificités locales de la frontière alsacienne. Chloé en effet insiste sur la symbolique européenne et franco-allemande pour décrire une frontière « *ouverte* », symbole de la ville de Strasbourg « *capitale européenne* » et ville « *multiculturelle* ».

Je pense que c'est le rapport avec l'Allemagne qui est... la particularité ici... parce qu'on est proches, culturellement et aussi avec l'Europe et tout... c'est le cœur de l'Europe et la capitale... l'une des capitales européennes. (...) La frontière est ouverte parce que les relations entre les deux pays sont ouvertes, amicales, et tout...

Sur la même lignée, la jeune femme prend position sur les frontières intra-européennes plusieurs fois dans l'entretien. Elle soutient que leur utilité a diminué dans le temps et que « *leur rôle en Europe est devenu même chiant... pour les gens... pour les habitants. Si on pense par exemple aux problèmes causés par Brexit...* ». Ce positionnement “européiste”, en faveur d'un territoire « *sans vraies frontières entre les pays qui... sont en Europe* », est cohérent, je le montrerai, avec la posture et les choix professionnels de la jeune femme. Le regard macro et “externe” sur la frontière soutient la narration de sa trajectoire d'internationalisation : elle dépeint dans le discours une frontière invisible, qui peut être franchie facilement.

Sarah, en répondant à la même question sur les spécificités de la frontière locale, se concentre en revanche sur les dimensions qui distinguent la frontière franco-allemande du point de vue de l'habitant : la frontière ici est importante, car la population locale y est attachée et parce que cette population a des liens avec le territoire allemand. La dimension européenne est absente de son discours.

Ici on sait qu'il y a une frontière plus intégrée avec l'Allemagne... (...) parce que... les gens ici ont des choses à faire... de l'autre côté [*rire*] des connaissances ou le travail ou encore c'est pour... peut-être si je pense... à la frontière avec la Belgique et aux frontières là-bas dans le Nord... les personnes sont moins... sont plus... centrées... identifiées à la France peut être... Ils n'ont pas toutes les... tous les liens qui sont... qu'ici nous avons avec l'Allemagne.

K : Tu penses à des liens familiaux ? De travail ? Comme ton père qui a travaillé en Allemagne ?

Je ne sais pas si... il y a beaucoup de personnes qui ont de la famille en Allemagne... mais ici on a une histoire aussi particulière, les gens travaillent beaucoup en Allemagne parce que... pour des raisons aussi... historiques... il y a des liens. Enfin après tout dépend du travail, mais c'est assez courant notamment dans certains villages que

tous les darons travaillent aux mêmes endroits en Allemagne... enfin pas tous, mais une bonne partie.<sup>306</sup>

Une vision ouverte/invisible de la frontière s’oppose donc à une deuxième vision plus ancrée à la vie des habitants et à leur ressenti. Cette différence se matérialise encore une fois dans la réponse que les deux jeunes femmes donnent quand je leur demande de définir la frontière et son rôle. Sarah se concentre encore une fois sur son ressenti d’habitante. La dimension historique émerge et les conséquences de la présence de la frontière sur la population locale sont abordées. Dans l’extrait suivant, la frontière délimite bien deux populations distinctes, et la jeune femme insiste sur les différences que la frontière signale.

La frontière c’est ce qui se trouve entre deux pays, comme entre la France et l’Allemagne ici [*indiqué sur le JRS*]. C’est donc... une division entre les deux pays, ce qui permet de dire ici c’est la France, ici c’est l’Allemagne... on peut penser à la frontière comme à une ligne qui sépare deux pays, mais ce n’est pas que ça, parce que ça dépend de l’échelle à laquelle tu regardes la carte... il n’y a pas de largeur... d’épaisseur fixe... enfin claire... de cette ligne et on peut penser à toute la ville de Strasbourg comme à une zone de frontière en fait... ou à l’Alsace ou le Bas-Rhin. Ce qui est important c’est de dire que cette zone est différente de l’Allemagne. Donc par exemple... Strasbourg n’est pas... Fribourg, voilà.

K : Du coup tu as parlé... d’échelles, mais... du coup est-ce... c’est quoi la fonction d’une frontière ? De diviser seulement ?

C’est ce que j’ai dit, ça divise deux pays et ça permet de dire à qui appartient chaque morceau... partie de territoire... ça c’est allemand, ça c’est français, ça c’est suisse, nana... Et du coup les choses changent des deux côtés, les lois, les... gens aussi... ce qu’ils mangent... ce... qu’ils achètent, les prix des choses... et tout le reste.<sup>307</sup>

Chloé assume en revanche, encore une fois, un point de vue plus “macro” dans sa définition, en lien avec ses prises de position reportées plus haut. Elle insiste sur le fait que la frontière est une limite

<sup>306</sup> Une partie de l’extrait a été présenté dans le chapitre 3.

<sup>307</sup> Une partie de l’extrait a été présenté dans le chapitre 3.



“institutionnelle” et non “culturelle”. L’idée d’un “espace culturel” commun entre les Allemands et Français habitant à côté de la frontière émerge dans son discours.

c’est pas comme si quand vous passez la frontière d’un coup les gens sont différents...  
c’est le territoire qui change, pas les gens d’un coup comme ça...

(...)

K : Mais on se rend bien compte pourtant qu’on est en Allemagne non? Genre les panneaux et tout le reste qui change... et... les magasins, les prix...

C : oui, mais c’est du concret ça... les gens sont... pas... si différents que ça... que les Strasbourgeois... d’ailleurs il y a beaucoup de Strasbourgeois à Kehl...

iv. Deux rapports différents à l’allemand et à l’Allemagne, ancrés dans le roman familial

J’ai montré plus haut que les pratiques transfrontalières de Sarah sont fortement ancrées dans celles de sa famille. Un autre exemple de l’importance de l’ancrage familial dans le rapport à la frontière vient de la question linguistique, qui émerge naturellement dans le discours de la jeune femme : la présence d’un rapport professionnel à la frontière et à l’Allemagne dans la famille a conduit ses parents à pousser la jeune femme vers l’apprentissage de l’allemand.

Mon père a travaillé en Allemagne à l’usine (...) Mais bon, du coup on... la famille... mon oncle aussi, ma tante et tout ils sont frontaliers aussi. Donc la famille est assez comment le dire... assez habituée à l’Allemagne, ils parlent alsacien.

K : Ah, du coup tu parles alsacien?

Un peu, je comprends bien parfois... parce que je parle allemand, j’ai un bon niveau, entre mes parents et l’école, j’ai appris l’allemand à l’école. Toi tu parles allemand?

K : Non [*rire*] (...) Tu penses que tes parents tenaient au fait que tu parles allemand ?

Oui absolument, même trop [*rire*]. Mon père me foutait la pression pour que je puisse travailler après... si jamais... mais bon, après moi j'ai appris, mais je ne le parle pas aussi bien que lui qui a travaillé là-bas.

Le rôle du roman familial fortement ancré à la frontière est aussi évident dans les contenus mémoriels qui sont mobilisés par la jeune femme. En parlant des particularités de la frontière locale par rapport à d'autres frontières en France, Sarah identifie une relation historique plus proche entre Allemands et Français en Alsace que dans d'autres régions. Notons que cette relation ne serait pas due qu'à la dimension économique et familiale des populations frontalières, ni, comme dans le discours de Chloé, à un bassin culturel partagé (habitudes, modes de vie, *etc.*), mais bien à des raisons « *historiques* ». Ce sont des contenus mémoriels — liés aux conflits mondiaux notamment — qui émergent dans le discours de la jeune femme, et que je questionne directement.

K : Du coup historiquement tu penses... tu parles de liens historiques, tu peux me dire à quoi tu penses ? En quoi historiquement cet... échange... est-il ancré ?

Oui... je ne suis pas du tout experte [*rire*] il faudrait que tu parles à mon grand-père [*rire*] qui est passionné de ça il parle tout le temps des choses qu'il lit dans les magazines et les livres et tout... mais historiquement comme tu dis [*rire*] peut être on est... nous ici... plus liés aux autres territoires, même dans le mauvais sens en fait... il y a eu la guerre et l'occupation et tout ça... enfin c'est un grand... une grande chose... période qui je pense... qu'il n'y a pas beaucoup de régions qui ont cette histoire... après c'est il y a longtemps et les choses ont changé bien évidemment, mais toute l'histoire des incorporés et tout ça...

K : Les malgré-nous ?

Oui voilà mon grand-père parle de ça tu pourrais lui parler [*rire*]... mais je ne connais pas trop ça... je ne sais pas si c'est la même chose... et j'avoue que ce n'est pas mon truc l'histoire... mais c'est quelque chose d'assez connu aussi ici, surtout c'est encore très vivant, je crois... les personnes de la génération de mon grand-père...

Dans cet extrait, ainsi que dans d'autres passages de l'entretien, mémoire familiale frontalière et mémoire collective vont dans le sens d'une reconnaissance des liens à la fois proches et conflictuels avec l'Allemagne. Ceci fait écho aux positions de Sarah envers la possibilité de franchir la frontière définitivement ou pour le travail : même si elle reconnaît être « *attachée* » à certains lieux au-delà du Rhin (« *pour moi jusqu'à l'année dernière Kehl ça l'était... [mon espace de vie] tout comme Strasbourg, j'y ai de bons souvenirs quoi... avec mes parents et tout... et même cette année... j'habite ici... j'y vais avec mon chéri en tram ou en vélo et c'est un endroit important pour moi...* ») elle dit n'avoir jamais songé « *sérieusement* » à chercher un travail ou une formation en Allemagne. Et cela même si ses parents lui ont conseillé de le faire. Le passage de frontière, ici ou ailleurs, est pour elle inenvisageable de manière définitive, et elle me confie avoir une préférence pour continuer à habiter l'Alsace.

Perso, je préfère rester en Alsace, je m'y sens bien... et je n'aime pas trop l'idée d'être loin de l'Alsace. D'ailleurs pour aller en Allemagne en fait, je n'aime pas trop... l'idée de faire les trajets... mais aussi la vie quoi... je préfère ici, je pense, les gens, la mentalité, tout...

Essayant de la questionner sur ce point dans le deuxième entretien avec elle, dans un passage assez véhément<sup>308</sup> la jeune femme se positionne nettement contre l'idée de suivre la voie de son père qui a travaillé « *toute sa vie en étant maltraité parce que Français en Allemagne, et... en tant que frontalier ici* », même si elle avait la possibilité de gagner plus d'argent côté allemand<sup>309</sup>.

En somme, dans le discours de la jeune femme, j'identifie des prises de position qui se basent sur une différence ressentie entre les territoires et les habitants des deux territoires nationaux. La mémoire et le roman familial soutiennent ces prises de position, qui conduisent la jeune femme à franchir la frontière pour certaines raisons (achats, certains loisirs) et pas pour d'autres (travail).

Le rapport à l'Allemagne et son ancrage familial prennent une forme différente pour Chloé. Elle est tournée professionnellement vers l'étranger et tout particulièrement vers l'Allemagne : sa trajectoire est celle d'une jeune « internationalisée » qui cherche à faire une expérience professionnelle, voire

---

<sup>308</sup> Je ne rapporterai pas ce passage pour préserver l'anonymat de l'enquêtée.

<sup>309</sup> Cette phrase est intéressante si on la connecte aux prises de position de la jeune femme vis-à-vis de la fermeture de la frontière en mars 2020 à l'arrivée en France de la pandémie de COVID-19, cf. *infra*.

sa carrière entière, à l'étranger. Elle considère cela comme « *naturel* », étant donné son aisance en allemand et en anglais, mais aussi étant donné sa trajectoire familiale. Dans cette ouverture à l'international, qui est donc une stratégie pour l'enquêtée, elle dit être soutenue par la volonté de ses parents [« *ma mère est trop contente pour Erasmus* »], qu'elle associe à des spécificités locales [« *chez nous... ici* »] dont la maîtrise de la langue allemande serait un critère.

K : Vous dites que vos parents vous ont encouragée dans l'apprentissage de l'allemand. L'idée était celle de travailler en Allemagne du coup ?

Bah, oui, pourquoi pas si j'ai la possibilité et s'il y a une occasion je le ferai... je pense que c'est une bonne idée de montrer qu'on n'a pas peur de se projeter... sur une autre langue, une autre culture... c'est ça... et voilà, en plus mon père nous a toujours (...) on a été encouragés à l'idée d'apprendre les langues étrangères et tout... l'anglais aussi... (...)

K : du coup on pourrait dire que c'est grâce... en quelque sorte... à votre famille que...

oui absolument. (...) Mais c'est courant chez nous... ici... qu'on parle allemand, ou que nos parents... nous conseillent d'aller trouver du travail là-bas... Plus que l'anglais peut-être... et encore... peut-être avant... mais en tout cas c'est important. (...)

Et puis bon, on a beaucoup voyagé avec nos parents, moi j'adore les voyages et découvrir de nouvelles choses, je trouve ça important et... je ne sais pas comment dire... (...) sortir de votre zone de confort un peu... [*rire*] c'est ça que je voudrais pour mon futur pro.

L'utilisation des contenus mémoriels dans le discours fait diverger les deux cas présentés. Comme en témoigne l'extrait reporté plus haut du discours de Sarah, la mémoire des conflits franco-allemands est évoquée par la jeune femme dans des termes flous, mobilisant des contenus mémoriels issus du roman familial. Pour Chloé aussi, les contenus mémoriels soutiennent les prises de position discursives, mais elle les mobilise différemment sur le plan thématique. Par exemple, la mobilisation dans le discours de la jeune femme de la période de construction européenne et franco-allemande soutient le positionnement de soi envers l'objet frontière, comme dans le passage suivant.

Oui je pense qu'on est... on a plus de relations avec l'autre pays... ici la frontière c'est particulier, c'est la capitale européenne, il y a toute... toute la valorisation de l'Europe... on est si on peut dire peut-être plus avancés sur ça... on est vraiment projetés vers l'étranger parce qu'on a plus de contact avec les autres pays... Faut pas oublier la Suisse aussi, c'est l'aéroport à Mulhouse<sup>310</sup> (...) Et aussi le tram qui est frontalier aussi. Je pense notamment qu'on a aussi un sentiment d'appartenir à l'Europe nous les jeunes qui grandissent ici... pour tout ça... on vit Schengen... directement...

(...)

Sur d'autres territoires tu ne peux pas... passer la frontière comme tu la passes ici entre Strasbourg et Kehl (...) il n'y a pas de contrôles, depuis les accords de Schengen... on a pas de problèmes ici, tout est ouvert, c'est typique de cette frontière voilà... on ne nous contrôle même pas en fait... tout est libre, c'est ça... le territoire frontalier et tout... c'est aussi toute une histoire qui nous pousse à apprendre plus l'allemand parce qu'on est à côté ou à chercher aussi du travail et tout... et du coup ça nous pousse à traverser la frontière.

v. La frontière comme marqueur des relations personnelles : le rapport aux étudiants «*Eras-*  
*mus*»

Au fil des entretiens, la question des relations amicales et de couple des enquêtées revient régulièrement. Cette thématique a été abordée directement une fois que la glace était brisée avec Chloé et Sarah, mais c'est un argument qui a toujours constitué une toile de fond de nos discussions. En effet, les deux jeunes ont déménagé à Strasbourg parallèlement au début de leur licence, qu'ensuite Sarah a décidé d'abandonner. Elles ont donc laissé leur cercle amical lycéen pour en trouver un autre à Strasbourg, et leurs activités dans la ville tournent désormais forcément autour de ce nouveau groupe d'amis. Pour Chloé, les nouvelles connaissances correspondent principalement à des «*camarades de promo*». Ce second cercle lui a permis de rencontrer d'autres personnes, dont son compagnon actuel,

---

<sup>310</sup> L'enquêtée fait référence à l'aéroport international franco-suisse *EuroAirport* qui est associé aux villes de Bâle, en Suisse, Mulhouse en France et Freiburg en Allemagne.

qui est aussi étudiant universitaire. Sarah raconte en revanche un parcours plus varié en termes de rencontres, qui dépendent principalement des deux contextes professionnels traversés depuis, ainsi que de sa pratique sportive et de son insertion dans un club. Sarah côtoie aussi un bon nombre d'étudiants universitaires strasbourgeois parmi ses amis, connus par amitiés interposées.

Une chose intéressante à évoquer ici est la façon dont les « *internationaux* », pour reprendre un terme mobilisé par Chloé<sup>311</sup>, pour parler des étudiants étrangers présents dans la ville — souvent en mobilité Erasmus —, sont inclus ou pas par les deux jeunes femmes dans leur cercle d'amis, ainsi que l'image que les deux enquêtées ont de ces “profils”. Chloé, justement, insiste beaucoup sur le fait qu'elle apprécie de rencontrer des étudiants internationaux dans la ville, ce qui lui permet de « *découvrir de nouvelles cultures* ». En ce sens, la présence d'étudiants étrangers est très valorisée par la jeune femme quand il s'agit de décrire les raisons pour lesquelles elle « *adore* » habiter dans la ville. Chloé parle de Strasbourg comme d'« *une ville (...) très internationale* », tout en étant « *plus petite (...) que Paris* » et donc « *à taille humaine* ». Cela contribue à faire de nouvelles connaissances très souvent, en tissant des amitiés fortes nonobstant des périodes relativement courtes de fréquentation avec des étudiants qui souvent restent quelques mois ou années dans la ville. Comme le montre l'extrait suivant, Chloé attribue beaucoup d'importance au fait d'avoir un parcours international, décrivant son intérêt particulier pour tisser des liens avec les étudiants étrangers, comme si le fait d'avoir traversé la frontière et de “porter en eux” une expérience internationale les rendait plus intéressants.

Pour moi le café des langues<sup>312</sup> c'est vraiment bien parce que je peux sortir et parler en anglais (...) ça me permet de m'améliorer (...) J'aime bien rencontrer des gens, ici je connais des Polonais, des Allemands, et avec eux je peux parler allemand aussi, mais (...) j'ai aussi rencontré des potes qui sont originaires de l'Amérique du Sud, c'est vraiment cool comme ville Strasbourg, pour ça (...) C'est des gens plus ouverts, ils ont voyagé donc voilà... je me sens bien avec eux

(...)

<sup>311</sup> « *Internationaux* » est aussi le terme mobilisé par l'institution universitaire. Cf. chapitre 4.

<sup>312</sup> Événement mensuel strasbourgeois de sociabilité en langue étrangère, dédié en particulier aux étudiants en Erasmus et organisé dans un bar du quartier de la Krutenau.

Strasbourg c'est une ville qui est très internationale, j'adore y habiter (...) l'on peut rencontrer plein de nationalités différentes, notamment si tu... quand on est étudiant tu vois, parce que tu as les personnes qui sont ici pour une année ou deux, ou en Erasmus aussi (...) et du coup ça compense pour moi [*La dimension internationale de la ville*] le fait que ça soit une ville qui est... petite en fait, enfin, pas une grande ville (...) plus petite que Paris (...)

(...)

C'est vraiment cool de rencontrer des personnes avec un parcours un peu atypique [*i.e. international*], je découvre plein de choses et j'apprends aussi, c'est pour ça que je vais toujours vers les gens, pour les rencontrer (...) l'autre jour par exemple mon pote X (...) a cuisiné pour nous et c'était super (...) j'ai trop aimé ce nouveau plat, là je lui ai dit qu'il peut me le refaire quand il voudra [*rire*] (...) Moi aussi ça me donne envie de découvrir des choses et de voyager (...) et ça fait des contacts un peu partout en Europe, ça aussi c'est cool pour les voyages c'est bien (...) et puis on se sent vraiment en Europe, Européens au milieu de toutes ces langues (...) parce qu'on pourrait penser que c'est des cultures très différentes entre elles, mais quand tu les découvres... quand tu commences à rencontrer d'autres personnes qui viennent des autres pays européens, tu commences à comprendre qu'il y a un truc en commun quoi

Cette figure stéréotypée de l'étudiant étranger est aussi présente dans le discours de Sarah, mais elle renvoie à la jeune femme une image fortement différente, voire opposée. Pour elle les «*Erasmus*» sont par essence un «*groupe fermé*», auquel elle n'a pas accès. Elle considère que «*trop souvent*» ces profils veulent «*créer un entre-soi*», ce qui se manifeste notamment dans le fait qu'ils ne «*parlent jamais français*» en préférant l'anglais. La jeune femme, qui je le rappelle parle l'allemand, dit se sentir exclue par ce comportement, parce qu'elle ne maîtrise pas l'anglais. Elle présente un exemple concret, qu'elle a vécu lors d'une soirée étudiante organisée par une de ses meilleures amies, étudiante en licence. Sarah toutefois dit que ce sentiment d'exclusion ne la dérange pas, au contraire elle ne ressent pas la nécessité de tisser des liens avec «*des gens qui de toute façon vont rester que six mois à Strasbourg*».

Moi je me dis souvent, si je suis en soirée ou en boîte et que je vois quelqu'un qui... enfin avec qui le courant je me dis que ça peut passer tu vois (...) mois je fonce tu vois, je ne suis pas quelqu'un qui est timide ou quoi (...), mais les Erasmus tu vois, c'est un groupe fermé parce qu'en fait ils veulent créer un entre-soi en soirée, et ils parlent anglais et tout et du coup bah... toi tu es foutue parce que... bah moi je maîtrise pas l'anglais tu vois, enfin un peu, mais pas comme eux (...) et ça arrive souvent souvent souvent quoi, trop souvent que... tu sois exclu(e) des conversations, du coup ils sont là, pépères [*ton ironique*], dans leur coin, à l'appart (...) j'étais en soirée chez ma pote et c'est ça tu vois, dans leur coin à boire des bières et ils parlent pas français quoi, c'est vraiment comme ça que... comment tu veux qu'on puisse leur parler c'est... mort (...)

K : (...) ça te dérange du coup que ton amie... ta meilleure amie fréquente aussi des étudiants en Erasmus ? Que tu les croises à ses soirées ?

Bah je ne sais pas... tu vois pas trop... parce que de toute façon j'ai pas forcément besoin de connaître des gens ou quoi, mais bon (...) je me dis aussi de base que c'est pas forcément dans mon intérêt de me lancer dans un truc qui va durer max un an quoi... parce que oui en fait c'est ça aussi, ils restent souvent pas longtemps et après ils rentrent (...) c'est des gens qui de toute façon vont rester que six mois à Strasbourg donc même si je me dis [*rire*] tiens il est mignon lui [*rire*] je vais pas forcément me lancer parce que bon... cash ça peut pas marcher [*rire*]

Pour compléter ce point, il est intéressant d'analyser la suite de la conversation avec Sarah, qui cherche à me rassurer et pense m'avoir blessé — étant donné que je suis franco-italien. Cherchant à nuancer ses propos, elle parle d'un «*effet de groupe*». Elle précise que si elle devait rencontrer en soirée un étudiant étranger seul, elle se sentirait plus à l'aise pour tisser des liens avec lui.

Mais bon après ça dépend tu vois parce que c'est pas avec tous les étudiants européens tu vois, parce qu'il y en a qui parlent bien français... enfin je veux dire qui ont envie... d(e) (r)entrer en contact avec des français et tout... c'est vraiment ces étudiants-là en Erasmus et les échanges... parce que... tu vois toi tu es italien, mais c'est différent (...) Avec toi je pense qu'on pourrait s'entendre [*rire*], mais déjà on peut parler parce que tu parles français (...) Je disais pas ça pour toi...

K : après moi je suis français par moitié [*rire*], du coup j'ai un avantage sur la langue



Oui, mais bon, c'est pas que ça, tu n'es pas en Erasmus, tu vis ici quoi, c'est ça aussi.

K : oui, mais ça m'arrive de parler italien en soirée avec des italiens [*rire*]... je rigole, je vois ce que tu veux dire...

Oui, oui bon, mais ça voilà c'est pas pareil je suis sûre... c'est pas la même chose je ne parle pas de ça (...), mais je pense que c'est... tu vois, aussi l'effet de groupe, ça me fait bizarre, mais peut-être si tu vois je rencontre en soirée quelqu'un... une personne, un gars qui ne parle pas bien français, mais qui est seul qui a aussi envie de s'intégrer un peu avec les Français quoi, là je pense que c'est différent dans ce cas... même si après je pense qu'on aurait pas forcément les mêmes intérêts, mais tu vois, le temps d'une soirée... tu peux discuter et tout (...)

Ces extraits concernant le rapport aux étudiants internationaux viennent compléter l'esquisse du rapport à l'internationalisation de Chloé et de Sarah, thématique que j'ai déjà abordée pour évoquer leur stratégie de professionnalisation. Chloé donne beaucoup d'importance à la dimension "internationale" de ses nouvelles amitiés strasbourgeoises. La forte disponibilité dans la ville de lieux et moments de rencontres internationales fait même partie des points mis en avant par la jeune femme pour valoriser Strasbourg. En particulier, une proximité identitaire avec les étudiants européens est ressentie par Chloé, et celle-ci se construit encore une fois sur l'imaginaire européen et sur l'échelle d'une « *identité européenne* » commune. Ainsi, ce qui pourrait sembler paradoxal, elle cherche activement à côtoyer ces étudiants « *internationaux* » — elle l'affirme clairement — parce qu'elle vise à la "découverte" de nouvelles cultures, tout en se sentant partager un bagage identitaire commun avec eux : ce bagage, rationalisé dans l'imaginaire européen, n'est rien d'autre que la volonté d'internationalisation — « *c'est des gens plus ouverts, ils ont voyagé (...) je me sens bien avec eux* ». En ce sens, finalement, l'on retrouve dans l'orientation de ses relations sociales estudiantines le dépassement de frontière qu'elle vise pour sa trajectoire universitaire et professionnelle.

Le point de vue de Sarah est celui d'une personne qui se sent exclue de ces cercles, pas à sa place — « *les Erasmus (...) ils veulent créer un entre-soi en soirée* ». Ainsi, elle côtoie ces étudiants lors de soirées étudiantes où elle est invitée par une amie, mais sans vraiment chercher à se lier avec ces profils étudiants, dont elle restitue une image très stéréotypée et uniformisée qui concerne spécifiquement

les étudiants étrangers, et non les étrangers en général. En ce sens, même si plusieurs motivations à son comportement d'évitement émergent dans son discours — « *c'est des gens qui de toute façon vont rester que six mois* » —, le discours de la jeune femme laisse transparaître un ressenti de domination symbolique par rapport à ces groupes d'étudiants qui sont très valorisés dans le champ des étudiants universitaires que la jeune femme a finalement abandonnés.

vi. Prises de position sur la fermeture de la frontière de 2020 : « sentir » la frontière comme une institution, pour la première fois

Peu de temps après le premier entretien, l'arrivée en Europe de la pandémie de COVID-19 a conduit à la mise en place de mesures à la frontière franco-allemande en mars 2020. Étant donné la singularité du moment vécu, à partir du deuxième entretien postérieur à la mise en place et à la levée de ces mesures, cette période est devenue un thème récurrent de nos discussions. De mon côté, ayant commencé à travailler parallèlement à la façon dont les médias avaient couvert la “fermeture” de la frontière (*cf.* sous-chapitre 4.B), je m'intéressais tout particulièrement à leur vécu de la crise, en interrogeant les deux enquêtées sur leur ressenti et leurs opinions sur cette période. L'hypothèse était que ce moment pouvait représenter un moment de rupture dans leur rapport à la frontière.

Le vécu des deux jeunes femmes diverge sur quelques points, que nous exposons ci-dessous : ces différences contextualisent deux rapports à la frontière déjà présentés dans le texte jusqu'ici. En ce sens, l'analyse ne dénote pas un changement radical de perspective sur la frontière, qui serait provoqué par cette fermeture, mais plutôt une interprétation de la crise différente selon le rapport que les jeunes femmes entretenaient à cet objet géographique jusqu'alors.

Sarah dit avoir ressenti la frontière « *pour la première fois* » sur le plan des pratiques spatiales et notamment par l'impossibilité de se rendre à Kehl pour ses achats. En ce qui concerne la mise en place de la “fermeture”, elle affirme ne pas avoir d'opinion tranchée sur la mesure en elle-même, mais nous avons pu indirectement recueillir plusieurs prises de position, notamment sur le contexte de la prise de décision de cette mesure. En effet, plusieurs médias reportent que cette décision a d'abord été prise

par les institutions allemandes, et ensuite françaises<sup>313</sup>, ce qui laisse supposer une absence de discussions et de coordination binationale ou européenne sur ce point. Pour Sarah, ceci est la démonstration que les deux pays agissent dans une optique d'égoïsme national. D'ailleurs, plus généralement dans le discours de Sarah, la fermeture est la preuve que les deux territoires de part et d'autre de la frontière ne coopèrent pas dans les faits, notamment dans les moments de difficulté : la crise révèle des différences qui étaient moins visibles avant, mais bien présentes.

(...) faut souligner que... encore une fois c'est les Allemands qui ont décidé ça tous seuls... et nous à la traîne derrière eux (...) Faudrait qu'on arrête de penser qu'on pense toujours pareil... nous et eux...

(...)

Bah oui, ça montre bien qu'on est français et que là-bas ils sont allemands... et que nous on ne veut pas d'eux ici et eux... ils ne veulent pas de nous... pour éviter de contaminer... les autres (...) on se base bien sûr la nationalité des gens quoi (...) on voit que c'est... deux pays différents et pas que... sur le premier ou le deuxième pays... ils ne parlent pas entre eux et ils ont des réflexes... nationaux.

Chloé, tout comme Sarah, dit "ressentir" pour la première fois la frontière : elle s'est sentie empêchée dans ses pratiques quotidiennes, mais ce sentiment a aussi une connotation symbolique forte. En premier lieu, la jeune femme dès le début de l'entretien, m'interroge directement sur le lien entre notre travail de recherche et la crise sanitaire («*j'imagine qu'on va parler de la fermeture des frontières...*») et dit avoir été particulièrement affectée par ces restrictions, qui ont notamment retardé, sinon empêché, sa volonté de programmer un séjour d'études Erasmus à l'étranger. Elle affirme avoir changé ses habitudes sur le plan des pratiques quotidiennes, notamment pour les courses et les achats de certains produits. Mais c'est surtout sur l'efficacité de la mesure que le discours de la jeune femme se polarise et où elle exprime toute son incompréhension.

---

<sup>313</sup> Voir par ex. à ce propos, l'article de Thomas Wieder et Piotr Smolar publié par Le Monde (en ligne) «*Coronavirus, en se barricadant, l'Allemagne effectue un revirement majeur*» au lien suivant : [https://www.lemonde.fr/international/article/2020/03/16/coronavirus-en-se-barricadant-l-allemande-effectue-un-revirement-majeur\\_6033203\\_3210.html](https://www.lemonde.fr/international/article/2020/03/16/coronavirus-en-se-barricadant-l-allemande-effectue-un-revirement-majeur_6033203_3210.html) (consulté le 09.09.2022).

C : Honnêtement, ça ne sert pas à grand-chose... (...) Oui je comprends l'idée du confinement, là on est d'accord que ça marche pour que les gens ne s'infectent pas... mais là c'est différent, parce que c'est... artificiel de séparer comme ça deux parties de... deux territoires qui sont normalement... pas séparés (...) Et ça change quoi de fermer la frontière si de toute façon on ne peut pas s'éloigner de plus de 100 km de chez soi?

(...) on parlait tant de Marine Le Pen pour fermer les frontières, les migrants et tout... en fait c'est le Coronavirus... qui suffit.

La raison principale de la fermeture est donc politique et non sanitaire pour la jeune femme. Encore une fois, la symbolique européenne — qui avait fortement émergé dans le premier entretien pour connoter la frontière à Strasbourg — vient supporter la prise de position de l'enquêtée, qui voit dans la fermeture un non-sens sanitaire et une faiblesse politique de l'UE. Par exemple, dans l'extrait suivant, la jeune femme parle d'une anecdote récente qui montre son niveau de déception envers les institutions européennes et les gouvernements nationaux qui n'ont pas su gérer la crise de façon unifiée.

Mais du coup... on... se demande... c'est ça l'Europe? Ils ne sont même pas capables de s'appeler avant pour se parler et... prendre des mesures communes... c'est le chacun pour soi quoi... L'espace Schengen c'est quand ça nous arrange, après on oublie...

K : Vous avez l'air déçue de l'Europe... et de comment a été gérée cette crise sur le niveau... européen.

Oui bien sûr. (...) L'autre jour je discutais de ça avec X<sup>314</sup> et il me disait que l'Europe ça ne servait à rien et que ça... ça en était la démonstration... il disait « elle est belle l'Europe! ». La fermeture et la crise... sa gestion. Comment voulez-vous qu'on réponde du coup, c'est sûr que la situation n'aide pas à répondre à ces choses-là.

---

<sup>314</sup> Pour protéger l'anonymat de l'enquêtée, l'interlocuteur n'est pas présenté dans l'extrait.

Si pour Sarah, la crise est la matérialisation d'une différence entre les pays, pour Chloé la fermeture est un choix politique à combattre, car elle remet en cause sa vision de l'Europe et du rapport entre France et Allemagne. En ce sens, par exemple, Chloé oppose cette tendance à un fait de coopération entre les pays. Elle affirme "voir" « l'Europe » ou « l'esprit de l'Europe » dans les transferts de patients français, qui traversent la frontière pour être accueillis dans les hôpitaux allemands. Cela la « rassure », car elle y voit une lueur de ce qu'elle pense être en péril : « l'amitié européenne ». De la même façon, elle parle d'une « solidarité malgré (...) les gouvernements » en se référant à certains élus locaux qui notamment autour du 9 mai 2020 ont décidé de manifester<sup>315</sup> leur opposition aux mesures prises à la frontière.

C'est ça l'Europe pour moi... on voit là que les gens ont... Moi là je vois l'esprit de l'Europe et ça me rassure parce qu'on voit que les gens ici sont solidaires entre eux... (...) ça [les transferts de patients] c'est de la solidarité malgré ce que disent les gouvernements ça c'est vraiment l'Europe pour moi (...) ne pas penser à soi, avoir un esprit qui n'est pas juste français, mais européen vraiment quoi...

(...)

(...) quand aussi là il y a quelques mois les gens pour la fête de l'Europe<sup>316</sup> bah c'est ça... pour moi à ce moment-là... c'était important parce que ça (...) pour moi ça veut dire que les gens sont attachés à l'Europe.

Sarah a une opinion différente sur les manifestations de ce que Chloé appelle « l'esprit de l'Europe » qui apparaît selon cette dernière dans les événements de contestation organisés par les élus, ou encore dans la collaboration franco-allemande sur la prise en charge des patients. Dans son discours,

---

<sup>315</sup> Quelques photos de ces événements sont disponibles à ce lien. L'enquête fait particulièrement référence à la portion de frontière franco-allemande se trouvant au nord de l'Alsace <https://www.dna.fr/societe/2020/06/12/reouverture-de-la-frontiere-retour-sur-trois-mois-et-demi-de-flou-et-de-crispations> (consulté le 11.04.2023).

<sup>316</sup> Chloé parle du 9 mai, journée qui commémore le discours de Schuman de 1950 et qui donne lieu chaque année à des commémorations à Strasbourg. En particulier, à ce moment de l'entretien, Chloé vient d'évoquer le fait que le 9 mai 2020, avec la frontière encore "fermée", « des centaines de promeneurs massés le long du Rhin, à Kehl, ont agité un parapluie au nom de l'amitié franco-allemande, pour la réouverture des frontières », comme le dit un article des DNA qu'elle me montre pendant l'entretien sur son smartphone. Cf. <https://www.dna.fr/edition-strasbourg/2020/05/10/des-parapluies-en-signe-d-amitie> (consulté le 11.04.2023).

l'absence d'une lecture de ce phénomène à l'échelle européenne est frappante. Là où Chloé évoquait une image idéalisée et une vision très généraliste de « l'Europe » et de « valeurs européennes » pour motiver ses propos concernant ces phénomènes de collaboration malgré la “fermeture”, ces mêmes manifestations sont pour Sarah le reflet d'un rapport franco-allemand qui « ne marche pas ». Plus particulièrement, pour Sarah les transferts de patients montrent que « les politiques » ont échoué à faire évoluer l'espace frontière en un réel espace de collaboration entre pays. Pour elle, l'exception — le transfert de quelques patients — devrait être la règle. Et le fait que la situation ne se structure pas ainsi montre l'échec de l'« amitié franco-allemande ».

C'est pour ça que je (...) pense que ça ne peut pas marcher, ça ne marche pas [*la collaboration franco-allemande, en parlant notamment de l'échange des patients pendant la crise*], parce que tu vois là aux infos ils disent que c'est super... parce qu'on donne quelques patients aux Allemands, mais la vraie question c'est pourquoi on ne le fait pas d'habitude? Avant le Covid? (...) si je me casse une jambe en Allemagne, c'est compliqué tu vois parce qu'on n'a pas... de truc commun sur ça... enfin je veux dire, ma carte vitale est pas acceptée, faut faire ensuite des remboursements entre pays et tout le reste... enfin ça reste compliquée. Mais au moins c'est pris en charge. Mais si tu as une maladie... comme je ne sais pas... bah si tu as une maladie chronique et tu habites à Strasbourg, tu vas pas aller à l'hôpital allemand... et même si tu habites plus proche d'un hôpital allemand il faudra quand même que tu... aller dans un hôpital français et voilà... enfin tu vois ce que je veux dire... c'est pas vrai qu'il y a un échange, ça reste deux systèmes différents avec des lois différentes et tout ce qui va avec (...)

(...)

Le fait qu'on arrive pas (...) qu'il n'y ait pas de prise en charge des patients sans que la frontière ne compte... ça c'est pour moi encore une fois... la preuve que ça ne marche pas (*la collaboration franco-allemande*). (...) Ils peuvent dire... les politiques et tout... [*rire*] parce que après je sais que tu vas me demander « qui-ça » alors je te le dis tout de suite [*rire*] que c'est les politiques (...), mais voilà, pour moi c'est pas vrai, il y a pas plus que ça... de liens avec eux, les écoles sont différentes, les hôpitaux c'est différent et tout le reste... (...) et du coup quand il y a la fermeture, voilà, ça se voit heureusement que c'était faux tout ça... et qu'on est bien deux pays différents qui pensent... enfin les gens ils pensent plutôt à leur came tu vois...

En somme, l'analyse de l'interprétation différente de cette crise par les deux jeunes femmes me semble intéressante, car, encore une fois, il s'agit d'un même phénomène qui est lu, interprété et vécu de manière différente dans les deux cas. Dans la section suivante, qui conclut le chapitre, je relierai ces deux façons de vivre la crise aux deux rapports à la frontière.

vii. Conclusion de chapitre : les liens entre cartes et discours

La présentation croisée des deux portraits permet de confirmer à l'échelle de la trajectoire individuelle l'importance de l'ancrage familial dans les processus de socialisation à la frontière franco-allemande, et donc dans la construction du rapport à cet objet. Si l'on revient, pour conclure ce chapitre, aux deux JRS produits par Chloé et Sarah, plusieurs liens peuvent être tissés entre prises de position cartographiques et discursives.

En premier lieu, les deux enquêtées se rendent régulièrement en Allemagne pour des achats ou pour des loisirs, ce qui explique l'inclusion du territoire allemand dans leur espace de vie — et donc dans le JRS. Toutefois, sur le plan *symbolique*, celui qui concerne les significations attribuées à la frontière dans les cartes, des différences émergent, et la position de la frontière n'est pas la même. Si du côté de Sarah, la frontière est associée à la dimension émotionnelle et symbolique des pratiques spatiales collectives (famille, amis, compagnon, *etc.*) — même si cela n'est pas visible d'emblée dans le JRS —, Chloé insiste tout autant sur l'importance symbolique de la frontière pour la ville. Ainsi, tout en exprimant son attachement personnel à la frontière, elle adopte un point de vue plus “généraliste” que Sarah, qui elle se base sur son ressenti d'habitante et son expérience personnelle.

En deuxième lieu, en concentrant cette fois l'analyse sur l'ancrage familial des pratiques frontalières, la frontière est associée au souvenir familial dans les deux cas, même si ces pratiques sont différentes et fortement ancrées dans le contexte social dont les enquêtées sont issues. Ces souvenirs font partie de la position symbolique de la frontière sur les cartes. L'analyse des pratiques familiales aide à désigner un rôle différent pour la “partie allemande” de l'espace de vie des enquêtées. Du côté de Sarah émerge le souvenir de pratiques “utilitaires” et “matérielles” du territoire allemand. L'Allemagne proche de la frontière est fréquentée en famille, principalement pour les « *courses* » : Sarah en

parle comme d'une « *sortie* », en compagnie de sa mère, ce qui colore ce souvenir d'une forte dimension émotionnelle. Et en effet, la jeune femme continue cette "tradition" familiale avec son entourage actuel, ce qui prolonge au présent cette vision "utilitaire" des pratiques allemandes : on ne traverse la frontière que pour une bonne raison. On va en Allemagne pour y faire « *quelque chose* » de concret, une action qui est plus intéressante côté allemand que côté français (moins chère, plus agréable, *etc.*). Ainsi, l'on optimise son statut d'habitant d'une région frontalière. Chloé parle aussi de ses pratiques familiales de la frontière, mais sur un plan différent qui est lié à un contexte familial à plus haut capital culturel et économique. La jeune femme, en effet, passait souvent la frontière en famille, notamment pour des pratiques culturelles ou touristiques, et moins pour les achats. Les pratiques actuelles de la jeune femme sont intéressantes à analyser sous cet angle, car, tout comme pour Sarah, elles résonnent avec ses pratiques familiales.

En troisième lieu, l'analyse a permis d'approfondir le rapport à la frontière sous l'angle de la conception de soi, des ressentis identitaires et de l'attachement au territoire. Pour Sarah, la frontière est une véritable limite symbolique. Cela est vrai sous l'angle de la projection dans le futur professionnel de la jeune femme, qui affirme avec sûreté ne pas vouloir travailler ou vivre côté allemand. Cela est visible dans ses interactions sociales, et notamment dans son rapport avec les étudiants étrangers qu'elle côtoie dans la ville. Cela est aussi identifiable sur le plan abstrait des représentations du territoire et de l'identité locale. En effet, Sarah pointe des différences culturelles entre les habitants des deux pays, et même si elle reconnaît des « *liens* » entre Français et Allemands, ces derniers sont aussi de nature conflictuelle. Son discours, d'ailleurs, mobilise largement des contenus mémoriels relatifs à la période des conflits mondiaux et franco-allemands : elle fait allusion aux différences « historiques » entre les deux territoires et leurs habitants. Cette mémoire vient supporter l'image de *frontière-ligne* qu'elle décrit. À l'inverse, Chloé souligne que la frontière n'est pas une limite pour elle. La jeune femme, en construisant son futur professionnel sur le pari de l'internationalisation, souhaite justement la traverser pour aller travailler à l'étranger. À la différence de Sarah, pour Chloé la frontière est non seulement franchissable, tant métaphoriquement que pratiquement, mais elle est aussi une *frontière-invisible* : c'est une limite administrative, obsolète, qui ne signale pas de différences culturelles. Chloé se sent proche du territoire allemand et de ses habitants, à la différence de Sarah. Si cette dernière aussi manifeste de l'attachement pour l'Allemagne et le territoire allemand, dans le discours



de Chloé nous pouvons véritablement parler d'appartenance territoriale. Son sentiment de proximité avec le territoire se fonde sur un sentiment de proximité culturelle avec les habitants au-delà de la frontière. Sur le plan de la mémoire, son discours se base fortement sur la restitution d'une frontière définie par la période de la construction européenne.

Ainsi, ce dernier point peut être relié à la position sémio-spatiale de la frontière dans les deux cartes, et notamment au fait que la frontière n'ait pas été insérée d'emblée par Chloé, à la différence de Sarah. Je pense que la présence — tout comme l'absence — de la frontière doit être lue comme une prise de position. La frontière dans le JRS de Sarah reflète sa volonté de signaler une différence entre deux parties de son espace de vie. Chloé informe à l'inverse que la frontière n'a pas d'impact sur son espace de vie. Dans le cas de ces deux enquêtées, nous assistons donc à la mise en forme cartographique des deux images sociales identifiées précédemment (*cf.* chapitre 3) : *frontière-invisible* pour Chloé, *frontière-ligne* pour Sarah. Ces mêmes images sont couramment mobilisées dans le reste de l'entretien pour parler de leur rapport à la frontière, concernant le passé (pratiques familiales, mémoire collective, roman familial), le présent (pratiques actuelles, vie étudiante, rencontres, *etc.*) ou le futur (projection professionnelle). Bien évidemment, comme pour tous les autres enquêtés, cela ne signifie pas que Sarah et Chloé ne mobilisent qu'une seule des deux images. Il s'agit plutôt de la prédominance d'une image sur l'autre, à l'échelle d'un entretien qui concerne principalement les liens personnels à la frontière et à son franchissement, tant sur le plan pratique que symbolique.

L'arrivée de la COVID-19 et des mesures prises à la frontière vient chambouler les deux jeunes femmes, mais de manière différente. Cela s'explique justement par deux rapports à la frontière divergents. Chloé et Sarah disent "ressentir" la frontière pour la première fois comme une limite tant symbolique que pratique, dans le sens où elles se sentent entravées par elle. Ce qui différencie les deux jeunes femmes est cependant la façon dont elles interprètent les raisons de la "fermeture" et la manière dont elles prennent position sur celle-ci. La frontière qui ferme, ressentie pour la première fois dans son pouvoir de limite territoriale, est pour Sarah une simple matérialisation d'une *frontière-ligne* pré-crise, déjà là, qui "marque" son espace de vie et ses choix résidentiels, quotidiens et professionnels. Pour Chloé, à l'inverse, il s'agit d'une prise de décision politique qui "ferme" une *frontière-invisible*

pré-crise franchissable. Elle cherche alors à s’opposer à une mesure considérée comme un réflexe politique d’un autre temps, inadaptable à ce qu’est la frontière aujourd’hui et surtout à cette frontière franco-allemande.

Ces résultats concernant la “fermeture” de la frontière viennent questionner de manière indirecte les liens entre rapport à la frontière et rapport à l’État des enquêtées. Sans pouvoir donner un panorama détaillé de ces liens, il me semble possible d’ouvrir quelques pistes d’analyse. Si l’on reprend une définition dynamique du concept d’institution (Dubois, 2021) en l’appliquant au vécu que les deux jeunes femmes ont de la frontière qui ferme pendant la crise, il est possible d’identifier deux degrés d’intégration différents du *nomos* contemporain de la frontière franco-allemande, qui se caractérise par la mise en scène d’un principe changeant et bipolaire, qui jongle entre division territoriale et processus d’intégration avec l’Allemagne (*cf.* chapitres 3 et 4). En ce sens, pour reprendre Garance Clément (2022), la socialisation à des pratiques frontalières ne conduit pas forcément à une représentation des frontières comme invisibles ou inexistantes tant sur le plan matériel que sur celui plus abstrait du rapport à l’État et à ses limites. Les pratiques frontalières familiales, donc, « *participent plutôt à des formes variables d’étatisation, articulées aux processus de socialisation pris en charge par d’autres instances* » (*ibidem*, p. 178). Les résultats présentés ici permettent justement de voir à l’œuvre ces autres instances dans le cadre familial. D’un côté, dans le discours de Chloé, l’esquisse de frontières invisibles — à l’opposé de la frontière fermée de la crise — s’explique par une position défensive et distinctive envers la stratégie d’internationalisation qui est à la fois la sienne et celle que ses parents ont voulue pour elle. De ce fait, la fermeture de la frontière en mars 2020 est vécue négativement par la jeune femme, qui la perçoit comme un retour en arrière, une réponse politique obsolète contre laquelle il faut prendre position. À l’opposé, Sarah dépeint plutôt une frontière ancrée et visible, qui matérialise une différence géographique et sociale entre les deux territoires nationaux et qui, quand elle se ferme, illustre les intérêts parfois divergents des deux populations et des deux États.



## Conclusion générale

Le résultat de tout cela aboutit à des catégories vraiment étranges; par exemple, une chemise pleine de papiers divers et sur laquelle est écrit « À CLASSER »; ou bien un tiroir étiqueté « URGENT 1 » et ne contenant rien (dans le tiroir « URGENT 2 » il y a quelques vieilles photographies, dans le tiroir « URGENT 3 » des cahiers neufs).

Bref, je me débrouille.

Georges Perec, *Penser/Classer*<sup>317</sup>

i. Un rapport à la frontière qui se construit sur l'articulation de représentations et images sociales ambivalentes

Un premier ensemble de résultats de cette thèse montre que le rapport à la frontière se construit sur des représentations et images sociales de l'objet ambivalentes. L'origine du terme *ambivalent*<sup>318</sup> est liée au domaine psychanalytique. Le mot est utilisé pour se référer à un objet structuré de deux composantes qui s'opposent tout en constituant son unité. En ce sens, j'ai pu montrer le long de la thèse que les deux images sociales identifiées (*frontière-ligne* et *frontière-invisible*) sont à la fois dans « une relation d'opposition » et dans « un rapport fonctionnel », pour reprendre Lévi-Strauss (1958, p. 287), qui décrit la relation entre décor et fonction utilitaire de certains artefacts artistiques. J'ai montré qu'il n'y a pas deux images sociales différentes et opposées de la frontière — chacune portée, ou pas, par un groupe social spécifique — mais que tous les enquêtés mobilisent les deux dans le discours. Et cela, même si ces images décrivent des propriétés et fonctionnements différents, voire opposés, du même objet social.

---

<sup>317</sup> 1985, Hachette.

<sup>318</sup> Selon le dictionnaire *TLFi*, ainsi que pour le portail *CNRTL*. Ce dernier contient la référence à Lévi-Strauss cf. <http://stella.atilf.fr/> et <https://www.cnrtl.fr/definition/ambivalent> (consultés le 14.04.2023).

En second lieu, ces images sont liées à la complexité historique qui caractérise l'objet, qui se reflète sur le plan mémoriel, comme je l'ai montré à maintes reprises le long du travail. Chacune correspond à des contenus mémoriels spécifiques, qui sont mobilisés dans le discours, et qui se divisent en deux catégories. La *frontière-ligne* est le plus souvent associée aux périodes des conflits franco-allemands et mondiaux, tandis que l'image de la *frontière-invisible* est supportée par l'imaginaire mémoriel autour de la construction européenne et du rapprochement franco-allemand. Toutefois, ces images sont aussi produites, reproduites et relayées par des acteurs institutionnels spécifiques, avec qui les individus sont plus ou moins en rapport. Cela porte ces images à assumer, selon les cas et les contextes, une valeur sociale et des enjeux spécifiques, fortement liés aux acteurs qui les (re)produisent. En ce sens, la mobilisation de ces images par les enquêtés ne peut être le simple reflet de l'exposition à une mémoire collective "généraliste". Ce rapport à la mémoire doit être pensé sous la forme d'une socialisation à la mémoire. Il doit donc être mis en lien au statut que l'image possède pour l'enquêté, ainsi qu'à sa position et à sa trajectoire, et donc au rapport qu'il entretient avec ces acteurs institutionnels. Les résultats concernant les étudiants universitaires, confrontés à une institution "enveloppante" qui mobilise une certaine image de la frontière, sont parlants en ce sens. Ils montrent les effets d'un cadre socialisateur secondaire sur des étudiants autochtones, déjà imprégnés de la mémoire locale qui se tresse au roman familial, ainsi que sur des étudiants allogènes, qui ne le sont pas.

Plutôt que sur la présence ou l'absence de ces images dans le discours, les différences individuelles se jouent donc dans l'articulation entre ces deux images. Ainsi, la façon dont chacune vient soutenir une prise de position dans le contexte d'un argument discursif change selon les cas. Cela montre (1) que l'ambivalence historique et fonctionnelle de l'objet est intériorisée différemment selon les trajectoires et (2) que les individus jonglent implicitement ou explicitement avec cette ambivalence dans leurs prises de position, plus ou moins facilement selon les cas. Par exemple, Chloé et Sarah (chapitre 6) mobilisent deux images différentes de la frontière pour parler de leur rapport aux étudiants étrangers, ou encore pour ancrer leur vision de leur futur professionnel. Encore, la façon dont Marie-Anne et Jean (chapitres 3 et 4) arrivent à jongler entre les deux images dépend fortement de leur rapport au passé vécu de la méfiance parentale envers l'Allemagne, héritée de la Guerre. Ce rapport est modulé par une trajectoire sociale différente, qui porte à des expériences différentes de la frontière le long de leur vie.

Quelques thèses récentes en psychologie sociale ont pu montrer l’ambivalence à l’échelle du contenu des représentations sociales<sup>319</sup>, notamment pour ce qui concerne des objets sociaux particulièrement complexes (*par ex.* Douffet, 2021, Zulato, 2023). La particularité de mon travail est d’aborder indirectement la pensée représentationnelle sur le plan qualitatif, en prêtant attention aux phénomènes d’instrumentalisation et d’ancrage des représentations et de la mémoire collective, c’est-à-dire à la façon dont représentations et mémoire fonctionnent en termes de *générateurs* et *organiseurs* de *prises de position* pour les individus (Doise, 1986). Les résultats concernant le vécu de la crise de la “fermeture” de la frontière montrent ces processus à l’œuvre (chapitre 4 et 6) : les représentations sociales jouent pleinement leur rôle de formes de connaissance “pratique” et profane, qui vient supporter l’interprétation d’un phénomène social important et impromptu. Cela se manifeste dans la façon dont les éléments nouveaux portés par la crise sont interprétés par rapport aux représentations sociales préexistantes, mais aussi dans la façon dont les représentations orientent et organisent les rapports sociaux — l’analyse de la couverture différente de la “fermeture” par *l’Ami Hebdo* et *France 3* en est un exemple.

ii. L’importance des trajectoires sociales et résidentielles dans la structuration du rapport à la frontière

Un deuxième ensemble de résultats souligne l’importance des processus de socialisation primaire et secondaire dans la structuration du rapport des Strasbourgeois à la frontière franco-allemande. En ce sens, les effets du cadre socialisateur familial sont pointés par de nombreuses preuves empiriques : elles soulignent l’imbrication de facteurs sociaux et résidentiels dans la construction du rapport à la

---

<sup>319</sup> Mes résultats concernant l’utilisation des images dans le discours sont aussi le signe d’une ambivalence interne aux contenus représentationnels circulants parmi les groupes dont sont issus mes enquêtés. Pour le dire autrement, la façon dont s’articulent les deux images reflète une ambivalence de la structure signifiante interne des représentations sociales de frontière. Et c’est celle-ci qui définit l’existence phénoménologique et herméneutique de l’objet. La frontière est à la fois la *frontière-ligne* et la *frontière-invisible* dont parlent mes enquêtés : c’est dans les degrés d’articulation entre ces deux images, et donc dans leur hiérarchisation, finalement, que les différences groupales et individuelles se jouent. Toutefois, mes résultats ne permettent pas de questionner directement la structure interne des représentations, ce qui serait intéressant pour confirmer empiriquement ces aspects.

frontière. Par exemple, j'ai montré que les différentes façons dont s'exprime la position sémio-spatiale de la frontière dans les JRS se structurent principalement autour de l'héritage familial (chapitre 5). Cela est visible sur le plan des pratiques spatiales transfrontalières, qui sont souvent en lien avec les pratiques parentales, mais aussi sur le plan de l'expérience familiale symbolique de la frontière telle qu'elle est restituée par le discours. Cette expérience dépend à la fois des ressources socio-culturelles du *nucleus* familial et de son ancrage géographique. En ce sens, j'ai montré l'imbrication entre contenus de mémoire collective, liés à une socialisation groupale et locale, et roman familial. Ce dernier donne aux autochtones un cadre narratif et socio-cognitif concret, celui de l'anecdote, du souvenir.

Le rôle des cadres socialisateurs secondaires a aussi émergé le long du travail. La période universitaire, par exemple, est un moment charnière dans la construction du rapport à la frontière. Dans les chapitres 4 et 5, en effet, j'ai montré que pour les étudiants allogènes, l'arrivée dans le contexte universitaire strasbourgeois les «*pousse*», selon leurs mots, à vouloir internationaliser leur trajectoire. Encore, la comparaison des cas de Marie-Anne et Jean (chapitres 3 et 5) permet de voir à l'œuvre les effets successifs de modulation des expériences socialisatrices sur l' "héritage" familial, qui sont liés à plusieurs cadres socialisateurs secondaires traversés.

Ainsi, dans le sillage des travaux de Garance Clément (2018, p.72) les résultats confirment des «*socialisations (...) plurielles et continues*» à la frontière le long de la trajectoire des individus, qu'ils soient autochtones ou allogènes. Clément l'a montré sur le plan des socialisations *par*<sup>320</sup> la frontière, se focalisant sur les effets de son franchissement. Mon travail se positionne plus directement sur le plan des socialisations à la frontière, en prenant la frontière — et le rapport à celle-ci — comme objet d'étude. Plus particulièrement, c'est par l'analyse discursive et cartographique des prises de position que le rapport à la frontière a été abordé, et c'est justement sur la variabilité des prises de position que l'importance des trajectoires sociales et résidentielles est visible.

En outre, tous ces résultats ont été discutés sous l'angle de l'inégalité face aux acteurs institutionnels qui maintiennent le contrôle des modes de production spatiale de la frontière. Notamment, j'ai concentré l'analyse sur le plan de la production symbolique de contenus signifiants par les acteurs

---

<sup>320</sup> Sur la distinction entre socialisation à et *par* l'espace, cf. Cayouette-Remblière et al., 2019. La lecture de ce texte permet en outre de souligner la complémentarité de cette thèse avec celle de Clément, car «*comme l'affirmait Halbwachs (...), ce sont bien ces rapports à l'espace qui sont au fondement des processus de socialisation par l'espace, au moyen d'expériences inscrites dans le cadre de la fréquentation plus ou moins ordinaire et régulière de lieux*» (*ibidem*, p.18).

institutionnels, qui dépeignent une certaine image de la frontière selon les cas et les contextes. En ce sens, le rapport à la frontière est aussi le rapport inégal d'adaptation à un système institutionnel qui en tient les modes de (re)production spatiale. Dans le chapitre 4, j'ai montré ainsi un décalage entre modes de production institutionnels (*espace conçu*) ou habitants (*espace vécu*) de la frontière (Lefebvre, 1974). Ce décalage se fait sentir notamment sur certains individus, souvent autochtones et peu diplômés, qui vivent la production institutionnelle comme une violence, et adhèrent le moins à la mobilisation institutionnelle "à tout prix" de l'image de *frontière invisible*.

iii. La mémoire collective comme support de prises de position : mémoire qui colore, mémoire qui structure

Dans mon travail, les prises de position discursives ou cartographiques sont abordées comme un indicateur du rapport à la frontière, car elles représentent la face visible du positionnement des individus envers cet objet social. Dans le modèle tridimensionnel proposé par Thierry Ramadier (2017), que j'ai posé comme base de ce travail (*cf.* chapitre 1 et 2), le concept de *position* est central. L'auteur propose justement de mettre en lien la position *sociale*, *géographique* et *cognitive* de l'individu pour saisir sa relation à un espace. Si j'ai mobilisé ce modèle plutôt dans la phase de construction de l'objet de recherche, l'ensemble des résultats concernant l'analyse des prises de position montrent que celles-ci peuvent être analysées au prisme de ces trois "plans" imbriqués : spatial, social et cognitif.

Une première famille de prises de position concerne le plan spatial. Les résultats montrent que le rapport à la frontière des enquêtés est en lien avec la façon dont sont intériorisées les discontinuités spatiales, et donc avec les processus de catégorisation cognitive de l'espace. Le lien entre prises de position et pratiques spatiales a pu notamment être analysé sous le prisme des significations associées au territoire allemand (chapitre 5) et aux images sociales de la frontière (chapitre 3).

Une deuxième famille de prises de position concerne le plan socio-cognitif, et les liens entre positionnement social et géographique dans les processus de catégorisation sociale. Le rapport à la frontière des enquêtés se manifeste dans les prises de position distinctives « nous »/« moi » vs « eux ».



Celles-ci se structurent sur différentes échelles (autochtones *vs* allogènes, Alsaciens *vs* Français *vs* Allemands, *etc.*) et varient selon les individus, mais aussi selon les enjeux contextuels. Ainsi, j'ai pu montrer que le rapport particulier à la frontière des «*Alsaciens*» était mis en avant par certains enquêtés autochtones pour se distinguer des «*touristes*» de la frontière, les allogènes (chapitre 3). Toutefois, pendant la crise de la fermeture de la frontière (chapitre 4 et 6), l'échelle du *nous*, définissant ceux qui souffraient la fermeture, était plus large, et incluait les allogènes habitant sur le territoire, voire les voisins frontaliers allemands, notamment dans le discours de médias comme *France 3 Alsace*.

Ces deux familles de prises de position sont modulées et structurées par la dimension du temps et de la mémoire. Les enquêtés ne prennent pas directement position sur l'histoire de la frontière — ou du moins très rarement —, mais les résultats montrent que leur discours et leurs positions s'ancrent aux contenus mémoriels. Ainsi, l'interprétation actuelle de la frontière dépend en partie du sens que les individus donnent à son passé.

Dans la construction de mon objet et de ma méthode (chapitre 2), j'ai proposé deux pistes analytiques pour aborder la mobilisation de la mémoire collective dans le discours. La première piste, dans le sillage des travaux de Maurice Halbwachs, se concentre sur le plan des contenus mobilisés. Elle cherche à identifier des différences dans la façon dont la mémoire collective se manifeste, sur la base des variables sociales, suivant quelques propositions psychosociologiques (Clémence, 2002; Haas & Jodelet, 2007, 2014; Viaud, 2003b). Plusieurs résultats montrent (1) des variations dans le type de contenus mémoriels mobilisés, selon les groupes d'échantillonnage, et (2) que la mémoire assume une fonction de support des prises de position dans le discours, selon les ancrages sociaux de la personne enquêtée. À mon avis, c'est sur ce deuxième plan, peu investigué en littérature, que mon travail apporte une avancée pour la psychosociologie de la mémoire collective. En outre, pour ce qui concerne spécifiquement la période de "fermeture" de la frontière en 2020, l'analyse des prises de positions dénote le rôle de ces contenus mémoriels dans la lecture et l'interprétation du présent, et en particulier de la crise en cours (chapitres 4 et 6). En ce sens, pour reprendre Jean Viaud (2003b, p.17), les résultats montrent que «*nos représentations actuelles se constituent et s'actualisent à partir d'éléments du passé*», car la crise est interprétée par la mémoire collective de la frontière. Ces résultats cautionnent d'ailleurs la différenciation théorique entre *mémoire collective* et *représentations sociales*, car ils montrent le rôle structurant de la mémoire à l'intérieur du système de pensée représentationnelle

(Haas & Jodelet, 2014). En effet, la mémoire collective n'est pas simplement un ensemble de représentations sociales du passé : elle permet d'ancrer les contenus représentationnels dans une narration plus large, commune à un groupe. Cette dernière est perçue par ses membres comme la "bonne" version de l'histoire. Elle permet de se positionner par rapport à l'histoire officielle, ainsi qu'aux autres groupes sociaux. En ce sens, mon travail a montré la variabilité des « *inscriptions spatiales* » de la mémoire (Haas, 2004, Jodelet, 2013,) : j'ai pu aborder plusieurs lectures et interprétations du Jardin des Deux Rives, qui ont mis en lumière les conflits de mémoire auxquels les enquêtés sont confrontés (chapitre 4).

Pour ce qui concerne la deuxième piste analytique proposée, l'objectif était d'aborder le statut symbolique de la mémoire, en prêtant attention à la façon dont le *mode symbolique* (Eco, 1984) se construit par les relations entre les signes mémoriels dans le discours du même enquêté (Barthes, 1962). En général, j'ai pu montrer que (1) la période des conflits mondiaux et la période de la construction européenne et du rapprochement franco-allemand étaient le plus souvent mises en opposition dans le discours. Cela permet à la deuxième période d'assumer pleinement son rôle de symboliser une *frontière-invisible*, ouverte, franchissable, qui se différencie de la *frontière-ligne* passée, celle des guerres franco-allemandes ou mondiales. Toutefois, des différences individuelles existent dans la façon où cette opposition est mise en récit. En effet, les résultats montrent que (2) la fonction symbolique des contenus mémoriels mobilisés est transversale à tout l'échantillon, mais aussi que (3) des différences entre autochtones et allogènes apparaissent sur le plan de la construction narrative du discours mémoriel. En particulier, l'analyse comparative des discours allogènes et autochtones révèle l'entrelacement entre mémoire collective et roman familial pour ces derniers. Ces différences dépendent d'une socialisation à la *mémoire collective* locale, qui est complétée par la socialisation au souvenir familial ou parental — j'ai parlé de *roman familial* le long de la thèse.

Pour prendre un exemple, j'ai identifié dans le discours et dans les cartes des personnes allogènes des prises de position qui épousent le discours des acteurs institutionnels, concernant notamment les images que ces mêmes institutions relayent de la frontière franco-allemande (chapitres 4 et 5). L'opposition à l'institution est rare, et, si elle est présente, elle ne se base pas sur des arguments mémoriels. Dans les cartes et le discours des autochtones, en revanche, j'ai identifié plus facilement l'opposition

entre un ensemble de faits politico-historiques transmis dans le cadre socialisateur familial et cet imaginaire institutionnel. Le roman familial offre une base d'opposition à l'image de la frontière "officielle", ce qui peut donner lieu au ressenti d'un décalage violent.

La trajectoire résidentielle n'est pas la seule variable qui permet d'expliquer ces variations dans la relation symbolique entre les périodes historiques évoquées par les contenus mémoriels. Ainsi, les extraits du discours des autochtones concernant les conflits franco-allemands, mais aussi l'ancrage des pratiques actuelles de l'Allemagne dans les pratiques familiales passées, montrent que, pour reprendre une phrase d'Annie Ernaux, « *récit familial et récit social c'est tout un* »<sup>321</sup>. Dans la comparaison entre le discours de Marie-Anne et de Jean, la mémoire de la guerre acquiert un caractère matériel par l'ancrage dans le roman familial (chapitre 3). L'ensemble d'anecdotes, narrations, prises de positions véhiculées par le cadre socialisateur familial, et liées au vécu parental de la guerre, ont structuré leur rapport à la frontière. Celui-ci, similaire au début de leur trajectoire, se différencie ensuite par des expériences différentes de la frontière et de l'Allemagne, qui sont liées fortement à leur position sociale, divergente. Ainsi cette comparaison souligne l'interdépendance de facteurs sociaux et résidentiels dans la structuration symbolique et dans le rôle de la mémoire.

Tous ces résultats montrent que la connotation mémorielle de la frontière dépend prioritairement des enjeux du présent, mais aussi de la façon dont les individus se projettent dans le futur. Ainsi, pour reprendre une formule proposée par Béatrice von Hirschhausen (2023, p.205) pour expliquer l'intériorisation des « *frontières fantômes* », ma thèse montre que « *les traces du passé viennent (aussi) du futur* ». Ceci est visible notamment dans le groupe des étudiants universitaires, à la fois sur le plan de la trajectoire personnelle, comme pour Marion (chapitre 5), et sur le plan plus large d'un futur collectif ou sociétal, un « *imaginaire du futur* » (*ibidem*, p. 346) consensuel ou institutionnel.

---

<sup>321</sup> *Les années*, Gallimard, 2008, p. 28; cité in Mauger 2009.

iv. Dialogue et controverses avec les *border studies* : l'espace-frontière est-il un *espace vécu* ?

La sociologie et la géographie ont abordé les espaces frontières avant tout comme des lieux « *de recomposition socio-économiques et d'action publique* » (Hamman, 2013, p. 15). L'espace frontière est donc un espace institutionnel particulier, où les dynamiques de lien social, d'échange, d'aménagement et d'intégration entre acteurs assument un caractère spécifique, et donc un intérêt scientifique. Beaucoup plus rarement, l'espace frontière a été questionné comme *espace vécu* (Lefebvre, 1974) par les habitants qui résident des deux côtés de la frontière. En général, dans ce domaine, c'est l'analyse des pratiques spatiales qui prime. Ainsi, par l'étude des mobilités transnationales (par ex. Chen, 2021) ou des trajectoires résidentielles transfrontalières (par ex. Clément, 2018), des travaux récents ont montré les enjeux sociaux liés au passage de la frontière. Ces études — et là est leur intérêt — se concentrent le plus souvent sur des populations spécifiques, notamment les travailleurs frontaliers, qui ne représentent pas la majorité des habitants de ces espaces frontières.

Toutefois, je considère comme plus problématique l'utilisation de l'analyse des pratiques spatiales pour questionner l'appropriation et l'intériorisation de l'espace frontière, et donc pour comprendre si la « région » frontalière est un espace approprié, vécu et « senti » par les habitants. Plusieurs propositions récentes issues du champ des *borders studies* parlent de significations, ou de représentations sociales des frontières (e.g. Considère et Perrin, 2016), sans toutefois mobiliser des instruments adaptés pour recueillir le fonctionnement ou la structure de ces processus socio-cognitifs. Ainsi, par exemple, l'on propose d'aborder les « *processus d'appropriation identitaire* » des espaces frontières, qui renseignent « *sur les représentations spatiales individuelles et collectives, vécues et projetées et sur les démarcations et significations* », par des méthodes qui couplent analyse des pratiques spatiales et sondages ou entretiens (Wille 2016, p.120). Ces sondages ou ces entretiens sont de conception très « institutionnelle » : ils sont construits pour vérifier si les catégories spatiales administratives (la « *Grande Région* », par exemple) sont bien lues par certains habitants, ce qui finalement donne des résultats difficiles à interpréter (selon l'auteur, cf. *ibidem*), et qui informent très peu sur la spatialisation de leurs ressentis identitaires. Ce n'est pas parce qu'un individu reconnaît un découpage administratif qu'on peut parler d'appropriation ou d'*espace vécu*. Ce n'est pas parce qu'un habitant a entendu parler d'un espace-frontière ou d'un dispositif transfrontalier, ou parce qu'il en connaît quelques rouages, qu'il va se

sentir ou se présenter aux autres comme un habitant de cet espace. En effet, il faut « *rendre compte de la co-détermination de ces formes fondamentalement hétérogènes d'identité, et de l'extrême complexité des agencements spatiaux et territoriaux contemporains qui ne peuvent plus être analysés à la seule lumière des territorialités politiques emboîtées* » (Debarbieux, 2006, p.352). Le risque est donc de donner par acquis que tous les habitants frontaliers intériorisent l'espace frontalier (*espace conçu*) comme espace de vie et approprié (*espace vécu*), simplement parce qu'ils en reconnaissent une existence institutionnelle ou ils y ont des pratiques (*espace perçu*). Ou encore, de penser qu'ils se conçoivent *de facto* comme des “habitants frontaliers” seulement parce qu'ils ont des pratiques — généralement d'achat — dans un pays voisin.

En d'autres termes, ces études vérifient simplement l'existence phénoménologique-herméneutique d'un espace institutionnel en cherchant à recenser des pratiques spatiales transfrontalières. Ainsi, par exemple, Wille (2021) partant du constat que « *76% des habitants de la Grande Région SaarSorLux sont mobiles dans le contexte de pratiques du quotidien* » affirme que cette région « *existe* » car « *elle se manifeste au sens d'une réalité de vie quotidienne transfrontalière de ses habitants qui ne cessent de la constituer grâce aux pratiques du quotidien* », et cela « *même si son nom n'est pas assez significatif, même si le concept de 'Grande Région SaarLorLux' n'atteint pas de nombreux habitants* ».

Mais est-ce suffisant pour parler d'appropriation ou d'espace “identitaire” ? La production socio-cognitive d'un *espace vécu* passe-t-elle uniquement ou prioritairement par sa fréquentation ? Cela paraît limité du point de vue de la psychologie sociale et environnementale, ou encore de la sociologie urbaine, qui ont l'habitude de travailler sur l'intériorisation ou l'appropriation d'espaces urbains. Notamment parce que — c'est le cas dans de nombreuses études — les “habitants” sont pris comme catégorie d'analyse unifiée, sans qu'ils soient différenciés par des variables socio-économiques.

Ma thèse, qui se concentre sur une population de “non-experts” de la frontière, et qui se mobilise une méthodologie adaptée à questionner le niveau phénoménologique/herméneutique, pose la question différemment et permet de répondre à l'interrogation suivante : l'espace frontière strasbourgeois/kehlois est-il un espace de vie pour les personnes enquêtées ? Les résultats présentés le long du travail invitent à la prudence quant à une réponse affirmative, et cela pour deux raisons. En premier

lieu, j'ai pu montrer la variété et la complexité du lien entre les individus et l'espace frontalier strasbourgeois, qui suit en ce sens les variations socio-structurelles de leur rapport à la frontière. En deuxième lieu, en mobilisant une vision dynamique du rapport à la frontière, j'ai souligné à quel point le lien à l'espace frontalier se construit sur des enjeux (mémoriels, identitaires, distinctifs, *etc.*) qui vont au-delà des simples pratiques et fréquentations spatiales de l'Allemagne.

En particulier, en questionnant les pratiques spatiales à l'aune des trajectoires sociales et résidentielles, j'ai montré (chapitre 3) que l'Allemagne n'est pas pratiquée quotidiennement par une partie non négligeable de l'échantillon, et, dans tous les cas, pas de la même manière ni pour les mêmes raisons par tous les enquêtés. En outre, les pratiques acquièrent une signification particulière au prisme des images sociales de la frontière, mobilisées dans le discours. Premièrement, l'image sociale de la *frontière-invisible* est mobilisée quand les individus parlent de leurs pratiques frontalières, ou bien quand ils décrivent la façon dont ces passages de frontière adviennent sur leur territoire de vie. Généralement, l'on observe la mobilisation de cette image sociale pour montrer la "positivité" d'une frontière qui laisse libres d'accéder facilement à l'autre espace national, notamment pour des pratiques d'achat et de loisir. Ces deux types de pratiques se distinguent toutefois dans le discours des enquêtés. En particulier, le capital culturel (dans mon cas, le niveau de diplôme) contribue à distinguer les pratiques transfrontalières entre consommation matérielle et culturelle. Ceci montre que la *frontière-invisible* est une image inscrite dans un rapport socialisé à la frontière, et que les pratiques spatiales en dépendent. En ce sens, le rapport à la *frontière-invisible* constitue un rapport à une série d'opportunités selon les individus. Dans le chapitre 3, par exemple, j'ai montré que les clients de travailleuses du sexe en Allemagne parlent de leur action en mobilisant les deux images. Ils profitent de la perméabilité de la *frontière-invisible* tout comme de la protection fournie par une *frontière-ligne* qui démarque la légalité de leur action.

Les résultats de l'analyse des JRS (chapitre 5) complètent ces évidences. Ce n'est pas rare qu'une personne enquêtée n'insère pas d'éléments allemands dans son JRS, en répondant à la consigne de « *reconstruire* » l'espace de vie. En ce sens, la frontière assume un rôle de limite de cet espace pour 40,6% des individus, ce qui rend impossible de parler de l'espace frontière comme espace de vie, pour ces enquêtés. En outre, l'analyse des résultats de l'ACM ainsi que la comparaison détaillée des productions cartographiques permettent de montrer que ce rôle de *limite* ou de *lien* de la frontière dans

les cartes est extrêmement variable : celle-ci ne structure pas l'espace de vie d'une seule manière pour toutes et tous. Pour prendre un exemple, dans les cas de Chloé et de Sarah (chapitre 6), toutes les deux ont inséré des éléments allemands dans leur JRS, mais les significations associées à cette "partie" allemande de leur carte sont très différentes, puisque modulées par la position sémio-spatiale de la frontière qui diverge dans les deux cas.

La thèse questionne une autre facette du rapport à l'espace frontière : celui du lien entre frontière et ressentis identitaires. En assumant une posture psychosociologique, je me suis concentré sur le lien entre rapport à la frontière et processus d'auto-compréhension (Brubaker, 2001). En ce sens, les ressentis identitaires ont été abordés dans cette thèse comme « *l'ensemble des éléments qui concourent à la définition d'un individu ou d'un groupe, tels qu'ils se perçoivent et sont perçus par les autres* » (Grafmeyer, in Grafmeyer et Authier, 2019, p.113). L'identité n'a pas été prise comme un ensemble figé de caractéristiques personnelles — ce qui semble être généralement le cas dans les *border studies* — mais comme un processus socio-dynamique qui, à l'échelle de la cognition individuelle, est le reflet de processus intergroupes (Deschamps, 1974; Doise, 1973) et représentationnels (Doise, 1999; Moliner, 1993, cité in Cohen-Scali & Moliner, 2008).

Pour donner un exemple, les résultats du chapitre 3 montrent que le rapport des Alsaciens à la *frontière-invisible* est mis en avant pour se distinguer des allogènes. Ils le font en avançant une expertise autochtone de la frontière et de son fonctionnement, et sous l'angle du rapport "émotionnel" à la frontière. Le rapport entre les enquêtés et les images intentionnelles de la frontière constitue un deuxième exemple du caractère dynamique et relationnel du lien identité/frontière (chapitre 4). Les preuves recueillies permettent de contextualiser ce lien à l'aune des conflits de mémoire, ainsi que des rapports des individus aux acteurs institutionnels qui produisent (*espace conçu*) l'espace frontière. Cela est visible notamment quand les individus s'identifient aux mémoires mises de côté par les acteurs institutionnels. Que se passe-t-il quand le roman familial ne s'accorde pas à la mémoire relayée par l'institution ? En ressort un sentiment de "trahison" des autochtones dirigé vers ces institutions, qui sont accusées de défendre une idée du territoire qui ne correspond pas à la vision "authentique" de celui-ci — et donc à leur propre vision. En ce sens, elles sont accusées de ne pas parler aux Strasbourgeois, mais aux autres (les étudiants allogènes, les « *Erasmus* », ou encore les touristes).

v. Une piste de recherche pour la psychologie environnementale?

Je vous ai déjà expliqué qu'un fait hors de l'ordinaire est plutôt un indice qu'un embarras.

Conan Doyle, *Une étude en rouge*<sup>322</sup>

Conscient de l'éclectisme théorique et méthodologique que représente ce travail au sein de la psychologie environnementale, je souhaite conclure par un effort de positionnement disciplinaire, en proposant un bilan par rapport aux propositions faites dans la première partie de la thèse.

Animé par un « *malaise* » (Viaud, 2010) disciplinaire, qui est largement responsable de mon intérêt pour l'épistémologie, j'ai cherché le long de ce travail à défendre la place de la psychologie environnementale au sein des sciences sociales. Et cela, dans un moment historique où la discipline semble plutôt chercher le rapprochement avec les sciences naturelles, sur le plan des méthodes mais aussi de la conception de l'humain et du monde social. Or, si la psychologie accepte sa mission au sein des sciences sociales du rapport à l'espace, celle de prendre comme objet les relations entre structures sociales, spatiales et cognitives (Ramadier, 2017), le regard psychologique peut compléter de manière unique les regards sociologique et géographique. Elle peut ainsi contribuer à analyser la façon dont les structures sociales et spatiales sont intériorisées, et à explorer la dimension vécue et subjective des processus de domination et de pouvoir qui en découlent.

En ce sens, premièrement (chapitre 1), ma volonté a été de complexifier la conception d'*espace* qui habituellement guide le regard des psychologues environnementaux. J'ai abordé cette tâche de complexification par la transdisciplinarité. J'ai cherché à intégrer les conceptions sociologiques qui, de différentes manières, ont souligné les enjeux socio-structuraux qui régissent les phénomènes de production et appropriation spatiale. Deuxièmement (chapitre 2), c'est grâce au travail sur la notion d'*espace* que j'ai pu définir mon objet d'étude. J'ai présenté ma démarche comme une étude du *rapport*

---

<sup>322</sup> 1887. Éditions ELG, 2003.



à un objet géographique. Elle se base sur le couplage d'une analyse herméneutique-phénoménologique — et donc de la relation des individus à leur *environnement* — plus courante en psychologie environnementale, à une analyse socio-matérialiste des enjeux qui composent l'*espace* — et donc de sa nature d'objet socialement produit et au centre de conflits d'appropriation.

Pour éviter que, dans cette thèse, « *la formulation du malaise* » puisse « *à son tour, produire un malaise chez celui qui le lit* » (Viaud, 2010, p.66), je souhaite souligner que ma démarche a été animée par une volonté d'avancement scientifique, et non de critique aveugle des travaux antérieurs.

Sur le plan épistémologique, je crois que l'ensemble des résultats présentés dans ce manuscrit montre les avantages, pour la psychologie, de dépasser l'héritage des approches néo-behaviouristes. Interroger le *rapport* à l'espace, à un lieu, à un objet social et géographique, va au-delà du dualisme intérieur/extérieur. Sur le plan méthodologique, j'espère que ce travail pourra souligner l'importance de sortir du laboratoire, tant sur le plan *physique* — où des étudiants en psychologie servent de sujets-type aux théories néo-behaviouristes — que sur le plan *virtuel* — parce que, souvent, en sortant du laboratoire, l'on garde une volonté de maîtrise totale des variables, au risque d'évincer de l'analyse les enjeux sociaux associés à la problématique de recherche.

Plus généralement, sur le plan de la conception du *social* en psychologie, dans le sillage de plusieurs propositions citées le long du travail, cette thèse veut être la démonstration que parler de *rapport* plutôt que d'*exposition*, de *relation* plutôt que d'*interaction*, de *socialisation* plutôt que d'*influence*, permet d'illuminer celle qui, aujourd'hui, me semble être la zone d'ombre la plus importante de la psychologie dominante, à savoir l'incapacité à reconnaître les inégalités socio-structurelles dans le rapport des individus au réel. Cette tendance, pour reprendre Ian Parker (2007<sup>323</sup>, p. 33, traduit), porte la psychologie à rester « *piégée dans son propre horizon* », car elle pense l'individu qu'elle étudie comme un individu normal ou moyen, un représentant « parfait » du milieu de la courbe gaussienne de distribution statistique, un individu dé-socialisé et dé-disposé, sans appartenances de classe, sans trajectoire, sans expériences incorporés.

---

<sup>323</sup> Cité in Wagner & McLaughlin, 2015, p. 216.

Pour reprendre une dernière fois Jean Viaud (2010, p.67), maintenant «*il reste à savoir dans quelle mesure les différents éléments cités pourraient fournir un support permettant d'adopter une posture critique sur la discipline, posture qui constituerait le moyen de pouvoir prendre en compte son histoire et ses résultats, sans pour autant l'anéantir à son tour comme discipline scientifique*».



## Liste des encadrés

- Encadré n. 1. Les rapports entre psychologie de l'espace (Moles & Rohmer, 1972) et théorie critique de la production spatiale (Lefebvre 1973).....p. 33
- Encadré n. 2. L'étude de la réception du changement spatial : échos entre sociologie, psychologie et sémiologie.....p.50
- Encadré n. 3. Le rapport à l'espace entre matérialisme et phénoménologie, à l'aulne des différentes disciplines.....p.59
- Encadré n.4. « *Empathic* » vs. « *Suspicious* » : faut-il croire les enquêtés ? Une réponse à la psychologie qualitative anglo-saxonne.....p.126
- Encadré n.5. Description détaillée des phases de l'analyse thématique.....p.128
- Encadré n.6. Données mobilisées pour l'analyse des images sociales et stratégie de présentation des résultats de l'analyse thématique réflexive.....p.144
- Encadré n.7. Les frontaliers dans l'Eurométropole : contextualisation locale d'un phénomène alsacien.....p.166
- Encadré n.8. Zweierpasch : « *La voix de la next generation franco-allemande* ».....p.238
- Encadré n.9. Le vécu des « *sites du trauma* » : le cas du Struthof.....p.356
- Encadré n.10. Réflexivité sur l'utilisation des portraits : Chloé, Sarah et moi.....p.363



## Liste des tableaux

Tableau 1. Échantillon des articles de presse analysés. Source : Clementi, 2022a. ....	121
Tableau 2. Typologie des pratiques du territoire allemand de l'échantillon. Le tableau montre le nombre d'individus qui ont pratiqué au moins 4 fois dans l'année l'Allemagne pour une des raisons qui entrent dans l'une des deux catégories. ....	174
Tableau 3. Étiquettes lexicales choisies pour définir l' 'identité locale' par catégorie. ....	189
Tableau 4. Typologie concernant le rang de la frontière et effectif pour chaque catégorie retenue. ....	297
Tableau 5. Typologie concernant la position limite ou lien de la frontière dans les cartes, et effectif pour chaque catégorie retenue. ....	297
Tableau 6. Typologie concernant la position constellata ou insula de la frontière dans les cartes, et effectif pour chaque catégorie retenue. ....	298
Tableau 7. Typologie concernant la position discursive de la frontière dans les cartes, et effectif pour chaque catégorie retenue. ....	301
Tableau 8. Résumé des variables actives et leurs modalités. ....	303
Tableau 9. Résumé des variables illustratives et leurs modalités. ....	305
Tableau 10. Tableau des variances des axes. Logiciel de réalisation : SPAD. ....	306
Tableau 11. Espace factoriel composé par l'axe 1 et 2. Logiciel de réalisation : SPAD. ....	307
Tableau 12. Synthèse interprétative des axes 1 et 2. ....	309
Tableau 13. Espace factoriel composé par l'axe 1 et 3. Logiciel de réalisation : SPAD. ....	310
Tableau 14. Synthèse interprétative des axes 1 et 3. ....	311
Tableau 15. Espace tridimensionnel factoriel, donné par les 3 axes analysés. ....	312
Tableau 16. Disposition des individus sur l'espace factoriel composé par l'axe 1 et 2. Logiciel de réalisation : SPAD. ....	314

Tableau 17. Disposition des individus du groupe A sur l'espace factoriel composé par l'axe 1 et 2. Logiciel de réalisation : SPAD. ....	315
Tableau 18. Disposition des individus sur l'espace factoriel composé par l'axe 1 et 3. Logiciel de réalisation : SPAD. ....	316
Tableau 19. Synthèse descriptive de la position sémio-spatiale de la frontière dans le JRS des deux enquêtés. ....	324
Tableau 20. Synthèse descriptive de la position sémio-spatiale de la frontière dans le JRS des deux enquêtés. ....	335
Tableau 21. Synthèse descriptive de la position sémio-spatiale de la frontière dans le JRS des deux enquêtés. ....	346

## Liste des figures

Figure 1. Schématisation du modèle tridimensionnel, adapté depuis Ramadier, 2017 .....	29
Figure 2. Schématisation du concept de rapport à un objet géographique .....	60
Figure 3. Vue de Strasbourg bombardée, 28 septembre 1870.....	66
Figure 4. Vue du théâtre de Strasbourg après les bombardements de 1870.....	67
Figure 5. Détail d'une carte des frontières avec l'Allemagne. Ca. 1910 .....	67
Figure 6. Vue de la Kaiserplatz sur la Universitäts-und Landesbibliothek. Au premier plan, le monument à l'empereur Guillaume Ier. Derrière, vue sur l'université à travers la Kaiser-Wilhelmst. 1900 environ.....	68
Figure 7. Cartes postales propagandistes françaises, post 1918. En haut : « maintenant que les corbeaux sont partis, nos oiseaux reviennent ». En bas : « départ de l'envahisseur. Pourquoi pleures-tu ? ... parce que mon papa ne pourra plus le voir partir... » .....	69
Figure 8. Carte postale « Vers la frontière ». Exemple de la mode des cartes postales représentant des "poteaux frontières". Envoyé en 1915 .....	70
Figure 9. « Après cette union, le bien doux bonheur de voir la nôtre. Ton petit mari qui t'embrasse comme il t'aime. » Carte postale envoyée en 1919 .....	72
Figure 10. Carte postale. Défilé des troupes, escortées par de jeunes Alsaciennes, place Kléber. 1918. ....	73
Figure 11 et 12. En haut, carte postale "Le pont de Kehl" qui enjambe le Rhin entre Strasbourg et Kehl. Photo prise probablement à la suite de la Première Guerre mondiale. En bas, fête d'inauguration en 1919 lors de la refondation de l'Université .....	74
Figure 12. Fêtes d'inauguration, 21, 22, 23 novembre 1919 lors de la refondation de l'Université. ....	75
Figure 13. Affiche relative à un évènement organisé dans le cadre des jeunesses hitlériennes. Strasbourg, 1942.....	77
Figure 14. Place Kleber devient Karl Roos Platz. Strasbourg, 1940.....	77



Figure 15. L'hémicycle à Strasbourg en 1985.....	78
Figure 16. La passerelle Mimram, qui traverse le Rhin entre Strasbourg et Kehl. 2021 .....	80
Figure 17. Carte actuelle de l'aire métropolitaine de Strasbourg.....	82
Figure 18. « <i>La grande balayeuse anglo-franco-américaine</i> », par Hansi, 1945 .....	110
Figure 19. Monument place Broglie au Général Leclerc. Décembre 2022.....	112
Figure 20. Carte postale datant avec toute probabilité d'avant 1914. Frontière franco-allemande au Col de la Schlucht.....	158
Figure 21. Vue aérienne du Palais de l'Europe, Strasbourg, 2003 .....	183
Figure 22. Capture d'écran du site internet du dispositif "Strasbourg aime ses étudiant.e.s" .....	214
Figure 23. Texte de présentation de la passerelle des Deux-Rives, à l'entrée de la passerelle côté français. Aout 2021. ....	223
Figure 24. Plan du Jardin des deux Rives et des environs.....	225
Figure 25. Stèles présentes des deux côtés de l'entrée française de la Passerelle. Janvier 2023.....	228
Figure 26. À droite, vue depuis la Passerelle des Deux Rives, 2021. À gauche, vue aérienne de la Passerelle des Deux Rives et du Jardin, depuis Kehl. ....	229
Figure 27. Pancartes faisant partie du dispositif mis en place sur l'axe central qui porte à la Passerelle, côté français. Janvier 2023. ....	231
Figure 28. Vues du jardin. Janvier 2023. ....	232
Figure 29. Affiche du dispositif "Au boulot à Vélo", Blvd de la Victoire, Strasbourg. Mai 2022.....	233
Figure 30. Capture d'écran du logo, site de l'Université de Strasbourg. Janvier 2023. ....	241
Figure 31. Capture d'écran du site de l'Université de Strasbourg, page sur les investissements d'avenir et IdEx. Janvier 2023. ....	242
Figure 32. Détail de la fresque murale « Make Europe Bloom » par Antonyo Marest. Campus Esplanade, janvier 2023.....	245

Figure 33. Couverture de la brochure distribuée sur les marchés strasbourgeois par les élus de la majorité municipale et à l’Eurométropole, pour le bilan de mi-mandat. Janvier 2023. ....	254
Figure 34. “Densités générales par secteur en 1954”, ville de Strasbourg .....	256
Figure 35. Pages centrales du flyer distribué lors des évènements de l’association Garten/Jardin. ....	258
Figure 36. Le drapeau européen et les articles de presse affichés sur la plateforme centrale de la Passerelle des Deux-Rives, lors du rassemblement de <i>Garten/Jardin</i> du 22 janvier 2023.....	261
Figure 37. Chronologie de la mise en place des mesures à la frontière, basée sur Jaillet, 2020.....	263
Figure 38. Les trois phases d’utilisation du JRS dans l’analyse de la position sémio-spatiale de la frontière dans les cartes. ....	296
Figure 39. Exemples de positions de la frontière différentes sur les catégories lien et limite.....	298
Figure 40. Exemples de positions de la frontière différentes sur les catégories constellata et insula. ....	299



## Liste des JRS

JRS 1. Carte produite par Safia (ID 53).....	302
JRS 2. Carte produite par Joseph (ID 25).....	325
JRS 3. Carte produite par Marion (ID 22) .....	326
JRS 4. Carte produite par Jean (ID 56).....	335
JRS 5. Carte produite par Marie-Anne, détail (ID 47).....	342
JRS 6. Carte produite par Alice (ID 09). .....	347
JRS 7. Carte produite par Lucille (ID 46).....	348
JRS 8. Carte produit par Samir (ID 51) .....	349
JRS 9. Carte produite par Chloé (ID 11).....	367
JRS 10. Carte produite par Sarah (ID 10).....	368



## Bibliographie

### A

- Abric, J.-C. (2011). *Pratiques sociales et représentations*. Presses universitaires de France
- Allport, G.W. (1954). The historical background of modern social psychology. In G. Lindzey (Ed.), *Handbook of social psychology* (Vol. 1, p. 3-56). Addison-Wesley.
- Andreouli, E. (2010). Identity, positioning and self-other relations. *Papers on Social Representations*, 19(1), p. 14.1-14.13.
- Arbaret-Schulz, C., Beyer, A., Piermay, J.-L., Reitel, B., Selimanovski, C., Sohn, C., & Zander, P. (2004). La frontière, un objet spatial en mutation. *Espaces Temps.net*, [En ligne].  
<https://www.espacestems.net/articles/la-frontiere-un-objet-spatial-en-mutation/>
- Aroldi, P., & Milesi, D. (2009). Semiotica dei media. In G. Bettetini (Ed.), *Storia della semiotica : dai percorsi sotterranei alla disciplina formalizzata* (p. 111-124). Carocci.
- Association de Prospective Rhénane, (2021a). *Le travail frontalier en Alsace*. Note de travail sur l'Alsace n.3, série CEA. Rapport par B. Aubry & J.-A. Heraud.
- Association de Prospective Rhénane, (2021b). *Evolution des flux de travailleurs frontaliers vers la partie allemande de l'Eurodistrict Strasbourg-Ortenau*. Rapport par J.-A. Heraud, B. Aubry & J.-P. Jouhaud.
- Authier, J.-Y. (1997). *Réhabilitation et embourgeoisement des quartiers anciens centraux. Étude des formes et des processus de micro-ségrégation dans le quartier Saint-Georges à Lyon*. Plan Construction et Architecture.
- Authier, J.-Y. (2007). La question des « effets de quartier » en France. Variations contextuelles et processus de socialisation. In J.-Y. Authier, M.-H. Bacqué, & F. Guérin-Pace (Eds.), *Le quartier* (p. 206-216). La Découverte.
- Authier, J.-Y. (2012). *Espace et socialisation Regards sociologiques sur les dimensions spatiales de la vie sociale*. Éditions universitaires européennes.

Authier, J.-Y., & Claude, V. (2009). Éditorial. *Espaces et sociétés*, 138(3), 11.  
<https://doi.org/10.3917/esp.138.0011>

Authier, J.-Y., Chevallier, L. B., & Cacciari, J. (2022). Éditorial. Pour une étude des socialisations aux et par les mobilités dans l'espace. *Espaces et sociétés*, 184-185(1), 9-16.  
<https://doi.org/10.3917/esp.184.0009>

Authier, J.-Y., & Lévy, J.-P. (2010). Rester ou partir ? La construction sociale des choix résidentiels des habitants des quartiers anciens centraux, en France. In J.-Y. Authier, C. Bonvalet & J.-P. Lévy (Eds.), *Élire domicile. La construction sociale des choix résidentiels* (p. 123-148). Presses universitaires de Lyon.

## B

Bailleul, H. (2009). *Aborder le rapport à l'espace dans sa dynamique : Les représentations spatiales de l'habitant à l'épreuve des projets urbains*. 2èmes journées scientifiques de l'ARPenV (Association pour la Recherche en Psychologie Environnementale), Université de Nîmes.  
<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00722997>

Barbot, J. (2012). 6 – Mener un entretien de face à face. In S. Paugam (Ed.) *L'enquête sociologique* (p. 115-141). Presses universitaires de France.  
<https://doi.org/10.3917/puf.paug.2012.01.0115>

Barker, R. G. (1975). *Ecological psychology : Concepts and methods for studying the environment of human behavior*. Stanford University Press.

Barreiro, A., Ungaretti, J., Etchezahar, E., & Wainryb, C. (2022). Fronteras simbólicas contra los indígenas : Representaciones sociales y prejuicio. In M. Cristina Chardon, L. Bilevich de Gaston, J. A. Castorina, & N. G. Murekian (Eds.), *Estudios en representaciones sociales : Renovación y diversidad problemática* (p. 263-284), Bernal : Universidad Nacional de Quilmes.

Bartel, A., Clementi, K., Käckmeister, H., Kratz, A., & Iffrig, S. (2021). La comparaison comme méthode et objet : L'apport d'un parcours transdisciplinaire pour réfléchir au franco-allemand. *Trajectoires*, 14. <https://doi.org/10.4000/trajectoires.6864>

Barthes, R. (1962). L'imagination du signe. In R. Barthes (1964), *Essais critiques* (p. 206-212), Seuil.

- Barthes, R. (1964a). Éléments de sémiologie. *Communications*, 4(1), 91-135.  
<https://doi.org/10.3406/comm.1964.1029>
- Barthes, R. (1964b). Rhétorique de l'image. *Communications*, 4(1), 40-51.  
<https://doi.org/10.3406/comm.1964.1027>
- Barthes, R. (1966) Introduction à l'analyse structurale des récits, *Communications*, 8, pp. 1-27.  
<https://doi.org/10.3406/comm.1966.1113>
- Barthes, R. (1967). Sémiologie et Urbanisme. In (1994) R. Barthes, *Œuvres complètes*, t. II (1966-1973). Seuil.
- Barthes, R. (2005) [1957]. *Mythologies*. Seuil.
- Bauer, M. W., & Gaskell, G. (1999). Towards a Paradigm for Research on Social Representations. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 29(2), 163-186. <https://doi.org/10.1111/1468-5914.00096>
- Beaubreuil, T. (2011). Le « spatialisme » du dernier Halbwachs. *Espaces et sociétés*, 144-145(1), 157-171. <https://doi.org/10.3917/esp.144.0157>
- Beauvois, J.-L., Dubois, N., & Doise, W. (1999). *La construction sociale de la personne*. Presses universitaires de Grenoble.
- Behar, M. (2021). *Faire le Collège d'Europe. Une sociologie de la formation des classes dominantes aux métiers de l'Europe*. Thèse de doctorat, Université de Strasbourg.
- Benzécri, J. P. (1979). Sur le calcul des taux d'inertie dans l'analyse d'un questionnaire, addendum et erratum à [BIN. MULT.]. *Les cahiers de l'analyse des données*, 4(3), 377-378.
- Berg, E. & Van Houtum, H. (Eds.). (2003). *Routing borders between territories, discourses and practices*. Routledge.
- Bergamaschi, A. (2011). Attitudes et représentations sociales. *Revue européenne des sciences sociales - European Journal of Social Sciences*, 49-2, 93-122. <https://doi.org/10.4000/ress.996>
- Bergson, H. (2012) [1896]. *Matière et mémoire* (P.-A. Miquel & D. Forest, Eds.). Flammarion.
- Beyer, A. (2007). Strasbourg, entre France et Allemagne. Structure urbaine et symboliques de la dualité frontalière. *Revue Géographique de l'Est*, 47(2), Art. 2.  
<https://doi.org/10.4000/rge.3207>



- Beyer, A. (2010). Le Jardin des Deux Rives - Der Garten der Zwei Ufer (Strasbourg-Kehl). Communication au colloque « *La dimension paysagère des itinéraires culturels du Conseil de l'Europe* ». <https://shs.hal.science/halshs-00650380>
- Billig, M. (1988). Social representation, objectification and anchoring : A rhetorical analysis. *Social Behaviour*, 3, 1-16.
- Biret, M., & Klipfel, M. (2011). Un nouveau cadre administratif, juridique et religieux. *Base numérique du patrimoine d'Alsace, L'alsace entre 1870 et 1914*. [http://www.crdp-strasbourg.fr/data/histoire/alsace\\_1870/nouveau\\_cadre.php?parent=8](http://www.crdp-strasbourg.fr/data/histoire/alsace_1870/nouveau_cadre.php?parent=8)
- Blanc, M. (2009). La transaction sociale : Genèse et fécondité heuristique. *Pensée plurielle*, 20(1), 25-36. <https://doi.org/10.3917/pp.020.0025>
- Blanc, M. (2015). Préface. In J. Remy, *L'espace, un objet central de la sociologie* (p. 7-21). Érès.
- Blanc, M. (Éd.). (1992). *Pour une sociologie de la transaction sociale*. L'Harmattan.
- Blanc-Reibel, C. (2017). La Neustadt de Strasbourg. *Revue des sciences sociales*, 57, 104-111. <https://doi.org/10.4000/revss.355>
- Bloch, M. (1925). Mémoire collective, tradition et coutume : À propos d'un livre récent. *Revue de Synthèse historique*, XL(118-120), 73-83.
- Bolle, G. (2019) L'architecture du quartier européen à Strasbourg depuis 1949 : enjeux locaux d'un développement institutionnel supranational. *In Situ* [En ligne], 38. <https://doi.org/10.4000/insitu.20202>
- Bolzinger, A. (1982). Le concept clinique de crise. *Bulletin de psychologie*, 35(355), 475-480.
- Bolzman, C. (2011). Travailleurs frontaliers : une typologie des modes de vie, représentations et identités dans la région franco-genevoise. In A. Koukoutsaki-Monnier (Ed.), *Représentations du transfrontalier* (p. 149-164). Presses Universitaires de Nancy.
- Bonnes, M. (2022). Environnement. In D. Marchand, E. Pol, & K. Weiss (Eds.), *Psychologie environnementale : 100 notions clés* (p. 105-106). Dunod.
- Bonnes, M., & Secchiaroli, G. (1995). *Environmental psychology. A Psycho-social introduction*. Sage Publication.
- Bourdieu, P. (1972). La maison ou le monde renversé. In P. Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique* (p. 45-59). Librairie Droz.

- Bourdieu, P. (1977). La production de la croyance : Contribution à une économie des biens symboliques. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 13(1), 3-43.  
<https://doi.org/10.3406/arss.1977.3493>
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction : Critique sociale du jugement*. Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1984). Espace social et genèse des « classes ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 52(1), 3-14. <https://doi.org/10.3406/arss.1984.3327>
- Bourdieu, P. (1986). L'illusion biographique. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 62(1), 69-72.  
<https://doi.org/10.3406/arss.1986.2317>
- Bourdieu, P. (1987a). *Choses dites*. Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1987b). L'assassinat de Maurice Halbwachs. *La liberté de l'esprit, Visages de la Résistance*, 16, 164-170.
- Bourdieu, P. (1993). Effets de lieu. In P. Bourdieu (Ed.), *La Misère du monde* (p. 159-167). Seuil.
- Bourdieu, P. (1997). *Méditations pascaliennes*. Seuil.
- Bourdieu, P. (2002). *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*. Seuil.
- Bourdieu, P. (2015). *Sociologie générale 1*. Seuil - Raisons d'agir.
- Bourdieu, P., & Haacke, H. (1994). *Libre-échange*. Seuil - Les presses du réel.
- Bourdieu, P., & Sayad, A. (1964). Paysans déracinés. bouleversements morphologiques et changements culturels en Algérie. *Études rurales*, 12(1), 56-94. <https://doi.org/10.3406/rural.1964.1132>
- Bourdieu, P., & Wacquant, L. (1992). *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*. Seuil.
- Braun, V., & Clarke, V. (2006). Using thematic analysis in psychology. *Qualitative Research in Psychology*, 3(2), 77-101. <https://doi.org/10.1191/1478088706qp063oa>
- Braun, V., & Clarke, V. (2021). Thematic Analysis. In E. Lyons & A. Coyle (Eds.), *Analysing qualitative data in psychology* (3rd edition, p. 128-147). SAGE Publications.
- Bronfenbrenner, U. (1979). *The Ecology of Human Development : Experiments by Nature and Design*. Harvard University Press.

- Brubaker, R. (2001). Au-delà de L'« identité ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 139(1), 66-85.  
<https://doi.org/10.3406/arss.2001.3508>
- Bruneau, I., Laferté, G., Mischi, J., & Renahy, N. (Eds.). (2018). *Mondes ruraux et classes sociales*. Éditions EHESS.
- Buscatto, M. (2018). *Femmes du jazz : Musicalités, féminités, marginalisations*. CNRS éditions.

## C

- Caillaud, S., & Flick, U. (2016). Triangulation méthodologique. Ou comment penser son plan de recherche. In G. Lo Monaco, S. Delouée, & P. Rateau (Eds.), *Les représentations sociales. Théories, méthodes et applications* (p. 227-240). De Boeck.
- Cailly, L. (2014). Les habitants du périurbain tourangeau à l'épreuve d'un changement de modèle : Vers une recomposition des modes d'habiter ? L'exemple des habitants de la ZAC des Terrasses de Bodets à Montlouis-sur-Loire. *Norois. Environnement, aménagement, société*, 231, 75-90. <https://doi.org/10.4000/norois.5097>
- Cailly, L., Huyghe, M., & Oppenchain, N. (2022). Trajectoires mobilitaires et résidentielles des habitants du périurbain et du rural : Des socialisations tout au long de la vie. *Espaces et sociétés*, 184-185(1), 17-32. <https://doi.org/10.3917/esp.184.0017>
- Carbon, C.-C., & Leder, H. (2005). The Wall inside the brain : Overestimation of distances crossing the former Iron Curtain. *Psychonomic Bulletin & Review*, 12(4), 746-750.  
<https://doi.org/10.3758/BF03196767>
- Cayouette-Remblière, J., Lion G., & Rivière, C. (2019) « Socialisations par l'espace, socialisations à l'espace », *Sociétés contemporaines*, vol. 115, no 3. <https://doi.org/10.3917/soco.115.0005>
- Chambard, O. (2021). « Faire sauter l'idée toute faite que l'université est un lieu où on apprend. » : La socialisation des étudiants à l'entrepreneuriat. *Sociétés contemporaines*, N° 120(4), 41-69.  
<https://doi.org/10.3917/soco.120.0041>
- Chen, J. (2021). *La mobilité quotidienne, résidentielle et sociale : représentations sociales et pratiques transmobilitaires. Le cas des frontaliers franco-luxembourgeois*. Thèse de doctorat, Université de Strasbourg. <https://www.theses.fr/2021STRAG031>

- Civitarese. (2018). *The Necessary Dream : New Theories and Techniques of Interpretation in Psychoanalysis*. Routledge. <https://doi.org/10.1201/9780429482540>
- Clancier, A. (2006). *Guillaume Apollinaire : Les incertitudes de l'identité*. L'Harmattan.
- Clémence, A. (2002). Prises de position et dynamique de la pensée représentative : Les apports de la mémoire collective. In S. Laurens & N. Roussiau (Ed.), *La mémoire sociale. Identités et représentations sociales* (p. 51-61). Presses universitaires de Rennes.
- Clément, G. (2015). Migrants transfrontaliers et inégalités d'accès à l'espace européen. *Belgeo* [en ligne], 2. <https://doi.org/10.4000/belgeo.16520>
- Clément, G. (2018). *Migrer près de chez soi : Trajectoires résidentielles et migratoires de membres des « classes moyennes » dans un espace frontalier franco-belge*. Thèse de doctorat, Université Paris-Est. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01877355>
- Clément, G. (2022). Grandir aux frontières, grandir sans frontières ? Les effets socialisateurs de la mobilité transfrontalière. *Espaces et sociétés*, 184-185(1), 165-180. <https://doi.org/10.3917/esp.184.0165>
- Clementi, K. (2022a). Ce que la crise sanitaire révèle du rapport à l'espace : Le cas de la fermeture de la frontière franco-allemande en Alsace. *Psychologie Française*, 67(3), 223-247. <https://doi.org/10.1016/j.psfr.2022.03.004>
- Clementi, K. (2022b). Signification spatiale. In D. Marchand, E. Pol, & K. Weiss (Eds.), *Psychologie environnementale : 100 notions clés* (p. 227-228). Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.march.2022.01.0227>
- Clementi, K. (2022c). La socialisation à la frontière au prisme des cartes cognitives, des pratiques et des discours. Portrait de deux jeunes Strasbourgeoises. *Regards Sociologiques*, 60, 33 – 48.
- Clementi, K. & Ramadier, T. (2023). Saisir la position sémio-spatiale d'un élément géographique dans les cartes cognitives. *Mappemonde* [en ligne], 135. <https://doi.org/10.4000/mappemonde.8216>
- Cléro, J.-P. (2008). Halbwachs et l'espace fictionnel de la ville. In M. Halbwachs, *La Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte* (Marie Jaisson Ed.). Presses universitaires de France.
- Cohen-Scali, V., & Moliner, P. (2008). Représentations sociales et identité : Des relations complexes et multiples. *L'orientation scolaire et professionnelle*, 37/4, 465-482. <https://doi.org/10.4000/osp.1770>

Considère, S. (2017). La frontière est un objet géopolitique socialement construit. In F. Moullé (Ed.), *Frontières* (p. 23-36). Presses universitaires de Bordeaux.

Considère, S., & Perrin, T. (2016). Introduction générale : La frontière en question, ou comment débusquer les représentations sociales des frontières. In S. Considère & T. Perrin (Eds.), *Frontières et représentations sociales. Questions et perspectives méthodologiques* (p. 15-24). Academia - L'Harmattan.

Corbetta, P. (2003). *La ricerca sociale : metodologie e tecniche* (vol. 3). Il Mulino.

## D

Dalud-Vincent, M. (2011). Alceste comme outil de traitement d'entretiens semidirectifs : essai et critique pour un usage en sociologie. *Langage et société*, 135(1), 9-28.

<https://doi.org/10.3917/ls.135.0009>

Dargentas, M. (2002). Mémoire sociale et enjeux identitaires : À propos de la représentation sociale de la pratique d'incinération en Grèce. In S. Laurens & N. Roussiau (Eds.), *La mémoire sociale. Identités et représentations sociales* (p. 151-164).

Darley, M. (2017). L'exploitation sexuelle en procès : perspectives comparées franco-allemandes. *Les Cahiers de la Justice*, 1(1), 107-117. <https://doi.org/10.3917/cdlj.1701.0107>

Darmon, M. (2001). La socialisation, entre famille et école. Observation d'une classe de première année de maternelle. *Sociétés & Représentations*, 11(1), 515-538.

<https://doi.org/10.3917/sr.011.0515>

Darmon, M. (2016). *La socialisation* (3e éd). Armand Colin.

de Alba, M. (2002). Sémiologie urbaine et mémoire collective des monuments historiques de Mexico. In S. Laurens & N. Roussiau (Eds.), *La mémoire sociale. Identités et représentations sociales* (p. 233-244). Presses universitaires de Rennes.

de Bres, J., & Franziskus, A. (2011). Les frontaliers au Luxembourg. Représentations négatives et stratégies de réponse. In A. Koukoutsaki-Monnier (Ed.), *Représentations du transfrontalier*. (p. 201-212). Presses universitaires de Nancy.

- de Iulio S. (2020/2023) Lecteur Modèle. In *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. <http://publictionnaire.huma-num.fr/notice/lecteur-modele>.
- de Montlibert, C. (2006). Une histoire qui fait l'Histoire : La mort de Maurice Halbwachs à Buchenwald. *Revue des Sciences Sociales*, 35(1), 114-121.  
<https://doi.org/10.3406/revss.2006.1818>
- de Rosa, A. S., & Mormino, C. (2002). Au confluent de la mémoire sociale : Étude sur l'identité nationale et européenne. In S. Laurens & N. Roussiau (Eds.), *La mémoire sociale. Identités et représentations sociales* (p. 119-138). Presses universitaires de Rennes.
- de Rosa, A. S., Ardone, R. G., & Bonnes, M. (1987). *Rappresentazioni dell'ambiente urbano e « place-identity »*. Guerini e Associati.
- Debarbieux, B. (2006). Prendre position : Réflexions sur les ressources et les limites de la notion d'identité en géographie. *L'Espace géographique*, 35(4), 340.  
<https://doi.org/10.3917/eg.354.0340>
- della Volpe, G. (1966). *Critica del gusto* (3 éd). Feltrinelli.
- Delporte, C. (2006). *Images et politique en France au XXe siècle*. Nouveau Monde.
- Denis, M.-N., Gérard, A., Weidmann, F., & Jonas, S. (1994). Strasbourg et son université impériale, 1871-1918. L'université au centre de la ville. *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 62(1), 139-155. <https://doi.org/10.3406/aru.1994.1790>
- Denni, K. (2012). Entre Strasbourg et Kehl : Les vicissitudes d'un espace frontière (1918-1945). *Revue des sciences sociales*, 48(1), 18-23. <https://doi.org/10.3406/revss.2012.1525>
- Depeau, S., & Ramadier, T. (2011a). *Se déplacer pour se situer : Places en jeu, enjeux de classes*. Presses universitaires de Rennes.
- Depeau, S., & Ramadier, T. (2011b). L'espace en représentation ou comment comprendre la dimension sociale du rapport des individus à l'environnement. *Pratiques Psychologiques*, 17(1), 65-79. <https://doi.org/10.1016/j.prps.2010.01.006>
- Deschamps, J.-C. (1974). L'attribution, la catégorisation sociale et les représentations inter-groupes. *Bulletin de psychologie*, 27(312), 710-721.
- Dias, P. (2016). *Les représentations spatiales de la ville et les mobilités quotidiennes au prisme des positions sociales. Une approche socio-cognitive des ségrégations socio-spatiales*. Thèse de doctorat, Université de Strasbourg. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01409773>

- Dias, P., & Ramadier, T. (2015a). Social trajectory and socio-spatial representation of urban space : The relation between social and cognitive structures. *Journal of Environmental Psychology*, 41, 135-144. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2014.12.002>
- Dias, P., & Ramadier, T. (2015b). L'espace géographique comme " champ représentationnel " : Les représentations socio-spatiales de Strasbourg. *Regards Sociologiques*, 47-48, 199-215.
- Dias, P., & Ramadier, T. (2017). Relations sociales et cartographie cognitive. Les points de référence comme noyau central des représentations spatiales. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, (4), 319. <https://doi.org/10.3917/cips.116.0319>
- Didelon-Loiseau, C., de Ruffray, S., & Lambert, N. (2018). Mental maps of global regions: identifying and characterizing "hard" and "soft" regions. *Journal of Cultural Geography*, 35(2), 210-229. <https://doi.org/10.1080/08873631.2018.1426950>
- Diener, R., Herzog, J., Meili, M., Meuron, P., & Schmid, C. (2006). *La Suisse—Portrait urbain* (vol. 1,2 & 3). Birkhäuser Basel. <https://doi.org/10.1007/978-3-7643-7802-8>
- Dill, K. E. (2013). *The Oxford Handbook of Media Psychology*. Oxford University Press.
- Dimitriadis, Y. (2014). La fonction du rêve entre Freud et Lacan. *Cahiers de psychologie clinique*, 42(1), 45-60. <https://doi.org/10.3917/cpc.042.0045>
- Dobry, M. (2009). *Sociologie des crises politiques*. Presses de Sciences Po. <https://doi.org/10.3917/scpo.dobry.2009.01>
- Doise, W. (1973). Relations et représentations intergroupes. In S. Moscovici (Éd.), *Introduction à la psychologie sociale, vol 2* (p. 194-212). Larousse université.
- Doise, W. (1982). *L'explication en psychologie sociale*. Presses universitaires de France.
- Doise, W. (1985). Les représentations sociales : Définition d'un concept. *Connexions*, 45, 243-253.
- Doise, W. (1992). L'ancrage dans les études sur les représentations sociales. *Bulletin de psychologie*, XLV(405), 189-195.
- Doise, W. (1999). Représentations sociales dans l'identité personnelle. In W. Doise, N. Dubois, & J.-L. Beauvois (Eds.), *La construction sociale de la personne* (p. 201-2014). Presses universitaires de Grenoble.
- Doise, W. (2005). Les Représentations sociales. In N. Dubois (Ed.) *Psychologie sociale de la cognition* (p. 153-207). Dunod.

- Doise, W., & Palmonari, A. (1986). *L'étude des représentations sociales*. Delechaux & Niestlé.
- Doise, W., & Valentim, J. P. (2015). Levels of Analysis in Social Psychology. In J.D. Wright (Ed.) *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences* (p. 900-904). Elsevier.  
<https://doi.org/10.1016/B978-0-08-097086-8.24032-4>
- Doise, W., Clemence, A., & Lorenzi-Cioldi, F. (1992). *Représentations sociales et analyses de données*. Presses universitaires de Grenoble.
- Dorfles, G. (1959). Valori semantici degli « elementi di architettura » e dei « caratteri distributivi ». *Domus*, 360, 33-34.
- Dorfles, G. (2014) [1958/1970]. *Le oscillazioni del gusto : L'arte d'oggi tra tecnocrazia e consumismo*. Skira.
- Douffet, B. (2021). *Le souvenir s'en va-t-en guerre : Mémoires & représentations sociales du soldat de 14-18*. Thèse de doctorat, Université de Lyon 2. <http://www.theses.fr/2021LYSE2002>
- Dris, N. (2004). L'espace habité : sens, usage, méthode. *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, 30(119), 177-185. <https://doi.org/10.3406/tigr.2004.1486>
- Dris, N. (2005). Formes urbaines, sens et représentations : L'interférence des modèles. *Espaces et sociétés*, 122(4), 87. <https://doi.org/10.3917/esp.122.0087>
- Dubois, Y. (2019). *Frontières et mobilité au quotidien. Modes de vie dans l'agglomération trinationale de Bâle*. Éditions Alphil, Presses universitaires Suisses. <https://doi.org/10.33055/AL-PHIL.03127>
- Dubois, Y., & Rérat, P. (2012). Vivre la frontière : Les pratiques spatiales transfrontalières dans l'Arc jurassien franco-suisse. *Belgeo*, 1-2. <https://doi.org/10.4000/belgeo.6249>
- Dubois, V. (2020). Institutions. In G. Sapiro (Ed.), *Dictionnaire international Bourdieu* (p. 449-450). CNRS Editions.
- Durkheim, E. (1898). Représentations individuelles et représentations collectives. *Revue de Métaphysique et de Morale*, 6(3), 273-302.



## E

- Eberhardt, S. (2015). Entre France et Allemagne, de la ville ancienne à la Neustadt de Strasbourg. *Revue d'Alsace*, 141, 421-430. <https://doi.org/10.4000/alsace.2388>
- Eco U. (1992) [1990]. *Les Limites de l'interprétation*, Grasset.
- Eco, U. (1972). Per una analisi semantica dei segni architettonici. In Eco, U., *Le forme del contenuto* (p. 157-179). Bompiani.
- Eco, U. (1984). *Semiotica e filosofia del linguaggio*. Einaudi [édition française : *Sémiotique et philosophie du langage*, 2013, Presses Universitaires de France].
- Eco, U. (1989). *Lector in fabula*. Le Livre de Poche.
- Eco, U. (2016a) [1975]. *Trattato di semiotica generale*. La Nave di Teseo.
- Eco, U. (2016b) [1964]. *Apocalittici e integrati*. Bompiani.
- Elias, N. (1996). *Du temps*. Fayard.
- Emelyanova, T. (2002). Les représentations sociales des événements historiques : Le cas de la deuxième guerre mondiale. In S. Laurens & N. Roussiau (Eds.), *La mémoire sociale. Identités et représentations sociales* (p. 139-150). Presses universitaires de Rennes.
- Escot, L., Belope-Nguema, S., Fernández-Cornejo, J. A., Del Pozo-García, E., Castellanos-Serrano, C., & Cruz-Calderón, S. F. (2021). Can the legal framework for prostitution influence the acceptability of buying sex? *Journal of Experimental Criminology*. <https://doi.org/10.1007/s11292-021-09465-y>
- Español, A., & Marsico, G. (2021). Psychology of borders : An integral proposal to understand border phenomena in human life. *Theory & Psychology*, 31(5), 665-674. <https://doi.org/10.1177/09593543211026756>

## F

- Félonneau, M.-L. (1994). Les étudiants et leurs territoires. La cartographie cognitive comme instrument de mesure de l'appropriation spatiale. *Revue Française de Sociologie*, 35, 533-559. <https://doi.org/10.2307/3322183>
- Félonneau, M.-L. (2003). Les représentations sociales dans le champ de l'environnement. In G. Mosser & K. Weiss (Eds.). *Espaces de vie* (p. 145-176). Armand Colin.
- Félonneau, M.-L. (2004). Love and loathing of the city : Urbanophilia and urbanophobia, topological identity and perceived incivilities. *Journal of Environmental Psychology*, 24(1), 43-52. [https://doi.org/10.1016/S0272-4944\(03\)00049-5](https://doi.org/10.1016/S0272-4944(03)00049-5)
- Félonneau, M.-L., Lannegrand-Willems, L., & Becker, M. (2008). Spatialisation identitaire chez les adolescents et les jeunes adultes : le cas du Pays Basque français. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 80(4), 59-71. <https://doi.org/10.3917/cips.080.0059>
- Ferdoush, A. (2018). Seeing borders through the lens of structuration: a theoretical framework. *Geopolitics*, 23(1), 180-200. <https://doi.org/10.1080/14650045.2017.1341406>
- Febvre, L. (1928). Frontière : le mot et la notion. In L. Febvre (1962) *Pour une histoire à part entière*, S.E.V.P.E.N.
- Flament, C. (2011). Structure, dynamique et transformation des représentations sociales. In J.-C. Abric (Ed.), *Pratiques sociales et représentations* (p. 47-72). Presses universitaires de France.
- Fleury-Bahi, G. (2000). Mécanismes d'influence de l'histoire résidentielle sur l'identité résidentielle : une approche dynamique. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 13(1), 93-114.
- Foret, F. (2022). Strasbourg, « capitale de l'Europe » : Un autre rapport du citoyen aux institutions européennes ? *Revue française d'administration publique*, N° 183(3), 849-862. <https://doi.org/10.3917/rfap.183.0208>
- Foucher, M. (1988). *Fronts et Frontières, un tour du monde géopolitique*. Fayard.
- Foucher, M. (2012). *L'obsession des frontières*. Tempus Perrin.
- Foucher, M. (2016). *Le retour des frontières*. CNRS Éditions.
- Fraser, I., & Wilde, L. (2011). *The Marx dictionary*. Continuum.

Freud, S. (2014) [1899]. *Le Rêve et son interprétation*. République des Lettres.

## G

Garelli, F., Palmonari, A., & Sciolla, L. (2006). *La socializzazione flessibile. Identità e trasmissione dei valori tra i giovani*. Il Mulino.

Gendrault, C. (2009). Naples : Repenser la ville à partir de la qualité des frontières internes. *Espaces et sociétés*, 138(3), 85-97. <https://doi.org/10.3917/esp.138.0085>

Genette G. (1972) *Figures III*, Seuil.

Gensburger, S., & Lefranc, S. (2017). *À quoi servent les politiques de mémoire ?* Les presses de Science Po.

George, P. (1979). Yves Grafmeyer, Isaac Joseph, L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine. *Annales de géographie*, 88(490), 723-725.

Ghiglione, R., & Matalon, B. (1995). *Les enquêtes sociologiques. Théories et pratique* (4ème éd.). Armand Colin.

Gibson, J., J. (2014). *The Ecological Approach to Visual Perception*. Psychology Press.  
<https://doi.org/10.4324/9781315740218>

Giddens, A. (1985). *The nation-state and violence*. Polity Press.

Giddens, A. (2012). *La constitution de la société : Éléments de la théorie de la structuration*. Presses universitaires de France.

Giles, D. (2003). *Media Psychology*. Routledge.

Gosling, P. (1992). *Qui est responsable de l'échec scolaire ?* Presses universitaires de France.

Got, O. (2002). *Les jardins de Zola : Psychanalyse et paysage mythique dans Les Rougon-Macquart*. Harmattan.

Grafmeyer, Y. (1995). Sociabilités urbaines. Republié in Y. Grafmeyer et J.-Y. Authier (2019), *Pour la sociologie urbaine* (p. 163-181). Presses universitaires de Lyon.

- Grafmeyer, Y. (2010). Approches sociologiques des choix résidentiels. In J.-Y. Authier, C. Bonvalet & J.-P. Lévy (Eds.), *Elire domicile. La construction sociale des choix résidentiels* (p. 35-52). Presses universitaires de Lyon.
- Grafmeyer, Y. (2019). Identités sociales et espaces de mobilité. In Y. Grafmeyer et J.-Y. Authier, *Pour la sociologie urbaine* (p. 121-130). Presses universitaires de Lyon.
- Grafmeyer, Y., & Authier, J.-Y. (2015). *Sociologie urbaine*. Armand Colin.
- Grafmeyer, Y., & Joseph, I. (Eds.). (1990). *L'École de Chicago*. Aubier.
- Gramsci, A. (1996). *Cahiers de prison 1,2,3,4 et 5*. Gallimard.
- Griffond-Boitier, A., Mariani-Rousset, S., & Ramadier, T. (2022). Quand la recherche saisit les représentations socio-cognitives de l'espace géographique. *Mappemonde*, 134.  
<https://doi.org/10.4000/mappemonde.7948>
- Groupe 107 (1974), *Sémiotique des Plans en Architecture* (tomes I & II) (M. Hammad, Ed.). Compte rendu de recherche.

## H

- Haas, V. (1999). *Mémoires, identités et représentations socio-spatiales d'une ville, le cas de Vichy : Étude du poids de l'histoire politique et touristique dans la construction de l'image de la ville par ses habitants*. Thèse de doctorat. EHESS. <http://www.theses.fr/1999EHES0021>
- Haas, V. (2004). Les cartes cognitives : Un outil pour étudier la ville sous ses dimensions socio-historiques et affectives. *Bulletin de psychologie*, 57(6) (474), 621-633.
- Haas, V. (2012). *Traces, silences, secrets. Une approche psychosociale de la mémoire et de l'oubli collectifs*. Habilitation à diriger des recherches. Université Paris Descartes.
- Haas, V., & Jodelet, D. (2000). La mémoire, ses aspects sociaux et collectifs. In N. Roussiau (Ed.), *Psychologie sociale* (p. 121-134). In Press Éditions.
- Haas, V., & Jodelet, D. (2007). Pensée et mémoire sociales. In J.P. Pétard (Ed.) *Manuel de Psychologie Sociale* (p. 111-160). Bréal.

- Haas, V., & Jodelet, D. (2014). Mémoires et représentations sociales. In A. Palmonari, Emiliani, F. (Eds.), *Psicologia delle rappresentazioni sociali* (p. 123-147). Il Mulino.
- Haas, V., & Masson, E. (2006). La relation à l'autre comme condition à l'entretien. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 71(3), 77-88.  
<https://doi.org/10.3917/cips.071.0077>
- Halbwachs, M. (1938). *La morphologie sociale*. Armand Colin.
- Halbwachs, M. (1969) [1938]. Préface, in E. Durkheim, *L'évolution pédagogique en France*. Presses universitaires de France.
- Halbwachs, M. (1994) [1925]. *Les cadres sociaux de la mémoire*. Albin Michel.
- Halbwachs, M. (1997) [1950]. *La mémoire collective*. Albin Michel.
- Halbwachs, M. (2015) [1938/1942] *La psychologie collective*. Flammarion - Champs.
- Halbwachs, M. (2017) [1941]. *La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte*. Presses universitaires de France.
- Hall, E. T. (1963). A System for the Notation of Proxemic Behavior. *American Anthropologist*, 65(5), 1003-1026. <https://doi.org/10.1525/aa.1963.65.5.02a00020>
- Hammad, M. (2013). La sémiotisation de l'espace : Esquisse d'une manière de faire. *Actes Sémiotiques* [en ligne], 116. <https://doi.org/10.25965/as.2807>
- Hamman P. (2006). *Les travailleurs frontaliers en Europe. Mobilités et mobilisations transnationales*. L'Harmattan.
- Hamman, P. (2007). Penser l'Europe à l'aune des espaces-frontières. À propos des relations transfrontalières de travail. *Revue des Sciences Sociales*, 37(1), 40-47.  
<https://doi.org/10.3406/revss.2007.1024>
- Hamman, P. (2011). Représentations du transfrontalier et production d'un espace-frontière. Regards sociologiques autour des frontières de l'Est. In A. Koukoutsaki-Monnier (Ed.), *Représentations du transfrontalier*. (p. 19-32). Presses universitaires de Nancy.
- Hamman, P. (2012). De la frontière à l'espace-frontière. Quelques propositions d'analyse sociologique. *Revue des Sciences Sociales*, 48, 56-65.

- Hamman, P. (2013). *Sociologie des espaces-frontières. Les relations transfrontalières autour des frontières françaises de l'Est*. Presses universitaires de Strasbourg.
- Hamman, P., & Hintermeyer, P. (2012). Revisiter les frontières. *Revue des Sciences Sociales*, 48, 8-15.
- Hamman, P., & Wassenberg, B. (2021). *Mémoire d'Europe – mémoire de paix : Témoignages de la région frontalière d'Alsace*. Franz Steiner Verlag.
- Hatt, T. (2018). Strasbourg, 1870-1914. La ville nouvelle impériale allemande, capital foncier et ingénierie urbaine. *Histoire urbaine*, 51(1), 151-177. <https://doi.org/10.3917/rhu.051.0151>
- Haye, A., & González, R. (2021). Dialogic borders: Interculturality from Vološinov and Bakhtin. *Theory & Psychology*, 31(5), 746-762. <https://doi.org/10.1177/0959354320968635>
- Hiernaux, J.-P., & Remy, J. (1975). Rapport à l'espace, rapport au corps et intégration sociale. *Recherches sociologiques*, VI(3), 321-332.
- Hirsch, T. (2015). Présentation. In M. Halbwachs, *La psychologie collective* (p. 7-42). Flammarion - Champs.
- Hirsch, T. (2016). Une vie posthume. Maurice Halbwachs et la sociologie française (1945-2015). *Revue française de sociologie*, Vol. 57(1), 71-96. <https://doi.org/10.3917/rfs.571.0071>
- Hirschhausen, B. von (2017). Leçon des frontières fantômes : Les traces du passé nous viennent (aussi) du futur. *L'Espace géographique*, 46(2), 97-105. <https://doi.org/10.3917/eg.462.0097>
- Hirschhausen, B. von (2019). Frontières invisibles, frontières imaginées, frontières fantômes. In C. Delsol & J. Nowicki, *La vie de l'esprit en Europe centrale et orientale depuis 1945. Dictionnaire encyclopédique*. (p. 227-231). Editions du Cerf.
- Hirschhausen, B. von (2023). *Les provinces du temps : Frontières fantômes et expériences de l'histoire*. CNRS.
- Hirschhausen, B. von , & Grésillon, B. (2019). Une Allemagne désunie ? Les traces géopolitiques de la partition Est/Ouest. *Hérodote*, 175(4), 105-130. <https://doi.org/10.3917/her.175.0105>
- Höijer, B. (2011). Social Representations Theory. A New Theory for Media Research. *Nordicom Review*, 32(2), 3-16. <https://doi.org/10.1515/nor-2017-0109>

Hugoo, V. (2022). La lente marche des collégiennes. Une pratique de mobilité accordée à la socialisation scolaire. *Espaces et sociétés*, 184-185(1-2), 51-66.  
<https://doi.org/10.3917/esp.184.0051>

## I

INSEE (2022). *Le travail frontalier dans le Grand Est : en 2018, 182 000 habitants de la région travaillent dans un pays voisin*. Rapport par T. Martini & S. Villaume. Insee Analyses Grand Est, n° 144. <https://www.insee.fr/fr/statistiques/6444588>

Irjud, A. (1992). La germanisation des noms en Alsace de 1940 à 1944. *Actes des colloques de la Société française d'onomastique*, 7(1), 59-65.

Iser W. (1997) [1976] *L'Acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*. Mardaga.

## J

Jaillet, L. (2020). « Fermeture » de la frontière franco-allemande et Covid-19. *Revue générale du droit*, n. 51886 [en ligne]. [www.revuegeneraledudroit.eu/?p=51886](http://www.revuegeneraledudroit.eu/?p=51886)

Jaisson, M. (1999). Temps et espace chez Maurice Halbwachs (1925-1945). *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 1(1), 163. <https://doi.org/10.3917/rhsh.001.0163>

Jaisson, M. (2008). Mémoire collective et espace social. In M. Halbwachs, *La Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte* (M. Jaisson éd., 2ème ed. (2017). Paris. Presses universitaires de France.

Janot-Caminade, M. (2017). Les « Malgré-Nous » et les « Malgré-Elles » : l'influence d'une catégorisation genrée sur la visibilité des témoignages des incorporé.e.s de force alsacien.ne.s dans la sphère publique pendant la Seconde Guerre mondiale. *Genre & Histoire*, 19, Article 19. <https://doi.org/10.4000/genrehistoire.2706>

Jeanpierre L. (2010). Frontière. In O. Christin (Ed.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines* (p. 157-169), Métailié.

- Jian, P. (2014). « L'Alsace-Lorraine française » : Aspects et limites d'une propagande d'État pendant la Grande Guerre. *Le Temps des médias*, 22(1), 175-187.  
<https://doi.org/10.3917/tdm.022.0175>
- Jiménez, B., & López, R. M. (2022). Espace (psychologie de l'). In D. Marchand, E. Pol, & K. Weiss (Eds.), *Psychologie environnementale : 100 notions clés* (p. 109-112). Dunod.
- Jodelet, D. (1982). Les représentations socio-spatiales de la ville. In P. Derycke (Ed.) *Conceptions de l'espace* (p. 145-177). Université de Paris X-Nanterre.
- Jodelet, D. (1989). *Folies et représentations sociales*. Presses universitaires de France.
- Jodelet, D. (Ed.). (1991). *Les représentations sociales*. Presses universitaires de France.
- Jodelet, D. (2003). Aperçus sur les méthodologies qualitatives. In S. Moscovici et F. Buschini (Eds.), *Les méthodes en sciences humaines* (p. 139-162) Presses universitaires de France.
- Jodelet, D. (2013). Les inscriptions spatiales des conflits de mémoire. *Psicologia e Saber Social*, 2(1), 5-16. <https://doi.org/10.12957/psi.saber.soc.2013.7200>
- Jodelet, D. (2014). Représentation sociale : Phénomènes, concept et théorie. In S. Moscovici (Ed.) *Psychologie sociale* (3e édition, p. 363-384). Presses universitaires de France.
- Joffe, H., & Orfali, B. (2005). De la perception à la représentation du risque : Le rôle des médias. *Hermès*, n° 41(1), 121. <https://doi.org/10.4267/2042/8962>
- Joly, B. (1999). La France et la Revanche. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 46/2, 325-347.  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61320494/f87.item>
- Jonas, S., & Weber, P. (2011). La cité-jardin Alexandre Ribot au Neuhof a 80 ans. In Collectif, *L'urbanisme à Strasbourg au XXème siècle. Actes des conférences organisées dans le cadre des 100 ans de la cité-jardin du Stockfeld* (p. 66-79). Ville de Strasbourg. <https://www.strasbourg.eu/documents/976405/1163507/0/5a3498cd-632e-b268-dbf3-5bf443909e35>

## K

- Kaminski, G. (Ed.). (1976). *Umweltpsychologie. Perspektiven, Probleme, Praxis*. Ernst Klett.



- Kitchin, R. M. (1994). Cognitive maps : What are they and why study them? *Journal of Environmental Psychology*, 14(1), 1-19. [https://doi.org/10.1016/S0272-4944\(05\)80194-X](https://doi.org/10.1016/S0272-4944(05)80194-X)
- Kolossov, V. (2003). 'High' and 'Low' Geopolitics: Images of Foreign Countries in the Eyes of Russian Citizens. *Geopolitics*, 8(1), 121-148.
- Kolossov, V. (2005). Étude Des Frontières. Approches post-modernes. *Diogène*, 210(2), 13-27. <https://doi.org/10.3917/dio.210.0013>
- Koukoutsaki-Monnier, A. (Ed.). (2011). *Représentations du transfrontalier*. Presses universitaires de Nancy.
- Krampen, M. (1979). *Meaning in the urban environment*. Pion Limited.
- Krempp, T. (2013). Les offensives françaises de la revanche (août 1914). *Revue d'Alsace*, 139, Art. 139. <https://doi.org/10.4000/alsace.1921>

## L

- Lahire, B. (1998). *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Nathan.
- Lahire, B. (2001). 5. De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique. In *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu* (p. 121-152). La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.lahir.2001.01.0121>
- Lahire, B. (2002). *Portraits sociologiques : Dispositions et variations individuelles*. Nathan.
- Lahire, B. (2005). Sociologie, psychologie et sociologie psychologique. *Hermès, La Revue*, 41(1), 151-157.
- Lahire, B. (2013). *Dans les plis singuliers du social*. La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.lahir.2013.01>
- Lahire, B. (Ed.). (2019). *Enfances de classe*. Seuil.
- Latté, S., & Hupfel, S. (2018). Des « ouvriers en costume-cravate » ? Mobilité économique et ancrage à droite des classes populaires frontalières. *Politix*, 122(2), 131-161. <https://doi.org/10.3917/pox.122.0131>

- Laurens, S., & Roussiau, N. (Eds.) (2002). *La mémoire sociale : Identités et représentations sociales*. Presses universitaires de Rennes.
- Lavabre, M.-C. (1991). Du poids et du choix du passé. Lecture critique du “syndrome de Vichy”. *Les Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, 18(1), 177-185.  
<https://doi.org/10.3406/ihtp.1991.2200>
- Le Galès, P. (2023). Comment les villes sont-elles devenues des entrepreneurs de mémoire ? In S. Gensburger & S. Lefranc (Eds.), *La mémoire collective en question(s)* (p. 255-265). Presses universitaires de France / Humensis.
- Le Moel, B., Moliner, P., & Ramadier, T. (2015). Représentation sociale du milieu marin et iconographie du territoire chez des élus de communes littorales françaises. *Vertigo*, 15(1), 1-21.  
<https://doi.org/10.4000/vertigo.16014>
- Ledrut, R. (1973). *Les images de la ville*. Anthropos.
- Ledrut, R. (1984). *La forme et le sens dans la société*. Librairie des Méridiens. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3333172w>
- Lefebvre, H. (2000) [1974]. *La production de l'espace*. Anthropos.
- Lefebvre, H. (2009) [1968]. *Le droit à la ville*. Economica - Anthropos.
- Leont'ev, A. N. (1997). On Vygotsky's Creative Development. In R. W. Rieber & J. Wollock (Eds.), *The Collected Works of L. S. Vygotsky* (p. 9-32). Springer US. [https://doi.org/10.1007/978-1-4615-5893-4\\_2](https://doi.org/10.1007/978-1-4615-5893-4_2)
- Lévi-Strauss, C. (1958). *Anthropologie structurale*. Plon.
- Lévy, A. (2005). Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine. *Espaces et sociétés*, 122(4), 25. <https://doi.org/10.3917/esp.122.0025>
- Lévy, J. (2004). 'Frontière'. *Espaces Temps.net* [En ligne].
- Lewin, K. (1936). *Principles of topological psychology*. McGraw-Hill.
- Lewin, K. (1951). *Field theory in Social Sciences*. Harper & Brothers Publishers.
- Lignier, W. (2012). *La petite noblesse de l'intelligence. Une sociologie des enfants surdoués*. La Découverte.

Lorenzi-Cioldi, F. (1988). *Individus dominants et groupes dominés. Images masculines et féminines*. Presses universitaires de Grenoble.

Lorenzi-Cioldi, F., & Clémence, A. (2001). Group process and the Construction of Social Representation. In M. A. Hogg & R. S. Tindale (Eds.), *Group processes* (p. 311-333). Blackwell Publishers.

Lorenzi-Cioldi, F., & Dafflon, A.-C. (1999). Rapports entre groupes et identité sociale. In W. Doise, N. Dubois, & J.-L. Beauvois (Eds.), *La construction sociale de la personne* (p. 131-146). Presses universitaires de Grenoble.

Löw, M. (2015) [2001]. *Sociologie de l'espace*. Maison des Sciences de l'Homme.

Lynch, K. (1960). *The image of the city*. The MIT Press.

## M

Marcel, J.-C. (2004). Mauss et Halbwachs : Vers la fondation d'une psychologie collective (1920-1945) ? *Sociologie et sociétés*, 36(3), 76-90. <https://doi.org/10.7202/011049ar>

Marchal, H., & Stébé, J.-M. (2010). *La sociologie urbaine*. Presses universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.stebe.2010.01>

Marie-Claude, C. (1993). Hans, Jean et Joannes ou les langues du prénom. *Langage & société*, 66(1), 77-97. <https://doi.org/10.3406/lsoc.1993.2635>

Marková, I. (2003). *Dialogicality and social representations: the dynamics of mind*. Cambridge University Press.

Mason-Schrock, D. (1996). Transsexuals' Narrative Construction of the « True Self ». *Social Psychology Quarterly*, 59(3), 176-192. <https://doi.org/10.2307/2787018>

Mauger, G. (2009). Âges de la vie et temps de l'histoire. *Savoir/Agir*, 7(1), 133-142. <https://doi.org/10.3917/sava.007.0133>

Mauron, C. (1989). *Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique*. José Corti Éditions.

- Mauss, M., & Durkheim, É. (1903). De quelques formes primitives de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives. *Année sociologique*, 6, 1-72.
- Mayeur, J.-M. (1997). Une mémoire frontière : L'Alsace. In P. Nora (Ed.), *Les lieux de mémoire, Vol 1* (1147-1170). Gallimard.
- Mazzara, B. (2002). *Metodi qualitativi in psicologia sociale*. Carrocci.
- McAdams, D. P. (2001). The Psychology of Life Stories. *Review of General Psychology*, 5(2), 100-122. <https://doi.org/10.1037/1089-2680.5.2.100>
- McAdams, D. P. (2009). *The person: An Introduction to the Science of Personality Psychology* (5th ed). Wiley.
- McKenzie, R. D. (1924). The Ecological Approach to the Study of the Human Community. *American Journal of Sociology*, 30(3), 287-301. <http://www.jstor.org/stable/2764963>
- Medina-Nicolas, L. (2009). Les frontières de l'isthme centraméricain, de marges symboliques à des espaces en construction. *Espaces et sociétés*, 138(3), 35-50. <https://doi.org/10.3917/esp.138.0035>
- Mennesson, C., & Julhe, S. (2012). L'art (tout) contre le sport ? : La socialisation culturelle des enfants des milieux favorisés. *Politix*, n° 99(3), 109. <https://doi.org/10.3917/pox.099.0109>
- Metzger, W. (2007). L'influenza di Kurt Lewin sullo sviluppo della psicologia sociale. *Psicologia sociale*, 1/2007. <https://doi.org/10.1482/24341>
- Meynet, J., & Serrate, B. (1997). La frontière : Discours et représentations sociales. Du concept théorique à l' image formulée de la frontière. *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, 137, 167-187.
- Milgram, S., & Jodelet, D. (1976). Psychological Maps of Paris. In H. M. Proshansky, W. Ittelson, L. G. Rivlin (Eds.) *Environmental psychology: People and their physical settings* (p. 104-124). Holt, Rinehart and Winston.
- Moles, A., & Rohmer, E. (1972). *Psychologie de l'espace*. Casterman.
- Moles, A., & Rohmer, E. (1998). *Psychosociologie de l'espace*. L'Harmattan - Villes et Entreprises.
- Moliner, P. (1993). Cinq questions à propos des représentations sociales. *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 20, 5-14.

- Moliner, P. (1996). *Images et représentations sociales. De la théorie des représentations à l'étude des images sociales*. Presses universitaires de Grenoble.
- Moliner, P. (2008). Représentations sociales et iconographie. *Communication et organisation. Revue scientifique francophone en communication organisationnelle*, 34, 12-23.  
<https://doi.org/10.4000/communicationorganisation.547>
- Moliner, P., Vidal, J., & Payet, J. (2018). Stéréotypage médiatique et objectivation de la représentation sociale des migrants. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 117-118(1), 5.  
<https://doi.org/10.3917/cips.117.0005>
- Montali, L., Frigerio, A., Spina, F., & Zulato, E. (2022). The Discursive Construction of Polyamory : Legitimising an Alternative to Monogamy. *Sexuality & Culture*.  
<https://doi.org/10.1007/s12119-022-10044-0>
- Monteil, L., & Romerio, A. (2017). Des disciplines aux « studies ». Savoirs, trajectoires, politiques. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 11, 3(3), 231-244.  
<https://doi.org/10.3917/rac.036.0231>
- Moscovici, S. (1961). *La psychanalyse, son image et son public*. Presses universitaires de France.
- Moscovici, S. (1984). The Phenomenon of Social Representations. In S. Moscovici & M. R. Farr (Eds.), *Social Representations*. Cambridge University Press.
- Moser, G. (2009). *Psychologie environnementale : Les relations homme-environnement*. De Boeck.
- Muel-Dreyfus, F. (2020). Adhésion. In G. Sapiro (Ed.), *Dictionnaire international Bourdieu* (p. 6-8). CNRS Éditions.
- Müller, B. (2018). L'université de Strasbourg dans l'immédiat après-guerre (1919-1925). *Revue d'histoire des sciences humaines*, 33, 211-240. <https://doi.org/10.4000/rhsh.1132>

## N

- Namer, G. (1987). *Mémoire et société*. Méridiens Klincksieck.
- Natanson, J. (2003). Lectures psychanalytiques de la Bible de Freud à nos jours. *Imaginaire & Inconscient*, 11(3), 7-16. <https://doi.org/10.3917/imin.011.0007>

- Nessi, H. (2015). Le rapport à l'espace pour dépasser l'opposition entre ancrage et mobilité. *Les Cahiers Scientifiques du Transport*, 67, 3-32.
- Nizet, J. (2007). *La sociologie de Anthony Giddens*. La Découverte.
- Noiriel, G. (1989). Pour une Approche Subjectiviste du Social. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 44(6), 1435-1459. <https://doi.org/10.3406/ahess.1989.283663>
- Noiriel, G. (1997). Représentation nationale et catégories sociales. L'exemple des réfugiés politiques. *Genèses*, 26, 25-54.
- Noon, H. (1965). *Strasbourg des densités aux structures urbaines*. Publications de la Faculté des lettres de Strasbourg – Les belles lettres.
- Nora, P. (Ed.). (1997). *Les lieux de mémoire*. (Tomes 1, 2 et 3). Gallimard.
- Nordman, D. (1998). *Frontières de France. De l'espace au territoire, XVIe- XIXe siècles*. Gallimard.
- Nordman, D. (2003). Des frontières. Au miroir de la France. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 58e année (5), 1049-1053.

## O

- Octobre, S. (2010). La socialisation culturelle sexuée des enfants au sein de la famille. *Cahiers du Genre*, n° 49(2), 55-76. <https://doi.org/10.3917/cdge.049.0055>
- Ogien, A. (2009). Métamorphose de l'autonomie : L'université, de la rationalisation à la concurrence. *Quaderni*, 69, 11-26. <https://doi.org/10.4000/quaderni.309>
- Olivier-Utard, F. (2010). L'université de Strasbourg de 1919 à 1939 : S'ouvrir à l'international mais ignorer l'Allemagne. *Les Cahiers de Framespa. e-STORIA*, 6. <https://doi.org/10.4000/framespa.515>

## P

- Paasi, A. (1996a). Inclusion, Exclusion and Territorial Identities. The Meanings of Boundaries in the Globalizing Geopolitical Landscape. *Nordisk Samhällsgeografisk Tidskrift*, 23, 6-23.
- Paasi, A. (1996b). *Territories, Boundaries, and Consciousness. The Changing Geographies of the Finnish-Russian Border*. J. Wiley & Sons.
- Paasi, A. (1999). Boundaries as Social Practice and Discourse: The Finnish-Russian Border. *Regional Studies*, 33.7, 669-680. <https://doi.org/10.1080/00343409950078701>
- Paasi, A. (2002). Regional Transformation in the European Context: Notes on Regions, Boundaries and Identity. *Space and Polity*, 6(2), 197-201. <https://doi.org/10.1080/1356257022000003626>
- Pailhous, J. (1969). Représentation de l'espace urbain et cheminements. *Le Travail Humain*, 32(3/4), 239-270. <https://www.jstor.org/stable/40659433>
- Paivio, A. (1986). *Mental Representations: A Dual Coding Approach*. Oxford University Press & Clarendon Press.
- Palmonari, A., & Emiliani, F. (2009). La scuola di Ginevra. In A. Palmonari & F. Emiliani (Eds.) *I paradigmi delle rappresentazioni sociali* (p. 11-36). Il Mulino.
- Palmonari, A., Pombeni, M. L., & Kirchler, E. (1989). Peergroups and Evolution of the Self-System in Adolescence. *European Journal of Psychology of Education*, 4(1), 3-15. <https://doi.org/10.1007/BF03172757>
- Passeron, J.-C., & de Singly, F. (1984). Différences dans la différence : Socialisation de classe et socialisation sexuelle. *Revue française de science politique*, 34(1), 48-78. <https://doi.org/10.3406/rfsp.1984.394109>
- Paquot, T. (2012). Michel Foucher, penseur de la frontière. *Hermès, La Revue*, 63(2), 141-141. <https://doi.org/10.4267/2042/48334>
- Park, R. E., & Burgess, E. W. (2019) [1925]. *The City*. University of Chicago Press.
- Perrin, T. (2011). Culture et identité dans la Grande Région. Les actions et les représentations culturelles à l'épreuve du transfrontalier. In A. Koukoutsaki-Monnier (Ed.), *Représentations du transfrontalier*. (p. 107-120). Presses universitaires de Nancy.

- Piaget, J., & Inhelder, B. (1948). *La représentation de l'espace chez l'enfant*. Presses universitaires de France.
- Piermay, J.-L. (2005). La frontière et ses ressources : Regards croisés. In B. Antheaume & F. Giraut (Eds.), *Le territoire est mort. Vive les territoires !* (p. 203-222). IRD Éditions.
- Piermay, J.-L. (2009). La frontière, un outil de projection au monde. Les mutations de Tanger (Maroc). *Espaces et sociétés*, 138(3), 69-83. <https://doi.org/10.3917/esp.138.0069>
- Pinçon, M., & Pinçon-Charlot, M. (1988). Histoires de vie, espaces de vie. *L'Espace géographique*, 17(2), 122-130. <https://doi.org/10.3406/spgeo.1988.2759>
- Pinçon, M., & Pinçon-Charlot, M. (2016). *Sociologie de la bourgeoisie* (4e éd). La Découverte.
- Pinto, L. (2020). Individu(s). In G. Sapiro (Ed.), *Dictionnaire international Bourdieu* (1337-1341, ed. numérique). CNRS Editions.
- Pol, E. (1988). *La psicología ambiental en Europa : Análisis sociohistórico*. Anthropos, Editorial del Hombre.
- Pol, E. (2006). Blueprints for a History of Environmental Psychology (I) : From First Birth to American Transition. *Medio Ambiente y Comportamiento Humano*, 7(2), 95-113.
- Pol, E. (2007). Blueprints for a History of Environmental Psychology (II) : From Architectural Psychology to the challenge of sustainability. *Medio Ambiente y Comportamiento Humano*, 8(1 & 2), 1-28.
- Pol, E., & Valera, S. (1999). Symbolisme de l'espace public et identité sociale. *Villes en parallèle*, 28(1), 12-33. <https://doi.org/10.3406/vilpa.1999.1269>
- Prescott, J. R. V. (1987). *Political Frontiers and Boundaries*. Routledge
- Proshansky, H. M., Fabian, A. K., & Kaminoff, R. (1983). Place-Identity: Physical World Socialization of the Self. *Journal of Environmental Psychology*, 3(1), 57-83. [https://doi.org/10.1016/S0272-4944\(83\)80021-8](https://doi.org/10.1016/S0272-4944(83)80021-8)



## R

- Raffestin, C. (1990). La frontière comme représentation : discontinuité géographique et discontinuité idéologique. *Relations internationales*, 63(63), 295-303.
- Raffestin, C. (1992). Autour de la fonction sociale de la frontière. *Espaces et sociétés*, 70/71, 157-164.
- Ramadier, T. (1997). *Construction cognitive des images de la ville : évolution de la représentation cognitive de Paris auprès d'étudiants étrangers*. Thèse de doctorat. Université de Paris 5 - Descartes.
- Ramadier, T. (2002). Rapport au quartier, représentation de l'espace et mobilité quotidienne : Le cas d'un quartier périphérique de Québec-ville. *Espaces et sociétés*, 108(1), 111-132.  
<https://doi.org/10.3917/esp.g2002.108n1.0111>
- Ramadier, T. (2004). Transdisciplinarity and its challenges: The case of urban studies. *Futures*, 36(4), 423-439. <https://doi.org/10.1016/j.futures.2003.10.009>
- Ramadier, T. (2010). *La géométrie socio-cognitive de la mobilité quotidienne : distinction et continuité spatiale en milieu urbain*. Habilitation à diriger des recherches. Université de Nîmes. [tel-00564812](tel:00564812)
- Ramadier, T. (2017). Adjustment to Geographical Space and Psychological Well-Being. In G. Fleury-Bahi, E. Pol, & O. Navarro (Eds.), *Handbook of Environmental Psychology and Quality of Life Research* (p. 291-307). Springer International Publishing.  
[https://doi.org/10.1007/978-3-319-31416-7\\_16](https://doi.org/10.1007/978-3-319-31416-7_16)
- Ramadier, T. (2020). Articuler cognition spatiale et cognition environnementale pour saisir les représentations socio-cognitives de l'espace. *Revue Internationale de Géomatique*, 30(1-2), 13-35. <https://doi.org/10.3166/rig.2020.00101>
- Ramadier, T. (2021). *La représentation cognitive de l'espace géographique*. In Hypergeo [en ligne]. <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article783>
- Ramadier, T., & Bronner, A.-C. (2006). Knowledge of the Environment and Spatial Cognition: JRS as a Technique for Improving Comparisons Between Social Groups. *Environment and Planning B: Planning and Design*, 33, 285-299. <https://doi.org/10.1068/b3248>
- Ramadier, T., & Depeau, S. (2016). Approche méthodologique (JRS) et développementale de la représentation de l'espace urbain quotidien de l'enfant. In I. Danic & O. David (Eds.), *Enfants*

- et jeunes dans les espaces du quotidien* (p. 61-74). Presses universitaires de Rennes.  
<https://doi.org/10.4000/books.pur.27157>
- Ramadier, T., & Moser, G. (1998). Social Legibility, the Cognitive Map and Urban Behaviour. *Journal of Environmental Psychology*, 18, 307-319. <https://doi.org/10.1006/jevp.1998.0099>
- Rateau, P., & Rouquette, M.-L. (2002). Hier est aujourd'hui. Deux exemples d'actualisation des souvenirs. In S. Laurens & N. Roussiau (Eds.), *La mémoire sociale. Identités et représentations sociales* (p. 97-106). Presses universitaires de Rennes.
- Ratti, R., & Schuler, M. (2013). Typologie des espaces-frontières à l'heure de la globalisation. *Belgeo*, 1. <https://doi.org/10.4000/belgeo.10546>
- Reboul, Y. (2001). Europe 71 ou « Les Douaniers ». *Parade sauvage*, 17/18, 81-102.
- Reitel, B. (2007). Les agglomérations transfrontalières : Des systèmes urbains en voie d'intégration ? Les espaces urbains de la « frontière » du territoire français. *Geographica Helvetica*, 62(1), 5-15. <https://doi.org/10.5194/gh-62-5-2007>
- Reitel, B. (2011). *La frontière internationale, objet sémique, processus multidimensionnel, interface signifiante*. Document de travail. CEPS Instead [en ligne]. <https://liser.elsevier-pure.com/ws/portalfiles/portal/11783318/Working+Paper+n%C2%B02011-43>
- Reitel, B. (2022). Un monde de frontières ? Bulletin de l'association de géographes français. *Géographes*, 99(2). <https://doi.org/10.4000/bagf.8930>
- Reitel, B., & Moullé, F. (2015). La resémantisation de la ligne frontière dans des régions métropolitaines transfrontalières : le Jardin des 2 Rives à Strasbourg et la place Jacques Delors à Lille. *Belgeo*, 2. <https://doi.org/10.4000/belgeo.16527>
- Reitel, B., Zander, P., Piermay, J.-L., & Renard, J.-P. (2002). *Villes et Frontières*. Anthropos.
- Remy, J. (1966). *La ville : Phénomène économique*. Vie ouvrière.
- Remy, J. (2015). L'espace, un objet central de la sociologie. Érès.
- Remy, J., Voye, L., & Servais, E. (1978). *Produire ou reproduire* (tome 1 & 2). Vie ouvrière.
- Retière, J.-N. (2003), Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire, *Politix*, 16, 63, 121-143. <https://doi.org/10.3406/polix.2003.1295>

- Richezn, J.-C. (1992) La ville frontière. Généalogie des espaces et topologie des mémoires. *Revue des Sciences Sociales*, 19 (91/92), 31 – 44.
- Riffaterre, M. (1971) *Essai de stylistique structurale*. Flammarion.
- Ripoll, F. (2012). Attention, un espace peut en cacher un autre. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 195(5), 112-121. <https://doi.org/10.3917/arss.195.0112>
- Ripoll, F. (2013). Quelle dimension spatiale des structures sociales chez Bourdieu ? Localisations résidentielles et jeux d'échelles dans *La Distinction*. In P. Coulangeon & J. Duval (Eds.) *Trente ans après La Distinction, de Pierre Bourdieu* (p. 365-377). La Découverte.  
<https://doi.org/10.3917/dec.coula.2013.01.0365>
- Ripoll, F. (2020). Espace physique / espace géographique. In G. Sapiro (Ed.), *Dictionnaire international Bourdieu* (p. 303-305). CNRS Éditions.
- Ripoll, F., & Tissot, S. (2010). La dimension spatiale des ressources sociales (introduction du dossier). *Regards Sociologiques*, 40, 5.
- Rivière C. (2017). La fabrique des dispositions urbaines. Propriétés sociales des parents et socialisation urbaine des enfants, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 216-217, p. 64-79.  
<https://doi.org/10.3917/arss.216.0064>
- Rivière, C., & Oppenchain, N. (2018). Enfants et quartiers prioritaires. Quelle socialisation résidentielle ? *Diversité*, 193, 27-33.

## S

- Sapiro, G. (2020a). Structure(s). In G. Sapiro (Ed.), *Dictionnaire international Bourdieu* (p. 821-823). CNRS Éditions.
- Sapiro, G. (2020b). Illusio. In G. Sapiro (Ed.), *Dictionnaire international Bourdieu* (p. 434-436). CNRS Éditions.
- Sapiro, G. (2020c). Habitus Clivé. In G. Sapiro (Ed.), *Dictionnaire international Bourdieu* (p. 1353-1355, ed. numérique). CNRS Éditions.

- Schoggen, P. (1989). *Behavior Settings: A Revision and Extension of Roger G. Barker's Ecological Psychology*. Stanford University Press.
- Schwach, V. (1998). Présentation. In A. Moles & E. Rohmer, *Psychosociologie de l'Espace*. L'Harmattan - Villes et Entreprises.
- Simmel, G. (2010) [1908]. *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*. Presses universitaires de France.
- Soubiale, N. (2002). La mémoire collective de la classe ouvrière. In S. Laurens & N. Roussiau (Eds.), *La mémoire sociale. Identités et représentations sociales* (p. 165-173). Presses universitaires de Rennes.
- Staiger, A. D. (2022). *Legalized prostitution in Germany: Inside the new mega brothels*. Indiana University Press.
- Steffen, E. M. (2021). Ethical considerations in qualitative research. In E. Lyons & A. Coyle (Eds.), *Analysing qualitative data in psychology* (3rd edition, p. 35-52). SAGE Publications Ltd.
- Steg, L., Van Den Berg, A. E., & De Groot, J. I. M. (2018). Environmental Psychology : History, Scope, and Methods. In L. Steg & J. I. M. De Groot (Eds.), *Environmental Psychology* (p. 1-11). John Wiley & Sons. <https://doi.org/10.1002/9781119241072.ch1>

## T

- Tateo, L., & Marsico, G. (2021). Signs as borders and borders as signs. *Theory & Psychology*, 31(5), 708-728. <https://doi.org/10.1177/0959354320964865>
- Thompson J. B. (1990). Préface. In P. Bourdieu (2001), *Langage et pouvoir symbolique* (p. 7-51), Points – Seuil.
- Tolman, E. C. (1948). Cognitive Maps in Rats and Men. *Psychological Review*, 55(4), 189-208. <https://doi.org/10.1037/h0061626>
- Turetti, L. (2008). *Quand la France pleurait l'Alsace-Lorraine. Les provinces perdues aux sources du patriotisme républicain, 1870-1914*. La Nuée bleue.

## U

- Uberfill, F. (2011). *La Kaiser-Wilhelms-Universität ou l'Université impériale de Strasbourg (1872-1918)*. Base Numérique du Patrimoine d'Alsace - Canopé - Académie de Strasbourg.  
[http://www.crdp-strasbourg.fr/data/histoire/alsace\\_1870/universite.php?parent=8#section1](http://www.crdp-strasbourg.fr/data/histoire/alsace_1870/universite.php?parent=8#section1)
- Uberfill, F. (2015). La visite de Guillaume II à Strasbourg en août 1908. *Revue d'Alsace*, 141, 259-278.  
<https://doi.org/10.4000/alsace.2376>

## V

- Van der Maren, J-M. (2004). *Méthodes de recherche pour l'éducation*. Les Presses de l'Université de Montréal – De Boeck Université.
- Viaud, J. (2002). Contribution à l'actualisation de la notion de mémoire collective. In S. Laurens & N. Roussiau (Eds.), *La mémoire sociale. Identités et représentations sociales* (p. 21-32). Presses universitaires de Rennes.
- Viaud, J. (2003a). Contribution d'un cas de mobilité sociale ascendante à l'étude des dynamiques représentationnelles. *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 58, 39-49.  
<https://doi.org/10.4267/2042/8968>
- Viaud, J. (2003b). Mémoire collective, représentations sociales et pratiques sociales. *Connexions*, 80(2), 13. <https://doi.org/10.3917/cnx.080.0013>
- Viaud, J. (2010). Malaise en psychologie sociale. *Bulletin de psychologie*, Numéro 505(1), 61.  
<https://doi.org/10.3917/bupsy.505.0061>
- Vidal, T., & Pol, E. (2004). Un modelo de apropiación del espacio mediante ecuaciones estructurales. *Medio Ambiente y Comportamiento Humano*, 5(1 & 2), 27-52.
- Violi, P. (2014). *Paesaggi della memoria. Il trauma, lo spazio, la storia*. Bompiani.

Volpato, C. (2001). Psicologia e razza. Il dibattito italiano nel periodo fascista. *Teorie & Modelli*, VI(2), 85-106.

Voyé, L. (Ed.). (1996). *Ville et transactions sociales : Hommage au Professeur Jean Remy*. L'Harmattan.

Vygotsky, L. S. (1971) [1925]. *The Psychology of Art*. MIT Press.

## W

Wagner, W., & Kronberger, N. (2002). Mémoires des mythes vécus. Représentations de la technologie génétique. In S. Laurens & N. Roussiau (Eds.), *La mémoire sociale. Identités et représentations sociales* (p. 139-150). Presses universitaires de Rennes.

Wagner, B., & McLaughlin, K. (2015). Politicising the psychology of social class : The relevance of Pierre Bourdieu's habitus for psychological research. *Theory & Psychology*, 25(2), 202-221. <https://doi.org/10.1177/0959354315580606>

Wille, C. (2011). Étrangers familiers. Représentations et statut des travailleurs frontaliers au Luxembourg. In A. Koukoutsaki-Monnier (Ed.) *Représentations du transfrontalier*. (p. 189-200). Presses universitaires de Nancy.

Wille, C. (2021). Les pratiques du quotidien transfrontalières en Grande Région RaarLorLux. In M. Pauly, G. Caruso, M. Helfer (Eds.) *Gr-Atlas – Atlas de la Grande Région SaarLorLux*. Université du Luxembourg.

Wong, W. (2001). Co-constructing the Personal Space-Time Totality: Listening to the Dialogue of Vygotsky, Lewin, Bronfenbrenner, and Stern. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 31(4), 365-382. <https://doi.org/10.1111/1468-5914.00165>

## Z

Ziegler, V. (2011). Haute-pierre : de l'espace conçu à l'espace vécu. Partie 1. In Collectif, *L'urbanisme à Strasbourg au XXème siècle. Actes des conférences organisées dans le cadre des 100 ans de la*

*cité-jardin du Stockfeld*. (p. 80-91). Ville de Strasbourg. <https://www.strasbourg.eu/documents/976405/1163507/0/5a3498cd-632e-b268-dbf3-5bf443909e35>

Zulato, E. (2023). *Representing liminality : an integrated psycho-social examination of the vegetative state*. Thèse de doctorat, Università degli studi di Milano-Bicocca.

## **Annexes**





## Annexe 1. Statistiques descriptives de l'échantillon

Nombre de personnes enquêtées par catégorie			
Hommes	32	Autochtones	32
Femmes	32	Allogènes	32
Hommes groupe A	8	Autochtones groupe A	8
Femmes groupe A	8	Allogènes groupe A	8
Hommes groupe B	8	Autochtones groupe B	8
Femmes groupe B	8	Allogènes groupe B	8
Hommes groupe C	9	Autochtones groupe C	8
Femmes groupe C	7	Allogènes groupe C	8
Hommes groupe D	7	Autochtones groupe D	8
Femmes groupe D	9	Allogènes groupe D	8

Moyenne d'âge par catégorie	
Age moyen général	34,98 ans
Age moyen jeunes (groupes A & B)	21,59 ans
Age moyen plus âgés (groupes C & D)	48,37 ans
Age moyen groupe A	21,81 ans
Age moyen groupe B	21,37 ans
Age moyen groupe C	47,93 ans
Age moyen groupe D	48,81 ans

Age minimal et maximal par catégorie	
Age min A	19 ans
Age max A	25 ans
Age min B	18 ans
Age max B	25 ans
Age min C	35 ans
Age max C	78 ans
Age min D	38 ans
Age max D	68 ans

Statistiques descriptives – dichotomie autochtones / allogènes	
Autochtones – Femmes	16
Autochtones – Hommes	16
Autochtones – Age moyen	36,15 ans
Allogènes – Age moyen	33,81 ans

## Annexe 2. Tableau résumant les caractéristiques de l'échantillon

ID	Groupe	Prénom	Age	Genre	Traj. résidentielle	Extraits d'entretien dans :					
						3.A	3.B	4.A	5.A	5.B	6
01	B	-	23	Femme	Allogène		*				
02	A	-	22	Homme	Allogène		*				
03	A	Loris	21	Homme	Autochtone		*	*			
04	B	-	20	Homme	Autochtone	*	*				
05	A	-	19	Femme	Allogène			*			
06	B	-	21	Femme	Allogène						
07	B	-	22	Homme	Allogène						
08	B	-	23	Homme	Autochtone						
09	A	Alice	20	Femme	Allogène					*	
10	B	Sarah	19	Femme	Autochtone	*	*				*
11	A	Chloé	21	Femme	Autochtone	*	*				*
12	A	-	19	Homme	Allogène						
13	A	-	22	Femme	Autochtone			*			
14	B	-	19	Homme	Autochtone		*				
15	B	-	23	Femme	Autochtone	*					
16	A	-	23	Femme	Allogène	*					
17	B	-	25	Homme	Allogène						
18	A	-	21	Femme	Autochtone	*	*				
19	A	-	22	Homme	Allogène	*					
20	B	-	21	Femme	Allogène						
21	B	-	19	Homme	Allogène		*				
22	A	Marion	23	Femme	Autochtone			*		*	
23	B	-	24	Homme	Autochtone						
24	B	-	19	Femme	Autochtone	*					
25	A	Joseph	24	Homme	Allogène			*		*	
26	B	-	23	Homme	Autochtone		*				
27	B	-	18	Femme	Allogène						
28	A	-	24	Homme	Allogène						
29	A	-	21	Homme	Autochtone		*				
30	B	-	23	Femme	Allogène		*				
31	A	-	22	Femme	Autochtone						

ID	Groupe	Prénom	Age	Genre	Traj. résidentielle	Extraits d'entretien dans :					
						3.A	3.B	4.A	5.A	5.B	6
32	A	-	25	Homme	Autochtone						
33	C	-	42	Femme	Allogène	*					
34	C	-	44	Femme	Autochtone			*			
35	C	-	61	Homme	Autochtone		*				
36	C	-	39	Homme	Allogène			*			
37	C	-	35	Homme	Allogène	*					
38	C	Thomas	47	Homme	Autochtone			*			
39	C	-	59	Femme	Allogène						
40	C	-	36	Homme	Autochtone		*				
41	C	-	42	Femme	Allogène						
42	C	-	43	Homme	Autochtone	*					
43	C	-	37	Homme	Allogène		*				
44	C	-	48	Femme	Autochtone		*				
45	C	-	54	Homme	Autochtone	*	*				
46	C	Lucille	56	Femme	Allogène					*	
47	C	Marie-Anne	78	Femme	Autochtone		*			*	
48	C	-	46	Homme	Allogène		*				
49	D	-	45	Homme	Allogène			*			
50	D	-	41	Femme	Autochtone		*				
51	D	Samir	43	Homme	Allogène					*	
52	D	-	39	Femme	Allogène						
53	D	Safia	53	Femme	Allogène	*			*		
54	D	Marie	47	Femme	Autochtone			*			
55	D	-	51	Femme	Autochtone						
56	D	Jean	62	Homme	Autochtone		*			*	
57	D	-	68	Femme	Allogène	*					
58	D	-	38	Femme	Allogène						
59	D	-	39	Femme	Autochtone						
60	D	-	50	Femme	Autochtone		*				
61	D	-	49	Homme	Autochtone		*				
62	D	-	61	Homme	Autochtone						
63	D	-	38	Homme	Allogène						
64	D	-	57	Homme	Allogène						

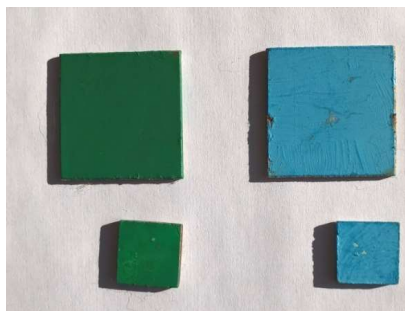
### Annexe 3. Composition du Jeu de Reconstruction Spatiale

Deux types de plateau, de la même dimension, étaient proposées aux personnes enquêtées.

1. Jaune, en tissu.
2. Jaune, en polyester rigide recouvert d'un tissu.

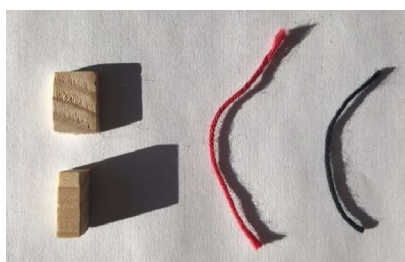
Dimensions : 70 x 79,5 cm.

Les individus avaient en outre à disposition des pièces de bois, et des fils en coton. Il n'étaient pas obligés de tout utiliser dans leur carte.



18 grands carrés verts, 19 petits.  
14 grands carrés bleus, 24 petits.

4 x 4 cm et 1,8 x 1,8 cm



19 rectangles petits  
1,8 x 1,2 x 0,8 cm

Fil coton rouge – à volonté  
Fil coton noir – à volonté



28 rectangles grands  
4 x 2,5 x 1,5 cm



7 ronds  
2,8 cm rayon / 0,7 cm h



9 cylindres  
2,8 cm rayon / 3,5 cm h



11 carrés + maisons  
4 x 4 cm environs

25 maisons  
0,8 x 1,3 x 1,5 cm

#### Annexe 4. Tableau des contributions des modalités actives de l'ACM

##### Limite - Lien

Libellé de la modalité	Poids relatif (%)	Contribution à la variance totale (%)	Axe 1	Axe 2	Axe 3
Lien	11,9	3,693	0,0	4,7	5,1
Limite	8,1	5,398	0,1	6,9	7,4

##### Insula - Constellata

Libellé de la modalité	Poids relatif (%)	Contribution à la variance totale (%)	Axe 1	Axe 2	Axe 3
Constellata	13,1	3,125	1,7	6,9	1,5
Insula	6,9	5,966	3,3	13,1	2,9

##### Raison Instrumentale

Libellé de la modalité	Poids relatif (%)	Contribution à la variance totale (%)	Axe 1	Axe 2	Axe 3
Cartographique	4,4	7,102	5,2	9,5	11,4
Mixte	4,1	7,244	0,0	1,4	31,1
Non	5,0	6,818	9,9	15,4	0,7
Topologique	6,6	6,108	22,9	0,0	0,8

##### Raison Symbolique

Libellé de la modalité	Poids relatif (%)	Contribution à la variance totale (%)	Axe 1	Axe 2	Axe 3
Ego	3,8	7,386	0,7	1,9	2,9
Histoire - Ville	5,3	6,676	2,2	27,3	2,5
Mixte	5,0	6,818	8,6	10,7	4,9
Non	5,9	6,392	22,8	0,7	4,8

##### Rang Frontière

Libellé de la modalité	Poids relatif (%)	Contribution à la variance totale (%)	Axe 1	Axe 2	Axe 3
1	5,3	6,676	6,9	0,5	0,0
2	5,0	6,818	13,7	0,3	16,0
3	2,8	7,813	0,3	0,6	2,4
4	6,9	5,966	1,4	0,3	5,7

## Annexe 5. Tableau du poids et des coordonnées des modalités actives

### Limite - Lien

Libellé de la modalité	Statut	Poids	Distance à l'origine	Axe 1	Axe 2	Axe 3
Lien	Active	38,000	0,827	0,036	-0,361	-0,333
Limite	Active	26,000	1,209	-0,053	0,527	0,487

### Insula - Constellata

Libellé de la modalité	Statut	Poids	Distance à l'origine	Axe 1	Axe 2	Axe 3
Constellata	Active	42,000	0,724	-0,213	-0,416	0,174
Insula	Active	22,000	1,382	0,406	0,793	-0,331

### Raison Instrumentale

Libellé de la modalité	Statut	Poids	Distance à l'origine	Axe 1	Axe 2	Axe 3
Cartographique	Active	14,000	1,890	-0,639	-0,844	-0,824
Mixte	Active	13,000	1,981	-0,063	-0,332	1,414
Non	Active	16,000	1,732	-0,823	1,007	-0,196
Topologique	Active	21,000	1,431	1,092	0,001	-0,176

### Raisons Symbolique

Libellé de la modalité	Statut	Poids	Distance à l'origine	Axe 1	Axe 2	Axe 3
Ego	Active	12,000	2,082	-0,261	-0,406	0,446
Histoire - Ville	Active	17,000	1,663	-0,375	1,301	-0,351
Mixte	Active	16,000	1,732	-0,766	-0,839	-0,507
Non	Active	19,000	1,539	1,146	-0,201	0,459

### Rang Frontière

Libellé de la modalité	Statut	Poids	Distance à l'origine	Axe 1	Axe 2	Axe 3
1	Active	17,000	1,663	-0,667	0,170	0,011
2	Active	16,000	1,732	0,967	-0,148	-0,915
3	Active	9,000	2,472	0,183	0,258	0,472
4	Active	22,000	1,382	-0,263	-0,129	0,463

## Annexe 6. Tableau du poids et des coordonnées des modalités illustratives

### Groupe

Libellé de la modalité	Statut	Poids	Distance à l'origine	Axe 1	Axe 2	Axe 3
A	Illustrative	16,000	1,732	-0,323	-0,566	0,243
B	Illustrative	16,000	1,732	0,415	0,299	-0,213
C	Illustrative	16,000	1,732	-0,425	0,130	-0,054
D	Illustrative	16,000	1,732	0,333	0,137	0,024

### Genre

Libellé de la modalité	Statut	Poids	Distance à l'origine	Axe 1	Axe 2	Axe 3
Femme	Illustrative	32,000	1,000	-0,049	0,009	0,134
Homme	Illustrative	32,000	1,000	0,049	-0,009	-0,134

### Aut / All

Libellé de la modalité	Statut	Poids	Distance à l'origine	Axe 1	Axe 2	Axe 3
Allogène	Illustrative	32,000	1,000	0,130	0,288	-0,044
Autochtone	Illustrative	32,000	1,000	-0,130	-0,288	0,044

### Pratiques tourisme-loisir

Libellé de la modalité	Statut	Poids	Distance à l'origine	Axe 1	Axe 2	Axe 3
non	Illustrative	28,000	1,134	-0,127	0,140	-0,101
oui	Illustrative	36,000	0,882	0,098	-0,109	0,078

### Pratiques achat

Libellé de la modalité	Statut	Poids	Distance à l'origine	Axe 1	Axe 2	Axe 3
non	Illustrative	17,000	1,663	-0,312	0,130	-0,071
oui	Illustrative	47,000	0,601	0,113	-0,047	0,026



## Annexe 7. Grille d'entretien simplifiée – post-JRS

- a. Définition de frontière
  - i. Qu'est-ce qu'une frontière?
  - ii. Frontières en général vs frontières pratiquées et connues par l'enquêté.e
  - iii. Fonctions d'une frontière?
  - iv. Gestion d'une frontière : qui gère la frontière et comment?
  - v. Frontière franco-allemande (si pas émergé)
  - vi. Particularités de la frontière franco-allemande (si pas émergé)
  
- b. Schengen et les changements de la frontière
  - i. Quels changements?
  - ii. Changements positifs et/ou négatifs?
  - iii. Quels changements sur la frontière franco-allemande par rapport aux autres frontières?
  
- c. Pratiques de la frontière
  - i. Pratiques frontalières de l'enquêté.e
  - ii. Racontez une anecdote qui représente un de vos passages de frontière.
  - iii. Flux :
    - Pourquoi les Français vont-ils en Allemagne?
    - Pourquoi les Allemands viennent-ils en France?
  
- d. L'Alsace et la frontière
  - i. Particularités de l'Alsace en tant que territoire frontalier?
  - ii. Une « identité » liée à la frontière existe-t-elle? (choix d'un terme/étiquette pour la définir)
  - iii. Qui habite à Strasbourg? Qui habite à Kehl?
  
- e. Questions sociodémographiques
  - i. Genre
  - ii. Age et situation personnelle
  - iii. Métier / estimation salaire
  - iv. Métier des parents, métier conjoint (si applicable)
  - v. Lieu de naissance / Trajectoire résidentielle et années de déménagement
  - vi. Questions variés pour estimation capital culturel
  - vii. Lieu de résidence dans l'Eurométropole
  - viii. Pratiques de l'Allemagne (nombre de fois par an, type de pratiques, modalités, *etc.*)
  - ix. Modes de déplacement dans la ville / pour franchir la frontière

Kevin CLEMENTI

# Les enjeux sociaux et cognitifs du rapport à la frontière. Une étude sur l'agglomération strasbourgeoise. Pour une psychologie du rapport aux objets géographiques.

## Résumé

La thèse se concentre sur le rapport à la frontière étatique de 64 habitant.e.s de l'agglomération de Strasbourg, par une approche psychosociologique. Je montre que ce rapport et ses variations individuelles dépendent des trajectoires sociales et résidentielles et des socialisations à la frontière associées. L'étude souligne aussi l'importance de la mémoire collective et du roman familial dans la construction de la réalité herméneutique de la frontière franco-allemande.

La première partie présente le *rapport à la frontière* comme une notion analytique transdisciplinaire, qui permet à la psychologie de prendre en considération ces enjeux socio-spatiaux qui structurent les liens individus-espace.

La deuxième partie est consacrée à l'analyse du caractère socialement construit de ce rapport, par l'étude des images sociales de la frontière et des prises de position discursives.

La troisième partie se concentre sur les liens entre rapport à la frontière et trajectoires sociales et résidentielles, par l'étude croisée du discours et de la production cartographique des enquêtés.

Mots-clés : Rapport à la frontière - Strasbourg - Mémoire collective - Socialisation - Épistémologie et méthodes - Transdisciplinarité

## Résumé en anglais

Using a psychosociological approach, the present dissertation investigates the relationship to the state border of 64 inhabitants of Strasbourg agglomeration. I argue that this relationship and its individual variations rely on social and residential trajectories and the associated border socialisations. The research also underlines the role of collective memory and family history in constructing the hermeneutic reality of the Franco-German border.

The first part of this dissertation presents the relationship to the border as a transdisciplinary analytical notion, which allows psychology to consider the socio-spatial issues that structure the links between individuals and space.

The second part concentrates on how the relationship to the border is socially constructed through social images of the border and different discursive positions.

Ultimately, the third part focuses on the links between social and residential trajectories and the relationship to the border by linking the discourse and the cartographic production of the respondents.

Keywords: Relationship to the border - Strasbourg - Collective memory - Socialisation - Epistemology and methods - Transdisciplinarity